

Delly

# Le mystère de Ker-Even



BeQ

Delly

# **Le mystère de Ker-Even**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 358 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

*Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :*

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

# **Le mystère de Ker-Even**

Édition de référence :  
Librairie Jules Tallandier, 1971.

# **Première partie**

*La fille du colporteur*

# I

Il pleuvait depuis le matin – petite pluie fine, serrée, que les marins appellent « crachin ». Elle noyait l'horizon, étendait son triste voile gris, humide, sur la mer sombre presque tranquille aujourd'hui, sauf autour des récifs contre lesquels, toujours, elle écumait en vagues pressées, rageuses, comme demandant aux rocs surnois la proie qu'ils lui avaient si souvent procurée, depuis des siècles.

La route conduisant au petit port de Conestel n'apparaissait pas cependant trop boueuse, grâce à son sol dur – un vrai sol de granit ! comme le répétait le colporteur qui avançait d'un pas lourd, en poussant devant lui une petite voiture recouverte d'une toile cirée.

C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, plutôt petit, maigre, les cheveux blonds grisonnants. Des yeux d'un bleu vif brillaient

dans sa face blafarde, aux traits mous. Une longue pèlerine en drap verdi tombait sur ses épaules, un large béret noir le coiffait. Des bottes solides montaient jusqu'à ses genoux, et leurs semelles épaisses, leurs talons ferrés martelaient le sol, qui rendait un son mat.

Près de cet homme marchait une petite fille d'une douzaine d'années. Une vieille robe, très propre, habillait son mince corps souple et alerte. Un capuchon de drap gris cachait complètement ses cheveux, encadrant un visage d'une blancheur laiteuse, aux lèvres fines et roses. Des cils blonds frangeaient les paupières, voilant à tout instant les yeux d'un même bleu vif que ceux de l'homme – des yeux à l'expression mobile, changeante, singulière.

En réponse à la réflexion de son compagnon, elle dit avec une moue d'ennui :

– Ce pays est triste, papa !... Y resterons-nous longtemps ?

– Peut-être. Cela dépend des renseignements que j'obtiendrai... Mais quand le soleil sera là, tu verras, Elsa, que cette côte bretonne est très belle.

Tous deux parlaient français, très correctement. L'enfant n'avait presque pas d'accent étranger, mais celui du père, bien que relativement peu prononcé, dénonçait néanmoins une origine germanique.

Elsa secoua la tête.

– Oui, peut-être... Mais pour le moment, ce n'est pas gai !... Puis nous sommes mouillés, papa !... mouillés comme de pauvres chiens ! C'est un dur métier que nous faisons là, vraiment !

– Certes ! Mais les profits vont devenir meilleurs, maintenant que je suis mieux apprécié. Tu seras riche, Elsa, si je vis encore quelques années. Je suis sur une piste intéressante, qui peut me rapporter gros... Mais j'aurais voulu que tu restes chez nos cousins Mülbach, bien tranquille, au lieu de me suivre comme cela, dans ces fatigantes pérégrinations d'un bout de la France à l'autre.

Elle secoua de nouveau la tête.

– Non, je veux être avec toi ! Je ne veux pas te

quitter, papa... Et puis, cela m'intéresse tellement, ce que tu fais !

Une sorte de sourire glissa entre les lèvres pâles de l'homme, et ses yeux un peu durs s'adoucirent un instant, en se fixant sur l'enfant.

– Oui, tu es intelligente, tu comprends... Et vraiment, tu es pour moi une précieuse petite collaboratrice, ma fille !

Un éclair d'orgueil brilla dans le regard d'Elsa.

– Je voudrais l'être bien davantage encore !

« Oh ! papa, puisque tu es fatigué, je vais t'aider beaucoup ici ! J'irai, je viendrai dans le pays, je questionnerai les gens, je regarderai bien tout...

– Certes, je te le répète, tu m'es précieuse ! Mais il y a des choses que je dois voir par moi-même... Et il s'agit ici d'une question importante. Ce lieu avancé de la côte bretonne peut avoir une grande valeur. Il s'agit de le faire nôtre, de le préparer...

« Moi, j'indique. D'autres viendront, qui

feront le nécessaire. Mais il faut auparavant que je note les points intéressants. Voilà ce que tu ne peux faire, ma fille... du moins pas encore, car d'ici deux ou trois ans, je te crois fort capable d'être devenue aussi forte que moi sur ces sujets-là !

De nouveau, l'orgueil s'alluma dans les yeux de l'enfant.

– Oh ! oui, oui ! Je comprends déjà, papa !... Je comprends très bien !

« Tu verras comme nous ferons de bonne besogne, à nous deux !

« Tiens, voilà Conestel... Que voit-on, là-bas ?... Un château ?

Elle étendait la main vers la droite. Dans la bruine, on distinguait un peu vaguement la masse imposante et les tours d'une vaste construction.

– Oui, le château de Runesto. Il appartient à une famille de Penvalas...

« Quand je passai une première fois par ici, voilà environ trois ans, le marquis de Penvalas venait de mourir, laissant deux enfants, déjà

orphelins de mère... Il y a de la fortune là-dedans... beaucoup de fortune. J'ai pris mes renseignements sur cette famille, à l'époque, car tout peut servir un jour ou l'autre.

« Oui, souviens-toi bien de cela, enfant ! Les plus menus faits, qui te paraissent insignifiants, les plus petits détails, les paroles oiseuses, en apparence, doivent être notés, catalogués dans ta mémoire. C'est avec cette méthode, ce souci de la moindre chose qu'on arrive au but, dans la vie des individus comme dans celle des nations.

« Et ce sera le triomphe de notre race d'avoir su préparer longuement, patiemment, les routes par où passeront les missionnaires d'une civilisation supérieure.

La voix un peu faible de l'homme s'enflait, prenait un ton d'emphase. Des lueurs s'allumaient dans son regard... Mais elles s'éteignirent aussitôt. Le colporteur pâlit, s'arrêta un moment, en portant la main à sa poitrine...

– Encore cette douleur... qui m'étouffe...

Elsa leva sur lui un regard inquiet.

– Il faudrait voir un médecin, papa ?

– Oui...

« Mais il n'y en a pas, sans doute, dans ce petit village... J'irai à la prochaine ville...

« Allons, en route ! C'est passé... Je me reposerai quelques jours à Conestel, avant de reprendre notre chemin.

Ils se remirent en marche. Elsa aidait maintenant son père à pousser la voiture... Comme ils atteignaient les premières maisons de Conestel, les étrangers croisèrent deux adolescents, chaussés de bottes, serrés dans des manteaux de caoutchouc. L'un était mince, d'allure élégante, brun, au fin visage éclairé par de beaux yeux ardents... L'autre, blond et de mine indolente, avait l'apparence d'un gros garçon un peu poseur, mais assez bon enfant.

Au passage, le premier jeta au colporteur ces mots, d'une voix bien timbrée :

– Mauvais temps, hein ! mon pauvre homme, pour s'en aller sur les routes.

– Ah ! dame oui, monsieur !

« Mais il faut bien gagner sa vie !

– Allez jusqu’au château ; on vous achètera quelque chose.

Et les jeunes garçons passèrent, tandis que le colporteur et sa fille continuaient d’avancer, sous la pluie menue.

L’homme fit observer :

– C’est sans doute le jeune marquis de Penvalas... Un beau garçon !

Presque à l’entrée du village, le colporteur s’arrêta devant une petite auberge de médiocre apparence. Au-dessus de la porte se dressait une enseigne où se voyait, peint en jaune et vert, une sorte de monstre, moitié serpent moitié poisson, sous lequel étaient inscrits ces mots :

### AU SERPENT DE MER

Le colporteur dit à mi-voix, s’adressant à Elsa :

– C’est pauvre, c’est sale, mais il n’y a que ça dans le village. Il faut bien s’en contenter, petite !

Elle répondit sur le même ton :

– Mais oui, papa. D'ailleurs, nous avons eu déjà d'autres logis pas bien agréables, dans nos voyages.

L'homme entra dans l'auberge et s'adressa à une femme en coiffe bretonne qui pelait des pommes de terre près du foyer, où bouillait l'eau d'une marmite, sur un feu de bois.

– Pourrez-vous nous loger, ma fille et moi, s'il vous plaît ?

– Mais oui, monsieur, facilement.

« Vous êtes colporteur, je vois ça à votre voiture ? On va la rentrer dans la remise... Il fait un si vilain temps ! Êtes-vous mouillé, mon pauvre !... Et la petite aussi ! Venez vous chauffer... Je vais vous servir un café, si vous le voulez ?

– Oui, c'est ça, un café bien chaud. Pendant ce temps, je vais remiser ma voiture.

Quelques instants plus tard, le père et la fille étaient installés près du foyer, devant un bol de café. L'aubergiste, si elle manquait de soin dans

la tenue de son intérieur, se montrait une bonne femme, très hospitalière. Elle avait enlevé les souliers mouillés d'Elsa et les remplissait de grains d'avoine, « un très bon moyen pour les faire sécher », assurait-elle... La petite fille, les pieds bien au chaud dans les pantoufles que son père lui avait rapportées de la petite voiture, buvait son café avec une évidente satisfaction. Elle avait retiré son capuchon, et maintenant on voyait ses beaux cheveux noirs, lustrés, aux superbes reflets d'aile de corbeau. Ils formaient avec son teint de blonde, ses sourcils clairs, ses yeux bleus, un contraste étrange, qui ne permettait pas à cette physionomie d'enfant de passer inaperçue.

Le père, lui, touchait à peine à son bol. Il finit par le repousser en disant :

– Ça ne passe pas.

Elsa demanda d'un air inquiet :

– Te sens-tu plus fatigué, papa ?

– Mais non...

« C'est-à-dire, j'ai un peu d'étouffement...

Une bonne nuit m'enlèvera cela.

« Et demain, fillette, je te ferai faire une promenade intéressante.

L'aubergiste venait de sortir... Le colporteur ajouta, en baissant la voix :

– Tu verras Ker-Even – la maison d'Even – un logis curieux, dont l'origine se perd dans le lointain. Je te raconterai son histoire – ou sa légende...

« Il appartient à un M. de Valserres, officier de marine, fort savant, marié à une Espagnole, Inès Romanoès.

L'enfant répéta, une lueur de surprise dans le regard :

– Romanoès ?

– Oui... Elle est la sœur de Pépita Romanoès, devenue la femme de notre cousin Otto Mülbach.

« Ce commandant de Valserres est un parent très éloigné des Penvalas, avec lesquels, d'ailleurs, il n'a aucune relation. Une brouille est survenue entre les grands-parents, jadis. Puis les Valserres ne revenant plus guère ici, on ne

songea pas à se réconcilier par la suite.

« L'officier, un été, amena sa femme à Ker-Even... Mais Inès, qui est une enfant gâtée, mondaine et futile – tellement différente de Pépita ! – s'y ennuya tant au bout de deux jours que M. de Valserrès dut l'emmener vers des lieux plus attrayants.

« Depuis, la maison est fermée. Un vieux marin qui demeure non loin de là s'en occupe un peu, l'aère de temps à autre. Et... Écoute bien ceci, Elsa...

Il se penchait à l'oreille de sa fille, et sa voix devint un chuchotement :

– C'est cette maison qui m'intéresse... C'est elle que je viens étudier...

Il s'interrompt. L'aubergiste rentrait... Elle s'approcha des voyageurs, et dit, en regardant Elsa :

– Elle est jolie, votre petite... Et comme elle a de beaux cheveux !

« C'est drôle, on dirait presque qu'ils sont bleus, quand on les regarde d'une manière...

– Oui, ils ont en effet cette teinte.

– Ça fait très bien... Et puis, elle a un teint si clair...

« Alors, vous voyagez comme ça tout le temps ?

– Eh oui !

« Je suis déjà venu ici, voici trois ans...

– Tiens, je me disais aussi que je connaissais un peu cette tête-là !

« Même que je me rappelle maintenant vous avoir acheté des aiguilles et du lacet.

« Et de quel pays êtes-vous ?

– De la Suisse. Mais je n’y suis pas retourné depuis longtemps.

– Vous n’avez plus votre femme ?

– Non, elle est morte à la naissance de la petite.

– C’est triste !

« Alors, vous l’emmenez comme ça sur les routes, cette enfant ?

– Il le faut bien ! Je n'ai plus de famille... et puis, ça lui ferait de la peine de me quitter.

– Je comprends. Mais c'est une vie fatigante.

– Oh ! elle est forte. Vous voyez d'ailleurs qu'elle n'a pas trop mauvaise mine ? Le grand air, rien ne vaut ça !

Il passa une main caressante sur la chevelure de sa fille... Puis, changeant de sujet, il demanda :

– C'est toujours la famille de Penvalas qui habite le château ?

– Toujours, bien sûr ! Runesto est aux Penvalas depuis les temps anciens, et ils n'ont pas envie de le laisser à d'autres !... Avec ça que M. Alain l'aime tant et voudrait ne le quitter jamais.

– Nous avons croisé, tout à l'heure, deux jeunes garçons dont l'un, je suppose, était lui ?

– Oui, c'est ça. M. Alain, le brun et son cousin, M. Maurice de Ronchay, qui est orphelin et vient passer les vacances à Runesto.

« Il est gentil aussi, mais il ne vaut pas M. Alain, si intelligent, si joli garçon, et puis bon,

aimable... quoiqu'il ait un petit air fier, souvent.

« On dit par ici que c'est l'air des Penvalas. Il n'empêche qu'on les aime bien, nos châtelains !... M<sup>me</sup> la marquise est une sainte femme, qui se mettrait en quatre pour obliger le monde. Aussi, les malheureux savent bien où frapper, quand ils ont besoin d'être aidés !

– C'est la grand-mère des enfants ?

– Oui. Elle les a élevés, puisque la mère est morte toute jeune, peu après la naissance de la petite M<sup>lle</sup> Armelle... Et bien élevés, on peut le dire. Ce sont des modèles d'enfants !

Sur ce, la brave femme retourna à ses pommes de terre, tandis que le colporteur essayait d'avaler encore quelques gorgées de café, qui parurent passer difficilement.

## II

La pluie avait cessé, le lendemain matin, mais le ciel restait sombre et menaçant... Elsa s'en alla vers le petit port, regarda un moment la mer, grise et un peu houleuse, les quelques barques demeurées à l'amarre, les autres étant parties de bonne heure pour la pêche. Puis elle erra un peu à travers le village et entra dans la vieille petite église, dont elle fit le tour, considérant curieusement les vitraux, assez beaux, les statues, l'autel garni de roses rouges et de lis dorés, les petits navires pendus à la voûte, ex-voto offerts par les marins sauvés d'un péril de mort.

Comme elle sortait, une voiture attelée de deux beaux chevaux paisibles s'arrêtait devant une maison voisine, très vieille, toute grise, dont la porte était surmontée d'une croix — le presbytère, évidemment... Il en descendit une dame âgée, vêtue de noir, avec de beaux cheveux

blancs coiffés en bandeaux, et une fillette d'une douzaine d'années, au visage menu, distingué, tranquille. Toutes deux entrèrent dans la maison, dont une servante ouvrait la porte devant elles... Et Elsa revint en flânant vers l'auberge.

— C'est sans doute la marquise de Penvalas et sa petite-fille que tu as vues là, dit le colporteur, quand sa fille lui eut décrit les étrangères, un instant plus tard.

Il semblait mieux, ce matin. L'étouffement avait disparu... Ce n'était qu'un petit accident nerveux, assurait-il. L'air vif de cette côte y était peut-être pour quelque chose... Aussi presserait-il un peu ce qu'il avait à faire ici, pour retrouver ailleurs un climat plus favorable.

Il alla promener sa petite voiture dans le village, jusqu'à onze heures, vendit aux ménagères, tout en causant, les objets de mercerie, de la bimbeloterie, du papier à lettres décoré de fleurs voyantes. Puis il revint à l'auberge, déjeuna sans hâte et se leva en disant à l'aubergiste :

— Je vais maintenant faire un petit tour avec

ma fille, pour lui montrer la côte... Et j'ai l'intention de rester deux ou trois jours ici, pour me reposer, car je me sens vraiment fatigué.

— Vous avez bien raison, mon pauvre homme !... À quoi ça sert de s'esquinter ? Vous tomberiez tout à fait, et votre petite resterait seule.

« C'est vrai que vous n'aviez pas une fameuse mine, hier ! Mais aujourd'hui, on voit que ça va mieux.

« Allons, à tout à l'heure !

Le père et la fille s'en allèrent, d'un pas flâneur... Ils quittèrent le village, s'engagèrent dans un sentier qui longeait la côte et montait à mesure que s'élevait la falaise rocheuse contre laquelle venaient s'écraser les vagues écumantes... Parfois, une grotte ou un couloir se creusaient dans le roc ; la mer s'y engouffrait en grondant, et ses embruns arrivaient au visage du colporteur et d'Elsa, penchés pour voir l'impressionnant spectacle.

L'enfant disait :

– Que c'est beau ! Si seulement le soleil donnait là-dessus.

– Oui, c'est dommage... Mais le temps est encore bien pris aujourd'hui.

« Tout ce point de la côte est ainsi creusé de grottes, d'entonnoirs, et aussi d'abîmes dans lesquels la mer pénètre seulement aux grandes marées.

« Il y aurait là une intéressante topographie à faire... Et d'autant plus qu'on prétend, dans le pays, que des souterrains existent, reliant non seulement Ker-Even au château de Runesto, mais encore permettant d'atteindre ces abîmes, ces grottes...

« Voilà ce qu'il importerait d'étudier de près. Pour cela, il faudrait que Ker-Even fût à nous !... Otto a sondé son beau-frère pour savoir s'il était disposé à une vente, mais M. de Valserres tient à cette vieille maison, qui ne lui sert à rien, pourtant.

L'homme songea un instant, les sourcils froncés... Puis il murmura, d'un ton résolu :

– Il faudra pourtant bien que nous l’ayons !...  
d’une façon ou de l’autre !

Le sentier tournait, suivant les sinuosités de la côte... Sur la mer, dont la houle augmentait, des barques dansaient, penchaient, voiles tendues...

Et le colporteur s’arrêta, la main sur l’épaule de sa fille, en disant :

– Tiens, regarde !

Ils arrivaient au point culminant de la falaise... De là, une nouvelle partie de la côte leur apparaissait... un promontoire rocheux, s’avançant comme une proue dans la mer grise, furieusement agitée autour de lui. Presque à son extrémité, une longue maison basse, noire, se trouvait comme tapie. Elle était là, sur le roc inculte, pareille à une sinistre guetteuse, avec ses petites fenêtres étroites et rares, son aspect sournois, inquiétant, de vieux logis clos... Et le colporteur dit, en étendant la main vers elle :

– C’est Ker-Even.

Elsa murmura :

– Oh ! que c’est triste, cette maison !

– Évidemment !... Et je comprends qu'un joli oiseau comme Inès ait eu un spleen fou après quarante-huit heures passées là-dedans.

– Tu m'as dit, papa, que cette demeure avait une histoire – ou une légende ?

– Les deux s'amalgament, comme il arrive en général.

« Marchons toujours. Je te raconterai cela chemin faisant.

Ils continuèrent d'avancer, dans le sentier qui descendait, maintenant, suivant l'infléchissement de la côte, à cet endroit.

Le colporteur expliquait :

– Tu vois ces écueils, dont plusieurs émergent à peine en ce moment, tandis que certains ne seront découverts qu'à marée basse, et que d'autres restent toujours dissimulés sous les flots, traîtreusement ?... Depuis que cette côte existe, telle que nous la voyons aujourd'hui, combien de navires se sont brisés là, perdus corps et biens !... Aussi, de bonne heure, installa-t-on au-devant de ce point dangereux un phare, d'abord primitif,

puis qui se transforma selon le progrès... Tu l'aperçois, là-bas ?

– Oui, papa.

– Or, voici ce qu'on raconte :

« Dans ce logis vivait, en des temps reculés, un chef de pirates du nom d'Even, farouche et sanguinaire. Avec ses hommes, il entreprenait d'aventureuses expéditions sur mer, attaquant les navires rencontrés, tuant, pillant... Et aux jours de tempête, il faisait allumer des feux sur la côte, pour attirer, vers les écueils, les vaisseaux en détresse, qui s'y brisaient.

« Quand l'aube venait, amenant un peu d'accalmie, les pirates s'en allaient vers l'épave, dans les petites barques qu'ils manœuvraient avec une extrême habileté ; ils la fouillaient, emportaient ce qui était à leur convenance, emmenaient les êtres encore vivants qu'ils y trouvaient.

« Pendant ce temps, leurs femmes et leurs enfants guettaient sur la côte et s'emparaient, avec la dextérité que donne l'habitude, de tous les

objets apportés par le flux.

« Après quoi, il y avait grande ripaille, dans une salle souterraine ; les pirates se livraient à de sanglantes orgies, n'épargnant ni femmes, ni enfants, ni vieillards, s'ils en avaient trouvé dans l'épave... Even se montrait le plus terrible de tous. C'était, dit la tradition populaire, un homme roux, de taille gigantesque, d'une force d'hercule. Son dur visage, ses yeux flamboyants terrifiaient jusqu'à ses plus intimes collaborateurs eux-mêmes, victimes, souvent, de ses fantaisies cruelles.

« Il avait épousé une jeune fille d'une grande beauté, trouvée dans une de ces épaves. Pendant quelque temps, il la combla d'attentions... Puis, son humeur changea, et la pauvre créature martyrisée mourait peu à peu de chagrin, quand Even s'avisa un beau jour de lui faire couper la gorge – sans doute pour lui épargner une plus longue agonie.

Elsa eut un petit frisson.

– Oh ! l'affreux homme ! Et après, papa ?

– Eh bien, il avait eu un fils de cette union. Cet enfant, parvenu à l'adolescence, fut converti par les apôtres venus pour prêcher l'Évangile en Armorique, et devint, assure-t-on, la souche d'où sont sortis les Penvalas.

« Depuis lors, il n'y eut plus de ces grands pillages d'épaves, organisés en quelque sorte officiellement, si on peut parler ainsi... Mais on dit que, pendant longtemps, les nuits de tempête, des habitants de la côte, traîtreusement, faisaient des signaux qui amenaient encore sur les brisants le navire en perdition. Et ils pillaient ensuite, ils massacraient, comme autrefois. Mais Ker-Even ne s'ouvrait plus pour eux, la salle souterraine avait été murée. C'était fini des belles orgies, des ruisseaux de sang coulant sur la table de granit où s'immolaient les victimes. Les descendants d'Even le Roux, avaient une réputation méritée de gens pieux, charitables, et dès que leur était signalé un de ces écumeurs d'épaves, ils le punissaient avec sévérité.

« Ainsi, peu à peu, disparut la sauvage coutume qui avait coûté la vie à tant de

malheureux.

– C'est très intéressant, cette histoire, papa !

« Les Penvalas sont donc, ainsi, les descendants de cet horrible Even ?

– Oui, d'après la tradition.

– Et comment cette maison est-elle à M. de Valserres, non à eux ?

– Par un partage qui se fit, autrefois, entre deux cousins germains, dont l'un était le bisaïeul d'André de Valserres... Je crois même que de là date cette brouille dont je te parlais hier. Jusqu'alors, Ker-Even avait toujours fait partie du domaine de Runesto. La branche aînée, sans doute, n'a pas admis qu'on lui enlevât ce lieu des origines de la famille.

Les deux promeneurs continuèrent d'avancer. Ils passèrent près d'une petite crique, où se balançait une barque dont l'amarre s'enroulait à un solide poteau. Une maisonnette basse, demi-croulante, s'abritait entre deux rochers, près d'un figuier anémique poussé là on ne sait comment. Sur un banc de pierre, proche le seuil, un vieux

marin fumait sa pipe en regardant venir les étrangers... Le colporteur s'arrêta à quelques pas de lui, en esquissant un geste de salut.

– Fichu temps, hein ?... Nous aurons encore de la pluie ce soir ?

Le vieux ôta la pipe d'entre ses lèvres.

– Pour sûr !... Et demain aussi, probable.

« Où que vous allez comme ça ?... Vous vous baladez ?

– Oui, comme vous voyez... Je suis colporteur de mon métier. Hier, nous nous sommes arrêtés à Conestel. Et j'y reste deux ou trois jours, pour me reposer... Ce n'est pas de trop, une fois de temps à autre !

« Alors, j'en profite pour montrer un peu la côte à la petite. Nous allons nous asseoir là-bas, près de cette vieille maison, et nous y prendrons l'air, tranquillement.

– Oh ! pour de l'air, vous en aurez, à Ker-Even !... et de première qualité !

« Ça vous arrive du large en plein !... Mais c'est un jour de tempête qu'il faudrait voir ça !

– Je crois, en effet, que ce doit être effrayant, étant donné la position de cette demeure.

« Elle n'est pas habitée ?

– Non, pas habitée, depuis très longtemps.

« Ce n'est pas un logis bien agréable, pour des gens qui n'ont pas l'habitude.

« Le commandant de Valserres, qui en est le propriétaire, m'a chargé d'y voir un peu de temps en temps. Quand il y a un brin de soleil, je vais ouvrir, et j'enlève un peu de poussière, j'astique une chose ou une autre.

« J'ai été marin de l'État ; alors, ça me connaît de tenir propre un bâtiment. Aussi le commandant m'a complimenté quand il est venu avec sa jeune dame, une fois... Ils sont restés deux jours. La petite dame – une jolie brune, ma foi !... et attifée à la Parisienne, fallait voir ! – disait tout le temps :

« – C'est épouvantable, cette maison !... C'est horriblement triste ! Je ne puis y demeurer huit jours, André !... Emmène-moi ailleurs, sans tarder ! »

« Alors, le commandant a fait repartir les malles, puis tous les deux ont quitté Ker-Even. Depuis, je ne les ai plus revus.

Le colporteur dit, comme s'il cherchait dans sa mémoire :

– Le commandant de Valserres ?... Il me semble que j'ai déjà entendu ce nom.

« N'est-ce pas un lieutenant de vaisseau ?

– Oui, c'est ça... Un bon marin, et surtout un savant, à ce qu'on dit.

– J'aurai vu son nom dans quelque journal...

« Allons, bien le revoir !... Il n'y a rien de curieux à voir, à Ker-Even ?

– Mais non.

« C'est vieux, voilà tout... Il y a des murs comme ça...

Et le marin ouvrit très largement ses bras, pour représenter l'épaisseur des murs de Ker-Even.

– ... Des meubles anciens, aussi, qu'ont de la valeur, pour ceux qui cherchent les vieilleries.

– On m'a parlé, à l'auberge, de souterrains ?

– Ah ! oui !... Mais on n’y va plus depuis des cent ans.

« Est-ce qu’on vous a raconté l’histoire d’Even le Roux ?

– Mais oui.

– Eh bien ! tous ces gens qui ont été tués là « reviennent »... On y entend des gémissements, des soupirs... On respire l’odeur du sang...

« Et puis on voit la pauvre petite femme d’Even, avec la gorge ouverte !

Elsa attachait sur le vieux marin un regard où l’effroi se mêlait à la curiosité.

Elle demanda :

– On l’a vue, vraiment ?

– Il paraît, dans les temps... Maintenant on n’y va plus, comme je vous le dis.

Le colporteur fit observer :

– Ce sont des croyances populaires, grossières d’âge en âge par les imaginations toujours prêtes à mettre partout le merveilleux et l’extraordinaire.

Le marin secoua la tête.

– Ben, on ne sait pas... Ça peut être vrai.

Puis, comme l'étranger faisait un mouvement pour continuer sa route, il ajouta :

– Tout de même, si ça vous intéresse de voir la maison, je vous la montrerai bien ?

Le colporteur sembla réfléchir un moment.

Puis il répondit :

– Si ça ne vous dérange pas trop, je ne refuse pas. Cette visite nous fera passer un moment.

– Bah ! y a pas de dérangement pour un vieux bonhomme comme moi, qui ne fait plus grand-chose... Un peu de pêche, par-ci par-là, quand le temps est beau...

« Avec la petite somme que m'envoie le commandant, on vit tout de même !

Tout en parlant, le vieux se levait.

Il remit la pipe entre ses lèvres, et s'en alla aux côtés de l'étranger, avec sa démarche balancée de vieux loup de mer.

Les deux hommes et l'enfant s'engagèrent sur

le promontoire... Des roches s'élevaient du sol dur, lui-même formé de granit. Une herbe rase et courte, quelques ajoncs, quelques arbustes croissaient dans les parties où se trouvait une terre suffisante pour les faire vivre.

Le colporteur fit observer :

– C'est pauvre, la terre, par ici ?

– Oui, plutôt.

« Pourtant, elle n'est pas mauvaise, du côté de Runesto. Le défunt marquis la faisait bien cultiver, et M<sup>me</sup> la marquise y tient la main aussi.

« Le domaine est d'un bon rapport, c'est sûr... Tant mieux, parce que ces gens-là, ils ont la main sur le cœur !

« Tenez, moi, Yves Gouez, une année, j'ai eu un mal au pied que je ne savais plus comment faire, et que je criais la nuit tant je souffrais.

« Les médecins n'y voyaient que du feu, et la vieille Annik, cette sorcière, augmentait le mal avec ses herbes mauvaises.

« Alors, M<sup>me</sup> de Penvalas est venue... Oui, mon garçon, tous les jours, et à pied, quoique ce

soit une dame âgée, pas bien allante... Elle m'a soigné comme qui dirait une sœur de charité avec de bonnes paroles par là-dessus. Bref, au bout de quinze jours, j'étais guéri, et je marchais comme avant.

« Aussi, je vous assure bien qu'il ne faudrait pas qu'on touche à cette femme-là, ou à ses petits enfants !... Ah ! mais non !

Et le vieux marin brandit sa pipe, en fronçant terriblement les sourcils.

Sur ce promontoire, le vent soufflait presque perpétuellement... Elsa tenait son capuchon bien serré autour de sa tête et le colporteur avait enfoncé jusqu'aux oreilles son béret. Il semblait marcher difficilement. Depuis un instant, il ne disait rien, et son visage s'altérait visiblement.

Près du logis, un vieux figuier, un peu tordu, étendait ses branches garnies de feuilles nouvelles. La maison le préservait des vents d'ouest, les plus terribles, comme l'expliquait le marin à ses compagnons.

– C'est un ancien. On dit qu'il a des cents

ans... Il paraît que ça vit vieux, ces arbres-là.

Elsa demanda :

– Est-ce qu’il donne encore des fruits ?

– Oui, mais pas grand-chose de fameux.

« Ah ! c’est à Runesto qu’il y en a des beaux figuiers et des belles figes !... C’est un sucre !... M<sup>me</sup> la marquise m’en apporte tous les ans, la chère dame !

Le vieillard, en parlant, s’avançait vers la porte et introduisait une grosse clef dans la serrure.

Elsa, qui regardait à ce moment son père, le vit porter la main à sa poitrine.

Est-ce que vous souffrez encore, papa ?

– Oui... et j’étouffe...

« J’ai eu tort de venir ici... Le vent est trop fort.

Le marin se retourna et le regarda attentivement.

– Vous avez une fichue mine, c’est sûr !... Entrez vite, vous allez vous reposer.

Il poussa la porte, entra dans un vestibule sombre et froid, où le suivirent ses compagnons, puis de là dans une grande pièce, dont il ouvrit promptement les volets.

– Là !... C'est le salon... Asseyez-vous, et puis restez bien tranquille, le temps que ça se passe. Vous ne gênez personne, pas vrai ?... et c'est pas le commandant qui dirait quelque chose s'il vous voyait là, car il est bon comme du pain.

Le colporteur se laissa tomber dans un fauteuil... Son teint blafard prenait une nuance livide ; une petite sueur perlait à ses tempes, mouillait son corps...

Il s'inquiétait sérieusement, cette fois... De tels malaises, répétés, ce n'était pas chose ordinaire...

Elsa, debout près du fauteuil, attachait sur son père un regard anxieux. Elle lui tenait la main et la sentait glacée, frissonnante.

Le marin, près d'une fenêtre, fumait silencieusement sa pipe. Il considérait avec un intérêt placide les étrangers, en demandant de temps à autre :

– Eh bien ! ça va-t-il mieux ?

Le colporteur répondait :

– Oui, un peu... Ça passe, tout doucement...

Il s'enfonçait dans le grand fauteuil de chêne recouvert de tapisserie fanée... La vaste pièce, entièrement garnie de boiseries grises, contenait quelques beaux vieux meubles disparates, quelques portraits d'une valeur inégale. Un lustre de cristal, énorme, descendait du plafond à caissons jadis peints et dorés. De lourds rideaux de brocart usé, couleur d'écarlate, garnissaient les deux fenêtres étroites et hautes, ouvrant, l'une du côté des terres, l'autre sur la côte sud du promontoire.

Le colporteur, au bout de quelque temps, commença de regarder autour de lui avec intérêt... Visiblement, il se trouvait mieux. Enfin, il se leva, en disant :

– Là, c'est passé !

« Un malaise nerveux, certainement... Mais c'est bien pénible !

« Je verrai un médecin pour savoir s'il n'y a

pas moyen de me débarrasser de ça.

Le marin approuva.

– Oui, faut voir. C'est embêtant à conserver, ces choses-là.

Le colporteur fit quelques pas, en répétant : C'est passé... C'est passé tout à fait.

Sa physionomie reprenait l'expression habituelle ; le teint perdait sa lividité.

Il fit le tour de la pièce, regardant les meubles, et murmurant :

– Pas mal !... Pas mal !

Le vieillard demanda :

– Vous vous y connaissez, dans ces machines-là ?

– Un peu.

« Vous savez, quand on a roulé sa bosse d'un coin de la France à l'autre, on s'instruit sur bien des petites choses, si on n'est pas une bête.

– Eh oui ! c'est comme les marins... On bourlingue, on bourlingue, et ça fait voir du pays, ça vous ouvre l'entendement...

« Est-ce que vous voulez visiter le reste ?...  
Peut-être que ça vous fatiguera ?

– Mais non, mais non ! Au contraire, cela me distraira... Et, si c'est nerveux, rien ne vaut la distraction, vous savez.

– C'est sûr !

« Venez, alors... Ici, vous avez bien tout vu ?

« Hein ! le beau lustre ? Ça doit valoir cher, des machins comme ça ?

– Eh oui !... plus ou moins... Celui-là est très beau, en effet.

La maison, toute en longueur, était composée d'un rez-de-chaussée au-dessus duquel se trouvaient de petites pièces très basses d'étage, mal éclairées, à peine habitables. Un très large corridor, dallé de pierres, aux murs de granit, à la haute voûte sombre, divisait en deux le logis. Toutes les pièces ouvraient sur lui... Successivement, Yves Gouez les montra aux étrangers. Elles n'avaient rien de particulier, sinon leurs vastes dimensions, l'étroitesse et la rareté des fenêtres, la hauteur des plafonds à

poutrelles ou à caissons, et quelques meubles assez intéressants, ici ou là.

– M<sup>me</sup> de Valserres voulait que son mari les fît expédier chez eux, dit le vieux marin ; mais le commandant lui déclara que leur appartement de Brest était déjà encombré de meubles...

Sans ça, elle avait l'air de trouver ceux-là à son goût.

– Elle n'avait pas tort. Ils ont une certaine valeur, par le temps qui court.

À l'extrémité du corridor, le vieillard s'arrêta devant une large porte de chêne décorée de gros clous de fer très brillants.

– Hein ! c'est frotté, ça ? Le commandant peut venir, la maison est propre.

« Ici, vous allez voir quelque chose...

Il introduisit une clef dans la serrure et ouvrit le lourd battant... Puis il entra, suivi du colporteur et d'Elsa, tous deux beaucoup plus intéressés que ne le pensait leur cicérone.

Ils se trouvaient dans une grande pièce vide, au sol fait de dalles de granit. Une énorme

cheminée, très primitive, ouvrait son âtre noir. Aux murs épais, des lambeaux de tapisseries pendaient... Très haut, deux petites fenêtres sans vitres, à croisillons de fer, laissaient passer un jour avare.

Yves Gouez expliqua :

– Aux jours de très grande tempête, il arrive que la mer déferle jusqu'à la maison, et elle entrerait ici comme chez elle, si les fenêtres n'étaient pas placées là.

Le colporteur, qui regardait attentivement autour de lui, demanda :

– À quoi servait cette salle ?

– C'était la chambre d'Even le Roux. Et tenez, ici...

Le marin s'approcha et frappa du pied sur une dalle.

– C'est l'entrée des souterrains. Voyez l'anneau qui servait à soulever ça...

Le colporteur s'avança, en réprimant avec peine un mouvement d'ardent intérêt.

Dans la dalle, on voyait un énorme anneau rouillé. Par ailleurs, elle ne se distinguait pas autrement des autres, et semblait complètement soudée à ses voisines.

Le colporteur demanda :

– Elle a été scellée, n'est-ce pas ?

– Oui ; voilà bien longtemps.

« Et maintenant, est-ce que vous voulez voir le bout du promontoire ?

– Mais, oui, certainement.

Ils sortirent de la salle, passèrent dans le corridor pour gagner la porte menant au-dehors. Puis ils longèrent la maison, et virent devant eux l'extrémité du promontoire, dressé à pic sur la mer.

Ici, la mer demeurait en courroux, sans relâche. Ses vagues se lançaient à l'assaut du roc, le couvraient d'écume, le harcelaient comme des furies, en grondant sourdement.

Le vent, sur ce point, redoublait de violence, Elsa saisit le bras de son père.

– Cela va te faire mal, papa !... Retournons !

– Oui... Attends...

« Je veux voir... Cette situation est superbe !

Il regardait devant lui, autour de lui, longuement, une flamme dans les yeux.

Le vieux marin opina :

– Oui, c'est beau !

« Les étrangers viennent toujours voir ça, quand ils visitent le pays...

« La mer sauvage, dame ! c'est bien ici !... Et elle ronge la côte, cette coquine !... Si vous voyiez toutes les grottes qu'elle a creusées !

« Rien que dans ce promontoire, il y en a plusieurs qui jamais ne se découvrent, même aux plus basses marées... Une surtout, dont on raconte qu'elle communique avec les souterrains, tant elle est profonde.

Le colporteur retint un tressaillement.

– Où cela ?

– Sur le flanc sud... là, tenez. On ne s'en doute pas car son ouverture est toujours sous l'eau. Je

ne pourrais même pas vous dire où elle se trouve exactement.

– Comment sait-on qu'elle existe ?...  
Quelqu'un l'a-t-il vue ?

– Probable, puisque c'est dans l'histoire.  
– Dans quelle histoire ?  
– Dans celle du pays, donc ! C'est des choses qu'on raconte, qui nous viennent des anciens.

La physionomie de l'étranger se rembrunit.

– Ah ! bon ; c'est une légende !  
– Je n'en sais rien... Ça peut être vrai.  
– Évidemment.

« On dit aussi que ces souterrains s'étendent jusqu'à Runesto ?

– Il paraît... Mais l'ancêtre des marquis de Penvalas qui fit bâtir le château, y ayant été voir, un jour, en revint comme un fou, avec des cheveux tout blancs, et ordonna que fût scellée l'entrée de par chez lui. Jamais il ne voulut dire ce qu'il avait vu là-dedans... Et voilà comment personne n'alla plus dans les souterrains.

Elsa tira la manche de son père.

– Papa, viens !... Ce vent est terrible !

– Oui, ma petite.

Ils rebroussèrent chemin... De temps à autre, l'étranger se détournait, regardait encore la pointe du promontoire, l'horizon de mer voilé par la brume sombre, et murmurait :

– Superbe !... vraiment superbe !

Au moment de s'engager à nouveau dans le sentier menant à Conestel par la côte, le colporteur s'arrêta.

– Je crois que je ferais mieux de revenir par les terres. Cet air marin, si vif, ne me va pas du tout.

« Voilà que je sens encore ces étouffements...

– Bien oui, si ça vous gêne, rentrez par Runesto. Ce n'est pas plus long, parce que vous pourrez gagner Conestel presque en ligne droite.

– Bonsoir, donc, et merci !

– De rien. Si ça vous a fait plaisir, tant mieux !

Et, serrant la main de l'étranger, puis celle que

lui tendait Elsa, Yves Gouez s'éloigna, sa pipe à la bouche.

Elsa mit sa main sous le bras de son père.

– Marchons doucement, papa, pour ne pas te fatiguer.

– Oui... Cela ira mieux, quand je ne sentirai plus cet air qui fouette... qui serre la poitrine...

Ils avancèrent lentement... La lande s'étendait devant eux, semée de rocs affleurant le sol, couverte d'ajoncs et de maigres petites bruyères... Puis vinrent des champs, des petits vergers, des terrains couverts d'une herbe rase où broutaient des moutons... Peu à peu, la terre prenait un aspect plus fertile, à mesure qu'on approchait du château, dont la grosse tour crénelée apparaissait maintenant entre les frondaisons des vieilles futaies magnifiques.

Près d'un talus bordant une prairie, le colporteur, qui semblait souffrir, s'arrêta, en disant :

– Reposons-nous là.

– Mais, papa, c'est mouillé.

– Étends ma pèlerine, nous nous mettrons dessus.

Ils s'assirent, et l'homme, aussitôt, prit dans sa poche un calepin, sur lequel il se mit à écrire, d'une main agitée.

De temps à autre, des mots s'échappaient de ses lèvres :

« Situation parfaite... Et, si les souterrains existent, on peut faire quelque chose de fort intéressant...

« Il faudrait aussi qu'on fouillât ces grottes sous-marines... Des scaphandriers y arriveront, peut-être...

« Enfin, c'est à étudier... Je montre une voie, simplement. Mais elle peut être excellente.

Quand il eut fini d'écrire, l'étranger ferma son calepin, et dit d'un ton résolu, en le remettant dans sa poche :

– Il faut absolument que ce Valserres nous vende sa maison.

« Ce ne sera peut-être pas bien difficile à obtenir, d'ailleurs, car, d'après ce que j'ai

compris, sa femme est une dépensière, qui est en train de le ruiner. Alors, il sera trop content qu'on lui paye un prix raisonnable sa vieille bicoque.

« Allons, petite, repartons !

« Ces maudits étouffements ne cessent pas... Et toujours cette douleur qui me tient là...

Ils se levèrent, reprirent leur marche... L'homme semblait avancer avec peine... Bientôt ils se trouvèrent près de l'entrée de Runesto. Deux massifs piliers de granit se dressaient de chaque côté. La grille était ouverte sur l'avenue des chênes centenaires conduisant au château, dont on apercevait d'ici l'imposante masse grise.

Le colporteur s'arrêta, en portant les deux mains à sa poitrine.

– Je ne peux plus...

« J'étouffe... Je souffre trop.

Son visage s'altérait de façon effrayante.

Il répéta : « Je souffre ! » et se laissa tomber sur le sol.

Elsa jeta un cri d'effroi et se mit à genoux près

de lui.

– Papa !... papa !

Il dit, d'une voix à peine perceptible :

– Va au château... demande... du secours...

« Mais, avant... mes papiers... prends... le calepin surtout...

Il essayait de trouver sa poche... Elsa guida sa main, et il sortit quelques papiers, puis le calepin sur lequel il avait écrit tout à l'heure.

– Prends... Cache bien... Pour remettre à Otto... ou Ulrich... Et puis, va... vite !

Elle obéit, courut le long de l'avenue, passa le pont jeté sur les douves, traversa l'imposante cour d'honneur fermée d'un côté par la grosse tour ronde à mâchicoulis, de l'autre par un corps de bâtiment un peu postérieur au reste du château et soudé à une tour à poivrière – le tout relié par le principal corps de logis, noble construction d'allure féodale, comme la tour sa voisine.

Une porte était ouverte... Elsa s'y engouffra, au hasard, et se heurta au jeune garçon brun rencontré la veille.

Il s'exclama :

– Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

– Pardon !... Mais papa est malade... Il faudrait qu'on vienne à son secours...

La physionomie d'Alain de Penvalas exprima aussitôt un intérêt compatissant.

– Ah ! pauvre petite !... Où cela ?

– Près de l'entrée de l'avenue. Il étouffe, je ne sais ce qu'il a...

– Eh bien ! je vais vite prévenir ma grand-mère ! Attendez-moi là !

Quelques instants plus tard, il revenait avec la dame aux cheveux blancs qu'Elsa avait aperçue hier, descendant de voiture devant le presbytère, avec une petite fille. Et tous trois se hâtèrent vers le lieu où était demeuré le colporteur.

Chemin faisant, M<sup>me</sup> de Penvalas encourageait l'enfant avec de douces paroles... On allait le soigner, son père, et il serait vite remis... Précisément, le médecin de Kerhuel se trouvait chez le jardinier du château, dont les deux petits enfants étaient malades. Un domestique était allé

le prévenir, et il viendrait dans un moment.

L'homme était toujours à terre, le dos appuyé contre un arbre. Il étouffait encore, mais semblait souffrir moins.

D'une voix faible, il s'excusa du dérangement qu'il causait... Mais la marquise l'interrompit avec bonté.

— C'est trop naturel !... Voyons, mon brave homme, pourrez-vous marcher jusqu'au château, en vous appuyant sur nous ?

— Je crois que oui, madame.

Il se leva, aidé par M<sup>me</sup> de Penvalas et son petit-fils. Puis, à leur bras, il s'achemina lentement vers le château, suivi d'Elsa, dont les cheveux sombres, dégagés du capuchon qui avait glissé sur ses épaules, tombaient en longues mèches sur le visage bouleversé.

### III

Un quart d'heure plus tard, l'étranger était étendu sur un lit, dans une petite chambre, au rez-de-chaussée du château.

M<sup>me</sup> de Penvalas lui avait fait boire un cordial, en attendant l'arrivée du médecin...

Celui-ci ne tarda guère. Il examina soigneusement le malade, l'ausculta longuement et dit, d'un ton laconique :

– Il vous faut beaucoup de repos.

L'homme, dont le visage restait étrangement altéré, demanda, de cette voix tout affaiblie qu'il avait maintenue :

– Qu'est-ce que c'est ?

Le médecin hésita avant de répondre :

Rien de particulièrement grave... En vous soignant...

– Dites la vérité... Je veux savoir...

« Est-ce que je suis perdu ?

– Non... pas perdu...

« Mais enfin, si vous avez des dispositions à prendre, il serait plus prudent...

Une lueur de détresse passa dans les yeux du colporteur, dont la souffrance altérait maintenant le vif éclat.

Puis l'étranger murmura :

– Bien... J'aime mieux savoir...

« Est-ce que c'est pour bientôt ?

Le médecin eut un geste évasif :

– Oh ! je n'en sais rien, mon ami !... Je ne dis pas que le danger soit immédiatement à craindre... C'est par précaution seulement que vous devez être prêt...

– Merci, monsieur le docteur.

Quand le médecin fut hors de la chambre, il répondit à M<sup>me</sup> de Penvalas qui l'interrogeait :

– Rien à faire... C'est une aortite, survenue de

façon presque foudroyante. Il passera dans une prochaine crise, qui est imminente.

M<sup>me</sup> de Penvalas joignit les mains.

– Le malheureux !... Et cette pauvre petite ?

Le médecin hocha la tête.

– Oui, c'est triste !... Ils ont l'air de gens pauvres. La petite est jolie... une tête peu ordinaire...

« Il faudrait tâcher de vous informer près d'elle de ce qu'ils sont, madame la marquise ?

– Oui... Mais rien ne presse. Pour le moment, je ne vois en eux que des gens ayant besoin de secours, quels qu'ils soient.

« Alors, il n'y a rien à tenter pour ce pauvre homme, docteur ?

– Rien, madame, sinon de petites choses pour atténuer la souffrance, quand il aura une nouvelle crise.

« Je reviendrai tout à l'heure. Maintenant, je retourne près des enfants de Cadic, dont l'un est presque sauvé, tandis que l'autre... hum ! il

m'inquiète beaucoup, je vous le dis franchement, madame la marquise.

Tandis que le médecin s'entretenait avec M<sup>me</sup> de Penvalas, Elsa s'était agenouillée près du lit, et appuyait ses lèvres sur la main de son père, couverte d'une moiteur froide.

Elle avait compris, en entendant le bref dialogue entre le docteur et le malade... Celui-ci était condamné... Avec des yeux agrandis par le désespoir, elle considérait le visage tiré, qui prenait une teinte de cendre, les yeux fixes, perdus en des réflexions qui amenaient sur cette face un rictus de douleur et de colère...

Puis l'homme regarda sa fille, mit la main sur ses cheveux, indiqua du geste qu'elle s'approchât très près... plus près encore... qu'elle mît son oreille contre sa bouche...

Et alors, il parla, très bas, en allemand cette fois... Puis il se tut un moment, réfléchit encore, les sourcils froncés par la tension de l'esprit...

Et il parla de nouveau, prononçant des paroles qui firent d'abord sursauter Elsa... D'un geste

impératif de sa main droite, il les appuyait... « Il faut, il faut », disait ce geste... Elsa courbait la tête, répondait : « *Ja, Ja.* » Puis elle baisa le front de son père en murmurant quelques mots qui parurent satisfaire le mourant, car un éclair passa dans ses yeux fatigués, tandis qu'il répétait :

– *Deutschland... Deutschland... der Kaiser...  
Arbeite für Ihn...*<sup>1</sup>

Un instant plus tard, M<sup>me</sup> de Penvalas entra dans la chambre... Elle adressa quelques bonnes paroles à l'homme et à l'enfant, s'informa si le malade souhaitait quelque chose... Il remercia en ajoutant :

– Je n'aurai plus besoin de rien maintenant. Je suis fichu.

« Enfin, un peu plus tôt, un peu plus tard !... je suis prêt, c'est l'essentiel.

M<sup>me</sup> de Penvalas interpréta cette dernière phrase dans un sens qu'elle n'avait pas... Car le colporteur ne faisait aucunement allusion à la préparation de son âme, en la prononçant. C'était

---

<sup>1</sup> Allemagne... Allemagne... l'empereur... travaille pour lui...

à autre chose qu'il avait mis ordre, avant de quitter ce monde.

Faisant signe à la petite fille, la marquise l'emmena dans la pièce voisine.

– Votre père est catholique, mon enfant ?

– Non, madame, nous sommes protestants.

– Ah !... En ce cas, je ne puis lui offrir les secours de notre religion.

« De quel pays êtes-vous ?

– De Suisse, madame.

« Papa est colporteur, et, comme maman est morte voilà déjà longtemps, je le suis partout.

– Avez-vous encore des parents, là-bas ?

– Non, plus personne !... Je serai toute seule quand... quand...

Un sanglot lui coupa la parole, des larmes jaillirent de ses yeux.

M<sup>me</sup> de Penvalas la prit entre ses bras, maternellement.

– Ma pauvre petite !

« Soyez courageuse, chère enfant... Vous ne serez pas abandonnée ; puisque Dieu vous a amenée à notre porte, je m'occuperai de vous.

Elsa prit la main de l'excellente femme et la baisa en murmurant d'une voix que les larmes entrecoupaient :

– Oh ! madame, merci !... merci !

« Je vais le dire à mon pauvre cher papa, qui est si inquiet de savoir ce que je deviendrai après lui. Comme cela, il... il s'en ira plus tranquille.

– Je vais le lui dire moi-même, mon enfant.

La châtelaine rentra avec Elsa dans la chambre du mourant... Celui-ci tourna les yeux vers elle, et dit faiblement :

– Je m'excuse, madame, de vous donner tout ce mal...

M<sup>me</sup> de Penvalas s'approcha et mit sa main sur celle de l'étranger.

– Non, mon ami, je suis heureuse au contraire d'avoir pu vous rendre service. Et soyez assuré que si Dieu vous rappelle à lui, votre petite fille trouvera ici tout l'aide et la protection

nécessaires.

De nouveau, la lueur brilla, fugitivement, dans les yeux ternis par la souffrance.

L'homme joignit les mains, et murmura, en attachant sur la marquise un regard d'ardente gratitude :

– Ah ! madame, madame !... quel poids vous m'enlevez ! Quelle reconnaissance est la mienne ! Ma petite Elsa !... C'était une angoisse atroce, de penser que je la laissais après moi, seule... toute seule... et si pauvre... Madame... soyez bénie... bénie !... Elsa... tu seras... toujours... reconnaissante...

Un étouffement lui coupa la parole.

C'était une nouvelle crise qui survenait...

Et comme l'avait prévu le médecin, elle fut la dernière. Une demi-heure plus tard, le colporteur reposait, rigide, les traits détendus, tandis que, près de lui, Elsa pleurait, silencieusement, le front entre ses mains.

L'étranger – Walther Hoffel, de Zurich, ainsi que le prouvaient les actes de naissance et de

mariage remis par sa fille – fut enterré deux jours plus tard dans le petit cimetière de Conestel. Et M<sup>me</sup> de Penvalas décida que l'orpheline recevrait une éducation en rapport avec sa condition.

Mais cette condition, quelle était-elle véritablement ?

L'enfant semblait bien élevée, elle avait même des manières plutôt distinguées. Son père, chemin faisant, l'avait, en outre, sérieusement instruite pour son âge... Interrogée par sa protectrice, elle lui apprit que Walther Hoffel était le fils d'un médecin, qu'il appartenait à la bonne bourgeoisie de Zurich, et, lui-même, avait fait d'excellentes études. Mais il n'avait pas réussi, disait-il... Puis, ayant perdu sa femme, qu'il aimait beaucoup, il avait quitté son pays, à demi fou, emmenant sa petite fille, alors âgée de cinq ans.

Depuis lors, il avait erré de-ci de-là, semant les débris de sa fortune, obligé bientôt d'adopter ce métier de colporteur, pour gagner son pain.

« Un pauvre être que la souffrance, l'insuccès – peut-être quelque vice – ont fait déchoir de sa condition », pensa M<sup>me</sup> de Penvalas.

Après avoir consulté le curé de Conestel et le docteur Barot, la marquise résolut, avant de rien décider pour l'orpheline, de faire prendre à Zurich des renseignements.

En attendant, Elsa restait à Runesto. Elle n'était pas gênante, paraissant de caractère paisible et discret, s'offrant toujours à rendre service. Armelle de Penvalas, qui était gracieuse et douce, lui témoignait une aimable sympathie... Par contre, Alain, tout en se montrant bon pour elle, disait à sa grand-mère :

– C'est curieux comme elle me déplaît, cette petite !

M<sup>me</sup> de Penvalas répliquait :

– C'est une idée, mon enfant. Elle est très gentille, très comme il faut. Sa physionomie est un peu étrange, évidemment. Mais cela tient à ce bizarre contraste entre le visage et la chevelure... Et beaucoup de gens trouveraient que cette étrangeté même lui donne un grand charme.

– Eh bien ! je ne crois pas que je serai jamais de ces gens-là, grand-mère !

La bonne châtelaine aurait peut-être changé d'avis si, quelques jours après la mort du colporteur, elle avait pu voir Elsa se glisser dans la bibliothèque, s'emparer sur un bureau d'une feuille de papier et d'une enveloppe, inscrire sur celle-ci une adresse, puis y apposer un timbre pris dans la boîte de la marquise. Après quoi, l'enfant remonta dans la chambre qu'on lui avait attribuée, écrivit au crayon sur la feuille, mit celle-ci dans l'enveloppe, qui, dûment cachetée, alla rejoindre les papiers, le calepin du colporteur cachés dans le corsage d'Elsa.

Le lendemain, dans la matinée, la petite fille sortit du château, fit un détour par les jardins pour revenir vers l'allée conduisant à l'entrée... Là, s'arrêtant à peu près à mi-chemin de cette entrée, elle se tapit derrière une haie et attendit...

Au bout d'un quart d'heure, elle vit passer le facteur, qui s'en allait vers le château. Il y resta un bon moment, car on lui donnait toujours une bolée de cidre... Puis il reparut, marchant sans hâte, son bâton à la main... Comme il allait dépasser les deux piliers de l'entrée, une voix

d'enfant, derrière lui, appela :

– Monsieur !... Monsieur le facteur !...

Il se détourna... Elsa courait pour le rejoindre, une enveloppe à la main.

– S'il vous plaît... On a oublié de vous donner cette lettre, au château... M<sup>me</sup> la marquise m'envoie pour vous la porter.

– Ah ! merci, ma petite demoiselle !

Il prit l'enveloppe, y jeta machinalement les yeux... Elle portait cette suscription :

*Monsieur Mülbach, fourreur*

*boulevard des Capucines,*

*Paris.*

Sans y attacher aucun intérêt, le facteur envoya cette lettre rejoindre les autres dans son sac et continua sa route, pendant qu'Elsa regagnait paisiblement le château.

C'était l'heure où Armelle travaillait avec son

institutrice. Dans l'après-midi, Elsa était invitée à se joindre à la petite châtelaine, qui s'en allait en promenade avec miss Juxton. Mais, le matin, elle était libre pour le moment, M<sup>me</sup> de Penvalas ne lui assignant pas encore de tâche précise.

– Cette petite avait nécessairement une vie un peu bohème, disait-elle. Il est donc utile de ménager la transition.

Ce fut en raison de cette liberté qu'un matin, trois jours plus tard, l'orpheline alla s'asseoir à la pointe du promontoire, le dos contre la vieille maison – contre le mur de la chambre d'Even le Roux.

Et là, elle attendit...

Une demi-heure passa... Nerveusement, elle se leva de temps à autre, longea la maison, regardait au loin... Puis elle revenait à son poste, s'asseyait à nouveau sur le roc...

Et elle murmurait :

« Quelque chose l'a peut-être empêché de venir...

« Pourtant, il a dû faire tout son possible, car

c'est très sérieux... »

Tout à coup, elle prêta l'oreille...

Oui, elle entendait un bruit de pas !

Elle sursauta, se leva... Et, presque au même instant, un homme tourna l'angle de la maison.

Elle courut à lui, les mains tendues.

– Cousin Ulrich !... Je craignais que vous n'ayez pu venir !

– Si, ma petite, si !... Mais, à la gare de Kerhuel, il a fallu trouver une voiture pour me conduire ici.

Tout en parlant, il se penchait pour embrasser l'enfant.

– Eh bien ! ton pauvre papa ?... En voilà une nouvelle que tu m'as annoncée là !

« Alors, comme ça, tout d'un coup ?

La fillette dit, d'une voix enrouée :

– Oui... Déjà, la veille, il se sentait fatigué, il souffrait...

– Où est-il mort ? Comment cela s'est-il

passé ?

Elsa fit alors le récit des événements qui avaient précédé la mort de son père... Ulrich Mülbach l'écoutait avec attention. C'était un homme d'une quarantaine d'années, petit, bedonnant, de mine florissante et de physionomie bonasse. Mais le regard avait parfois une expression donnant à penser que le personnage devait être beaucoup plus retors qu'il n'en avait l'air.

Sa tenue correcte, presque élégante, était celle d'un bourgeois cossu. Et, de la pochette de son gilet de fantaisie, sortait une fort belle chaîne de montre, décorée de petites breloques.

De temps à autre, il interrompait le récit de l'enfant par des exclamations :

– Ce pauvre Oscar !... Mourir comme ça, sur la route !

Puis, quand Elsa eut achevé, il dit solennellement :

– Ma chère enfant, sois fière !... Ton père est mort au service de la patrie !

Les yeux d'Elsa s'animèrent, sous leur voile de larmes.

– Oui, je sais !... Pour l'Allemagne et l'empereur !

« Et moi... moi, cousin Ulrich, je les servirai aussi ! Papa m'a dit : « Tu continueras ma tâche... tu seras, comme je l'ai été, l'un des mille préparateurs du triomphe allemand, de l'hégémonie impériale. »

Ulrich, appuyé sur le manche d'argent de son parapluie, considérait la petite fille, qui s'exaltait.

– Eh ! mais, tu es bien jeune, enfant !

« Voyons, d'abord, explique-moi pourquoi tout ce mystère !... Pourquoi tu dois passer pour n'avoir plus de parents ?

– Parce qu'il faut que je devienne la pupille, la protégée de la marquise de Penvalas.

– Je ne comprends pas le but...

– Papa m'a dit : « Je juge très utile à notre cause que tu t'introduises dans l'intimité d'une famille française de vieille souche militaire, comme ces Penvalas... Et même, si plus tard tu

voyais la possibilité d'un mariage avec l'héritier, n'hésite pas. Il faut la germaniser de toute manière, cette race de France !... Puis, tu auras là de grandes difficultés pour fournir des renseignements intéressants à qui de droit... Les officiers de terre et de mer sont nombreux dans la famille. Une femme adroite, intelligente, jolie par surcroît, – car tu le seras, – peut beaucoup pour le bien de sa patrie. »

« Voilà, je crois, presque mot pour mot, les paroles de papa, cousin Ulrich.

« Et il a encore ajouté : « Ne crains pas de montrer une grande sympathie pour la France, d'être, en apparence, plus Française que les Français eux-mêmes. Peut-être serait-il bon aussi que tu changes de religion, – que tu en fasses du moins le simulacre, – si ces Penvalas, comme je le crois, sont de zélés catholiques. Ce serait de l'excellente politique, préparant les voies à la situation que je désire te voir prendre dans cette famille. Et souviens-toi bien, Elsa, que tout, « tout » est permis, quand il s'agit de servir notre empereur, et d'aider, si peu que ce soit, à la

future domination allemande sur le monde. »

L'enfant se tut... Ulrich Mülbach, songeur, la considéra un moment. Puis il dit lentement :

– C'était un bon Allemand, Oscar... un très bon Allemand. Nous faisons là une grande perte...

« J'ai écrit la nouvelle à Otto. Il sera navré, car il avait ton père en très haute estime.

« Ainsi donc, ma petite, nous devons t'abandonner à ces Penvalas ?

– Oui, mon cousin... Oh ! je ne serai pas malheureuse ! M<sup>me</sup> de Penvalas paraît très bonne, ses enfants sont bien pour moi.

« La marquise se chargera de me faire un avenir. Elle me l'a dit... Et je m'arrangerai pour lui plaire toujours, soyez sans crainte, cousin Ulrich.

« D'ailleurs, c'est la volonté de mon père. Ne dois-je pas lui obéir, sans discussion ?

– Si, ma fille... Et ce peut être, après tout, excellent pour toi... Ce pauvre Oscar n'avait pu mettre encore de côté qu'une cinquantaine de

mille francs, dont je suis le dépositaire, et que je te remettrai à ta majorité, intérêts compris... On ne le payait pas en rapport avec les services rendus... Mais, avec le temps, et son intelligence aidant, il aurait vu sa situation pécuniaire s'améliorer grandement. La mort a tout bouleversé... Tu n'as donc qu'une petite fortune, Elsa. Et tu peux, en effet, espérer une position bien meilleure en demeurant dans cette famille. Dis-moi, ton père avait-il quelque argent sur lui ?

– Peu de chose. M<sup>me</sup> de Penvalas fera vendre le contenu de sa petite voiture, et mettra la somme ainsi obtenue à la caisse d'épargne, m'a-t-elle dit. Mais j'ai quelque chose à vous remettre, mon cousin. Quelque chose de très important...

Elle prit dans son corsage le calepin et les papiers, qu'elle tendit à son parent.

Ulrich dit, d'un ton de vif intérêt :

– Ah ! ah ! ses notes !... Ce n'est pas à laisser traîner ! Personne n'a rien vu de tout cela ?

– Personne.

– Bien !... Ceci est pour Otto... le calepin

aussi... Ceci est pour moi... Bien, très bien ! Alors, maintenant, ma petite, il faut que je te laisse. Mais, pourtant, je voudrais bien avoir de tes nouvelles. Et puis, si tu as quelque chose d'intéressant à nous communiquer ?

– J'y ai pensé, cousin Ulrich... En ce cas, je tâcherai de vous écrire, comme je l'ai fait cette fois-ci, et je m'arrangerai pour mettre la lettre dans la boîte qui est près de l'église, en passant par le village, parce que je ne pourrais pas recommencer la petite comédie que j'ai faite avec le facteur, l'autre jour, en courant après lui et en lui disant qu'on avait oublié de lui donner cette lettre au château.

– Oui, c'est cela... Au cas où il serait prudent de ne pas écrire ce que tu as à nous dire, mets simplement ceci : « Je serais heureuse de vous voir », et alors, je viendrai ici, comme je l'ai fait aujourd'hui, ou bien Otto, si je suis empêché.

« À propos, il quitte l'Espagne, mon frère. Sa maison de commerce vendue là-bas, très avantageusement, il va bientôt s'installer à Paris, avec sa femme.

« Une charmante personne, cette Pépita !... Tu ne la connais pas, fillette ?

– Non, pas du tout... Et je n'ai vu mon cousin Otto que trois fois.

« Mais figurez-vous, cousin Ulrich, que cette vieille maison appartient précisément au beau-frère de ma cousine Pépita, un officier de marine, M. de Valserres !

– Tiens, par exemple !

« Eh ! au fait, je me souviens qu'Otto m'a parlé incidemment d'un logis, avantageusement situé sur la côte bretonne, qu'il désirait acquérir... Oui, il a même prononcé le nom de ce M. de Valserres, je m'en souviens. Mais, comme son genre d'affaires est distinct des miennes, je n'ai pas cherché à connaître le motif de son intérêt. Alors, c'est cela, Ker-Even ?

Il considéra un moment la maison, et dit dédaigneusement :

– Ça ne vaut pas cher !

– Pourtant, c'est à cause de cette maison que papa est venu ici. Elle l'intéressait beaucoup, lui

aussi.

– Ah !... Peut-être était-il envoyé par Otto. Ils correspondaient beaucoup ensemble, je le sais... Mon frère a plus d'envergure que moi pour les affaires qui demandent de l'audace. Et puis, il est savant... À Paris, je crois qu'il fera de la bonne besogne.

« Allons, adieu, mon enfant !... Je ne puis m'attarder ici, car il ne faudrait pas qu'on nous vît ensemble.

« L'endroit est bien choisi pour un rendez-vous.

Il jeta un coup d'œil sur la mer houleuse, d'un vert profond baigné de soleil... Puis il déclara :

– Très beau !... Mais je ne voudrais pas y être un jour de tempête.

Il se pencha et embrassa la petite fille sur les deux joues.

– Si tu as besoin de quelque chose, ou si tu es malheureuse, souviens-toi que les cousins Mülbach sont là.

– Oui, cousin Ulrich. Merci... Embrassez pour

moi cousine Gertrude, Lottchen et Melchior.

– Oui, chère enfant. Tous trois m’ont chargé de leurs baisers pour toi... Au revoir, Elsa !

L’enfant le regarda s’éloigner... Elle ne pleurait pas, et dans ses yeux vifs étincelait une sorte de résolution dure. En secouant la tête, elle murmura :

– Je sens bien que je ne serai pas malheureuse chez « eux »... Et je veux continuer la tâche de papa, contribuer à faire de la France un pays allemand.

Elle revint à pas lents dans la direction du château... Comme elle approchait de l’entrée, deux jeunes cavaliers la dépassèrent : Alain et son cousin Maurice, revenant d’une promenade à cheval. Le premier se détourna pour jeter ces mots à la petite fille :

– Il y a du soleil, ce matin ?... la mer est belle ?

– Oh ! oui, monsieur !

Elle les regarda s’éloigner. Alain montait déjà en cavalier consommé. Maurice, moins souple,

un peu lourd, se tenait mal et ne gardait pas bien l'assiette, sur sa monture.

La petite fille songea :

« Il est très bien, M. Alain... L'autre jour, sa sœur m'a dit qu'il voulait être officier... Devenir la femme d'un officier français, je crois que c'est tout à fait ce qu'il faudra pour moi.

« Maintenant, il va retourner à son collège de Quimper, avec M. Maurice, puisque les vacances de Pâques sont finies. Mais quand il viendra aux grandes vacances, je serai très gentille pour lui, car papa m'a dit : « Prépare... prépare de loin. C'est ainsi que réussissent les individus et les nations. »

\*

Une dizaine de jours plus tard, M<sup>me</sup> de Penvalas recevait la réponse aux renseignements demandés.

Comme l'avait dit Elsa, Walther Hoffel descendait d'une honorable famille zurichoise...

Intelligent, mais de caractère mou et malchanceux, il occupait une très médiocre situation au moment de son mariage avec une jeune fille de Schaffhouse, orpheline, comme lui, et pourvue d'une petite dot.

M<sup>lle</sup> Steinger, fort jolie, très aimée de son mari, mourut presque subitement après quatre ans de mariage... Walther en perdit un peu la raison, et, un beau jour, quitta Zurich avec sa petite fille, qui ressemblait à la morte.

Depuis, on ne l'avait pas revu.

En dehors de cousins à un degré très éloigné, avec lesquels il n'avait jamais eu de relations, sa parenté se trouvait éteinte, celle de sa femme également... Donc, personne ne réclamerait Elsa, personne n'aurait souci de s'occuper d'elle.

Puisque cette enfant appartenait à une famille honorable, et d'un certain rang social, M<sup>me</sup> de Penvalas était décidée à la faire élever de façon que, tout en gagnant sa vie plus tard, elle pût conserver son rang... Un jour, donc, elle la conduisit à Quimper, et la remît entre les mains d'une directrice de pension, femme intelligente et

simple, à laquelle, auparavant, la châtelaine avait expliqué la situation d'Elsa.

— Il faut à cette enfant une éducation très sérieuse, très forte. Elle aura une beauté qui la fera remarquer, qui constituera pour elle un danger, dans sa position... Puis, aussi, donnez-lui une instruction pratique, dont elle puisse tirer profit de bonne heure... Non que je regarde à lui venir en aide le plus longtemps possible, la pauvre petite ! Mais j'estime qu'une femme jeune et bien portante se doit, en toute dignité, dès qu'elle le peut, de ne plus accepter le secours d'étrangers.

M<sup>me</sup> Marchais approuva, et convint avec M<sup>me</sup> de Penvalas d'un programme qui comprenait à la fois une instruction solide et des connaissances pratiques nécessaires à toute femme, mais plus encore à celles qui demeurent seules et pauvres dans la vie.

Puis la châtelaine prit congé d'Elsa... La petite fille la remercia, de cet air tranquille et gracieux qu'elle avait toujours eu, à Runesto. Puis elle baisa la main de sa bienfaitrice, en signe de

gratitude émue, et dit avec ferveur :

– Je prierai pour vous, madame !... pour vous, qui me sauvez !

M<sup>me</sup> de Penvalas dit à la directrice qui la reconduisait jusqu'à la porte de la pension :

– Je crois que cette petite sera très reconnaissante... Elle paraît d'ailleurs avoir une excellente nature... Puis elle est très intelligente. L'institutrice anglaise de ma petite-fille en a été frappée comme moi, en l'entendant parler.

– Oui, on le voit à ses yeux.

« Je crois qu'elle ne sera pas une femme ordinaire... physiquement non plus !

– Malheureusement pour elle !

« Enfin, je vous la confie, madame. Faites-en du moins une femme sérieuse, qui sache se tenir dignement dans la vie.

## IV

Vers la même époque, dans un élégant petit appartement de Brest, commençait la première phase d'un drame.

Huit ans auparavant, André de Valserres, officier de marine d'un grand avenir, avait rencontré à Biarritz, pendant un séjour chez ses parents, une jeune Espagnole fort jolie, de très bonne famille, dont il devint aussitôt amoureux.

Inès Romanoès, de son côté, trouvait fort à son goût le bel officier, un peu froid au premier abord, mais dont les yeux étaient extrêmement expressifs et le sourire très agréable. Elle le lui laissa voir, et André, tout aussitôt, demanda la main de la jeune fille à sa sœur aînée, mariée à un Allemand, Otto Mülbach, négociant à Barcelone.

Il reçut de Pépita l'accueil le plus favorable, bien qu'il n'eût aucune fortune en dehors de sa solde, tandis qu'Inès lui apportait une dot de cent

cinquante mille francs. Le mariage se fit à Biarritz, et les jeunes époux gagnèrent, par le chemin des écoliers, Toulon, où M. de Valserrès était attaché en attendant un nouvel ordre d'embarquement.

Quelque amoureux qu'il fût, André, même au cours de ses fiançailles, n'avait pu se dissimuler qu'Inès n'était qu'un charmant oiseau, une jolie créature coquette, caressante, dépourvue de toute méchanceté, de toute perfidie, mais incapable de comprendre le côté sérieux du rôle d'épouse et de mère.

Frivole, ne recherchant que distractions, mettant au premier plan la question toilette, M<sup>me</sup> de Valserrès fut bientôt cotée comme l'une des plus élégantes mondaines de Toulon... Cela n'allait pas sans grandes dépenses, d'autant plus qu'elle recevait beaucoup, dans la jolie villa dont elle avait fait un cadre approprié à sa beauté. Mais André, faible devant cette jeune femme très aimée, gêné, de plus, par le fait que la fortune appartenait à Inès, ne savait pas opposer de refus aux incessantes demandes d'argent.

Pourtant, quand une petite fille naquit, deux ans plus tard, il essaya de raisonner sa femme :

– Il faut penser à l’avenir, vois-tu, ma chérie... Nous pouvons avoir d’autres enfants... Et, déjà, il nous a fallu prendre sur le capital.

« Maintenant que tu es mère, Inès, tu n’auras plus besoin de tant de distractions au-dehors. Notre petite Florita va faire ton bonheur, j’en suis sûr...

La jeune femme répliqua, en serrant l’enfant contre elle :

– Certes, que je l’aimerai, ma Florita !... Et tu as vu les jolies choses que je lui ai fait faire ? Des amours de petites robes, de petits bonnets ! Comme elle sera gentille là-dessous, cette chérie !

Et M<sup>me</sup> de Valserres baisait passionnément la petite tête couverte d’un duvet blond.

Elle était sincère dans son affection maternelle, comme dans son amour conjugal... Mais ni l’un ni l’autre de ces sentiments n’était capable de dominer son âme légère, qui ne

cherchait dans la vie qu'amusement et vanité.

Quelques mois après la naissance de Florita, elle reprenait de plus belle son existence mondaine, et commandait toilette sur toilette, négligeant de s'informer des prix, selon sa coutume.

Cette fois, André parla un peu plus sévèrement.

Il n'y avait plus moyen de continuer ainsi. D'un tel train, tout le capital y passerait, en peu de temps... Il fallait qu'Inès adoptât une vie plus simple, plus tranquille, et qu'elle s'occupât de son intérieur, où le gaspillage sévissait en grand...

La jeune femme pleura, se révolta, gémit en s'écriant qu'elle était trop malheureuse. Puis elle bouda son mari pendant huit jours... Après cela, comme M. de Valserres partait pour une croisière, il y eut réconciliation, et Inès promit d'être très raisonnable, d'aller moins dans le monde, et de s'occuper beaucoup de Florita, confiée à sa nourrice, femme honnête et soigneuse, mais peu intelligente.

C'était un des grands soucis d'André, pendant ces longues absences, de se demander à quelles inconséquences pourrait se laisser aller cette jeune femme, coquette, aimant les compliments?... quelle brèche nouvelle aussi allait être faite à leurs finances, déjà si fortement obérées.

Pour se distraire de ces pénibles préoccupations, il travaillait beaucoup. Très intelligent, d'esprit observateur et tenace, il se passionnait sur la question des sous-marins. Il y avait là, disait-il, un grand avenir pour un pays comme la France, pourvue de côtes et dominant trois mers.

Dans les premiers temps de leur mariage, il parlait quelquefois à Inès de ses travaux et de ses projets. La jeune femme essayait d'abord de s'y intéresser, puis bâillait doucement... Et André comprit vite qu'il l'ennuyait prodigieusement.

Dès lors, il ne dit plus mot à ce sujet.

Par contre, quand Pépita venait voir sa sœur, — toujours seule, les occupations d'Otto ne lui permettant pas, disait-elle, de se déplacer ainsi, —

André trouvait en elle une interlocutrice intelligente, désireuse de se renseigner, de mieux comprendre, s'intéressant aux détails, questionnant avec discrétion, et n'insistant pas dès qu'elle voyait que sa curiosité se heurtait à un point interdit.

M. de Valserres songeait :

« Quel dommage que ma petite Inès n'ait pas la nature de sa sœur !... Elle est sérieuse, Pépita, très sérieuse. Et c'est une femme avec qui l'on peut causer. »

Quatre ans après son mariage, l'officier fut nommé à Brest, attaché à l'état-major... Inès quitta Toulon avec regret. Le grand port breton, que lui avait fait visiter son mari quand il l'avait menée à Ker-Even, ne lui disait rien qui vaille. Par contre, André pensait :

« Un changement de milieu lui sera peut-être favorable... Elle n'a ici que des amies frivoles... Et puis, elle perdra ses flirts... »

Car il n'ignorait pas que la coquette Inès avait toute une petite cour d'admirateurs. Mais,

jusqu'alors, son attachement pour son mari, son affection pour sa fille, un certain fonds de religion l'avaient préservée de fautes trop graves.

L'espoir de l'officier fut déçu. Inès, accueillie à bras ouverts par la société mondaine de Brest, en devint aussitôt une des plus brillantes étoiles. Et elle recommença de flirter, — avec d'autres, voilà tout.

Il fit des reproches, il y eut des scènes très vives... Inès se laissa aller à quelques paroles blessantes, parlant de « sa » fortune, ce qui était le plus sûr moyen de fermer la bouche d'André. Il dit, en se maîtrisant :

— Eh bien, soit ; réduis ta fille à la misère !... Moi, je n'y peux rien, tu as raison. Quand toute ta dot aura disparu, il faudra bien que tu te contentes de ma solde.

Cette fois, ce fut une brouille sérieuse entre les deux époux... Inès, pour s'étourdir, — car elle continuait d'aimer son mari, et sentait parfois le remords la tourmenter, — se lançait à corps perdu dans ses distractions habituelles, et dépensait follement, par une sorte de bravade. Comme elle

ne voulait pas demander d'argent à André en ce moment, les dettes s'accumulaient... Mais l'insouciante créature n'en avait cure. Elle s'amusait, voilà tout. Le reste viendrait plus tard.

Quant à M. de Valserres, pour oublier sa souffrance et ses pénibles soucis, il s'absorbait dans le travail, fiévreusement, achevant de ruiner une santé qui, depuis quelque temps, s'altérait visiblement... Car sur cette nature sensible, un peu renfermée, les causes morales avaient une profonde répercussion.

Un an après son arrivée à Brest, l'officier reçut l'ordre d'embarquer pour une croisière dans les mers de Chine.

Ce départ lui fut très dur. Il se sentait fatigué, déprimé... En outre, il lui coûtait plus que jamais de laisser derrière lui cette folle Inès. Puis, il s'était habitué aux caresses, aux gentilleses de sa petite Florita, une délicieuse enfant blonde, aux grands yeux noirs, dont il était fou.

Comme Inès, par amour-propre, ne voulait pas faire les premiers pas, les deux époux se quittèrent froidement. Par contre, Florita pleura

beaucoup, en s'attachant au cou de son papa et en disant qu'elle voulait aller avec lui.

— Chérie !... petite chérie, répétait André, en baisant éperdument le délicat visage.

Puis, posant l'enfant à terre, il s'enfuit, pour ne pas perdre courage.

Cette tendresse de son mari pour l'enfant, alors qu'elle le voyait se détacher d'elle, irritait Inès. Par un puéril désir de vengeance, elle pensa :

« Eh bien ! je m'amuserai encore plus, pendant qu'il ne sera pas là !... Et au moins, je ne verrai pas ses yeux qui ont toujours l'air de me faire des reproches dès qu'ils me regardent. »

Cette belle résolution fut tenue. Jamais la jolie M<sup>me</sup> de Valserres n'avait été plus élégante, plus brillante, plus empressée à courir de distractions en distractions. Les hommages l'entouraient. Grisée, elle vivait au jour le jour, donnant de temps à autre un petit acompte à des créanciers trop pressants, sur la somme que son mari lui faisait envoyer chaque trimestre, par une banque

de Paris.

Les deux époux s'écrivaient rarement. André s'informait surtout des nouvelles de Florita. Inès, de son côté, ne disait mot de son existence mondaine... Et il était à prévoir que le fossé, maintenant, irait toujours en s'élargissant entre eux.

Profitant de cette absence de son mari, M<sup>me</sup> de Valserres, quelques mois après le départ de l'officier, se rendit à Paris, chez une amie, — ou ce qu'on appelle ainsi dans les relations mondaines, — jeune femme très riche, très élégante, très lancée. Déjà, deux ans auparavant, pendant un des voyages d'André, Inès avait fait chez elle un séjour d'une quinzaine, dont elle n'avait dit mot à M. de Valserres, d'autant moins qu'elle avait fait, pendant ce temps, de folles dépenses, payées avec des sommes empruntées à M<sup>me</sup> de Vaneuil, et non encore remboursées.

Cette fois, ce fut pis encore. Inès commanda des toilettes chez le couturier de son amie, acheta des fourrures superbes dont elle avait envie... et tout le reste à l'avenant. Julia Vaneuil l'y

encourageait, et, complaisamment, prêtait l'argent nécessaire, — en n'oubliant pas, toutefois, de se faire donner un reçu en règle.

— Puisque M. de Valserres a un oncle qui doit lui laisser sa petite fortune, vous me payerez plus tard, ma chère, disait-elle.

Mais, dans les derniers jours qu'Inès passa chez elle, un gros orage survint subitement, noyant toute cette amitié.

Un élégant attaché d'ambassade, jusque-là très occupé de M<sup>me</sup> Vaneuil, s'était avisé de trouver fort à son goût la jeune Espagnole. Et Inès, flattée, coquette toujours, avait accueilli ses attentions avec quelque complaisance.

Julia, exaspérée, lui adressa les plus furieux reproches. Elles échangèrent des propos très vifs, après quoi Inès alla faire ses malles et quitta Paris le jour même, laissant derrière elle une colère et une rancune dont elle devait bientôt sentir les effets.

Huit jours plus tard, elle recevait sommation d'avoir à payer les sommes dues à son ex-amie,

— soit une dizaine de mille francs.

Ce fut un effondrement.

Et, pour y ajouter encore, voilà que les créanciers semblaient s'être donné le mot pour revenir à la charge tous au même moment.

La jeune femme, affolée, pensa :

« Je vais écrire à André... Il arrangera cela, puisque je ne puis toucher à ma fortune sans son consentement. »

Mais M. de Valserres était bien loin, et, avant qu'il pût répondre, qu'advierait-il ?... Les créanciers, trop souvent leurrés, ne voudraient plus rien entendre... et cette Julia surtout, furieuse qu'elle lui eût enlevé le plus cher de ses flirts...

Il n'y avait qu'un moyen : écrire à Pépita, lui demander d'avancer l'argent nécessaire à ce remboursement.

Otto Mülbach faisait de bonnes affaires. Ce prêt lui serait certainement chose facile.

Inès, une fois cette idée mise à exécution, attendit la réponse avec une fiévreuse impatience... Mais, au lieu d'une lettre, elle vit

arriver sa sœur elle-même.

En serrant Pépita dans ses bras,  
M<sup>me</sup> de Valserres s'écria :

– Chère grande sœur, tu viens me tirer  
d'embarras ! Que c'est bien à toi !

Pépita, belle femme brune aux traits forts, au  
teint très mat et aux yeux vifs, embrassa  
tranquillement sa sœur, puis déclara, d'un ton  
attristé :

– Non ! hélas ! ma pauvre petite, je ne puis  
t'aider !

Inès sursauta.

– Comment ?

– Otto est dans une mauvaise passe, en ce  
moment. Il lui est impossible de distraire la  
moindre somme... impossible, ma chérie !

M<sup>me</sup> de Valserres pâlit, car elle avait mis là  
tout son espoir d'un prompt arrangement.

Elle balbutia :

– Rien ?... vous ne pouvez rien ?

– Non, mon cœur... Nous sommes désolés...

désolés, je t'assure !

Elle caressait la main de sa sœur, en enveloppant d'un regard énigmatique la physionomie consternée.

– Voyons, tu ne peux pas trouver cela près de tes amies... Certaines ont de la fortune...

– J'ai déjà emprunté à quelques-unes d'entre elles... aux mieux disposées... Les autres me refuseront, et en feront des gorges chaudes, par derrière.

– C'est désolant... désolant...

« Comme tu as été imprudente, ma pauvre petite !... Te laisser aller à de telles dépenses, quand tu n'as qu'une si faible fortune !

– Oui, je sais... je sais bien.

« Mais cette Julia m'entraînait, me disait que tout s'arrange...

« Ah ! Pépita, essaye de trouver un moyen ! André me fera encore de tels reproches, quand il faudra que je lui avoue ! Il ne m'aime plus comme avant... Si tu voyais ses lettres, si froides !

– Pauvre mignonne !... C'est très mal à lui, car, enfin, si tu te montres un peu inconséquente, il doit bien savoir que tu n'y mets aucune malice. Écoute, mon enfant, nous allons réfléchir à cela, voir à trouver un moyen.

– Oh ! je t'en prie, chère Pépita !

La seule présence de sa sœur réconfortait Inès. Toujours l'intelligence, la calme autorité de Pépita l'avaient subjuguée. Il lui semblait aujourd'hui qu'avec elle toutes les difficultés s'aplaniraient instantanément.

Un peu plus tard, M<sup>me</sup> Mülbach, quittant la chambre où sa sœur l'avait conduite, vint retrouver celle-ci dans le salon.

Elle s'assit près d'Inès, loua l'élégant arrangement de la pièce, la coquette tenue d'intérieur de la jeune femme. Puis elle demanda :

– Si tu me montrais le reste de ton appartement ?

Inès acquiesça, flattée des compliments de son aînée, satisfaite de l'indulgence que celle-ci

accordait à ses torts... Elle, au moins, comprenait qu'une jeune et jolie femme ne pût vivre comme un pot-au-feu, dans la médiocrité d'une existence resserrée !

Après avoir passé dans la salle à manger, les deux sœurs entrèrent dans le cabinet d'André, petite pièce simplement meublée... Pépita l'inspecta d'un long coup d'œil, puis demanda :

– Il travaille toujours beaucoup, ton mari ?

– Mais oui.

« Il ne fait que ça quand il est ici... Je pense qu'il en est de même sur son bateau.

– Toujours la question des sous-marins ?

Inès dit d'un ton d'ennui :

– Je n'en sais rien... Tu comprends que ça ne m'intéresse pas, ces histoires-là.

« Encore, si cela lui servait à gagner quelque chose !... Mais non, il noircit du papier avec ses chiffres et ses dessins, pour rien... pour le plaisir.

Et Inès secoua la tête avec colère.

Pépita laissa passer un moment de silence,

avant de dire, en baissant un peu la voix :

– On prétend qu’il a trouvé un nouveau dispositif pour les sous-marins, qui en ferait une arme terrible... et qu’il a proposé son invention au ministère de la Marine, lequel l’a refusée, en prétendant que cette idée n’était pas réalisable.

Inès dit avec indifférence :

– Ah ! j’ignorais...

Pépita poursuivit, en faisant glisser entre ses doigts un petit coupe-papier de verre qu’elle avait pris sur le bureau d’André :

– Moi, je crois qu’il y a là mauvaise volonté, ou incurie. André n’est pas un homme à utopies. Certainement, sa valeur est très grande, au point de vue scientifique.

« Mais il a eu le sort de beaucoup... Et au fond, peut-être, faut-il nous en réjouir ? Quelque affreux instrument de guerre aurait surgi encore, menaçant la paix du monde... Oui, mieux vaut que cette invention demeure là, inutilisée à jamais, dans un tiroir de ce meuble.

Pépita frappait sur le bureau... Puis elle fit

quelques pas à travers la pièce, la mine songeuse...

– Tiens, Inès, je connais un vieux et très riche original qui recherche tous ces plans ayant trait à de nouveaux engins de guerre, qui les achète aux inventeurs malchanceux, pour les détruire aussitôt, par amour de l'humanité, dit-il.

« Déjà, il a dépensé à cela près de la moitié de sa fortune. Mais il continue... Il se ruinera complètement... Peu lui importe !

Et, avec un sourire, M<sup>me</sup> Mülbach ajouta :

– Si tu lui apportais les plans de ton mari, je crois qu'il les payerait cher, Inès.

La jeune femme eut un vif mouvement.

– Tu crois ?

– Oh ! certainement !... Tel que je le connais, ce brave homme, il n'hésiterait pas, devant la perspective des vies humaines détruites par un engin de ce genre.

M<sup>me</sup> de Valserres dit, d'un ton de regret :

– Malheureusement, cela n'est pas possible.

– Non... D’abord, il faudrait que tu les eusses...

– Oh ! ce ne serait pas difficile !... Ils doivent se trouver dans ce petit placard... tiens, là... dont André m’a donné la clé avant de partir, en me disant : « Il faudrait, en cas d’incendie, sauver quelques papiers importants que j’ai là, sur le second rayon. »

Une lueur passa dans les prunelles de Pépita.

Puis, d’un ton plaisant, M<sup>me</sup> Mülbach demanda :

– Tu n’as pas l’intention, je pense, de les proposer à mon vieil original ?

Inès répondit avec une hésitation dans la voix :

– N... on... naturellement.

Puis les deux sœurs parlèrent d’autre chose... Mais, au cours de la journée, M<sup>me</sup> de Valserres revint encore sur ce sujet, à plusieurs reprises.

Pépita la laissait dire, répondait par des monosyllabes, puis changeait de sujet...

Il était surtout question entre elles du tort

qu'Inès, avec ses goûts et sa beauté, avait eu d'épouser un homme sans fortune.

– Et moi de le permettre, ajoutait Pépita. Mais tu étais si amoureuse, petite folle !... Il aurait fait beau voir, à ce moment-là, que je me mette en travers de ton désir !

Inès disait, les sourcils froncés :

– Ah ! je regrette !... je regrette bien !

« Te souviens-tu, Pépita, de ce banquier de Barcelone qui m'a demandée ?... J'aurais dû l'accepter. Il n'était pas très jeune, ni très bien, mais il m'aurait comblée de tout ce que j'aime.

– Ramon Abalez ?... Oui, un bon garçon, et qui a presque doublé sa fortune, depuis lors. Ah ! ma pauvre chère, la jeunesse fait plus d'une sottise !... Que veux-tu, la tienne est irréparable !

Pépita exaltait ainsi les regrets de sa sœur, et la rancune en germe dans cette âme frivole, à l'égard de l'homme qui avait tout fait pour la rendre heureuse.

Quand, un peu avant le dîner, M<sup>me</sup> Mülbach entra dans le salon, elle trouva Inès assise devant

une table sur laquelle étaient étalés des papiers couverts d'épures et de chiffres.

Pépita demanda :

– Qu'est-ce que cela ?

– Eh bien, probablement son plan de sous-marin... Moi, je n'y comprends rien, naturellement... Et toi non plus ?

– Pas plus que toi, chérie...

Cependant, penchée sur l'épaule de sa sœur, Pépita regardait attentivement...

– Pourquoi as-tu été le chercher ?... André serait sans doute mécontent s'il savait...

– Qui lui dira ?... Pas toi, je pense ?

« Et puis, que faisons-nous de mal, à voir ces vilains dessins qui ne signifient rien du tout ?

– Aucun mal, mon enfant... aucun mal.

Et les yeux vifs regardaient toujours, comme s'ils notaient d'importants détails.

Inès dit dédaigneusement, en haussant les épaules :

– D’abord, puisque ça ne peut servir à rien...

Le ministre a refusé, dis-tu ?

– Oh ! absolument refusé ! Je l’ai appris de source sûre...

– Alors, qu’est-ce qu’André pourra en faire ?

– Mais rien du tout, ma petite ! Il conservera cela dans ses archives, et le transmettra à sa fille, comme souvenir.

Là-dessus, M<sup>me</sup> Mülbach se mit à rire.

Mais Inès restait sérieuse. Les coudes à la table, le front plissé, elle considérait les papiers.

Au bout d’un instant, elle dit en baissant un peu la voix :

– Tu crois que ce monsieur... achèterait ?

– J’en suis presque sûre... Mais tu ne songes pas ?...

M<sup>me</sup> de Valserrès leva les yeux sur sa sœur, et, au lieu de répondre, interrogea, d’un ton un peu saccadé :

– Sais-tu ce qu’il en donnerait ?

– Peut-être dix mille francs... peut-être plus...

Inès répéta, les yeux brillants :

– Peut-être dix mille francs !... Peut-être plus !

Ces affreux papiers, qui ne valent rien !

– C'est un original, je te le répète – un humanitaire, un pacifiste à tous crins, que le seul mot de guerre jette dans l'indignation. Avec sa fortune, et sans héritiers directs, il peut se payer le luxe de cette toquade. Il lui restera bien encore quelque chose pour vivre.

– Il est très riche ?... Qui est-ce ?

– Un propriétaire argentin, avec lequel mon mari est en relations d'affaires.

Inès, de nouveau, abaissa les yeux sur le plan... Puis elle murmura :

– Si j'osais...

Pépita resta silencieuse... Entre ses lèvres glissait un imperceptible sourire.

M<sup>me</sup> de Valserres, relevant la tête, attacha sur son aînée des yeux troublés par l'hésitation.

– Pépita, si tu proposais à ce monsieur

d'acheter cela ?

– Moi ? Mais, mon enfant, y penses-tu ? Que dirait André ?

– Je lui raconterais une histoire... Par exemple, que je ne sais pas du tout ce que ces papiers sont devenus... que, sans doute, il s'est trompé, en croyant les mettre là... Si vraiment ce vieil original donnait ce que tu dis, en échange de ces papperasses, ne serait-il pas ridicule de garder ça ici... et quand cet argent me serait si... si utile ?

– Je suis de ton avis, ma chère petite. Mais je ne voudrais pas prendre de responsabilité...

« Ton mari, s'il venait à le savoir, m'accuserait de t'avoir conseillé cela... tandis qu'il n'en est rien.

Inès dit vivement :

– Eh bien ! cette responsabilité, je la prends, tout entière ! Pépita, mets-toi en rapport avec ce monsieur.

– Vraiment, tu y es décidée ?

– Oui.

— Mais ton mari...

— Il n'avait qu'à abandonner sa marine, à prendre une autre situation, qui lui aurait rapporté de bons bénéfices ! Certains de ses camarades l'ont fait... Et je lui ai conseillé de les imiter. Mais, sur ce point-là, il ne voulait rien entendre... Puisque le ministre ne lui prend pas son plan, celui-ci, du moins, servira quand même à quelque chose.

Les yeux de la jeune femme brillaient de colère et de rancune ; une rougeur d'irritation montait à son teint mat...

Pépita dit paisiblement :

— Eh bien ! ma chère, écris toi-même à Otto, — car je préfère ne pas me mêler de cette affaire, — explique-lui ce que tu désires. M. Domingo doit se trouver à Barcelone en ce moment ; mon mari pourra donc lui parler aussitôt, et te donner une prompte réponse...

— C'est cela !

Et Inès, d'ordinaire si paresseuse dès qu'il s'agissait de prendre une plume, s'assit aussitôt à

son petit bureau pour rédiger la missive à son beau-frère.

## V

Elle reçut la réponse quatre jours plus tard...  
Otto écrivait :

« Ma chère sœur,

« J'ai vu M. Domingo, ainsi que vous le souhaitiez. Comme je le pensais, il est tout disposé à cet achat. Mais il voudrait voir les papiers en question, pour se rendre compte de leur valeur... Voulez-vous les confier à Pépita ? Elle les apportera ici, les montrera à M. Domingo, et vous écrira le résultat... Je crois que c'est la meilleure marche à suivre. Naturellement, comptez sur nous, chère petite sœur, pour obtenir de l'acheteur d'excellentes conditions. »

Inès, qui avait attendu cette réponse avec une

impatience fébrile, s'écria :

– Oui, oui, emporte-les, Pépita !... Pourvu qu'il en veuille, seulement !... S'il allait trouver que ça ne vaut rien !

– Nous verrons... Je pars demain, ma petite. Aussi bien, il est temps que j'aie retrouver Otto.

M<sup>me</sup> de Valserres n'insista pas pour retenir sa sœur. Elle avait hâte de savoir si le vieil original jugerait bon d'acquérir ces paperasses.

M<sup>me</sup> Mülbach partit, emportant ce travail, qui avait coûté à André tant de veilles... Elle ne fit pas languir sa sœur longtemps. La semaine suivante, Inès recevait une lettre contenant un chèque de quinze mille francs et ces mots :

« M. Domingo, ma chérie, a reconnu dans l'invention de ton mari une arme terrible pour la nation qui la posséderait. Aussi accepte-t-il sans hésiter d'en acheter le plan, pour le détruire, afin qu'un tel engin ne sorte jamais du domaine des spéculations. En raison de l'intérêt qu'il semblait y attacher, Otto a pu obtenir de lui un très bon

prix, comme te le prouvera le chèque ci-joint.

« Maintenant, il s'agira, au retour de ton mari, de te montrer adroite, pour qu'il n'ait pas de soupçons... Et, quoi qu'il arrive, je te recommande, Inès – ceci peut avoir des conséquences très graves pour M. Domingo – de ne jamais dire à qui tu as remis ces plans, et par quel intermédiaire. Te voilà plus calme, je l'espère, chère enfant ? Tes créanciers ne t'ennuieront plus, désormais... Tâche maintenant de te montrer raisonnable, car tu ne trouveras plus une occasion comme celle-là.

« Bons baisers à ta ravissante Florita, et tendres affections de ta sœur.

« Pépita Mülbach.

« N'oublie pas de brûler ma lettre. »

Quinze mille francs !... Le vieil Argentin donnait quinze mille francs de ces papiers !

Inès n'en revenait pas ! Mais pas un instant le soupçon n'effleura son esprit... Pépita connaissait

bien l'inexpérience, la légèreté de sa sœur.

Radieuse, la jeune femme alla toucher son chèque, expédia la somme due à M<sup>me</sup> Vaneuil, régla ses autres dettes... Et, comme il restait quelques centaines de francs, elle pensa :

« Que vais-je en faire ? »

Après réflexion, elle jugea que rien ne serait plus utile qu'un nouveau chapeau... Justement, la principale modiste de Brest en avait apporté de Paris un délicieux assortiment.

Et, vite, Inès y courut.

Comme elle revenait de cette intéressante visite, on lui remit une lettre de M. de Valserres... L'écriture en était toute changée. André disait :

« J'ai été très malade ; on m'a transporté à l'hôpital d'Hanoï. Maintenant, je vais mieux, et je compte pouvoir m'embarquer dans deux ou trois semaines, pour revenir en France. »

La première pensée d'Inès fut :

« Oh ! ce pauvre André !... malade, tout seul, là-bas !... et je n'en savais rien !... Pourquoi ne m'a-t-il pas télégraphié ? »

Puis elle songea, presque aussitôt :

« Il va revenir !... Il regardera sans doute dans le placard, pour voir si ses chers papiers sont toujours là... »

Et la jeune femme eut un petit frisson.

Elle comptait avoir beaucoup plus de temps avant le retour de son mari... À ce moment-là, pensait-elle, avec son habituelle insouciance, il serait bien assez tôt de songer à la petite phase désagréable par laquelle il lui faudrait passer, aux mensonges qu'il faudrait fermement soutenir. Mais l'échéance apparaissait très proche, maintenant. Dans un mois, peut-être, André serait là... Pourvu qu'elle sût rester calme devant ses questions, quand il s'apercevrait...

Cette inquiétude se mêlait à celle qu'inspirait à Inès la santé de son mari, auquel, tout au fond de son cœur, elle restait encore attachée.

M<sup>me</sup> de Valserres se disait, pour calmer sa

conscience, qui s'éveillait de temps à autre :

« Ce qui appartient à mon mari est aussi à moi. Donc, j'avais le droit... »

M<sup>me</sup> Mülbach, à qui elle avait appris la nouvelle de ce retour inopiné, lui répondit :

« Ne te tourmente pas, ma chère petite, au sujet de ce que pourra dire et penser ton mari. Comment veux-tu qu'il s' imagine que toi, le petit oiseau insouciant, toi qui jamais ne t'intéressais à ses travaux, tu sois l'auteur de cette disparition ?... Non, mignonne, rassure-toi ! C'est un moment assez désagréable à passer, j'en conviens ; mais la certitude de n'être jamais soupçonnée doit te donner l'assurance nécessaire pour opposer une imperturbable sérénité aux questions d'André. »

Ce raisonnement de sa sœur calma presque complètement les craintes de la jeune femme.

Néanmoins, elle avait comme un petit tremblement intérieur, quand, au jour annoncé

par une dépêche de l'officier, elle alla au-devant de lui, à la gare.

En l'apercevant qui descendait du train, une impression d'effroi l'étreignit... Quel changement ! Maigre, le teint jaune, l'air vieilli, M. de Valserres était à peine reconnaissable.

Il s'aperçut du saisissement de la jeune femme, et dit, avec un sourire forcé :

– Tu me trouves bien changé ?

Inès l'embrassa longuement, et murmura :

– Je te soignerai bien, mon pauvre chéri !... Tu vas te remettre vite, maintenant.

Florita était là aussi, toute joyeuse... Le père s'exclamait avec émotion :

– Comme elle a grandi !... Comme elle est gentille, ma petite fleur !

Il semblait au convalescent que ce retour dans son foyer ranimait aussitôt en lui un peu des forces épuisées par la maladie... Et, de fait, il se sentit mieux les jours suivants. Sa complète guérison, dont il avait désespéré, lui paraissait maintenant chose possible. Des amis venaient le

voir. Florita ne le quittait guère, du matin au soir, sauf lorsqu'elle allait se promener avec son ancienne nourrice, une paysanne des Cévennes ayant perdu mari et enfant, qui avait accepté de suivre à Brest ses maîtres, par dévouement pour sa nourrissonne... Quant à Inès, frappée du changement physique survenu chez son mari, obéissant en outre à un vague désir de réparation, elle se montrait prévenante, refusant des invitations pour rester près d'André, lui témoignant une sollicitude dont il se sentait touché.

C'est qu'il l'avait tant aimée, son Inès !... Et il lui avait semblé si dur de s'en détacher !

Il pensait maintenant :

« Je n'ai peut-être pas su m'y prendre... Il y a quelque chose de bon chez elle. Avec de la patience, de l'affection, pas trop de sévérité, je dois arriver à la changer un peu, si elle m'aime toujours, comme je le crois. »

Et, repris au charme de cette Inès plus raisonnable, gentiment affectueuse, il redevenait peu à peu le mari très épris qui avait si longtemps

cédé à toutes les fantaisies de la jeune femme.

Étant donné ces dispositions favorables, M<sup>me</sup> de Valserres se rassurait de plus en plus au sujet de la découverte du larcin... D'abord, André avait reçu des médecins la défense formelle de travailler, pendant des mois encore. Il y avait donc chance pour qu'il ne songeât pas à regarder ses plans d'ici longtemps... Puis, en admettant qu'il le fît, jamais il ne soupçonnerait sa chère Inès, sa jolie « petite Inès », comme il disait, avec la tendresse d'autrefois.

Or, cet événement se produisit plus tôt que ne le pensait la jeune femme... Un mois environ après le retour d'André, en rentrant un après-midi, après quelques visites faites, elle se heurta, dans l'antichambre, à l'officier, qui sortait de son bureau.

Il demanda, d'une voix un peu agitée :

– Inès, as-tu ouvert mon petit placard, pendant que je n'étais pas là ?

Elle eut un choc au cœur, et bénit l'obscurité de l'antichambre, car elle n'avait pu s'empêcher

de rougir.

Quelle que fût son émotion, elle réussit à répondre d'un accent qui tremblait à peine :

– Mais non, mon ami. Je n'ai rien à y faire, tu le sais bien. Il ne renferme que des livres, des papiers à toi...

– Oui... Mais il me manque justement de ces papiers... Quelque chose de très important... Où mets-tu la clef ?

– Dans un tiroir de mon bureau, avec celle de mon coffret à bijoux.

– Tu es sûre qu'on ne peut pas la prendre ? Tu n'as pas laissé, un jour, ce tiroir ouvert ?

– Mais je ne crois pas !... Non, vraiment, cela n'est pas arrivé, André... Est-ce que tu soupçonnerais qu'on t'ait... volé cela ?

– Il n'y a pas de doute... Je suis absolument sûr de les avoir vus là avant mon départ ! D'ailleurs, me défiant de ma mémoire, un peu vacillante, depuis quelque temps, j'avais inscrit sur le carnet qui ne me quitte pas, cette indication : « Plans X, sur la seconde planche du

petit placard de mon cabinet. » Donc, pas d'erreur possible. Ces papiers étaient là. Que sont-ils devenus ?... Comment, la clef se trouvant enfermée dans ton tiroir, a-t-on pu les dérober ?

« Avec de fausses clés, naturellement... Mais comment s'est-on introduit ici ? »

Tout en parlant ainsi, d'une voix changée par l'émotion, M. de Valserres entra dans la salle à manger, dont la porte était ouverte... Et Inès, qui le suivait, les jambes un peu tremblantes, vit, quand il se tourna vers elle, son visage bouleversé par l'inquiétude.

Elle dit, en balbutiant un peu :

– Comment veux-tu qu'on l'ait pu ?... À moins que ce ne soit un jour où il n'y avait personne ici ?... un dimanche, par exemple ?

– Oui... Il faut que ce soit cela... Quelqu'un a eu vent de mon travail... Les espions abondent, dans notre pauvre pays... Et ces plans seraient précieux pour eux...

– Pour eux ?... Qui ?

L'officier laissa retomber son poing sur la

table, et gémit :

– Eh ! ces maudits Allemands, parbleu ! Oui, ce sont eux... j'en suis sûr !... ils possèdent mon invention... Ils vont s'en faire une arme terrible contre la France... Ah ! c'est épouvantable, Inès !

Son pâle visage s'empourprait, un véritable désespoir apparaissait dans son regard...

Inès avait tressailli... Qu'est-ce qu'il disait là ?

Elle bégaya :

– Les Allemands ? Tu crois que ?...

– J'en jurerais ! Cela leur serait si précieux !... Un sous-marin d'un type tout nouveau, mieux armé que tout ce qu'on a fait jusqu'à ce jour... On me l'a refusé, au ministère... Mais un jour j'aurais fini par le faire adapter... En tout cas, il n'aurait pas servi à d'autres qu'à mon pays.

Il allait, venait, saisi d'une agitation fébrile...

Inès, raffermissant sa voix, objecta :

– Tu n'as peut-être pas bien cherché. Regarde encore.

Elle le suivit dans le cabinet, retira un à un les

livres, les papiers... Ses mains tremblaient un peu... Vraiment, elle n'aurait pas cru que ce fût si dur, un mensonge de ce genre !

– Tu vois, Inès, ils n'y sont pas !

– En effet... Voyons, tu les as peut-être mis ailleurs, en oubliant de noter ce changement ?

– Non, non, je me souviens très bien de les avoir vus là quelques jours avant mon départ.

Naturellement, les plans demeurèrent introuvables.

M. de Valserres paraissait atterré... Il n'y avait plus de doute pour lui : cette mystérieuse disparition ne pouvait être que l'œuvre d'un de ces espions innombrables qui pullulaient sur la terre de France, trop accueillante. Et son invention, le fruit de ses réflexions, de ses fatigues, de ses veilles patientes, serait utilisée par les ennemis, contre sa patrie bien-aimée.

À cette pensée, le malheureux tressaillit d'horreur. Puis la colère montait en lui... Tendant les poings à un être invisible, il disait sourdement :

– Oh ! si je le tenais, ce voleur, ce misérable !... Si je le tenais !

Quand Inès entendait cela, elle frissonnait jusqu'aux moelles, et songeait avec terreur :

« Qu'est-ce qu'il me ferait, s'il savait ?... »  
Réellement, elle n'avait pas imaginé qu'il prît cela tant à cœur !... Cette idée qu'il se faisait que ces plans pouvaient servir à l'Allemagne... Inès savait bien, elle, qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté. Le vieil original pacifiste les détruirait. Pépita l'avait dit...

M<sup>me</sup> de Valserres se répétait cela... Mais une singulière inquiétude la mordait au cœur, malgré tout.

Pourtant, elle n'allait pas se figurer que Pépita l'avait trompée ?... Ce n'était pas une raison parce que son mari était Allemand pour imaginer ces choses !...

D'ailleurs, André s'exagérait probablement la valeur de son invention. Puisqu'on la lui avait refusée au ministère – et sur ce point-là, en tout cas, Pépita avait dit vrai – c'est qu'elle n'était pas

utilisable... Donc, en admettant au pis-aller qu'elle fût tombée entre des mains ennemies, celles-ci n'en pourraient faire aucun usage pratique.

En dépit de tous ces beaux raisonnements, Inès n'avait pas la conscience tranquille, d'autant moins qu'elle voyait son mari profondément affecté, constamment plongé dans de sombres réflexions, perdant à nouveau ses forces, qu'il commençait de reprendre.

– Je n'y comprends rien ! disait le médecin à M<sup>me</sup> de Valserres. Le commandant semblait beaucoup mieux après son arrivée. Avec des ménagements et du repos, je comptais bien le remettre d'aplomb... Mais maintenant, je ne sais plus... plus du tout...

La jeune femme comprenait qu'il était inquiet, au sujet de son malade... Et le remords l'étreignait de plus en plus.

Sa sœur lui écrivait des lettres encourageantes et affectueuses... Mais Inès répondait par quelques lignes très froides.

Elle gardait rancune à Pépita de lui avoir parlé du vieil Argentin, de ne pas l'avoir empêchée de commettre cette faute... de lui avoir donné les moyens de la commettre...

Et puis, il y avait ce soupçon... ce méchant soupçon...

Avec le vague désir d'atténuer la douloureuse préoccupation qui semblait abattre M. de Valserres, la jeune femme se montrait pour lui très tendre, et, parfois, elle réussissait à dérider son front soucieux, à ramener un sourire sur ce visage si profondément creusé par la maladie.

Il lui disait en l'embrassant :

— Ma petite Inès, près de toi, j'oublie un instant ce qui me tourmente cependant à un point que tu ne peux t'imaginer !

Elle avait un petit frémissement intérieur à ces paroles... Car il eût fallu avoir le cœur bien endurci pour ne pas éprouver de lancinants regrets, près de ce mari si bon, reconnaissant de peu et qui souffrait tant... par la faute de celle qu'il aimait.

Un matin, M. de Valserres entra dans la chambre où Inès, assise devant son petit bureau, commençait de ranger des lettres et des factures, plus ou moins en désordre dans ses tiroirs.

– Que fais-tu cet après-midi, ma chérie ?... J'avais envie, pour obéir aux prescriptions du docteur, de faire une promenade en voiture.

Elle lui sourit.

– Oui, mon ami, nous sortirons à l'heure que tu voudras. Ce que j'ai à faire n'a aucune importance.

– En ce cas, je vais envoyer Augustine commander une voiture.

– C'est cela... Qu'elle emmène Florita, qui ne se plaindra pas de cette petite promenade.

« Elle viendra avec nous cet après-midi ?

– Naturellement.

Tout en répondant ainsi, M. de Valserres se penchait pour ramasser une feuille bleutée qu'un mouvement de sa femme venait de faire tomber du bureau sur le tapis.

Il y jeta machinalement les yeux...

C'était un bulletin concernant des fourrures mises en garde pour l'été... Et celles-ci se trouvaient désignées là, avec leur valeur approximative.

Il lut... relut... fit mentalement le total, et dit tout haut, en regardant sa femme avec stupéfaction :

– Tu as pour huit mille cinq cents francs de fourrures ?

Elle tressaillit, devint très rouge et voulut saisir la feuille. Mais André se recula. Une flamme de colère s'alluma dans son regard... Il demanda, en maîtrisant avec peine le frémissement de sa voix :

– Qui t'a payé cela ?

Elle eut un cri de protestation :

– Oh ! non... André, ce n'est pas ce que tu crois !

– Alors, quoi ?... Avec quel argent as-tu acheté ces fourrures ?

– Je... j’ai emprunté.

– À qui ?

– À Julia Vaneuil.

– Tu lui dois cette somme ?

Perdant pied, ne sachant plus comment sortir de cette impasse, elle se leva brusquement, très rouge, un défi dans les yeux :

– Qu’est-ce que cela te fait ?... Je ne te demande rien... Je me suis arrangée...

– Ah ! tu crois qu’il m’est indifférent de savoir comment ma femme se procure de l’argent qui paye ses fantaisies ? Tu vas me dire, à l’instant, ce qu’il en est... les arrangements que tu as pris avec cette M<sup>me</sup> Vaneuil, que je t’avais priée de ne plus fréquenter. As-tu donc été à Paris, pour la voir, pendant mes absences ?

La jeune femme le brava :

– Oui, j’y ai été ! J’imagine que je ne suis pas prisonnière, obligée de ne pas bouger d’ici quand tu navigues au loin ? Julia était mon amie, nous nous plaisions beaucoup...

– Était ?... Ne le serait-elle plus ?

– Non !... Tu peux être content, maintenant.  
Nous sommes brouillées, brouillées à mort !

– Ah !... Mais, en ce cas, elle a dû te réclamer sa dette ?

Inès comprit son imprudence – trop tard ! Elle rougit plus encore, en répondant :

– Non.

André dit avec dureté :

– Tu mens ! Je le vois dans tes yeux... Tu mens, Inès ! La dette a été payée... Comment ?

Cette fois, M<sup>me</sup> de Valserres ne répondit pas... Serrant les lèvres, elle détourna son regard de celui d'André.

L'officier lui saisit le poignet brusquement.

– Réponds !... Comment as-tu payé ? Je veux savoir... J'ai le droit de savoir où tu t'es procuré cet argent !

– Non, tu ne sauras rien !... Laisse-moi tranquille !

Et, retirant sa main d'entre les doigts d'André,

la jeune femme se détourna vers son bureau.

M. de Valserres dit entre ses dents :

— Il faudra pourtant bien que je le sache !

Et, quittant la chambre, il alla s'effondrer dans un fauteuil, car il se sentait très faible, tout à coup.

Maintenant, la moindre émotion l'abattait... Que dire donc de cette scène, de cette révélation, du mystère caché derrière l'obstination d'Inès, refusant de répondre à ses questions ?

« Qu'a-t-elle fait ?... qu'a-t-elle pu faire pour se procurer cette somme ?... » songeait l'officier, les coudes au bureau, le front serré entre ses mains devenues glacées.

« L'emprunter à l'un ou l'autre ?... Mais à qui ?... Et pourquoi, en ce cas, ne veut-elle pas le dire ? Dois-je croire à sa protestation, devant mon soupçon deviné par elle ? Certainement, cette protestation m'a paru spontanée, sincère... Mais il y a des femmes si habiles comédiennes ! »

À ce point de ses réflexions, M. de Valserres entendit un coup léger frappé à sa porte, et une

petite voix qui criait :

– Papa, Florita peut entrer ?

Il répondit :

– Oui, chérie.

La porte s'ouvrit, livrant passage à la petite fille, que suivait Augustine, sa nourrice.

Florita s'élança vers son père.

– Tiens, papa, je veux te montrer le beau collier que tante Pépita m'a donné !

Elle portait ses mains au rang de menues perles de nacre qui entourait son frais petit cou satiné.

– Oui, mignonne, il est très joli.

Il levait sa main, la posait sur les cheveux d'un si beau blond doré, tombant en grosses boucles autour d'un délicieux visage.

Augustine fit observer :

– Ne tire pas comme ça sur ton collier, ma petite chatte. Si tu le cassais, M<sup>me</sup> Mülbach ne serait pas contente.

M<sup>me</sup> Mülbach...

Pourquoi le nom aux consonances germaniques le frappait-il ainsi, tout d'un coup ?

Il dit doucement, en écartant l'enfant :

— Maintenant, va, ma fleur ; va avec Augustine... J'ai à écrire... Tout à l'heure, j'irai te retrouver dans la salle à manger.

L'enfant, obéissante, quitta la pièce, après avoir reçu un long baiser de son père.

Et, de nouveau, André se prit le front à deux mains.

Mülbach... son beau-frère... l'Allemand !...

Il ne le connaissait guère. Au moment de ses fiançailles et de son mariage, il l'avait vu cinq ou six fois, voilà tout. C'était un bel homme, blond, un peu fort, de mine intelligente. Il avait témoigné à M. de Valserres une grande amabilité... Néanmoins, celui-ci n'avait pu se découvrir aucune sympathie pour lui. Mais il attribuait cette disposition à son très vif patriotisme, qui lui faisait considérer avec déplaisir ce beau-frère appartenant à la race

détestée.

Otto Mülbach... le mari de Pépita !

Pépita qui était venue ici, à la fin de mars, pour passer quelques jours près d'Inès – celle-ci l'avait dit à son mari... Et les plans avaient disparu !

L'officier se mit debout, livide, les yeux hagards, tremblant de tous ses membres...

Non, non ! pas cela !... Pas cette horrible pensée ! Les plans vendus par... Inès... à Mülbach... à l'Allemagne... C'était fou... c'était odieux d'imaginer pareille chose !

Il fit quelques pas, saisit le dossier d'une chaise, car ses jambes avaient peine à le soutenir...

Pourtant, cet argent ?... cet argent dont elle ne voulait pas lui dire la source ?

Ah ! il allait savoir !... Oui, il fallait qu'il sût, enfin !

En se traînant, il alla vers la chambre, ouvrit et entraînés, étendue dans un fauteuil, pleurait, un mouchoir sur ses yeux.

M. de Valsерres demanda, d'une voix étrange, au timbre dur :

– Combien Mülbach t'a-t-il payé mes plans, Inès ?

La jeune femme eut un violent sursaut, et le mouchoir s'échappa de ses mains.

Toute blême, levant sur son mari des yeux affolés, elle essaya de parler.

– Je... Que veux-tu ?...

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge, devant la furieuse indignation, le désespoir fou qui bouleversaient la physionomie livide d'André.

– Misérable !... Misérable !

« Voilà donc ce que cachaient tes baisers de Judas... le vol... la trahison...

Elle gémit sourdement :

– André !

– Oui ; pendant que je remplissais mon devoir d'officier, en te confiant l'honneur de mon foyer, le soin de notre enfant ; pendant que je souffrais... que j'agonisais presque là-bas, toi, tu me volais...

tu trahissais ma patrie... la tienne aussi, par notre mariage...

– André, je ne savais pas !... je t'assure !... je croyais...

Elle se levait, tremblante, les mains jointes...

Mais il eut un geste qui la repoussait loin de lui.

– Va-t'en, maudite !... maudite !... Va les retrouver, tes complices ! Tu pourras leur dire que tu as tué un officier français...

Il porta les mains à son front, balbutia encore quelques mots... puis, tout d'une pièce, s'abattit sur le tapis.

## VI

André de Valserres mourut une heure plus tard, sans avoir repris connaissance.

Inès ne l'avait pas quitté... Agenouillée près du lit où l'avaient transporté les deux servantes, elle le regardait avec des yeux désespérés, en se tordant les mains. Et de temps à autre, penchée vers l'oreille du mourant, elle murmurait, d'une voix brisée :

— Je ne savais pas... Mon André, pardonne-moi !

L'entendit-il ?... La comprit-il ?... Dieu seul le sut, car aucun signe extérieur ne l'apprit à celle qui implorait ainsi le pardon de sa faute.

Prévenus par Augustine, deux des meilleurs camarades du défunt, et la femme du lieutenant de vaisseau, une des plus intimes relations de M<sup>me</sup> de Valserres, étaient accourus près du lit

mortuaire. M<sup>me</sup> Samson emmena presque de force Inès, qui, raidie et glacée, refusait de quitter la chambre, et la fit coucher dans une pièce voisine...

Mais, à peine au lit, la jeune femme eut une terrible crise de nerfs. Après quoi, elle tomba dans une torpeur dont seule la tira l'apparition de sa sœur, qui, prévenue par dépêche, arrivait avec M. Mülbach, pour conduire le deuil et assister la veuve.

Quand Pépita parut au seuil de la chambre, Inès, qui jusqu'alors ne prononçait pas une parole, se souleva sur son lit, le bras tendu, les yeux pleins d'horreur.

– Toi, toi !

« Non, va-t'en !... va-t'en... Je ne veux plus te voir, maintenant !

Pépita s'avancait pourtant, l'air ému, compatissant.

– Voyons, ma petite Inès...

– Tais-toi !... Va-t'en !...

« Tu m'as aidée à le tuer, mon André... mon

pauvre André !... Tu m'as trompée... Les plans, c'était pour l'Allemagne... Et il m'a maudite... Il m'a...

Un sanglot l'étouffa.

Pépita, un moment, resta immobile, visiblement troublée.

Puis, reprenant sa présence d'esprit, elle voulut saisir la main d'Inès.

Mais la jeune femme la retira brusquement.

— Laisse-moi !... Je te déteste !... Laisse-moi !

Et elle retomba sur le lit, en proie à une nouvelle crise de nerfs.

Pépita, jugeant sa présence défavorable pour le moment, se retira et envoya Augustine près de sa sœur. Puis elle rejoignit son mari dans le salon où, en compagnie des amis du défunt, il recevait les invités venus pour les obsèques.

Au retour de celles-ci, les deux époux eurent un long entretien, qu'Otto conclut par ces mots :

— Il a joliment bien fait de mourir, ce Valserres !... Car, vois-tu, Pépita, il aurait été

capable de nous faire desennuis.

« Ce n'est pas que je craigne quelque chose, car j'ai pris toutes mes précautions. Mais il est toujours désagréable qu'on vous cherche noise à propos de ces sujets-là.

« Tandis que, maintenant, tout est liquidé... Inès peut faire la sotte, nous n'en avons cure. D'ailleurs, nous la tiendrons par le besoin qu'elle aura de notre aide pécuniaire. »

Pépita, ce jour-là, n'essaya pas de revoir sa sœur, très abattue, disait la nourrice, après cette nouvelle crise... Mais le lendemain, elle entra chez elle, tenant par la main Florita, dont le petit visage portait la trace des larmes versées depuis que la tante et Augustine, répondant à ses questions anxieuses au sujet de « papa qu'elle ne voyait pas », lui avaient dit que le cher papa était au ciel, avec les anges.

La jeune femme, faible et fiévreuse, eut encore un geste qui repoussait M<sup>me</sup> Mülbach.

Mais Pépita poussa vers le lit la petite fille, en disant doucement :

— Va, mignonne, va embrasser ta petite maman !

Puis, quand les bras de la jeune femme se furent refermés autour des épaules de l'enfant, M<sup>me</sup> Mülbach s'assit au pied du lit, et dit paisiblement :

— Otto m'autorise à rester près de toi quelques semaines, ma petite Inès. Je te suppléerai le mieux possible pour toutes les dispositions à prendre... Et puis, quand tu iras un peu mieux, nous verrons ensemble ce qu'il convient de décider.

Inès ne parut pas entendre. Elle posait sur les cheveux de l'enfant ses lèvres brûlantes et serrait contre elle la petite qui, un peu saisie, regardait avec une surprise inquiète le joli visage empourpré par la fièvre, les yeux brillants, pleins de larmes.

Ce silence, la jeune femme le conserva presque constamment, les jours suivants, à l'égard de sa sœur.

Quand Pépita lui adressait une question, elle

répondait : « Oui... non », ou même par un simple signe de tête.

Otto Mülbach était reparti sans avoir vu sa belle-sœur. Pépita le lui avait conseillé.

– En ce moment, elle est sous le coup d'une surexcitation excessive. Mais elle s'apaisera vite. Une nature légère comme la sienne a tôt fait d'oublier... Dans peu de temps, je l'amènerai à Barcelone, d'où nous repartirons tous ensemble pour nous installer à Paris.

– Oui, c'est cela, ma chère amie. Ne la laisse pas seule ici, même pour peu de jours. Elle pourrait avoir l'idée de faire quelque confidence à une amie... On ne sait jamais, avec ces petites femmes sans cervelle ! Tâche de reprendre ton influence sur elle, Pépita, car il ne faudrait pas qu'elle nous cause d'ennuis.

Mais Inès gardait obstinément son attitude hostile à l'égard de sa sœur... Trop faible pour s'occuper de quoi que ce soit, n'ayant pas le ressort moral nécessaire pour dominer quelque peu cette faiblesse, elle laissait Pépita veiller à tout, et restait assise dans sa chambre, inactive, le

regard vague ou douloureux, n'acceptant près d'elle que Florita et refusant de recevoir celles qu'elle avait appelées ses amies.

En caressant les cheveux de l'enfant, elle murmurait :

– C'est fini... fini... Je ne m'amuserai plus, maintenant... Je suis veuve... veuve pour la vie...

Un après-midi, Pépita, que cette attitude impatientait secrètement de plus en plus, vint s'asseoir près d'elle et dit avec autorité :

– Voyons, Inès, il faut que nous causions un peu sérieusement ! Je comprends ton chagrin... mais pense à ta fille, à la situation qui se trouve être la tienne, maintenant.

M<sup>me</sup> de Valserres demanda brièvement, sans regarder sa sœur :

– Quelle est-elle ?

– Eh bien, ta dot diminuée de moitié, plus ta pension de veuve d'un lieutenant de vaisseau...

« Je ne parle que pour mémoire de cette vieille maison bretonne, qui est à peu près le seul héritage de Florita, du côté paternel.

« Le mieux sera de la vendre. La somme qu'on en retirera pourrait être placée de façon à fournir à l'enfant une petite dot, plus tard.

Inès dit, de la même voix brève :

– Non, elle ne sera pas vendue. C'est là que j'irai habiter, maintenant.

Pendant quelques instants, Pépita resta muette de stupéfaction.

Puis, elle s'écria :

– Qu'est-ce que cette idée ? ce nouveau caprice ?

« Tu n'as même pas pu y demeurer trois jours, avec ce pauvre André, autrefois... et tu voudrais ?...

– Ce n'est pas la même chose... Maintenant, je veux aller mourir dans cette maison, qu'« il » aimait ; où il n'allait jamais à cause de moi.

– Voyons, es-tu folle, Inès ?... Que parles-tu de mourir ?... Tu vas te remettre de cette secousse, très vite, j'en suis sûre... Mais ce n'est pas à Ker-Even, tel que tu me l'as dépeint, qu'un tel résultat serait obtenu !

« Non, mon enfant, tu viendras avec moi à Barcelone, où Otto nous attend, ainsi que Florita. Nous y resterons encore un mois, le temps que mon mari mette bien au courant l'acheteur de sa maison de commerce... Après quoi, nous irons nous installer à Paris, où le frère d'Otto nous a déjà retenu un appartement...

Inès l'interrompit sèchement.

– C'est inutile, ma décision est prise. Jamais je n'habiterai avec vous... avec ton mari, cet Allemand...

« J'irai à Ker-Even, où je vivrai à très peu de frais... Plus tard, quand Florita aura dix ou douze ans... si je vis encore... j'aviserais alors...

L'insistance de Pépita se brisa contre cette résolution tenace, qui la stupéfiait... Et il lui fallut bien reconnaître, en cette occurrence, que son influence sur sa jeune sœur n'existait plus.

Elle en éprouva un vif dépit... Et dès le soir même, elle écrivit à Otto le résultat de son entretien avec Inès.

Il lui répondit par courrier :

« Ne cherche pas davantage à la convaincre, ma chère amie. Cette lubie peut au contraire nous servir beaucoup, car elle nous donnera entrée à Ker-Even, sur lequel, ainsi que je te l'ai laissé entendre, j'ai des vues particulières.

« En admettant qu'elle refuse de me recevoir, toi, tu iras la voir, et tu pourras, peu à peu, compléter les renseignements fournis par ce pauvre Oscar, dont Ulrich m'a remis les intéressantes notes... Puis, s'il était nécessaire, tu arriverais bien à m'introduire dans la place.

« Il y a, en outre, la petite cousine exilée là-bas, qui ne sera pas fâchée de te voir.

« En un mot, céder sans discussion à cette fantaisie d'Inès ne présente aucun inconvénient — au contraire. D'ailleurs, elle en aura vite assez ! — peut-être trop vite, pour nos petites affaires.

« Si elle est gênée pour la question d'argent, sois large, discrètement... Il y a là un bon moyen de tenir une femme qui a toujours dépensé beaucoup plus que son revenu. Elle continuera encore, certainement... et l'aide de la bonne sœur Pépita ne sera pas refusée, sois-en convaincue !

On oubliera vite qu'on s'est laissé duper comme une petite sottie, en vendant ces précieux plans au vieux pacifiste argentin.

« Et puis, tu verras, dans peu de temps, elle convolera de nouveau, la charmante Inès !... Elle s'empressera de ne plus penser à ce fâcheux épisode de sa vie, ni à ce Valserres qui a eu la malencontreuse idée de tout deviner.

« Comment cela s'est-il produit ?... Elle ne te l'a pas dit, et, sans doute, ne te le dira jamais. Probablement quelque maladresse de sa part...

Enfin, tout cela n'a plus d'importance, puisque ce pauvre Valserres n'existe plus.

« Donc, laisse faire ta sœur, chère Pépita... Aide-la pour son installation là-bas, tâche de te rendre indispensable, afin que tu manques, après ton départ, et qu'on t'accueille convenablement, quand tu reviendras. »

Ces judicieux conseils d'Otto Mülbach furent ponctuellement suivis par sa femme. Pépita apprit à sa sœur qu'après réflexion, elle trouvait très raisonnable son idée au sujet de Ker-Even... Et

elle ajouta qu'elle l'aiderait de tout son pouvoir, pour le déménagement et l'installation là-bas.

Inès la laissa dire et faire, passivement... De tout temps, elle avait été incapable de s'occuper de ces détails, dont son mari assumait la charge quand ils quittaient un logis pour un autre. Ce n'était pas maintenant, dans l'état de faiblesse physique et de lassitude morale où elle se trouvait, qu'elle eût pu changer d'habitudes, diriger, prévoir, surveiller, ainsi qu'il le fallait en la circonstance.

Pépita le savait bien. Inès avait besoin d'elle, comme le disait Otto... et elle en aurait besoin toujours ; M<sup>me</sup> Mülbach s'arrangeait d'ailleurs pour qu'il en fût ainsi, comme le lui recommandait son mari.

Dans les premiers jours d'août, la jeune veuve arrivait à Ker-Even, et s'y installait avec Florita et l'ex-nourrice, qui demeurerait comme unique servante...

Pépita accompagnait sa sœur. Elle voulait l'installer elle-même, rester là une dizaine de jours, avant de rejoindre son mari.

Inès ne s'y opposa pas. Tout semblait lui être indifférent – et, chose étrange, qui inquiétait son aînée plus que tout, jusqu'à la toilette même.

Elle avait adopté un deuil très simple, très sévère, qui faisait paraître plus menu et plus pâle son visage altéré, où les yeux, maintenant, semblaient trop grands. Presque constamment, elle gardait le silence, avec un air absorbé qui faisait dire à Augustine :

– La pauvre madame cause avec l'âme de monsieur !

Ce changement de sa sœur était fort désagréable à Pépita. Otto avait réussi à lui fausser complètement la conscience, à la détacher de son pays même, pour en faire une pangermaniste presque aussi fanatique que lui ; mais elle n'avait pas encore le cœur endurci et elle aimait sincèrement sa cadette, à laquelle, vu la différence d'âge, elle avait servi de mère... Cette muette souffrance dont elle était la cause, cette rancune silencieuse qui ne désarmait pas lui procuraient une sorte de vague remords, fortement mêlé d'impatience irritée, qu'elle

contenait avec peine, devant Inès.

Puis cette petite Florita, qu'elle câlinait tant, ne s'avisait-elle pas maintenant de s'écarter d'elle ?

L'enfant, intelligente et sensible, avait dû s'apercevoir de l'attitude d'Inès à l'égard de sa tante, et, dans son affection passionnée pour sa mère, elle pensait probablement que cette belle tante Pépita s'était montrée méchante pour la chère maman, si triste, toujours.

Cependant Pépita, cachant sa contrariété, s'occupait avec zèle de l'installation... Une partie des meubles avaient été vendus à Brest ; le reste trouvait largement place dans les grandes pièces de Ker-Even, où Inès errait avec des airs d'âme en peine. M<sup>me</sup> Mülbach lui demandait :

– Crois-tu pouvoir t'habituer ici, ma chère enfant ?

La jeune femme répondait avec ce regard absent qu'elle avait presque constamment :

– Je ne m'habituerai nulle part, maintenant.

« Mais ici, je sens qu'« il » est là.

Pépita songeait avec inquiétude :

« Je crains que le cerveau soit atteint, car ce n'est pas naturel, ce chagrin, vu le caractère d'Inès.

« Vraiment, je m'en irai très ennuyée de la laisser seule avec Augustine, dans ce lieu isolé, sauvage...

« Si, au moins, elle avait pu avoir quelques relations. Mais, d'autre part, je crois que cela ne plairait guère à Otto...

« Il faudra que je lui en parle... S'il n'y trouve pas d'inconvénients, peut-être, par Hilda, pourrai-je voir à mettre Inès en rapport avec la châtelaine de Runesto, dont son mari était le petit-cousin. »

\*

Vers cette même époque, les vacances ramenaient au château Alain et Maurice, ainsi que la petite protégée de la marquise.

Durant les trois mois qu'Elsa Hoffel venait de

passer à la pension Marchais, elle s'était acquis toutes les sympathies de la directrice et de la plupart de ses compagnes. Très appliquée au travail, elle se montrait en outre toujours docile, aimable, empressée à rendre service... D'elle-même, elle avait demandé à être instruite dans la religion catholique, et elle apportait dans cette étude le même zèle qu'en tout autre chose.

« Travail parfait, conduite excellente, caractère charmant », disait le bulletin envoyé par la directrice à M<sup>me</sup> de Penvalas.

La marquise la montra à son petit-fils, que, vu son caractère sérieux et son esprit de décision, elle traitait un peu en chef de famille, depuis qu'il avait atteint ses seize ans.

Alain concéda :

– Oui, c'est très bien... si elle continue, vous n'aurez pas à vous repentir de cette bonne œuvre, grand-mère.

« Et moi, peut-être, à la longue, m'habituerai-je à cette physionomie.

– Comme il est singulier que tu aies contre elle

cette sorte d'antipathie, mon enfant !

– Antipathie n'est pas le mot, grand-mère... Non... Mais il y a chez elle quelque chose que je ne puis définir et qui me déplaît...

« Enfin, nous verrons !... En la connaissant mieux, je changerai probablement d'avis.

Cet entretien avait lieu dans la chambre de la marquise, quatre jours après l'arrivée des jeunes gens et huit jours après celle des nouvelles habitantes de Ker-Even.

C'était un dimanche matin. M<sup>me</sup> de Penvalas était toute prête pour partir à la grand-messe, avec ses petits-enfants, l'institutrice et Elsa qui trouvait place aussi dans le grand landau familial.

La petite fille était vêtue d'un costume noir, simple, mais bien fait. Elle gardait un air modeste et discret, qui plaisait fort à M<sup>me</sup> de Penvalas... Et à l'église, son attitude recueillie fut remarquée de l'assistance.

Les fidèles, ce matin-là, eurent aussi un motif de distraction par la présence d'une des dames de Ker-Even, qui assistait à la messe en compagnie

d'une jolie petite fille blonde, habillée d'une robe blanche avec une grande ceinture noire. C'était Pépita qui, fort peu dévote à l'ordinaire, avait aujourd'hui un motif particulier pour assister à la grand-messe dominicale.

De l'endroit où elle s'était placée, la jeune femme voyait le banc des châtelaines, dans lequel avait pris place aussi Elsa Hoffel... Son regard, après avoir examiné la marquise, Armelle, miss Juxton, les deux adolescents, s'arrêtait longuement sur la petite silhouette vêtue de deuil, sur le visage dont la blancheur tranchait sur tout ce noir...

Et M<sup>me</sup> Mülbach songeait :

« C'est elle... c'est Hilda. »

Quand, la messe terminée, l'affluence des fidèles se porta vers la sortie, Pépita se glissa, tenant Florita par la main, sur le passage des châtelaines... Elle heurta Elsa, comme par mégarde, et dit en allemand, à mi-voix :

– Ah ! pardon, mademoiselle !

Elsa eut un mouvement de surprise, leva les

yeux, et rencontra l'expressif regard de M<sup>me</sup> Mülbach... Celle-ci chuchota :

– Demain... à la pointe de Ker-Even... dix ou onze heures...

Elsa fit signe qu'elle avait compris, puis continua de suivre les Penvalas, qui, pas plus que personne, ne s'étaient aperçus de cet incident.

Pépita et l'enfant, en sortant, passèrent devant les châtelains un instant arrêtés sur la petite place, près de leur voiture... Florita, qu'intéressaient beaucoup ces paysages nouveaux et ces figures inconnues, sourit gentiment à M<sup>me</sup> de Penvalas et à son petit-fils, qui la regardaient et lui sourirent à leur tour.

La marquise fit observer :

– Quelle délicieuse petite fille !

Alain approuva :

– Délicieuse !... Elle a de merveilleux yeux noirs... Et ces belles boucles blondes !

« Je n'ai jamais vu si jolie enfant !

– Ce doit être la fille de ce pauvre

commandant de Valserres, mort subitement, à Brest, où il se trouvait en convalescence.

– Oui... Et Ker-Even est habité maintenant par sa veuve, m'avez-vous dit ?

– En effet, sa veuve et sa petite fille... Il y a aussi, paraît-il, en ce moment, la sœur de cette jeune femme, une M<sup>me</sup> Mülbach, venue pour l'installer ici.

« Je pense que c'est elle qui accompagne l'enfant, car on dit M<sup>me</sup> de Valserres malade. Personne ne l'a vue encore.

« Pauvre femme !... Si je savais être accueillie par elle, et pouvoir lui être utile, j'oublierais bien volontiers cette brouille survenue jadis entre deux cousins, et dont le motif fut la possession de Ker-Even.

Alain dit avec un sourire attendri :

– Chère grand-mère, vous êtes toujours si bonne !... Je suis bien certain que vous trouverez le moyen de rendre service à cette jeune femme, si elle est malheureuse.

Elsa, tout en regardant vers la direction

opposée, avait entendu cet échange de paroles...  
Au nom de M<sup>me</sup> Mülbach, son visage eut un  
tressaillement léger. Puis, un sourire de  
satisfaction glissa entre ses lèvres, qu'elle avait  
longues et d'un beau rose vif...

Demain matin... vers dix ou onze heures...

Ah ! oui, elle serait exacte au rendez-vous !

## VII

Dans la petite crique, près de laquelle s'élevait la maisonnette d'Yves Gouez, Alain de Penvalas, pendant ses séjours à Runesto, amarrait la coquette barque à voile qu'il appelait la *Marie-Antoinette*, en souvenir de sa mère... Élève du vieux marin, il manœuvrait en « vrai Mathurin », disait Yves avec admiration, et commençait de connaître presque aussi bien que son professeur les passes qui permettaient d'éviter les dangereux écueils.

Or, le lendemain, lundi, en rentrant d'une longue promenade sur la mer, baignée d'un ardent soleil d'août, le vieillard et le jeune châtelain, en approchant du petit ponton, y aperçurent une toute petite fille en tablier blanc, qui les regardait.

Yves fit observer :

– C'est la petite de Ker-Even... Une bien jolie

mignonne !...

« Mais, qu'est-ce qu'elle fait là ?... On ne devrait pas la laisser aller toute seule... Ces petites demoiselles, ce n'est pas habitué à courir partout !...

« Tenez, elle n'aurait qu'à faire un pas de plus... et, paf ! la voilà dans l'eau !

« Si nous n'étions pas là... eh bien ! ça serait fini d'elle, pauvre jolie !

Or, précisément à cet instant, Florita, pour mieux voir le bateau qui arrivait, avançait un peu...

Et elle perdit pied, tomba dans l'eau glauque agitée de petites vagues.

Alain eut un cri, auquel fit écho un juron du vieil Yves.

Puis, le jeune homme, enlevant prestement son veston, sauta hors de la barque et se mit à nager vers le lieu où venait de choir l'enfant.

La mer était heureusement peu profonde, à cet endroit. Néanmoins, Florita, après s'être débattue un instant, venait de disparaître... Alain plongeait

rapidement, saisit la petite fille par sa robe et la remonta, en lui élevant la tête hors de l'eau... Puis, entourant d'un bras le corps inanimé, il nagea vers le bord qu'il atteignit bientôt sans encombre.

Yves, de son côté, avait promptement accosté... Quand il eut amarré la barque, il courut à l'endroit où Alain s'occupait de faire revenir à elle la petite fille.

Il s'informa :

– Elle vit, monsieur Alain ?

– Oui, oui... Elle n'est pas restée longtemps sous l'eau, grâce au Ciel !

« Tiens, la voilà qui revient !... Ses lèvres remuent, ses paupières se soulèvent...

« Emportons-la promptement chez elle, pour qu'on la change de vêtements sans tarder.

Quelques minutes plus tard, les sauveteurs arrivaient à la porte de Ker-Even.

Ils se heurtèrent à la nourrice qui sortait, la mine inquiète.

À la vue de l'enfant pâle, toute ruisselante, portée par ces étrangers, elle jeta un cri, en levant les bras au ciel.

– Seigneur !... Qu'est-ce qui lui est arrivé, à ma petite ?... Elle est tombée dans la mer ?

Alain répondit :

– Oui... Mais il n'y a rien à craindre, je crois, pourvu que vous lui enleviez très vite ses vêtements mouillés.

« Dites-nous où il faut la porter ?

– Par ici, messieurs...

« Mais...

Et elle baissa la voix :

– ... Ne faites pas de bruit, s'il vous plaît, parce que je voudrais bien que la pauvre madame ne sache pas... Elle est déjà si touchée par le malheur !

Alain fit signe qu'il avait compris. Alors, la nourrice précéda le jeune garçon et son compagnon vers une des chambres, où Florita avait son petit lit près du sien. Quand ils eurent

assis l'enfant sur une chaise, où tout aussitôt Augustine s'occupa de la déshabiller, ils quittèrent la maison. Et Alain dit au vieil Yves :

– Je rentre, vivement, pour me changer, moi aussi.

« Au revoir, Yves !

– Au revoir, monsieur Alain !... Courez vite, pour ne pas prendre mal !

Alain riposta, en riant :

– Oh ! rien à craindre !... Je suis solide !

Et il partit au pas de course, suivi de l'œil par le vieux marin, qui murmurait :

– Ça fera un fameux homme, tout de même !... Brave, fort et bon !... Ah ! elle peut être fière de son petit-fils, M<sup>me</sup> la marquise !

En atteignant l'endroit où commençait le promontoire, Alain croisa Elsa qui avançait d'un pas sans hâte, comme si elle venait faire là une simple promenade. Elle s'écria :

– Comme vous êtes mouillé, monsieur ! Qu'est-il arrivé ?

Il répondit, sans s'arrêter :

– Je viens de retirer une petite fille de l'eau.

Elsa continua sa route... Elle longea la maison, et, au même endroit où naguère l'attendait Ulrich Mülbach, elle vit Pépita, debout, très absorbée, semblait-il, dans la contemplation de la mer.

M<sup>me</sup> Mülbach se détourna, lui sourit, puis, après un rapide coup d'œil jeté autour d'elle, prit la fillette entre ses bras et l'embrassa très affectueusement :

– Eh bien ! petite espionne, comment cela va-t-il ?

Ce qualificatif amena un sourire de contentement sur les lèvres d'Elsa.

– Oh ! très bien, ma cousine !... Et je suis si contente de vous connaître !

– Moi aussi, mon enfant... Quelle singulière chose, que les événements m'amènent précisément ici, près de toi, et en ce lieu qui fait l'objet d'un si grand intérêt, de la part d'Otto !... Voyons, que je te regarde bien... Tu n'as pas une physionomie banale, petite... Ulrich avait raison

de nous dire que tu serais jolie dans quelques années... Avec cela, intelligente, paraît-il... Voyons, raconte-moi ce que tu as fait de bon, depuis ton entrevue avec le cousin Ulrich ?

Succinctement, Elsa narra son existence à la pension Marchais, dit comme elle était sympathique à tous, et en particulier à M<sup>me</sup> de Penvalas.

Pépita déclara :

– Il faut tâcher que cela continue, mignonne. Je dirai donc à mon mari que tout va bien, pour le moment... Il t'a donné ses instructions, je n'ai rien à y ajouter. D'ailleurs, j'aurai une lettre de lui demain. Comme je ne pars que dans deux jours, viens après-demain vers cette même heure, si tu le peux. Au cas où Otto aurait quelque chose à te faire dire, je te le communiquerais.

– C'est entendu, ma cousine... Et reviendrez-vous bientôt ?

– Probablement, car je suis inquiète au sujet de ma sœur, très frappée par la mort de son mari.

– Alors, elle va rester ici, toujours ?

– Oh ! toujours, ce n'est pas probable. Mais enfin, elle a pour le moment cette idée fixe, que je ne veux pas contrarier. Si c'était possible, j'aimerais, Hilda, que tu fisses connaissance avec elle... Je suis ennuyée de la voir tellement seule ! Tâche d'y arriver, par la petite Florita... Un jour, arrête l'enfant, parle-lui... Peu à peu, tu te prépareras ainsi une entrée...

– Oui, je le ferai, ma cousine.

– Si tu ne réussis pas avant mon prochain séjour, je m'arrangerai à ce moment-là pour te donner cette entrée. Maintenant, au revoir, enfant !... à bientôt !... Je suis heureuse de voir que tu ne parais pas malheureuse dans cette famille.

– Oh ! pas du tout !... Et je m'y ferai une bonne place, j'en suis sûre !

La lueur traversant les yeux bleus frappa M<sup>me</sup> Mülbach. En regagnant la porte du logis, elle songea :

« Étrange créature, cette Hilda !... Je crois qu'Otto aura en elle une aide remarquable ! »

Comme elle entra dans la maison, Pépita rencontra la nourrice qui revenait de la cuisine, portant une boule d'eau chaude pour réchauffer le lit de Florita. En quelques mots, Augustine raconta l'accident, pendant que M<sup>me</sup> Mülbach se penchait vers la petite fille, pâle, mais bien ranimée.

Florita expliqua, elle-même :

– C'est un vieux qui m'a portée, avec le jeune monsieur qui était près de la voiture, à côté d'une vieille dame, quand nous sommes sorties de l'église.

Pépita demanda :

– Ce serait donc le jeune homme du château ?

Augustine répondit, tout en bordant soigneusement le lit :

– Je ne sais pas, madame... Peut-être bien... Le vieux marin, qui habite une bicoque pas loin d'ici – je l'ai vu en passant par là, hier – l'appelait « monsieur Alain »... Et il était tout mouillé, le pauvre jeune homme ! C'était lui, bien sûr, qui a tiré de l'eau cette petite désobéissante.

M<sup>me</sup> Mülbach déclara :

— Il faudra vous informer près de ce vieux marin de la façon dont tout cela s'est passé, puis du nom de ce jeune homme, car on ne peut laisser un tel service rendu sans remerciement.

Inès, dans sa chambre, n'avait rien soupçonné de cet incident. Mais on ne put le lui cacher cependant, car l'enfant eut la fièvre, dans la journée, puis délira un peu au cours de la nuit, en parlant du bateau, de la mer, du monsieur qui la tirait de l'eau...

M<sup>me</sup> de Valserres, que rien au monde, maintenant, n'intéressait en dehors de sa fille, témoigna d'une vive angoisse rétrospective... Puis, très inquiète, elle ne voulut pas quitter l'enfant de toute la nuit, et ne s'éloigna qu'au matin, en voyant Florita reposer, très calme, le teint rosé.

Ce même jour, Pépita reçut une lettre de son mari. En réponse à une question qu'elle lui adressait, il répondait :

« Je ne vois rien qui s'oppose à des rapports entre Runesto et Ker-Even. Au contraire, je juge favorable tout ce qui nous rapproche d'une de ces familles françaises de vieille roche... C'est pourquoi j'approuve fortement Ulrich, dans les conseils qu'il a donnés à Hilda. Qu'elle arrive, par tous les moyens, à se faire aimer de l'héritier des Penvalas, qu'elle tâche de devenir sa femme... Être servante, gouvernante dans une famille, c'est bien, mais être l'épouse, voilà qui est mieux encore ! Et d'autant plus qu'on n'aura pas lieu de se défier d'elle, puisque Strube a pu se donner et donner à sa fille la nationalité suisse, grâce à ces papiers si heureusement découverts, jadis. Plus tard, j'indiquerai à Hilda quelques autres petites choses à essayer, pour diminuer la vitalité morale chez tous ceux de cette race française qu'elle pourra atteindre autour d'elle... la façon de saper les principes qui ont fait la force de la France, depuis des siècles. Ce sont des préparations fort utiles pour notre victoire future. Donc, ma chère amie, n'empêche pas Inès de lier connaissance avec les Penvalas, si elle en a envie... Tu me dis : « Mais cela ne peut-il être

dangereux, à un moment donné, quand tu voudras utiliser Ker-Even ?... » Je te réponds : « Non... Je m'arrangerai pour que cette maison soit à « nous » dans peu de temps, d'une façon ou d'une autre, et les Penvalas n'auront pas de raison pour y venir mettre leur nez. Car Inès en aura vite assez, va, même avec le voisinage du château ! Un hiver passé dans le lieu sauvage que tu me décris la guérira pour jamais de sa fantaisie ! »

En conséquence, M<sup>me</sup> Mülbach, dans l'après-midi, après avoir fait part à Inès de son intention, aussitôt approuvée, se rendit à Runesto pour exprimer au jeune châtelain toute la reconnaissance de la mère et de la tante de Florita.

Alain ne se trouvait pas là. Mais Pépita demanda à voir M<sup>me</sup> de Penvalas, et la pria d'offrir à son petit-fils ses remerciements les plus chaleureux.

Puis, elles parlèrent d'Inès, et M<sup>me</sup> Mülbach s'étendit longuement, avec émotion, sur

l'inquiétude qu'elle éprouvait, en voyant sa sœur tellement abattue par son malheur.

– Je suis vraiment, en la quittant, bien tourmentée de la laisser dans cet état ! ajouta-t-elle. Et, de plus, elle veut absolument rester dans cette maison, si triste déjà en plein été, mais qui doit être inhabitable l'hiver ?

– À peu près. Je crois impossible vraiment que madame votre sœur y reste !

– C'est ce que je lui dis... Mais elle ne veut rien entendre.

– Vous la trouverez sans doute plus raisonnable quand une ou deux bonnes tempêtes lui auront fait connaître tous les agréments de Ker-Even. Il fallait le tempérament de fer de ses lointains occupants, et leur accoutumance, pour vivre là d'un bout de l'année à l'autre, sur cette avancée de roc exposée à toute la furie des vents. Les nerfs de cette jeune femme et ceux de l'enfant n'y résisteraient pas.

– Oui, l'enfant... À cause d'elle, peut-être, ma pauvre sœur se décidera-t-elle... Cette petite

Florita est désormais sa seule consolation.

– Je le comprends ! Elle est exquise, cette enfant !... Heureusement que mon petit-fils s'est trouvé là à point pour empêcher un affreux malheur ! Mais il ne faudrait pas qu'on la laissât se promener seule, dans ces alentours dangereux !

– Elle avait échappé un moment à la surveillance de sa nourrice... C'est une petite créature si vive !... Heureusement, elle est assez obéissante, en général... Mais elle s'ennuie, la pauvre petite, dans cette grande maison triste. Et quand je ne serai pas là, je me demande ce qu'elle deviendra, entre sa mère si morne et la servante très occupée.

M<sup>me</sup> de Penvalas proposa :

– Si je savais que ce fût agréable à M<sup>me</sup> de Valserres, j'irais lui tenir un peu compagnie, de temps à autre ?... Puis ma petite-fille, quoique étant plus âgée que votre mignonne nièce, se ferait certainement un plaisir de s'amuser avec elle, de l'emmener dans quelques promenades.

M<sup>me</sup> Mülbach déclara que sa sœur serait heureuse, très heureuse, et qu'elle-même demeurerait toujours infiniment reconnaissante de tout ce que la châtelaine de Runesto ferait pour sa chère Inès.

Elle ajouta :

— Si votre petit-fils voulait bien vous accompagner dans votre première visite, madame, je suis sûre que ce serait une joie pour elle de le remercier, en même temps que de faire sa connaissance.

Pépita quitta Runesto enchantée de l'accueil qu'on lui avait fait. En pensant que cette bonne M<sup>me</sup> de Penvalas s'occuperait de sa sœur, elle partirait après-demain plus tranquille.

Mais Inès, quand elle lui parla de cette visite que la marquise avait promise très prochaine, parut fort contrariée, puis déclara qu'elle prétexterait une grande fatigue, pour ne pas la recevoir.

En réprimant son impatience, Pépita essaya de la raisonner...

– M<sup>me</sup> de Penvalas est une femme simple, excellente, qui te plaira beaucoup, ma chère enfant.

– Je ne veux voir personne.

– Mais songe au moins à cette pauvre petite Florita, qui s’ennuiera ici, entre toi et Augustine ?... Au château, il y a une fillette fort gentille, qui s’occupera d’elle... Puis, ces Penvalas sont des cousins de l’enfant et peuvent lui être utiles, plus tard.

Voyant que cet argument paraissait toucher légèrement Inès, M<sup>me</sup> Mülbach poursuivit son avantage :

– Et puis, ce ne serait vraiment pas bien d’agir ainsi envers la grand-mère de celui qui a sauvé ta fille... Sans doute viendra-t-il, lui aussi, car j’ai dit à la marquise que tu serais heureuse de lui exprimer toi-même toute ta reconnaissance.

Inès réfléchit un moment, puis répondit d’un ton lassé :

– Soit, je les recevrai.

## VIII

Trois jours après le départ de M<sup>me</sup> Mülbach, la marquise et Alain vinrent à Ker-Even.

Inès les reçut d'abord avec une certaine froideur qui, peu à peu, fondit devant la bonne grâce de la châtelaine et la simplicité charmeuse d'Alain. Mais, surtout, elle parut frappée de la vive sympathie aussitôt témoignée par sa fille à la vieille dame et au jeune châtelain.

Florita, bien que toujours polie à l'égard des étrangers, était une petite personne réservée, qui étudiait longuement les physionomies, et ne se laissait pas prendre aux câlineries des gens déplaisants.

Or, spontanément, elle se jeta dans les bras de M<sup>me</sup> de Penvalas, puis un peu plus tard grimpa sur les genoux d'Alain et se mit à babiller... Le jeune garçon lui donnait gaiement la réplique, en caressant les belles boucles blondes. Quoique

ayant bon nombre de cousines de tout âge, il trouvait en général les petites filles « assommantes ». Mais cette mignonne Florita était une véritable ensorceleuse, avec son délicieux sourire qui creusait dans ses joues de petites fossettes, et ses yeux noirs d'une douceur veloutée, tour à tour vifs et caressants, expressifs comme nuls au monde !

En outre, vive comme une petite chèvre, mais sachant se faire toute silencieuse, quand elle voyait sa mère plus fatiguée.

– Elle a un cœur et une délicatesse incroyables pour son âge ! déclara M<sup>me</sup> de Valserres à la marquise.

D'elle-même, la jeune veuve, quand ses visiteurs la quittèrent, exprima le désir de les revoir quelquefois.

– Je n'irai pas vous rendre votre visite, ajouta-t-elle. Je suis si fatiguée !... En outre, je ne puis plus quitter Ker-Even...

Après une courte hésitation, elle expliqua, tandis qu'un frémissement courait sur son visage

émacié :

– C'est un vœu que j'ai fait.

– En ce cas, vous nous enverrez votre Florita, pour jouer avec ma petite-fille ?

– Oh ! cela, bien volontiers !

Quand M<sup>me</sup> de Penvalas et Alain se furent éloignés, Florita vint s'appuyer contre sa mère, et dit gravement :

– J'aime beaucoup la cousine, maman... et j'aime le cousin Alain, surtout !

Inès sourit à peine... Et cinq minutes plus tard, elle retombait dans ses mornes songeries habituelles.

Très vite, les rapports devinrent journaliers, entre Runesto et Ker-Even.

Armelle et son institutrice venaient chercher Florita, ou bien Augustine conduisait au château la petite fille qui devenait la joie de tous... Alain, particulièrement, raffolait de cette jolie enfant sauvée par lui, et qui témoignait de son côté au « cousin Alain » une tendresse très vive.

Le jeune garçon disait en souriant :

– Nous nous entendons admirablement, tous deux... n'est-ce pas, petite fleur ?

Et l'enfant, lui jetant ses bras autour du cou, répondait dans un baiser :

– Oh ! oui... Je t'aime tant, cousin Alain !

Par contre, Florita, comme le jeune châtelain, semblait avoir de l'éloignement pour Elsa Hoffel.

Quand la petite étrangère l'embrassait, on la voyait se raidir un peu, prendre « sa figure de marbre », comme disait Alain. Et les beaux yeux noirs, qui savaient se faire si tendres, avaient une expression de défiance, dont un jour fut frappé le jeune garçon.

En se promenant peu après avec Florita, dans le parc, il demanda :

– Elle n'a pas l'air de te plaire beaucoup, Elsa, dis, ma fleurette ?

Florita répondit résolument :

– Non, je ne l'aime pas !

– Pourquoi, petite ?

– Je ne sais pas.

– Bon, c'est comme moi, alors ?

Florita leva les yeux sur lui.

– Tu ne l'aimes pas non plus, toi, cousin Alain ?... Elle est pourtant bien gentille pour toi !

L'intelligente petite créature avait vu juste... Elsa témoignait au petit-fils de sa protectrice une admiration discrète, habilement mêlée de délicates flatteries. L'intelligence d'Alain, ses brillantes études, son adresse à tous les sports, son élégance naturelle, et, surtout, son orgueil de race, étaient l'objet des encensements dans lesquels excellait cette fillette déjà singulièrement habile pour l'intrigue.

À Runesto, Elsa s'arrangeait d'ailleurs pour être bien vue de tous. Serviabile, toujours aimable, sachant s'effacer à propos, elle s'attirait l'estime et la sympathie des maîtres comme des domestiques... L'insolent Maurice de Ronchay lui-même la trouvait « une bonne petite » parce qu'elle flattait sa vanité, aussitôt que s'en présentait l'occasion.

M<sup>me</sup> de Penvalas répétait fréquemment :

– Vraiment, nous avons de la chance d'être si bien tombés, en secourant cette enfant !... Elle est réellement parfaite !

Alain ne protestait pas. Il n'avait rien à reprocher à la protégée de sa grand-mère. Son antipathie pour elle était vague, et toute instinctive... D'ailleurs, elle fléchissait un peu – tant il est vrai que la flatterie habile reste rarement sans effet.

Mais Florita, elle, ne se laissait pas prendre aux cajoleries d'Elsa... Et cet échec devait être sensible à la fillette, si l'on en jugeait par le regard malveillant dirigé vers la petite de Valserres, quand elle n'était pas observée.

Pour Inès, la vie restait aussi morne, à Ker-Even. En dehors des moments que venait passer près d'elle M<sup>me</sup> de Penvalas, elle demeurait dans sa chambre, inactive, les yeux fixés sur un portrait de son mari, en tenue de lieutenant de vaisseau. Dans cette existence claustrée, elle s'étiolait, devenait d'une pâleur de cire...

Mais toutes les instances de la marquise, pour qu'elle changeât ce genre de vie, se heurtaient à une obstination morbide.

– Non, je ne sortirai pas d'ici... Maintenant, tout est fini pour moi...

– Mais songez du moins à votre petite fille, ma chère enfant ?

Elle secouait la tête.

– Florita ?... Je ne saurais pas l'élever... Je n'ai pas la force... D'autres s'en occuperont.

Elle paraissait même commencer de se détacher de sa fille, maintenant... Et M<sup>me</sup> de Penvalas, d'après son propre témoignage et ce que lui racontait Augustine de l'état d'esprit constaté chez sa maîtresse, se rendait compte que le cerveau était profondément atteint.

Elle fit part de cette attitude à M<sup>me</sup> Mülbach en répondant vers le début de septembre à une lettre que celle-ci lui écrivait, pour avoir des nouvelles de sa sœur.

Et elle ajoutait :

« Il est absolument impossible qu'elle demeure à Ker-Even, au moment des grandes tempêtes d'automne... pour l'enfant comme pour elle, d'ailleurs. Déjà, elles en ont subi une, l'autre jour. La pauvre petite Florita était, paraît-il, complètement terrifiée. Quant à Augustine, elle m'a déclaré que s'il lui fallait en supporter encore deux ou trois comme cela, elle en perdrait la tête. M<sup>me</sup> de Valserrès s'était enfermée dans sa chambre, et la servante l'entendait aller, venir, parler tout haut, de temps à autre... Puis, au matin, elle parut, l'air très calme. Et comme Augustine s'exclamait : « Ah ! madame, quelle nuit !... J'espère qu'on n'en passera pas d'autre comme celle-là ! » elle répondit en levant les épaules : « Vous n'avez pas besoin d'avoir peur. Il n'y a rien à craindre... C'est très beau, la tempête... « Il » me le disait et je ne comprenais pas, alors. Mais maintenant, je vois qu'« il » avait bien raison. » Le souvenir de son mari paraît prendre la forme d'une véritable hantise, et je crains que la raison de cette pauvre jeune femme ne vienne à sombrer complètement. Il faudrait – du moins, à mon avis – l'emmener de ce logis

bien fait pour entretenir un tel état d'esprit, puis voir un spécialiste de ces sortes de cas... Je me permets de vous donner ce conseil, madame, puisque vous me demandez de vous renseigner au sujet de votre chère sœur, et aussi parce que la pauvre enfant m'inspire un vif intérêt. Peut-être vous sera-t-il possible, d'ailleurs, de venir vous rendre compte de cet état, par vous-même ?... Ce serait le mieux, et à nous deux, nous ferions notre possible pour la décider à quitter Ker-Even. »

M<sup>me</sup> de Penvalas reçut quelques jours plus tard un court billet de Pépita. Celle-ci, après avoir remercié la marquise, ajoutait :

« J'arriverai dans une quinzaine de jours, à Ker-Even. Il m'est impossible de faire ce voyage plus tôt... Mais, comme vous le dites, madame, un plus long séjour de ma pauvre sœur dans une telle demeure est impossible. Au cas où elle s'obstinerait, je ferais venir un médecin, et nous aviserions à la faire partir de là. Puis, avec des soins et des horizons moins sauvages, j'espère

que nous la guérirons, ma pauvre Inès ! »

Quand M<sup>me</sup> de Penvalas lut cette lettre à son petit-fils, celui-ci dit d'un ton de regret :

– Ma petite Florita va s'en aller, en ce cas ?

– Naturellement... Mais toi-même, cher enfant, tu n'aurais pas tardé à regagner le collège.

– Oui, mais je l'aurais revue aux vacances de janvier. C'est étonnant ce qu'elle me manquera, cette petite-là !

– Et à moi aussi, je l'avoue. Jamais je n'ai connu d'enfant plus charmante !... Un petit cœur d'or, une nature si vive et si franche ! Vraiment, il faut que le cerveau de la pauvre mère soit bien touché, pour qu'une ravissante créature comme celle-là ne la rattache pas à la vie !

En perspective de cette prochaine séparation, dont il ne dit mot d'ailleurs à Florita, le jeune garçon fit faire à sa petite cousine, les jours suivants, des promenades dans la légère voiture qu'il conduisait lui-même. Armelle et Maurice étaient de la partie... Parfois, bien qu'il n'y eût

que quatre places, ces derniers se serraient pour qu'Elsa se glissât entre eux. Alain n'invitait jamais la fillette, de lui-même ; toutefois, il ne s'opposait pas au désir de sa sœur, quand elle demandait que la petite étrangère prît part à la promenade.

Mais ces jours-là Florita retenait avec peine une petite moue.

Alain, qui la devinait, chuchotait, en enlevant la petite pour la faire asseoir sur le siège près de lui :

– Eh bien, ma fleurette, on n'est pas contente aujourd'hui ?

« Mais qu'est-ce que cela te fait ?... Tu lui tournes le dos, mignonne, donc tu ne la verras pas, pendant la promenade.

Et Florita se rassérénait, à cette idée.

Le temps, fort beau dans les premiers jours de septembre, changea tout à coup, vers le 12... Et un matin, la tempête se déchaîna, pour atteindre vers la fin de l'après-midi son maximum de violence.

Yves Gouez, qui rencontra dans la matinée Alain de Penvalas, sur la route menant de Runesto à Ker-Even, lui cria en se penchant vers son oreille, car le vent hurlait de telle sorte qu'il était impossible de s'entendre :

– Elle va en avoir du plaisir, la petite dame du commandant, là-bas !... Pour une belle tempête, ça sera une belle tempête, monsieur Alain !

Le jeune garçon répondit :

– Je vais chercher la petite fille... Si la mère ne veut pas la suivre, qu'elle, au moins, ne passe pas une nuit pareille !

– Vous avez bien raison, monsieur Alain... Cette pauvre jolie mignonne, elle finirait par mourir de peur !

En luttant avec peine contre les rafales, Alain atteignit le promontoire...

Là, c'était un déchaînement infernal. Le vent s'y acharnait, hurlant de concert avec les flots écumants qui se jetaient contre les flancs rocheux, s'engouffraient dans les étroits couloirs, se précipitaient à l'assaut des rocs impassibles...

Et aussi loin que la vue s'étendait, sous les nuées d'un noir d'encre, la mer, soulevée, se gonflait en vagues monstrueuses, comme saisie d'un furieux délire.

En se courbant, en rampant presque, parfois, Alain réussit à atteindre Ker-Even, sombre et calme dans cet infernal sabbat.

Augustine, qui vint lui ouvrir, eut une exclamation à sa vue :

– Oh ! vous, monsieur Alain, par ce temps !

– Je viens chercher Florita, si sa mère veut bien nous la confier pour cette nuit... Et M<sup>me</sup> de Valserrès devrait accompagner sa fille ? Ma grand-mère l'attend...

– Ah ! je ne crois pas, monsieur !... Elle a des idées, ma pauvre madame ! Voilà M<sup>me</sup> Mülbach qui vient d'arriver il y a dix minutes et elle essaie déjà de lui persuader de partir... Mais je crains bien qu'elle ne réussisse pas, car...

Et la servante se frappa le front.

– ... Si Monsieur veut entrer, je vais prévenir ces dames.

Elle introduisit Alain dans le salon et s'éloigna.

Cinq minutes plus tard, Pépita apparut, encore en tenue de voyage... Elle tendit la main au jeune garçon en disant :

– Augustine nous a expliqué en deux mots le motif de votre venue, par ce temps épouvantable... Que c'est bon à vous ! Ma sœur veut bien que vous emmeniez Florita, mais elle refuse absolument de quitter ce logis, ne fût-ce que pour une nuit.

– C'est une folie ! La tempête s'annonce des plus violentes, ainsi que me le disait tout à l'heure un vieux marin qui s'y connaît.

Pépita leva les mains au plafond.

– Mais je ne puis rien !... Je me heurte à un mur ! Il y a, dans son regard, quelque chose d'étrange, d'inquiétant... Oui, je crois qu'il est vraiment temps de l'enlever à cette solitude ! Emmenez toujours l'enfant, monsieur, si vous le voulez bien. Je tâcherai encore, d'ici à cet après-midi, de décider ma sœur.

– Soit, madame. Et au cas où vous réussiriez, vous trouveriez également très bon accueil à Runesto, où, naturellement, vous amèneriez aussi la servante.

Pépita remercia chaleureusement, puis s'éloigna pour préparer l'enfant.

Quand elle entra dans la chambre d'Inès, elle trouva Florita assise sur les genoux de sa mère. Celle-ci baisait les boucles blondes en regardant la petite fille avec une sorte de résignation morne qui frappa vivement Pépita.

À l'entrée de sa sœur, M<sup>me</sup> de Valserres leva la tête et dit brièvement :

– Prends-la... Emmène-la !...

Florita noua ses bras autour du cou maternel, en protestant :

– Non, je reste avec toi, petite maman !... je n'aurai pas peur de la tempête, tu verras !

Mais Inès détacha doucement les jolis petits bras nus, et dit avec calme :

– Si, va avec ton cousin Alain, chérie... va à Runesto. Là, tu seras bien mieux... Va, ma

Florita.

Elle baisa la joue rosée, puis mit l'enfant à terre.

– Couvre-la bien, Pépita... Mets-lui un peu de linge et ses chaussons dans un paquet.

– Par ce temps, elle le porterait difficilement... Et je n'oserais en charger M. Alain.

– C'est vrai... Mais elle trouvera là-bas ce qu'il lui faut. M<sup>me</sup> de Penvalas est si bonne !... Ma petite sera très heureuse là...

Pépita prit la main de l'enfant et sortit avec elle... Quand elle rentra un quart d'heure plus tard, ayant remis sa nièce entre les mains d'Alain, elle vit Inès dans le même fauteuil, immobile, le regard très lointain.

S'approchant, elle s'assit près d'elle et voulut lui prendre la main.

Mais la jeune veuve la retira, d'un geste tranquille.

– Non, Pépita, c'est inutile... J'ai trop souffert, à cause de ce que tu m'as laissé faire... Puis, je sais bien que tu m'as trompée, que les plans

d'André, c'est l'Allemagne qui les a...

M<sup>me</sup> Mülbach protesta vivement :

– Non, je te l'assure, Inès !... C'est une idée que t'a donnée ton pauvre mari... mais je t'assure que je t'ai dit la vérité !

– Pourrais-tu me le jurer ?

Pépita eut un léger tressaillement, une hésitation.

Mais Otto Mülbach avait étouffé chez elle la conscience, et il lui avait dit, maintes fois :

– Pour le triomphe de la patrie allemande, pour le service de notre empereur, tout est bien, tout est licite.

Avec un imperceptible tremblement dans la voix, elle fit le faux serment :

– Je te le jure, Inès !

– Bien... Il n'en reste pas moins, qu'en volant ces plans, j'ai tué mon mari... Et si tu ne t'étais pas faite ma complice, je n'aurais pas eu le moyen de les vendre...

– Voyons, Inès, tu ne peux pas me reprocher

cette faiblesse, à laquelle j'ai cédé en te voyant si désespérée ? Car tu oublies trop volontiers à quels ennuis tu étais acculée, à ce moment-là...

– C'est vrai... Mais toi, l'aînée, toi qui m'as élevée, tu devais tout faire pour m'empêcher de commettre cette faute, ce crime...

Inès parlait d'une voix lente, monotone... Dans ses prunelles sombres, Pépita voyait toujours cette expression de morne détachement qui l'inquiétait fortement.

M<sup>me</sup> Mülbach protesta encore.

– Tu exagères, ma chère enfant !... Ces plans, tu les as pris à ton mari, non à un étranger. Donc, le tort est moindre...

Inès se leva, d'un brusque mouvement, et darda sur sa sœur un regard subitement enflammé.

– Ah ! tu trouves cela ?

« Eh bien ! c'est tout le contraire !... André avait mis en quelque sorte ces papiers sous ma garde, ne pouvant imaginer précisément qu'il dût se défier de sa femme... d'une femme qu'il

aimait, qu'il avait comblée de bontés de toutes sortes.

« Et j'ai abusé de cette confiance pour lui voler ses plans... le fruit de son travail, de ses fatigues... Ah ! j'ai réfléchi, va, depuis ce temps !... et je vois bien que j'ai fait une chose horrible !... horrible !... Mais, toi, tu ne comprends donc pas ?... Comment es-tu faite, alors ? Qu'est-ce que tu as, dans le cœur, dans la conscience ?

Elle croisait les bras, en parlant d'une voix brève, saccadée, en attachant sur sa sœur des yeux où s'allumait une violente irritation.

Pépita pensa, effrayée :

« Pourvu qu'elle ne devienne pas folle tout d'un coup ! Que deviendrais-je, ici, loin de tout secours ? »

En réprimant son angoisse, elle dit avec douceur :

– Mais si, je comprends que tu as eu tort... et moi aussi... moi plus que toi, puisque je suis l'aînée... Mon excuse est dans le désir que j'ai eu

de te tirer d’embarras... Maintenant, je regrette amèrement d’y avoir cédé, je t’assure, mon enfant.

– Les regrets, ne servent à rien... Il faut réparer quand on le peut... Moi, j’ai fait près de son lit de mort le vœu de m’enfermer à Ker-Even... Je l’ai tenu, tu vois... Il m’avait maudite, avant de mourir... Mais, je crois qu’il m’a pardonné, maintenant... et il m’appelle...

Elle avait repris sa voix lente, son air de rêve. Ses bras se décroisaient, retombant à ses côtés... Elle s’écarta de Pépita, fit quelques pas dans la pièce, puis se tourna vers sa sœur...

– J’ai quelque chose à te demander, Pépita.

– Quoi donc, chère petite ?

– Quand je serai morte, c’est probablement ton mari qui sera nommé tuteur de Florita ?

– De quoi parles-tu là ?... Voyons, n’aie pas de ces pensées, mon enfant !

La jeune femme eut un mouvement d’impatience.

– Je te dis qu’« il » m’appelle ! Écoute-moi...

Je veux que ma fille passe plusieurs mois, chaque année, chez ses cousins de Penvalas, qui ont pour elle tant d'affection... Me le promets-tu ?...

– Oui, oui, je te le promets, Inès !... Mais je suis bien certaine que je n'aurai pas à m'en occuper, car dès que tu auras quitté ce logis, ainsi que tout le monde te le conseille, ta santé se remettra vite.

Inès lui tourna le dos, et alla appuyer son front contre la fenêtre, secouée par les furieuses rafales.

Pépita sortit de la chambre... À peine se trouvait-elle à moitié du corridor qu'elle entendit la clef tourner dans la serrure. Inès s'enfermait dans sa chambre.

M<sup>me</sup> Mülbach alla s'asseoir dans le salon... Elle éprouvait une horrible inquiétude. La folie qu'elle avait vue dans les yeux de sa sœur, ne conduirait-elle pas celle-ci au suicide ?... Tout, dans les paroles d'Inès, le donnait à craindre.

Et pourquoi s'enfermait-elle ainsi ?

À plusieurs reprises, Pépita alla frapper à la

porte, demandant qu'elle lui ouvrît... Mais Inès répondit laconiquement :

– Non, je veux être seule.

Augustine n'eut pas plus de succès en venant la prévenir que le déjeuner était servi.

– Je n'ai pas besoin de manger. À quoi bon ?

M<sup>me</sup> Mülbach, seule dans la grande salle à manger, essaya vainement d'avaler quelques bouchées... Le jour sombre, le lugubre vacarme de la tempête n'étaient pas faits pour atténuer son angoisse, pour diminuer son remords...

Car elle se rendait bien compte que la grande coupable dans tout cela, c'était elle, le docile disciple d'Otto Mülbach.

Après ce simulacre de déjeuner, Pépita retourna au salon. Elle prit un livre, essaya de suivre l'idée de l'auteur. Mais sa pensée revenait toujours à Inès, enfermée dans cette chambre.

Que faisait-elle ?

La tempête redoublait de violence. Le jour s'assombrissait à tel point qu'il devenait impossible de lire... Pépita jeta le volume sur une

table, et s'étendit dans un fauteuil en fermant les yeux pour tenter de calmer ses nerfs surexcités.

Au bout d'un temps assez long, elle tressaillit un peu, en prêtant l'oreille...

Il lui avait semblé entendre un bruit léger... Celui d'une porte ouverte très doucement...

Elle se leva, sortit du salon, et vit aussitôt que la porte d'entrée, bien fermée tout à l'heure, se trouvait maintenant simplement poussée.

Pas de doute, quelqu'un venait de quitter la maison !

D'une main agitée, Pépita tira le battant de chêne, sortit sur le seuil, jeta un coup d'œil devant elle...

Mais il n'y avait personne, sur cette partie du promontoire battue par les vents déchaînés.

Alors, M<sup>me</sup> Mülbach contourna le logis, puis le longea, se courba en se retenant au mur, pour résister à la fureur des rafales... Par moments, elle s'arrêtait, en étouffant... Ces quelques minutes lui semblaient atroces, interminables.

Et quand elle fut à proximité de la maison, à

quelque vingt mètres de la pointe du promontoire, elle vit une chose horrible...

Inès, debout sur le roc proéminent qui formait cette pointe... Inès, petite silhouette noire battue par les vents, mouillée par les vagues énormes, dont l'écume, telle la bave d'un monstre prêt à dévorer, couvrait ses pieds, trempait sa jupe noire.

Et les hurlements des flots, du vent, semblaient ceux d'une meute diabolique, acharnée contre la jeune femme immobile, qui tendait les bras vers la mer en furie comme pour lui dire : « Prends-moi ! »

Pépita jeta un cri de terreur, qui se perdit dans le vent... Et elle essaya d'avancer encore...

Elle rampait, se retenant aux rocs, s'arrêtant, à bout de souffle... Elle essayait d'appeler... Mais Inès n'entendait rien...

Et, tout à coup, il y eut une rafale d'une violence telle que Pépita dut s'aplatir sur le sol, et se couvrir le visage de ses mains...

Quand elle put se redresser, un cri d'horreur

s'échappa de ses lèvres.

Inès avait disparu.

Une vague plus forte, ou bien le vent... ou, plus probablement les deux à la fois, l'avaient emportée.

## IX

Pépita ne sut jamais comment elle était rentrée à Ker-Even.

Les yeux hagards, elle se précipita dans la cuisine en criant :

— Ma sœur est dans la mer !... Ma sœur est dans la mer !...

La servante laissa échapper une assiette, qui se brisa sur le dallage.

— Seigneur !...

— Elle était folle !... Elle est sortie sans que nous nous en apercevions... Et je n'ai pas eu le temps de la rejoindre... Le vent, la mer l'ont prise... Ah ! c'est horrible ! horrible !...

Pépita semblait à demi folle elle-même... Et Augustine, hébétée par l'effroi, ne songeait pas à la calmer.

La servante balbutia enfin :

– Il n’y a pas moyen de... de la sauver ?

– Dans cette mer démontée ?... Puis, avant que j’aie trouvé quelqu’un !... Ah ! non, c’est fini ! c’est fini !

Elle se tordait les mains... Puis, elle s’écria, d’une voix rauque :

– Je ne veux plus rester ici !... Partons, allons à Runesto !... Cette maison me fait horreur !...

Augustine ne demandait que cela. Elle claquait des dents, et ce fut à grand-peine qu’elle put réunir quelques objets à emporter... Après quoi, ayant fermé la porte du sombre logis, battu par la tempête, elles gagnèrent Runesto, non sans mille difficultés.

Ce fut une stupéfaction quand Pépita, d’une voix entrecoupée, raconta l’affreux événement.

M<sup>me</sup> de Penvalas répétait d’un ton consterné :

– La pauvre petite !... la pauvre petite !

« Je voyais bien que sa raison était atteinte, mais je ne me doutais pas que ce fût à ce point !

« Elle s’est imaginé que son mari l’appelait, et

elle a répondu à cette voix d'outre-tombe.

« Pauvre enfant !... Que Dieu l'ait en sa miséricorde ! Je m'étais déjà quelque peu attachée à elle, et je crois que, de son côté, elle avait pour moi de la sympathie.

Pépita dit d'une voix étouffée par les sanglots :

– Oh ! oui, elle en avait !... Et je vais vous en donner une preuve. Ce matin, elle m'a fait promettre qu'après sa mort – et c'est de ce moment-là que j'ai soupçonné son dessein – je laisserai Florita passer plusieurs mois près de vous, chaque année.

– Oui, la malheureuse enfant, elle avait bien compris comme nous aimions cette chère petite !... Ah ! certes, nous serons toujours heureux de la recevoir, de la garder, le plus longtemps possible !

« Mais il va falloir... lui apprendre...

M<sup>me</sup> Mülbach bégaya :

– Je ne pourrai pas... Je suis brisée...

De fait, cette femme, dont les nerfs étaient à

l'ordinaire fort bien trempés, semblait complètement désespérée.

M<sup>me</sup> de Penvalas déclara :

– Je m'en charge en ce cas... Vous, madame, il vous faut du repos... Venez, je vais vous conduire à une chambre et vous faire porter un calmant.

– Je voudrais écrire un mot à mon mari, lui télégraphier...

– Vous rédigez cela, et je le ferai porter au bourg dès qu'il se présentera un moment d'accalmie.

Quand elle eut installé Pépita dans une chambre confortable, qu'elle eut tout fait pour la reconforter, moralement et physiquement, la bonne marquise redescendit, et, le cœur serré, gagna la salle d'étude, où toute la jeunesse de Runesto se trouvait réunie, cet après-midi.

Elle ouvrit la porte et appela :

– Florita, viens, ma chérie !... Toi aussi, Alain.

La petite fille, occupée à une passionnante partie de cartes avec Alain, Armelle et Elsa, quitta sa chaise et accourut vers la vieille dame.

Alain la suivit, en interrogeant d'un coup d'œil sa grand-mère, dont la physionomie bouleversée le frappait.

Ils entrèrent tous trois dans le petit salon où se tenait à l'ordinaire M<sup>me</sup> de Penvalas. Celle-ci prit place dans un fauteuil, et fit asseoir sur ses genoux la petite fille, tandis qu'Alain demeurait debout près d'elle.

La marquise dit, en essayant de raffermir sa voix :

– Mignonne, ta tante et Augustine viennent d'arriver.

– Ah !... Et maman ?... maman aussi ?

– Non... Ta maman... eh bien ! elle est allée retrouver ton pauvre papa, au ciel.

L'enfant ouvrit des yeux stupéfaits.

– Elle est... allée... retrouver ?...

– Oui, chérie... Le bon Dieu l'a prise, parce qu'elle était trop malheureuse sans ton papa...

Florita devint pâle, et son petit corps se raidit. Dans ses beaux yeux apparaissait une désolation

éperdue.

Elle balbutia :

– Et moi ?... Alors... maman ne m’aimait pas ?

M<sup>me</sup> de Penvalas la serra plus fort contre elle.

– Si, ma Florita... si, elle t’aimait beaucoup !  
Mais elle était malade... et elle souffrait... Tu comprendras cela plus tard... Elle savait bien que tu ne serais pas abandonnée. Tu as ton oncle, ta tante... et puis nous, qui te chérissons, petite fille. Tous ensemble, nous prierons pour elle, et nous en parlerons souvent.

L’enfant regardait M<sup>me</sup> de Penvalas avec des yeux dilatés, en tremblant convulsivement.

Alain, se laissant glisser à genoux devant sa grand-mère, entoura de ses bras la petite fille.

– Florita, nous t’aimerons bien, tous !... Dis, ma petite fleur, regarde-moi !... embrasse-moi !...

Florita pencha vers lui son petit visage glacé... Des larmes, tout à coup, emplissaient les beaux yeux noirs. Elle se mit à sangloter sur l’épaule d’Alain, en écoutant ses paroles affectueuses et celles de la marquise. Mais la crise un instant

redoutée par M<sup>me</sup> de Penvalas était conjurée, grâce au cousin très cher qui avait tant d'influence sur l'enfant nerveuse et sensible.

Pépita, de son côté, avait dû se mettre au lit. Quand Otto Mülbach arriva de Paris, le surlendemain, dans la matinée, il trouva sa femme très abattue, le teint blême, les yeux profondément cernés.

Elle lui raconta tout, en frissonnant au souvenir de ces terribles moments... Otto l'écoutait, l'air calme, sa forte main blanche caressant une barbe blonde très soignée. Quand Pépita se tut, il eut un petit sourire sardonique, et tapota du bout des doigts la joue pâle de la jeune femme.

– Ah ! ces cervelles féminines !... Comme cela se monte !... Comme cela bouillonne !... Alors, tu t'imagines être la cause de la mort de ta sœur ?

– Oui... oui, Otto ! Si je ne lui avais pas donné cette idée... si je ne l'avais pas aidée...

– Si... si... Si elle avait eu un cerveau plus solide... Si elle n'avait pas sottement – je ne sais

à quel propos – donné prise aux soupçons de son mari... Nous pourrions aller loin, comme cela, ma chère ! Voyons, je te croyais plus raisonnable.

Pépita couvrit son visage de ses mains.

– C'est horrible !... La voir là, sur cette roche, tendant les bras à la mort... et ne rien pouvoir pour l'empêcher... Me l'imaginer emportée par une de ces vagues terrifiantes, et roulée, engloutie... déchirée peut-être sur les roches...

Otto posa une main sur le front de sa femme.

– Assez, Pépita !... Ne pense plus à ce tragique épisode. Tu n'en es pas cause, je le répète... Non, tu ne peux être responsable du détraquement de ce faible cerveau. Et quant à ce que tu as fait, tu ne dois pas le regretter... Tu dois être prête à le recommencer, au cas où cela serait nécessaire... Car ce fut une chose glorieuse, mon amie ! Ce fut un service rendu à la patrie qui devint la tienne le jour où tu m'épousas.

De nouveau, il développait les sophismes à l'aide desquels, depuis son mariage, il déformait patiemment, méthodiquement, l'esprit de Pépita...

les sophismes qui, dans le même temps, servaient à déformer l'esprit de tout un peuple en le préparant à piétiner les lois de l'honneur, de la morale, de la simple honnêteté !...

L'Allemagne au-dessus de tout... La culture allemande destinée à régénérer le monde... La vertu allemande rejetant dans l'abîme la corruption des autres peuples, et celle de la France particulièrement... la France, Babylone moderne, qu'écraseraient les canons de l'empereur allemand...

Pour atteindre ce but, rien ne devait paraître bas ou inutile : ni la trahison, ni le mensonge, ni le parjure, ni le crime. Tout, au contraire, s'auréolait d'une gloire sans pareille, du moment où la fin était l'écrasement des nations rivales et l'hégémonie de l'empire allemand. Et le remords de Pépita s'atténuait, peu à peu, sa conscience, un moment éveillée, s'endormait à nouveau...

L'intelligence, la volonté de son mari, très ferme, sous une apparence de calme onctueux, l'avaient toujours dominée. En outre, elle l'aimait passionnément, cet Otto, elle l'admirait comme

un être supérieur... Et bien qu'elle fût elle-même intelligente, bien qu'elle eût un caractère autoritaire, il était arrivé à faire d'elle une esclave docile, dont l'âme ne connaissait plus d'autre direction que celle qu'il lui imprimait.

Au bout d'une heure de conversation, Pépita reconnaissait combien étaient exagérés ses tourments. La folie de cette pauvre Inès ne pouvait, évidemment, lui être imputable... On devait déplorer profondément une mort survenue en de telles circonstances... mais autrement, n'était-il pas préférable que tout se terminât ainsi ? Maintenant, Inès ne souffrait plus... Pépita serait délivrée de ce pénible souci, de cette charge morale, en même temps que disparaissait, avec la jeune veuve, le secret de la petite transaction qui avait été la source de si tragiques événements... Quant à Florita, sa mère, qui s'occupait très peu d'elle, ne lui manquerait guère. Sa tante la rendrait très heureuse, et l'oncle Otto l'aimerait aussi. Elle remplacerait les enfants qu'ils n'avaient pas, et plus tard, quand il s'agirait de la marier, ce bon oncle arrondirait un peu sa dot, qui ne serait pas très grosse sans cela,

grâce aux brèches qu'avait dû y faire M. de Valserres pour subvenir aux dépenses d'Inès.

Avec un sourire nuancé d'ironie, Otto ajouta :

– Ce ne sera que justice, d'ailleurs, puisque les plans de son père seront probablement pour moi l'origine d'une grosse fortune.

Pépita lui ayant fait part de la promesse demandée par Inès, M. Mülbach déclara :

– Je ne vois pas d'inconvénients, pour le moment, à ce que la petite soit en rapport avec ses cousins de Penvalas. Cela nous donnera une entrée dans cette famille. Plus tard, si des circonstances quelconques se présentaient, nous indiquant une voie contraire, nous « oublierions » la promesse faite... Car les promesses, les serments, les traités cela s'oublie Pépita, cela se déchire, aussitôt que l'intérêt le demande.

Pépita n'éleva pas d'objections. Elle était reprise, elle retombait sous le joug moral de Mülbach, qui se proclamait lui-même « le type du véritable Allemand »

Physiquement, il était plutôt bien, et il avait

une certaine distinction que ne possédait pas son frère. Il ne déplut pas à M<sup>me</sup> de Penvalas, qui le jugea sérieux, intelligent et discrètement aimable, Maurice le déclara « épatant ». Mais Alain fut plus réservé dans son appréciation... Il reconnut d'ailleurs sincèrement que la qualité d'Allemand était la principale raison du déplaisir que lui causait la présence de M. Mülbach.

– Que voulez-vous, je ne puis supporter cette race-là !

Maurice protesta :

– C'est une race forte, entreprenante...

– C'est possible. Mais de tout ce qui porte l'étiquette « made in Germany », je me méfie...

Puis, avec un sourire de raillerie, Alain ajouta :

– Vois-tu, mon cher, je ne suis pas un snob, moi, je ne me pâme pas d'admiration devant tout ce qui sort de chez eux, et je crois sincèrement que nous sommes très capables de les surpasser, en tout, dès que nous le voudrons.

Maurice leva les épaules, vexé de cette pointe

lancée par son cousin contre son snobisme de jeune sot... Car il était de mode, à ce moment-là, de prôner les vertus et la force de l'Allemagne, clamées par elle-même à la face du monde.

Florita ne connaissait pas encore l'oncle Otto. Il se montra fort affectueux pour elle, lui déclara qu'il serait désormais son papa... Mais la petite, avec cet air fermé qu'elle prenait à l'égard des gens antipathiques, répliqua en s'écartant de lui :

– Je n'ai qu'un papa, qui est au ciel.

M. Mülbach n'insista pas. Il était trop adroit pour ne pas savoir attendre, fût-ce dans le simple but de gagner la sympathie d'une enfant.

Au milieu de ces événements, Elsa conservait l'attitude effacée qui lui était habituelle.

Rien, de part et d'autre, n'aurait pu faire soupçonner les liens qui unissaient la protégée de la marquise à Otto Mülbach... Mais si, un matin, quelqu'un des habitants de Runesto était passé en un coin retiré du parc, il aurait vu, avec surprise, l'Allemand conversant à voix basse avec la petite étrangère aux cheveux bleus.

Et l'entretien, qui avait lieu en langue germanique, s'était terminé par ces mots :

– Continue, Hilda, continue ! Écoute, interroge à bon escient... Et puis, fais-toi souple, gracieuse toujours. Le Français a du goût pour la flatterie. Donnes-en à tous autour de toi... Mais à lui surtout, ce jeune marquis de Penvalas, le futur officier... qui doit être aussi ton futur mari, si tu sais t'y prendre, Hilda.

« Eh ! tu ne seras pas à plaindre ! Il s'annonce comme un garçon qui fera tourner bien des têtes... Mais il faut que tu lui tournes la sienne, ma fille. Tu auras heureusement la beauté pour toi... Et en y joignant de l'encens bien dosé, je crois que tu arriveras à tes fins, car il doit être orgueilleux, ce charmant Alain, si j'en juge par ce petit air fier qu'il prend souvent.

– Oui, je le crois aussi, mon cousin... Mais ne craignez rien, je saurai m'arranger pour lui plaire !

En frappant sur l'épaule de sa jeune parente, Otto avait dit en riant :

— Eh ! eh ! tu ne doutes de rien, petite cousine !... Tant mieux ! C'est ainsi qu'on réussit dans la vie !

M<sup>me</sup> de Penvalas avait offert aux Mülbach de rester quelques jours à Runesto, afin d'attendre pour savoir si la mer ne ramènerait pas le corps d'Inès. Ils acceptèrent et demeurèrent huit jours, aucunement gênants, d'ailleurs, montrant tous deux la même amabilité, sachant exprimer discrètement leur reconnaissance... Au bout de ce temps, comme l'Océan ne rendait pas celle qui s'était donnée à lui, dans un accès de démence, les deux époux quittèrent le château, y laissant Florita, sur la demande de la marquise.

Pépita devait revenir à la fin d'octobre pour chercher sa nièce qu'elle emmènerait à Paris. Au printemps, pour obéir au vœu d'Inès, la petite fille reviendrait à Runesto et y passerait l'été.

Avant son départ, Otto alla visiter Ker-Even, avec sa femme... Visite longue, minutieuse, dont il parut d'ailleurs fort satisfait, comme le prouvaient les paroles prononcées, tandis qu'il sortit du logis où Pépita n'était entrée qu'en

frissonnant.

– Elle est merveilleusement située, cette maison !... merveilleusement !... Nous ferons ici ce que nous voudrons ! Je la louerai, Pépita... pour augmenter les revenus de ma pupille. Et ces locataires-là sauront en tirer profit, je te le promets !

Il eut un gros rire, et se frotta les mains.

Puis, s'apercevant de la pâleur, du trouble de sa femme, il demanda :

– Qu'as-tu, chère amie ?

– Je pense à Inès... Ce lugubre logis m'a impressionnée...

– Bah ! bah ! chasse donc ces idées-là ! Viens, nous allons voir cette pointe du promontoire...

Mais Pépita dit d'une voix étranglée par l'émotion :

– Non, non ! je ne puis retourner là... Laisse-moi... Vas-y seul, Otto. Plus tard, quand ce souvenir sera plus lointain, je dominerai l'impression que me cause toujours cet endroit où je l'ai vue pour la dernière fois, dans la tempête.

– Soit !... Je vais faire là une petite reconnaissance, et je reviens.

Pépita s'assit sur le banc de pierre effritée placé sous le figuier, tandis que s'éloignait Mülbach... À l'extrémité du promontoire, l'Allemand s'arrêta... Devant lui s'étendait l'immensité de la pleine mer, aujourd'hui relativement calme, d'un vert profond et lumineux, sous le tiède soleil de la mi-septembre. Des barques passaient, voiles tendues, dans la vibrante lumière. Un vapeur chargé avançait lentement, lourd et noir, crachant une épaisse fumée qui montait en colonne grise dans l'atmosphère claire... Et plus près, en avant de la côte, les rocs se montraient environnés de l'écume des vagues, semblables à des monstres assoupis.

Longuement, Otto considérait tout cela... Un sourire de vive satisfaction glissait entre ses lèvres minces. Il se détourna, regarda la petite baie proche du point où le promontoire se rattachait à la côte... Puis, à pas lents, il revint à l'endroit où il avait laissé Pépita.

La jeune femme demanda :

– Eh bien ! qu'en dis-tu ?

– Parfait ! Quand nous aurons aménagé les souterrains, nous posséderons là une base fort intéressante pour de futurs exploits. Dès l'année prochaine, nous verrons à étudier cela, puis à nous mettre à l'œuvre peu à peu, pour ne pas éveiller les soupçons. Tu m'as aussi parlé d'une grotte sous-marine ?

– Oui... Mais personne n'est certain de son existence.

« Ce peut être une simple légende.

– En effet. Mais il n'est pas impossible non plus que ce soit une réalité. Nous verrons à éclaircir ce point-là. Si elle existait, cette grotte, on trouverait peut-être à l'utiliser magnifiquement ! Vois-tu, Pépita, nous ne savons où peut nous mener la voie du progrès, du travail mystérieux de nos savants, tirant profit des découvertes que d'autres peuples négligent... ou qu'ils nous laissent maladroitement leur soustraire. Mais nous pouvons avoir tous les

espoirs ! les espoirs les plus fous !

Une flamme s'allumait dans son regard, un frémissement d'orgueil passait dans tout son être... Et saisi d'une sorte de délire pangermaniste, Mülbach se mit à exalter la future Germanie, maîtresse du monde, tandis que l'écoutait religieusement Pépita, redevenue l'ardent disciple de son mari.

## X

Un matin de juillet, sept ans plus tard, une jeune fille et une fillette se tenaient sur le quai de la petite gare de Kerhuel, desservant le village de Conestel et le château de Runesto. La jeune fille, c'était Armelle de Penvalas, brune, petite, sans beauté, mais de physionomie douce et gracieuse – en outre, fort distinguée.

La fillette, souple et mince, avait des cheveux d'un chaud blond, doré, un délicat visage et des yeux noirs très veloutés, très expressifs, tour à tour ardents et caressants – des yeux sans pareils, qui mettraient plus tard à l'envers toutes les cervelles masculines, disaient ceux qui connaissaient Florita de Valserres.

En attendant, la petite orpheline se montrait une enfant simple et charmante, douée d'un cœur exquis, d'une rare intelligence et chérissant profondément ses cousins de Penvalas.

Ce matin-là, elle venait avec Armelle au-devant d'Alain, qui arrivait pour passer à Runesto un congé d'un mois. Le jeune marquis de Penvalas, sorti de Saint-Cyr dans les premiers, se trouvait en garnison dans une ville de l'Est depuis deux ans... Florita et lui continuaient d'être les meilleurs amis du monde. Ils s'écrivaient souvent et la fillette confiait à son cousin tout ce qui la touchait.

– Tu es mon frère, Alain, lui disait-elle.

– Toi, tu es ma petite sœur, Flory.

M<sup>me</sup> de Penvalas faisait observer :

– C'est étonnant comme ils s'entendent toujours, et se comprennent à demi-mot, tous deux !... Il n'y a jamais eu entre eux même les petites discussions qui se sont élevées parfois entre Alain et Armelle, si douce, pourtant.

Aussi, Florita se montrait-elle fort impatiente de voir arriver son cousin, et assurait-elle à sa compagne que le train avait du retard.

– Mais non, Florita, il est juste l'heure... Accorde-lui quelques minutes de grâce, voyons !

– Pas aujourd’hui !... Pas quand j’attends mon cher Alain !... Ah ! le voilà, ce train, je crois ?... N’entends-tu pas ?...

– En effet !

Quelques instants plus tard, au tournant de la voie, le train se montrait, approchant sans hâte – tout comme s’il n’y avait pas là une petite cousine trépignant d’impatience, dans l’attente du moment où elle apercevrait un beau sous-lieutenant de dragons, aux yeux bleus fiers et ardents, qui savaient si bien s’adoucir pour elle.

Florita murmura, en promenant un rapide coup d’œil sur la suite des wagons dont les portières s’ouvraient déjà, sous des mains impatientes :

– Pourvu qu’il soit là !... Pourvu qu’il n’ait pas manqué le train !...

Mais non, il ne l’avait pas manqué ! Voici qu’il sautait lestement sur le quai, le bel officier svelte et souple, très élégant dans sa tenue sobre... Et, tout aussitôt, il apercevait la blonde cousine qui s’élançait vers lui, suivie plus posément par Armelle.

– Florita !... Bonjour, chérie !

– Bonjour, mon cher Alain !... Ah ! que je suis heureuse de te voir !

– Et moi, donc, petite cousine !

Quand il eut embrassé Armelle, demandé des nouvelles de sa grand-mère, le jeune homme s'informa :

– Êtes-vous donc venues seules ? Où est miss Juxton ?

Armelle répondit :

– La pauvre miss avait si mal aux dents que nous l'avons obligée à demeurer au logis. Mais nous sommes assez grandes pour nous passer d'elle, mon cher ami.

– Oh ! je ne doute pas de votre sagesse, mesdemoiselles !

Tous trois sortirent gaiement de la gare, salués avec une respectueuse sympathie par les employés, par quelques gens du pays qui se trouvaient là... Florita avait glissé sa main sous le bras d'Alain. Celui-ci la considérait avec attention... et il dit en souriant :

– Tu es toujours ma petite fleur... Tu es toujours la même, Flory...

Elle leva sur lui ses prunelles magnifiques, et ses lèvres s'entrouvrirent dans un sourire charmant.

– Tu me trouves pourtant grandie, Alain ?

– Oui, notablement... Mais je parle des manières, de l'expression... Tâche de n'en changer jamais, chérie.

– Pourquoi en changerais-je ?

Comme en ce moment l'officier et ses compagnes arrivaient près de la voiture, Alain ne répondit pas à la question de Florita... Il adressa un cordial bonjour au vieux cocher ; puis, ayant aidé sa sœur et sa cousine à monter, il s'installa près d'elles tandis qu'un homme d'équipe mettait sur l'impériale la malle du voyageur.

Quand l'équipage fut en marche, Alain demanda, en prenant entre ses mains celles de la fillette, assise près de lui :

– Eh bien ! Florita, quoi de nouveau ? Es-tu contente d'être à Runesto ?... Ne regrettes-tu pas

un peu Paris ?

– Oh ! non, Alain ! Bien des choses me plaisent, là-bas... Mais Runesto, c'est le paradis... surtout quand tu y es, cher cousin.

– Et moi, si je n'y trouvais pas en arrivant ma petite Florita, quelle déception ! Ça va toujours, avec ton oncle et ta tante ?

– Mais oui. Ils me gâtent beaucoup... Cependant, ma vraie famille, c'est vous trois. Je ne suis jamais en confiance avec ma tante Pépita, et moins encore avec mon oncle. D'abord, Alain, je crois que tu m'as communiqué ton antipathie pour les Allemands...

– Tant mieux ! Comme le dit mon oncle, le général de Sambray, on ne s'en défiera jamais assez.

Florita eut une petite moue.

– C'est que j'en suis entourée, moi... Il y a le frère de mon oncle, M. Ulrich Mülbach, le fourreur ; sa femme, une Allemande très épanouie, et leurs enfants, Melchior, un grand bêta ; Lottchen, qui a quinze ans et fait déjà la

jeune fille. Mais ce Mülbach est naturalisé, paraît-il... L'oncle Otto, non...

Alain leva les épaules.

– Ça ne fait pas grande différence, va ! Il reste toujours Allemand, au fond. Et tu travailles beaucoup, à Paris ?... Où en es-tu de tes études ?

Armelle dit, en souriant :

– C'est une jeune savante, mon cher ! Fais-lui passer des examens, tu verras.

– Mais je ne m'en priverai pas !... Et je suis un examinateur sans indulgence, tu le sais, Florita ?

Ils rirent tous trois. Puis, Armelle reprit :

– À propos d'examens, voilà Elsa revenue d'Angleterre, avec tous ses diplômes.

– Ah ! oui, au fait, Elsa ?... Qu'est-ce qu'elle devient ? Je n'ai jamais trop compris pourquoi, ayant appris fort bien l'anglais avec miss Juxton, elle désirait tant aller chercher ses diplômes là-bas.

– Il paraît que l'enseignement de ce collège est excellent de toutes façons. Elsa, en outre, a pu

continuer à cultiver là son talent musical, avec un très bon professeur. Elle aura ainsi deux cordes à son arc, le diplôme du collège lui permettant, si elle le veut, d'obtenir une jolie situation dans un lycée français ou une institution de Suisse, et le professorat musical lui étant ouvert.

– Oui, c'est en effet à considérer... Comment est-elle, autrement ?

– Très bien, très belle femme... et une physionomie si originale ! Grand-mère ne veut pas qu'elle cherche encore une situation. Elle la trouve trop jeune... et trop jolie. Mais c'est une nature sérieuse, toujours égale de caractère...

L'officier déclara :

– Trop égale... Je n'aime pas cela.

Florita dit, en riant, avec un caressant regard :

– Tu aimes mieux une petite fleur changeante comme moi ?

– Certes, ma cousinette !... Changeante à la surface seulement, vive, gaie, ou rêveuse, ou indignée... ou même un peu maussade. Et, au fond, si bonne toujours, si ardente vers le bien,

vers le beau, si généreuse et si aimante...

Il entourait de son bras les épaules de la fillette et mit un baiser sur sa joue rose.

– ... Puis, aussi franche, aussi admirablement franche... Tandis qu'Elsa...

Armelle protesta :

– Oh ! je t'assure, mon ami, qu'Elsa l'est aussi !... Mais elle a une nature différente... peu expansive...

– Il est possible que je me trompe, petite sœur. D'ailleurs, voilà deux ans que je ne l'ai vue...

À ce moment, la route tournait et la mer apparaissait, grise, très houleuse, un peu noyée de brume, dans le lointain.

Alain étendit la main vers la longue maison tassée à la pointe du promontoire.

– Ker-Even est toujours loué ?

– Mais oui, toujours à ces Anglais. Ce sont vraiment des gens bien tranquilles... De temps à autre, des amis viennent les voir en automobile. Ils restent quelques jours, puis repartent. Mon

oncle est bien tombé, avec ces locataires-là, qui ne lui donnent pas du tout d'ennuis et payent exactement.

– Allons, tant mieux ! Cela augmente un peu tes revenus, Florita.

La fillette secoua la tête.

– Oh ! j'en ai plus qu'il ne me faut !... L'oncle Otto m'en met de côté une partie, paraît-il...

Quelques instants plus tard, l'omnibus s'engageait dans l'avenue de Runesto, puis s'arrêtait devant le château.

M<sup>me</sup> de Penvalas attendait son petit-fils sur le seuil. Elle le serra dans ses bras, l'embrassa longuement... Et, après un affectueux échange de paroles, elle prit le bras de l'officier pour se diriger vers le salon.

Dans la vaste pièce, tendue de tapisseries anciennes, éclairée par trois portes-fenêtres, une jeune fille se tenait debout. Elle était grande, bien proportionnée, un peu forte peut-être, pour son âge. Des cheveux d'un noir bleu, souples et brillants, coiffés en bandeaux, encadraient un

visage aux beaux traits, à l'épiderme d'une blancheur laiteuse.

À l'entrée de la marquise et d'Alain, cette jeune personne fit quelques pas en avant...

M<sup>me</sup> de Penvalas dit, avec une intonation affectueuse dans la voix :

– Mon cher Alain, je pense que tu reconnais Elsa ?

Il s'inclina courtoisement.

– Certes !... Vous gardez toujours votre ressemblance avec la fillette d'autrefois, mademoiselle.

L'appellation familière dont il usait jusqu'alors avec la protégée de sa grand-mère ne lui venait plus aux lèvres, maintenant, devant cette Elsa devenue femme.

La jeune fille sourit, en prenant la main que lui tendait Alain.

– On me dit pourtant que j'ai changé... réellement changé...

Appelait-elle ainsi un compliment ?... Celui-ci,

en tout cas, ne vint pas. Les yeux bleus, très brillants sous leurs cils pâles, qui regardaient avec complaisance le jeune officier, ne purent découvrir chez lui aucun signe d'émoi ou d'admiration. Le marquis de Penvalas restait insensible devant la beauté d'Elsa Hoffel.

« Patience, patience ! songeait-elle un peu plus tard, en regagnant sa chambre. C'est un esprit pondéré, sérieux, ce bel Alain. Il n'est pas homme à s'emballer... Mais, peu à peu, je le prendrai... Oui, oui, j'arriverai au but !... Et moi, je l'aimerai... Je l'aime déjà !... Quel homme séduisant ! Quels yeux superbes !... Ah ! oui, je veux que nous soyons l'un à l'autre, Alain de Penvalas ! »

## XI

En revenant un matin d'une promenade en mer avec Florita et le vieil Yves Gouez, qui se maintenait ferme au poste, comme il disait, Alain se croisa, non loin de Ker-Even, avec M. Barwell, locataire du vieux logis depuis sept ans.

Cet homme d'une soixantaine d'années, grisonnant, un peu fort, avait une mine correcte et distinguée.

Il venait passer à Ker-Even quatre ou cinq mois de l'année, avec sa femme, une grande rousse, portant lunettes, qui faisait de longues promenades sur la côte et dans l'intérieur, suivie de ses chiens, deux danois à l'aspect féroce, dont, cependant, nul n'avait eu à se plaindre, dans le pays.

On trouvait ces étrangers un peu originaux. Mais on disait : « Ce sont des Anglais !... » M. Barwell, qui avait, racontait-il, passé vingt ans

dans la marine de commerce, aimait passionnément la mer. La situation de Ker-Even l'avait enthousiasmé... Aussi, M. Mülbach obtenait-il de lui un bon prix, pour cette location ; l'Anglais, fort à l'aise, n'y regardait pas, d'ailleurs... Et il était bien vu dans le pays, à cause de sa générosité...

Pendant ses précédents séjours à Runesto, Alain, parfois, avait eu occasion d'échanger quelques mots avec lui au cours de leurs rencontres assez fréquentes, car M. Barwell, lui aussi, se promenait beaucoup... Aujourd'hui, l'Anglais arrêta le jeune homme et lui tendit la main.

– Vous voilà en congé, monsieur ?... Pour quelque temps ?

– Un mois !... Cela passera vite !

– Eh ! oui... Mais profitez-en bien, du moins.

– C'est ce que je fais !... Nous revenons d'une fort agréable petite excursion en mer, ma cousine et moi.

M. Barwell sourit, en enveloppant la fillette

d'un coup d'œil intéressé.

– Ah ! c'est ma petite propriétaire !... Ma femme et moi nous nous plaisons énormément dans votre Ker-Even, mademoiselle.

Florita riposta gaiement :

– Eh bien ! tant mieux, monsieur !... Comme cela, ma vieille maison sera louée plus longtemps... Pourtant, il me semble que ce doit être bien triste là-dedans !

– Oui, si nous avions votre âge... Mais au nôtre, on aime la solitude. Nous vivons de souvenirs... Ma femme a passé une grande partie de son enfance sur une côte sauvage comme celle-ci, et les fureurs du vent, de la mer ne l'effrayent pas...

Il s'interrompt, en disant :

– Mais pardon, je vous arrête là... Vous étiez peut-être pressés de rentrer ?

– Oh ! pas du tout ! Il y a une heure encore, avant le déjeuner... plus de temps qu'il ne nous en faut pour changer de tenue.

– Eh bien ! je vais faire quelques pas avec

vous, si vous le voulez bien... Votre demeure m'intéresse beaucoup, monsieur de Penvalas, et je souhaitais vous demander quelques détails à son sujet.

Ils revinrent tous trois vers Runesto, à pas lents. Le jeune marquis parlait des origines du château, de la grosse tour, plus ancienne que le reste... Ici, l'Anglais demanda :

– Est-ce là que se trouve l'entrée de ces souterrains dont parle la légende de Ker-Even ?

Alain répondit brièvement :

– Non, ce n'est pas là. D'ailleurs, elle a été murée par l'un de mes ancêtres.

– Ah ! oui, on me l'a dit... Et vous n'avez pas la curiosité d'explorer ?...

– Pas du tout !... Ce furent, si l'on en croit la tradition, des lieux sinistres. Laissons-les à leur silence.

M. Barwell secoua la tête.

– Eh ! je serais plus curieux que vous, monsieur !... Il est vrai que je suis fort amateur de ces histoires légendaires, et des lieux où les situe

la croyance populaire.

« N'y a-t-il pas quelque'une de ces légendes au sujet de votre vieille tour ?

– Plusieurs, même. La plus intéressante est celle-ci : « Une dame de Penvalas, voyant Runesto attaqué par les Anglais, cacha ses trésors. Le château fut pris, les vainqueurs s'y installèrent... Mais quand, le lendemain matin, les soldats cherchèrent leur chef, ils ne le trouvèrent pas, non plus que la châtelaine.

« Jamais, on ne le revit, lui. Mais aussitôt que les Anglais, désespérés, eurent quitté Runesto, la dame de Penvalas reparut. Elle avait les cheveux tout blancs. Et jamais elle ne voulut apprendre à personne ce qu'était devenu le chef anglais. Mais elle fit dire beaucoup de prières, distribuer d'abondantes aumônes, et, jusqu'à sa mort, on la vit triste, comme accablée sous le poids d'un lourd secret..

L'Anglais dit en souriant :

– Il n'y avait pas encore d'entente cordiale, en ce temps-là ! À votre avis, monsieur de Penvalas,

qu'advint-il de mon pauvre compatriote ?

Alain jeta un coup d'œil vers Florita. La fillette, au bord du chemin, cueillait une branche d'églantier... Alors l'officier dit en baissant la voix :

– Je m'imagine ceci : la dame de Penvalas, fort belle, dit la tradition, plut sans doute au chef ennemi. Alors, feignant d'entrer dans ses vues, elle l'entraîna vers quelque oubliette – peut-être dans les souterrains, dont elle referma l'entrée sur lui. L'Anglais mourut là, probablement... Et jamais la pensée de cette agonie ne dut quitter cette femme, qui avait ainsi à la fois sauvé son honneur et tout le pays que les ennemis s'apprêtaient à piller.

– Oui, votre hypothèse me paraît très plausible. Vraiment, c'est fort intéressant, toutes ces vieilles histoires...

Alain proposa :

– Si vous voulez visiter la tour, venez quand il vous plaira, monsieur.

– Oh ! merci !... Je serai enchanté et j'userai

sans trop tarder de cette autorisation...

« Mais je vous laisse ici... À bientôt donc. J'irai faire connaissance avec votre belle vieille tour, monsieur.

Il serra la main du jeune homme et de Florita, puis s'éloigna d'un pas encore alerte.

Alain fit observer, tout en continuant d'avancer :

– Il est agréable, ce M. Barwell !

– Oui, fort agréable...

« Tiens, voilà Elsa qui rentre aussi, là-bas.

– Toute seule ?

– Oui. Elle fait de très longues promenades qui fatiguent Armelle...

– Et toi, tu ne l'accompagnes pas quelquefois ?

Florita secoua la tête.

– Non. Je n'ai toujours pas de sympathie pour elle, Alain. Pourtant, elle est très aimable pour moi... Mais elle l'est pour tout le monde, au reste.

Alain eut un léger sourire d'ironie.

– En effet... Quelquefois, elle l'est presque trop.

Accoutumé aux avances féminines, très observateur, d'ailleurs, le jeune officier avait déjà pu s'apercevoir, en ces quelques jours, de l'effet qu'il produisait sur la pupille de son aïeule, de l'admiration voilée, de l'empressement discret dont il était l'objet... Son amour-propre en était quelque peu flatté. Bien qu'il ne fût aucunement fat, M. de Penvalas n'ignorait pas qu'il possédait un grand pouvoir de charmeur, et que de nombreux cœurs s'offraient à lui. Or, si, obéissant aux solides principes inculqués dès l'enfance, et conservant toujours en outre, dans son souvenir, une enfantine et pure image, il voulait continuer de mener une existence sérieuse en repoussant les tentations si nombreuses sur sa route d'homme riche et séduisant, il ne lui déplaisait pas néanmoins d'être recherché, de voir les plus jolies femmes, et les plus difficiles, quêter son attention, devenir très vite éprises de lui... Et, vraiment, il trouvait assez agréable que

la jeune Suissesse eût été si vivement impressionnée par lui.

Les deux cousins se rencontrèrent avec Elsa à l'entrée de l'avenue. Alain, en lui serrant la main, demanda :

– Bonne promenade, mademoiselle ?

– Excellente !... Je ne me lasse pas de cette côte superbe.

Florita fit observer :

– Je crois que bien peu de personnes n'en apprécient pas la beauté... L'Anglais de Ker-Even, que nous avons rencontré tout à l'heure, nous a dit comme il aimait cette situation.

– Ah ! vous avez vu M. Barwell ?... Depuis qu'il me sait revenue d'Angleterre, il m'arrête aussi quelquefois, et nous causons dans sa langue.

Alain s'informa :

– Trouve-t-il que vous la parlez bien ?

– Mais oui... du moins, il me le dit. Ce peut être par simple politesse. Je crois davantage en

l'opinion de miss Juxton, qui s'est déclarée satisfaite de son élève.

– Et toi, Florita ?... L'anglais, l'allemand, comment cela marche-t-il ?

– L'anglais, très bien... L'allemand, pas mal aussi, prétend l'oncle Otto, mon professeur. Mais elle m'ennuie, cette langue !... Je l'ai dit à mon oncle, qui a paru choqué. Il voulait que je parle toujours allemand chez lui, pour m'habituer ; mais j'emploie le français plus souvent encore, je vous assure !

– Tu es une très bonne patriote, Flory !

Du bout des doigts, Alain, souriant, caressait la joue de sa cousine.

Elle dit vivement :

– Oh ! oui, oui !... J'ai bien du sang espagnol dans les veines, mais, avant tout, je suis Française !

À l'ombre de ses cils blonds, Elsa glissa vers la fillette un coup d'œil hostile, qui se fit presque haineux quand Alain, entourant de son bras le cou de Florita, dit avec une gaieté mêlée

d'émotion :

– Bravo ! petite cousine !

Quand, un peu plus tard, elle fut remontée dans sa chambre, M<sup>lle</sup> Hoffel s'assit près de la fenêtre ouverte, et, le coude contre l'appui, se prit à songer.

Un pli profond barrait son front, qu'elle avait bas et très blanc. Une vive contrariété apparaissait dans son regard...

Puis, levant les épaules, elle murmura, un sourire de défi aux lèvres :

– Une enfant !... Et moi, je suis femme, je suis très belle, tout le monde me le dit... Si je l'avais permis, combien d'hommages aurais-je déjà reçus ? Mais c'est lui que je veux... Maintenant plus que jamais ! Car je l'aime... Je sens que je l'aimerai follement, ce beau Français !

\*

Quelques jours plus tard, Pépita, répondant à

une précédente invitation de la marquise, annonça qu'elle viendrait passer une semaine à Runesto.

Depuis la mort d'Inès, elle avait conservé avec M<sup>me</sup> de Penvalas de bonnes relations. Toutes deux s'écrivaient parfois pour se donner réciproquement des nouvelles de Florita. Et la châtelaine, apprenant que M<sup>me</sup> Mülbach villégiaturait à Trégastel avec sa belle-sœur et ses neveux, lui avait demandé de venir passer quelques jours au château.

Pépita arriva un après-midi, dans l'automobile que son mari avait récemment acquise. M. Mülbach, associé à un banquier d'origine autrichienne installé à Paris depuis de nombreuses années, semblait faire d'excellentes affaires, si l'on en jugeait par son train de vie de plus en plus confortable... Et Madame avait de fort élégantes toilettes, qu'elle portait d'ailleurs avec beaucoup d'aisance.

Le souvenir de sa sœur ne la gênait plus guère maintenant... Néanmoins, elle détourna les yeux quand, le lendemain de son arrivée, au cours

d'une promenade sur la côte, elle aperçut au loin le promontoire de Ker-Even.

Pendant un moment, la terrible vision se représenta à son esprit : Inès, debout, tendant les mains vers la mer furieuse... et puis, tout d'un coup, plus rien...

M<sup>me</sup> Mülbach frissonna...

Et juste à ce moment, Alain, qui marchait près d'elle, fit observer à mi-voix, pour n'être pas entendu de Florita :

– Je ne puis jamais voir Ker-Even, un jour de tempête surtout, sans penser à votre pauvre sœur, madame.

Elle balbutia :

– C'est une évocation douloureuse.

Oui, beaucoup plus douloureuse, beaucoup plus affreuse que ne pouvait le penser Alain !

Dans un chemin creux, les promeneurs croisèrent Mrs. Barwell, toujours suivie de ses chiens. Vêtue d'une jupe grise, d'un tartan écossais, coiffée d'un petit chapeau de toile cirée entouré d'un voile qui ne permettait guère de voir

son visage, l'Anglaise marchait à grands pas, une haute canne à la main... Elle répondit aimablement au salut d'Alain et de ses compagnes. Florita, se détournant, la suivit un moment des yeux, puis fit remarquer :

– Elle n'a pas une allure élégante, cette brave Mrs. Barwell ! Elle marche comme un homme !

« J'aime mieux son mari... Elle, je la crois un peu « marteau »... Et elle ne parle à personne, fait toujours ses promenades seule... C'est une originale !

Alain ajouta en riant :

– Et elle n'est pas une beauté, si l'on en juge par ce qu'on peut apercevoir de son visage... Avec cela, trop grande, maigre, mal bâtie... Et ces cheveux roux !... une vraie tignasse ! Non, il n'a pas eu bon goût, M. Barwell, le jour où il a fait ce choix-là... Ils paraissent fort indépendants l'un de l'autre, car on ne les voit guère ensemble.

Elsa fit observer :

– C'est la manière anglaise... Mais j'ai idée que Mrs. Barwell est une neurasthénique venue

ici pour se soigner.

– Peut-être... Je ne sais si Ker-Even est un lieu bien approprié à une cure de ce genre !

– M. Barwell a l'air de dire que sa femme s'y trouve fort bien. D'ailleurs, en été, c'est supportable.

– Oui, à peu près !... Car les jours de tempête !...

Florita, qui marchait près de son cousin, eut un tressaillement léger. Son regard se dirigeait vers cette pointe de Ker-Even où, lui avait-on dit, sa mère, s'étant imprudemment aventurée un après-midi où la tempête faisait rage, avait été enlevée à la fois par le vent furieux et par une lame déferlante.

Sa mère... Elle se la rappelait... brune, pâle, avec des yeux tristes et lointains.

Mais elle conservait encore une autre vision : celle d'une jeune femme rieuse, élégante, parfumée, qui ne restait guère au logis, à moins que ce ne fût pour y recevoir ses nombreuses connaissances.

Et Florita revoyait aussi la figure amaigrie de son père, le regard pensif, qui ne s'éclairait qu'à la vue de la petite fille.

Plus d'une fois – surtout quand elle se trouvait chez les Mülbach – Florita avait pleuré, le soir, seule dans sa chambre, à la pensée qu'elle se trouvait orpheline, au souvenir de ce père, de cette mère qui, tous les deux à leur manière, l'aimaient tendrement.

Et aujourd'hui, des larmes lui montaient aux yeux, tandis qu'elle regardait Ker-Even, la sombre maison que chauffait cet après-midi un brûlant soleil... Une fois de plus, sa vive imagination évoquait l'affreuse chose – plus affreuse qu'elle ne le pensait, car on lui avait caché que sa mère, dans un accès de folie, s'était volontairement offerte à la mer dévorante.

Et elle voyait la jeune femme saisie, emportée, roulée par ces vagues énormes, sombrant en quelque'un de ces gouffres sous-marins, nombreux, disait-on, aux alentours de Ker-Even.

Une main, tout à coup, se posa sur son épaule... Alain, qui marchait près d'elle, se

penchait un peu en disant à mi-voix, d'un ton ému et tendre :

– Tu penses à ta pauvre maman, ma Florita ?

Elle leva sur lui ses yeux brillants de larmes.

– Oui... j'y pense très souvent, mais particulièrement quand j'aperçois Ker-Even.

« Vois-tu, Alain, j'aurais mieux aimé que cette maison ne fût pas louée... C'est là qu'« elle » est venue pour pleurer papa... là que je l'ai vue pour la dernière fois...

– Je comprends ce sentiment... Mais ton oncle Mülbach a cru bien faire, en augmentant ainsi ton revenu.

– Aussi, je ne lui en fais pas de reproches... Mais je dis que si j'avais été libre, je ne l'aurais pas louée – quitte à me priver un peu.

À Runesto, les promeneurs trouvèrent M. Barwell, qui venait de visiter la tour, sous la conduite d'un domestique auquel le jeune châtelain avait donné précédemment ses instructions. L'Anglais, homme fort discret, avait tardé un peu avant d'user de l'autorisation

accordée... Ceci plut à M. de Penvalas, qui invita l'étranger à voir quelques autres parties du château, fort intéressantes.

La chapelle, entre autres, contemporaine de la tour, – antérieure même à celle-ci, disaient les connaisseurs, – méritait par son ancienneté, son genre primitif, l'attention que lui accorda M. Barwell.

C'était un petit monument trapu, en granit sombre, décoré, à l'intérieur, de quelques sculptures assez grossières. Une ouverture en plein cintre donnait accès sous son porche très bas, d'où l'on pénétrait à l'intérieur... D'anciens vitraux tamisaient un jour avare, mystérieux, et il fallait un moment pour distinguer l'autel, les statues, les sarcophages bordant l'allée – tout cela fait du même granit foncé, devenu presque noir sous l'action des années.

Les Penvalas, depuis des siècles, étaient inhumés dans la crypte qui existait sous la chapelle, sauf certains d'entre eux qui avaient tenu à reposer dans la chapelle même. Leurs restes occupaient ces tombeaux lourds et sévères,

décorés seulement d'une croix et des armoiries de la famille, sculptées dans le dur granit.

M. Barwell examinait tout avec intérêt, s'arrêtait longuement devant les vitraux encastrés dans les étroites fenêtres...

– Très beaux, vraiment !... Intéressante, cette chapelle... Période romane primitive...

« La crypte date de la même époque, sans doute ?

– Non, elle est beaucoup plus ancienne, d'après la tradition. Mais elle ne présente rien de particulier. Les tombeaux sont à peu près semblables à ceux que vous voyez là. Il y règne une fraîcheur glaciale qui la rend plutôt dangereuse à visiter, par des temps comme ceux-ci.

L'Anglais n'insista pas... Mais, au passage, il jeta un coup d'œil de regret vers la porte cintrée, large et basse, qui donnait accès à cette crypte funéraire.

Dehors, il remercia.

– Je vous suis infiniment reconnaissant,

monsieur, de m'avoir montré ces curieuses parties de votre vieille demeure !... Mais je vous ai dérangé... Votre famille va me trouver insupportable !...

Alain sourit.

— Non, non ! Ma famille n'est pas si tyrannique, rassurez-vous !

— Présentez-lui toutes mes excuses. Au revoir, et merci, monsieur !

Alain eut une courte hésitation... Devait-il offrir à l'étranger de venir saluer sa grand-mère, et de prendre le thé avec eux ?... Pourquoi pas ?

Ce M. Barwell était un homme distingué, intelligent, plutôt sympathique... M<sup>me</sup> Mülbach, qui l'avait connu à Paris, chez des amis communs, le déclarait d'excellente famille et d'une honorabilité inattaquable.

L'Anglais ayant accepté l'invitation, simplement, comme elle lui était faite, il se trouva quelques instants plus tard sur la terrasse, avec les châtelains, Pépita et Elsa... Mis en confiance, il apprit à ses hôtes que sa femme —

comme l'avait pensé M<sup>lle</sup> Hoffel – était atteinte de neurasthénie, et s'obstinait à ne voir personne, à sortir seule, à ne presque pas parler, même à lui.

– Je vous assure que c'est un dur souci pour moi, ajouta-t-il, mélancoliquement. Les médecins m'ont donné peu d'espoir de guérison. Pourtant, je ne désespère pas. Ici, elle se trouve toujours mieux... Mais nous ne pouvons y demeurer tard dans la saison... Il faut, dès octobre, en partir, et regagner notre villa de Nice.

« J'ai, heureusement, des domestiques dévoués, qui m'aident à la soigner et la surveillent un peu, car cet état-là n'est pas sans me donner des inquiétudes.

M<sup>me</sup> de Penvalas demanda :

– Ce sont des Suisses, je crois ?

– Oui, des Bernois, un excellent ménage, depuis longtemps à notre service.

Elsa dit en souriant :

– Des compatriotes à moi... Je leur ai parlé un jour, et j'ai reconnu aussitôt le mauvais allemand de Berne.

M. Barwell, qui ne lui avait accordé jusqu'alors qu'une attention distraite, se tourna vers elle.

– Ah ! oui, c'est vrai, vous êtes aussi de ce pays, mademoiselle !... De quel canton ?

– Zurich, monsieur.

– Je connais... Jolie ville ! Un lac superbe !

Et la conversation s'engagea sur la Suisse, que connaissaient presque tous les interlocuteurs.

## XII

Il pleuvait, le lendemain – cette même petite bruine qui avait accueilli autrefois l'apparition dans le pays de Walther Hoffel, le colporteur, et de sa fille Elsa.

Néanmoins, Alain déclara, en sortant de table, qu'il allait partir en promenade.

– J'aime ma vieille Bretagne par n'importe quel temps, et je n'ai plus beaucoup à en jouir ! Donc, je ne perds pas cet après-midi. Qui vient avec moi ?

Seule Florita s'écria :

– Moi, Alain !... Je vais mettre des caoutchoucs et un manteau et je suis à toi.

Des yeux bleus, vifs et passionnés, s'étaient levés sur le jeune homme. Elsa disait ainsi clairement : « Moi aussi, je ne demande pas mieux, si vous le permettez ! »

Mais Alain parut ne rien voir. S'il lui était agréable qu'on le recherchât, il ne voulait pas encourager cette passion devinée, chez la protégée de son aïeule.

Il partit avec Florita, encapuchonnés tous deux, gais et alertes... Elsa, de la fenêtre de la bibliothèque, les suivit d'un regard sombre, tandis qu'ils traversaient la cour. Puis, elle se tourna vers M<sup>me</sup> Mülbach, occupée à parcourir des revues, à quelques pas de là...

— Ne m'aviez-vous pas parlé, hier, madame, d'un chapeau que vous désiriez retoucher, avec mon aide ?

Pépita leva les yeux, hésita une seconde, en regardant la jeune fille... Puis, elle dit en souriant :

— Mais oui, mademoiselle... Vous êtes si adroite... Quelques conseils me seraient précieux pour cet arrangement.

— Tout ce que vous voudrez... Je suis à votre entière disposition. Peut-être pourrions-nous profiter de cet après-midi pluvieux ?

– Certainement !... Venez dans ma chambre, je vous montrerai le chapeau en question.

Elles quittèrent la bibliothèque... Quand la porte se fut refermée sur elles, M<sup>me</sup> de Penvalas fit observer :

– Elle est toujours prête à rendre service, cette charmante Elsa !...

Armelle et miss Juxton approuvèrent d'une seule voix.

Dans sa chambre, M<sup>me</sup> Mülbach, après avoir fermé soigneusement la porte, prenait place sur un petit canapé, en faisant asseoir Elsa près d'elle.

– Tu as quelque chose de particulier à me dire, Hilda ?

– Oui, ma cousine... Mais peut-être feriez-vous mieux de me donner mon nom d'emprunt, même quand nous sommes seules ? Mon père faisait toujours ainsi...

« Vous pourriez vous tromper, devant témoin... Il est vrai que cela n'aurait pas grande importance... Mais mieux vaut éviter ce qui

pourrait donner prise au soupçon...

– Tu as raison, chère... Décidément, tu es une fille prudente, et je pourrai dire encore à Otto qu'il fait bien de placer en toi sa confiance.

Elsa eut un orgueilleux sourire.

– Oui, je lui ai déjà rendu quelques services... Je lui en rendrai encore de bien plus importants, à l'avenir ! Surtout si j'arrive à ce que je veux, c'est-à-dire à épouser le marquis de Penvalas, officier de grand avenir, neveu et cousin d'officiers supérieurs, dont l'un occupe une haute situation dans l'état-major... Quelque peu parent, aussi, d'une importante personnalité anglaise ayant d'étroites accointances avec le Foreign Office... En un mot, le mari qu'il me faut, au point de vue... patriotique... sans parler de mes sentiments personnels, qui s'accordent parfaitement avec la mission que j'ai à remplir.

Pépita mit sa main sur l'épaule de la jeune fille, en souriant.

– C'est-à-dire que tu l'aimes, ce beau lieutenant de Penvalas ?

Les yeux bleus étincelèrent. Elsa dit, ardemment :

– De toute mon âme !... Je veux être à lui !... Je veux qu'il soit à moi... Je veux qu'il m'aime, qu'il soit prêt à tout me sacrifier, si je l'exige de lui, un jour !

– Quoi ! fais-tu allusion à... une trahison possible ?

– Oui !... Pourquoi pas ?...

« D'autres l'ont fait, avant lui, pour l'amour d'une femme.

M<sup>me</sup> Mülbach secoua la tête :

– Je ne sais trop si M. de Penvalas serait facile à circonvenir de cette manière !... Il doit être fort énergique et volontaire...

Elsa l'interrompt :

– En tout cas, il ne s'agit pas de ceci, pour le moment. D'abord, je dois arriver à me faire aimer, puis épouser... Or, je vois déjà un obstacle à la réalisation de mes vœux – un terrible obstacle.

– Quoi donc ?

– Dites : qui donc, plutôt. N’avez-vous rien remarqué ? Rien deviné ?

– Mais non !... Explique-toi !...

– Eh bien ! Florita...

M<sup>me</sup> Mülbach sursauta, en regardant sa jeune parente, d’un air ahuri.

– Florita ?

Elsa eut un rire bref.

– Heureusement, je suis plus observatrice que vous !

« Oui, Florita, la petite cousine chérie, qu’on aime comme une sœur... qu’on aimera peut-être bientôt autrement...

– Elsa, tu m’abasourdis !... Jamais je n’aurais imaginé cela !... Elle n’a que quatorze ans !...

– Soit. Mais elle est pour moitié de race espagnole, et dans deux ans, elle sera une jeune fille, pouvant déjà songer au mariage, d’autant plus qu’elle aura certainement hâte, vu sa situation d’orpheline, d’avoir un foyer à elle... Et

elle sera merveilleusement belle, séduisante comme bien peu, je dois le reconnaître, quoiqu'elle soit pour moi la rivale – une rivale dangereuse entre toutes.

M<sup>me</sup> Mülbach répétait avec stupéfaction :

– Florita !... Florita !... Jamais je n'aurais pensé à cela !... Elle est si enfant !... M. de Penvalas et elle se traitent en frère et sœur...

Elsa rit de nouveau.

– Oui... Jusqu'au moment où ils s'apercevront qu'il s'agit d'autre chose... Et cela ne tardera peut-être pas beaucoup... Or, voilà précisément ce qu'il faudrait empêcher... prévenir... Car, lutter contre votre nièce telle qu'elle sera dans deux ans seulement, ce serait, pour moi, aller au-devant d'un échec... si d'ici là je n'ai pas réussi à prendre un complet empire sur M. de Penvalas... Et je puis difficilement espérer y parvenir – je le comprends mieux chaque jour – tant que cette petite sera là, occupant sans cesse l'attention de son cousin, l'admirant ingénument et faisant de lui ce qu'elle veut – déjà.

– Oui, cela, je l’ai remarqué... Pourtant, il ne paraît pas avoir, par ailleurs, une volonté bien maniable.

– En effet. Mais devant un désir de Florita, il remuerait ciel et terre... Elle a une façon de le regarder, avec ses yeux noirs qui semblent toujours, pour lui, pleins de caresses...

Elle s’interrompt un moment, le visage frémissant, les lèvres contractées.

– Je vous le dis, cousine Pépita, ils sont, dès maintenant, amoureux l’un de l’autre. Mais cela peut se réparer encore... Dans un an ou deux, il serait trop tard.

– Que faut-il faire, mon enfant ?

– Premièrement, vous arranger pour que l’été prochain, quand le lieutenant de Penvalas viendra ici en permission, Florita ne s’y trouve pas.

– Mais ce ne sera pas facile !... Je l’envoie toujours à M<sup>me</sup> de Penvalas au mois d’avril, jusqu’en novembre. Quel prétexte donner pour la rappeler, précisément quand son cousin devra venir ?

– Vous ferez la malade, et vous aurez besoin des soins dévoués de votre nièce... Ou bien, avec le cousin Otto, vous combinerez un autre prétexte.

– Oui... Enfin, je ferai de mon mieux !... Et ensuite ?

– Secondement, vous me trouverez ma situation d'institutrice dans une famille de Reims.

– Reims ?... La garnison de M. de Penvalas ?

– Précisément.

– Que veux-tu faire ?

– Je ne sais... Une fois là-bas, je combinerai un plan pour arriver à mes fins.

– Soit encore !... Otto a des amis à Reims, des gens bien placés. On te trouvera, par eux, ce que tu désires.

– Une famille d'officiers, de préférence. Tout en travaillant à mes affaires de cœur, je pourrai ainsi faire par ailleurs besogne utile.

– Très bien ! J'expliquerai à Otto ce que tu désires. Il a été fort satisfait des renseignements

que tu as pu obtenir pendant ton séjour en Angleterre.

– J’ai fait de mon mieux... C’est une bonne idée qu’il a eue de m’envoyer là-bas – soi-disant pour acquérir mes diplômes de professeur d’anglais. M<sup>me</sup> de Penvalas n’y a vu que du feu... Elle est d’ailleurs toujours si bien disposée pour moi que je peux lui demander n’importe quoi.

– Mais acceptera-t-elle que tu t’en ailles comme institutrice, elle qui te trouve trop jeune encore pour prendre une position.

Elsa leva les épaules.

– Je le lui ferai accepter... Il me suffira de dire que je ne veux pas être à sa charge, que ma fierté ne peut supporter cette idée... Elle n’en aura ensuite que plus d’estime pour moi. Ne craignez rien, cousine Pépita, je saurai m’arranger !

– Oh ! je n’en doute pas !... Otto m’a dit plus d’une fois : « Elle ira loin, cette petite ! »

Un sourire de satisfaction orgueilleuse glissa entre les lèvres d’Elsa.

Pépita la considérait avec attention... Elle dit,

au bout d'un moment :

– Tu es très belle, mon enfant... Il me semble difficile que M. de Penvalas reste insensible...

– Oui, si l'autre ne se met pas en travers de ma route. C'est pourquoi je vous demande de l'écartier, momentanément – jusqu'à ce que mon but soit atteint.

– J'ai compris. Ce sera fait, Elsa... Mon mari, d'ailleurs, sera le premier à nous aider, car il paraît tenir énormément à ce mariage...

– Oui, il me l'a dit, naguère... Et moi, j'y tiens pour deux raisons, que je vous ai apprises tout à l'heure. Maintenant, je vous laisse, chère cousine... Vous ferez un petit changement à l'un de vos chapeaux, puisque j'ai choisi ce prétexte... à moins que je m'en charge ?

– Non, non, laisse donc cela, ma petite ! Personne ne s'en apercevra !

– Évidemment ! Il n'y aurait eu que Florita, qui remarque tout... Mais, justement, elle n'était pas là.

En se levant, Elsa ajouta :

— Helmer, tout à l'heure, m'a donné rendez-vous pour demain, par le signe convenu... Il a pu s'en donner aujourd'hui à examiner le vieux Runesto ! Voilà déjà pas mal de temps qu'il souhaitait faire cette petite expédition... Et M. de Penvalas s'y est prêté fort aimablement.

La jeune fille se mit à rire, et Pépita lui fit écho.

Puis, M<sup>me</sup> Mülbach fit observer :

— Ne crains-tu pas qu'on te remarque quand tu vas à ces rendez-vous ?

— Qu'importe ! Les alentours de Ker-Even ne sont pas clos, s'y promène qui veut... Et j'ai toujours eu soin de dire que j'aimais énormément ce point de la côte. On ne peut trouver étonnant que j'en fasse de temps à autre le but de mes promenades. Oh ! je me doute pourquoi Helmer me fait venir ! Il voudrait absolument connaître le lieu exact où se trouve l'autre entrée des souterrains, celle de Runesto, murée, prétend-on. En bas, il n'a pu la découvrir... Selon ses instructions, j'ai interrogé ici, discrètement, les uns et les autres, la marquise et Armelle en

particulier. Mais personne ne sait rien. M<sup>me</sup> de Penvalas m'a dit que, seul, son petit-fils connaissait l'endroit où existait jadis cette issue. C'est un secret que se transmettent les chefs de famille, et qu'elle-même ignore, prétend-elle. En tout cas, si elle le sait, elle ne m'en a rien dit et Armelle pas davantage.

– Alors, que peux-tu faire ?... Que veut te demander Helmer ?

– Eh ! que j'essaye d'avoir ce renseignement par M. de Penvalas lui-même ! S'il croit que je vais y arriver comme cela, de but en blanc !... Il n'est pas un petit jeune homme qu'on tourne à son gré, Alain ! Il a pleine conscience de sa valeur, et pour le moment je lui suis indifférente. Donc, Helmer attendra... Il a de quoi s'occuper, d'ailleurs, en explorant, dans son petit cotre, les alentours de Ker-Even avec ce vieil Yves Gouez, ravi de voir son élève, un ancien marin aussi, déjà presque aussi bien instruit que lui au sujet des passes dangereuses qui avoisinent la côte.

Et Elsa se mit à rire, en ajoutant :

– Soyez sans crainte, ma cousine, tout sera prêt et bien prêt le jour du grand déclenchement !

## XIII

Un matin de l'hiver suivant, Alain reçut une lettre de sa grand-mère, l'informant qu'Elsa sollicitait l'autorisation de travailler dès maintenant pour gagner sa vie.

« Elle veut chercher un poste d'institutrice, ajoutait la vieille dame. Je la trouve bien jeune encore, et surtout de physionomie un peu trop... originale. Qu'en penses-tu, mon cher enfant ? Donne-moi ton avis... Elle déclare que sa dignité s'oppose à ce qu'elle vive plus longtemps à notre charge. Ce sentiment est fort bien de sa part, et ne m'étonne pas, étant donné sa délicatesse habituelle... Je lui ai déclaré naturellement que nous la considérons comme l'une des nôtres, et qu'elle ne se fasse pas de scrupules à ce sujet. Mais elle a beaucoup insisté... J'attends donc ton avis, pour me décider. »

Alain répondit, le lendemain :

« Le désir de cette jeune fille est tout à son honneur, comme vous le dites, grand-mère. Néanmoins, il est certain que dix-neuf ans, c'est un peu jeune – quoique Elsa paraisse plus que cet âge. Voici donc mon avis : qu'elle attende un an encore, et puis nous verrons, l'hiver prochain. »

Ce fut la décision qui prévalut. Elsa déclara qu'elle avait toute confiance dans le jugement de M. de Penvalas... En réalité, elle était beaucoup trop adroite pour s'élever contre l'avis du jeune homme, bien qu'il retardât l'exécution de son plan.

À la fin d'août, Alain arriva à Runesto, avec un congé de quinze jours seulement. Deux lieutenants étaient malades, dans son régiment, un autre allait se marier... Enfin, peut-être, un peu plus tard, obtiendrait-il une ou deux semaines encore !

Le jeune homme eut une vive déception en ne rencontrant pas Florita au château. Son oncle, quelques jours auparavant, était venu la chercher en automobile, pour l'emmener à Biarritz, où se trouvait sa tante, malade, et qui désirait l'avoir près d'elle.

– Alors, je ne la verrai pas cette année, ma fleurette ?... Si j'avais eu seulement une permission un peu plus longue, je serais parti quatre ou cinq jours plus tôt pour aller l'embrasser là-bas.

Elsa, qui se tenait cette fois près de la marquise, au seuil du château, pour accueillir le voyageur, baissa un peu les paupières sur ses prunelles où s'allumait un éclair de colère.

Et ses lèvres se serrèrent, nerveusement, un peu plus tard, en entendant Alain s'informer de Florita, près de sa grand-mère et de sa sœur :

– Toujours charmante, cette petite Florita ?... Toujours simple et naturelle, comme un vrai petit enfant ?

– Toujours !... Et vive, et ardente !... Et si

bonne, si délicate ! On ne peut rêver créature plus attachante !... et plus ensorcelante.

Une vive lueur traversa le regard d'Alain, tandis qu'il disait, avec un sourire nuancé d'émotion :

— Oui, c'est une petite enchanteresse... une enfant délicate.

Le jeune officier, dès le lendemain de son arrivée, commença des promenades dans ces alentours familiers, chers entre tous, en les entrecoupant de visites à quelques châtelains du voisinage. Armelle l'accompagnait, avec son fiancé, M. de Marsy, officier d'artillerie, fils d'un de ces voisins. Mais Elsa était rarement invitée à se joindre à eux... Elle ne voyait guère Alain qu'aux repas, et le soir, quand tous se trouvaient réunis dans la bibliothèque ou l'un des salons. À ce moment-là, M. de Penvalas demandait généralement de la musique. La jeune fille se mettait au piano, et jouait les morceaux préférés du châtelain. Elle avait un beau talent et, en particulier, interprétait à la perfection des transcriptions de Wagner, que M<sup>me</sup> Mülbach lui

avait envoyées comme étrennes, cette année-là.

Parfois, Alain prenait son violon, et ils parcouraient alors le cycle des œuvres classiques, dont était fort amateur le jeune homme. Elsa trouvait toujours moyen de glisser quelque discrète flatterie, à l'adresse de son partenaire... Et puis il y avait ce regard, passionné, brûlant, presque adorateur...

Alain pensait avec une impatience mêlée d'une satisfaction d'amour-propre dont il n'avait pas conscience :

« Bon, encore une à décourager poliment !... Elle est tout de même quelque peu effrontée, cette Elsa, pour me laisser voir ainsi les sentiments que je lui inspire !... Ma grand-mère qui la dit si sérieuse ! Dans sa position surtout, ici, elle devrait garder un peu plus de réserve. »

Néanmoins, comme la passion d'Elsa flattait chez lui ces fibres secrètes de l'orgueil que possède à peu près tout être humain, il inclinait un peu, vers les derniers temps de son séjour, à rechercher la société de la jeune Suissesse, causeuse intelligente et agréable.

Un matin, en descendant, il croisa dans le vestibule Elsa qui revenait du jardin, les mains pleines de fleurs cueillies pour orner les jardinières. Elle était très en beauté, les yeux brillants, son teint laiteux animé d'une rougeur légère, un agréable sourire aux lèvres...

– Vous voilà parti en promenade, monsieur ?... Sur mer, probablement ?

– En effet. J'ai donné hier mes instructions à Yves Gouez, en cas de beau temps.

– L'air est délicieux, ce matin !... Vous ferez une charmante excursion.

Il demanda en souriant :

– Voulez-vous en prendre votre part ?... Je vous invite à m'accompagner sur la *Marie-Antoinette*.

– Oh ! Vous êtes trop bon !... Mais je vous dérangerai...

– Pas du tout !... Et puisque vous aimez les promenades en mer...

– Oh ! énormément !... J'accepte donc, tout simplement. Une minute pour déposer ces fleurs,

et je suis à vous.

– Ne vous pressez pas ; j’ai le temps.

Pendant qu’il attendait Elsa, M. de Penvalas prit connaissance d’une lettre de Florita, qu’il venait de trouver dans son courrier... La fillette, une fois de plus, en ces termes affectueux et charmants dont elle avait le secret, disait tout son chagrin d’être loin de Runesto, précisément pendant le moment où son cousin s’y trouvait.

Puis, elle donnait des nouvelles de M<sup>me</sup> Mülbach...

« Tante Pépita paraît aller un peu mieux, depuis que je suis là. Elle dit que ma présence lui fait du bien... Ce qu’elle a au juste, je ne le sais trop. Elle ressent, paraît-il, la nuit surtout, des douleurs atroces dans les jambes. Les médecins qu’elle a consultés à Biarritz ne l’ont pas soulagée. Aussi ne veut-elle plus en voir, et se soigne-t-elle à son idée, avec des tisanes... Peut-être, après tout, a-t-elle raison ! »

Comme Elsa revenait, Alain replia le feuillet, se réservant de finir cette lecture plus tard.

Ils partirent tous deux, se dirigeant vers la crique... Comme ils approchaient, ils virent un petit cotre qui s'éloignait de l'embarcadère que M. de Penvalas avait fait construire, et dont il autorisait le locataire de Ker-Even à faire usage.

Elsa fit observer :

– Voilà M. Barwell qui profite, comme nous, de cette radieuse matinée.

– Oui. Quelqu'un est avec lui... Sans doute un de ses amis. En ce moment, il y a, paraît-il, quelques hôtes à Ker-Even.

Un instant plus tard, les deux jeunes gens s'embarquaient sur le Marie-Antoinette, et la barque élégante s'éloignait, dirigée par Yves Gouez assis au gouvernail. La brise de mer, toujours forte en ces parages, tempérerait l'ardeur du soleil d'août. Des éclairs d'or jaillissaient de la houle lumineuse, sur laquelle dansaient quelques barques à l'horizon, très clair ce matin, une silhouette d'île se distinguait, longue et

basse...

Les deux jeunes gens échangeaient quelques mots à bâtons rompus... Elsa, pensive, laissait pendre dans l'eau sa belle main blanche, un peu forte. Elle avait un corsage blanc, dont l'échancrure du col et les manches transparentes laissaient voir un cou bien fait et de beaux bras, de la même teinte laiteuse que le visage. Le chapeau de paille gris perle – une simple cloche décorée d'une aile noire – était posé de côté, découvrant ainsi une partie des beaux cheveux lustrés, « des cheveux bleus », comme disaient les bonnes gens du pays... Cette chevelure de brune et ce teint de blonde ou de rousse constituaient le caractère singulier de la beauté d'Elsa, qui frappait toujours vivement, quand on la voyait pour la première fois.

Alain pensait :

« Oui, elle est très belle. Elle n'est pas du tout ordinaire, cette Elsa. »

De temps à autre, en lui parlant, la jeune fille le regardait, et il revoyait dans ses prunelles la chaude admiration qui lui donnait un petit

frémissement de plaisir.

Le vieil Yves fronçait un peu ses sourcils en broussailles, et glissait vers les jeunes gens des coups d'œil mécontents. Cette demoiselle Elsa ne lui avait jamais beaucoup plu. Est-ce que M. Alain s'imaginerait de lui faire la cour ?... C'est qu'elle le regardait avec des yeux doux, la jeune personne !... Pas étonnant, d'ailleurs, car M. le marquis était bien fait pour que toutes les femmes fussent toquées de lui. Mais il ne faudrait tout de même pas qu'elle lui fît faire des bêtises, cette étrangère recueillie par la charité de la marquise !

Or, par « bêtises », le vieux marin entendait particulièrement le mariage du châtelain de Runesto avec une femme qui n'était pas de son rang. Car Yves Gouez, sur ce chapitre, était autant et plus intransigeant que quiconque.

Deux heures plus tard, la *Marie-Antoinette* accostait à l'embarcadère... Alain, quittant la barque le premier, tendit la main à Elsa. En posant le pied sur le petit ponton, la jeune fille heurta une poutre qui ressortait, et faillit tomber...

Alain étendit les bras pour la soutenir. Pendant quelques secondes, elle s'appuya contre lui, palpitante, émue, ses cheveux, légèrement parfumés, frôlant le visage du jeune homme...

Puis elle se redressa, rougissante, en murmurant :

– Oh ! pardon !... Quelle maladroite je suis !

Leurs regards se rencontrèrent... Celui d'Elsa, confus et amoureux, celui d'Alain un peu troublé.

M. de Penvalas détourna les yeux, en disant :

– Il faudra que je fasse arranger cela. Vraiment, c'est un peu dangereux.

Ils n'échangèrent que de rares paroles, jusqu'à Runesto. Une lueur de vive satisfaction brillait dans les prunelles d'Elsa. Elle était persuadée d'avoir fait aujourd'hui un grand pas vers la réalisation de ses désirs.

En arrivant au château, les promeneurs virent dans la cour une fort belle automobile découverte... Alain s'informa près d'un domestique debout au seuil d'une porte :

– Qui est là, Joseph ?

– M. de Ronchay, monsieur le marquis.

Alain s'exclama :

– Maurice !... Oh ! par exemple !

Elsa dit en riant :

– Il vient donc se réconcilier avec M<sup>me</sup> de Penvalas ?

Car il y avait brouille, depuis plusieurs années, entre la marquise et son petit-neveu, qui était en même temps son filleul.

Maurice, fort paresseux, n'avait jamais fait que de piètres études. Son service militaire une fois terminé, il refusa d'écouter les conseils de sa tante, qui cherchait à lui persuader de s'occuper utilement... Il y eut, à ce sujet, entre eux, plusieurs discussions. Puis, un jour, le jeune homme, cédant aux suggestions d'une femme dont il s'était entiché, prononça des paroles irrespectueuses qu'il refusa de rétracter... Et Runesto, de ce fait, lui fut désormais fermé.

Pendant un assez long temps, les Penvalas n'entendirent plus parler de lui autrement que par des parents ou amis communs... Car Alain, fort

irrité contre son cousin que M<sup>me</sup> de Penvalas avait entouré d'affection, ne conservait avec lui aucune relation.

Puis, un jour, il apprit que le mauvais génie de Maurice l'avait lâché... Un peu après, une de leurs cousines, agissant comme intermédiaire, parla de réconciliation.

Mais Alain déclara :

– C'est à lui de faire les premiers pas, du moment où il s'agit de ma grand-mère, qu'il a si gravement offensée.

Depuis lors, six mois s'étaient écoulés.

Le jeune comte de Ronchay n'avait plus donné signe de vie... Mais comme, au fond, il n'était pas un mauvais garçon, et aimait sincèrement sa grand-tante, voilà qu'il se décidait, malgré tout...

M. de Penvalas le trouva dans le salon, assis près de la vieille dame qui, généreusement, avait déjà tout pardonné.

Les deux cousins se donnèrent une franche accolade... Et Alain dit gaiement :

– Eh bien ! mon vieux, puisque,

malheureusement, je dois partir après-demain, tu me remplaceras ici.

Maurice s'exclama :

– Suis-je bête, de n'être pas venu quinze jours plus tôt !... Comme cela, je ne profiterai pas de toi. Mais j'irai te voir à Reims, mon cher. Avec l'auto, ça ne compte pas, cette distance-là.

M<sup>me</sup> de Penvalas dit, en souriant :

– Sais-tu ce que m'apprend Maurice ?... Désormais, il va s'occuper lui-même de sa propriété de Vanelles.

– Oui... J'essayerai, du moins.

Alain considéra son cousin d'un air incrédule.

– Sérieusement, hein ?

– Mais oui... Mais oui...

Comme Armelle entrait à ce moment-là, M. de Ronchay ne parla pas davantage de ses projets relatifs à une occupation sérieuse, projets auxquels Alain ne croyait guère. Le mieux, comme le dit un peu après le jeune homme à sa grand-mère, serait de l'engager à se marier le

plus tôt possible, car sa nature faible, vaniteuse et indolente était susceptible de tomber encore sous une influence néfaste.

## XIV

Elsa éprouva quelque déception en voyant M. de Penvalas lui témoigner une froideur un peu hautaine, pendant les quarante-huit heures qui précédaient son départ.

Elle pensa :

« Il est fort... très fort... Je ne l'aurai pas facilement ! »

Mais comme elle avait remarqué le trouble passager d'Alain, comme elle avait une très grande confiance dans son habileté, en même temps que dans la puissance de sa beauté, M<sup>lle</sup> Hoffel conservait tout son espoir.

« J'ai commencé d'entamer son indifférence, écrivait-elle à M<sup>me</sup> Mülbach. C'est un résultat vraiment appréciable. Et maintenant, je veux poursuivre mon avantage... Je n'ai pas de plan fixé. Mais faites-moi aller à Reims et, là-bas,

j'aviserai, selon les circonstances. Je vous recommande tout particulièrement de vous arranger pour qu'il ne revoie pas Florita avant que notre mariage soit conclu, et pendant quelque temps après... Le plus prudent, même, serait de marier aussitôt que possible la petite, que je ne me soucierais pas de voir continuer avec Alain ses façons de « petite sœur ». Vous me trouverez peut-être exigeante, cousine Pépita ?... Je m'excuse de cette comédie que je vous oblige à jouer... Mais mon cousin Otto jugera sans doute que j'ai quelque droit à demander cela, en retour des services que j'ai déjà rendus, en récompense anticipée de ceux, bien plus considérables, que je serai appelée à rendre en devenant marquise de Penvalas. Car faciliter ce mariage, et me donner les moyens d'exercer sans conteste mon influence sur Alain de Penvalas, ce n'est pas seulement contribuer à mon bonheur, mais aider puissamment au triomphe de notre Germanie. Donc, éloignez Florita de son cousin, mariez-la tôt... à l'étranger si possible pour qu'Alain, plus tard, n'ait pas l'occasion de la voir souvent.

« M. de Ronchay est ici, réconcilié avec les

Penvalas. Vous vous souvenez sans doute de lui, cousine, car vous l'avez vu autrefois à Runesto... Il est toujours le même gros garçon blond, paresseux, poseur – un être insignifiant en somme, une pâte molle. Si je n'avais aimé Alain, peut-être aurait-il pu faire mon affaire, car il est riche, il a de brillantes relations, particulièrement dans le monde diplomatique... et, celui-là, je l'aurais fait tourner comme un toton ! Oui, si je voulais, ce serait facile !... Déjà, il est en admiration devant moi et me fait les plus chaleureux compliments... Cela me distrait, car Runesto n'est pas gai, quand Alain n'y est plus !

« Le fiancé d'Armelle vient de Vannes chaque semaine dans l'auto de ses amis. C'est un garçon intelligent, sérieux, pas bavard – malheureusement ! J'essaye en vain de le faire parler sur les sujets qui m'intéressent... Rien à faire avec lui ! Je le laisse donc maintenant à son Armelle, qu'il contemple avec béatitude. Le mariage, pour des raisons de famille, ne se fera que cet hiver... Il faudra, naturellement, vous arranger pour que Florita ne puisse y assister, à cause de la présence d'Alain. Et il serait même

prudent de ne pas vous trouver à Paris à ce moment-là, car, au passage, M. de Penvalas s'arrêterait certainement pour voir sa cousine. J'entends mon cousin Otto dire : « Cette Elsa, elle pense à tout ! » Oui, penser, prévoir, jusque dans les moindres détails, c'est le secret de la réussite... Pourtant, j'ai négligé quelque chose : cette affection très vive de M. de Penvalas pour Florita encore toute petite fille. Dès ce moment-là, j'aurais dû me défier, demander à mon cousin Otto de la tenir éloignée... Mais j'oublie que je n'étais moi-même qu'une fillette ! Il est vrai que je réfléchissais déjà presque autant qu'aujourd'hui et que la précocité de mon esprit devançait mon âge.

« Rien de nouveau ici... Helmer, la semaine dernière m'a fait visiter l'installation. C'est admirable, le parti qu'on a pu tirer de cette mystérieuse retraite !... Mais « ils » cherchent toujours, vainement, l'autre sortie sur Runesto. On prétend bien qu'elle fut murée... mais, en réalité, personne n'en est certain... Et « ils » voudraient pourtant bien être assurés qu'un beau jour, d'intempestifs visiteurs ne leur tomberont

pas sur le dos.

« M. de Penvalas, lui, doit le savoir... Quand je serai mariée, je m'arrangerai pour connaître ce secret.

« Mais il n'y a pas de temps à perdre, pour arriver à mon but... Spützwacher, que j'ai rencontré ce matin, m'a glissé au passage :

« – Ce sera peut-être pour bientôt !

« Oui, il suffira d'une bonne occasion... Les Français avec leurs divisions, leurs faiblesses, leurs fautes, nous en fourniront certainement plus d'une. À notre empereur de juger quand le moment sera venu !

« Un des « amis » d'Helmer, qui se trouve en ce moment à Ker-Even, part demain pour Biarritz. Il vous portera ma lettre, car telle qu'elle est, je ne voudrais pas la confier à la poste.

« Donc, c'est compris, chère cousine Pépita ? Une situation d'institutrice à Reims ; Florita bien tenue à l'écart... et le reste me regarde.

« Je signe, cette fois, votre

« Hilda STRAUSS. »



Comme le disait Elsa, Maurice de Ronchay avait été vivement impressionné par la beauté de la jeune Suissesse.

Il le laissa paraître, dès le premier moment, et chercha aussitôt les occasions de lui faire la cour.

Tout d'abord, Elsa parut se dérober. Mais, en même temps, elle s'arrangeait pour exciter, par d'habiles et savantes petites manœuvres de coquetterie, les sentiments du jeune homme.

Quel but visait-elle, en agissant ainsi ?... Elle l'avait dit à Pépita : faire de Maurice un instrument, pour le plan d'espionnage qu'elle poursuivait.

Amoureux d'elle, M. de Ronchay lui servirait à obtenir des renseignements intéressants, parmi ses relations haut placées.

Et telle était la déformation de cette conscience de femme, qu'elle envisageait comme chose très légitime, très louable, la perspective de

trahir son mari, du moment où il s'agirait de remplir ce rôle d'espionne dont elle se glorifiait... — ce rôle qui faisait d'elle un des rouages de la formidable machine secrète montée par l'empire de proie.

M. de Ronchay, nature faible et vaniteuse, ne devait pas peser plus qu'un fétu de paille devant cette volonté féminine qui prétendait en faire son jouet.

Comme elle l'avait déjà entrepris quand il n'était qu'adolescent, Elsa le flattait, particulièrement dans ses défauts... À l'en croire, il n'y avait pas de jeune homme plus parfait que lui...

Et comme il avait bien fait de résister à M<sup>me</sup> de Penvalas, de ne pas se fatiguer au travail ! À quoi cela aurait-il servi ? N'était-il pas riche, pouvant se faire une vie agréable, sans se donner les tracas d'une situation plus ou moins dépendante ?... Comme par exemple M. de Penvalas, si tenu dans son métier de militaire !...

Naturellement, tout ceci était dit loin des oreilles de la marquise et de sa petite-fille, près

desquelles, d'ailleurs, Elsa déplorait que M. de Ronchay n'eût aucune occupation sérieuse.

Le jeune homme se rengorgeait sous les éloges, et disait à M<sup>lle</sup> Hoffel :

– Comme vous savez comprendre les choses !... Quel esprit large, intelligent est le vôtre !

Il se faisait de plus en plus empressé, de plus en plus admirateur... Et Elsa, peu à peu, semblait se laisser toucher, devenait plus accessible et plus coquette.

Telle était l'adresse de la jeune fille dans les doubles jeux de tout genre, que la marquise ne soupçonnait pas le moins du monde ce flirt entre son petit-neveu et sa protégée... Elsa demeurait à ses yeux une sorte de perfection, pieuse, obligeante, sérieuse entre toutes, et dévouée, charitable, ainsi qu'elle l'avait bien prouvé récemment, en donnant ses soins à une vieille servante du château.

Un après-midi où les deux jeunes gens s'étaient rencontrés dans le parc, M<sup>lle</sup> Hoffel se

montra un peu plus provocante que de coutume... Et M. de Ronchay, s'enhardissant, voulut mettre un baiser sur sa joue.

Elle se recula, tout à coup hautaine, la mine offensée.

– Monsieur, que vous permettez-vous ?

Il balbutia :

– Elsa, je vous aime !

– Ce n'est pas une raison pour prendre de ces privautés !

– Si, parce que... parce que je vous demande de devenir ma femme !

Elle feignit une stupéfaction profonde.

– Vous voulez ?... Vous songeriez ?... Moi, l'enfant recueillie par la charité de votre grand-tante ?

– Oui, vous, Elsa !... vous qui dépassez de cent coudées toutes les autres femmes !

– Vous êtes fou !... Quand vous réfléchirez, vous changerez d'avis... D'ailleurs, jamais M<sup>me</sup> de Penvalas ne permettrait...

– Eh ! qu'ai-je à faire de la permission de ma tante ! Je suis majeur, libre de toute façon... et je vous aime, Elsa !... Je vous aime !

Il étendait de nouveau le bras pour l'attirer vers lui... Mais elle recula encore, la mine grave, émue...

– Non, monsieur... non... Oubliez-moi... C'est impossible...

– Pourquoi ?... Pourquoi ?

– Parce que...

Elle parut hésiter, puis dit résolument :

– Je veux être franche avec vous... Mon cœur n'est plus libre, et, quoique sans espoir de voir mes sentiments partagés, je le garderai à celui auquel je l'ai secrètement donné.

Maurice s'écria violemment :

– À qui ?... à qui ?

– Je ne puis vous le dire. Mais croyez que je resterai toujours infiniment reconnaissante de l'honneur que vous me faites.

Et, pensivement, elle ajouta :

– Je crois que j’aurais été heureuse près de vous, car vous m’êtes très sympathique... Je connais vos grandes qualités... Voici maintenant que vous me prouvez de façon admirable votre désintéressement...

Maurice paraissait consterné.

À dire vrai, cette idée d’offrir son nom à Elsa n’était encore chez lui qu’à l’état de projet vague l’instant d’auparavant... Mais, maintenant qu’il l’avait mise à exécution, il s’y attachait de toute la force de cette passion que lui inspirait M<sup>lle</sup> Hoffel.

Ardemment, il s’écria, en saisissant la main de la jeune fille, qu’elle n’essaya pas de lui retirer :

– Vous réfléchirez, Elsa ?... Dites-moi que vous réfléchirez ! Je ne puis renoncer à vous !... Non, non, c’est impossible !

« Permettez que je vous revoie souvent, et peut-être alors, peu à peu, vous oublierez cet autre... que vous aimez...

– Je ne voudrais pas vous donner un espoir qui pourrait ne pas se réaliser...

« Je vous le répète, mon cœur ne m'appartient plus... Quant à un changement éventuel, ce n'est pas une chose impossible... mais elle est du moins improbable.

Il lui serra fortement la main, en murmurant d'un ton suppliant :

– Elsa !... je vous en prie !... Ne m'écartez pas sans miséricorde ! Je vous aime !... Je ne puis renoncer à vous.

Il tombait à genoux et baisait passionnément les doigts blancs et parfumés.

Un éclair de triomphe passa dans les yeux d'Elsa.

Elle le tenait, celui-là !

Si seulement Alain de Penvalas avait été aussi facile à conquérir

Elle dit avec douceur :

– Relevez-vous, mon cher ami... Songez donc, si l'on vous voyait ainsi ! Je suis désolée de vous faire souffrir ! désolée !

Des larmes tremblaient dans sa voix et

montaient à ses yeux.

– ... Mais, en toute loyauté, je ne puis accepter cette recherche, puisque j’aime ailleurs...

M. de Ronchay l’interrompit avec vivacité.

– Qu’importe !... Ce rival, je me fais fort de le vaincre, de vous en enlever le souvenir ! Ah ! qu’est-ce donc que celui-là, qui ne s’aperçoit pas de votre beauté, de votre charme incomparable !... Il ne mérite pas que vous lui conserviez votre amour, cet aveugle !

Elsa soupira :

– Que voulez-vous, on ne commande pas à son cœur ! Pour le moment, je l’aime, voilà tout.

– Pour le moment !... Mais, plus tard ?

– Je ne puis préjuger de mes sentiments futurs.

– Ah ! c’est un peu d’espoir que vous me laissez là, Elsa !

Elle sourit, sans protester.

Puis, comme le jeune homme se penchait vers elle, implorant, elle dit, avec un coquet mouvement de tête :

– Allons, je vous permets de m’embrasser,  
pour prendre courage... Mais ce sera la seule fois,  
je vous en préviens !

## XV

Un matin de la fin de novembre, Alain reçut une lettre de sa grand-mère, où celle-ci lui apprenait qu'elle venait enfin de donner à Elsa l'autorisation de chercher un poste d'institutrice.

La vieille dame ajoutait :

« M<sup>me</sup> Mülbach, à qui nous en avons parlé quand elle est venue chercher Florita, s'est offerte, avec sa complaisance habituelle, pour s'informer près de ses nombreuses relations. J'ai accepté, car je la sais une femme sérieuse et de bon sens. Elle ne choisira certainement pas sans réflexion pour cette enfant, dont elle connaît les bons sentiments et l'excellente éducation.

« Voilà notre Flory de nouveau partie... et désolée toujours, la chérie, de ne t'avoir pas vu cette année... Elle est de plus en plus

délicieuse !... Ah ! l'attachante petite nature ! »

En lisant ceci, Alain pensa, un sourire ému aux lèvres :

« Il faudra que je demande une permission de vingt-quatre heures, pour aller voir, à Paris, ma petite fleur. Le temps me semble long, à moi aussi ! »

Le jeune homme était en correspondance assidue avec sa cousine, dont la photographie se trouvait enfermée dans un portefeuille qui ne le quittait pas. Ces lettres simples, charmantes, délicatement tendres étaient celles qu'eussent pu écrire un frère et une sœur très profondément unis, et absolument confiants l'un dans l'autre... Pourtant, Elsa avait bien deviné : cette affection était de l'amour, encore inconscient chez Florita, mais qui ne l'était plus chez Alain.

Il pensait avec émotion :

« Dans trois ou quatre ans, elle sera une jeune fille délicieuse, ma Flory. À ce moment-là, je lui demanderai de devenir ma femme... Car je sens

bien que je ne pourrai jamais aimer personne, en dehors d'elle. »

Quelques jours après cette lettre de sa grand-mère, Alain en reçut une autre... La marquise lui annonçait que M<sup>me</sup> Mülbach avait trouvé pour Elsa une excellente situation d'institutrice...

« Mais devinerais-tu où, mon cher enfant ?... À Reims, chez un colonel d'artillerie... le colonel Bleins... Tu connais sans doute ?

« M<sup>me</sup> Mülbach, sur le désir d'Elsa, cherchait plutôt à Paris ou aux alentours... Mais elle a trouvé cette occasion... Bonne rémunération, famille honorable, intérieur sérieux...

« S'il t'est possible de m'avoir quelques renseignements complémentaires, tu me feras plaisir. Je voudrais savoir cette enfant dans un bon milieu, en rapport avec son éducation et sa nature sérieuse... »

Ici, Alain, s'interrompt un moment, et murmura, avec un léger sourire d'ironie :

– Hum !... Pauvre grand-mère, elle se fait peut-être un peu trop d'illusions !

Puis il continua :

« Elsa paraît fort décidée à accepter cette situation, qui paraît avantageuse. Je ne cherche plus à l'en dissuader, comprenant ce sentiment de dignité, tout en sa faveur ; donc il est possible que bientôt, elle aussi devienne une Rémoise.

« Malheureusement, les convenances s'opposent à ce que ta présence là-bas puisse lui être de quelque utilité. Mais cette chère petite m'a dit : « Je me sentirai déjà moins seule dans cette ville étrangère, à l'idée que M. de Penvalas s'y trouve. »

« J'ai reçu tout à l'heure un mot de Florita... M<sup>me</sup> Mülbach ne se remet décidément pas bien, et sur le conseil des médecins, elle se décide à partir pour Nice. Naturellement, elle emmène sa nièce – mais avec promesse de nous l'envoyer pour le mariage d'Armelle. M. Mülbach, en allant voir sa femme, nous ramènera cette chère petite... »

Alain songea tout haut :

« Eh ! je le pense bien !... Je serais content, si je ne l'avais pas, ma jolie demoiselle d'honneur ! »

La nouvelle qu'Elsa allait probablement devenir concitoyenne le laissait tout à fait indifférent.

Du moment où il n'aurait pas à s'occuper d'elle, peu lui importait qu'elle fût là ou ailleurs... Il reléguait dans l'oubli le souvenir de ce trouble fortuit, qui l'avait un instant surpris, et ne conservait à l'égard de M<sup>lle</sup> Hoffel que cette antipathie sans objet précis qu'il avait éprouvée dès le premier jour.

Pour complaire à M<sup>me</sup> de Penvalas, il prit les renseignements demandés, car il ne connaissait le colonel et sa femme que pour les avoir rencontrés dans le monde. En ayant recueilli d'excellents, il les communiqua aussitôt à sa grand-mère.

Et une dizaine de jours plus tard, il apprenait par un mot d'Armelle qu'Elsa était partie pour

Reims.

Il ne la rencontra que vers la fin de décembre et, simplement, la salua au passage, car elle était accompagnée de ses élèves, une jeune fille de dix-sept ans, qu'elle perfectionnait dans la connaissance de la langue anglaise, et deux petits garçons à qui elle apprenait l'allemand.

Laure Bleins, petite personne blonde et poseuse, dit avec surprise :

– Tiens, le lieutenant de Penvalas qui nous salue !... Il ne me connaît pourtant pas...

Elsa dit modestement :

– C'est moi, Laure... J'ai été élevée par les soins de sa grand-mère, et, naturellement, nous nous sommes vus souvent, au château de Runesto.

– Ah ! vraiment !... Il est très bien, M. de Penvalas ! C'est l'officier le plus chic de toute la garnison !

« Aussi, vous savez, il en ferait des conquêtes, s'il voulait !... Mais il est sérieux, il a l'air de ne rien voir. Et il paraît qu'il a des notes superbes,

au point de vue militaire. C'est un officier de très grand avenir, assure-t-on. »

Après quoi, la jeune personne si bien renseignée, questionna M<sup>lle</sup> Hoffel sur le marquis de Penvalas, et sur sa famille, avec un intérêt qui dénotait l'impression très vive faite sur elle par le séduisant officier.

Elsa répondit complaisamment... Son cœur battait un peu plus vite, depuis qu'elle avait vu Alain, rencontré le regard pourtant indifférent de ses yeux bleus magnifiques. Maintenant plus que jamais, elle était décidée à jouer son va-tout, pour atteindre au but ardemment désiré.

Néanmoins, son amour pour M. de Penvalas le lui faisait pas négliger son flirt avec Maurice... Le jeune homme, après s'être attardé à Runesto plus de deux mois, était parti en emportant l'autorisation d'écrire à M<sup>lle</sup> Hoffel, dont il se sentait de plus en plus épris... « Mais seulement quand je ne serai plus ici, où je ne pourrais naturellement recevoir vos lettres sans attirer l'attention », avait-elle prudemment spécifié.

Aussitôt à Reims, Elsa en avait informé son

fidèle soupirant. Sur sa demande, il lui adresserait poste restante des missives très enflammées, auxquelles la jeune personne répondait sur un ton de badinage... Parfois, elle lui laissait entendre qu'elle était très remarquée... ou bien elle glissait une plainte résignée sur la tristesse de la situation d'isolée, de mercenaire...

Ainsi, elle le tenait en haleine, ou elle l'apitoyait sur elle, continuant la manœuvre si bien commencée à Runesto.

Et voici que précisément ce même jour où elle avait rencontré M. de Penvalas, Maurice lui écrivait qu'il voulait la revoir, lui redire son amour, et qu'il allait arriver à Reims un de ces jours.

Cela ne faisait pas l'affaire d'Elsa. Elle ne se souciait pas que M. de Ronchay se rencontrât avec son cousin et, dans un moment d'épanchement, lui fit la confidence de ses sentiments pour la pupille de la marquise.

Elle écrivit donc au jeune homme :

« Je vous défends bien de venir !... À quoi cela servirait-il, sinon à me compromettre ? Or, je n'ai que ma réputation comme bien, sur la terre, et j'y tiens fortement. Donc, cher ami, soyez raisonnable, patientez... Nous verrons dans quelque temps à trouver un moyen de nous rencontrer ailleurs, à Paris, par exemple. »

Ayant ainsi refréné pour un temps l'impatience de Maurice, Elsa ne songea plus qu'à l'exécution du plan préparé depuis son arrivée à Reims.

\*

Le mariage d'Armelle était fixé au 12 janvier. La toilette de Florita était prête, et la fillette, toute joyeuse, se préparait à partir avec l'oncle Otto, venu pour passer les fêtes de Noël et du 1<sup>er</sup> janvier près de sa femme.

Or, le 7, veille du départ, elle fut prise de malaise, de vomissements... Le médecin, appelé,

diagnostiqua une affection grippale. La malade devait rester au chaud, être soignée, sérieusement... Et quant à un départ, il n'était pas possible d'y penser, surtout pour aller du Midi vers le froid et l'humidité.

Ce fut une consternation, non seulement pour Florita mais encore parmi les Penvalas. Alain, particulièrement, se montra désolé... Il s'était réjoui, avant toute chose, de revoir sa petite cousine chérie, de constater qu'elle devenait toujours plus charmante – un peu jeune fille déjà, comme elle le lui écrivait !... Et il fallait qu'il eut à son bras, le jour du mariage d'Armelle, une demoiselle d'honneur de raccroc !

« Fais-moi vite savoir, aussitôt que tu en conduiras la date, le retour de ta tante à Paris, écrivit-il à la fillette. Je tâcherai d'avoir une permission pour aller t'embrasser. »

Après huit jours passés à Runesto, il regagna Reims, et son confortable appartement, décoré de beaux vieux meubles, où le service était fait par une sœur de la cuisinière de Runesto, respectable personne d'une cinquantaine d'années, et par un

des domestiques du château que le jeune marquis avait emmené avec lui, dès le début de sa vie de garnison.

Un soir, vers six heures, le jeune homme, qui fumait en lisant un article de revue, dans son cabinet de travail, vit entrer le valet de chambre, qui annonça :

– M<sup>lle</sup> Elsa est là, demandant à voir monsieur le marquis.

Alain répéta, fort surpris :

– M<sup>lle</sup> Elsa ?

Puis, après un court instant de réflexion, il ordonna :

– Fais entrer, Corentin.

Et il se leva, fit quelques pas vers la porte, pour accueillir la visiteuse, tout en se demandant avec quelque contrariété :

– Que me veut-elle ?... Et à cette heure, surtout...

Elsa apparut, la démarche chancelante. À la main, elle tenait un de ces sacs de voyage appelés

« fourre-tout »... Le tulle léger de sa voilette permettait de voir le visage bouleversé, les yeux pleins d'angoisse...

Elle balbutia :

– Monsieur, pardonnez-moi !... Mais je suis trop malheureuse... et vous êtes le seul, ici, vers qui je puisse accourir pour trouver aide et protection...

– Qu'y a-t-il donc, mademoiselle ?

Sans répondre, elle se laissa tomber dans un fauteuil... Le sac glissa de ses doigts, sur le tapis... Elle se couvrit le visage de ses mains tremblantes, et un sanglot lui monta à la gorge...

– Voyons, que vous est-il arrivé ?

Alain posait sa main sur l'épaule de la jeune fille et se penchait vers elle, en lui adressant cette question, avec un intérêt un peu ému.

– J'ai été insultée... par le neveu de M<sup>me</sup> Bleins... Et elle a pris parti pour lui... Elle m'a dit des choses si dures !... J'ai perdu la tête, je suis partie de cette maison... Et maintenant, je ne sais où aller, dans cette ville où je ne connais

personne... que vous, monsieur...

Les doigts tremblants s'écartaient, laissant voir les yeux bleus, désespérés, implorants... Elsa répéta, d'une voix brisée :

— Je n'ai que vous ; dites-moi ce que je dois faire...

Certes, M<sup>lle</sup> Hoffel était une comédienne remarquable, et elle avait préparé son rôle avec autant de soin, de minutie, qu'en ce moment même le gouvernement de son pays préparait la conquête du monde.

Mais comme ce gouvernement lui-même, la jeune personne avait compté sans un de ces impondérables qui dérangent les plus belles combinaisons.

Très infatuée d'elle-même, quoique sachant se faire extrêmement souple et humble à l'occasion, Elsa s'était imaginé qu'il lui suffirait de paraître, suppliante, malheureuse, demandant protection, pour que le chevaleresque marquis de Penvalas s'émût profondément de cette infortune, et s'employât de son mieux à la réparer.

Qu'il l'eût reçue chez lui, qu'il s'occupât d'elle pour la conduire à un hôtel, qu'il allât ensuite demander à M<sup>me</sup> Bleins quelques explications, cela suffisait à M<sup>lle</sup> Hoffel pour dire qu'elle était compromise et arriver ainsi, pensait-elle, à se faire épouser par cet homme qui avait un très vif sentiment de l'honneur.

Mais Alain, malheureusement pour elle, était un observateur subtil. En outre, il avait toujours eu à son égard une vague défiance... Il nota aussitôt dans l'attitude, dans la physionomie, dans l'accent de la jeune fille quelques notes fausses... Il vit passer, dans les prunelles bleues, un éclair de passion... Et comme, déjà, il avait eu à déjouer des pièges féminins, il devina celui-ci aussitôt.

En se redressant et en s'écartant légèrement, il dit avec une tranquille froideur :

– Mais, mademoiselle, vous devez comprendre qu'il m'est impossible de rien faire pour vous ?... Si vous ne pouvez rentrer chez les Bleins, allez ce soir à l'hôtel. Puis, demain, faites prendre chez eux votre bagage, et retournez à Runesto. Voilà,

je crois, le plus simple et le plus sage.

Elsa tressaillit... Au ton, à la physionomie du jeune officier, à cette façon hautaine de la tenir à distance, elle comprenait que tout son rêve s'écroulait.

Elle dit d'une voix hésitante :

– En effet... je le pense... Mais je ne connais pas d'hôtel.

– Je vais vous en indiquer un, et Corentin vous y accompagnera.

M<sup>lle</sup> Hoffel se leva, en comprimant avec peine son désespoir et sa colère.

– Ne dérangez pas Corentin, monsieur... Je saurai trouver, sans doute...

– Il est plus simple qu'il vous y conduise directement.

Appelant le domestique, Alain lui donna ses instructions. Puis il dit, s'adressant à la jeune fille :

– Je puis, demain, envoyer à ma grand-mère un télégramme annonçant votre arrivée... à moins

que vous n'aimiez mieux vous en charger vous-même ?

– Oui, monsieur, je m'en occuperai... car je ne vous ai déjà que trop dérangé ! Pardonnez-moi, je vous prie...

Ceci était dit sur un ton doux, humble et résigné, qui eût attendri une pierre.

Mais le lieutenant de Penvalas resta insensible.

Il répondit avec une politesse froide :

– Ce dérangement n'a pas d'importance... Je regrette de ne pouvoir faire davantage, étant donné les circonstances... Mais vous voyez que ma grand-mère avait raison, en disant que vous étiez trop jeune pour débiter dans cette situation d'institutrice.

L'accent d'Alain était nuancé d'une ironie que perçut fort bien Elsa.

Elle comprit qu'elle était devinée – en partie du moins.

M. de Penvalas ajouta :

– Si la somme nécessaire pour le voyage vous

fait défaut, je suis à votre disposition...

— Je vous remercie, monsieur ; mais M<sup>me</sup> Bleins m'a remis les émoluments qu'elle me devait...

Elsa prit congé du jeune homme, sans embarras apparent, comprimant jusqu'au bout sa colère — sa rage plutôt... Alain, correct et froid, l'accompagna jusqu'au vestibule. Puis, quand elle eut disparu avec Corentin, il revint à son cabinet et, machinalement, alluma une nouvelle cigarette.

Les sourcils froncés, il réfléchissait... Qu'était-ce donc que cette jeune fille, tant prônée par sa grand-mère ? Les aurait-elle trompés ?... Oui, de cela, il était maintenant presque sûr.

Mais, en ce cas, il fallait avertir M<sup>me</sup> de Penvalas.

Il pensa :

« Pauvre grand-mère, ce sera une dure désillusion !... Elle aimait sa protégée, elle avait confiance en elle. J'aurais dû lui dire un mot, cet été, des avances que me faisait cette jeune

personne. Elle aurait été ainsi un peu préparée... Mais je ne voulais croire qu'à un peu de coquetterie. Ce soir, j'ai vu qu'il s'agissait d'autre chose – d'une intrigue bien préparée. Qu'y a-t-il de vrai, dans ce qu'elle m'a raconté, au sujet de son départ de chez les Bleins ?... Voilà ce qu'il serait intéressant de savoir.

« J'ai envie d'aller tout simplement trouver M<sup>me</sup> Bleins et de lui demander ce qui s'est passé, en lui disant que je viens au nom de ma grand-mère... Car il convient de connaître si cette Elsa n'est pas indigne de reparaître chez nous. »

Le jeune homme s'arrêta à cette décision... Et le lendemain, vers le début de l'après-midi, il se présentait chez la femme du colonel.

M<sup>me</sup> Bleins, petite femme ronde et affable, l'accueillit avec une certaine froideur, dont il eut l'explication quand, un peu après, mise en confiance par les loyales déclarations de l'officier, elle lui apprit que M<sup>lle</sup> Hoffel, en partant, s'était vantée d'être accueillie chez le lieutenant de Penvalas, « son ami d'enfance », et protégée par lui.

– ... Elle a joué ici une véritable comédie, nous nous en rendons compte maintenant. C'est une vieille bonne, femme perspicace, qui m'a ouvert les yeux, en me faisant remarquer les coquetteries surnois de cette personne à l'égard de mon neveu. Jusqu'alors, j'étais satisfaite d'elle, je l'avoue. Elle me paraissait fort sérieuse, simple, obligeante, elle donnait aux enfants d'excellentes leçons. Lorsqu'il y a une dizaine de jours, ma vieille bonne me prévint d'être défiante, je tombai de mon haut. Et voilà qu'hier, M<sup>lle</sup> Hoffel vient me trouver, me dit avec un air tragique que mon neveu l'a insultée gravement, qu'elle ne peut rester ici plus longtemps...

« Je riposte que, tout en réservant mon jugement au sujet de mon neveu, j'ai à l'accuser, elle, d'avoir fait des avances à ce jeune homme, un peu léger, j'en conviens, mais qui s'est toujours comporté correctement avec les institutrices précédentes. De là, vive discussion entre nous... Puis la jeune personne est partie à grand fracas, en annonçant, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, qu'elle se rendait chez vous. Mon neveu, que j'ai interrogé ensuite au sujet de

cet incident, a reconnu la vérité des dires de M<sup>lle</sup> Hoffel, mais en ajoutant ce que je soupçonnais déjà, c'est-à-dire qu'elle l'avait incité, par ses manières, à lui manquer de respect. Voilà, monsieur, toute la vérité. »

L'officier la remercia vivement.

– Je vais écrire à l'instant à ma grand-mère, pour l'informer de tout cela, ajouta-t-il ; car il ne faut pas qu'elle reçoive chez elle cette personne, – une véritable intrigante.

– Oui, vraiment, prévenez-la vite... Quoique, au fond, pensez-vous que maintenant ?...

– Oui, à la réflexion, il m'apparaît certain qu'elle n'osera plus se présenter chez nous, se doutant bien que ma grand-mère sera mise au courant. Mais, qu'est-ce donc que cette nature ?... La fourberie même, évidemment... Elle a su admirablement tromper son monde... sauf moi, qui ai toujours eu à son sujet une arrière-pensée.

Et il ajouta, au bout d'un court silence :

– Heureusement !

Elsa était arrivée à l'hôtel dans un état de

sourde exaspération qui la faisait trembler des pieds à la tête.

Car elle venait de voir s'effondrer tout son espoir. Il fallait renoncer au rêve merveilleux de devenir marquise de Penvalas et la femme de cet Alain, dont la seule vue la faisait frissonner d'amoureux émoi.

Elle songeait avec rage, tandis qu'elle allait et venait dans sa chambre d'hôtel :

– Je le hais... et surtout cette Florita... Sans elle, peut-être serais-je parvenue à mes fins. Sa photographie était sur son bureau... Je l'ai vue, entre celles de sa grand-mère et de sa sœur. Mais ce mariage ne se fera pas... Je l'empêcherai ! » Elle se jeta sur un siège et demeura là un long moment, le visage dur, les yeux mauvais... Puis, se redressant, elle murmura :

« Puisque ce coup-là est manqué, voyons autre chose ! À défaut d'amour, je saurai du moins réaliser toutes mes ambitions. »

Le lendemain, dans la soirée, Otto Mülbach, prévenu par dépêche, attendait sa cousine à la

gare de l'Est.

Il la conduisit à l'hôtel, et ils eurent un long entretien, que Mülbach termina en disant :

– Tu as une bonne idée, chère Hilda !... Oui, épouse-le, cet imbécile ! Ainsi, tu auras une jolie position, et des relations utiles en même temps qu'agréables. Quant à Florita, pour te faire plaisir, nous tâcherons de la soustraire aux regards de son cher cousin... Mais on ne pourra prolonger cela indéfiniment... Et Pépita, qui aime sa nièce, a été fort inquiète, dernièrement, malgré mes assurances que la drogue n'aurait qu'un effet passager suffisant pour empêcher la petite de faire le voyage de Nice à Runesto... Pourtant, huit jours après, il ne lui restait pas même un malaise.

Elsa, dont la physionomie était sombre et mauvaise, frappa du pied en déclarant :

– Je ne veux pas qu'elle devienne sa femme ! Je ne le veux pas !... Arrangez-vous pour cela comme vous voudrez... Mais j'ai le droit de l'exiger !

Mülbach ne discuta pas. Florita n'ayant pas

encore atteint ses seize ans, il y avait bien le temps, pensait-il, pour que tout s'arrangeât.

Deux jours plus tard, Maurice de Ronchay, qui se trouvait à Paris, reçut un petit mot de M<sup>lle</sup> Hoffel :

« Cher Maurice, j'ai à vous parler... Je suis triste, malheureuse !... Venez me donner un peu de courage, mon fidèle ami.

« Votre Elsa. »

Fou de joie, il s'empressa de se rendre à l'hôtel où était descendue Elsa... Tombant à ses pieds, il couvrit de baisers les mains qu'elle lui abandonnait, en attachant sur lui un regard de reconnaissance mélancolique.

– Elsa !... ma bien-aimée !

– Ah ! mon cher ami, je n'ai plus que vous !

Et, au crédule garçon, elle conta une histoire habilement forgée, où le neveu de la colonelle Bleins et le lieutenant de Penvalas jouaient un

fort vilain rôle.

Maurice, connaissant Alain depuis l'enfance, ayant pu apprécier la droiture, la noblesse de caractère, la délicatesse de sentiments chez son cousin, se trouvait mieux que quiconque à même de le croire absolument incapable de tout ce dont l'accusait M<sup>lle</sup> Hoffel.

Mais sa passion pour Elsa l'aveuglait. Il ne voyait plus que par ses yeux, et, dans un accès d'indignation, il s'écria :

– Je vais aller le trouver, ce misérable ! Je vais lui dire...

Elsa l'interrompt, d'un ton impératif :

– Je vous le défends !

« Jamais je ne supporterai qu'à cause de moi il y ait des discussions entre cousins... et peut-être pire que cela. Votre estime, votre amour suffiront à me faire oublier tout. Car maintenant, cher Maurice, je vois que mon bonheur est près de vous, et j'accepte ce que vous m'avez offert à Runesto...

– Vous voulez bien devenir ma femme ?...

Elsa... chère Elsa ! Oui, je vous ferai oublier ces mauvais jours ! Vous serez heureuse, délivrée de tout souci...

Assis près d'elle, il l'entourait de ses bras, contemplant avec adoration le beau visage mélancolique, les yeux qui lui souriaient doucement.

Elsa dit, d'un ton hésitant :

– Je crains, Maurice, que ce mariage ne vous donne des ennuis avec votre famille. Car il est certain que M<sup>me</sup> de Penvalas prendra fait et cause pour son petit-fils, et que c'est moi qu'on accusera de toutes les turpitudes.

Maurice s'écria avec emportement :

– Que m'importe ma famille !... Je suis complètement indépendant, libre de mes actes, et personne n'a rien à dire, s'il me plaît de réparer les injustices, les malheurs dont vous êtes victime !

– Mais ce sera la brouille avec notre grand-tante, cher ami !

– Eh bien ! tant pis !... Vous avant tout,

Elsa !... Vous par-dessus tout !

Cette fois, M<sup>lle</sup> Hoffel n'opposa plus d'objections, et, un sourire énigmatique aux lèvres, se laissa complaisamment embrasser par son fiancé, tout en pensant :

« Après tout, celui-là, je le conduirai par le bout du nez, ce qui est bien agréable. »

\*

M<sup>me</sup> de Penvalas avait éprouvé un véritable effondrement au reçu de la lettre où son petit-fils lui contait les faits et gestes de sa protégée.

L'excellente dame répétait avec désolation :

– Ce n'est pas possible !... non, ce n'est pas possible !

Pourtant, Alain n'était pas homme à exagérer, à parler à la légère, surtout quand il s'agissait de la réputation d'une femme.

Et ce qu'il disait là était si grave !... Car alors, il fallait se persuader qu'Elsa, depuis longtemps,

trompait sa bienfaitrice par ses mines sérieuses et dévotes... qu'elle n'était qu'une hypocrite, c'est-à-dire un des êtres les plus hideux qui existent au monde !

– Et une ingrate aussi, une misérable ingrate ! ajouta Armelle, quand l'aïeule, quelques jours plus tard, alla à Vannes afin de la voir. Pour vous récompenser de tous vos bienfaits dont vous l'avez comblée, de l'affection maternelle dont vous l'avez entourée, elle n'a trouvé que cela : essayer de séduire votre petit-fils.

Les Penvalas devaient s'apercevoir qu'Elsa Hoffel avait trouvé autre chose encore.

Elle avait interdit à Maurice, déjà complètement sous le joug, de notifier à sa famille son mariage avant que celui-ci fût accompli, car elle se méfiait des revirements possibles, chez cette faible nature.

Pourtant, Alain le sut, quelques jours avant la cérémonie.

Indigné, il demanda une permission de vingt-quatre heures, et tomba un soir dans le coquet

appartement qu'occupait Maurice, avenue de Villiers.

M. de Ronchay s'habillait pour aller chercher sa fiancée.

Tous deux, ce soir, avec les Ulrich Mülbach, chez qui Elsa était reçue en intime, devaient se rendre à l'Opéra-Comique.

Alain, écartant le domestique qui voulait l'annoncer, entra dans la chambre où se trouvait son cousin, en manches de chemise...

Et, avant que l'autre fût revenu de sa stupéfaction, il l'apostropha en ces termes :

– Est-ce vrai, ce qu'on me raconte ?... Tu vas épouser cette Elsa ?

– Qu'est-ce qui t'a dit ?...

– Qu'importe !

« Est-ce vrai ?

Maurice, reprenant un peu de sa présence d'esprit, riposta, l'air arrogant :

– Oui, c'est vrai !

« Mais toi, comment oses-tu venir chez moi,

après t'être conduit de cette manière envers une jeune fille malheureuse, isolée...

L'officier l'interrompt brusquement :

– Qu'est-ce que tu me chantes là ? Explique-toi... ou plutôt, non, c'est inutile... Je comprends que la jeune personne a renversé les rôles, et m'a donné le mauvais. Or, voici exactement ce qui s'est passé...

Et Alain fit le récit complet de l'incident. Il ajouta, en terminant :

– Tu sais assez que j'ai toujours été sincère, Maurice, et que, si j'avais le moindre tort envers cette jeune fille, je le reconnaîtrais franchement. Mais, grâce au Ciel, je n'ai rien à me reprocher !... Ce n'est pas que les avances m'aient manqué, car M<sup>lle</sup> Hoffel, avant de songer à devenir comtesse de Ronchay, avait jeté ses vues sur le marquisat de Penvalas.

Maurice avait écouté son cousin en silence, le regard sombre.

Quand Alain se tut, il se mit à ricaner :

– Oui, oui, naturellement, tu n'avoueras

pas !... Tu tiens trop à ta réputation d'homme sérieux, chevaleresque...

– Maurice !

M. de Ronchay eut un léger mouvement de recul devant le regard, le geste indigné de l'officier.

Alain s'écria, d'un ton véhément :

– C'est odieux, ce que tu dis là ! Ainsi donc, tu crois plutôt cette femme, cette étrangère, que moi, ton cousin, avec qui tu as été élevé ?

Maurice balbutia :

– Oui... j'ai confiance en elle. Je sens qu'elle est sincère...

– Alors, c'est moi qui mens ?... C'est moi qui suis le misérable ?

– Je ne dis pas... Elle a pu se tromper... exagérer un peu, dans son émotion...

Croyant qu'il fléchissait, Alain essaya de le raisonner. Mais il se heurta au plus tenace parti pris.

– Je l'aime ; je ne crois rien de ce que tu dis

d'elle, et je l'épouserai, envers et contre tous !

Ce fut sa réponse obstinée aux objurgations de son cousin.

Alain s'écria, exaspéré :

– En ce cas, nous te rayons de notre famille !... Car cette femme, je ne puis en douter maintenant, n'est qu'une odieuse intrigante.

– Je te défends de l'insulter !

M. de Penvalas haussa les épaules.

– Tu ne m'empêcheras jamais de dire ce que je pense... Et souviens-toi de ce que je te prédis aujourd'hui : si tu vas jusqu'au bout de cette folie, c'est ton malheur que tu fais.

Maurice répliqua, d'un ton rageur :

– Cela me regarde !

– En effet... Et moi, j'ai accompli tout mon devoir en te prévenant. Adieu ! Je vais écrire à ma grand-mère ce qu'il en est, quoiqu'il m'en coûte de lui apprendre que son petit-neveu, presque élevé par elle, se rend le complice d'une horrible ingratitude et de la pire fourberie.

L'officier sortit de la chambre... Maurice, un peu raidi, écouta un moment le bruit de sabre et d'éperons qui s'éloignait... Puis, secouant les épaules, il murmura :

« Bah ! s'il fallait s'occuper de l'opinion de chacun, on n'en sortirait pas, comme le dit si bien Elsa. »

Néanmoins, il sentait en son âme un obscur malaise... En voyant devant lui la physionomie loyale de son cousin, son regard droit et fier, il avait eu conscience de l'injustice des reproches qu'il lui adressait... Mais le constater franchement, c'était en même temps reconnaître qu'Elsa l'avait trompé...

Machinalement, il acheva de s'habiller, monta dans sa voiture, qui l'emmena vers l'hôtel où demeurait M<sup>lle</sup> Hoffel... La jeune fille l'attendait dans le salon. En manteau de théâtre de drap beige clair, orné d'une étroite fourrure foncée, elle était fort belle, très imposante. Maurice lui baisa la main et l'emmena vers son automobile, où ils montèrent tous deux.

À peine la voiture partie, Elsa se pencha vers

son fiancé...

– Qu’avez-vous donc, Maurice ?

Embarrassé, il détourna un peu les yeux.

– Mais rien... ou plutôt un ennui qui est déjà passé.

– Quel ennui ?

– Eh bien ! Alain est venu tout à l’heure...

Une lueur passa dans les prunelles d’Elsa.

– ... Il savait ?

– Oui.

– Comment ?

– Je l’ignore... En tout cas, ce n’est pas moi !...  
Il m’a fait une scène... Il m’a dit que... que...

– Que je vous avais menti ?... que la coupable,  
en toute cette histoire, c’était moi ?

Les yeux bleus, vifs et brillants, s’attachaient à la physionomie gênée du jeune homme.

Il balbutia :

– Oui, il a essayé de me le faire croire.

– Et vous l’avez cru ?

– Non, chère Elsa !... non ! serais-je ici, près de vous ?

Elle secoua la tête... Son regard prenait une expression grave, triste... Et elle murmura d'une voix qui tremblait :

– Oh ! je comprends bien que vous avez douté !... que vous doutez peut-être encore ! Et c'est affreux pour moi, cette idée !...

Elle couvrit son visage de ses mains gantées... Maurice, les écartant vivement, aperçut des larmes dans ses yeux.

Alors, il l'attira vers lui, l'embrassa en balbutiant :

– Non, mon Elsa, je ne doute pas ! Je sais que vous êtes parfaite !... incapable de mensonge !

Il était repris, aveuglé à nouveau. Elle eut un sourire de triomphe... Allons, il n'était pas difficile à leurrer, ce gros Maurice ! Et ce n'était pas lui qui découvrirait la véritable nationalité de sa femme, ni « l'honorable » métier qu'elle exerçait.

Quelque temps après, M<sup>me</sup> Otto Mülbach, en

ce moment à Nice avec Florita, écrivait à M<sup>me</sup> de Penvalas, en réponse à une lettre où la vieille dame lui racontait ce qui s'était passé :

« J'ai appris tout cela, chère madame, par l'amie qui m'avait indiqué, pour Elsa, cette situation chez le colonel Bleins. Et, ces jours-ci, j'ai su également que la jeune personne épousait le comte de Ronchay ! Quelle désillusion ! pour vous d'abord, sa bienfaitrice, pour moi aussi, qui l'avais en grande sympathie et m'étais occupée d'elle avec plaisir ! Naturellement, elle s'est bien gardée de venir me voir depuis qu'elle est à Paris, car elle se doute certainement que je lui fermerais ma porte. Florita est indignée !... Elle m'a dit qu'elle avait toujours eu, à l'égard de M<sup>lle</sup> Hoffel, une méfiance instinctive — méfiance que partageait, paraît-il, M. Alain. »

Cette indignation, la fillette l'exprimait dans une lettre à M<sup>me</sup> de Penvalas, que terminaient d'affectueuses et délicates consolations, car cette âme charmante devinait combien la déception

était dure à cette femme bonne et généreuse, qui avait prodigué les bienfaits à la fille du colporteur.

La marquise songea mélancoliquement :

« Oui, c'est triste d'être ainsi désillusionnée !... On se demande à qui se fier. Pourtant, cette petite Florita... Oh ! elle, elle, je suis sûre, ne nous décevra jamais ! »

## **Deuxième partie**

*Florita*

# I

Boulevard des Capucines, à l'entrée d'un vaste immeuble dont le rez-de-chaussée était occupé par un bijoutier et un antiquaire, on voyait, inscrit en lettres d'or sur une plaque de marbre noir :

*Ulrich Mülbach et Cie*

*Fourrures*

En passant la porte cochère, on montait par un escalier un peu sombre à l'entresol, dont une des entrées portait la même indication... et, quand on avait ouvert un des battants de la porte, on entrait dans un salon d'attente aux murs peints en gris clair, d'où l'on apercevait les deux salons garnis de chaises, de fauteuils, de portemanteaux mobiles où l'on suspendait les fourrures pendant que choisissait la clientèle, et d'armoires aux

portes en coulisse, où elles étaient ensuite renfermées.

Jamais Ulrich Mülbach ni sa femme ne mettaient le pied ici. Les vendeuses ne les connaissaient même pas. Il y avait une gérante, M<sup>me</sup> Valentin, petite personne blonde et fraîche, entre deux âges, qui s'occupait de tout ce qui concernait la vente. Les achats de pelleteries étaient faits par un des associés – le seul que l'on vît boulevard des Capucines. Mais les clientes n'avaient jamais affaire à lui... C'était un gros homme d'une cinquantaine d'années, chauve, très bedonnant, portant des lunettes d'or sur un large nez, les paupières sans cils clignotant sur des yeux bleu faïence. Il avait un effroyable accent germanique, quoiqu'il parlât correctement le français. D'ailleurs, il ne cherchait pas à déguiser sa nationalité. D'un ton jovial, il répondait à ceux qui l'interrogeaient :

– Mais oui, je suis Allemand de naissance... et Français de cœur, étant naturalisé depuis tantôt dix ans.

On l'appelait M. Spiech. M<sup>me</sup> Valentin faisait

de lui de grands éloges. Intelligent, aimable, obligeant il avait toutes les qualités, cet excellent M. Spiech !

En tout cas, la gérante et lui possédaient celles qui font les habiles commerçants, car la clientèle se montrait fort satisfaite, et augmentait chaque année.

M<sup>me</sup> Valentin, accueillante, sachant faire d'apparentes concessions, et aussi flatter à propos, était fort appréciée des acheteuses. Celles-ci pour un certain nombre, étant des étrangères, se montraient en outre satisfaites de trouver en cette souriante petite femme une polyglotte, qui lui adressait la parole dans leur langue respective – avec, toujours, un petit, oh ! si petit accent allemand !

Quand on lui faisait remarquer ce léger détail, M<sup>me</sup> Valentin répondait gaiement :

– Où donc ai-je péché cela ?... Pourtant, je suis Française !... Bien Française, grâce au Ciel !... Mais, tenez, j'ai une amie qui ne connaît pour ainsi dire pas un mot d'anglais, et qui a l'accent d'outre-Manche ! Comme c'est curieux, n'est-ce

pas ?

On convenait que c'était fort bizarre, en effet, et l'interlocuteur, en cherchant dans ses souvenirs, arrivait généralement à trouver un autre cas semblable.

La clientèle de la maison Mülbach était assez variée. En dehors des étrangères, on y voyait des femmes de diplomates, de financiers, de politiciens... peu d'aristocratie, ou du moins d'aristocratie authentique. Aussi, d'après les instructions de M<sup>me</sup> Valentin, faisait-on sonner bien haut les noms qui avaient un certain relief, quand il s'en présentait, afin qu'ils servissent de réclame pour attirer cette catégorie de clientèle, à laquelle semblait tenir la gérante.

Un après-midi de la fin de juin, une vendeuse entra dans un des salons où la première était fort occupée autour d'une grosse dame exigeante et maussade.

— Savez-vous, mademoiselle Jeanne, si l'hermine pour le manteau de M<sup>me</sup> la comtesse de Ronchay est arrivée ?

– Je crois que oui... Mais, informez-vous près de Madame.

La vendeuse alla vers le bureau de M<sup>me</sup> Valentin, et frappa... Ne recevant pas de réponse, elle entrouvrit la porte et constata que la petite pièce était vide.

Elle revint alors au salon, en annonçant :

– Madame n'est pas là.

– Elle ne tardera pas à revenir, en tout cas. Demandez à la personne qui est là si elle peut attendre.

– C'est M. de Ronchay.

– Eh bien ! expliquez-lui la chose... Dites qu'on téléphonera la réponse à M<sup>me</sup> la comtesse aussitôt le retour de M<sup>me</sup> Valentin.

La vendeuse alla vers la salle d'attente, où se tenait debout Maurice de Ronchay... Il déclara, péremptoire, après avoir écouté la jeune fille :

– Non, j'attendrai, car ma femme m'a bien recommandé de lui rapporter une réponse positive au sujet de cet arrangement, qui traîne en longueur.

— Comme vous le voudrez, monsieur...  
M<sup>me</sup> Valentin ne s'absente jamais longtemps ; elle sera ici dans un moment.

M. de Ronchay s'assit, et croisa les mains sur la poignée de sa canne... Il était toujours poseur, toujours indolent. Mais sa femme s'entendait à le secouer, à en faire son premier domestique, il pliait, subjugué par cette volonté plus forte que la sienne, toujours épris, en outre, prêt à toutes les concessions pour cette belle Elsa, très fantasque... Elle avait la haute main sur tout, organisant à son gré leur intérieur, leur genre d'existence, le choix de leurs relations. Si Maurice présentait une timide objection, elle trouvait toujours le moyen de la réduire à néant, et de faire triompher son point de vue.

Ainsi en était-il advenu au sujet d'un valet de chambre que le comte avait depuis quatre ans, et dont il se trouvait fort satisfait. Elsa lui avait persuadé qu'il ne faisait pas son affaire, et, d'autorité, avait choisi un remplaçant, un Suisse, dont Maurice n'avait d'ailleurs pas à se plaindre, car son service était excellent

La cuisinière était Luxembourgeoise, le chauffeur Hollandais, la femme de chambre Alsacienne. Et tout ce monde, à l'office, jacassait en allemand, tenant des propos qui eussent pu donner des doutes quant à leur prétendue nationalité.

Mais ce n'était pas Maurice qui se serait aperçu de quelque chose. Dans sa demeure, il n'était rien qu'un instrument passif entre les mains d'Elsa, et ne voyait que par ses yeux.

Aujourd'hui, elle l'avait envoyé faire deux commissions pour elle : l'une chez le fourreur, l'autre chez son bijoutier – un M. Strauss-Issinger – au sujet d'une parure qu'elle désirait transformer... Maurice était parti docilement – et maintenant il attendait, en réprimant son impatience, le retour de M<sup>me</sup> Valentin.

Au bout d'une demi-heure, celle-ci apparut, s'excusant avec empressement.

– Quelle malchance !... Justement, voyant que les clientes étaient peu nombreuses en ce moment, j'étais allée faire une course... Vous venez pour l'hermine, monsieur le comte !... Je

l'ai précisément reçue hier, et M<sup>me</sup> la comtesse pourra venir essayer son manteau jeudi.

– Bien, je vais l'en informer.

Et M. de Ronchay s'en alla, si bien mis au pas déjà qu'il ne songeait aucunement à se dire que sa femme lui avait fait perdre son temps, le même résultat ayant pu être obtenu par l'emploi du téléphone.

Tandis qu'il remontait dans sa voiture, en donnant l'adresse de Strauss-Issinger, M<sup>me</sup> Valentin, rentrée dans son bureau, demandait une communication téléphonique... Quand elle l'eut obtenue, elle s'informa :

– C'est bien vous, madame Hilda ?... Bon... oui il est parti.

Puis elle raccrocha les récepteurs, et, s'asseyant devant son bureau, se remit à ses comptes.

Pendant ce temps, M<sup>me</sup> de Ronchay, dans son élégant petit salon Empire, s'entretenait, en allemand, avec un homme de trente à trente-cinq ans, très blond, grand et mince, assez bien

physiquement, de mine intelligente et dure.

Il était assis près d'elle, et, des papiers à la main, lui donnait des explications, qu'elle écoutait attentivement.

– Voilà ce qu'il nous faudrait... Pensez-vous avoir ces renseignements ?

La jeune femme hocha la tête.

– Pour le moment, ce sera difficile... Je n'ai pas encore tout le cercle de relations nécessaires. Pourtant, je...

Une sonnerie l'interrompt... Elle se leva, se dirigea vers le téléphone...

– Allô ! Oui... Ah ! très bien, merci !

Puis elle revint à son interlocuteur.

– Rosa me prévient que mon mari vient de quitter la maison Mülbach. Nous avons encore plus d'une demi-heure devant nous, car ce brave Strauss va s'arranger pour le retenir quelque temps.

– Vous disiez, madame ?...

– ... Que j'essayerai de faire faire cette petite

enquête par Maurice.

– Oh ! oh ! ne serait-ce pas risqué ?

Elsa eut un rire d'ironie.

– Ne craignez rien, baron ! Mon mari sait que je m'intéresse à la politique étrangère, et il n'y voit rien de mal. Donc, il sera charmé de m'être agréable, en s'informant de certains détails intéressants près de quelques diplomates de ses amis, anciens compagnons de noce.

– Je m'en remets à votre prudence... Car, déjà, vous nous avez rendu d'importants services, madame.

– Je n'aspire qu'à faire beaucoup plus encore ! Mais, comme je vous l'ai déjà dit, je dois manœuvrer sans hâte apparente pour m'introduire dans les milieux qui nous intéressent.

– Je le comprends... Mais le temps presse. Des indices nous font connaître que le moment approche. La Russie, l'Angleterre ont leurs embarras intérieurs. La France est désunie... Notre offensive foudroyante tombera comme un tonnerre sur ces moutons pacifiques, et à la

faveur de leur désarroi, nous réaliserons notre rêve d'empire mondial.

Le baron se redressait, en prononçant à mi-voix ces paroles... Et une pareille lueur d'orgueil brillait dans ses yeux clairs et dans les prunelles d'Elsa.

Pendant un moment, ils gardèrent le silence... Puis, le baron reprit :

– Tâchez, aussi, de faire connaissance avec cet oncle maternel de M. de Ronchay, dont vous m'avez parlé...

– Le général de Trassy.

– Oui... De par la situation qu'il occupe, il est intéressant... Et son fils est officier, aussi...

– En effet... Mais ils font grise mine à Maurice, dont le mariage leur a déplu. Néanmoins, avec de la patience et de la ruse, je ne désespère pas d'y arriver. La jeune M<sup>me</sup> de Trassy est fort intime avec une charmante Américaine dont j'ai fait la connaissance l'été dernier, à Cabourg. Par cette voie, j'atteindrai le but.

– Très bien.

« Vous n'avez rien appris, sur cette mission militaire envoyée par le gouvernement français en Russie ?

– Rien encore !

– Dommage !... Il faudrait pourtant être renseigné là-dessus ! J'ai su hier le nom qui me manquait au sujet des membres de cette mission ; c'est le lieutenant de Penvalas, officier de dragons...

Elsa murmura :

– Le lieutenant de Penvalas !

Une rougeur légère montait à ses joues, et ses yeux s'assombrissent pendant un moment.

Le baron demanda :

– Vous connaissez ?

– Oui... Mais je ne peux rien savoir par lui. Parlez-en à Otto Mülbach... Peut-être pourrait-il essayer quelque chose. La nièce de sa femme est une cousine de M. de Penvalas.

Le baron dit vivement :

– Eh ! mais, voilà qui vaut la peine d’être étudié !

Elsa eut un rire bref.

– Oh ! ne vous réjouissez pas à l’avance..  
Florita de Valserres – tel est le nom de la jeune personne – ne se prêtera pas à nos combinaisons. Mon cousin Mülbach vous le dira.

– Alors ?

– Je crois à peu près impossible d’obtenir quelque chose du lieutenant de Penvalas. Il est d’une discrétion outrée, intelligent, perspicace... oui, terriblement perspicace...

– Est-il riche ?

– Très riche.

– Ennuyeux, ça !... Quelquefois, on les tient par là... Joueur, noceur ?

– Ni l’un ni l’autre. Sérieux, chrétien convaincu, bon fils, bon frère, admirablement noté comme officier...

Avec un sourire sarcastique, Elsa ajouta :

– Une perfection, en un mot !

Le baron laissa échapper un geste de mécontentement :

– Que le diable l’emporte !... Pourtant, il faudrait trouver un point faible...

« Est-il amoureux ?

– Quant à cela, oui, je le crois.

– De qui ?

La jeune femme eut un froncement de sourcils, et répondit brièvement :

– Je l’ignore.

L’autre la regarda dans les yeux.

– Vous ne me dites pas la vérité !

Elle répondit avec calme, en s’enfonçant dans son fauteuil :

– Croyez-le, si cela vous plaît.

– Mais je veux que vous me la disiez !

M<sup>me</sup> de Ronchay le toisa, en ripostant :

– Je n’ai pas d’ordres à recevoir de vous, monsieur de Rechensfeld, tout officier prussien que vous êtes !... Il me plaît de vous aider, de

vous fournir des renseignements utiles... mais qu'il soit bien entendu que je le fais de mon plein gré, dans la limite qui me convient.

Le baron, abandonnant son accent hautain, dit avec un demi-sourire sur ses lèvres minces :

– Oui, oui, nous savons que vous êtes fort indépendante, belle comtesse !... Soit, je n'insiste pas, très persuadé que si vous jugiez qu'on pût avoir raison de ce Penvalas par l'amour, vous me donneriez les moyens d'y parvenir.

La jeune femme garda un instant le silence, les paupières mi-closes. Puis, elle les releva, et dit lentement :

– Je réfléchirai...

Comme la sonnerie se faisait entendre encore, M<sup>me</sup> de Ronchay alla au téléphone, échangea quelques mots, puis se tourna vers M. de Rechensfeld.

– Strauss me prévient que mon mari vient de quitter son magasin.

– Bien. Alors, je m'esquive.

Et il se leva, prit son chapeau, sa canne, en

demandant :

- Vous êtes toujours contente de Milsen ?
- Enchantée ! Un chauffeur parfait !
- Et un espion de premier ordre ! Vous ne sauriez croire tous les renseignements intéressants qu'il glane, parmi ses confrères, en causant avec eux dans les bars ou ailleurs ! Au revoir, chère comtesse. Prévenez-moi comme de coutume, si vous avez quelque chose d'important à me communiquer.

Il baisa la main que lui tendait la jeune femme et sortit du salon.

Elsa fit quelques pas à travers la pièce... Elle était vêtue d'une très élégante robe d'intérieur, dont la teinte mauve seyait à son teint si blanc. De riches bracelets entouraient ses poignets – car Maurice ne lui refusait rien.

En revenant s'asseoir dans le fauteuil qu'elle avait quitté tout à l'heure, la jeune femme murmura :

- Il m'a donné une idée, le baron... oui, vraiment ! C'est à mûrir, surtout si, comme je le

crains, il est impossible de les empêcher plus longtemps de se rencontrer.

Elle demeura immobile, songeuse, le front sur sa main... Et c'est ainsi que la trouva Maurice, en rentrant chez lui.

Il s'approcha, les yeux tendres, une gerbe de roses à la main...

– Tu souffres toujours de la tête, chère amie ?

– Toujours, oui.

– Pauvre Elsa !

Et il se pencha pour baiser le front blanc.

– ... Je t'apporte des fleurs, chérie... Et tes commissions sont faites, M<sup>me</sup> Valentin a l'hermine et t'essayera le manteau jeudi. Quant à Strauss, il paraît avoir très bien compris ce que tu désirais, pour ta parure.

– Tu n'es allé que là ?

– Mais oui ! On m'a fait attendre, aux deux endroits.

« Comme je sortais de chez Strauss, j'ai croisé sur le trottoir M<sup>me</sup> Otto Mülbach et sa nièce... Je

n'avais pas revu celle-ci depuis deux ans. Maintenant, c'est tout à fait une jeune fille... et quelle beauté !... M<sup>me</sup> Mülbach a répondu à mon salut, tout juste... et Florita pas du tout.

Avec un rire forcé, Maurice ajouta :

– Elle prend naturellement fait et cause pour ses chers cousins de là-bas !

Elsa leva les épaules.

– Que t'importe cette péronnelle !... Quant à M<sup>me</sup> Otto Mülbach, elle a été fort aimable pour moi, lorsque j'ai eu l'occasion de la rencontrer, et elle m'a expliqué très franchement la nécessité où elle se trouvait d'avoir l'air de me battre froid, étant donné qu'à cause de sa nièce, elle se voit obligée de rester en bons termes avec les Penvalas. Mais au fond, elle nous approuve, elle a pour nous une grande sympathie, et blâme l'intransigeance de la marquise, en même temps que l'hypocrisie de ton cousin. Comme à moi aussi, cette charmante femme plaît beaucoup, nous nous arrangerons pour nous rencontrer chez les Ulrich Mülbach, hors de la présence de Florita. M. Otto Mülbach, tout à fait pour nous

aussi, désire beaucoup te mieux connaître, depuis qu'il t'a vu chez son frère. Il te trouve fort aimable, causeur agréable, très au courant des menus faits de la vie parisienne.

« Bref, tu lui es sympathique, mon cher !...

M. de Ronchay se rengorgea...

Elsa dissimula un sourire... L'habile créature savait jouer de la vanité de son mari, comme de son amour, et mêlait avec art la flatterie aveuglante au plus inflexible despotisme, pour le conduire où elle voulait.

## II

Ulrich Mülbach et sa famille habitaient boulevard Saint-Germain, au premier étage, un confortable appartement, bien meublé, bien décoré, entretenu par deux servantes, auxquelles s'adjoignait toute la matinée M<sup>me</sup> Ulrich, grande femme forte et grasse qui, en jupon court et camisole, frottait ses cuivres et secouait ses tentures, en prétendant qu'elle seule pouvait le faire convenablement.

Après quoi, dans l'après-midi, elle s'habillait en riche toilette et allait papoter avec ses amies autour de la table à thé.

Sa fille Charlotte – Lottchen dans l'intimité – une grande blondasse de dix-huit ans, ne paraissait pas avoir la même ardeur pour les nettoyages qui faisaient les délices maternelles. Généralement, elle se levait à onze heures, faisait à demi sa toilette, venait déjeuner en négligé, puis

retournait se polir les ongles, se poudrer le visage et se coiffer — c'est-à-dire bien lisser, tirer ses cheveux pâles, et les réunir sur l'oreille en petites nattes formant des macarons du plus bizarre effet.

Quand tout cela était enfin terminé, M<sup>lle</sup> Mülbach s'en allait de son côté chez ses amies, ou se rendait, avec elles, dans quelque lieu à la mode... Car cette jeune personne avait la hantise d'être « chic » et tombait parfois, de ce fait, dans la plus inimaginable bêtise.

Étant donné ce genre d'éducation et cet état d'esprit, Lottchen et Florita, bien que se voyant fréquemment, ne sympathisaient en aucune façon. Car M<sup>lle</sup> de Valserres, en devenant jeune fille, était restée la même nature droite, élevée, sachant vibrer à tous les nobles sentiments, pourvue de goûts fins, distingués, ainsi que d'une conscience très délicate.

En un mot, l'antipode de M<sup>lle</sup> Mülbach — physiquement et moralement.

Sa beauté commençait de se développer merveilleusement... De taille souple, élégante, harmonieusement proportionnée, elle avait en

outre la plus parfaite pureté de traits, un teint d'une blancheur satinée, des cheveux admirables, d'un chaud blond doré, formant un ravissant contraste avec les yeux noirs, si beaux, doux et profonds, où parfois passaient d'ardentes lueurs.

Sérieuse et réservée, elle se montrait contrariée d'être constamment regardée, bien qu'elle fût toujours simplement mise, de façon à ne pas attirer l'attention.

Déjà, sa tante avait reçu pour elle deux demandes en mariage, toutes deux repoussées sans hésitation, bien que Pépita et surtout Otto eussent insisté pour qu'elle réfléchît.

Se marier à dix-sept ans ?... Ils plaisantaient !...

– Ces messieurs ne me plaisent pas... et puis, je ne veux pas songer à me marier d'ici trois ans au moins !

M<sup>me</sup> de Penvalas, quand sa jeune cousine lui en avait parlé, l'avait pleinement approuvée.

Car Florita continuait de passer le printemps et l'été à Runesto, près de la vieille dame qu'elle

chérissait comme une aïeule... Mais cette année-là encore la malchance avait voulu qu'elle ne vît pas Alain !

Le jeune homme, ainsi que de coutume, comptait sur le congé habituel, vers le mois d'août. Mais en juillet, il se voyait désigné pour faire partie d'une mission militaire en Russie. Et il était resté là-bas d'août à novembre, écrivant chaque semaine à Florita, désolée de ces contretemps répétés.

Car deux fois déjà auparavant, Alain, durant le temps assez court que M<sup>me</sup> Otto Mülbach passait à Paris, avait demandé une permission de vingt-quatre heures... Et les deux fois, par une coïncidence bizarre, la lettre, arrivant en retard, était parvenue un jour où M<sup>me</sup> Mülbach et Florita se trouvaient absentes de Paris !

C'est que la tante Pépita, depuis trois ans, paraissait tout à fait atteinte de la maladie de la bougeotte !... Mais il lui fallait bien se tenir tranquille, maintenant ! Car cette année, au moment où elle se préparait à partir pour le Midi, avec sa nièce, une phlébite l'avait immobilisée,

pour un long temps.

Et Florita avait pensé :

« Puisque cette pauvre tante devait avoir cet accident, quelle chance que cela lui soit arrivé ici !... D'abord mon oncle est là... Puis j'ai ainsi l'espoir de voir bientôt mon cher Alain. »

Car le jeune homme, revenu à Reims, lui avait appris qu'il viendrait à Paris, vers la fin de décembre... Et il ajoutait :

– Je t'apprendrai en même temps une nouvelle qui, je le crois, ne te sera pas désagréable.

Florita l'attendait donc avec impatience... Et elle saisit avec vivacité l'enveloppe que Lottchen, un matin, en montant pour lui demander un renseignement, lui apportait, disant que la concierge venait de la lui remettre à la porte – car les Otto Mülbach occupaient l'appartement au-dessus des Ulrich.

M<sup>lle</sup> Mülbach eut un ricanement, à la vue de la teinte rose qui montait aux joues de Florita, dès que celle-ci eut jeté les yeux sur la suscription.

– C'est une lettre de votre amoureux ?

Cette fois Florita rougit tout à fait. Et elle riposta, non sans sécheresse :

– De mon cousin, tout simplement.

Lottchen eut un sourire entendu, mais n'insista pas, se souvenant sans doute qu'on lui avait défendu d'effleurer ce sujet avec M<sup>lle</sup> de Valsesres.

Quand Florita fut débarrassée d'elle, bien vite elle décacheta cette lettre, dont voici le contenu :

« Petite sœur chérie,

« Je pars aujourd'hui pour Runesto, où je passerai près de grand-mère les fêtes du jour de l'an. Après quoi, le 4 janvier, je prends le train pour Paris, avec Armelle, qui vient voir une vieille tante de son mari, très malade... Donc, à bientôt, ma fleurette ! Et cette fois, ne me fais pas faux bond, surtout !

« Ton cousin dévoué,

« Alain »

Florita se retint de faire un saut de joie, comme lorsqu'elle était petite fille... Car elle avait encore des vivacités d'enfant, qui ne contribuaient pas peu à son charme, par le contraste qu'elles offraient avec son caractère sérieux.

Alain viendrait bientôt !... Quel bonheur ! Ah ! non ! cette fois, elle ne le manquerait pas !

Son regard se tourna vers la cheminée, où, dans un cadre ciselé, souriait le jeune officier... Puis un peu de rougeur vint à ses joues, au souvenir des paroles de M<sup>lle</sup> Mülbach.

En levant les épaules, elle murmura :

– Est-elle sotte, cette Lottchen !

Comme midi sonnait, Florita se dirigea vers la salle à manger. M<sup>me</sup> Mülbach y entra à ce moment, au bras de son mari – car, depuis deux jours, elle avait la permission de faire quelques pas dans l'appartement.

Florita, joyusement, annonça :

– Alain viendra dans une quinzaine de jours, en revenant de Bretagne, où il passera les fêtes du

1<sup>er</sup> janvier.

Pépita dit, sans apparence de contrariété :

– Allons, tant mieux, mignonne... Te voilà contente, je pense...

– Oh ! si contente !... Voilà tellement longtemps que je ne l'avais vu !

Otto ne souffla mot... Mais un pli de mécontentement s'était formé sur son front.

Quand il se trouva seul avec sa femme, après le déjeuner, il fit observer :

– Hilda va être furieuse... Mais nous ne pouvons continuer cette comédie de chassé-croisé, qui paraîtrait louche, à la fin...

Pépita dit avec impatience :

– Non, c'est assez !... Nous avons même trop longtemps cédé à cette exigence d'Hilda ! Parce qu'elle rend quelques services, il faudrait que, tous, nous fussions à sa disposition pour satisfaire ses vengeances !... Car il s'agit là d'une simple vengeance de femme jalouse et dépitée.

– Oh ! évidemment !... Je reconnais que nous

ne pouvons nous prêter davantage au rôle qu'elle nous fait jouer en cette circonstance. Mais je m'attends à des scènes désagréables...

« Car elle n'est pas facile, M<sup>me</sup> de Ronchay !

– Certes non !... Et je plains son mari !

M. Mülbach eut un haussement d'épaules.

– Bah ! il est en admiration devant elle, ce grand dadais ! Quant à moi, je fermerai la bouche à Hilda, en lui déclarant que s'il lui plaît de séparer M. de Penvalas de Florita, qu'elle s'en charge elle-même.

Pépita se redressa vivement sur sa chaise longue.

– Oh ! mais non !... Je ne veux pas qu'elle nuise en rien à cette petite Flory, si charmante ! Hilda est une envieuse, une hypocrite... Tant pis pour elle, si elle n'a pu conquérir celui qu'elle aime !... Et tant mieux pour ma jolie Florita, qui épousera son cher Alain !

Otto considéra d'un air surpris la physionomie animée de sa femme.

– Tu es maintenant pour ce mariage, Pépita ?

– Je n’ai jamais été contre. Mais tu m’avais persuadée de la nécessité de complaire à Hilda – Cette nécessité, à la réflexion, je ne la vois pas du tout... et, en outre, je ne veux pas faire souffrir ma nièce, qui est pour moi si bonne, si dévouée.

M. Mülbach demeura un instant songeur... Puis il déclara :

– Je suis de ton avis. La petite est gentille et, mariée à un officier français, elle peut nous être utile, contre sa volonté même. Donc, c’est entendu : j’envoie promener Hilda, si elle vient m’ennuyer à ce sujet. Mais peut-être serait-il possible qu’elle ignore cette rencontre entre les deux cousins ?...

« Nous n’en dirions mot, naturellement...

– Nous, oui. Mais comme il faudra que nous invitions M. de Penvalas et sa sœur à dîner, nos servantes le raconteront à celles de Gertrude, et celle-ci et Lottchen, qui voient souvent Hilda, n’auront rien de plus pressé que de le lui dire.

– Nous pourrions les prier de ne pas lui en parler.

– Essayons, en tout cas... Si elle le sait, tant pis... Tu l'enverras promener, comme tu dis !

– Cela ne lui fera pas de mal, car elle prend parfois des airs un peu trop arrogants, depuis qu'elle est devenue l'agent de Rechensfeld... À propos de celui-ci, j'ai rendez-vous avec lui, dans un moment. Je te quitte, Pépita. Repose-toi bien.

Quand il eut quitté la chambre, Pépita s'enfonça dans les coussins de sa chaise longue et demeura immobile, la mine soucieuse.

Le remords, dont elle avait senti autrefois l'atteinte, devant le malheur et la folie de sa sœur, tous deux son œuvre, s'était à nouveau insinué en son âme coupable, depuis un an surtout.

Le dévouement, le charme de Florita, le rayonnement qui émanait de cette âme pure comptaient pour beaucoup dans ce retour qu'elle faisait sur elle-même... Et il s'y joignait encore cette constatation que, par une coïncidence qui semblait bien une punition divine, sa santé, auparavant très bonne, avait décliné précisément à dater du moment où elle commençait à faire la soi-disant malade, pour retenir Florita loin

d'Alain.

Néanmoins, elle se trouvait encore trop complètement sous l'influence de son mari, et elle lui restait trop attachée pour s'élever contre ses agissements déloyaux... Ce qu'elle voulait, c'est qu'on ne touchât pas à sa nièce, qu'elle aimait tendrement, qu'elle voulait voir heureuse, avec ce bel Alain de Penvalas.

« Oui, oui, je te défendrai bien contre Hilda, ma petite fleur ! » songea-t-elle, en regardant Florita s'installer près d'elle avec son ouvrage, pour lui tenir compagnie.

\*

Vers ce même moment, Otto Mülbach s'entretenait avec M. de Rechensfeld, dans le salon du petit appartement meublé qu'occupait celui-ci.

Le baron déclarait :

— Voici le motif de cette convocation, mon cher Mülbach : M<sup>me</sup> de Ronchay m'a dit que vous

connaissiez l'un des officiers ayant fait partie de la mission envoyée en Russie, l'année dernière... le lieutenant de Penvalas, cousin, paraît-il, d'une nièce de M<sup>me</sup> Mülbach.

– Le lieutenant de Penvalas ?... Eh ! oui, je le connais, personnellement très peu, mais beaucoup par ma femme et surtout par ma nièce. Il s'agirait, sans doute, de lui soutirer quelque indiscretion au sujet de ce qu'il a été faire là-bas ?

– Précisément.

Otto secoua la tête.

– Hum !... Je crains que ce soit difficile. D'après ce que je sais, c'est un homme à principes, fort intelligent avec cela, et de nature énergique.

– Il nous faut chercher un point faible... Lui en connaissez-vous un ?

Otto réfléchit et dit :

– Il n'est pas impossible d'en trouver.

– L'amour ?

– Oui.

– Connaissez-vous l'objet ?

– Sa cousine, dont il était question tout à l'heure.

– La nièce de M<sup>me</sup> Mülbach ?... Parfait !... C'est de ce côté qu'il faut nous tourner, mon cher !

– Ma nièce n'est pas Allemande, monsieur le baron... Elle est même très ardente Française. Il ne faut donc pas compter sur elle pour obtenir de l'officier ce que nous voulons.

M. de Rechensfeld eut un sourire sarcastique.

– Eh ! on s'arrangera pour se servir d'elle, contre sa volonté.

« J'en chercherai le moyen, maintenant que j'aperçois là une bonne voie à suivre... Vous, de votre côté, Mülbach, étudiez la question. Vous êtes un homme de ressources, et vous avez, en outre, sur moi l'avantage de connaître les amoureux. Sont-ils fiancés ?

– Non, pas encore. Ma nièce Florita n'a d'ailleurs que dix-sept ans.

« Mais M. de Penvalas doit venir dans quinze jours et peut-être, alors, se feront-ils leurs aveux, car jusqu'ici, on s'aime, je le crois, sans se l'être dit.

– Ah ! il doit venir ?... Si vous pouviez me procurer le moyen de l'apercevoir, j'en serais enchanté.

– Je ferai mon possible, monsieur le baron.

– Eh bien ! nous nous reverrons dans peu de temps, pour nous communiquer le résultat de cette affaire...

Les deux hommes se levèrent... M. de Rechensfeld fit observer, tout en tendant la main à son visiteur :

– Je me demande pourquoi M<sup>me</sup> de Ronchay a refusé de m'apprendre qui était la bien-aimée de M. de Penvalas ?

Mülbach eut un léger sourire.

– Oh ! une idée de femme ! Ma cousine Hilda, très amoureuse du séduisant marquis de Penvalas, s'est heurtée, dans ses tentatives pour le conquérir, à la plus complète indifférence. Ces

sortes d'échecs, une femme les pardonne difficilement – une femme telle que celle-là, surtout, orgueilleuse et vindicative... Ainsi donc, en admettant qu'Hilda aime encore M. de Penvalas, – ce que j'ignore, – elle doit haïr ma nièce Florita, car elle a été la première, voilà déjà plusieurs années, à prévoir que la tendresse quasi fraternelle des deux cousins se changerait en un autre sentiment.

Le baron se mit à rire.

– Ah ! ah ! je comprends !... Une féroce jalousie de femme...

– D'autant plus féroce que Florita est extrêmement jolie.

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux bleus de M. de Rechensfeld.

– Ah ! elle est jolie ?... J'aurais plaisir à la connaître, Mülbach.

Otto sourit, en ripostant :

– Oh ! monsieur le baron, ma nièce est une jeune fille très sérieuse !... et, en outre, elle aime et admire uniquement son cousin.

Le baron dit avec fatuité :

– Je le lui ferai oublier, ce Penvalas ! Un officier prussien vaut mieux qu'un officier français. Et même, si je la tenais, mon cher, cela entrerait dans notre plan ! Peu à peu, je lui changerais les idées, afin qu'à un moment donné, elle puisse nous servir pour obtenir les renseignements désirés. Présentez-la-moi un de ces jours, Mülbach.

– À vos ordres, monsieur le baron... Mais je crains qu'il n'y ait rien à faire avec elle.

– Bah ! bah !... Une jolie femme aime toujours à être admirée ; c'est par là qu'on la prend. Je vous assure bien que votre nièce sera charmée de recevoir mes hommages, mon cher ami.

Cette orgueilleuse assurance ne parut pas surprendre Mülbach. Il était accoutumé à la morgue, à la suffisance vaniteuse de la noblesse militaire allemande – suffisance qui existait d'ailleurs chez lui-même, sous une forme moins arrogante.

Quand Otto Mülbach fut dehors, il eut un petit

plissement de lèvres qui témoignait chez lui d'une satisfaction très vive, et pensa :

« M. le baron de Rechensfeld, vous appartenez à une très noble famille, vous êtes riche, bien en cour, vous avez devant vous un très bel avenir militaire, pour peu que vous ne fassiez pas de trop retentissantes sottises... Il me plairait fort, je l'avoue, qu'un tel personnage devînt mon neveu par alliance. Voilà donc où je vous ferai mener par Florita, cher baron... et c'est vous qui m'en avez donné l'idée. Oui, quand vous l'aurez vue, la petite, je parie bien que vous serez disposé à faire pour elle toutes les folies – y compris celle de l'épouser.

### III

Florita passa dans l'impatience les quinze jours qui la séparaient du moment où elle reverrait son cousin.

Le jeune homme et sa sœur, arrivant assez tard dans la soirée, ne pouvaient se présenter à cette heure chez M<sup>me</sup> Mülbach. Mais le lendemain matin, à dix heures, ils étaient là, et furent reçus par la jeune fille, toute rayonnante, qui se jeta dans les bras d'Armelle, puis dans ceux d'Alain.

– Mon cher, cher Alain ! Voilà si longtemps !... Quel bonheur de te voir enfin !

– Ma petite Flory !

Il posait ses lèvres sur le délicieux visage... Et puis, il se mit à la regarder, avec une sorte d'éblouissement.

Elle avait tenu, et au-delà, toutes les promesses de son enfance... Il avait devant lui la

plus séduisante des femmes, qui lui souriait tendrement, qui attachait sur lui ses merveilleuses prunelles, radieuses, émues... un peu troublées à mesure qu'elles discernaient l'amoureuse admiration contenue dans le regard de l'officier.

Il dit, d'une voix frémissante :

– Comme tu es changée, Florita !

– Tu trouves ?... Tant que cela ?

Elle souriait, rougissait, tout à coup gênée... Ce tutoiement fraternel lui semblait singulier maintenant...

Pourtant, c'était le même Alain qu'autrefois, cet élégant officier au fier visage, aux superbes yeux bleus... Mais il ne la regardait pas tout à fait de cette manière, jadis... Puis elle avait conscience, soudainement, de n'être plus la petite Flory que le jeune châtelain de Runesto traitait comme une sœur...

Quand Alain et Armelle eurent répondu aux questions de Florita sur la santé de la marquise, sur les uns et les autres, et demandé à leur tour des nouvelles de M<sup>me</sup> Mülbach, l'officier dit en

souriant :

– Tu ne me demandes pas, Florita, quelle est cette surprise que je t’ai annoncée ?

Elle riposta, avec cette spontanéité qui était un de ses charmes :

– Oh ! cher cousin, je ne pense qu’au plaisir de te voir, pour le moment !

« Je ne crois pas que ta surprise me cause plus de joie !

Il sourit, ému jusqu’au fond de l’âme par cette tendresse ingénue, qui se manifestait à lui en toute candeur.

– Mais si, précisément, je t’annonçais que nous pourrions désormais nous voir très souvent ?

– Oh ! Alain !... Comment cela ?...

– Je suis nommé à Versailles, chérie.

– Quel bonheur !

« Mais pourquoi ne me l’as-tu pas écrit, méchant ?

Il prit la délicate petite main blanche, souple, aux doigts effilés, et y appuya ses lèvres.

– Je voulais voir ton contentement, ma petite fleur.

Elle rougit de nouveau, et il sentit sa main qui frémissait dans la sienne.

Il y eut entre eux un moment d’embarras... Mais Armelle était là, qui parla de la satisfaction que causait à M<sup>me</sup> de Penvalas ce changement de garnison. Il lui serait ainsi plus facile, Versailles se trouvant sur la ligne directe Paris-Quimper, de venir voir son petit-fils, à un moment où les rhumatismes dont elle souffrait lui laisseraient quelque répit.

– Nous allons demain chercher un appartement pour Alain. Et voici ce que nous avons combiné : tu viendras avec nous, Florita ; nous déjeunerons là-bas, et si notre affaire est assez vite terminée, nous irons jeter un petit coup d’œil sur le parc.

– Quelle bonne idée !... Comme cela, nous passerons la journée ensemble !

– Nous en parlerons donc à ta tante ce soir, puisque nous viendrons dîner, pour répondre à

son aimable invitation.

Alain déclara :

— Quant au déjeuner, tu vas venir le prendre avec nous, au restaurant. Informes-en M<sup>me</sup> Mülbach ; nous t’emmenons tout de suite, ma fleurette. Voilà bien assez longtemps que je suis privé de te voir !

Et constamment, au cours de la journée, Florita rencontra son regard, qui la considérait avec une attention passionnée, avec une ardente tendresse, à laquelle répondait la chaude caresse des prunelles veloutées.

Un peu avant le dîner, les trois cousins arrivèrent chez M<sup>me</sup> Mülbach, qui reçut fort aimablement ses hôtes.

Et Otto, survenu un peu après, ne se montra pas en reste avec elle.

Au cours du dîner, on parla de Ker-Even, toujours loué aux Anglais...

Et Alain dit :

— Nous avons précisément fait le voyage, hier, avec M. Barwell qui venait de là-bas, où il avait

passé deux jours, et rejoignait sa femme dans le Midi... Il est vraiment bien, cet homme. Vous n'êtes pas mal tombé comme locataires, monsieur.

– Oui, des gens tranquilles, payant bien... On en est satisfait, dans le pays ?

– D'autant plus que M. Barwell est généreux. Nul ne se plaint d'eux. Ils vivent paisiblement. M<sup>me</sup> Barwell est évidemment un peu bizarre, mais cela ne fait de mal à personne.

– Ah ! oui, sa neurasthénie !... C'est une chance que Ker-Even lui ait plu, car à moins d'avoir affaire à des originaux comme ceux-là, je n'aurais pas loué facilement ce singulier logis !

Florita dit vivement :

– C'est bien dommage que vous les ayez trouvés, car j'aurais beaucoup mieux aimé que Ker-Even demeurât inhabité... à cause du souvenir de maman.

Mülbach lui tapota paternellement la joue.

– Tu es une petite sentimentale. Je ne t'en blâme pas, d'ailleurs. Mais moi, comme tuteur,

j'ai le devoir d'être plus pratique... Le montant de cette location annuelle, totalisé depuis une dizaine d'années, représente une petite somme qui grossit ta dot, mon enfant. N'est-il pas vrai que j'ai raison, monsieur ?

Alain sourit.

– Oui, en principe... Mais la dot, pour Florita, est une question secondaire, car n'en eût-elle pas, elle ne risquerait pas pour cela de rester vieille fille.

Florita, en même temps, rencontrait un regard très doux, qui fit monter à ses joues une vive teinte rose.

Otto Mülbach s'en aperçut et songea :

« Le baron aura bien de la peine à lutter contre un tel rival !... M. de Penvalas est un charmeur, et, tout Français qu'il soit, je reconnais qu'il possède un pouvoir de séduction très supérieur à celui de Rechensfeld. Et puis, enfin, ils s'aiment... Depuis longtemps, comme l'a dit Hilda. Je crains donc qu'il n'y ait rien à faire de ce côté... du moins par la persuasion. Et la force

est toujours un moyen dangereux d'employer... »

\*

Trois jours plus tard, Mülbach travaillait dans son bureau de la banque dont il était un des associés, quand on lui apporta la carte de la comtesse de Ronchay.

Réprimant une grimace de contrariété, il ordonna :

– Faites entrer.

Puis, jetant la carte sur son bureau, il se leva pour aller au-devant de la visiteuse.

Elle entra, fort élégante, étalant devant elle un ample manchon de fourrure qui venait de la maison Ulrich Mülbach et, par ses dimensions, par les nombreux appendices qui augmentaient encore son volume, faisait l'effet d'une réclame pour marchand de pelleteries.

À peine assise, elle dit, sans préambule :

– J'ai vu hier Helmer, qui a voyagé avec les

Penvalas, frère et sœur. Il m'a appris que le lieutenant est venu à Paris, qu'il est nommé à Versailles...

– Très exact.

– Eh bien, Florita, qu'en faites-vous ? Eh ! ma chère enfant, je t'ai déjà laissé attendre que nous ne pourrions continuer ainsi longtemps !... Maintenant que M. de Penvalas habitera Versailles, tu conviendras toi-même de l'impossibilité...

Elle l'interrompt sèchement.

– Oui, oui, je conviens... Alors, ils se sont revus ?

– Mais oui... et avec plaisir.

Une lueur mauvaise jaillit dans les yeux d'Elsa.

– Je m'en doute !

« Il n'est pas moins certain que ce mariage ne se fera pas. Je m'y opposerai, par tous les moyens.

– Et quels sont ces moyens, s'il m'est permis

de te le demander ?

– Je n'en sais rien encore... Mais je trouverai, si vous ne pouvez user, en la circonstance, de votre autorité de tuteur.

– Impossible !... Je n'ai aucune raison à donner, contre ce mariage qui réunit, au contraire, tout ce que peut désirer la plus exigeante des femmes... En outre, Pépita y est très favorable. Donc inutile de compter sur moi, ma petite.

– Bien, je m'en arrangerai seule.

« Mais dites donc, cousin Otto, votre femme ne paraît plus aussi enthousiaste qu'auparavant, pour la gloire de notre Allemagne ?

– C'est exact. Mais je mets cela sur le compte de sa santé... D'ailleurs, elle reste très Allemande de cœur.

– Je pensais que Florita influait sur elle ?

– Je ne dis pas non... Il y a quelque chose de cela... Cette enfant est très ensorceleuse... et Pépita l'aime beaucoup. Mais enfin, il ne faut rien exagérer. Je garde toujours un grand pouvoir sur ma femme, et si je la voyais changer d'idées,

j'y mettrai le holà.

– Vous feriez bien... Car la voyez-vous tournant à la germanophobie ?

Et M<sup>me</sup> de Ronchay laissa échapper un petit rire aigu.

– Cela n'ira pas jusque-là, je l'espère ! Mais évidemment, c'est à surveiller... As-tu vu Rechenfeld, depuis son retour de Berlin ?

– Il est revenu ?... Je l'ignorais !

– Oui, avant-hier. Sans doute n'a-t-il pas eu encore l'occasion de te le faire savoir. Je l'ai rencontré hier, boulevard de la Madeleine, et nous avons échangé quelques mots. Il doit venir me voir, aujourd'hui ou demain.

– Vous seriez aimable de lui dire, cousin Otto, que j'ai quelques petits renseignements intéressants à lui communiquer.

– Je lui ferai la commission, ma chère.

– Ne vous a-t-il pas sondé, au sujet du lieutenant de Penvalas ?

– Pour tâcher de savoir ce que le

gouvernement français l'a envoyé faire en Russie, ainsi que ses collègues ?

– C'est cela.

– Mais oui. Je lui ai répondu qu'il n'y avait guère à compter sur ce côté-là : discrétion inviolable.

Comme elle gardait le silence, Otto, qui la considérait curieusement, demanda :

– Tu as une idée ?

– Je ne vous la dirai pas pour le moment.

– C'est peut-être la même que celle du baron de Rechensfeld ?

– Ah ! Rechensfeld vous a dit ?... qu'il essaierait d'avoir raison d'Alain par l'amour ?

– Oui.

– Lui avez-vous dit qui est la bien-aimée ?

– Naturellement. Je n'avais pas de raison pour le lui cacher.

« Mais toi, paraît-il, tu as refusé de lui répondre ?

Elle leva les épaules.

– Je ne sais pas pourquoi, au fait ! Que m’importait ! Mais il m’agace parfois, le baron, avec ses façons impératives, et il me plaît de lui montrer que je ne me laisse pas mener.

– Tu as raison... toutefois, ménage-le, car il peut devenir pour toi un excellent auxiliaire. Je t’expliquerai sans doute bientôt pourquoi et comment.

– Vous faites le mystérieux, cousin Otto !... Mais enfin, je serai patiente.

– Tu peux l’être, mon enfant, car pour t’être agréable, je change un plan récemment formé par moi, qui consistait au contraire à favoriser le mariage de Florita et d’Alain de Penvalas.

– Qu’y trouviez-vous d’avantageux ?

– D’avoir un officier français dans la famille. De pouvoir être, par là, au courant de bien des choses...

Elsa leva les épaules.

– Ce n’est pas avec lui, ni avec Florita que vous auriez atteint ce but !... Et d’autant moins

que le lieutenant ne vous a pas en grande sympathie et se défierait de vous, en votre qualité d'Allemand. Sur ce, cher cousin, bonsoir ! J'ai donné rendez-vous à Maurice au Palais de glace, où il doit se morfondre en m'attendant.

– À moins qu'il ne se distraie en flirtant ?

M<sup>me</sup> de Ronchay eut un arrogant mouvement de tête.

– Oh ! il n'oserait pas !... Car il sait bien qu'avec moi, cela ne se passerait pas tout seul !

– Oui, nous savons que, dans ton ménage, c'est toi qui as tous les droits, et lui tous les devoirs. C'est une bonne bête, ce Maurice... Mais il ne doit pas être heureux tous les jours.

– Bah ! pourvu que je lui permette de m'aimer !... j'étais sans le sou, de famille honorable, il est vrai, mais non de même rang que lui... Mon père exerçait l'humble métier de colporteur, et j'ai été élevée par charité... Tout cela, pour un comte de Ronchay, n'était pas positivement brillant. Mais que voulez-vous, l'amour n'écoute pas la raison !

– Et ton habileté a fait le reste.

Puis, tout en marchant vers la porte du bureau avec sa visiteuse, Otto demanda :

– As-tu pu te faire quelques nouvelles relations intéressantes, dans le monde aristocratique ?

– Pas encore. Néanmoins, j’y arriverai, avec de la patience. Ainsi, ne vous étonnez pas si vous entendez dire un jour que la comtesse de Ronchay fait partie d’une œuvre pie, s’occupe avec zèle de soulager telle ou telle infortune. Cela représente une des façades de ma vie. Ce sont les nécessités du métier que j’exerce, – du glorieux métier d’espionne allemande.

Ils se regardèrent, avec une même lueur d’orgueil dans les yeux.

Car ces deux êtres à l’âme faussée, pervertie par la folie furieuse du pangermanisme, en arrivaient à se glorifier de leur pire duplicité.

## IV

Il était dit que ce jour-là Otto Mülbach ne pourrait pas continuer son travail.

M<sup>me</sup> de Ronchay était à peine sortie depuis dix minutes, que le garçon de bureau – type et accent germaniques – annonçait « M. le baron de Rechensfeld ».

Appelé à Berlin, pour affaire concernant le rôle secret qu'il jouait en France, sous le couvert de l'étranger qui s'amuse, M. de Rechensfeld n'avait pu encore poursuivre le plan dont il avait naguère parlé à Mülbach... Mais il ne l'oubliait pas, comme le prouvèrent ses premières paroles :

– Voyons, mon cher, avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit, lors de notre dernière entrevue ? Quand me ferez-vous connaître cette jeune personne ?

– Aujourd'hui même, si vous le voulez,

monsieur le baron, Florita, un peu fatiguée, reste au logis, près de sa tante. Je vais vous emmener chez moi, sous prétexte de vous présenter à ma femme et la jeune fille nous servira le thé.

– Très bien ! Mais peut-être ma nationalité ne devra-t-elle pas lui être aussitôt révélée ?... ni ma qualité d'officier ?

– J'y ai pensé... Je vous présenterai comme Autrichien.

– Soit !... M<sup>me</sup> Mülbach est prévenue ?

– Oui... Mais elle croit qu'il s'agit simplement de vous ménager des relations éventuelles avec le lieutenant de Penvalas. Car je dois vous avertir, monsieur le baron, que ma femme est très favorable au mariage de Florita avec son cousin. En outre, elle aime beaucoup sa nièce et n'entendrait pas qu'on lui fît courir un péril quelconque. Donc, il faut manœuvrer avec précaution, de ce côté-là.

– C'est en effet bon à savoir. Et le lieutenant ? Est-il venu voir sa cousine ?

– Je crois bien ! Le voilà en garnison à

Versailles – ce qui veut dire que nous le verrons souvent à Paris.

– Ennuyeux, ça !... Il aurait fallu, au contraire, qu'elle ne le revît pas, d'ici longtemps.

– Nous étudierons cela. Pour le moment, il s'agit de faire la connaissance de Florita... Puis de lui plaire...

Et comme par un jeu de physionomie, M. de Rechensfeld témoignait que ce dernier point ne l'embarrassait pas, Otto ajouta, non sans une légère ironie :

– Ce ne sera peut-être pas si facile !... On ne sait jamais quelles idées logent dans ces petites têtes de jeunes filles.

– Bah ! bah ! je m'en charge ! Allons, Mülbach, partons-nous ?

– Quand vous le voudrez, monsieur le baron.

Et, se levant, Otto ajouta :

– J'ai vu tout à l'heure M<sup>me</sup> de Ronchay. Elle m'a chargé de vous informer qu'elle avait à vous parler.

– Bien. Je lui ferai demander par Milsen quand je puis l’aller voir. À propos de Milsen, il m’a rapporté hier une conversation très intéressante qu’il a surprise entre deux hommes politiques... Je vous raconterai cela.

Ils quittèrent la banque, hélèrent un taxi et y montèrent. En dix minutes, ils arrivaient à la demeure des Mülbach.

Florita travaillait à une broderie, près de sa tante, quand Otto entra dans le salon, accompagné de l’étranger.

Il présenta :

– M. le baron de Rechensfeld, un de mes bons clients, qui veut bien accepter de prendre le thé avec nous.

Pépita, naturellement, avait entendu plus d’une fois parler de ce noble personnage, un des meilleurs agents que possédât en France l’espionnage prussien, et qui, de plus, se trouvait en fréquents rapports avec les frères Mülbach. Mais elle ne le connaissait que de vue, son mari le lui ayant montré, un jour, aux courses de

Chantilly.

Son grand air, sa belle prestance lui en imposèrent aussitôt, non moins que ce qu'elle savait de sa situation sociale. D'ailleurs, M. de Rechensfeld daignait aujourd'hui atténuer sa morgue, et se montrer aimable, causeur agréable.

Ses yeux ne quittaient guère la jeune fille qui, ayant répondu à son salut avec une politesse réservée, demeurait froide, et presque silencieuse. Car le regard de l'étranger, admirateur et hardi, lui avait profondément déplu.

Maintenant, elle remarquait son air dur, en dépit du sourire qu'il amenait fréquemment sur ses lèvres, et l'orgueilleuse assurance de son maintien.

Il parlait admirablement le français, mais avec un fort accent, qui n'avait rien d'étonnant, puisqu'il était Autrichien, comme il venait d'avoir l'occasion de le dire, au cours de la conversation.

— Mais Français de cœur, ajouta-t-il. Voilà plusieurs années que j'habite Paris, et la France

est pour moi une seconde patrie.

S'il espérait s'attirer par cette déclaration la sympathie de Florita, il se trompait. Car la jeune fille trouvait que décidément il lui déplaisait fort, ce baron autrichien... Aussi, quand elle eut servi le thé, elle dit à M<sup>me</sup> Mülbach :

– Ma tante, si vous le permettez, je vais aller jusqu'à l'église.

– Mais tu es fatiguée, mon enfant ?

– C'est si près !

– Soit, fais comme tu voudras.

Et, adressant un froid petit salut à M. de Rechensfeld, qui se levait et s'inclinait, la jeune fille disparut.

Le baron ne dit mot de son impression sur elle, pendant les dix minutes qu'il demeura encore dans le salon de Pépita. Mais il est probable qu'il se montra moins réservé à l'égard de Mülbach, car celui-ci, en venant de le reconduire jusqu'à l'escalier, se frottait doucement les mains, en songeant avec un sourire de satisfaction :

« Il est déjà emballé, ce cher baron !... Le coup

de foudre ! Il ne croyait pas que la petite fût aussi merveilleusement jolie. »

Pépita, quand son mari revint près d'elle, lui déclara :

– Il est vraiment très bien, M. de Rechensfeld !

– Oui, c'est un très bel homme... De plus, fort intelligent. Et je suis persuadé que s'il trouve une femme sérieuse, dont il soit très épris, il pourra bien faire un excellent mari.

Ainsi, déjà Otto Mülbach préparait les voies pour le projet qu'il méditait. Car il persistait dans cette décision qui flattait sa vanité de parvenu allemand, à la fois très respectueux et très jaloux du prestige de la noblesse militaire : faire épouser à sa nièce par alliance ce grand seigneur prussien, princièrement apparenté, pourvu d'une belle fortune, pouvant prétendre à de hautes charges, et très bien vu à la cour.

Que, par ailleurs, Friedrich de Rechensfeld fût un assez triste sire au point de vue moral, qu'il eût un caractère dur, despotique, et se montrât dépourvu de tous scrupules, Mülbach ne s'en

inquiétait guère. Car, quoiqu'il affectât de témoigner à Florita une grande affection, celle-ci, en réalité, n'existait pas, l'Allemand haineux voyant surtout en cette enfant la fille de l'officier français, et la détestant pour ce patriotisme, cette foi dans les destinées de son pays qu'elle ne manquait pas une occasion d'affirmer.

Ainsi donc, il lui importait peu de la livrer à un homme comme le baron de Rechensfeld, du moment où lui-même devait y trouver la satisfaction de son orgueil.

\*

Florita, la pauvre, ne songeait guère que sa personne fût l'objet de telles combinaisons !

Depuis qu'elle avait revu Alain, elle vivait plus constamment encore avec sa pensée... Mais maintenant, elle se doutait bien du nom qu'il fallait donner à leur affection réciproque, et c'était à la fois troublant et délicieux, cette idée que l'amour les avait tous deux visités, que

c'était lui qui jetait tant d'émoi dans son cœur à elle, l'autre jour et qui animait de si chaude tendresse les belles prunelles ardentes d'Alain, quand il la regardait.

Elle attendait avec impatience de le revoir... Il s'installait en ce moment à Versailles, où son mobilier avait été expédié pendant son séjour en Bretagne, par les soins de ses domestiques.

Huit jours après sa première visite à Florita, il revint à Paris ; Armelle s'y trouvait encore, chez la vieille tante qui s'éteignait sans hâte. Un petit mot, la veille, avait prévenu la jeune fille que M<sup>me</sup> de Marsy viendrait la chercher vers neuf heures, afin d'aller toutes deux attendre leur cher dragon à l'arrivée du train, dont il indiquait l'heure à sa sœur.

Il les trouva donc à la gare des Invalides... Et tout aussitôt, Florita, rougissante, le cœur battant, revit ce regard d'amour dont le souvenir ne la quittait plus depuis huit jours.

Tandis qu'ils montaient l'escalier tous trois, Alain prit la main de sa cousine, et, la serrant fortement, se pencha un peu en murmurant d'une

voix frémissante :

– Que tu es charmante, ma petite fleur !

De fait, elle était particulièrement délicieuse, ce matin, dans un tailleur simple et coquet, avec un exquis petit chapeau de velours noir, près duquel ressortait admirablement la chaude teinte dorée de ses cheveux gracieusement coiffés.

Aux paroles d'Alain, elle rougit davantage, et baissa un peu ses longs cils soyeux... Quand elle les releva, son regard rencontra celui du baron de Rechensfeld, qui, descendant vers les quais, croisait le groupe formé par les cousins.

Il saluait, en même temps... Elle répondit à peine, désagréablement impressionnée par la lueur étrange jaillie de ces prunelles claires, voulant, aussi, témoigner à cet étranger qu'il lui déplaisait fort de le rencontrer sans cesse, comme il advenait depuis quelques jours et d'être regardée comme il se permettait de le faire.

Alain demanda :

– Quel est ce jeune homme ?... Il n'a pas une physionomie sympathique.

– Je suis de ton avis... C'est un client de mon oncle, un Autrichien ; le baron de Rechensfeld.

– Rechensfeld ?... Ce nom-là sent l'Allemand, plutôt... Bel homme, certainement... un peu raide et suffisant. Un type d'officier prussien...

– Tiens, cela m'a produit cet effet, quoique je n'en aie jamais vu, mais je les imagine ainsi. Mon oncle fait de ce M. de Rechensfeld les plus grands éloges. À l'en croire, c'est une véritable perfection !

Alain eut un sourire sceptique.

– Hum ! Qu'est-ce qu'il fait à Paris, cet Autrichien ?

– Mais rien, je pense.

– Alors, il y a des chances pour qu'il y fasse des sottises... Mais cela ne nous regarde pas. Laissons donc M. Mülbach croire à la perfection de son client, et marchons vite, car il fait plutôt froid, ce matin, mes chéries.

Si, en quittant la gare, les trois jeunes gens s'étaient retournés, ils auraient pu voir M. de Rechensfeld remonter l'escalier... Puis, en haut

des degrés, se trouver nez à nez avec M<sup>me</sup> de Ronchay, souriante et railleuse.

– Bonjour, baron !

– Ah ! madame, vous ?

– Oui, moi, qui avais quelqu'un à voir... de loin... comme vous, cher baron !

Il sourit à son tour, sachant qu'il était inutile de vouloir jouer au plus fin avec elle, n'ayant d'ailleurs aucun motif de ne pas se laisser deviner.

– Oui, je souhaitais connaître un certain officier de dragons... Mülbach m'a prévenu par un petit mot que j'ai reçu hier soir.

– Et à moi, il m'a écrit ceci :

« Trouvez-vous demain gare des Invalides, à l'arrivée du train de 9 h. 45. Vous y verrez quelque chose qui vous intéressera. »

« J'ai bien compris aussitôt qu'il s'agissait de M. de Penvalas et de Florita. Mon cousin Mülbach a deviné que j'aurais plaisir à les voir ensemble... Pour la haïr davantage, elle.

Friedrich de Rechensfeld eut un léger ricanement, à la vue de la lueur mauvaise qui traversait le regard d'Elsa.

– Eh ! comtesse, voilà bien, en effet, une terrible rivale !... Elle est belle à nous rendre tous fou ! Je comprends M. de Penvalas !... Et ce sera dur de la lui enlever !

Ils marchaient, tout en parlant, et sortaient de la gare. Aux derniers mots du baron, prononcés à voix plus basse, Elsa leva sur lui des yeux animés, soudain, d'un vif intérêt, en murmurant :

– Vous songez ?... Elle vous plaît ?

Le baron eut un rire sourd.

– Si elle me plaît !... C'est la plus ravissante créature que j'aie jamais vue ! Et je ne la laisserai pas à ce Français, je vous l'affirme !

– Nous marchons donc vers le même but ?... Car, moi non plus, je ne veux pas qu'elle devienne la femme du lieutenant de Penvalas !

Rechensfeld eut de nouveau son petit ricanement.

– Oui, ce bel officier n'a pas apprécié à sa

valeur, paraît-il, Elsa Hoffel ?... Eh ! vous n'aviez pas mauvais goût, comtesse ! Il n'est pas mal... pas mal du tout !... Très grand seigneur, cela se voit aussitôt...

Elle l'interrompt d'un ton irrité :

– Laissez donc là votre ironie ! Si j'ai eu, comme vous le dites, une rivale invincible en cette Florita, vous, monsieur de Rechensfeld, viendrez difficilement à bout de supplanter Alain de Penvalas, car il est de ceux qu'on n'oublie pas, une fois qu'on les a connus et aimés. N'espérons pas atteindre à nos fins par la persuasion.

– Alors ?... Quelle est votre idée ?

– Venez me voir, nous causerons... À propos, je crois que je trouverai à caser ce jeune homme, votre protégé, dans un ministère, comme vous le désiriez.

– Ah ! si vous pouviez y réussir ! Ce garçon est adroit, rusé. Dans un emploi subalterne, il nous rendra beaucoup de services.

– Oui, c'est ainsi, en glissant partout de nos créatures, que nous préparons l'invasion. Avec

l'aide de M<sup>me</sup> Valentin, je m'occupe de placer de soi-disant Suissesses ou Luxembourgeoises dans certaines administrations, dans des fabriques ou d'importantes maisons de commerce. En outre, je fournirai mes relations d'institutrices, de gouvernantes – voire de domestiques, hommes ou femmes. Les sujets ne me manquent pas !... On prise fort, chez nous, cette manière de servir l'Allemagne.

Et avec une moue de mépris, la jeune femme ajouta :

– Les Français ne nous viennent pas à la cheville, sous le rapport de l'espionnage – comme en bien d'autres choses, du reste !

– Oui, pour eux, il y a toujours là quelque chose de déshonorant – du moins dans la façon dont nous le pratiquons. Eh ! tant mieux ! Nous en gardons ainsi le précieux monopole, qui nous sera éminemment utile, comme vous le dites, comtesse, le jour tant désiré où nos armées entreront victorieusement dans la France affolée, désorganisée, vaincue à l'avance.

## V

M<sup>me</sup> d'Orbeilles, la vieille tante du lieutenant de Marsy, avait voulu qu'Alain vînt déjeuner chez elle avec Armelle. Et, naturellement, Florita se trouvait invitée aussi... Tous trois donc, en sortant de la gare, s'étaient dirigés vers la rue de Varennes, où la vieille dame habitait un hôtel ancien, depuis des siècles dans la famille. Après avoir été la saluer respectueusement, dans la grande chambre un peu sombre où elle achevait sa vie terrestre, le lieutenant de Penvalas et sa cousine, laissant Armelle près d'elle, se retirèrent, pour ne pas la fatiguer.

Ils allèrent s'asseoir dans un petit salon décoré de tapisseries et de beaux vieux meubles. Florita avait retiré son vêtement, son chapeau, et un rayon de soleil hivernal, traversant le tulle des rideaux, éclairait librement son délicieux visage rosé par le froid, avivait de chauds reflets la teinte

d'or de ses cheveux.

Alain avait pris place près d'elle, sur le même petit canapé. Il ne la quittait pas du regard, tout en prononçant quelques paroles distraites...

Puis, un silence se fit.

La jeune fille, gênée, le cœur serré par une émotion troublante, tenait ses paupières un peu baissées. Les cils tremblaient sur la joue qui palpitait légèrement...

La voix d'Alain, changée, frémissante de passion contenue, murmura :

– Que tes cheveux sont beaux, ma Flory !

Les cils d'or se soulevèrent, laissant voir les prunelles veloutées, qui rencontrèrent les yeux d'Alain, les yeux superbes, ardents, en ce moment pleins de flammes...

Et, dans cet échange de regards éblouis, tous deux se firent l'aveu de leur amour.

Alain se pencha, entoura de son bras les épaules de la jeune fille...

– Florita, voici bien longtemps que je

t'aime !... que je songe à toi pour devenir la compagne de ma vie. Dis-moi, petite cousine chérie, veux-tu devenir ma femme ?

– Alain... mon cher Alain...

Ce fut d'abord tout ce qu'elle put dire... Mais il lisait dans ses yeux la joie, le tendre ravissement...

– ... Oui, je serai à toi, pour toujours !

Les lèvres d'Alain se posèrent longuement sur la joue satinée, rougissante, qui se trouvait toute proche d'elles.

– Ma bien-aimée Florita ! Oui, montre-moi tes chers beaux yeux... tes merveilleux yeux noirs, ma petite fleur ! Leur souvenir a été mon égide, depuis que je te connais. En eux, se reflète si bien ton âme pure, délicate, vibrante à tous les nobles sentiments !... Aussi, chérie, avec l'aide du ciel, me suis-je gardé tout à toi, que déjà, depuis plusieurs années j'appelais en secret ma fiancée.

– Alain, je sais bien que je puis avoir en toi toute confiance !

Elle le regardait avec une fervente tendresse,

qui donnait à son regard un admirable éclat.

Il murmura, en pressant de ses lèvres les cheveux d'or :

– Tu m'aimes ?

Elle répondit, avec une candide franchise :

– Oui, plus que tout au monde, Alain chéri !

– Tu veux bien que j'écrive à ma grand-mère, pour qu'elle demande ta main à M<sup>me</sup> Mülbach ?

– Oh ! oui !

– Alors, dès ce soir, je...

Il s'interrompit. La porte s'ouvrait, laissant apparaître Armelle.

La jeune femme s'écria, en essayant vainement de prendre un air scandalisé, à la vue de sa cousine entre les bras de l'officier :

– Eh bien ! Alain...

Alain se mit à rire, sans changer de position et en retenant Florita qui, un peu confuse, faisait un mouvement pour s'écarter :

– Ma chère Armelle, je te présente des

fiancés... Sous réserve du consentement de grand-mère – dont je ne doute pas – et de celui de M. et M<sup>me</sup> Mülbach, qui, je l'espère, ne nous fera pas défaut, non plus.

M<sup>me</sup> de Marsy dit gaiement :

– Alors, je n'ai plus qu'à vous offrir mes félicitations, beaux amoureux !

« Flory, je suis bien heureuse que tu deviennes ma sœur pour tout de bon !... Et je sais d'avance que notre Alain ne sera pas à plaindre, près de toi !

Elle embrassa tendrement les deux jeunes gens, tout frémissants de leur bonheur.

Alain dit avec émotion :

– Grand-mère sera si contente !... J'ai bien compris que ce mariage était son rêve, car jamais elle ne manquait de me vanter les qualités physiques, morales et intellectuelles de Florita.

– Certes ! Plus d'une fois, elle m'a dit : « Mon seul désir est qu'Alain épouse cette petite Flory, dont je connais bien la charmante nature, et qui saurait certainement le rendre très heureux.

Le lieutenant dit d'un ton de taquinerie :

– Eh ! mais qui sait, peut-être s'est-elle trompée une fois de plus, grand-mère ? Car cela lui est arrivé, fameusement même, à propos de cette Elsa.

– Eh oui !... Moi aussi, je l'avoue, je m'étais laissé prendre. Il n'y avait que toi...

– Et Florita.

La jeune fille dit vivement :

– Oh ! jamais elle ne m'a plu !... Et vous voyez comme nous avons raison, Alain et moi ?...

L'officier eut un méprisant mouvement d'épaules.

– C'était une misérable hypocrite... Si seulement elle n'avait pas jeté le grappin sur cet imbécile de Maurice !

– Entends-tu quelquefois parler de lui ?

– Rarement. Je sais que tous deux mènent une vie très mondaine, qu'on les voit dans tous les endroits où il est chic de se montrer. Pourvu

qu'elle ne rende pas Maurice trop malheureux au moins !... ou qu'elle ne jette pas le déshonneur sur son nom ! Car on ne sait vraiment jusqu'où peuvent aller ces sortes d'intrigantes !

Florita fit observer :

– Je crois que M<sup>me</sup> Ulrich Mülbach et sa fille sont en relation avec elle. Ma tante m'a dit qu'elle était excessivement habile pour se glisser dans les milieux où elle désire être reçue.

– Oui, habile ! elle l'est, certainement !... et intelligente ! C'est ce qui la rend très dangereuse, et m'effraie pour Maurice, nature faible, un peu veule. Mais puisque nous ne pouvons rien pour lui, malheureusement, abandonnons cette peu intéressante personne, qui m'a laissé le plus désagréable souvenir, et parlons d'autre chose... De ton prochain séjour à Runesto, par exemple, ma Florita.

Le salon de M<sup>me</sup> d'Orbeilles, ce matin-là et dans l'après-midi, entendit de charmants projets. Alain viendrait cet été passer comme de coutume son congé en Bretagne. Puis, en automne, on pourrait célébrer le mariage...

– Dans ta vieille chapelle, Alain ?... On la décorera de fleurs, et on invitera tout le pays. Dans le parc, on fera déjeuner les invités, toutes ces braves familles de pêcheurs et de paysans, que je connais bien...

– Et qui aiment tant cette charitable petite demoiselle Florita... Oui, nous ferons ce que tu voudras, Flory. Et nous ajouterons encore aux largesses habituelles quand le chef de nom et d'armes se marie, chez nous.

Florita fit observer, en inclinant son front sur l'épaule de son fiancé :

– Tu sais que je n'ai pas une bien grosse dot, Alain ? Il faudra t'informer, près de l'oncle Otto...

Il dit vivement :

– Que m'importe, ma petite aimée ! C'est toi que j'épouse, non ta dot. Et si tu n'avais pas un sou vaillant, c'est encore toi que je choisirais, ma fleur, entre toutes les héritières du monde !

Elle murmura, ses yeux éclairés d'amoureuse confiance levés sur le beau visage loyal :

– Oh ! je le sais bien, va, mon Alain chéri !

À quatre heures, les deux jeunes gens et Armelle se dirigèrent vers le logis des Mülbach, Pépita, par l'intermédiaire de sa nièce, avait invité l'officier et M<sup>me</sup> de Marsy à venir prendre le thé... Comme ils passaient près de Saint-Germain-des-Prés, une femme s'approcha, offrant de petits bouquets de violettes disposés dans un vieux panier. C'était une pauvre créature vieillie avant l'âge, visiblement malade. Dans les orbites profondément creusées, les yeux avaient une expression résignée, lamentable.

Florita, plus d'une fois, cet hiver, par charité, lui avait acheté les fleurs de rebut qui étaient son unique gagne-pain... Et en l'interrogeant, l'autre jour, elle avait appris la triste histoire, semblable à beaucoup d'autres : le mari, coureur et ivrogne, abandonnant sa femme, la malheureuse s'exténuant pour élever ses deux enfants, l'un de ceux-ci mourant à quatorze ans, l'autre, une fillette faible, rachitique, s'en allant peu à peu... et elle, la mère, épuisée, incapable de travailler maintenant, se traînant chaque jour jusqu'aux

alentours de l'église pour essayer d'obtenir quelques sous, en échange de ses pauvres fleurs.

M<sup>lle</sup> de Valserres songeait à s'informer au sujet de cette femme, pour s'assurer qu'elle était vraiment digne d'intérêt. Mais en attendant, elle lui avait déjà remis une large aumône.

En la voyant, cet après-midi, elle dit avec un cordial sourire :

– Bonjour, madame Clouet !... Comment va votre petite fille ?

– Un peu mieux, mademoiselle. J'ai pu la faire manger un peu à son goût, la pauvre mignonne, grâce à vous.

Et le regard de la femme, plein de reconnaissance et d'émotion, enveloppait le charmant visage.

– Tant mieux ! donnez-moi deux bouquets, s'il vous plaît.

– Oui, mademoiselle, mais à condition que ceux-là vous ne les payerez pas ? C'est bien peu de chose !... Mais enfin je veux vous prouver comme je peux ma reconnaissance.

– J’accepte, ma bonne dame Clouet, car j’aime beaucoup les fleurs – et surtout les violettes.

Soigneusement, la femme choisit deux bouquets. Puis elle les tendit à la jeune fille... Mais ce fut Alain qui les prit. De l’autre main, il fit glisser dans le vieux panier une pièce d’or, et dit avec le sourire qui donnait une si charmante douceur à sa physionomie fière :

– Priez pour deux fiancés.

Puis tous trois s’éloignèrent, suivis des yeux par la femme qui murmurait :

– C’est son fiancé, ce bel officier ?... Il doit être aussi bon qu’elle !

Chemin faisant, Alain offrait l’un des bouquets à sa sœur, l’autre à Florita.

Et il dit en souriant :

– Comme fleurs de fiançailles, elles ne sont pas très belles... Mais ce sont les fleurs de la charité, Flory... Et je compte t’en offrir bientôt d’autres.

– Celles-ci me seront toujours chères, et je les conserverai en souvenir de ce jour, mon cher

Alain.

Puis, sur la demande du jeune homme, elle lui raconta l'histoire de Mélanie Clouet.

– Je voudrais pouvoir la tirer tout à fait de cette misère, ajouta-t-elle, et lui donner les moyens de sauver sa pauvre petite fille. Mais mon oncle ne me remet qu'une partie de mes revenus, les autres s'ajoutant chaque année au capital. Je fais toutes les économies que je peux, et néanmoins c'est bien insuffisant pour soulager même cette seule détresse, de façon efficace.

– Eh bien, Flory, je m'en charge. Prends les renseignements nécessaires, fais tes petites combinaisons, puis écris-moi : « Voilà, Alain, il me faut telle somme... » c'est très simple, comme tu vois ?

– Très simple, lorsqu'on est bon et charitable comme toi... et qu'on aime tant sa petite fleur.

Quand, un peu avant le dîner, Florita se retrouva seule avec sa tante, elle lui apprit la demande en mariage qui venait de lui être faite.

M<sup>me</sup> Mülbach n'en témoigna pas de surprise,

et se montra fort satisfaite.

Son mari, mis au courant pendant le repas, déclara qu'il en était enchanté pour Florita, M. de Penvalas réalisant évidemment l'idéal des maris.

Il ajouta sur un ton de bonhomie :

– Je t'ai constitué une gentille dot, fillette, grâce à de bons placements. Certes, ce n'est rien près de la fortune de ton cousin !... Mais enfin, tu ne te présenteras tout de même pas les mains vides, le jour du contrat.

Florita secoua la tête.

– Avec Alain, cela m'aurait été complètement égal ! Je sais si bien comme il est profondément désintéressé ! quelle joie réelle ce serait même, pour lui, de me donner tout !

Et son regard ému, tout à coup ardemment songeur, s'abaissa vers l'humble bouquet de violettes, demi-fané, qu'elle avait attaché à son corsage.

Oui, elle savait qu'aucun nuage ne s'élèverait entre eux... qu'ils étaient d'âmes pareilles et s'en iraient dans la vie avec une ferme confiance

réci-proque, avec un amour sans défaillance.

Ce soir-là, Otto Mülbach écrivit sur un feuillet de papier ces simples mots :

« Les fiançailles sont un fait accompli. »

Après quoi, ayant introduit cette feuille dans une enveloppe et cacheté celle-ci, il inscrivit la suscription :

« Madame la comtesse de Ronchay. »

Et le lendemain matin, il alla lui-même la glisser dans la boîte aux lettres d'un coquet hôtel du parc Monceau.

Deux jours plus tard, Pépita recevait une lettre de M<sup>me</sup> de Penvalas, sollicitant la main de Florita pour son petit-fils.

Il n'entraît pas dans le plan d'Otto de paraître opposé à ce mariage. Aussi M<sup>me</sup> Mülbach répondit-elle, en son nom et au sien, qu'ils étaient fort heureux de confier leur chère nièce à un homme tel que le lieutenant de Penvalas.

Ils ne mettaient à leur consentement qu'une seule condition : c'était que, vu l'âge de Florita, on attendrait pour la célébration du mariage

qu'elle eût au moins dix-huit ans.

M<sup>me</sup> de Penvalas ne pouvait que les approuver, sur ce point. Et les fiancés, après quelques protestations, se rangèrent à la sagesse des anciens. Un bonheur tel que le leur ne valait-il pas la peine d'être payé par un peu de patience ? Et puis, Versailles était bien proche, et Alain, dès qu'il aurait quelques heures de liberté, ne serait pas long à faire le trajet, dans l'automobile qu'il venait de choisir avec sa fiancée.

Tout étant donc ainsi convenu, Florita continua de mener son existence habituelle chez les Mülbach. Mais tous les jours, maintenant, elle écrivait à Alain et recevait une lettre de lui. Puis les fleurs choisies par M. de Penvalas, et non la banale gerbe que l'on paie au hasard un plus ou moins gros prix. En toutes choses, même dans les plus petits détails, Alain voulait que Florita sentît la présence de son amour.

Ces fleurs faisaient loucher l'envieuse Lottchen. Un jour elle avait croisé dans l'escalier M. de Penvalas, et depuis lors sa jalousie, déjà latente, à l'égard de Florita, s'était exaspérée.

Comment elle, Charlotte Mülbach, jeune fille très chic, toujours mise au dernier cri, appartenant à la noble race germanique, – la première du monde, – ayant une dot de trois cent mille francs, et de belles espérances, ne pouvait pas décrocher un époux à son goût !... Et cette petite Française qui ne savait pas s'habiller, qui avait peut-être cent pauvres mille francs de fortune, avait réussi à séduire ce grand seigneur très riche, très beau, tout à fait chic, lui aussi !... C'était une chose impossible à considérer de sang-froid. Aussi Lottchen, chaque soir, versait-elle quelques larmes de rage. Après quoi, cette fille de la sentimentale Germanie s'occupait à broder un petit cadre – des cœurs de soie mauve sur du satin rose – pour y enfermer une mèche de ses cheveux. Le tout serait envoyé au lieutenant de Penvalas, avec un tendre billet signé : « Charlotte... à vous pour toujours... »

Qui sait ? peut-être que ces pâles cheveux blonds lui feraient oublier, tout au moins un instant, les cheveux dorés de Florita !

M<sup>lle</sup> de Valserres ne se doutait guère des idées

qui hantaient l'esprit de Lottchen. Sa nature loyale et délicate ignorait la jalousie et ne l'imaginait pas chez les autres.

Elle s'occupait de son trousseau, tout doucement, puisqu'elle avait beaucoup de temps devant elle. Alain venait chaque dimanche, et la tante Pépita les laissait causer tranquillement dans le salon, se faire leurs tendres confidences et parler de l'avenir — un avenir sérieux, où le devoir aurait la première place, car tous deux ne le comprenaient qu'ainsi.

M. Mülbach se montrait toujours extrêmement affable pour sa nièce et son futur neveu, sans réussir toutefois à conquérir la sympathie de celui-ci... La parenté de Florita avec cet Allemand était un nuage dans le ciel d'Alain. Mais il l'oubliait vite près de la délicieuse fiancée, candidement amoureuse et de plus en plus aimée.

La vieille M<sup>me</sup> d'Orbeilles, vers la fin de janvier, avait rejoint un monde meilleur, et Armelle était retournée à Vannes, près de son mari. M<sup>me</sup> Mülbach, mieux portante maintenant,

accompagnait les deux jeunes gens quand le temps permettait une promenade. Elle témoignait à sa nièce une vive affection, qui, celle-là, était sincère. En même temps, la vanité, assez forte chez elle, était flattée par ce mariage, par l'attention admirative que suscitaient sur leur passage les deux fiancés.

En dehors de ces circonstances, Florita continuait sa même existence qu'auparavant, se rendant à des cours, travaillant la musique et la peinture, allant fréquemment à l'église, accompagnée dans toutes ces sorties par la femme de chambre, Anna, une Suisse, — du moins elle le prétendait, — femme sérieuse, de mise correcte, depuis plusieurs années au service de M<sup>me</sup> Mülbach, qui s'en montrait fort satisfaite... Florita n'aimait pas beaucoup son regard, qu'elle trouvait assez peu franc. Mais elle n'avait aucunement à s'en plaindre, bien au contraire, car Anna était l'obligeance même. En outre, sa tenue, sa physionomie faisaient d'elle un excellent chaperon, ce qui plaisait fort à la jeune fille, souvent gênée par d'indiscrètes admirations masculines.

Pendant le mois de mars, elle se rendait une fois par semaine, le soir, à Saint-Germain-des-Prés, pour l'office de carême, en compagnie de la femme de chambre. Elles rentraient un peu après neuf heures, vite revenues au logis, distant d'environ dix minutes. M<sup>me</sup> Mülbach tenait prête pour sa nièce une tasse de thé bien chaud, car le temps était parfois très mauvais, en cette saison... Et même, un soir, Florita hésita un moment à sortir, en entendant la pluie tomber à verse...

M<sup>me</sup> Mülbach l'engageait fortement à rester...

– Tu seras trempée en arrivant à l'église, mon enfant !... Tu peux prendre mal... Vraiment, il est plus raisonnable de ne pas sortir !

Florita allait peut-être prendre ce parti, quand Anna entra, apportant le manteau et le chapeau de la jeune fille.

– Vite, mademoiselle... Les caoutchoucs de mademoiselle sont dans l'antichambre, parce que, ce soir, c'est prudent de les mettre.

– Je crois que je ne vais pas sortir, Anna. Il pleut vraiment trop !

Une imperceptible lueur de contrariété passa dans le regard de la femme de chambre.

Anna dit, de sa voix douce et mesurée :

– Pas tant que cela, mademoiselle. On croirait, à l'entendre, c'est vrai... Mais la pluie fait toujours beaucoup de bruit, en tombant sur les gouttières. Avec ça, le temps s'est plutôt adouci... Et puis, mademoiselle regrettera peut-être de manquer le sermon, les autres lui ayant tellement plu.

– Certainement, je le regretterai. Que pensez-vous, tante Pépita ? Peut-être, comme le dit Anna, ne fait-il pas aussi mauvais qu'il en a l'air ?

– Agis à ton idée, ma chère petite... Mais si tu sors, équipe-toi en conséquence... Et si tu vois que la pluie tombe trop fort, une fois dehors, rentre tout de suite.

Ceci convenu, Florita, dix minutes plus tard, quittait le logis, suivie d'Anna.

Il y avait, de fait, une petite accalmie dans l'averse, et les deux femmes purent atteindre

Saint-Germain sans être par trop mouillées.

L'office terminé, comme Florita se levait, Anna demanda respectueusement :

– Mademoiselle voudrait-elle attendre quelques minutes. Je suis prise d'une douleur à la jambe, et il faut que je laisse celle-ci un moment étendue, pour pouvoir me mettre en marche.

– Certainement. Prenez votre temps, Anna.

Et Florita se remit à prier.

Les quelques minutes s'étendirent jusqu'à dix... Quand les deux femmes sortirent de l'église, celle-ci était vide ; mais sous le porche, une femme attendait... Florita reconnut aussitôt Mélanie Clouet.

– Bonjour, ma bonne madame Clouet... C'est moi que vous attendiez ?

– Oui, mademoiselle... Parce que je voulais vous remercier des bons vêtements chauds que vous avez apportés ce matin pour ma petite.

– Oh ! c'est bien peu de chose !... Et je compte faire bientôt davantage, avec l'aide de mon fiancé.

La femme dit avec émotion :

– Que Dieu vous bénisse, mademoiselle !...  
oui, tous les deux ! Grâce à vous, déjà ma petite  
Henriette se porte mieux.

– J'irai la voir bientôt... Bonsoir, et rentrez  
vite, car il fait un temps abominable !

De fait, l'averse recommençait de plus belle...  
D'un pas hâtif, Florita et la femme de chambre  
s'engagèrent sur le boulevard, en ce moment  
désert, à cet endroit. À gauche, s'élevait la grille  
de l'enclos attenant à l'église... À droite, contre le  
trottoir, stationnait une automobile que Florita  
avait déjà remarquée en venant. Mais maintenant  
le moteur fonctionnait, prêt à partir.

Deux hommes se tenaient debout près de la  
portière, paraissant attendre quelqu'un... Et,  
machinalement, Florita vit que les phares étaient  
voilés, comme si l'on avait voulu éviter que leur  
lueur se répandît sur le trottoir.

Elle n'eut, d'ailleurs, pas le temps de faire  
d'autres réflexions... Car, à l'instant où elle  
passait à hauteur de la voiture, les deux hommes

bondirent sur elle et sa compagne. Anna reçut un coup de poing sur le crâne et tomba sans pousser un cri... Quant à Florita, une étoffe sombre était jetée autour de sa tête, l'étouffant à demi. Puis, enlevée par des bras robustes, elle était jetée dans l'automobile où prenait place l'un des deux agresseurs, tandis que l'autre sautait sur le siège et faisait rapidement démarrer la voiture, qui s'éloignait à grande vitesse.

Un cri, pourtant, avait été poussé... puis des appels retentissaient maintenant...

– Au secours !... au secours !...

Une femme accourait... C'était Mélanie, qui, venant derrière M<sup>lle</sup> de Valserres et Anna, d'un pas plus lent, avait assisté à l'enlèvement.

Quelques personnes, qui passaient sur l'autre trottoir, arrivèrent... Au bout de quelques minutes, il y avait autour de la femme de chambre inanimée un petit cercle, qui écoutait le récit fait par Mélanie d'une voix entrecoupée.

Quelqu'un dit :

– Je vais prévenir la police !

Une autre opina :

– Il vaudrait peut-être mieux porter au poste cette pauvre femme qui est là sous l'eau ?

Cet avis prévalut, et deux hommes soulevèrent Anna, toujours inerte, puis l'emportèrent sous l'averse torrentielle.

En arrivant au poste, elle bougea un peu, puis, au bout d'un instant, ouvrit des yeux hagards.

Le commissaire de police, ayant entendu le récit de Mélanie, déclara :

– Le plus pressé est de soigner cette femme. Quant à retrouver l'automobile et les ravisseurs !...

Et il eut un geste qui signifiait :

– Il n'y faut guère compter !

Au bout de quelques instants, Anna retrouva la parole et put donner l'adresse de ses maîtres. Le commissaire essaya d'avoir quelques renseignements susceptibles de le mettre sur une piste ; mais la femme de chambre semblait sous l'empire d'une profonde terreur, claquait des dents et paraissait à peu près abrutie.

On la mit donc dans une voiture demandée par téléphone, et où monta aussi un agent. Ainsi, elle fut reconduite jusque chez les Mülbach, où régnait déjà l'inquiétude, car jamais Florita n'était rentrée aussi tard.

À la vue d'Anna, soutenue par l'agent, Pépita jeta un cri d'effroi... Et cet effroi se changea en une véritable épouvante, quand elle apprit ce qui s'était passé.

– Enlevée... Ma petite Florita ! quelle horreur !...

Otto, qui revenait de son cercle et semblait lui-même fort impressionné, essaya de la rassurer :

– On va faire des recherches immédiates... Nous la retrouverons, sois sans crainte, mon amie !

– Des recherches ?... Où ?... Comment ? Quels indices avons-nous ?... Une automobile... deux hommes... voilà tout ce qu'on sait

– Mais un passant peut avoir remarqué une particularité quelconque... On fera une enquête.

– Une enquête ?... Et d'ici là, que deviendra-t-

elle, la malheureuse enfant ?

L'agent hocha la tête... Il pensait, sans le dire, que cette jeune dame avait raison et que la disparition de cette jeune personne rentrerait vraisemblablement dans la catégorie de ces troubles mystères des grandes capitales qui jamais ne sont éclaircis.

## VI

Un moment, Florita avait presque perdu connaissance... Cela ne dura que quelques secondes. Elle sentit qu'on desserrait légèrement l'étoffe qui entourait sa tête. Puis une voix masculine prononça :

– Ne craignez rien, on ne vous fera pas de mal. Mais restez tranquille, ne cherchez pas à vous échapper, car c'est inutile.

En même temps l'inconnu passait une corde autour des bras de la jeune fille, qu'il immobilisait ainsi.

Florita, le cœur serré de terreur, pensait :

« Qui est-ce ?... Où m'emmène-t-on ainsi ? Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Défendez-moi ! »

Mais M<sup>lle</sup> de Valserres n'était pas une nature faible, vite abattue. Son énergie, déjà, combattait l'angoisse... Elle ne se laisserait pas intimider,

elle tiendrait tête aux ravisseurs.

Pourvu seulement qu'on lui déliât les bras !... Car il fallait qu'elle pût menacer les misérables de l'arme qu'elle possédait.

À Runesto, Alain, pendant les vacances, lui avait autrefois appris à tirer. Elle se montrait extrêmement adroite à cet exercice, rivalisant avec ce cousin qui ne manquait jamais le point visé, que ce fût à la carabine ou au revolver. Un jour, il lui avait dit en riant :

– Ma petite, quand tu auras quelqu'un devant le canon de ton arme, je ne donnerai pas grand-chose de sa vie !

Or, précisément à sa dernière visite, il lui avait apporté un de ces revolvers, un joli bijou en apparence, mais en réalité une arme de précision, très meurtrière, qu'un de ses amis lui avait envoyé d'Amérique.

– Puisque tu sors quelquefois le soir, Flory, prends cela. Ce n'est pas que tu craignes grand-chose, étant accompagnée à ces heures peu tardives pour Paris, et en ce point assez parcouru

toujours. Mais enfin, j'aime mieux te savoir armée.

C'était donc la première fois, aujourd'hui, qu'elle emportait le revolver... Et elle bénissait l'heureuse inspiration de son fiancé... une sorte de pressentiment, eût-on dit...

Alain... son Alain ! S'il avait idée de la situation où se trouvait en ce moment sa petite Florita, quelle atroce angoisse le saisirait !

Puis une crainte lui vint... Les agresseurs n'allaient-ils pas la fouiller, pour s'assurer qu'elle n'avait pas d'arme ?

Non, peut-être, car les jeunes filles, à Paris, n'ont guère coutume de se munir d'un revolver pour se rendre de chez elles à l'église, – quoique, après tout, ce ne fût pas une inutile précaution, comme Florita en faisait l'expérience.

Où la menait-on ainsi ?... Le trajet semblait assez long... Elle respirait avec peine sous l'étoffe sombre...

Cette voix qui avait parlé tout à l'heure, il lui semblait l'avoir entendue déjà... Et elle avait un

accent germanique...

Voici que la voiture s'arrêtait... On ouvrit la portière... Florita se sentit de nouveau saisie par deux hommes, emportée, sans qu'un mot fût échangé entre ses ravisseurs...

Elle eut l'impression de passer du froid humide, qui régnait dehors, à la chaleur d'un logis... Puis elle se sentit déposée sur un siège.

Les liens furent enlevés de ses bras, l'étoffe fut desserrée tout à fait... Elle entendit des pas qui s'éloignaient, assourdis par un tapis, une porte qui se refermait...

D'un geste hâtif, elle enleva l'étoffe...

Et elle se vit dans un élégant petit salon aux tentures de soie jaune brochée, aux meubles de style Empire, qu'éclairaient les ampoules électriques des appliques de la même époque.

Dans une jardinière de cuivre, dont les motifs formaient des couronnes de lauriers ; dans des amphores de marbre noir, dont l'aigle impérial formait les anses, des fleurs se fanaient en répandant un lourd parfum, à travers

l'atmosphère chauffée par les radiateurs.

Après ce rapide coup d'œil jeté autour d'elle, dans la pièce où elle se trouvait seule, Florita s'assura que le petit revolver était bien toujours dans la poche de son manteau.

Et elle le prit en main, prête à la défense, réprimant son horrible angoisse pour garder toute sa présence d'esprit, toute la force physique contenue sous sa fine apparence.

Une ardente prière intérieure s'échappait de son âme. Et sa pensée, de nouveau, s'en allait vers Alain... Peut-être la mort était-elle proche pour elle, car elle défendrait jusqu'au bout son honneur. Et lui, comme il souffrirait, son bien-aimé fiancé, qui, peut-être, ignorerait toujours le sort de sa Florita !... qui vivrait dans cette atroce incertitude, pire que tout !

Elle songea, le cœur déchiré :

« Oh ! nous étions trop heureux !

Une porte s'ouvrit tout à coup... Un homme de haute taille apparut, fit quelques pas vers la jeune fille qui se levait brusquement...

Elle jeta une exclamation :

– Le baron de Rechensfeld !

Il s'inclina, un sourire aux lèvres.

– Lui-même, mademoiselle, qui vous offre ses hommages les plus empressés.

La tête redressée, les yeux pleins de fierté indignée, Florita demanda :

– Est-ce donc vous qui êtes l'auteur de cet odieux attentat ?

– Oh ! quel mot sévère !... Toutefois, je conçois que vous ne soyez pas très satisfaite, pour le moment. Et croyez que je regrette infiniment d'avoir dû employer ce moyen. Mais après avoir entendu mes explications, vous comprendrez...

Tout en parlant, il faisait encore quelques pas... Mais Florita étendit le bras, dirigeant vers lui le canon du revolver, qui brilla sous la lumière.

– Je n'ai pas besoin d'explications, monsieur ! Ce que je veux, ce que j'exige, c'est ma liberté !

À la vue de l'arme braquée sur lui, le baron, machinalement, avait reculé d'un pas, tandis qu'une lueur de colère traversait son regard.

Il dit d'un ton impératif :

– Allons, pas de sottises ! Donnez-moi ce joujou, et puis asseyez-vous, pour écouter ce que j'ai à vous dire... Faites-le de bonne grâce, car vous êtes en mon pouvoir, et toute résistance serait inutile.

Mais Florita, dont les yeux brillaient d'une ardente résolution, dit froidement :

– Si vous essayez de m'approcher, je tire... Vous êtes prévenu.

Il eut un sourd ricanement.

– Eh ! tirez donc ! Vous me manquerez, certainement... Et après, vous vous tiendrez tranquille, ma belle petite !

En même temps, d'un mouvement souple, il se jetait en avant, la main tendue pour saisir le poignet de la jeune fille, et empêcher qu'elle visât...

Mais Florita se défiait. Plus vive encore que

l'agresseur, elle fit un bond en arrière, le bras toujours tendu, l'arme dirigée vers le baron...

Le coup partit... Atteint à la poitrine, Friedrich de Rechensfeld recula, chancela, les yeux pleins de furieux désespoir, un juron sur les lèvres... Puis il s'abattit sur le tapis blanc semé d'abeilles jaunes...

Florita, déjà, s'élançait vers la porte, qu'elle ouvrit...

Mais, devant elle, dans le vestibule, se dressait un autre homme : un grand garçon maigre, en tenue de chauffeur, qui accourait visiblement après avoir entendu la détonation.

Florita braqua sur lui le revolver, en disant avec le calme surhumain qu'elle conservait depuis le début :

– Laissez-moi passer, ou je tire !

L'homme se recula, sans doute frappé de l'air décidé de cette belle jeune fille, dont la main ne tremblait pas, peu soucieux aussi de subir le sort du baron, dont il voyait le corps étendu dans le salon.

Florita ordonna :

– Ouvrez-moi la porte !

Le chauffeur obéit... Alors Florita sortit à reculons, en tenant l'homme sous la menace du revolver. Quand elle fut dehors, elle dit de ce même ton impératif :

– Maintenant, fermez !

Quand le battant fut retombé, elle se mit à courir, droit devant elle, sans autre souci que de s'éloigner au plus vite de cette demeure... Au bout de dix minutes seulement, elle s'arrêta, à bout de souffle, le cœur battant à l'étouffer.

Où était-elle, ici ?... La pluie tombait toujours à torrent. Elle essaya de s'orienter...

Cette avenue où elle se trouvait était bordée d'hôtels élégants... Fallait-il se diriger à droite, à gauche ?

Elle pensa :

« Je vais aller au hasard, jusqu'à ce que je trouve une plaque indicatrice. »

Elle prit à gauche, marcha pendant un

moment, puis s'arrêta à l'intersection d'une rue...  
Elle lut :

Rue du Faubourg-Saint-Honoré !

Quel trajet à faire encore, seule, dans la nuit,  
pour rejoindre le logis !

Mais elle venait d'échapper à un si effroyable  
péril que tout le reste, maintenant, lui paraissait  
peu de chose.

D'ailleurs, elle avait son revolver où il restait  
des coups à tirer. Contre un malandrin, elle  
saurait se défendre aussi bien qu'elle l'avait fait à  
l'égard du baron de Rechensfeld.

Elle se remit en marche, s'orientant du mieux  
qu'elle pouvait... Par ce temps abominable, les  
avenues, les mes étaient à peu près désertes... À  
peine, de loin en loin, apercevait-elle une  
silhouette humaine se hâtant sous l'averse  
torrentielle.

Elle prit l'avenue d'Antin, passa la Seine,  
gagna le boulevard Saint-Germain. Là, il n'y  
avait plus qu'à marcher tout droit, jusqu'au logis.

En entendant un coup de sonnette bien connu,

Pépita sursauta...

– Mais on dirait... on dirait que c'est elle !

Otto tressaillit violemment.

Il se leva si brusquement que son siège tomba derrière lui, courut au vestibule, ouvrit la porte...

Florita était devant lui, ruisselante, pâle, les yeux brûlants de fièvre...

Mülbach bégaya :

– Toi !... Toi !

– Oui, moi... J'ai pu échapper...

Pépita se précipitait vers sa nièce, la saisissant dans ses bras...

– Ma petite Flory !... Te voilà, te voilà !...  
Nous venons de passer des moments atroces !

– Et moi donc, ma tante !

Mais ses nerfs tendus faiblissaient tout à coup, maintenant qu'elle se trouvait hors de danger... Elle fléchit sur ses jambes tremblantes, et Pépita la soutint, l'entraîna, aidée par son mari, vers le salon, la fit asseoir dans un fauteuil.

D'entre les doigts défaillants de la jeune fille, un objet glissa, tomba sur le tapis.

Otto se baissa pour le ramasser.

C'était le revolver tout chaud encore du long contact de la petite main fiévreuse.

Le visage de M. Mülbach, d'abord livide, se congestionna subitement, et une sorte d'effroi apparut pendant quelques secondes dans les yeux clairs.

Pépita, tout occupée de sa nièce, ne s'en aperçut pas. Elle s'empressait autour de la jeune fille, qui n'était pas complètement évanouie, et, déjà, rouvrait les yeux.

— Ma pauvre petite chérie !... Otto, va lui préparer un cordial !... Et ces vêtements mouillés ! Vite, que je t'enlève cela, ma chérie !

Avec l'aide de la cuisinière, qu'elle avait appelée, M<sup>me</sup> Mülbach déshabilla sa nièce, toute frissonnante, la coucha dans un lit chauffé, lui fit boire le cordial qu'Otto avait préparé, non sans casser un verre, tellement sa main tremblait.

Il voulait interroger la jeune fille ; mais sa

femme s'y opposa.

– Non, non, laisse-la ! Elle est trop abattue, ce soir, et elle a la fièvre. Nous verrons demain matin.

Il n'insista pas, quelle que fût son anxieuse impatience de savoir ce qui s'était passé... Mais cette nuit-là, il ne put trouver un instant de sommeil, tellement l'inquiétude le tenaillait.

Au matin, il s'empressa de se rendre près de Florita, que M<sup>me</sup> Mülbach n'avait pas quittée pendant une partie de la nuit.

La jeune fille était brisée, après des heures de fiévreuse insomnie, réaction inévitable de la tension nerveuse et de l'émotion terrible... Mülbach lui prit la main, baisa paternellement le front moite, s'informa comment elle se trouvait...

Puis il demanda :

– Voyons, chère mignonne, que s'est-il passé ?... Cela ne te fatiguera-t-il pas trop de nous le dire maintenant ?

– Non, mon oncle... D'autant plus que je peux vous le dire en peu de mots. J'ai été enlevée par

deux hommes, emportée en automobile vers une demeure inconnue... Là, pour me défendre contre l'un de ces individus, pour l'empêcher de m'approcher, j'ai dû faire usage du revolver que j'avais heureusement sur moi...

Otto demanda, d'une voix un peu rauque :

– Et... tu l'as tué ?

Florita frissonna.

– Je ne sais pas... Blessé grièvement, du moins, car il est tombé ! Puis je me suis enfuie, après avoir menacé l'autre homme pour qu'il me laissât passer...

Pépita s'écria :

– Mais qui est-ce ?... Qui sont ces misérables ?

– L'un est peut-être un domestique... un chauffeur. En tout cas, il paraît un comparse, là-dedans. Mais celui sur lequel j'ai tiré... celui-là, c'est le baron de Rechensfeld !

Deux exclamations retentirent, bien différentes d'accent :

– Le baron de Rechensfeld !

Mülbach avait jeté la sienne avec effort, et se raidissait pour rester impassible.

Pépita, très agitée, serrait les mains de sa nièce.

– Tu es sûre ?... Tu es sûre, Flory ?

– Oh ! oui, ma tante !... Je l'ai bien reconnu !...

Otto Mülbach hocha la tête.

– Tu as dû te tromper, mon enfant !... Ce serait tellement incroyable ! M. de Rechensfeld est un homme honorable – en outre fort intelligent, et il me paraît incapable de se risquer dans une mauvaise affaire comme celle-là !

– Oh ! il n'y a pas de doute ! C'est lui, bien lui ! D'ailleurs, il n'a pas nié, quand je lui ai jeté son nom au visage. Et je sais bien comme il me regardait, quand il me rencontrait... Ces rencontres-là, il les multipliait depuis quelque temps...

Elle frissonna au souvenir de ce regard à la fois arrogant et passionné, qui était devenu pour elle une hantise, en ces derniers temps, et auquel le sien, quand il ne pouvait se détourner assez

vite, répondait avec une méprisante fierté.

Mülbach déclara :

– Cela seul n’aurait pu constituer une preuve. Ce n’est pas une raison parce qu’un jeune homme se trouve un peu plus souvent qu’il ne convient sur le chemin d’une jolie personne pour qu’on le juge capable d’un acte tel que celui-là.

Pépita s’écria :

– Mais, mon ami, je te rappelle que ton opinion sur lui, à certains points de vue, n’était pas très favorable, autrefois. Depuis quelque temps, tu en avais une meilleure... Mais il a pu te leurrer en t’amenant à changer d’idées sur son compte. Ce qui vient de se passer s’accorderait assez avec...

– Je ne nie pas du tout qu’il en soit absolument incapable... Les jeunes gens sont tous fous, parfois... De beaux yeux leur font oser les actes les plus répréhensibles, dont ensuite ils se repentent. Mais, enfin, Florita était fort émue, naturellement... Elle a pu être dupe d’une ressemblance... Et cet individu a pu profiter de

l'erreur pour essayer de cacher sa véritable identité...

Mais Florita dit vivement :

– Non, non, c'est bien lui ! Je n'ai pas un instant de doute à ce sujet.

M<sup>me</sup> Mülbach demanda :

– Mais cette maison où il t'a conduite, en quel endroit est-elle située ?... As-tu pu t'en rendre compte ?

– Malheureusement, non ! En sortant de là, je n'avais qu'une idée : m'éloigner le plus vite possible ! Je craignais d'être poursuivie... Et quand je me suis enfin arrêtée de courir, je devais être à une certaine distance déjà.

– Où te trouvais-tu à ce moment-là ?

– Rue du Faubourg-Saint-Honoré.

– As-tu idée, du moins – ou à peu près – du quartier où peut être située cette demeure ?

– Il me semble que ce doit être un de ceux qui avoisinent l'Étoile.

Mülbach secoua la tête.

– Voilà qui est bien vague ! En tout cas, si c'est Rechensfeld, il ne t'a pas conduite chez lui, car il habite près du Palais-Royal !

Pépita dit avec agitation :

– Il va falloir mettre cela entre les mains de la justice !... Ce misérable baron !... Et que va dire M. de Penvalas ?

Florita eut un long frémissement.

– Oh ! quelle indignation sera la sienne ! mon cher Alain !

Mülbach objecta :

– Peut-être, ma chère enfant, ferais-tu mieux de lui laisser ignorer cette aventure ?... Elle l'inquiétera, l'irritera...

– J'y avais songé d'abord... Mais j'ai changé d'idée. Nous sommes si absolument confiants l'un dans l'autre que je ne pourrais, même pour un bon motif comme celui-là, lui cacher quelque chose. D'ailleurs, si la justice prend la chose en main, il le saurait toujours.

– Mais c'est que, précisément, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux étouffer cela... Le

misérable est puni... peut-être mortellement atteint. Il y a bien son complice. Mais comme tu le dis, Florita, ce doit être un simple comparse... Et il est toujours désagréable pour une femme, pour une jeune fille surtout, d'être mêlée à ces sortes d'affaires, de penser que l'on discute là-dessus dans le public...

– J'y ai pensé aussi, mon oncle, et je suis de votre avis sur ce point-là. Si mon fiancé nous approuve également, il faudra laisser tomber cela...

– Je m'en occuperai... Je connais quelqu'un d'influent dans l'administration de la police. On comprendra très bien nos raisons, j'en suis certain.

Pépita s'écria :

– Mais il faudra pourtant, si cet homme survit, que Florita n'ait plus rien à craindre de lui ?

– Ne t'en inquiète pas, ma chère amie ! Je saurai faire savoir au personnage qu'il serait dangereux pour lui de respirer l'air de Paris. Ainsi donc, ma petite Florita, nous décidons de

taire le nom du ravisseur?... En allant prévenir la police de ton retour, je dirai simplement qu'il t'était inconnu, que tu ne sais rien du lieu où il t'a conduite, que tu crois avoir tué ou du moins blessé grièvement l'individu, et que le complice t'a paru un domestique. Est-ce bien cela, mon enfant ?

– Oui, mon oncle.

« J'aurais voulu, auparavant, avoir l'avis d'Alain... Mais il est certain qu'on ne peut attendre, du moment où la police a été avertie de ma disparition. Donc, faites comme vous dites.

« Et vous, chère tante, donnez-moi une carte, je vous prie, pour que j'écrive à mon fiancé de venir me parler, dès qu'il aura un moment.

– Oui, mignonne, dans un instant...

Et M<sup>me</sup> Mülbach suivit son mari jusqu'à sa chambre. Là, ayant soigneusement fermé les portes, elle demanda, ses yeux dans ceux d'Otto :

– Écoute, il faudrait pourtant bien voir clair là-dedans. Je sais qu'Hilda voit très souvent le baron. N'y a-t-il pas complicité entre eux, au

sujet de cette enfant ?... Hilda hait Florita, et elle a pu encourager, aider Rechensfeld... N'est-ce pas même chez elle que la pauvre petite a été conduite ? Précisément, le parc Monceau se trouve dans la direction d'où Florita croit être venue.

Mülbach leva les épaules.

– Que vas-tu imaginer là, ma pauvre amie !... Hilda, quelle que soit sa jalousie, est trop avisée pour se mettre dans de pareilles affaires. D'ailleurs, la meilleure preuve en est qu'elle se trouve depuis trois semaines, avec son mari, à leur château de Vanelles, dans le Nord. L'hôtel du parc Monceau est fermé, ainsi que me l'a dit Gertrude, l'autre jour. Non, il faut voir là, simplement, l'acte fou et criminel d'un homme accoutumé à satisfaire toutes ses passions. Évidemment, j'ai été trompé par lui, car il affectait au contraire, depuis quelque temps, des sentiments assez élevés. Je me disais : « Il est changé. » C'est pourquoi j'ai accédé à son désir de t'être présenté... Maintenant, je ne doute pas qu'il s'agissait d'un plan combiné pour se

rapprocher de Florita, sans doute déjà remarquée par lui auparavant.

Quoiqu'elle vécût depuis tant d'années près de lui, Pépita ne connaissait pas encore la capacité de mensonge, de dissimulation de son mari. Elle se laissait prendre à ses ruses, à son hypocrisie, tellement l'aveuglaient son affection pour cet homme et l'influence qu'il avait su prendre sur elle.

Aussi crut-elle, sans un instant de doute, à cet habile travestissement de la vérité.

Mülbach ajouta :

– C'est stupide à lui, d'ailleurs, d'avoir couru de pareils risques, pour une amourette, dans la situation qui est la sienne ? Vois-tu que la police aille mettre le nez dans ses affaires et découvre... qu'il est un agent d'espionnage ? Ceci pourrait avoir les plus graves conséquences, non seulement pour lui, mais pour d'autres. Voilà donc une autre raison, en plus de celles que j'ai données à Florita, pour que le nom du coupable ne soit pas prononcé !

– Mais Florita le dira certainement à M. de Penvalas... Et celui-ci jugera peut-être que cet homme doit être recherché, poursuivi...

– Certainement, ce sera son premier mouvement... Mais il réfléchira ensuite aux ennuis qui pourraient en résulter pour sa fiancée ; il se dira que le baron, s'il en réchappe, se tiendra probablement tranquille maintenant... Et il conclura, comme nous, qu'il vaut mieux laisser tomber cette aventure dans l'oubli.

## **Deuxième partie (suite)**

*Florita*

# I

À une vingtaine de kilomètres de Valenciennes, le comte de Ronchay possédait un vaste et vieux château entouré d'un parc assez important. C'était la demeure patrimoniale des Ronchay, dont Maurice se trouvait maintenant le seul descendant.

Jusqu'à son mariage, il n'y avait fait que de courts séjours, préférant à cette paisible demeure les stations balnéaires à la mode ou les villégiatures chez des amis. Seul, y demeurait un vieux ménage d'anciens serviteurs, Adolphe et Caroline Dussaud, chargés de veiller à son entretien en se faisant aider par des gens du village voisin quand ils le jugeaient nécessaire.

Elsa ayant choisi la Belgique pour y faire son voyage de noces, les jeunes époux, l'année dernière, s'étaient arrêtés au passage à Vanelles...

Et, bien que ce fût encore l'hiver, le vieux

château avait paru plaire beaucoup à la nouvelle comtesse.

En automne, elle avait voulu y revenir. On avait invité quelques amis de Maurice, quelques relations faites au cours de l'été à Trouville. Elsa, très aimable maîtresse de maison, avait su rendre l'existence fort agréable à ses hôtes... Et Maurice avait convenu que Vanelles, ainsi, n'était pas du tout un logis ennuyeux.

Mais M<sup>me</sup> de Ronchay projetait d'y faire d'importantes améliorations. À ce sujet, pendant l'hiver, elle avait conféré plusieurs fois avec un architecte de son choix, au nom bien français de Wolmayer... Maurice la laissait agir à sa guise, approuvait tout à l'avance, car, en outre du désir qu'il avait de satisfaire à toutes les fantaisies d'Elsa, il s'arrangeait assez, dans son habituelle indolence, d'être ainsi déchargé de toute décision, de toute préoccupation.

Elsa profitait largement de cet état d'esprit – si largement, qu'après un an de mariage, le comte se trouvait complètement annihilé, n'ayant même pas le droit de risquer une observation... C'était

ainsi qu'au début de mars M<sup>me</sup> de Ronchay avait décidé qu'ils iraient passer un mois à Vanelles, où elle voulait donner un coup d'œil aux réparations en cours.

Il avait bien essayé d'objecter timidement que le logis serait froid, le chauffage central n'y étant pas encore installé, qu'ils s'y trouveraient de toute façon fort inconfortablement, étant donné la présence des ouvriers, les plâtras, etc.

Mais Elsa avait déclaré péremptoirement qu'il convenait avant tout d'aller jeter là-bas le coup d'œil du maître...

Ils y étaient depuis trois semaines, quand, un matin, Elsa fut appelée au téléphone, qu'elle avait fait établir au château récemment.

Ce qu'elle y entendit devait être fort impressionnant, car, lorsqu'elle raccrocha les récepteurs, ses mains tremblaient un peu et son visage avait pâli.

Elle s'assit au hasard, dans le petit salon dont elle avait fait son domaine particulier. Le front entre ses mains, elle réfléchit longuement.

Puis elle se leva, et, très calme en apparence, se dirigea vers la chambre, où Maurice commençait de s'habiller.

— Milsen vient de me téléphoner qu'il souffre de plus belle, et que le docteur Walchs lui conseille d'entrer à l'hôpital.

Milsen, le chauffeur des Ronchay, s'était trouvé pris subitement de violentes douleurs de reins, la veille du départ de ses maîtres pour Vanelles. La comtesse avait fait venir son médecin — un fils d'Allemand naturalisé — qui avait décrété le repos complet pendant un temps qu'il ne pouvait déterminer.

En conséquence, et comme M<sup>me</sup> de Ronchay déclarait ne pas vouloir confier sa voiture ni sa personne à un chauffeur d'occasion, les deux époux étaient partis par le chemin de fer, avec les autres domestiques laissant Milsen à l'hôtel du parc Monceau, où le docteur Walchs avait promis de le venir voir souvent et de prendre les mesures nécessaires, s'il le voyait plus souffrant.

Les jours précédents, le chauffeur avait annoncé une amélioration dans son état, et

déclaré qu'il espérait pouvoir venir rejoindre ses maîtres dans le courant de la semaine – annonce qui avait fort satisfait M. de Ronchay, car, être à peu près bloqué dans Vanelles, avec pour tout équipage une vieille voiture et un vieux cheval, constituait une sérieuse aggravation à une situation qu'il jugeait déjà fort peu intéressante.

Aussi eut-il une grimace de contrariété, en entendant la nouvelle que lui apprenait sa femme.

– C'est vraiment agréable !... Aussi, pourquoi n'est-il pas allé tout de suite à l'hôpital ? On l'y aurait soigné sérieusement, au moins. Tandis que là, seul dans cette maison...

Elsa l'interrompit sèchement.

– Vos récriminations sont ridicules, mon cher !... Milsen, je vous l'ai dit, espérait être guéri très vite, et c'était également l'idée du docteur. Pourquoi vouliez-vous qu'il se donnât l'ennui d'entrer à l'hôpital, surtout quand le médecin lui-même n'était pas de cet avis ? Maintenant, c'est différent ; du moment où son état semble s'aggraver, une autre solution s'impose. Mais il est indispensable que j'aille là-bas, pour me

rendre compte de ce qui en est, puis former la maison, si Milsen est obligé de la quitter.

Maurice essaya de saisir la balle au bond.

– Fermer la maison ?... Pourquoi plutôt ne pas nous y installer dès maintenant ?... Voilà trois semaines que nous sommes ici...

– Et nous y resterons encore une quinzaine de jours, probablement. Cette propriété me plaît beaucoup ; en outre, j'ai des instructions à donner aux entrepreneurs, et je veux être là pour en surveiller l'exécution.

Maurice étouffa un soupir... Quinze jours encore ! Ah ! ce maudit Vanelles !... Que n'avait-il eu la bonne idée de le vendre, trois ans auparavant, quand un gros industriel d'outre-Rhin, relation de casino, lui avait discrètement insinué qu'il cherchait à acquérir une propriété dans « ce beau pays du Nord » !

Il dit avec résignation :

– Eh bien ! soit... Nous reviendrons, puisque tu le juges indispensable...

– Comment, « nous » reviendrons ?...

T'imagines-tu que tu vas m'accompagner ?

– Mais, chérie, naturellement...

Elle leva les épaules.

– Ce serait stupide !... Pour vingt-quatre heures que je resterai là-bas.

– Mais, mon amie...

Elle déclara, d'un ton tranchant, et avec cet air de dure autorité qui médusait Maurice :

– Allons, ne fais pas le sot ! Tu demeureras ici tranquillement, tandis que je m'en irai voir ce pauvre Milsen – un excellent serviteur, très dévoué, qu'il serait bien ennuyeux de perdre !

Maurice courba le front. Il n'avait qu'à se soumettre, ayant parfaitement conscience de n'être pas le plus fort.

La comtesse, aussitôt, donna l'ordre d'atteler, fit préparer une valise par sa femme de chambre... Une heure plus tard, elle quittait Vanelles, pour aller prendre, à la plus proche station, le train de Paris.

Ce même jour, à la nuit tombante, une femme, couverte d'une cape noire, le visage entouré d'un voile sombre, s'arrêtait devant la porte d'un coquet hôtel du parc Monceau.

Quelqu'un la guettait, sans doute, car cette porte s'entrouvrait avant qu'elle eût sonné, puis se referma prestement aussitôt que la femme fut entrée.

Dès le vestibule sombre, où se dressait une silhouette d'homme, elle chuchota en allemand :

– Eh bien ?

– M. le baron paraît aller mieux ce soir, madame la comtesse. Le docteur espère le sauver.

– Ah ! tant mieux ! Mais quelle malchance. Quelle odieuse malchance ! Venez me raconter cela, Milsen... Puis nous aviserons...

Elle entra dans une pièce à l'extrémité du vestibule, en tournant au passage un commutateur.

La lumière éclaira un petit salon aux tentures de soie jaune brochée, aux meubles Empire.

La jeune femme demanda, tout en jetant sa cape sur un siège et en commençant à défaire son voile :

– Les volets sont bien clos, ici ?

– Très bien, madame la comtesse. Et puis, du côté du jardin, on ne doit pas voir la lumière.

– Il est toujours préférable de se méfier. Mais, avec les volets fermés, rien à craindre.

Elle enleva rapidement son voile, et l’envoya rejoindre la cape.

Le beau visage d’Elsa apparut, soucieux, un peu crispé.

En se jetant sur un siège, la jeune femme demanda :

– Voyons, qu’est-il arrivé ?... Vous m’avez dit, au téléphone : « Elle a tiré sur lui... Il est blessé gravement. » Elle avait donc une arme ?

– Eh ! oui, malheureusement !... Aurait-on pu penser pourtant qu’une toute jeune fille comme

cela portait sur elle un revolver ?... Tout avait marché si bien, jusque-là ! Nous avions enlevé la petite sans qu'elle jette un cri ; Anna s'était effondrée sous mon poing comme si elle n'avait fait que cela de sa vie ; la jeune personne avait été amenée ici, enfermée dans ce salon... Et crac ! tout manque ; M. le baron est aux trois quarts tué, la jeune fille s'échappe...

– Mais enfin, que s'est-il passé entre lui et elle ?

– Je ne puis le dire exactement, madame la comtesse, car je n'étais pas là. Mais c'est facile à deviner... M. le baron aura voulu s'approcher d'elle, et elle aura tiré à ce moment-là... Aussitôt que j'ai entendu le coup, je suis accouru. Mais elle m'a menacé de son revolver, et j'ai jugé plus prudent de ne pas insister... Aussi bien, le coup était manqué. Il ne s'agissait plus que de s'en tirer le mieux possible.

Elsa se leva, irritée.

– Mais vous n'aviez donc pas d'armes, vous autres ?...

– Certainement, nous en avons, madame la comtesse ! Mais M. le baron, qui ne supposait pas du tout courir un danger en allant faire sa cour à cette jolie personne avait laissé dans la poche de son manteau son revolver, ainsi que je l'ai constaté ce matin. Quant à moi, j'avais bien le mien... Mais pas le temps de le prendre !... La petite aurait tiré, car elle avait un air résolu !... Et j'assure bien à Madame que sa main ne tremblait pas, en me visant !

Elsa leva les épaules, furieusement.

– Ah ! maladroits !... triples maladroits, tous deux ! Si j'avais été là, j'aurais bien su bondir sur elle, lui enlever cette arme !

Milsen prit un air vexé.

– J'aurais bien voulu voir comment s'y serait prise Madame !... C'est très facile à dire !... Mais, quand on a un revolver braqué entre les deux yeux, presque à bout portant... eh bien ! on cherche d'abord à sauver sa peau ! Si je m'étais fait tuer, ça n'aurait servi à personne, bien au contraire !... Tandis que j'ai pu au moins secourir M. le baron qui, sans cela, serait mort là. Or,

voilà qui aurait fait une belle histoire, si on l'avait trouvé ici !

Elsa dit nerveusement :

– Croyez-vous donc que cela n'en fera pas aussi, la jeune fille ayant échappé ? Si elle a remarqué la maison, l'endroit où elle se trouve, nous sommes dans de jolis draps !

– Il y a des chances que non. Elle ne devait penser qu'à fuir, pour le moment.

– Personne n'est venu, ici, depuis hier ?... Vous n'avez rien remarqué de suspect, aux alentours ?

– Rien, madame la comtesse... Et il n'est venu que M. le docteur. Je suis allé le chercher cette nuit, en toute hâte ; il est revenu tout à l'heure, et repassera ce soir, pour causer avec Madame et voir encore le blessé.

– Bon... Où avez-vous mis le baron ?...

– Dans la chambre d'amis qui donne sur le jardin, madame la comtesse.

– Je vais monter près de lui... Où est-il blessé ?

– À la poitrine... Un poumon est atteint, paraît-il. Ah ! j'ai eu peur, quand je l'ai vu là, étendu, et tout ce sang ! Madame voit, j'ai dû enlever le tapis, que j'ai mis dans un coin de la cave. Il faudra que je le brûle le plus tôt possible... Heureusement, il est épais, de sorte que le sang n'a pas traversé.

– Oui... Et, de mon côté, je verrai à expliquer de façon plausible sa disparition... Un accident quelconque... de l'encre, ou autre chose... Peu importe !

« Vous n'avez pas entendu parler de M. Mülbach ?

– Pas du tout, madame la comtesse.

– Il viendra peut-être ce soir... Naturellement, il doit être furieux que l'affaire ait manqué !... Mais il ne l'est pas plus que moi, certainement !

Comme la comtesse se dirigeait vers la porte, Milsen demanda :

– Madame la comtesse veut-elle dîner ?

– Oui, si vous avez de quoi. Il me faut peu de chose, d'ailleurs. Toutes ces complications ne

sont pas pour me donner de l'appétit !

Et, la mine soucieuse, Elsa monta l'escalier, entra dans une chambre du premier étage... Là, dans le lit, était étendu Friedrich de Rechensfeld, la face blême et tirée.

Entendant ouvrir la porte, il souleva les paupières, et, à la vue de la jeune femme, plissa les lèvres en une sorte de rictus.

Elsa s'approcha, se pencha, en mettant sa main sur celle du blessé, très brûlante.

– Eh bien ! mon pauvre garçon, il paraît qu'elle vous avait arrangé une jolie réception, cette mauvaise petite Florita ?

Dans les yeux bleu pâle, un éclair de haine passa.

Rechensfeld dit sourdement :

– Oui... Mais je me vengerai !

– Vous aurez bien raison !

« Enfin, vous vous en tirerez, d'après ce que me dit Milsen, et c'est déjà beaucoup.

– Si je m'en tirerai, je n'en sais rien... Mais ne

va-t-on pas découvrir tout, avec cette maudite créature que Milsen a laissé stupidement échapper ?

– J’espère que non... Il faut que je voie Mülbach, pour savoir ce qu’elle dit, ce que l’on fait là-bas. Allons, ne parlez plus, baron, car vous augmenteriez la fièvre !... Et ne vous tourmentez pas à l’avance. J’ai idée que nous arrangerons tout cela au mieux, avec l’aide de Mülbach.

Rechensfeld grommela :

– Mülbach ! S’il voit l’affaire mauvaise, il nous lâchera !

– Que non pas ! Vous oubliez que nous sommes tous solidaires, dans l’œuvre que nous avons entreprise ? Mon cousin, je vous l’affirme, fera tout le possible et l’impossible pour que l’histoire ne s’ébruite pas. Vous n’avez besoin de rien ?... Eh bien ! alors, à tout à l’heure. Je remonterai en même temps que le docteur.

Dans la salle à manger, Milsen avait préparé un petit souper, auquel M<sup>me</sup> de Ronchay fit peu d’honneur... Elle était nerveuse, préoccupée, le

front plissé par la réflexion. Bientôt, repoussant son assiette, elle se leva et alla s'étendre dans un fauteuil du salon.

Vers neuf heures, un coup de sonnette discret se fit entendre... C'était le médecin, petit homme maigre, aux cheveux gris, aux yeux vifs abrités derrière des lunettes à monture d'or. Il était accompagné d'une femme d'un certain âge, qu'il présenta en ces termes à la comtesse :

– Sophie Haschen, une des meilleures gardes-malades de Paris – et une de nos compatriotes, en qui nous pouvons avoir toute confiance. Je l'ai amenée pour soigner ce pauvre baron.

Tous trois montèrent près de Rechensfeld. Le docteur, après examen du blessé, parut satisfait, et déclara qu'il répondait maintenant de sa vie, pourvu que fussent prises toutes les précautions nécessaires.

Elsa demanda :

– Naturellement, il ne peut être question de transporter ailleurs le baron, pour le moment ?

– Cela ne pourrait se faire sans danger d'ici à

huit ou dix jours, probablement.

– C'est bien. Je m'arrangerai pour retenir mon mari là-bas jusqu'à ce que vous me préveniez, que nous pouvons revenir.

Cela convenu, le docteur Walchs se retira... Comme suivi de la maîtresse du logis, il mettait le pied dans le vestibule, resté sombre, quelqu'un apparut au seuil du petit salon.

Elsa s'écria :

– Tiens, vous, cousin Otto !

– Oui, je viens d'arriver... Bonjour, cher docteur.

Les deux hommes se serrèrent la main. Puis Mülbach demanda :

– Eh bien ! comment va-t-il ?

– Mieux, cher monsieur. Nous le sauverons... Mais elle visait joliment bien, la jeune personne ! Et si tous les soldats français étaient aussi forts tireurs qu'elle, les nôtres n'auraient qu'à se bien tenir !

Il eut un petit ricanement, puis ajouta :

– Maintenant, je me sauve, car j'ai encore deux malades à voir.

Il prit congé d'Elsa et de son cousin, puis s'éloigna d'un pas encore alerte.

Otto suivit la jeune femme dans le salon, et, croisant les bras, dit d'un ton sourdement irrité :

– Voilà vraiment une belle aventure ! Aussi, quel être stupide je suis d'avoir consenti à favoriser la passion du baron !... Stupide de toute façon, car, en y réfléchissant bien, que signifiait la promesse de mariage signée par lui ? S'il lui avait plu – comme c'était à craindre – de ne pas la remplir, comment l'y aurais-je forcé ? Je n'aurais pu la produire en justice...

Elsa l'interrompit avec une ironique impatience :

– Ne jouez pas la comédie des regrets avec moi, cousin Otto ! C'est inutile, je vous assure !... Car je sais fort bien que si vous engagiez là-dedans la nièce de votre femme, c'est que vous aviez des moyens de contraindre Rechensfeld à tenir cette promesse... Quelque secret, sans doute,

qu'il paraîtrait fort désagréable au baron de voir dévoilé. J'ai compris aussi que vous seriez fort aise de voir Florita devenir baronne de Rechensfeld... Voilà pourquoi il ne vous convient pas de faire maintenant l'indigné, parce que le coup a raté ! Vous êtes un de nos complices, cher cousin, c'est incontestable !

Otto leva les épaules.

– Eh ! je n'ai pas l'intention de le nier !... Mais le baron a dû s'y prendre d'une manière maladroite... se montrer arrogant, tandis qu'il aurait fallu de la souplesse, de la patience.

– Ah ! bien oui, allez donc demander cela à un Rechensfeld, qui se croit tellement supérieur au reste des hommes ! Et, d'ailleurs, je suis persuadée qu'il n'aurait pas mieux réussi de cette façon près de la petite, qui doit avoir beaucoup de fermeté. Non, cousin Otto, voyez-vous, tout aurait bien marché... sans ce maudit revolver ! Voyons, comment avait-elle cette arme sur elle ?

– Eh ! c'était un cadeau de son fiancé !... Malheureusement, je l'ignorais ! Ce matin seulement, j'ai appris la chose, quand elle nous a

raconté son aventure.

Elsa eut une exclamation de rage.

– C'est donc lui qui la sauve, indirectement ?... Ah ! il faudra bien qu'ils me paient cela un jour, tous deux !

Otto dit avec impatience :

– Allons, modère tes idées de vengeance, ma chère, car elles finiraient par te faire commettre des sottises ! Or, nous n'avons pas le droit, nous autres, serviteurs précieux de l'empire, de compromettre l'œuvre à laquelle nous nous sommes voués. Tu vas donc rentrer demain tranquillement à Vanelles. Moi, je serai tenu au courant par Walchs, comme il l'a déjà fait ce matin... Quant à Florita, elle ignore dans quelle maison l'ont conduite ses ravisseurs. Bien qu'elle ait naturellement reconnu Rechensfeld, elle est toute disposée à se taire, à laisser tomber l'affaire, pour ne pas attirer l'attention sur elle.

M. de Penvalas ne sera peut-être pas de cet avis !

– Que si... Oh ! il est possible qu'il cherche à

savoir ce qu'est devenu le baron, pour avoir une explication avec lui ! Mais nous aurons soin de le soustraire à ses recherches, jusqu'à ce que l'oubli soit fait là-dessus.

Et, après un instant de silence, Mülbach ajouta, d'un ton contrarié :

– Il n'empêche que toute cette histoire tombe bien mal ; car Rechensfeld, d'après ce que j'ai compris, faisait de bonne besogne, dans certains milieux de la capitale.

– Oui ; c'est un homme intelligent, habile, et qui sait plaire, quand il le veut bien. Espérons qu'il sera remis assez vite !... Mais il lui faudra user de beaucoup de précautions, pendant quelque temps, pour ne pas se trouver sur le chemin du lieutenant de Penvalas et de sa fiancée !

Le lendemain soir, Elsa rentra à Vanelles. Elle déclara, en réponse aux questions de son mari :

– Ce pauvre Milsen paraissait tellement désolé, à l'idée de l'hôpital, que j'ai mis près de lui une femme pour le soigner – une personne

sûre, recommandée par le docteur Walchs. Ainsi donc, nous voilà tranquilles de ce côté, libres de rester ici tant qu'il nous plaira.

Maurice retint une grimace. Il avait un peu espéré que l'air de Paris changerait les idées de sa femme... Hélas ! au contraire, elle semblait mieux disposée que jamais à prolonger leur séjour dans ce maussade Vanelles.

M<sup>me</sup> de Ronchay faisait installer le chauffage central, ce qui expliquait le travail entrepris dans les caves, sous la direction d'un contremaître aux cheveux roux et à la mine autoritaire, qui avait l'accent allemand – comme d'ailleurs les ouvriers placés sous ses ordres. Ils étaient Alsaciens, disaient-ils... Et Maurice acceptait bénévolement l'explication, de même qu'il laissait Elsa faire ce qu'elle voulait de la vieille demeure, sans le consulter.

Lâchement, pour avoir la paix, il avait même, quelques mois auparavant, congédié le ménage d'anciens serviteurs, qui ne plaisait pas à la comtesse.

Adolphe et Caroline Dussaud étaient allés

s'installer dans le village, en déplorant tout bas, car ils n'étaient pas cancaniers, que M. le comte eût épousé cette femme orgueilleuse, à la physionomie étrange. Certains, dans le pays, étaient de leur avis. Mais d'autres louaient la belle châtelaine, « la comtesse aux cheveux bleus », comme on l'appelait, car elle savait être généreuse, répandre l'or à propos et aux bons endroits, pour se faire une popularité dans la contrée.

Quant à M. de Ronchay, il restait indifférent à tous, ne s'occupant lui-même de personne, traînant son ennui et son oisiveté, soupirant après son existence parisienne. Et ce fut avec la mine d'un homme revenu à la vie que, dix jours plus tard, il quitta Vanelles, avec sa femme, pour réintégrer le petit hôtel du parc Monceau.

## II

À la suite de cette terrible émotion et de cette course nocturne sous la pluie froide, Florita était fort souffrante quand, le lendemain, vers la fin de l'après-midi, Alain arriva, comme elle le lui demandait dans sa lettre.

Il ignorait tout de l'incident. Quand M<sup>me</sup> Mülbach le lui eut narré, il bondit, en s'écriant :

— Ce misérable !... S'il n'est pas mort, s'il en réchappe, je lui montrerai ce qu'il en coûte de s'attaquer à la fiancée d'un Penvalas !

Il convint toutefois qu'il valait mieux, en effet, que le silence se fît sur cette aventure. Mais lui se réservait de s'informer au sujet du baron, et, si celui-ci reprenait vie et santé, d'aller lui infliger la correction qu'il méritait.

— Je voudrais pourtant bien savoir, ajouta-t-il,

quels sont ceux qui ont donné à ce lâche les moyens d'accomplir son forfait !

M<sup>me</sup> Mülbach eut peine à dissimuler son trouble – car, quoi qu'en eût dit son mari, elle conservait l'idée que la main d'Elsa se trouvait là... Et la description faite par Florita du petit salon où les ravisseurs avaient déposé la jeune fille n'avait pu que donner plus de poids à son soupçon, car elle se souvenait d'avoir entendu sa belle-sœur et Lottchen parler du « si joli salon Empire d'Elsa », dont les tentures jaunes seyaient fort, disaient-elles, à la beauté de la jeune comtesse.

Mais, pas un instant, elle ne s'imaginait que son mari l'eût trompée sciemment sur ce point. À son idée, il s'agissait d'une complicité entre M<sup>me</sup> de Ronchay et M. de Rechensfeld, pour satisfaire, l'une sa vengeance et l'autre sa passion, et jamais il ne lui serait venu à l'idée qu'Otto eût pu se mêler à une affaire dont la victime devait être la propre nièce de sa femme.

Près de sa fiancée, Alain modéra du mieux qu'il put son émotion, pour ne pas augmenter

celle de la jeune fille. Et il lui dit, avec une tendre autorité :

– Allons, ne parlons plus de cela, ma pauvre petite chérie ! Dieu a permis que tu échappes à ces misérables ; maintenant, reste en paix, afin de te remettre bien vite de cette secousse.

Mais la santé de Florita paraissait avoir été assez fortement ébranlée. Aussi, d'après l'avis des médecins, qui recommandaient un changement d'air et de milieu, M<sup>me</sup> Mülbach conduisit-elle sa nièce, dès la fin d'avril, à Runesto, où M. de Penvalas devait aller passer un mois dans le cours de l'été.

Les fiancés, qui avaient pris la douce habitude de se voir tous les huit jours, et même parfois plus souvent, ne s'étaient pas décidés sans peine à cette séparation... Alain se prenait à dire parfois, avec une colère contenue :

– Ce Rechensfeld, si je le tenais devant moi, il verrait le bon quart d'heure que je lui ferais passer !

Mais le baron demeurait invisible... M. de

Penvalas s'était présenté en vain à son domicile, dont Otto Mülbach lui avait complaisamment donné l'adresse. On lui avait répondu que M. le baron était parti pour l'Autriche, et qu'on ne savait quand il reviendrait.

Alain ne se tint pas pour battu. Par une agence, il fit faire des recherches, qui n'aboutirent à rien... Et, quand il partit pour Runesto, il ignorait toujours si Rechensfeld était mort ou vivant.

Après quelques petits bavardages dans le quartier, le silence s'était fait très vite sur cette aventure, dont la police n'avait pu réussir à percer le mystère, car M<sup>lle</sup> de Valserres taisant le nom de l'homme qu'elle avait reconnu, il ne restait aucune indication précise. Et la femme de chambre, par ailleurs, déclarait n'avoir eu le temps de faire aucune remarque au sujet des agresseurs, avant de tomber, étourdie, sous le poing de l'un d'eux.

Mais Pépita, désireuse d'élucider un point intéressant, avait, de son côté, pris des renseignements discrets près de sa belle-sœur Gertrude et de sa nièce Lottchen. Elle acquit ainsi

la presque certitude que Florita avait été conduite au petit hôtel qu'Elsa avait fait acheter par Maurice, au moment de leur mariage.

Elle fit part de cette conviction à son mari, qui se récria :

– Mais, vraiment, je ne sais ce que tu imagines, ma pauvre amie !... Hilda est orgueilleuse, vindicative... Mais, tout de même, je ne la crois pas capable de cela !

– Pourtant, il y a bien lieu de le penser...

– Quoi ?... Parce que le salon décrit par Florita se trouve semblable au sien ? Il est certain que cela peut paraître une coïncidence troublante... Mais, enfin, Hilda n'a pas le seul salon Empire de tout Paris !... Et la nuance jaune est une des plus fréquemment employées pour ce style d'ameublement. Par ailleurs, Florita n'a rien remarqué...

– Le quartier, d'après la direction d'où elle est venue, pouvait être celui du parc Monceau.

– Pouvait !... Pouvait ! On ne bâtit pas des accusations aussi graves sur de simples

suppositions, Pépita !

– Mais enfin, qui donc aurait pu donner l'hospitalité à ce misérable ?

– Oh ! ma chère, je ne connais pas toutes les relations de M. le baron de Rechensfeld ! Il en a dans des mondes divers, et, comme il a de quoi payer les services qu'il demande, il n'a peut-être eu que l'embarras du choix.

– Tu n'as toujours pas entendu parler de lui, depuis lors ?

Il affirma, imperturbablement :

– Pas du tout ! Hilda, que j'ai interrogée à ce sujet, ne l'a pas vu non plus. Évidemment, il s'est terré quelque part, son coup fait... et manqué !

– As-tu appris à Hilda ce qui s'est passé ?... en admettant qu'elle ne le sache pas de première main...

Otto ne parut pas accorder d'attention à cette dernière phrase, qui lui prouvait que les doutes de sa femme n'étaient pas dissipés.

– Oh ! elle le savait déjà par Gertrude. Et j'ai jugé tout à fait inutile de lui apprendre le nom du

ravisseur, puisque nous avons décidé de le cacher à tous.

– Qu’a-t-elle dit ?... Quelle physionomie avait-elle ?

– Une physionomie très naturelle, je t’assure !... Elle a montré de la surprise, de la réprobation... et elle m’a dit, très sincèrement : « Quoique n’ayant qu’antipathie pour Florita, je suis satisfaite que tout se soit aussi bien terminé, car je ne souhaite pas une si noire revanche. Il me suffirait qu’elle n’épouse pas Alain de Penvalas... Mais je me résigne à l’inévitable, et je tâcherai d’oublier que je la déteste. »

Ce maître menteur savait que Pépita ne douterait pas de ses affirmations. Mais M<sup>me</sup> Mülbach, tout en croyant fermement à la bonne foi de son mari, demeurerait sceptique au sujet d’Elsa.

Dans le dessein de voir par elle-même les lieux qu’elle soupçonnait avoir été le théâtre du tragique événement dont Rechensfeld était la victime, elle se rendit chez M<sup>me</sup> de Ronchay, un après-midi de mai.

Une fois seulement, l'année précédente, quelque temps après le mariage de sa cousine, elle était venue voir la nouvelle comtesse, non encore tout à fait installée. Depuis lors, ayant été presque constamment absente, puis ensuite retenue au logis par sa phlébite, elle n'avait pas renouvelé cette visite – d'autant moins qu'elle affectait, à l'égard de Florita et des Penvalas, d'avoir rompu toutes relations avec l'ancienne pupille de la marquise.

On l'introduisit dans le petit salon jaune... Et Elsa vint à elle, très aimable, très à l'aise.

– Quelle bonne surprise de vous voir ! cousine Pépita ! Vous avez été si longtemps souffrante ! Et je n'osais aller chez vous, craignant de rencontrer Florita, ce qui vous aurait ennuyée.

Elle faisait asseoir la visiteuse, prenait place près d'elle, s'informait de sa santé, sans paraître s'apercevoir qu'elle restait plus froide que de coutume – ou plutôt un peu défiante.

Puis elle demanda, d'un ton fort naturel :

– Eh bien, cet enlèvement de Florita, on n'a

jamais su, paraît-il, qui en était l'auteur ?

– Non.

Puis, après un court instant de réflexion, M<sup>me</sup> Mülbach ajouta :

– Au fait, je ne sais pas pourquoi je ne te dirais pas ce qui est, mais en te demandant de garder le secret, car nous avons décidé de ne pas ébruiter la chose – pourvu, toutefois, que le personnage se tienne désormais tranquille.

M<sup>me</sup> de Ronchay demanda d'un ton d'intérêt paisible :

– Quel personnage ?

– Florita a reconnu dans l'un de ses agresseurs le baron de Rechensfeld.

Elsa laissa voir une profonde surprise – sans le moindre trouble.

– Rechensfeld !... Ah ! par exemple !

Puis, avec un léger mouvement d'épaules, elle ajouta :

– Ce n'est pas, d'ailleurs, que je l'en crois incapable ! Il n'est pas précisément un modèle,

M. le baron de Rechensfeld, et ses scrupules ne le gênent pas, quand il s'agit de contenter une de ses fantaisies.

– Dis que c'est un lâche, un misérable !... Mais heureusement, sans qu'il s'en doutât, Florita était armée, et s'il n'est pas mort, il a dû, tout au moins, être fortement touché.

– Voilà donc pourquoi je n'entends plus parler de lui !... Eh bien ! c'est intelligent de sa part !... Quand il a tant d'affaires sérieuses à traiter ! Comment cela va-t-il s'arranger, maintenant ?

Elle semblait fort soucieuse.

– Quelle stupidité ! Risquer de mettre la police à ses trousses, et de compromettre toute son œuvre de plusieurs années !... Mais comment a-t-il connu Florita ?

– Mon mari l'a amené un après-midi prendre le thé chez nous. C'est là qu'il l'a vue, d'abord... Puis il paraît qu'il s'arrangeait ensuite pour être constamment sur son passage.

Elsa dit avec ironie :

– Quel emballé, ce baron ! Et qu'est-ce qu'il

dit de cela, M. de Penvalas ?

– Il est furieux, naturellement !... Et si jamais l'autre lui tombe sous la main !...

Elsa dit avec un nouveau sourire :

– Peut-être se rencontreront-ils face à face dans la prochaine guerre... En admettant que Rechensfeld ait survécu cette fois-ci. Ce serait une grande perte pour le service d'espionnage, dont il est un des meilleurs agents !... Mais je m'étonne de n'en avoir pas été avisée encore... À moins que les gens chez qui le drame s'est produit ne l'aient fait disparaître, pour éviter des complications ?

– Oui, c'est possible... Mais ces gens-là, quels sont-ils ?

Le beau visage, que surveillait attentivement Pépita, resta calme – aussi calme que la voix qui disait :

– En effet, voilà une chose intéressante à savoir... Malheureusement, d'après ce que m'a dit mon cousin, Florita n'a pu donner d'indications précises...

– Non... Elle a seulement remarqué la pièce où on l'avait conduite : un petit salon Empire, aux tentures jaunes.

Rien ne se troubla sur la physionomie de la comtesse... Et la jeune femme fit observer avec le même calme :

– C'est très vague... Ainsi, voilà le mien, par exemple... Et j'en connais deux dans le même genre chez mes connaissances. On ne peut donc tabler sur cette indication pour retrouver une piste... Il aurait fallu que Florita remarquât la maison, la rue...

– Non, elle était trop émotionnée, trop pressée de fuir.

– Cela se comprend !... Mais, en ce cas, il est presque impossible de retrouver les complices... Et, d'ailleurs, puisque vous préférez le silence là-dessus... Vous plaît-il, mon salon ?... Vous ne l'aviez pas vu encore, car il n'était pas installé quand vous êtes venue me voir l'année dernière.

Pépita jeta un long regard autour d'elle. Il y avait bien des choses concordant avec la

description de Florita... Mais d'autres en différaient... Par exemple le tapis, dont les motifs formaient des couronnes de lauriers, alors que la jeune fille avait-parlé d'abeilles...

Il est vrai qu'Elsa pouvait avoir opéré ces changements pour dérouter les soupçons...

En réalité, M<sup>me</sup> Mülbach, en quittant la demeure de sa cousine, n'était pas plus avancée qu'auparavant. L'assurance imperturbable d'Elsa la déroutait... Et elle songeait : « Si elle est coupable, eh bien, elle est fameusement forte. »

### III

Au cours de cet été-là et de l'hiver suivant, la comtesse de Ronchay étendit beaucoup le cercle de ses relations.

Elle savait être aimable, insinuante, serviable ; elle flattait, de façon très habile, et plaisait aux hommes, par sa beauté, sa coquetterie savante, son intelligence ; aux femmes, par son affabilité, sa complaisance et cet art de s'adapter au caractère, aux goûts, aux opinions de chacun, qu'elle possédait à un haut degré, et qui avait si bien trompé la pauvre M<sup>me</sup> de Penvalas.

Elle devenait ainsi une des personnalités en vue de la société mondaine. On citait son nom, ses toilettes, on disait d'elle « la belle comtesse de Ronchay, une de nos plus charmantes Parisiennes »... Elle était entourée d'hommages, avait une cour masculine fort empressée, où se trouvaient accueillis avec une faveur spéciale les

personnages ayant des attaches avec la politique, la diplomatie ou l'armée. Quant à Maurice, maintenant que par lui Elsa avait atteint à la situation désirée, il se trouvait relégué au cinquième dessous, comme le disait Ulrich Mülbach, très grand admirateur de l'habileté dont faisait preuve sa jeune parente.

La vérité, c'est que M. de Ronchay commençait d'éprouver qu'Alain avait vu juste en lui prédisant qu'Elsa Hoffel ferait son malheur.

Ouvrtement dédaigné, traité en quantité négligeable, il tremblait devant cette femme qui avait su prendre sur sa nature molle et vaniteuse un empire souverain. Et, peureusement, trop veule pour réagir, il courbait la tête, acceptait tout, payait sans compter les plus coûteuses fantaisies de la comtesse, avide de compenser par le luxe et les plaisirs les années dépendantes de son adolescence.

Mais cette existence mondaine ne lui faisait pas oublier l'autre face de la vie, – cette œuvre secrète qu'elle poursuivait depuis l'enfance, avec

une tenace patience.

Un matin d'avril 1914, elle entra dans les salons de Mülbach et C<sup>ie</sup>, dont elle était une des clientes de choix, ainsi que le prouvait d'ailleurs l'empressement de la première.

M<sup>me</sup> de Ronchay déclara :

– Je voudrais parler à M<sup>me</sup> Valentin, mademoiselle, au sujet du règlement de ma note.

La jeune fille s'éloigna, et presque aussitôt la gérante apparut, affable, souriante, selon sa coutume.

– Voulez-vous entrer au bureau, madame la comtesse ?

Elle la précéda vers la petite pièce, dont elle referma la porte sur elles, soigneusement.

La comtesse s'assit, et M<sup>me</sup> Valentin prit place en face d'elle, devant le bureau.

Elsa demanda à mi-voix, en allemand :

– Avez-vous pu avoir les renseignements que je souhaitais, par cette jeune Russe, votre cliente ?

– Impossible, madame ! Je crains déjà d’avoir éveillé chez elle quelques soupçons... Elle est beaucoup plus fine qu’elle ne le paraît, cette petite jeune femme, je le crains !

Elsa, les sourcils froncés, frappa du pied.

– Il me les faudrait, pourtant !... On me les demande de Berlin, en paraissant y attacher une grande importance.

M<sup>me</sup> Valentin eut un geste d’impuissance.

– Je ne crois pas qu’il y ait rien à faire chez elle, je vous le répète, madame... Mais ne peut-on chercher ailleurs ?

– Non. C’est son père, important fonctionnaire du ministère de la Guerre, qui a entre les mains les pièces intéressantes que voudrait posséder notre grand état-major. Il faudrait que nous ayons au moins un indice sur le lieu où elles se trouvent !... Et je ne vois personne d’autre que M<sup>me</sup> Velianof pour nous fournir cette indication. Michel Semine seul sait ce que contiennent ces pièces, et où elles sont cachées.

– Vraiment, je ne vois aucun moyen... M<sup>me</sup>

Velianof se méfierait, je le répète, si j'allais plus loin.

– C'est ennuyeux, tout à fait ennuyeux ! Elle est riche, m'avez-vous dit, cette M<sup>me</sup> Velianof ?

– Très riche.

– Alors, rien à faire dans ce sens-là. Mais j'y pense, n'est-elle pas un peu à couteaux tirés avec son mari ?

– C'est-à-dire que M. Velianof est jaloux, et que la jeune femme se trouve excédée de cette suspicion continuelle.

– Suspicion justifiée ?

– Peut-être un peu par ses allures, par ses goûts du flirt. Mais on dit qu'au fond, elle est honnête et reste malgré tout assez attaché à son mari.

– C'est égal, on pourrait peut-être trouver là un moyen de chantage, pour la faire marcher... Mais il faudrait du temps, et, là-bas, on voudrait avoir les pièces le plus tôt possible...

M<sup>me</sup> de Ronchay demeura un moment songeuse, le coude appuyé sur le bureau de la

gérante, le menton sur sa main.

Puis, relevant la tête, elle dit d'une voix plus basse encore :

– J'ai l'impression, Rosa, que le moment approche... le moment où l'Allemagne, prête enfin, armée de toute façon, enverra sur la France son irrésistible torrent de soldats. D'ailleurs, M. de Rechensfeld, qui doit en savoir assez long, ne dit pas non, quand je l'interroge. Rosa demanda :

– Comment va-t-il, M. le baron ?... Est-il vraiment tout à fait remis ?

– Oui, complètement. Ce séjour à Menton a fait merveille... Et, en même temps, cet hiver, il a pu s'occuper là-bas de quelques petites affaires intéressantes. Le voilà revenu, prêt à continuer l'œuvre si utile à notre patrie.

« Allons, Rosa, je vous laisse... Dites-moi donc, Klaus Stebmann est toujours employé aux Grandes Galeries Parisiennes ?

– Toujours, madame... Et c'est un employé modèle, m'assure-t-on.

– Fort bien... C'est une bonne chose, d'avoir

quelqu'un à nous, dans ces grands magasins. Si, par impossible, les Français tentaient une résistance un peu longue, il serait utile de voir à détruire le plus possible de leurs approvisionnements en tous genres. Voyez donc à en faire placer d'autres ailleurs, Rosa.

– Je m'en occupe, madame... Et, à propos, j'ai trouvé aussi un excellent poste pour la jeune femme dont vous m'avez parlé.

– Pour Frederika ?... Où donc ?

– Chez Barville, le frère du député. Ce sont des gens très bavards, qui ont, en outre, la vanité de se montrer toujours les mieux informés... Si la personne en question est adroite, elle peut recueillir là des choses intéressantes.

– Très adroite et souple, très agréable. La famille qu'elle vient de quitter – soi-disant pour raisons de santé, en réalité parce qu'elle en avait tiré tout ce qu'il nous était utile d'apprendre – s'en montrait enchantée, et la regrette beaucoup.

– Envoyez-la-moi. Je lui donnerai un mot pour M<sup>me</sup> Barville, une de nos bonnes clientes.

– Entendu... Au revoir !

Et, après avoir tendu la main à M<sup>me</sup> Valentin, Elsa quitta l'entresol et regagna l'automobile qui l'attendait.

– Villa des Lauriers, à Saint-Germain.

Là, dans cette demeure appartenant à un riche commerçant allemand, vivait Friedrich de Rechensfeld, depuis sa fâcheuse aventure. Peu désireux de voir dévoiler sa personnalité d'espion de haut rang, ce qui eût pu se produire, si le lieutenant de Penvalas – fort perspicace, au dire d'Otto Mülbach – avait entrepris une enquête à son sujet, il jugeait préférable de faire le mort, même pour ses connaissances parisiennes... D'ailleurs, il était fort atteint, et sa santé demandait encore des ménagements. Le séjour d'hiver à Menton lui avait été très favorable, comme venait de le dire Elsa à M<sup>me</sup> Valentin. Et il espérait se trouver, dans deux ou trois mois, complètement rétabli.

Mais il ne restait point inactif. Il avait, dans le monde où l'on s'amuse, des complicités qui continuaient pour lui leur travail, qu'il classait et

expédiait à qui de droit.

Elsa était un de ses agents les plus actifs, les plus intelligents, mais aussi le plus indépendant et le plus susceptible.

Il y avait parfois, entre eux, des froissements, des échanges de mots désagréables, quand le baron se laissait aller à son arrogance naturelle, ou qu'Elsa prétendait faire dominer ses idées. À d'autres moments Friedrich se montrait trop aimable, faisait la cour à la jeune femme, qui feignait de s'en montrer offensée, quoiqu'elle fût extrêmement flattée, au fond, de ces hommages rendus à sa beauté par ce noble personnage, apparenté aux plus grandes familles de Prusse.

C'était donc pour le voir que M<sup>me</sup> de Ronchay se rendait cet après-midi à Saint-Germain... Mais le portier de la villa des Lauriers – un authentique Poméranien – l'informa que M. le baron venait de partir pour Versailles où il avait affaire.

La comtesse reprit donc le chemin de Paris, fort ennuyée de ce contretemps, car elle avait des instructions assez pressantes à demander.

Dans la rue de Rivoli, sa voiture croisa une automobile conduite par un chauffeur en sobre livrée. À l'intérieur, étaient assises deux femmes : une vieille dame et une jeune fille... Et, en face d'elles, un jeune officier de dragons.

La vieille dame était la marquise de Penvalas, la jeune fille Florita de Valserres, l'officier Alain de Penvalas.

M<sup>me</sup> de Ronchay vit tout cela d'un coup d'œil... Son regard se croisa avec celui de Florita, fier et presque méprisant. Puis les voitures passèrent.

Et Elsa se renfonça dans les coussins, en serrant violemment les lèvres.

Son cœur bondissait de rage haineuse... Ah ! cette Florita détestée !... la bien-aimée de ce bel Alain, dont la comtesse venait d'entrevoir la séduisante physionomie, non oubliée encore — loin de là ! Jamais M<sup>lle</sup> de Valserres ne lui avait paru plus jolie qu'aujourd'hui !... Et certainement, jeune fille, elle restait la même ensorceleuse qui, enfant, se faisait chérir de tout le pays.

Avec quelle passion devait donc l'aimer Alain, déjà si tendrement attaché autrefois à sa « petite fleur ».

Elsa serra les poings en murmurant farouchement :

– Il faudra pourtant bien que je trouve le moyen de me venger !

Dans l'autre automobile, Florita se pencha vers la marquise...

– Bonne maman, – elle l'appelait toujours ainsi. – avez-vous vu Elsa ?

– Non... Où cela ?

– Dans une automobile qui vient de passer.

– Je n'ai pas remarqué non plus, dit Alain.

« Mais tu l'as déjà rencontrée quelquefois, je crois ?

– Deux ou trois fois. Nous avons fait semblant de ne pas nous voir.

« Mais, cette fois, nous nous sommes bien regardées. Et je vous assure qu'elle n'avait pas l'air bon !

M<sup>me</sup> de Penvalas déclara :

– J'aime mieux ne pas l'avoir vue. Cela m'aurait été pénible, car je vous avoue, mes enfants, que son ingratitude m'a fait profondément souffrir !

Florita mit sa main sur celle de la vieille dame.

– Pauvre chère bonne maman !... Oh ! je vous comprends ! Cette enfant, vous lui aviez donné votre aide, votre affection... Quant à moi, je n'ai pas eu beaucoup de désillusions, car, tout comme Alain, ma sympathie pour elle était fort limitée. Tu n'as jamais rencontré ton cousin Maurice, Alain ?

– Je l'ai seulement aperçu, le mois dernier, en passant boulevard Haussmann. Il m'a paru le même, à peu près... Mais je sais, par notre cousin de Sarbreuse, qu'il n'est pas précisément heureux.

Florita dit, avec une pitié mêlée de dédain :

– Pauvre garçon ! Quel malheur et quelle sottise d'être aussi faible !

Son regard, en même temps, s'attachât sur

l'officier assis en face d'elle, et elle pensait, le cœur palpitant de joie fière :

« Toi, au moins, mon Alain, tu es un fort, une âme énergique, sur laquelle je pourrai m'appuyer en toute confiance ! »

Un sourire vint aux lèvres de M. de Penvalas, anima ses yeux bleus ardents et tendres, qui répondaient amoureusement au regard de la fiancée chérie, – plus profondément chérie que jamais.

Tous deux attendaient avec impatience le moment fixé pour leur mariage. Il avait été convenu que celui-ci aurait lieu au commencement de septembre, à Runesto, où Florita se rendrait un mois avant, en compagnie de M<sup>me</sup> de Penvalas.

Car la bonne aïeule, cédant au désir de son petit-fils, était venue s'installer, dès le début de mai, chez celui-ci. Alain, sans parler de la joie que représentait pour lui la présence de sa chère grand-mère, pouvait en outre recevoir Florita, qui venait, au moins une fois par semaine, passer la journée près de la marquise.

Pépita accompagnait quelquefois sa nièce. Elle était fréquemment fatiguée, se plaignait d'avoir perdu sa belle santé d'autrefois. Mais elle semblait très satisfaite du futur mariage de Florita, et ne ménageait pas à M<sup>me</sup> de Penvalas les éloges – d'ailleurs sincères – sur son petit-fils.

– Ma petite Flory sera heureuse près de lui, j'en suis sûre !... C'est une nature d'élite, comme le prouve son existence exempte de reproche, – ce qui est, de sa part, un haut mérite, car, certes, les occasions ne doivent pas lui manquer !

De fait, le beau lieutenant de Penvalas avait de nombreuses admiratrices, que ne décourageait pas sa hautaine indifférence. Il recevait assez fréquemment des billets contenant de très chaudes déclarations... Mais rien ne l'avait amusé comme certain petit cadre en satin rose, sur lequel étaient brodés des cœurs de soie mauve, et qui contenait une mèche de cheveux blonds très pâles. Un billet accompagnait ce tendre envoi, – un billet fort sentimental, signé : « Charlotte... À vous pour toujours ! »

Alain n'avait pas eu de peine à en deviner

l'auteur. En venant voir sa fiancée, chez M<sup>me</sup> Mülbach, il avait eu deux fois l'occasion de rencontrer Lottchen dans le salon de Pépita, et les regards de la jeune personne ne lui avaient pas laissé ignorer les sentiments très vifs qu'il inspirait.

Le cadre rose, avec ses cœurs mauves et la mèche de cheveux, avait été jeté au feu, ainsi que les feuillets couleur de ciel où s'étalait, en large écriture, le nom romantique de Charlotte. Et, Alain se promettait bien, s'il revoyait M<sup>lle</sup> Mülbach, de lui faire comprendre par son attitude qu'il était inutile de renouveler des tentatives de ce genre.

Un matin du début de juillet, en revenant du quartier, l'officier trouva chez lui, causant avec sa grand-mère, Florita, qui venait d'arriver avec Anna, la femme de chambre.

Toute rose, et délicieusement jolie sous un chapeau de tulle noir dont elle était l'auteur, la jeune fille vint à son fiancé, qui ouvrait les bras en s'écriant joyeusement :

— Toi, ma fleurette !... Quelle bonne surprise !

– Oui, Alain chéri... Je viens te demander un conseil.

Il s'informa, en baisant la joue satinée :

– Quoi donc, petite bien-aimée ?

– Mon oncle et ma tante vont faire un séjour d'une quinzaine de jours chez des parents, dans la Prusse rhénane.

« Ils voudraient m'emmener, pour me faire connaître les bords du Rhin... Cela m'intéresserait beaucoup, certainement... Mais je ne voudrais pas m'éloigner de toi.

– Tu devrais cependant profiter de cette occasion de visiter un pays qui te plaira, ma Flory. Quinze jours, ce sera vite passé...

Elle inclina sa tête sur l'épaule d'Alain.

– Oh ! oui, cela passerait vite, avec toi !... Mais autrement !...

Il baisa les cheveux blonds, en murmurant, avec une passion contenue :

– Moi aussi, le temps me paraîtra long !... Mais tu ne peux guère refuser à ta tante de

l'accompagner, au moment où tu vas la quitter.  
Puis, où irais-tu ? Ici, tu ne peux venir habiter...

– Oui ; c'est bien ce que disait aussi bonne maman... Alors, il faut que je m'en aille avec eux, Alain ?

– Il me semble qu'il est impossible de faire autrement, chérie.

« Au retour, tu partiras pour Runesto avec grand-mère, et j'irai vous y retrouver en septembre, aussitôt après les manœuvres.

La jeune fille soupira, en murmurant :

– Puisqu'il le faut !

Dans l'après-midi, l'automobile emmena M<sup>me</sup> de Penvalas et les fiancés vers Trianon. À la grille, ils descendirent et s'engagèrent dans les allées du parc... Comme ils approchaient du grand Trianon, un homme les croisa, – un homme jeune, grand, à l'allure hautaine. Son regard se rencontra avec celui de Florita, puis se détourna aussitôt... Et l'individu hâta le pas...

D'une main nerveuse, Florita saisit le bras de son fiancé.

Alain, abaissant les yeux sur elle, la vit toute pâle, un peu tremblante...

Il s'informa, anxieusement :

– Qu'as-tu, ma petite Flory ?

– Cet homme... c'est M. de Rechensfeld, Alain !

– Lui... Ah ! par exemple !

Et l'officier faisait un mouvement pour s'élancer vers l'étranger, qui s'éloignait à grands pas. Mais Florita le retint vivement.

– Non, laisse-le !... Tu ne peux pas lui faire une scène ici...

– En effet !... Mais je sais maintenant qu'il est bien vivant, qu'il est encore en France... donc, qu'il m'est possible de lui administrer un jour ou l'autre la leçon trop longtemps retardée.

– Non, Alain !... laisse tomber cela dans l'oubli...

Et elle glissait sa main sous le bras de l'officier, en levant sur lui un regard de prière.

Mais Alain, les sourcils froncés, répéta :

– Il faudra bien qu’il me paie les angoisses par lesquelles il t’a fait passer, le misérable !

## IV

M. et M<sup>me</sup> Ghielmann, les cousins d'Otto Mülbach, résidaient à Wilmheim, petite ville de la Prusse rhénane, toute pittoresque et tranquille.

On y voyait de vieilles maisons, une vieille église, de tranquilles petites places ombragées... Les Ghielmann habitaient un ancien logis, un peu sombre, garni de solides meubles sans grâce et de tentures fanées. Anciens commerçants, ils jouissaient d'une belle aisance et pratiquaient une large hospitalité.

Ils accueillirent avec empressement les hôtes qui leur arrivaient de France : Otto Mülbach, sa femme, Florita et M<sup>me</sup> Ulrich Mülbach avec ses deux enfants. — M. Ulrich se réservait d'arriver plus tard, étant retenu, disait-il, par des affaires. Les Ghielmann se montrèrent fort aimables pour Florita. C'étaient de vieilles gens de province, qui s'enorgueillissaient d'avoir un fils professeur

d'Université... Bonnes gens, d'ailleurs, mais aisément vaniteux, et qui manquaient parfois de tact. Florita, au bout de quelques jours, avait déjà éprouvé quelques petits froissements, — comme, par exemple, quand M. Ghielmann s'appesantissait avec une lourdeur toute germanique sur les souvenirs de la guerre de 70, et montrait avec complaisance la pendule que lui avait rapportée de France un de ses parents sous-officier dans l'armée allemande.

— Une pendule qu'il a achetée, mademoiselle !... Car il est faux que, sauf exception, — comme en toute guerre, — nos glorieux soldats aient dévalisé les cheminées françaises. Ce sont des légendes qu'il importe de détruire, croyez-le bien.

Florita n'en croyait rien du tout, et restait sur la réserve, en dépit de l'affabilité de ses hôtes, — affabilité un peu obséquieuse, lui semblait-il.

Par ailleurs, elle aimait cette petite ville tranquille, et surtout prenait grand plaisir aux excursions que lui faisait faire son oncle, en

compagnie de Lottchen et de Melchior.

Chaque jour, elle écrivait de longues lettres à M. de Penvalas, lui racontant son existence, lui redisant délicatement sa tendresse, son désir de le revoir au plus tôt.

Quand les quinze jours arrivèrent à leur terme, la jeune fille, voyant qu'on ne parlait pas de départ, s'informa près de sa tante.

Pépita répondit :

— Nous prolongerons de quelques jours, — c'est-à-dire jusqu'au début de la semaine prochaine, probablement. Les Ghielmann insistent beaucoup pour nous garder encore un peu. Et d'autre part, en ce moment, je me sens vraiment trop fatiguée pour voyager.

De fait, elle semblait extrêmement nerveuse et préoccupée. Parfois quand elle regardait Florita, sa physionomie s'assombrissait, des tressaillements l'agitaient... Et elle semblait désormais éviter de se trouver seule avec sa nièce.

Otto, lui, se montrait fort affectueux pour la

jeune fille, et empressé à lui procurer les distractions qu'il savait lui plaire. Ce fut ainsi qu'il déclara que, puisque le séjour était prolongé, il emmènerait un de ces jours ses nièces à Cologne, que toutes deux ne connaissaient pas.

Ils y resteraient quarante-huit heures, et rejoindraient ensuite, à Aix-la-Chapelle, Pépita et sa femme de chambre, qui, de Wilmheim, s'y rendraient de leur côté. Tous, alors, reprendraient ensemble le chemin de France.

Cet arrangement plaisait à Florita, qui désirait beaucoup visiter Cologne... Mais, le 22 juillet, elle reçut de son fiancé une lettre qui l'inquiéta.

Il lui disait :

« J'aimerais que tu ne tardes pas à rentrer, ma Flory aimée. Il court des bruits de guerre... Peut-être ne sera-ce qu'une alerte. Mais je me sentirais plus tranquille de te savoir ici. »

Des bruits de guerre ?

Florita n'en avait pas entendu... On ne parlait de rien à ce sujet, chez les Ghielmann, et tout le

monde semblait tranquille.

La jeune fille avait bien remarqué, au cours des excursions qu'elle faisait, un certain mouvement de troupes... Mais Otto Mülbach avait dit :

– Ce sont des réservistes qui font leur période.

Et cela était si parfaitement vraisemblable qu'elle n'avait pas eu un instant l'idée d'autre chose.

Aussi l'inquiétude d'Alain l'étonnait-elle beaucoup.

Elle se rendit à la chambre de sa tante... Otto se trouvait près de sa femme, et, dès les premiers mots de Florita, leva les épaules.

– Rien à craindre, du moins pour le moment, chère enfant !... Il est bien vrai qu'il y a des tiraillements entre l'Autriche et la Serbie, que la Russie fait mine de s'en mêler... Mais la diplomatie travaille, et notre empereur, ami de la paix, fera tout son possible pour qu'une honorable transaction aboutisse.

Avec un rire cordial, il ajouta, en appuyant sa

main sur l'épaule de la jeune fille :

– Rassure donc ton fiancé à ton sujet, Florita. Ce n'est pas cette fois encore que tu seras prisonnière en Allemagne... Et d'ailleurs, la semaine prochaine, nous reprendrons le train de Paris.

M<sup>me</sup> Mülbach, elle, ne disait mot, et fermait à demi les paupières. Mais, comme elle souffrait de la tête ce jour-là, Florita ne s'étonna pas de cette attitude... Et, n'ayant d'autre part aucune raison de suspecter la bonne foi de son oncle, elle écrivit à Alain une lettre rassurante, en lui annonçant un prochain retour.

La veille du jour fixé pour le voyage à Cologne, Otto Mülbach reçut une lettre d'affaires l'appelant à Francfort... Vingt-quatre heures à passer là-bas, deux journées perdues pour l'aller et le retour... On verrait s'il était possible de retarder un peu le départ, pour la visite à Cologne.

Mais Florita déclara :

– Oh ! non, mon oncle, ne retardons rien !

J'irai plus tard, voilà tout... Mais Alain serait trop contrarié de ne pas me voir arriver bientôt.

– Soit ! Nous partirons donc aussitôt mon retour.

Un jour passa, puis deux... puis trois... Otto ne revenait pas. Il écrivait :

« Cette affaire n'en finit pas... Et moi qui croyais en être quitte si vite ! Quel ennui !... Enfin, j'espère que ce sera pour demain ! »

On atteignit ainsi le 28 juillet... Aucun bruit fâcheux ne parvenait aux oreilles de Florita.

M. et M<sup>me</sup> Ghielmann semblaient aussi paisibles qu'à l'ordinaire. Les jeunes filles sortaient chaque jour en voiture avec Pépita, que la marche fatiguait beaucoup maintenant... On voyait bien passer des soldats, en tenue de campagne ; mais Lottchen disait, comme son oncle :

– Ce sont des réservistes.

Et Florita ne remarquait pas la lueur de joie méchante qui traversait les prunelles trop claires.

Le 29, le 30, le 31, elle attendit vainement la

lettre quotidienne de son fiancé... Otto Mülbach, de son côté, ne donnait pas signe de vie ; Pépita semblait de plus en plus nerveuse. Quant à Florita, elle s'inquiétait et parlait de télégraphier à M. de Penvalas.

Le 1<sup>er</sup> août, Mülbach apparut enfin.

Il déclara :

– J'ai été fort occupé... Mais je t'ai cependant écrit avant-hier, Pépita... un petit mot pour t'informer de ce retard... Tu ne l'as pas reçu ?

Elle balbutia :

– Mais non.

– Étonnant !... Il est vrai qu'en ce moment, il peut y avoir un peu de perturbation dans les services...

Il laissa passer un temps de silence, avant d'ajouter, d'une voix dont il modérait avec peine les vibrations triomphantes :

– Car je crois que, décidément, nous sommes au seuil de la guerre.

Florita, assise près de sa tante, se mit debout

d'un bond...

– La guerre ?... Vous me disiez pourtant, l'autre jour ?...

– Eh ! ma chère enfant, j'étais persuadé, comme beaucoup d'autres, que tout cela s'arrangerait !... Mais les Russes ont tout brouillé, par leur attitude provocante. Et nous ne pouvons subir cette injure !

Florita, devenue toute pâle, dit d'une voix frémissante :

– Alors, la France ?

– Eh bien ! j'espère que ses gouvernants seront assez sages pour laisser l'alliée moscovite se débrouiller seule... Sans quoi, naturellement, c'est la guerre, à bref délai.

– Ah ! c'est pour cela qu'Alain !... La guerre !... la guerre !

Elle répétait ce mot avec des lèvres qui tremblaient. Mais dans le regard passaient des lueurs, comme des flammes.

M<sup>me</sup> Mülbach, les yeux baissés, froissait les rubans de son peignoir.

Florita dit vivement :

– Eh bien ! alors, il faut partir tout de suite, mon oncle ?

– Impossible, ma chère petite. Les trains ne passent plus la frontière.

– Les trains ne... Mais alors... alors... c'est imminent ?

– Il est probable que la mobilisation française sera décrétée aujourd'hui.

– Aujourd'hui !

– Mais cela ne signifie pas que tout ne puisse encore s'arranger... La France est éminemment pacifique, ses dirigeants ne veulent pas la guerre et feront toutes les concessions nécessaires, au dernier moment...

Florita se redressa, les yeux étincelants :

– Oh ! cela, j'espère bien que non, par exemple !... Voilà trop longtemps que ce pacifisme là nous a fait tout céder ! Maintenant, l'honneur de la France est en jeu. La voyez-vous, abandonnant son alliée ? Mais ce serait renier tout non passé !

Mülbach eut un léger ricanement.

– Bah ! bah ! les Français n'ont plus l'âme si guerrière, ni chevaleresque ! Pourvu qu'ils restent bien tranquilles, bien...

Florita l'interrompt brusquement :

– Les Français sont toujours les mêmes ! Vous le verrez bien, si la guerre éclate ! Et, cette fois, ils prendront leur revanche sur cette Allemagne insatiable, toujours avide du bien d'autrui...

Otto se redressa, les traits contractés...

– Tu oublies que je suis Allemand !

– Vous oubliez bien, vous, que, moi, je suis Française !

Ils se dressaient en face l'un de l'autre, se défiant du regard, ennemis tout à coup... Le masque tombait, Mülbach laissait voir l'hostilité, jusqu'alors secrète, qu'il avait toujours eue pour cette ardente petite Française, dont le patriotisme lui était bien connu. Et Florita, en cet homme, qui lui avait en quelque sorte servi de père, ne voyait plus maintenant que l'Allemand – l'ennemi.

Pépita se leva, mit sa main sur le bras de sa

nièce :

– Flory !... Otto !... Calmez-vous !

« Il n’y aura peut-être pas de guerre... Tout s’arrangera...

– Soit !... Pourvu que ce ne soit pas au déshonneur de la France ! J’ai pourtant mon fiancé, là-bas, qui serait un des premiers à partir. Mais mon pays avant tout !... La France ne doit pas reculer !... Elle ne reculera pas ! Et je veux y retourner !... Je ne veux pas rester dans cette Allemagne !... Il doit y avoir des moyens ?

– Aucun moyen praticable pour une jeune personne comme toi. Prends ton parti de rester ici, jusqu’au moment où il nous sera possible de regagner tranquillement nos pénates.

Et, avec un sourire d’ironie, Mülbach ajouta :

– Ce ne sera pas très long. Dans quinze jours, trois semaines, notre armée sera dans Paris.

– C’est ce que nous verrons bien !

Et, toute frémissante, Florita s’élança vers sa chambre.

Là, elle se jeta à genoux, le front entre ses mains... Etait-ce possible, ce que venait de lui dire cet homme ?... La guerre, dont on parlait depuis tant d'années, sans presque plus croire à sa possibilité... La guerre était peut-être déclarée, à cette heure-ci ?

Et Alain partirait sans qu'elle l'eût revu !... Et elle resterait prisonnière dans cette horrible Allemagne !

Quelle chose atroce !

Elle tremblait et priait, les mains jointes, la poitrine soulevée de sanglots.

Puis, tout à coup, elle se redressa, les yeux brillants, transfigurée...

S'il lui fallait demeurer quelque temps parmi ces Teutons, elle voulait leur montrer une Française au cœur intrépide, à l'âme pleine d'espoir !... Déjà, chez Mülbach, elle avait vu luire la joie insolente. Ils s'imaginent tous la tenir, cette France tant convoitée... Mais elle ne courberait pas le front, elle ne se découragerait pas, quoi qu'elle apprît... Elle saurait dissimuler à

ces yeux ennemis son angoisse, en vraie fille et fiancée d'officiers français.

\*

Le lendemain, 2 août, Florita apprenait la nouvelle officielle de la mobilisation française.

Otto Mülbach lui apporta des journaux allemands, qui, naturellement, présentaient les faits à leur façon, et montraient la France et la Russie en posture d'agresseurs.

La jeune fille, après les avoir parcourus, dit froidement :

– Je voudrais entendre l'autre cloche. Les affirmations allemandes ne me suffisent pas.

Otto ricana un peu.

– Impossible de te procurer des journaux français, pour le moment, ma petite. Mais bientôt, tu les liras à Paris.

Elle dédaigna, cette fois, de riposter.

Et ce furent alors les longs jours d'attente,

d'inquiétudes, de froissements douloureux... Les journaux ne parlaient que de victoires, exaltaient les hauts faits de l'armée envahissant la Belgique, au mépris des traités, brûlant, pillant, massacrant...

Mülbach, ses cousins Ghielmann, Lottchen avaient des airs de triomphe, et ne se gênaient pas pour parler avec mépris de « cette pauvre armée française », Melchior sifflait toute la journée *La garde sur le Rhin* et chantait à tue-tête *L'Allemagne, l'Allemagne au-dessus de tout*, dès qu'il apercevait sa cousine...

Mais Florita restait impassible, comme elle se l'était promis. Nul – pas même sa tante, d'ailleurs froide et gênée à son égard – ne voyait la souffrance, l'angoisse déchirante de son âme, tremblante pour ses deux amours : la patrie et le fiancé.

Mülbach – sans doute *persona grata* près d'importantes personnalités – avait fait avec succès toutes les démarches nécessaires pour que sa nièce ne fût pas inquiétée, en qualité de Française. Néanmoins, dans les rues de la petite

ville, les femmes, jalouses de sa beauté, de son élégance naturelle, de ses toilettes très simples pourtant, mais qu'elle portait comme nulle autre, la regardaient de travers... Mais M<sup>lle</sup> de Valserres passait, fière, indifférente, comme elle l'était à l'égard des méchancetés de Lottchen.

Car la jeune personne, maintenant, donnait libre cours à sa malveillance... Et ce fut elle qui annonça un matin à Florita :

– Il paraît que le régiment de M. de Penvalas a été fort maltraité, en Alsace.

Florita eut un grand coup au cœur...

Mais elle parvint à dire avec calme :

– On raconte tant de choses !

Quand elle fut seule, elle pensa, l'âme étreinte d'une poignante angoisse :

« Si elle disait vrai, pourtant ? »

Ce même jour, Otto Mülbach apparut en tenue de capitaine d'infanterie. Comme officier de réserve, il venait d'être mobilisé et partait pour rejoindre son régiment.

Pépita semblait accablée. Son mari eut avec elle un long entretien, lui adressa des recommandations qu'elle écouta d'un air morne. Il conclut par ces mots :

– De toutes tes forces, attache-toi à germaniser cette enfant, à lui montrée en toute occasion la puissance et les vertus allemandes... Et fais en sorte qu'elle n'ait pas de rapports avec ces Penvalas, qui en ont fait une ridicule petite chauvine.

Florita, que la vue de son oncle en officier allemand exaspérait, s'était arrangée pour se trouver au fond du jardin, quand il partit, et elle feignit de ne pas entendre les appels de Lottchen... Cet homme, elle le détestait – d'autant plus que ses yeux commençaient de s'ouvrir à son sujet, et qu'elle devinait quelques-unes des fourberies dont il s'était rendu coupable.

Peu après le départ d'Otto, elle apprit la bataille de Charleroi, le recul des forces franco-anglaises... Puis l'invasion du nord de la France, la prise de Lille, l'avance allemande, qui semblait devoir tout renverser... la ruée sur Paris...

Jours horribles, dont la tragique douleur s'augmentait encore dans cette atmosphère ennemie, près de ces êtres qui exultaient bruyamment – d'autant plus bruyamment qu'il s'agissait de froisser « la Française ».

Mais Florita ne faiblissait pas. Soutenue par sa foi, elle restait ferme et espérait toujours... Diligemment, elle tricotait avec une hâte pieuse. Car elle savait que, déjà, les prisonniers français étaient nombreux, et espérait pouvoir leur faire parvenir ces bonnes chaussettes dont ils auraient tant besoin.

Elle ne connut pas à ce moment la bataille de la Marne, que les Allemands passèrent sous silence. Mais elle sut que, « pour des raisons stratégiques », disaient les uns, « parce que le choléra y régnait », assuraient les autres, ils n'étaient pas allés jusqu'à Paris... Et, sur la carte, elle se rendit compte bientôt, d'après le nom des localités citées dans les communiqués, du recul effectué par les armées du kaiser...

D'ailleurs, les Ghielmann et Mülbach ne semblaient plus tout à fait aussi triomphants...

M. Ghielmann maugréait souvent contre ces « maudits Anglais », et suivait d'un œil anxieux, sur la carte, l'avance des Russes en Prusse orientale et en Galicie, M<sup>me</sup> Ghielmann gémissait :

– Nos pauvres soldats ! Les Français en font un massacre, avec leur horrible 75. De pareils engins devraient être défendus !

À quoi Florita ripostait :

– Défendu comme de violer la neutralité d'un pays, sans doute ?... Mais défendu seulement pour les Français, tandis que vous autres, Allemands, vous pourriez employer les pires horreurs ?

La vieille dame se redressait, en prenant un air digne.

– Mademoiselle, nous sommes une nation civilisée entre toutes ! On raconte beaucoup de mensonges sur nos soldats. Il ne faut rien en croire...

– Pas même la destruction de Louvain, de Malines, de notre cathédrale de Reims.

M<sup>me</sup> Ghielmann levait les mains au plafond.

– Ce sont les nécessités de la guerre ! À Louvain, à Malines, comme partout en Belgique, la population a tiré sur nos troupes. Dans les tours de la cathédrale de Reims, des mitrailleuses étaient installées... Ceci ressort des rapports de nos généraux, ainsi que l'écrivait hier Otto à sa femme.

Florita ripostait avec une froide ironie :

– Vous me permettrez de ne pas croire comme parole d'Évangile les rapports des généraux allemands.

Lottchen montrait maintenant une perpétuelle mauvaise humeur. Elle s'ennuyait à Wilnheim, et aspirait à retrouver Paris, ses habitudes.

– Sont-ils bêtes, ces Français ! disait-elle en levant les épaules. Quelle idée de nous résister ! Ils feraient bien mieux de céder tout de suite, puisqu'il faudra toujours en arriver là.

Car le dogme de l'invincibilité de l'Allemagne n'était pas discuté ici, non plus qu'ailleurs, dans l'Empire, à cette époque-là.

M<sup>me</sup> Gertrude Mülbach avait reçu, par la Suisse, des nouvelles de son mari. Naturalisé, il était demeuré à Paris. Au début, il avait eu quelques ennuis. Mais, maintenant, cette effervescence s'était calmée... L'excellent Ulrich pouvait donc continuer en paix sa petite besogne d'espionnage. Et il engageait sa femme et ses enfants à venir le retrouver bientôt, en passant par la Suisse.

« J'ai ici des protections qui vous préserveront de tous ennuis, écrivait-il. Venez donc sans crainte... D'ailleurs, nos armées vont sous peu atteindre Calais, et ensuite elles reprendront leur marche sur Paris, où vous aurez le plaisir de les acclamer, quand elles passeront sous l'Arc de triomphe. »

Mais M<sup>me</sup> Gertrude faisait la sourde oreille, aussi bien à cette engageante perspective qu'aux tracasseries de sa fille. Elle avait la terreur des camps de concentration, et se jugeait beaucoup plus tranquille dans son pays natal.

Selon les instructions d'Otto, on laissait ignorer à Florita la possibilité d'obtenir son

rapatriement par la Suisse... De même, des lettres de son fiancé, de M<sup>me</sup> de Penvalas, d'Armelle, venues par cette voie, ne lui avaient pas été remises. Tel avait été le sort, d'ailleurs, des lettres et télégrammes envoyés par Alain trois jours avant l'ouverture des hostilités, et où il pressait Florita de partir. Séquestrée en quelque sorte, dans ce milieu hostile, elle ne savait que ce qu'on voulait bien lui apprendre, et ignorait qu'elle pût tout au moins essayer de faire parvenir de ses nouvelles à Runesto.

Ainsi, il lui fallait endurer ce silence pesant, parmi ces étrangers, ces ennemis, avec, en outre, la surprise pénible que lui causait la froideur de sa tante, cette sorte d'indifférence, mêlée de gêne, qui caractérisait maintenant l'attitude de Pépita.

## V

Vers la fin de décembre, M<sup>me</sup> Otto Mülbach reçut de son mari l'invitation de venir le rejoindre, avec Florita.

« Je suis, écrivait-il, à Lille, fort bien installé dans un appartement que ses propriétaires ont abandonné. Puisque Florita désire rentrer en France, voilà une occasion. J'ai toutes les autorisations nécessaires, et je t'envoie un sauf-conduit pour toi et ta nièce, qui t'épargnera toute démarche ennuyeuse. »

Le premier mouvement de Florita fut de s'écrier :

— Rentrer dans la France envahie ?... Ah ! non, par exemple !

Pépita déclara :

- Puisque ton oncle le veut, tu n'as qu'à obéir.
- Vous ne m'emmènerez toujours pas de force, je pense, ma tante ?
- Non... Mais je te crois assez raisonnable pour céder tranquillement.

De fait, à la réflexion, Florita décida de ne pas résister à la volonté de son tuteur... Non qu'elle craignît la lutte ! Mais elle pensait que, là-bas, elle trouverait des possibilités de fuite qui n'existaient pas ici.

Elle fit donc avec une apparente tranquillité ses préparatifs de départ, et quitta sans regret la vieille maison dont les hôtes, depuis le début des hostilités, lui témoignaient une sourde malveillance.

Pour gagner Lille, M<sup>me</sup> Mülbach et sa nièce passèrent par la Belgique.

Florita, le cœur serré, l'âme indignée, vit des cités dévastées, incendiées, des villages en ruine... Et partout des soldats allemands... Les soldats de la *Kultur*.

En France aussi, elle les revit... Ils

déambulaient dans les rues de Lille quand, un soir pluvieux et froid, les deux femmes arrivèrent dans la grande cité du Nord.

Otto Mülbach les attendait à la gare... Il voulut embrasser Florita, comme il en avait coutume, mais la jeune fille se recula vivement, et dit, avec un fier regard :

– Non, une Française ne se laisse pas maintenant embrasser par un Allemand, fût-il son oncle ! Il y a trop de sang entre nous !

Un éclair de colère passa dans le regard d’Otto... Mais, se dominant, il dit, avec un sourire sardonique :

– Bah ! tu t’y feras, ma petite ! Tu oublieras tout cela quelque jour.

– Oublier !... Ah ! n’y comptez pas !

Il eut un haussement d’épaules, et prit le bras de sa femme, pour l’emmener vers la voiture qu’il avait retenue.

Florita les suivit... Elle éprouvait un sentiment étrange en se retrouvant dans cette ville française où dominait l’ennemi. Sa douleur se mêlait d’une

sorte d'allégresse, parce que, après des mois d'exil, elle respirait enfin l'air de la patrie... L'air de la douce France.

Au moment où, sur l'invitation de Mülbach, elle allait prendre place dans la voiture, près de sa tante, une voix masculine dit derrière elle :

– Ah ! M<sup>lle</sup> de Valserres !... Quelle bonne surprise !

Elle se détourna vivement, et se trouva en face d'un lieutenant des hussards de la mort, – un bel homme aux yeux durs, qu'elle reconnut aussitôt.

C'était le baron de Rechensfeld.

Florita eut un mouvement de recul tandis qu'une rougeur d'indignation montait à ses joues.

L'officier se mit à rire avec ironie.

– Vous ne vous attendiez pas à me retrouver ici ?

Reprenant aussitôt sa présence d'esprit, Florita dit, avec une hauteur dédaigneuse :

– Vous auriez pu vous dispenser de m'aborder, monsieur, car vous pensez bien que je

n'ai pu conserver de vous que le plus mauvais souvenir !

– Allons donc ! Cela changera, charmante Florita... Plus charmante que jamais, en vérité ! Vous avez de si beaux yeux qu'il m'est impossible de vous garder rancune, quoique vous m'ayez mis assez mal en point, naguère... Demain, je pars pour le front. Mais si, comme je l'espère bien, j'en reviens cette fois encore, nous causerons, et je vous prouverai qu'un baron prussien, officier du kaiser vaut mieux qu'un marquis breton, officier de la république !

Sans même daigner riposter, Florita lui tourna le dos et monta près de sa tante.

Rechensfeld lui jeta un regard de colère. Puis, tendant la main à Mülbach, il dit : « À bientôt ! » et s'éloigna, la mine arrogante, en faisant cliqueter son sabre.

M<sup>me</sup> Mülbach dit, avec quelque contrariété, quand son mari fut assis en face d'elle :

– Tu ne m'avais pas appris que le baron de Rechensfeld était ici.

– Il y est de passage seulement. Blessé, le mois dernier, légèrement, il rejoint demain son corps.

Et il conclut, avec un coup d’œil railleur vers Florita :

– Cette jeune personne en sera donc délivrée... Peut-être pour toujours, car il peut y rester, cette fois.

Florita dit, en le regardant dans les yeux :

– Vous semblez en très bons termes avec lui ? Cependant, après l’agression dont je fus victime, une autre attitude serait de mise, à l’égard de cet homme qui n’est qu’un misérable, tout baron prussien qu’il soit... Et votre devoir aurait été de l’écarter, quand il osait s’adresser à moi avec cette insolence...

Otto riposta, sans se démonter :

– Ma chère enfant, M. de Rechensfeld et moi sommes d’anciennes connaissances, et il ne me conviendrait pas du tout de me brouiller avec lui au sujet de cette petite histoire dont tu fus l’héroïne. D’ailleurs, – et sans vouloir approuver

sa conduite en cette circonstance, – il faut reconnaître que sa recherche est extrêmement flatteuse pour toi, car il est un fort grand seigneur...

Elle se redressa, les yeux étincelants...

– Votre baron prussien, je le méprise, comme il mérite de l'être... Et je le lui dirai, s'il ose encore se présenter devant moi !

Mülbach eut un sourire sarcastique.

– Bien, bien !... Tu t'arrangeras, ma petite ! Moi, je te le répète, je ne veux pas me brouiller avec lui.

Le cœur de Florita se serra.

Elle comprenait... Oui, un voile, tout à coup, se levait, lui montrant l'affreuse machination...

Otto Mülbach était le complice de Rechensfeld !... Peut-être dès l'autre fois, qui sait ?... en tous cas maintenant. Et il ne ferait rien pour défendre sa nièce et pupille contre les entreprises du baron... en admettant même qu'il ne lui donnât pas son aide.

Florita jeta vers sa tante un coup d'œil de

détresse.

M<sup>me</sup> Mülbach détournait les yeux, et semblait tout absorbée par le va-et-vient de la rue très commerçante où passait en ce moment la voiture.

La jeune fille demanda, d'un ton frémissant :

– Et vous, ma tante, vous admettez cela ?... Vous laisserez cet homme m'insulter ?

Pépita, en tournant à peine son visage fatigué, dit, avec un accent d'impatience et de lassitude :

– Voyons, n'exagère pas, mon enfant !... Ne prends pas tout au tragique ! Ton oncle plaisante, en ce moment... Quant au baron, il n'est pas près de revenir, vraisemblablement, et tu sais bien que je ne lui permettrais pas de te manquer de respect.

Florita dit froidement :

– Je le pense bien.

Puis elle se tut en s'enfonçant dans la voiture, en baissant les paupières pour ne pas voir le tranquille et ironique visage de Mülbach, qui, maintenant, lui faisait horreur.

Cette rencontre avec le baron, la révélation

qu'elle avait eue au sujet de son oncle, l'étrange attitude de Pépita, tout cela avait bouleversé la jeune fille... Mais une autre épreuve lui était encore réservée...

L'appartement occupé par Mülbach avait été quitté précipitamment par ses habitants au moment de l'invasion. Des officiers allemands s'y étaient succédé depuis lors. Chacun y avait pris quelque objet à sa convenance, et plus ou moins détérioré l'ameublement. Cependant, celui-ci, dans son ensemble, restait élégant, confortable, d'autant plus qu'Otto y avait fait faire les réparations nécessaires.

En visitant, à la suite de son oncle et de sa tante, ce logis abandonné, Florita se sentait pénétrée d'une singulière souffrance... Elle vivait les heures d'angoisse par lesquelles avaient passé les habitants légitimes ; elle les voyait parcourant une dernière fois leur demeure, se demandant s'ils la reverraient jamais, abandonnant des souvenirs chers, qui allaient devenir la proie des officiers du kaiser...

Et elle sentait comme une honte l'envahir en

se voyant là... en regardant Otto qui détaillait à sa femme les commodités de l'appartement, les soins apportés à l'installation.

– C'étaient des gens de goût... Vois, le salon est très beau... Malheureusement, ces messieurs ont sali le tapis, qu'on a dû enlever... Il y avait aussi, paraît-il, un fort beau lustre électrique ; mais un jeune prince bavarois l'a cassé, un soir où il était trop joyeux. Ici, Florita, ce sera ta chambre...

Il ouvrit une porte, et s'effaça, en invitant du geste sa nièce à entrer...

Une chambre de jeune fille, très élégante... Sur la cheminée, une vierge de marbre se dressait, entre deux flambeaux aux fines ciselures... Dans un cadre, contre le mur, souriait une vieille dame aux cheveux blancs, au doux regard indulgent. Otto expliqua :

– J'ai fait réparer à peu près les rideaux, qui étaient fort abîmés. Les meubles ont eu aussi quelques atouts... Et le prince de Bavière, trouvant à son gré une fort jolie petite commode ancienne, l'a fait emporter... Mais, telle quelle,

cette chambre est encore fort agréable, et je crois que tu t'y plairas, Florita.

Elle se tourna vers lui, un peu pâle, le regard méprisant.

– Pensez-vous donc que je pourrai dormir ici, en songeant à celle qui a fui devant votre armée de bandits ? Ah ! non, non !

Une lueur mauvaise traversa les prunelles d’Otto. Il dit d’un ton menaçant :

– Prends garde à toi !... Des paroles telles que celles-là, si elles étaient rapportées à nos chefs, suffiraient pour te faire fusiller !

– En effet, un crime de plus, cela ne les gênerait guère ! Eh bien ! allez les leur redire !... Allez !

Elle le défiait, superbe d’audace, devenue tout à coup une autre femme, sous l’empire de l’indignation, du mépris et de son patriotisme frémissant.

Il leva les épaules en ricanant et sortit, emmenant sa femme... Florita se trouva seule dans la jolie chambre où il lui semblait que

flottait l'ombre de la jeune fille qui en était partie précipitamment.

Elle se laissa tomber sur un siège, se prit le front à deux mains...

La souffrance, l'angoisse submergeaient son âme... Un Otto Mülbach tout nouveau s'était fait connaître à elle... un ennemi lâche, rusé, dépourvu de scrupules...

Il avait des droits sur elle, comme tuteur... Et Florita savait ne pouvoir guère compter sur l'aide de sa tante. Car elle s'était bien aperçue que celle-ci résistait difficilement à l'influence de Mülbach.

Donc, elle serait à peu près seule pour se défendre... Et il y avait cet homme, ce Rechensfeld, plus odieux que jamais, depuis qu'elle l'avait vu en officier prussien...

Elle frissonna, en murmurant, dans un élan de détresse :

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! secouez-moi ! »

Puis elle se redressa, reprise par son énergie

coutumière... Pas plus maintenant qu'auparavant elle ne fléchirait, elle ne se découragerait ! Quels que fussent les froissements qu'il lui faudrait supporter, les angoisses de toutes sortes qui déchireraient son cœur, elle éprouverait malgré tout une consolation de se trouver sur le sol de France, de se sentir moins loin des êtres chers... Et peut-être, ici, lui serait-il plus facile de leur faire parvenir de ses nouvelles...

Anna, la femme de chambre, frappa à la porte. Elle apportait la malle de la jeune fille, avec l'aide de l'ordonnance d'Otto. Puis elle offrit ses services à Florita... Mais la jeune fille refusa, en déclarant qu'elle n'avait besoin de personne. Elle savait depuis peu que cette soi-disant Suissesse était originaire de Francfort, découverte qui lui avait enlevé toute sympathie à son égard.

Elle ouvrit sa malle, et en sortit seulement quelques objets. Car elle ne voulait rien déranger dans l'armoire. Tout à l'heure, en ouvrant l'un des battants, elle avait vu les planches à demi dévalisées. Une partie du linge avait été emportée. Mais il en restait encore, et aussi

quelques menus objets, des voilettes, des gants, des rubans, rejetés là en désordre. Un léger parfum subsistait... Et Florita avait refermé le battant, en songeant :

« J'aime mieux laisser tout dans la malle, plutôt que de me servir de « son armoire ».

\*

Ce fut une dure épreuve pour Florita, que ce séjour de Lille.

La vue des troupes allemandes lui serrait le cœur, chaque fois qu'elle sortait.

C'étaient ces soldats qui avaient massacré ses frères, pillé, dévasté, assassiné...

Qui sait, l'un de ceux-là, peut-être, avait tué Alain ?

À cette pensée, elle sentait son cœur bondir et ses jambes tremblaient sous elle.

Mais elle détestait surtout les officiers arrogants, qui la dévisageaient insolemment et

exprimaient tout haut leur admiration sur son passage.

Elle détournait les yeux, hautaine, méprisante... Et un jour, sa petite main nerveuse gifla en pleine rue un élégant lieutenant de la garde, qui prétendait l'obliger à l'écouter.

De là, appel à la « Kommandantur », où elle eut la plus crâne attitude et dut riposter fièrement à une déclaration enflammée du général qui l'interrogeait et que sa beauté frappait du coup de foudre... Alors, fureur de l'important personnage. Florita ne se serait pas tirée facilement de là, sans l'intervention de M. Mülbach, qui, décidément, avait de bien puissantes relations, car le général, en maugréant, relâcha la délinquante.

Après quoi, Otto déclara, en ramenant sa nièce au logis :

– C'est bon pour une fois. Mais ne t'avise pas de recommencer, car ce n'est pas une manière de traiter les officiers allemands.

Elle répliqua prestement :

– C'est pourtant ainsi que je les traiterai

toujours, dès qu'ils se montreront insolents... et votre Rechensfeld lui-même, tout le premier !

Mülbach lui lança un mauvais regard, en murmurant :

– Ah ! ah ! nous verrons !

Un mois après son arrivée à Lille, Florita n'avait pas encore trouvé la possibilité de correspondre avec M<sup>me</sup> de Penvalas. Comme sa tante était sans cesse souffrante, elle sortait accompagnée d'Anna. On ne la laissait pas même aller seule à l'église, pourtant assez proche.

– Ton oncle ne le veut pas, disait Pépita. Il trouve que tu es trop jeune encore... surtout étant donnée la présence des troupes. Mais prends Anna, tant que tu voudras.

Cela n'arrangeait guère Florita, ainsi placée sous la surveillance continuelle de la femme de chambre.

Néanmoins, elle réussit à mettre son projet à exécution vers le milieu de février, avec l'aide d'un des prêtres de la cathédrale.

Un billet, adressé à M<sup>me</sup> de Penvalas, fut remis

par la jeune fille à cet ecclésiastique, hors de la vue d'Anna. Par des voies détournées, il parviendrait peut-être jusqu'à Runesto, et irait informer la bonne marquise du sort de sa future petite-fille. La vieille dame en ferait alors part à Alain, si – point d'interrogation terrible ! – celui-ci vivait encore.

Cette douloureuse incertitude était une des plus dures épreuves de Florita... Quand, dans sa chambre, elle contemplait la photographie de son fiancé, qu'elle portait toujours sur elle, son cœur se gonflait d'angoisse, les larmes venaient à ses yeux... Alain, son bien-aimé Alain ! Peut-être reposait-il dans la terre d'un champ de bataille ? Ou bien au fond d'une de ces tranchées, dont les revues illustrées donnaient les photographies ?

Elle n'avait même pas la consolation de trouver un peu de soutien et de réconfort près de sa tante... Pépita semblait très frappée par les événements, et sa santé s'altérait chaque jour. Elle devenait morne, taciturne, refusait de sortir, en disant qu'elle était trop lasse, et semblait se désintéresser de sa nièce.

Elle parlait rarement de la guerre, et c'était toujours pour dire, avec une sorte d'irritation :

– Mais quand donc cela finira-t-il ?

Florita lui demanda un jour :

– Enfin, ma tante, j'espère que vous n'approuvez pas les injustices et les crimes des compatriotes de votre mari ?

Elle répondit avec impatience :

– Je ne juge personne... j'ignore ce que les Français ont fait de leur côté...

Florita s'écria, emportée par l'indignation :

– En tout cas, vous avez pu voir un peu de ce que les Allemands ont fait en Belgique et dans ce pays-ci !... Vous savez aussi que, pour eux, la parole donnée, les signatures mises au bas d'un traité, cela ne compte pas...

M<sup>me</sup> Mülbach l'interrompit d'un geste irrité.

– Oh ! je t'en prie, fais-moi grâce de ces discussions ! Otto d'un côté... toi de l'autre... Je suis trop fatiguée pour cela. Mieux vaut que je reste impartiale.

Florita riposta :

— Il y a des cas où l'impartialité est une injustice, ma tante.

Pépita ne parut pas entendre... Et sa nièce la quitta, indignée... douloureusement saisie, aussi, par cette nouvelle et profonde désillusion, au sujet des idées de M<sup>me</sup> Mülbach et de l'affection dont elle se croyait l'objet de sa part.

Elle avait du moins la patriotique consolation de deviner, sous les explications plus ou moins exactes de la presse teutonne, que la France s'était redressée pour s'engager dans l'effort gigantesque nécessité par son manque de préparation. Elle eut un écho des sanglants mécomptes allemands sur l'Yser, et entendit, au passage des prisonniers anglais, les furieuses insultes qui prouvaient combien profondément la participation de nos amis d'outre-Manche à la guerre avait dérangé les plans ennemis... Agenouillée dans l'ombre d'une nef d'église, oubliant la présence d'Anna, chaperon vigilant, elle remerciait Dieu, et priait pour que la France fût délivrée, pour qu'Alain fût sauvé, et qu'elle-

même fût délivrée de la menace que représentait M. de Rechensfeld.

Or, un après-midi, Mülbach entra chez sa femme, qui, seule dans sa chambre, tricotait languissamment.

Il s'assit près d'elle en annonçant :

– J'ai deux nouvelles à t'apprendre.

Elle dit avec une sorte d'indifférence :

– Ah ! lesquelles ?

– Voici une lettre d'Ulrich, – entre parenthèses, il est furieux de l'entêtement de Gertrude à ne pas rentrer en France. Il m'apprend la mort du comte de Ronchay, tué en novembre, dans les Vosges.

– Vraiment !... Ce pauvre garçon ! Voilà donc Hilda veuve ?

– Oui... Et comme elle a eu la précaution de lui faire faire un testament en sa faveur, elle se trouve nantie d'une jolie fortune.

– Elle est toujours à Paris ?

– Toujours !... infirmière dans l'hôpital qu'elle

a installé, fort appréciée de tous. Elle continue de nous rendre d'immenses services, car, de par sa situation, elle n'inspire aucun soupçon.

« Elle arrive à savoir tout, à nous prévenir de tout ce qui se trame dans les cercles gouvernementaux... Puis, près des blessés, elle fait, très discrètement, sa petite propagande pour semer le découragement. »

Pépita laissa glisser les aiguilles qu'elle avait continué jusque-là de faire marcher, et dit d'un ton hésitant :

– C'est un vilain rôle, que celui qu'elle remplit là... oui, même près d'ennemis.

– En voilà une idée !... J'appelle cela, moi, un rôle glorieux !

Pépita ne répliqua rien, et reprit ses aiguilles d'une main un peu agitée.

Otto continua :

– Maintenant, l'autre nouvelle...

« Le baron de Rechensfeld a été blessé, très grièvement...

– Le baron de Rechensfeld ?... Comment l’as-tu su ?

– Il me l’a fait écrire. On l’a transporté au château de Vanelles, où il a dû subir l’amputation immédiate d’une jambe... En outre, il est atteint à l’œil, assez gravement, paraît-il.

« Bref, il semble fort endommagé... Et il me demande de l’aller voir, ce qui est très facile, Vanelles se trouvant non loin d’ici.

Pépita murmura :

– Vanelles... Le château du comte de Ronchay...

– Oui... et maintenant celui d’Hilda... Celle-ci, comme je te l’ai dit, a obtenu par mon intermédiaire que Vanelles serve seulement d’ambulance de passage. Un état-major y a logé quelques jours, au début de l’invasion, mais prévenus qu’ils se trouvaient dans la demeure d’une bonne Allemande, fort bien notée dans les hautes sphères gouvernementales, les officiers ont apporté tous leurs soins à ne rien détériorer. Je le sais, ayant été moi-même visiter le château,

pour pouvoir en donner des nouvelles à Hilda... Et j'ai constaté aussi que les dépôts d'essence, de poudre et autres utilités emmagasinés là avant la guerre, étaient maintenant vides... Ces petites réserves, éparses sur le territoire à conquérir, par les soins de bons agents dans le genre d'Hilda, ont grandement servi à nos armées, comme me l'a certifié dernièrement un de nos généraux.

« Donc, Pépita, demain, je vais à Vanelles, voir ce pauvre Rechensfeld... Ne parle pas de lui à Florita, pour le moment. Nous verrons ce qu'il conviendra de dire, un de ces jours... Elle sera si contente, cette petite, que cela m'agacera.

M<sup>me</sup> Mülbach dit avec indifférence :

– Bien... Dois-je lui cacher aussi la mort de M. de Ronchay ?

– Cela n'a pas d'importance... Pourtant, mieux vaut ne rien lui en dire, car il est préférable qu'elle ignore qu'on peut correspondre avec la France.

Pépita leva les épaules en murmurant :

– Avec cela qu'elle ne doit pas le savoir.

Otto regarda sa femme dans les yeux.

– Tu le lui as dit ?... Tu as peut-être favorisé une correspondance.

Elle se redressa, sur la chaise longue où elle restait presque constamment étendue maintenant.

– Cela, non !... Au fond du cœur, je n'admets pas tout ce que tu fais, tout ce que tu penses, Otto... Mais je t'ai promis de ne pas encourager les idées de Florita, de ne pas m'opposer à tes essais de germanisation sur elle – bien que je les juge si parfaitement inutiles ! J'ai tenu ma promesse, quoiqu'il m'en coûtât... Oui, vraiment, je souffre beaucoup, j'ai l'impression que tu m'aveugles, Otto... que je vais à un abîme, en y entraînant cette enfant...

– Allons, pas de sottises, Pépita ! J'ai fait de toi une Allemande, passionnée pour le triomphe de notre patrie. Ne faiblis pas au moment où le triomphe est proche, où nous allons commander au monde !

Elle dit en frissonnant :

– Oui... mais il y a trop de sang, trop de

ruines... trop d'horreurs... Ne crois-tu pas que la malédiction divine tombera sur l'Allemagne, sur nous tous, un jour prochain ?

Il lui saisit l'épaule, de sa main devenue très dure tout à coup.

– Folle !... Folle !... Où as-tu été chercher des idées pareilles ? Mais tu as la fièvre, je le vois à tes yeux. Cela m'explique de pareils propos, qui ne devraient jamais se trouver sur les lèvres d'une vraie Allemande... Calme-toi, rassure-toi... Nous sommes les sauveurs du monde, les régénérateurs de l'humanité, les élus du Seigneur pour faire régner sur le monde la plus haute justice, et la paix triomphante.

Il se redressa, gonflé de son orgueil pangermaniste – orgueil infernal, devant lequel plus rien ne compte, et qui veut ignorer le sens des mots « honneur, morale, pitié », pour se ruer à la curée des peuples qui lui paraissent faibles ou timides.

Mais Pépita, naguère toute pénétrée de cette même fièvre satanique, eut un frémissement d'angoisse, et ferma les yeux en disant :

– Nous verrons.

Otto lui jeta un regard mécontent, un peu inquiet aussi, et sortit le front soucieux.

## VI

M. Mülbach rentra de Vanelles tard dans la soirée du lendemain... Il vint trouver sa femme, qui était couchée, et lui raconta sa visite au baron.

– Ah ! il est bien détérioré, le beau Rechensfeld !... Et sais-tu qui commandait les mitrailleurs qui l'ont mis dans cet état ?... Alain de Penvalas, ma chère !

Pépita répéta :

– Alain de Penvalas ?... Mais il était dans la cavalerie ?

– On l'aura versé dans l'infanterie. Toujours est-il que Rechensfeld l'a bien reconnu... et d'autant mieux qu'il a été son prisonnier pendant quelques heures. Puis les nôtres sont revenus, les Français ont dû reculer. C'est ainsi que ce pauvre baron a pu être délivré, transporté dans une de nos ambulances. Le voilà immobilisé pour

quelque temps, et à jamais infirme... C'est dur, comme tu penses, d'autant plus qu'il n'est guère patient, M. le baron ! J'ai promis de l'aller voir de temps à autre... Et je le ferai d'autant plus volontiers que Vanelles me plaît beaucoup. Le château, depuis les arrangements qu'Hilda y a fait faire, est très confortable et le parc sera fort agréable, dès le mois prochain. Viens donc voir cela un de ces jours. Je t'y emmènerai en automobile...

Pépita secoua la tête.

– Je te remercie, mais tout me fatigue maintenant.

Il mit une main caressante sur ses cheveux noirs, qu'elle avait toujours très beaux.

– Tu devrais te forcer à prendre quelques distractions. Un séjour à la campagne te ferait du bien... Tiens, une idée !... Pourquoi ne t'installerais-tu pas à Vanelles, avec Florita ? Certainement, Hilda serait enchantée de te l'offrir, si elle était ici... La place ne manque pas là-bas, car l'ambulance occupe seulement le rez-de-chaussée du château. Il y a chauffage central,

électricité... enfin tout le confort ! J'obtiendrai facilement l'autorisation nécessaire... Qu'en dis-tu, Pépita ?

Elle hésita un moment et dit enfin :

– Oui, je crois que la campagne me serait bonne... Et puis, je ne suis pas à l'aise dans cet appartement... Il me semble toujours que ses précédents habitants vont apparaître et me demander ce que je fais là.

Otto eut un rire narquois.

– Ici, nous sommes chez nous, maintenant. C'est le droit du plus fort... Donc, il ne te déplairait pas d'habiter Vanelles ?

– Pas du tout, il me semble.

– Eh bien ! je vais faire dès demain les démarches nécessaires.

Mais Pépita fit observer soudainement :

– Il y a Rechensfeld... À cause de Florita... Je ne voudrais pas qu'il ennuyât cette enfant...

– Pas de crainte, pour le moment ! Le pauvre est dans un état qui l'immobilise pour un certain

temps... Et dès qu'il ira mieux, on l'évacuera probablement sur un autre hôpital. Donc, il n'y a pas lieu d'avoir des inquiétudes à ce sujet.

« Mais tu feras bien de ne pas informer ta nièce de sa présence à Vanelles, jusqu'à ce que vous soyez installées là-bas. Elle ferait peut-être des manières pour te suivre, ce qui serait désagréable et fatigant pour toi.

– Oui, en effet...

Florita accueillit avec satisfaction la nouvelle que lui annonça M<sup>me</sup> Mülbach.

Le séjour dans Lille occupée par l'envahisseur lui était extrêmement pénible, et celui de cet appartement encore plus. En outre, elle aimait beaucoup la campagne. Enfin – chose non moins appréciable – elle n'aurait pas à voir quotidiennement Mülbach, qui viendrait seulement trois ou quatre fois la semaine, passer quelques heures près de sa femme.

Ce fut donc avec empressement qu'elle fit ses préparatifs de départ, bien peu compliqués, car elle avait retiré de sa malle le moins de choses

possible... Et la semaine suivante, elle montait avec sa tante et Mülbach dans l'automobile qui devait les conduire à Vanelles.

C'était un triste jour du début de mars. Il avait plu dans la nuit, abondamment, et de grosses gouttes pendaient encore aux arbres dépouillés... Le château, grande bâtisse irrégulière, mais imposante, avait un air lugubre sous ce ciel assombri. Néanmoins, Florita le considéra d'un air satisfait. Il lui semblait beaucoup moins pénible d'habiter ici, dans une demeure qui appartenait à un cousin de son fiancé, que chez ces inconnus chassés de chez eux par l'invasion.

Mülbach devait avoir de hautes protections, et une réputation bien assise dans le monde militaire allemand, car le médecin directeur de l'ambulance vint avec empressement au-devant des arrivants, et les infirmiers, au passage, les saluèrent d'un ton déférent.

Otto avait fait préparer pour sa femme l'appartement de M<sup>me</sup> de Ronchay, fort élégant. Une chambre, à côté, se trouvait dévolue à Florita... Mais, pour la traverser, il fallait passer

par une pièce où devait coucher Anna.

Florita fit observer, en jetant sur son oncle un regard d'ironie dédaigneuse :

– Vous avez peur, sans doute, que je m'échappe ?

Il eut un rire de raillerie.

– Eh ! eh ! sait-on !... Je ne te le conseille pas, d'ailleurs ; car, avant d'avoir atteint les lignes françaises tu serais fauchée par la mitraille ou cueillie par nos patrouilles. Le mieux, vois-tu, ma petite, est de prendre patience, d'attendre la fin de la guerre pour savoir ce qu'est devenu ton fiancé. Ce ne sera plus très long, maintenant ! Les Français en ont par-dessus la tête, et ils feront bientôt la paix à n'importe quelles conditions.

– J'ai le regret de vous dire que je ne vous crois pas, monsieur.

Mülbach entraîna sa femme dans le petit salon qui précédait la chambre de M<sup>me</sup> de Ronchay, et dit avec colère :

– Un officier allemand ne se laisse pas insulter ainsi !... Tâche de la mettre à la raison, Pépita, ou

bien je m'en chargerai. Un mot de moi, et la jeune personne ira rejoindre en Allemagne les prisonniers civils, qui n'y ont pas, dit-on, une existence particulièrement agréable.

Pépita se redressa, les yeux brillants...

– Tu ne ferais pas cela, Otto ?

– Parfaitement, si elle me pousse à bout !... J'en ai assez de ses fanfaronnades françaises ! Il faut que cela cesse !... Tu le lui diras, entends-tu ?

Pépita balbutia :

– Oui... Mais elle a une volonté de fer, cette enfant. Et puis, je ne veux pas lui faire de peine. Elle est déjà assez malheureuse...

– Tant pis ! C'est une Française, qui renie son oncle allemand. Tu ne dois plus avoir de pitié ni d'affection pour elle, Pépita.

– Tu ne peux me demander cela !... Elle est ma nièce, je lui ai servi de mère... Je l'aime, cette petite...

– Tu ne dois plus l'aimer, puisqu'elle est notre ennemie.

Mülbach se tenait debout devant le fauteuil où s'enfonçait le corps amaigri de Pépita. Il regardait sa femme d'un air de domination dure, implacable... Les révoltes de conscience, il le savait, n'aboutissaient jamais qu'à une défaite, chez elle. Depuis trop longtemps, elle ne pensait, n'agissait que par lui, dressée à l'aveugle adoration de l'Allemagne et de son empereur, croyant fanatiquement au dogme de la suprématie allemande, admettant, sous la suggestion d'un mari très cher, que tous les moyens étaient bons pour faire dominer cette suprématie sur le monde.

En cette conscience faussée, le remords, parfois, avait essayé de se glisser, en ces dernières années surtout. Mais Otto l'avait étouffé sous d'habiles considérations, qui laissaient Pépita hésitante, souvent troublée, mais toujours soumise à l'empire de son mari.

Pourtant, aujourd'hui, elle tenta de résister.

— Son attitude est très naturelle... En nous, elle voit les adversaires de son pays... Et il faut bien reconnaître, Otto, que nos soldats se sont montrés parfois des conquérants un peu durs...

– Ils ont été ce qu’il fallait. C’est par la terreur que nous aurons nos ennemis. Réfléchis à ce que je t’ai dit, au sujet de ta nièce. Il faut qu’elle change de manières à mon égard. Sur ce point, je ne céderai pas ! Et arrange-toi pour la conduire, un de ces jours, près de Rechensfeld. Cela fera plaisir à ce pauvre baron, de voir ce joli visage...

– Près de Rechensfeld ?... Près de cet homme qui ?... À quoi songes-tu, Otto ?...

– Je songe, chère amie, que le meilleur moyen de germaniser cette intransigeante petite Française est de la marier à un Allemand... Or, M. de Rechensfeld ne demandera pas mieux que d’être l’heureux élu – maintenant surtout que le voilà infirme.

M<sup>me</sup> Mülbach tenta un dernier effort d’énergie.

– La donner à un homme comme celui-là ?... Faire son malheur ?... Jamais ! D’ailleurs, elle est fiancée...

– Qu’importe !... M. de Penvalas a, du reste, bien des chances de ne pas revenir.

– Qu’il revienne ou non, je suis bien certaine

que jamais Florita n'accepterait d'épouser Rechensfeld – pas plus, d'ailleurs, que tout autre Allemand.

– Voilà ce qu'il faudra voir... Pour le moment, il s'agit de la prendre par la pitié. Elle ne pourra pas conserver un grand ressentiment à l'égard de cet homme blessé, mutilé... S'il sait s'y prendre, se montrer sous un bon jour, témoigner du regret de ses torts passés, la petite peut s'attendrir...

« Et pour peu qu'on lui annonce la mort de son Alain, elle se décidera peut-être toute seule...

Pépita l'interrompit vivement :

– Oh ! tu ne la connais pas !... Florita, faire cela ?... Jamais !...

Un pli dur se forma au coin de la bouche de Mülbach.

– En ce cas, nous aviserons... Car ce mariage est tout à fait désirable pour elle, Pépita. Grande fortune, très noble famille...

– Les Penvalas sont pour le moins de race aussi ancienne et illustre. Quant à leur fortune, elle doit valoir celle des Rechensfeld.

Otto retint un geste d'impatience.

D'une voix adoucie – ou plutôt douceuse – il fit observer :

– Certes, il a beaucoup à se faire pardonner, par nous et par Florita ! En outre, je reconnais que son existence passée fut loin d'être un modèle ! Mais l'épreuve qu'il subit peut le transformer complètement. Et une femme intelligente, charmeuse, très aimée comme le serait certainement Florita aurait sur lui, à n'en pas douter, la plus puissante influence.

Comme Pépita ne paraissait pas convaincue, il n'insista pas.

Florita, sans se douter que l'homme détesté fût si près, s'installait dans la chambre qu'on lui avait dévolue. Et dès le lendemain matin, elle s'en allait faire connaissance avec le parc.

En cours de route, elle croisa deux blessés allemands, qui la saluèrent correctement.

Cette rencontre lui rappela désagréablement que Vanelles était occupé par l'ennemi... Dans cette demeure qu'elle savait être celle de Maurice

de Ronchay – dont Pépita lui avait caché la mort, selon le désir de son mari – elle aurait voulu se figurer être en terre délivrée.

Mais, hélas ! elle devait en rencontrer encore, de ces soldats allemands, sur la route du village, quand elle s’y rendait en compagnie d’Anna !

Elle vit au passage quelques maisons incendiées... Le village par lui-même n’avait pas trop souffert. L’église était debout, et le vieux curé, après avoir subi de mauvais traitements, avait pu obtenir de rester parmi celles de ses ouailles qui n’avaient pas fui.

C’est ce qu’il raconta à Florita, qui, laissant Anna à la porte, était entrée au presbytère, sous prétexte de demander des messes. Elle voulait se mettre en rapport avec lui, pour ne plus se sentir aussi seule parmi son entourage allemand – dont la tante Pépita faisait partie, hélas !

Le vieux prêtre convint :

– Oui, c’est une pénible situation que la vôtre, ma pauvre enfant !... Si je pouvais vous être utile !... avoir quelques nouvelles de ceux que

vous aimez ! Hélas ! nous sommes ici bloqués, séparés du monde !... Mais nous ne perdons pas confiance !... oh ! non, non ! Et pourtant, parmi mes pauvres paroissiennes, plusieurs n'ont plus entendu parler de leur fils, de leur mari, de leurs frères, depuis le début de la guerre... Atroce incertitude ! Et d'autres, comme cette pauvre Caroline Dussaud, une ancienne servante de Ronchay...

– Que lui est-il arrivé ?

– Son mari, pour avoir voulu s'opposer au pillage de leur petite demeure, fut aussitôt fusillé, puis sa maison brûlée... On en voit encore les débris noircis, à l'entrée du village. Je recueillis la pauvre femme, à moitié folle. Pendant quelque temps, je crus que sa raison était perdue. Mais depuis deux ou trois mois, elle reprend toute sa lucidité. Désirez-vous faire sa connaissance ?... Elle vous parlera de M. Maurice, qu'elle a vu tout petit, et de sa femme, une belle personne qu'elle n'aime guère.

– Mais certainement, monsieur le curé, je la verrai avec plaisir.

Quelques instants plus tard, Caroline Dussaud entra dans le petit parloir du presbytère. C'était une vieille femme aux cheveux blancs, toute courbée, toute tassée, le visage creusé plus encore par les chagrins que par l'âge. Très propre, très correcte, le regard franc et doux elle plut aussitôt à Florita.

– Oui, mademoiselle, nous avons été, mon pauvre Adolphe et moi, au service du château presque depuis notre enfance, déclara-t-elle quand M<sup>lle</sup> de Valserres lui eut parlé de Maurice. « Et nous serions restés à Vanelles jusqu'à notre mort, si M. le comte n'avait pas épousé cette jeune femme aux cheveux bleus, qui s'est arrangée pour nous faire partir. Une belle personne, oh ! certainement ! Mais...

Caroline hocha la tête, hésita un moment, regarda le curé.

Celui-ci déclara :

– Vous pouvez parler, ma bonne Caroline. M<sup>lle</sup> de Valserres est aussi une victime des Allemands, prisonnière comme vous et moi.

– Eh bien, voici, mademoiselle : j'ai idée que la femme de ce pauvre M. Maurice avait des accointances, avant la guerre, avec ces Boches maudits...

Florita eut un mouvement de stupéfaction.

– Elle ?... Qu'est-ce qui vous le fait supposer ?

– Bien des petites choses... Par exemple, tous les domestiques avaient l'accent allemand... et aussi les ouvriers qui sont venus faire les réparations au château. On disait : « Ce sont des Alsaciens... des Luxembourgeois... des Suisses... » Savoir ! Ils se donnent toujours ces étiquettes-là ! Et puis, mademoiselle, figurez-vous qu'il y avait un dépôt d'essence, et bien d'autres choses, dans les caves de Vanelles. Or il a bien fallu que tout cela soit emmagasiné avant la guerre. Et comme c'était la comtesse qui dirigeait tout, qui surveillait et commandait les ouvriers – M. Maurice n'étant dans le ménage qu'une cinquième roue à un carrosse – j'ai pensé, depuis lors, qu'elle pouvait bien être une complice des Allemands et leur avoir préparé ce ravitaillement... Sans parler d'autres choses que

nous ne connaissons pas, que nous ne connaîtrons peut-être jamais.

Florita murmura :

– Vraiment, vous m'ouvrez des horizons !...

« Elsa !... Elle se disait Suissesse... Elle l'est, d'après ses papiers... Mais il n'empêche qu'elle a pu travailler pour le compte de l'Allemagne.

Le curé fit observer :

– Un certain nombre d'Allemands se sont fait naturaliser Suisses – bonne précaution pour travailler chez nous à l'espionnage, sans donner de soupçons.

« M<sup>me</sup> de Ronchay semblait une femme très intelligente, et elle se montrait aimable, accueillante, en général – puis aussi très généreuse. Je dois avouer que dans le pays elle plaisait presque à tous.

– Comme à Runesto, chez la marquise de Penvalas, sa bienfaitrice. Seuls, mon fiancé et moi sentions la fausseté cachée sous une charmante apparence. Mais cela !... cela !... Traître !... espionne, sans doute... Et ce

malheureux Maurice, qui est son mari !

Caroline secoua la tête.

— Il n'est peut-être plus en vie à l'heure qu'il est, le pauvre !... Tant sont tombés, hélas ! Mais si sa femme est ce que nous pensons, mieux vaut qu'il ne revienne pas, pour voir un pareil déshonneur !

— Ah ! certes ! Déjà nous la savions une intrigante. Mais ce serait bien autre chose, que cela !

M<sup>lle</sup> de Valserres prit congé du curé et de Caroline en disant qu'elle reviendrait encore pour causer avec eux. Et elle rejoignit Anna, qui s'entretenait avec un gros sous-officier allemand, du même pays qu'elle.

La femme de chambre fit observer, d'un ton pincé :

— Mademoiselle en a fait, une conversation, avec ce curé !

Florita dédaigna de répondre. Obligée de subir la compagnie de cette geôlière, elle se montrait polie, mais d'une froideur glaciale, et ne se

préoccupait jamais des observations que se permettait Anna, plutôt obséquieuse auparavant, mais devenue presque arrogante, depuis la guerre.

Chemin faisant, la jeune fille se remémorait l'entretien qu'elle venait d'avoir avec le prêtre et l'ancienne servante... Serait-il possible qu'Elsa ?... Mais ce serait affreux ! Cette orpheline que la bonne châtelaine de Runesto avait élevée, comblée de bienfaits...

Une indignation véhémement gonflait le cœur de Florita à cette pensée.

Ah ! quand Alain saurait cela, quelle colère serait la sienne, contre cette misérable créature !

Mais non, non, elle voulait croire encore que Caroline s'était trompée... qu'il n'y avait que des racontars.

En rentrant au château, la jeune fille vit venir à elle M<sup>me</sup> Mülbach, qui tenait à la main un petit panier plein de cigarettes.

– Je vais voir les blessés et leur porter quelques douceurs... Veux-tu m'accompagner, mon enfant ? Tu m'aideras à faire la

distribution... Catherine a préparé les gâteaux, que tu trouveras dans la salle à manger.

Florita savait qu'il y avait en ce moment à l'ambulance de Vanelles quelques blessés français. Aussi acquiesça-t-elle aussitôt à la proposition de sa tante.

Elle n'était pas entrée encore dans cette partie du château – le rez-de-chaussée – transformée en salles d'hôpital. Dans le grand salon, la salle à manger, le billard, très vastes pièces, s'alignaient des lits dont les deux tiers étaient occupés en ce moment.

Pépita s'arrêtait près de chaque blessé, s'informait de son état, lui donnait une cigarette et quelques gâteaux... Ils remerciaient, tout en regardant Florita avec une admiration non déguisée.

Quels que fussent les sentiments de la jeune fille à l'égard de ces ennemis, elle se sentait prise de pitié, devant certains. Mais toute sa compassion, d'un élan, la portait vers les blessés français, installés dans le petit salon débarrassé de ses meubles. Ils étaient cinq, d'âges divers,

tous blessés grièvement... Florita se pencha vers chacun d'eux, tour à tour, interrogeant, consolant avec de douces paroles, après avoir préalablement murmuré :

– Je suis Française et prisonnière ici.

Les regards souffrants s'éclairaient, les lèvres fiévreuses murmuraient :

– Oh ! mademoiselle !... mademoiselle !

Il y en avait un tout jeune, un volontaire, blessé au poumon.

Ses yeux très bleus, agrandis par la fièvre, se fixaient avec une sorte de ravissement sur le délicieux visage penché vers lui...

D'une voix faible, il refusa le gâteau que lui présentait Pépita, qui faisait aux Français la même distribution qu'aux Allemands...

– Je ne peux pas manger, madame... Je n'ai plus faim du tout, à cause de cette fièvre.

Florita demanda :

– Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Le petit soldat hésita un moment... Puis, il

murmura :

– Si vous vouliez bien mettre un instant votre main sur mon front ?... Je me figurerais que c'est maman.

La petite main frémissante se posa sur le front fiévreux, y demeura un long moment... Une lueur d'extase brillait dans les yeux du jeune volontaire. Il balbutia :

– Merci... merci, mademoiselle !

Elle sortit de la salle toute bouleversée... Près d'une des infirmières, elle s'informa de l'état du petit Français.

– Oh ! il est très mal ! S'il vit encore deux semaines, c'est tout.

Profondément émue, Florita ne vit que vaguement la bibliothèque, par laquelle sa tante la faisait passer. Elle servait de lieu de réunion, en cas de pluie, aux blessés qui pouvaient se lever... Cependant, au passage, Florita remarqua une grande carte de France, étalée sur une table. De petits drapeaux, piqués dans le papier, indiquaient le front allemand.

La jeune fille, en remontant avec Pépita le grand escalier de chêne, dit avec émotion :

– Quelle tristesse de les voir, là, ces malheureux, si jeunes !

« Ah ! ma tante, je voudrais faire quelque chose pour eux... Ne me permettrait-on pas d'aider à les soigner ?

M<sup>me</sup> Mülbach ne devait attendre que cette demande, car elle répondit sans hésitation :

– Je ne pense pas que cela souffre de difficultés – quoique, en principe, ce ne soit pas du tout réglementaire. Mais le médecin fermera les yeux. Quant aux infirmières, M<sup>me</sup> Stielmann et M<sup>lle</sup> Frida, elles se montreront enchantées de l'aide que tu leur donneras, car elles sont surchargées de besogne. Mais ne crains-tu pas que cela te fatigue ? Tu es pâlotte, depuis quelque temps, tu ne manges guère...

– Comment pourrait-il en être autrement, avec tout ce que je souffre ?

Pépita baissa un peu les yeux, sous le regard de sa nièce, tandis que celle-ci poursuivait :

– J'ai besoin de m'occuper, au contraire, d'échapper à tant de pensées angoissantes... Et comment le faire mieux qu'en soulageant ces douleurs physiques et morales.

– Eh bien ! nous en parlerons, ce soir, à ton oncle, qui doit venir dîner avec nous.

## VII

Otto Mülbach n'ayant opposé aucune objection au désir de sa nièce, celle-ci, deux jours plus tard, revêtait la blouse blanche et venait se mettre à la disposition des infirmières.

M<sup>me</sup> Stielmann, une grosse Hanovrienne, souriante et loquace, l'avait accueillie avec empressement. M<sup>lle</sup> Frida se montrait beaucoup plus réservée. Pas très jeune, pas très belle, mais ayant beaucoup de prétentions, elle ne voyait pas d'un œil bienveillant cette aide trop jolie – et Française, par-dessus le marché.

Les blessés n'avaient de regards que pour elle. Cependant, il n'y avait pas moyen de l'accuser de coquetterie ! Chargée par M<sup>me</sup> Stielmann de porter les repas, les potions, les boissons rafraîchissantes, elle s'acquittait de sa tâche avec soin, bonne et compatissante toujours, mais gardant une réserve qui faisait enrager M<sup>lle</sup> Frida.

— Voyez-vous cette péronnelle qui fait sa princesse !... Et prenez bien garde, madame Stielmann, qu'elle ne donne pas double ration à ses compatriotes !

« C'est pour eux tous les sourires, toutes les attentions de cette jeune personne !

De fait, si Florita soignait avec conscience et pitié les blessés ennemis, elle mettait une douceur et un zèle tout particuliers à s'occuper des Français.

Ceux-ci montraient une véritable joie, quand ils la voyaient apparaître, souriant pour leur donner du courage, si délicieusement jolie dans son costume blanc... Et une lueur radieuse brillait, chaque fois, dans les prunelles bleues du petit volontaire Antoine Barboux.

Il lui avait raconté son histoire. Son père, bon ouvrier, était mort de bonne heure, sa mère s'était remariée. Antoine et ses deux sœurs, mal vus par le beau-père, s'élevèrent un peu à leur guise. Au moment de la guerre, le jeune homme, qui venait d'atteindre dix-huit ans, s'engagea.

Les deux sœurs étaient restées à Paris. Ouvrières de mode, elles chômaient, depuis des mois. Et Antoine s'inquiétait à leur sujet.

– Si au moins je pouvais leur faire tenir un petit mot, pour qu'elles sachent ce que je suis devenu !

– Donnez-moi toujours leur adresse, au cas où je trouverais une occasion.

Et elle inscrivit sur un calepin, sous la dictée du jeune soldat.

Par lui, par ses compagnons, elle apprenait ce qui s'était passé, du côté français, depuis le début des hostilités... ce qu'elle n'avait pu que deviner, à travers les mensonges allemands. Mais ces conversations, elle ne les avait que par bribes, afin de ne pas éveiller la défiance des infirmières – de cette Frida, surtout, qu'elle sentait hostile.

Barboux, un jour, en lui parlant de la dernière bataille à laquelle il avait pris part – celle au cours de laquelle il avait été blessé et fait prisonnier – dit avec enthousiasme :

– Nous avons un capitaine épatant ! Ce qu'il

nous emballait, c'est rien de le dire ! Et il nous encourageait si bien !... Ah ! on en a démoli, des Boches, avec nos mitrailleuses, sous son commandement ! Pourvu que les sales bêtes ne nous l'aient pas tué, notre capitaine de Penvalas !

Florita eut un vif mouvement :

– Vous dites... de Penvalas ?

– Oui, mademoiselle. Est-ce que vous connaissez ?...

– Je connaissais un lieutenant de Penvalas – mon cousin. Mais il était dans les dragons...

– Eh bien ! alors, c'est ça !... Notre capitaine était dans la cavalerie, et il a demandé à changer. Alors, on l'a mis aux mitrailleuses. Ah ! pour un brave, c'en est un, mademoiselle ! Il a eu déjà au moins deux citations, et il en mériterait bien une douzaine ! Vrai, vous pouvez être fière de votre cousin, mademoiselle, car c'est un chic type, pour lequel nous nous serions fait tous tuer !

Florita frémissait d'émotion.

Elle demanda :

– Alors, il n'avait encore rien eu, depuis le

début de la guerre ?... Pas de blessure ?...

– Si, mademoiselle, quand il était aux dragons, à ce qu'il paraît. Mais ce n'était pas grave, et il est revenu bien vite au front.

Un poids était enlevé du cœur de Florita. Alain vivait encore, au moment où ce soldat avait été blessé, trois semaines auparavant... Et quel réconfort de pouvoir en parler avec ce bon petit Barboux, qui l'aimait et l'admirait tant !

Oh ! oui, elle était fière de lui, son Alain bien-aimé, qui unissait la bonté, le dévouement pour ses hommes, à la plus intrépide bravoure et à toutes les qualités de chef !... Si Dieu permettait qu'ils fussent unis un jour, quel noble orgueil se mêlerait à son amour pour lui !

Parce qu'il avait été un des soldats d'Alain, parce que, aussi, il était le plus malade des cinq blessés français, Florita entourait Barboux de plus d'attentions... M<sup>lle</sup> Frida n'osait rien dire, cette infirmière bénévole était la nièce de M. Mülbach, qui semblait un personnage important, à en juger par les salamalecs du médecin à son égard. Mais elle déversait sa

colère dans l'oreille de M<sup>me</sup> Stielmann, qui, d'ailleurs, ne l'écoutait qu'à moitié.

– C'est honteux, de ne s'occuper que de ces Français, alors que nous en avons de si malades, parmi les nôtres !

– Mais non, mais non, Frida, elle s'occupe aussi des nôtres !... Et ils la trouvent très douce, très bonne...

– Une hypocrite !... Si elle pouvait les étrangler tous !

Et Frida s'éloignait, furieuse.

Elle s'était réservé le soin des deux officiers qui occupaient une petite pièce, près du grand salon – l'ancien fumoir de Maurice de Ronchay. L'un d'eux était très mal, et mourut quatre jours après les débuts de Florita à l'ambulance.

On conduisit sa dépouille mortelle au cimetière du village. Frida, comme son infirmière, était au nombre de ceux qui l'accompagnaient... M<sup>me</sup> Stielmann restait seule avec Florita. Et comme, pendant qu'elle aidait le major à un pansement, on sonnait de la chambre

des officiers, elle dit à M<sup>lle</sup> de Valsерres :

– Vous seriez bien aimable d’aller demander au lieutenant ce qu’il désire, mademoiselle ?

Florita, quelle que fût sa répugnance à s’occuper, fût-ce passagèrement, de ces officiers allemands, n’osa refuser, puisqu’il s’agissait d’un blessé... Elle se dirigea vers la petite pièce, ouvrit la porte et s’avança de quelques pas en demandant :

– Que désirez-vous, monsieur ?

Une voix rogue s’éleva :

– Eh ! qu’on me donne mon grog ! je l’attends !...

L’officier s’interrompit, une soudaine lueur dans son œil unique – l’autre était caché par un bandeau.

Et Florita s’immobilisait, le sang aux joues, toute frémissante de pénible émotion.

Car en dépit du changement survenu à cette physionomie, elle reconnaissait le baron de Rechensfeld.

Ce fut lui qui reprit d'abord sa présence d'esprit.

– Mademoiselle de Valserres ! Quelle bonne surprise vous me faites ! je savais bien que vous étiez ici avec M<sup>me</sup> Mülbach, mais je n'osais espérer que vous me feriez l'amabilité de venir me voir.

Elle riposta, hautaine et froide :

– Je ne viens pas « vous » voir, monsieur !... Je viens simplement m'informer près d'un blessé ce qu'il désire. Car, moi, j'ignorais que vous fussiez ici.

Il dit, d'un ton de raillerie qui cachait mal sa colère :

– Allons, vous tenez à m'enlever mes illusions !... C'est très mal, à l'égard d'un homme qui souffre et qui aurait besoin d'être réconforté...

Elle dit, avec la même froideur tranquille :

– Je vais prévenir M<sup>me</sup> Stielmann, pour votre grog.

Il eut une sorte de ricanement.

– Mon grog, je m'en passerais volontiers, si je pouvais contempler à mon aise votre délicieux visage ! Allons, ne fuyez pas comme cela !... Écoutez, je puis vous donner des nouvelles de votre fiancé... J'ai été son prisonnier, pendant quelques heures... Ah ! ah ! cela vous intéresse ?

Florita dit avec défiance :

– Comment le connaissez-vous ?

– Parce que je l'ai vu, un jour, avec vous, belle Florita... Et je l'ai dès lors détesté, aussitôt.

– Cela ne m'étonne pas de vous !

– Eh ! oui... Si le lieutenant de Penvalas était tombé entre mes mains... je n'aurais probablement pas manqué de profiter d'une si belle occasion pour me débarrasser d'un rival...

Florita eut une exclamation d'horreur :

– C'est infâme ! Et vous osez me dire cela !

Rechensfeld eut un sourire cynique.

– Mais oui !... Une autre que vous serait flattée d'inspirer une telle passion, de...

Elle l'interrompt, une flamme d'indignation

dans les yeux...

– Vous êtes un misérable !... Je vous déteste et vous méprise du plus profond de mon âme !

Le baron se redressa, dans un sursaut de colère... Avec son visage contracté, son œil plein de haine, il était effrayant.

– Si vous ne rétractez pas cette parole, malheur à vous !

– La rétracter ?... Vous ne me connaissez pas ! Je suis d'une race courageuse et loyale, qui ne plie pas devant les menaces... Vous, vous êtes un bandit. Déjà, vous me l'aviez prouvé. Le mépris le plus profond, voilà bien tout ce que vous méritez !

Et, tournant les talons, la jeune fille sortit de la pièce, tandis qu'une voix rauque proférait :

– Prends garde à toi, Française !... et à ton Penvalas, si jamais je le trouve sur mon chemin !

Florita, quelque peu bouleversée par cette scène, alla rendre compte à M<sup>me</sup> Stielmann du désir exprimé par l'officier.

Comme le major, à ce moment-là, se trouvait

un peu éloigné, l'infirmière grommela :

– Il est exigeant, ce lieutenant !... C'est incroyable ! Il faudrait toujours le servir à la minute !

Puis, tout haut, elle ajouta :

– Puisque Frida n'est pas là, voudriez-vous lui porter son grog, mademoiselle ?

Mais Florita dit fermement :

– Non, madame, je ne le puis... À tout autre de vos blessés, oui... mais pas au lieutenant de Rechensfeld... Comme M<sup>lle</sup> Frida rentrera dans peu de temps, elle le servira, ainsi qu'elle en a coutume.

M<sup>me</sup> Stielmann la regarda en écarquillant les yeux :

– Mais, mademoiselle... une infirmière n'a pas à choisir... Elle doit soigner indifféremment...

– S'il s'agissait de soins indispensables, oui, je passerais sur la... répugnance que m'inspire M. de Rechensfeld – moralement parlant.

Le major, un gros petit homme chauve, d'une

quarantaine d'années, qui avait pour Florita de fulgurants regards d'admiration, intervint avec vivacité :

— M<sup>lle</sup> de Valserrès a raison. Elle est trop jeune pour s'occuper indifféremment de n'importe qui... M<sup>lle</sup> Frida servira tout à l'heure le lieutenant — un malade pas commode, entre parenthèses ! Il est vrai qu'il est bien mal loti ! Mais il s'en sortira tout de même, avec une jambe et un œil en moins...

Florita, encore toute frémissante d'émotion, alla voir ses blessés français... Le petit Barboux s'en allait doucement. Il se rendait compte de son état, et, aidé par sa jeune infirmière, se préparait à la mort avec une pieuse résignation.

Il disait à Florita :

— Je voudrais seulement être sûr que mes sœurs ne sont pas trop malheureuses... qu'elles ont de quoi manger, du moins !

— Hélas ! mon pauvre ami, pour le moment, nous ne pouvons les voir. Mais dès que je serai libre, j'irai les voir, et je vous promets qu'alors

elles ne manqueront de rien.

Le petit soldat balbutiait, avec un regard d'ardente reconnaissance :

– Oh ! mademoiselle, vous êtes aussi bonne que votre cousin, mon cher capitaine !

Cette liberté dont parlait Florita à son protégé, elle n'en voyait pas poindre l'aurore. Ainsi que l'avait dit Mülbach, une évasion, dans les circonstances actuelles, semblait impossible, pour une jeune fille seule, ne connaissant pas le pays.

En montant à midi pour déjeuner avec sa tante, Florita trouva celle-ci plus fatiguée que de coutume, et refusant même de se mettre à table. La voyant dans cet état, la jeune fille s'abstint de lui parler de Rechensfeld, comme elle avait résolu de le faire d'abord... Car elle se demandait pourquoi on lui avait caché la présence du baron à Vanelles.

Etait-ce un traquenard, machiné entre l'officier allemand et Mülbach ?... Et, en ce cas, Pépita était-elle prévenue ?

Quelle chose pénible, pour une âme droite et

délicate comme celle de Florita, d'avoir à douter même de cette tante, qu'elle avait aimée, à l'affection de laquelle, si longtemps, elle avait cru !

Mais elle la voyait si étrange, depuis quelque temps ! Si froide, et comme cherchant à s'éloigner d'elle !

Cependant, Florita, dominant ses sentiments secrets à son égard, continuait de lui témoigner une calme sollicitude, dès qu'il s'agissait de sa santé... Et quand, dans l'après-midi de ce même jour, Anna vint la chercher en disant que « Madame avait une syncope », elle accourut aussitôt, émue, inquiète, en dépit de tout, car cette femme était sa plus proche parente.

Cette syncope marquait le début d'une aggravation dans l'état de M<sup>me</sup> Mülbach... Le médecin ne cacha pas à Otto que sa femme était perdue.

— Elle peut vivre un mois, ou trois, ou seulement quelques semaines... ou même quelques jours, si l'embolie survient.

Mülbach se montra sincèrement affecté. Il aimait sa femme, et, en outre, cet instrument si docile lui manquerait beaucoup.

Quant à Florita, quand elle connut le diagnostic, sa peine fut réelle... De plus, elle éprouvait une vive angoisse, à l'idée que d'un jour à l'autre elle pouvait se trouver seule, livrée à l'autorité de Mülbach, sans la protection de sa tante, qui, toute faible qu'elle fût, représentait encore un appui, une défense.

Pour soigner Pépita, elle dut un peu délaisser les blessés. Néanmoins, chaque après-midi, elle allait voir les Français. Et elle se trouvait là quand, trois jours après la syncope de M<sup>me</sup> Mülbach, Barboux rendit paisiblement le dernier soupir, assisté du vieux curé qui, lui aussi, avait été une victime des Allemands.

Florita ferma pieusement les yeux du jeune mort, dont le dernier regard avait été pour elle... Puis, profondément émue, elle retourna près de sa tante.

Elle y trouva Mülbach, qui venait d'arriver. Il apportait la nouvelle de sa nomination à un poste

d'intendance à Cologne.

– Dès que tu seras mieux, tu m'y rejoindras, disait-il à sa femme.

« Naturellement, tu amèneras ta nièce. Et je vais m'arranger pour qu'on envoie le baron dans une ambulance de cette ville. Quoique furieux contre elle, à la suite de l'entretien... orageux qu'ils ont eu ensemble, l'autre jour, il est plus épris que jamais. Florita, je te le prédis, ma chère, le mènera par le bout du nez, cet orgueilleux baron !

Pépita, qui écoutait son mari, les yeux mi-clos, avec des tressaillements sur son visage d'une pâleur presque livide, souleva les paupières.

– Otto, il faut renoncer à cela ! Jamais Florita, telle que je la connais, ne deviendra la femme de cet homme !

– Nous verrons !... Nous verrons bien !

M<sup>me</sup> Mülbach mit sa main fiévreuse sur celle de son mari.

Dans ses yeux noirs passait une tragique lueur d'angoisse et de supplication.

– Je vais peut-être mourir bientôt, mon ami...

Il l'interrompit violemment :

– Allons, tais-toi !... Quelle idée te fais-tu là, chère ?

Elle secoua la tête.

– Je sens que je suis profondément atteinte... C'est peut-être une question de jours... Laisse-moi parler... Je veux que tu me fasses deux promesses : c'est que jamais tu ne pèseras sur la volonté de Florita pour lui faire épouser M. de Rechensfeld... puis aussi que tu la feras retourner en France, dès que possible, avec ceux des Français que le gouvernement impérial autorise à quitter les pays envahis.

Il lui tapota la main.

– Crois-tu donc que je veuille faire son malheur, à cette belle Flory ?... J'ai conscience, au contraire, de m'être toujours montré un tuteur dévoué à ses intérêts... Sous mon administration, sa fortune a augmenté d'un tiers...

– Il ne s'agit pas d'argent !... Mais il ne faut pas l'obliger à un mariage odieux... ni la retenir –

surtout moi disparue – loin de ceux qu'elle aime... promets-moi, Otto ?...

– Eh bien ! oui, je promets, chère amie, pour te tranquilliser !... là, es-tu contente, maintenant ?

– Oui.

Mais l'expression de sa physionomie ne dénotait pas qu'elle fût pleinement rassurée.

Elle aurait constaté qu'elle n'avait pas tort, si elle avait pu entendre Mülbach causer le soir de ce même jour avec Rechensfeld, qu'il était allé voir, comme il en avait coutume à chacune de ses visites au château.

– Dans son état de santé, je ne pouvais la contrarier, disait-il, tandis que le baron approuvait d'un signe de tête. Mais, naturellement, cela ne m'engage à rien...

Friedrich de Rechensfeld dit avec un sourire cynique :

– Les promesses sont faites pour être violées !... Cela est vrai pour les individus comme pour les nations.

– Donc, en aucun cas, il n'y aura rien de

changé à nos conventions, monsieur le baron. Dès que vous serez à peu près rétabli, Florita, de gré ou de force, deviendra baronne de Rechensfeld... De votre côté, vous lui reconnaîtrez une somme de deux cent mille marks... et vous me versez cent mille marks... en reconnaissance du service que je vous rends.

– C'est cela, Mülbach. Ainsi donc, vous allez voir à me faire transporter à Cologne ?

– Je ferai du moins tout mon possible. Mais rien ne presse, car il faut que ma femme soit un peu rétablie, pour quitter Vanelles. Là-bas, quand nous y serons installés, et dès qu'on vous permettra de sortir, vous viendrez nous voir, discrètement d'abord, puis de plus en plus souvent... Vous feindrez, pendant quelque temps, de ne pas vous occuper de Florita, de façon qu'elle croie vos idées changées à son sujet...

« Puis, la vue de votre mutilation, de votre œil perdu l'impressionnera favorablement, car elle a l'âme sensible. Enfin, nous manœuvrerons le mieux possible pour qu'elle vous accepte de bon gré. Si nous ne réussissons pas... eh bien ! nous

verrons à employer d'autres moyens.

Le baron dit, avec une lueur farouche dans sa prunelle bleue :

– Tous les moyens, car je la veux !... plus que jamais, parce que je lui ferai payer cher les insultes qu'elle a osé me lancer au visage !

Otto eut un léger sourire d'ironie.

– Eh eh ! elle ne sera pas toujours commode, cette charmante Florita !... Elle possède une énergie peu commune...

– Je la materai, Mülbach, vous verrez cela ! Je l'adore et je la hais à la fois !... Je l'adore comme femme et je la hais comme Française... Je voudrais la faire souffrir... la voir pantelante, implorant ma pitié... vaincue dans son orgueil...

Il parlait d'une voix sourde, tandis que son visage se contractait, sous l'afflux de cette passion mêlée de haine qu'il avouait à son interlocuteur.

Mülbach mit sa main sur l'épaule de l'officier.

– Allons, calmez-vous ! Quand elle sera votre femme, vous vous contenterez de l'aimer, en

oubliant tout le reste – y compris son coup de revolver. Pour l’instant, ne troublez pas par une agitation intempestive votre guérison, qui avance à grands pas.

« Vous avez permission de vous lever dans quelques jours, m’a dit le major ?

– Oui... Mais je ne suis guère pressé ! Borgne et béquillard, quel sort pour un Rechensfeld !

« Ah ! ces maudits Français !

Il tendit furieusement le poing.

– ... Dire que ce sont les mitrailleuses de ce Penvalas, de « son » fiancé, qui m’ont arrangé ainsi ! C’est celui-là, surtout, que je hais !... que je hais furieusement ! Si vous aviez vu la façon insultante dont il me regardait, dès qu’il m’eut reconnu !

« – Ah ! c’est vous, monsieur de Rechensfeld ?... Je vous ai bien cherché à Paris, naguère ! Mais puisque vous êtes mon prisonnier, blessé en outre, je ne veux plus me souvenir de rien.

« Et il donna l’ordre à deux ambulanciers de

m'emporter vers les lignes françaises... Mais à ce moment, on vint l'avertir d'une nouvelle attaque de nos troupes. C'est alors que, par suite d'un léger recul des Français, je fus délivré, puis amené ici.

– Eh bien ! monsieur le baron, il me semble qu'il ne s'est pas mal conduit à votre égard, ce beau marquis de Penvalas ?... Si vous aviez été à sa place...

Rechensfeld répondit par un ricanement au sourire sarcastique de son interlocuteur.

– Oui, j'aurais bien voulu y être, Mülbach... car, alors, M<sup>lle</sup> de Valserres n'aurait plus de fiancé ! Or, ce serait déjà un bon atout dans mon jeu... Mais j'arriverai quand même au but, avec votre aide, mon cher Mülbach.

## VIII

Le lendemain de ce jour, Florita suivit jusqu'au cimetière la dépouille mortelle d'Antoine Barboux, le petit soldat mort pour la France.

Anna, trop occupée près de sa maîtresse, n'avait pu l'accompagner aujourd'hui... Elle profita de cette liberté relative pour entrer au presbytère, afin de causer quelques instants avec Caroline Dussaud.

Elle voulait se faire donner quelques renseignements sur le pays... Car l'idée de s'enfuir s'implantait de plus en plus chez elle, depuis qu'elle savait qu'une mort peut-être prochaine allait enlever M<sup>me</sup> Mülbach.

Le curé, à qui elle en avait fait la confidence, lui avait conseillé de s'adresser à Caroline. Née dans le pays, fille d'un petit marchand ambulant qui parcourait autrefois avec elle toute cette

contrée du Nord, l'ex-servante de Vanelles en connaissait les moindres détours, et pouvait, mieux que personne, renseigner efficacement Florita.

– Confiez-vous à elle sans crainte, avait ajouté le prêtre. Cette femme est l'honnêteté, la droiture mêmes... Et personne ne peut vous être plus utile pour le projet que vous méditez – projet irréalisable, néanmoins, je le crains bien, ma pauvre enfant ! Vous ne pouvez, d'abord, le mettre seule à exécution. Puis, même, eussiez-vous des compagnons sûrs, quels dangers sans nombre vous guetteraient, avant que vous puissiez atteindre les lignes françaises !

Caroline, quand elle fut au courant, se montra du même avis que le curé.

– Pour tenter cela, mademoiselle, il faudrait vous trouver dans une situation à vous dire : « Je joue le tout pour le tout. » C'est-à-dire que le danger couru en restant soit pire, ou tout au moins égal à ceux qui vous attendraient dans votre fuite.

– C'est peut-être bien ce qui arrivera !

– En ce cas, il faudrait essayer... Mais si vous vous décidiez, mademoiselle, je m'offre à vous servir de guide. Sans en avoir l'air, je suis encore robuste, malgré mon âge. Je peux marcher longtemps... Et puis, je connais tous les petits chemins.

Florita dit avec émotion :

– Je vous remercie de cette offre généreuse ! Mais je ne voudrais jamais vous entraîner dans cette périlleuse aventure !

La femme eut un geste d'insouciance, tandis qu'une ombre douloureuse descendait sur son regard.

– Ah ! qu'importe, mademoiselle ! Ma vie, à moi, est finie maintenant. Si je la perds en rendant service à une gentille Française comme vous, ce sera une de mes dernières consolations. Oui, qu'est-ce que cela me fait qu'ils me prennent, qu'ils me fusillent, comme mon pauvre Adolphe ? J'irai le retrouver, voilà tout !

« N'hésitez pas à user de moi, je vous assure, mademoiselle, au cas où vous vous décideriez à

brûler la politesse aux Boches. Vous n'avez qu'à me faire signe, par l'entremise de M. le curé ; en un moment, je serai prête.

Florita serra les mains de l'excellente femme, toute disposée à se dévouer avec tant de simplicité, pour une étrangère.

Merci ! merci !... Je réfléchirai ! D'ailleurs, tant que ma tante est malade, je ne puis songer à partir. Mais si elle venait à mourir, c'est alors qu'il me faudrait prendre une décision immédiate.

Florita quitta le presbytère, un peu réconfortée par la pensée qu'elle trouverait chez cette bonne Caroline une aide efficace... L'ancienne servante s'étant offerte à l'accompagner jusqu'à Vanelles, la jeune fille accepta, satisfaite d'avoir un chaperon, en cas de rencontre avec des officiers ou soldats allemands.

Sur la route, une voiture d'ambulance les dépasse... Florita fit observer :

— On amène sans doute des blessés au château... Il paraît qu'il y en a beaucoup, ces

jours-ci ?

– Oui, on dit que les Boches ont attaqué. Naturellement, ils prétendent être vainqueurs !... mais la nièce de M. le curé, qui comprend assez bien l'allemand, a entendu la conversation de deux officiers, qui s'avouaient entre eux avoir reçu une bonne frottée. Ah ! quand viendront-ils nous délivrer, nos Français ? Quand connaîtront-ils à leur tour ce que c'est que l'invasion, ces maudits ?

À la grille de Venelles, Florita prit congé de la vieille femme et monta l'allée qui conduisait au château... Dans la cour, la voiture était là encore, mais vide. Les blessés avaient été déjà transportés à l'intérieur.

Florita demanda, à l'un des pensionnaires de l'ambulance qu'elle rencontra au passage :

– Y en a-t-il de gravement atteints, parmi ceux qui viennent d'arriver ?

Le soldat – un jeune Polonais blond, à l'air songeur, que sa nationalité rendait sympathique à M<sup>lle</sup> de Valserres – enleva la pipe de sa bouche et

répondit :

– Je crois que oui, mademoiselle. J’ai vu qu’on en transportait plusieurs sur la civière.

En baissant un peu la voix, il ajouta :

– Il paraît qu’il y a deux Français, dont un officier.

Le cœur de Florita se serra... Encore des compatriotes, qu’elle verrait souffrir, dans cette atmosphère ennemie !...

Tout à l’heure, elle irait voir ces nouveaux venus, pour leur apporter une parole de réconfort, leur apprendre qu’une Française était là...

Mais la jeune fille ne put mettre ce soir-là son projet à exécution. M<sup>me</sup> Mülbach eut une nouvelle syncope, dont le major, appelé en hâte, la sortit difficilement.

Il confia à Florita, en la quittant :

– Je crains qu’à un nouvel accident de ce genre, ce soit fini. M. Mülbach est retourné à Lille ?

– Oui. Il est parti ce matin... Faudrait-il le

prévenir ?

– Heu !... Informez-le, tout au moins, de ce qui vient de se produire, et de l'imminence d'une issue fatale.

« À demain, mademoiselle ! Si vous avez besoin de moi, faites-moi avertir... Maintenant, je vais vite à mes nouveaux blessés. J'ai deux amputations à faire... Un de vos compatriotes, entre autres, un jeune capitaine, dont le bras en très mauvais état nécessite une prompt intervention.

Il quitta la jeune fille avec un obséquieux salut... Et Florita retourna près de sa tante.

La malade était couchée dans le grand lit Empire de la comtesse de Ronchay. Anna, penchée vers elle, nattait ses brillants cheveux noirs, qui faisaient paraître plus blême son visage altéré.

D'une voix faible, M<sup>me</sup> Mülbach ordonna :

– Laissez, Anna... Je n'ai plus besoin de rien. Merci bien...

La femme de chambre s'éloigna, tandis que

Florita s'asseyait près de sa tante.

Pépita posa une main glacée sur les cheveux de la jeune fille.

– Eh bien, Flory, que t'a-t-il dit, ce major ? Combien de jours... ou d'heures, ai-je encore à vivre ?

– Mais, ma tante, il n'en sait rien !... Personne ne peut le savoir ! Il est toujours bon, naturellement, d'être prête. Mais vous pouvez très bien surmonter cette crise fâcheuse...

– Non, je sens en moi quelque chose qui m'avertit que la fin est proche... Et en même temps, il me semble que mes yeux s'ouvrent... que je vois toute ma vie sous un aspect nouveau...

Elle frissonna, en appuyant un peu plus sa main sur la tête de Florita.

– ... Tu ne sais pas ce que c'est, toi, Flory, que d'avoir marché pendant des années comme une aveugle – une aveugle volontaire – dans des voies mauvaises. Et puis, tout d'un coup, de voir l'énorme amas de ses fautes...

– Tante Pépita, je n' imagine pas que vous

soyez une si grande coupable !... Mais vous savez bien que Dieu est tout prêt à vous pardonner, si vous vous repentez ?

M<sup>me</sup> Mülbach répéta, en scandant les mots :

– Tu ne crois pas que je sois une grande coupable ? Eh bien, écoute...

Florita voulut l'interrompre :

– Tante, ce n'est pas à moi qu'il faut...

– Une confession n'empêchera pas l'autre... Et d'ailleurs, à toi, je ne puis dire tout. Mais je tiens, par expiation, à ce que tu saches ce que j'ai été.

« Mariée très jeune à Otto, fort éprise de lui, en outre dépourvue de solides principes, je me suis trouvée aussitôt annihilée par cette volonté supérieure à la mienne. Or, il était, dès ce moment-là, un pangermaniste ardent – non un exalté, mais un fanatique à la manière raisonnée, méthodique, comme il y en a beaucoup là-bas. Il me pétrit à son image, comme une cire molle, il me rendit presque aussi dévouée que lui à cette idée de l'hégémonie allemande, par tous les moyens, qui aboutit à l'épouvantable chose que

nous vivons aujourd'hui. Je fus sa confidente, je connus tous les rouages de l'œuvre d'espionnage dont il était l'un des agents les plus actifs...

Florita dit d'une voix étouffée :

– Lui ?... lui ?

– Oui, ma pauvre petite... C'est à cela qu'il s'occupait en France... lui et bien d'autres !... Et moi, je l'aidais de tout mon pouvoir...

Florita eut un mouvement de recul, un geste d'horreur...

– Ah ! c'est affreux !

Pépita supplia :

– Ne me méprise pas trop, enfant !... J'aurais pu ne te rien dire... Mais tu vois, au contraire, je m'accuse... Et puis, je veux que tu te défies de « lui », d'Otto... Il veut te faire épouser le baron de Rechensfeld, à tout prix, pour faire de toi une Allemande... Et cela, il ne le faut pas... jamais, jamais, Flory !

– Ah ! vous n'avez pas besoin de me le dire !... Plutôt la mort !... plutôt les pires tortures !

Pépita dit d'une voix haletante :

– Ils ne reculeront devant rien, je le crains... Il faudrait que tu pusses fuir...

– J'y ai pensé... J'aime mieux risquer cela..  
Quelqu'un m'aidera...

– Oui, tâche, tâche !... Otto tient à ce mariage...

« Quelle torture pour moi de voir aujourd'hui, à la lumière de la mort toute proche, s'écrouler tout le prestige qu'il exerçait sur moi !... Mon cœur est déchiré, Flory ! C'est que je l'ai tant aimé, cet Otto !... Je l'ai si bien placé toujours sur un piédestal !

« Il est ma conscience... Il me dominait. Et il y a peu de temps encore, je repoussais de toutes mes forces le remords qui me torturait, parce que je ne voulais pas le reconnaître coupable. Je cédais à toutes ses exigences... comme lorsqu'il s'est agi de nous installer ici, afin que tu te trouves en rapport avec M. de Rechensfeld.

– Quoi, ma tante, vous acceptiez ?...

Pépita baissa les yeux, sous le regard de

Florita, où la pitié se mêlait d'un peu d'indignation.

– Il m'avait pris ma volonté, te dis-je... Ce n'est qu'en ces derniers jours qu'enfin, je n'ai plus fermé les yeux à la lumière. Mon enfant, il faut que tu trouves un moyen de ne pas rester sous l'autorité d'Otto, après ma mort !... Sans cela, tu es perdue !

Florita frissonna, en rencontrant le regard d'angoisse de sa tante.

M<sup>me</sup> Mülbach poursuivit de sa voix haletante :

– Il est quelqu'un dont tu devras te défier encore, si tu parviens à sortir d'ici...

– Qui donc, ma tante ?

– Elsa.

– Elsa ?... Pourquoi cela ?

– Parce qu'elle te hait.

– Par exemple !... Que lui ai-je fait ?

– Tu es aimée d'Alain de Penvalas, dont elle a été et dont elle est toujours, sans doute, passionnément éprise.

– Alain !

– Oui, Alain, qui – je l’ai compris – a toujours repoussé les avances qu’elle a eu l’audace de lui faire. Cela, elle ne le lui a jamais pardonné !... mais c’est à toi surtout qu’elle en veut, Flory. Prends garde, car c’est une femme habile, dangereuse... et qui, elle non plus, ne reculera devant rien pour satisfaire sa vengeance. Mais je veux te donner un moyen de la tenir... de répondre aux menaces qu’elle pourrait te faire par d’autres menaces...

Pépita s’interrompt, un moment, oppressée...

La jeune fille lui prit la main, en disant avec douceur :

– Ne vous fatiguez pas, tante Pépita... vous me parlerez encore, un peu plus tard...

– Non... On ne sait ce qui peut arriver... Je veux finir... Flory, tu crois... vous croyez tous qu’Elsa, que son père étaient Suisses ? Eh bien, voici la vérité : le soi-disant Walther Hoffel s’appelait, en réalité, Oscar Strubs... il était Allemand, et cousin d’Otto et d’Ulrich.

Florita eut une exclamation de stupeur :

– Comment ? Mais les papiers, cependant ?

– Voilà ce qui s'est passé : Oscar était fils de bons bourgeois de Francfort. Il fit d'excellentes études et l'avenir semblait s'annoncer assez brillant... Mais il était dépensier, noceur – et surtout joueur... Ayant hérité vers vingt-cinq ans de ses parents, morts jeunes, il commença de dilapider cette fortune assez rondelette. Son mariage ne le rendit pas plus raisonnable. Après l'argent des parents, ce fut celui de la femme qui servit à satisfaire sa passion du jeu... Si bien qu'au moment où il devint veuf, six ans plus tard, il ne lui restait que quelques milliers de marks – et des dettes. Ce fut à cet instant critique, alors qu'il ne savait comment se retourner, qu'Otto vint lui offrir d'être l'un de ces innombrables agents d'espionnage répandus par l'Allemagne dans le monde entier. Il accepta aussitôt et partit pour la Suisse, avec des instructions précises.

« Or, un jour, passant à pied dans un sentier de montagne, il trouva les cadavres d'un homme et d'une petite fille de six à sept ans... Après

examen, il constata que l'homme avait dû tuer l'enfant d'un coup de revolver et, ensuite, diriger l'arme contre lui.

« D'après les papiers trouvés sur cet individu, Strubs apprit qu'il se nommait Walther Hoffel, habitant Zurich, que l'enfant était sa fille... Et, jugeant que cela pouvait servir un jour, il les mit dans sa poche. Après quoi, il fit rouler dans un ravin profond les deux corps, dont, en admettant qu'on les découvrit jamais, on ne pourrait plus constater l'identité.

« Cela fait, il se rendit à Zurich, prit adroitement quelques renseignements au sujet de ce Hoffel, et apprit avec satisfaction qu'il n'avait plus dans la contrée que des parents éloignés. Ses concitoyens le tenaient pour un pauvre être au cerveau détraqué par le chagrin que lui avait causé la mort de sa femme. Il était parti de Zurich, un beau jour, emmenant sa petite fille, et depuis, on n'avait plus entendu parler d'eux.

« Ces circonstances arrangeaient fort Oscar Strubs. Il pouvait ainsi, presque en toute sûreté, se donner un autre état civil pour la tâche que lui

réservait en France le service d'espionnage.

« De fait, l'année suivante, il commençait de parcourir les campagnes françaises, sous le nom de Walther Hoffel... Et quand Hilda, sa fille, jusque-là élevée par sa nourrice, en Allemagne, eut atteint sa dixième année, il l'emmena dans ses tournées... Car il était bon père. Puis, aussi, il rêvait de l'associer à ce rôle pour lequel il s'était pris d'une sorte de passion. Intelligente, rusée, orgueilleuse, mais sachant se faire très souple, cette enfant, écrivait-il à Otto, lui donnait les plus grands espoirs.

« Voilà, comment, un jour, ils arrivèrent à Conestel... Ce devait être, pour le faux Hoffel, la dernière étape sur terre...

« Le reste, tu le sais... Mais Hilda avait reçu les suprêmes recommandations de son père. Il lui enjoignait de faire son possible pour rester à Runesto, pour s'implanter dans cette famille française, pour épouser le marquis de Penvalas. C'est donc une ennemie, une espionne que vous avez eue pendant des années à votre foyer, que M<sup>me</sup> de Penvalas a fait élever soigneusement et a

comblée de bienfaits... C'est une espionne allemande qu'a épousée Maurice de Ronchay...

– Ah ! que notre instinctive défiance, à Alain et à moi, était bien justifiée !

– Oui, hélas !... Et sais-tu encore ce que j'ai pensé, au moment de l'attentat dont tu fus victime ?... C'est qu'elle était la complice de Rechensfeld, par haine pour toi, et que ce fut chez elle qu'il t'emmena.

Florita eut un sursaut d'indignation :

– Quoi, vous croyez ?

– Je n'ai pas de certitude... un soupçon seulement... Mais en tout cas, je te le répète, elle est pour toi l'ennemie terrible, implacable... Et elle est en même temps celle de ta patrie.

Florita dit d'une voix étouffée :

– Oh ! ma tante !... ma tante, quelles révélations me faites-vous là !

– Il en est d'autres encore, enfant. Tiens, dans ta maison de Ker-Even, on a préparé quelque chose...

– « On » ?... Qui donc ?

– Eux, toujours... eux, les Allemands ! Barwell, ce soi-disant Anglais, est en réalité un Allemand. Il s'appelle Helmer, et c'est un officier de la marine impériale. Sa prétendue femme n'est autre qu'un ingénieur prussien, Spützwacher, et leurs domestiques « suisses » ont vu le jour sur les rives de l'Oder.

Florita se redressa brusquement :

– Mais c'est épouvantable, ce que vous m'apprenez là ! Et M. Mülbach savait ?...

– Naturellement !... Déjà, quelques années avant la mort de ton père, il avait cherché à acheter cette maison. Mais M. de Valserrès tenait à la conserver... Devenu ton tuteur, Otto la loua à ce soi-disant ménage anglais.

– Mais pourquoi ?... Que font-ils là ?

– Ils y ont établi une base de ravitaillement pour leurs sous-marins.

– Oh ! est-ce possible ?

– C'est absolument certain... Les souterrains ont été en partie déblayés, aménagés avec l'aide

d'ouvriers allemands amenés en automobile, et qu'Helmer faisait passer pour des amis qui venaient le voir... Puis, les approvisionnements ont été amenés, généralement, par mer. Un navire allemand les apportait ; il se tenait au large, et, à la nuit, Helmer et Spützwacher venaient dans leur bateau pour piloter à travers les écueils les barques chargées. Comme on ne pouvait débarquer à la petite crique, par crainte d'être aperçus, on hissait tout ce chargement le long du roc, à la pointe de Ker-Even. Un treuil mobile y était installé, puis disparaissait avant le matin. Tout cela me fut expliqué par Helmer lui-même, un jour que j'étais allée visiter les souterrains pendant un de mes séjours à Runesto.

« J'ai vu les approvisionnements, déjà considérables à ce moment-là, et qui n'ont pu que s'augmenter depuis lors... J'ai vu la salle des réparations, construite en cas d'avaries aux sous-marins... Tout est éclairé à l'électricité, rien ne manque... Et comme, à cette époque, l'Allemagne croyait pouvoir bloquer les côtes de France, tout était prêt pour l'utilisation de ce point avancé de la côte. On m'a parlé aussi, ce jour-là, de grottes

sous-marines, où un submersible pourrait se dérober aux recherches.

« Bref, mon enfant, ta vieille maison est redevenue en quelque sorte le nid de pirates qu'elle fut autrefois. Mais ceux-là ont des moyens perfectionnés, terribles... Et je sais qu'ils ont déjà pu faire beaucoup de mal...

Florita se tordit les mains.

– C'est affreux... Et impossible de prévenir !... Ah ! plus que jamais, je veux partir d'ici... retrouver les Français... empêcher ces misérables de nuire ! Mais comment cet Helmer et son complice peuvent-ils demeurer impunément sur le sol de France ?

– Ils ont des papiers en règle, sous des noms anglais. Puis, mon enfant, – il faut bien le dire, – on est si négligent, en France !... Et il y a, aussi, tant de complaisances coupables ! Si tu savais tous les centres d'espionnages, petits ou grands, qui existent partout !... Rechensfeld et Hilda étaient deux des principaux agents du service à Paris. Et je pourrais t'en nommer d'autres, que tu as connus... Ah ! que ton pays a été trahi, Florita !

C'est merveille qu'il ait pu se redresser, faire face avec cette résolution magnifique, briser l'élan de l'envahisseur !... Mais il faut prendre garde encore ! Je te le dis, Flory, il y a trop d'oreilles indésirables sur cette terre de France.

Elle s'interrompt, à bout de souffle.

Florita se pencha pour mettre un baiser sur le front moite.

– Assez, chère tante ! Vous vous épuisez !

Pépita balbutia :

– Il fallait que ce fût dit... Mon âme s'est un peu déchargée... puis, tu es prévenue... Maintenant, vois si tu peux faire venir un prêtre... Mais je crains que ce soit impossible... Otto ne le voudrait pas, il craindrait les révélations de mon repentir...

– Je tâcherai de vous amener le curé dès demain matin, chère tante.

– Oui... mais Anna le verra ? Je suis certaine qu'Otto l'a chargée d'une surveillance... D'elle encore, il faut te méfier, Flory, car elle est toute dévouée à ceux qui te veulent du mal.

– Il faudrait tâcher de l'éloigner, demain matin... J'y réfléchirai, tante Pépita. Reposez-vous, maintenant.

M<sup>me</sup> Mülbach saisit la main de sa nièce, et plongeait son regard fiévreux dans les magnifiques prunelles noires.

– Flory, tu ne me méprises pas trop ?

La jeune fille se pencha de nouveau pour l'embrasser.

– Non, puisque vous réparez par cet aveu, ma pauvre tante... Soyez en paix, Dieu vous pardonnera, du moment où vous vous repentez.

– Oui... et je souffre tant, à l'idée du mal que j'ai aidé à faire... Puis au souvenir d'autre chose encore !...

Elle se tut, et ferma les paupières, en frissonnant.

Ce souvenir, c'était celui de sa jeune sœur, morte en des circonstances tragiques... morte folle, après avoir subi les tortures du remords... Et, dans la faute d'Inès, dans sa trahison à l'égard du mari qui l'avait tant aimée, Pépita savait bien

qu'elle-même avait la plus grande part de culpabilité, car cette âme frivole avait été conduite par elle jusqu'au bord de l'abîme...

Cela, M<sup>me</sup> Mülbach n'avait pu le dire à sa nièce... Et de toutes ses fautes, c'était pourtant celle qui pesait le plus lourdement sur sa conscience.

Plus d'une fois, depuis douze ans, la vision d'Inès, dressée à la pointe du promontoire, les bras étendus vers la mer furieuse, s'était présentée à son esprit... Et ce soir, elle revivait avec plus de netteté encore ce drame affreux...

Mais là, encore, le cerveau directeur, le conseiller du mal, avait été Otto.

Il voulait les plans d'André de Valsерres... Pépita, son instrument, s'était chargée de les lui procurer... Et lui, ensuite, avait endormi, aveuglé à nouveau la conscience un instant inquiète de sa femme.

Il fallait l'approche de la mort pour que cet aveuglement cessât, pour que la volonté

d'échapper à l'emprise du mal fût plus forte que la faiblesse.

## IX

En dépit des protestations de sa tante, Florita voulut passer la nuit dans un fauteuil, près de la malade.

D'ailleurs, elle n'aurait pu dormir. Les révélations de Pépita l'avaient bouleversée, en lui ouvrant des horizons insoupçonnés.

Mais, surtout, l'idée que son vieux logis servait de repaire aux pirates allemands l'exaspérait !

Ah ! que l'on pût les chasser de là !... Oui, fallût-il même détruire tout ! Mais pour cela, il était nécessaire qu'elle échappât à ses geôliers, qu'elle avertît les autorités militaires, afin qu'on prît au gîte l'ennemi.

Et cette Elsa !... cette misérable Elsa ! Une espionne allemande !... Quelle peine en éprouverait la pauvre marquise, quand elle le

saurait !

À son égard, à celui de Mülbach, Florita ressentait le plus profond mépris... Car la déshonorante hypocrisie, la cynique violation des lois morales les marquaient d'un infamant stigmate, à l'exemple de leur patrie.

« Ainsi donc, pensait-elle, en frémissant, je vivais au milieu d'ennemis farouches de mon pays !... Les Ulrich Mülbach, eux aussi, jouent sans doute un rôle là-dedans ?... Et ma pauvre tante était une complice... »

Tout son sang de Française, descendante d'une race d'ardents patriotes, bouillonnait à cette pensée.

Au matin, Pépita semblait un peu mieux... Cédant à ses instances, la jeune fille alla s'étendre sur son lit, et se reposa pendant une heure. Puis, profitant d'un moment où Anna était occupée près de sa maîtresse, elle quitta le château et gagna rapidement le village.

Au presbytère, elle trouva le curé, à qui elle fit part du désir de sa tante.

– Il faut tâcher d’entrer sans que la femme de chambre vous aperçoive, ajouta-t-elle. Autrement, elle serait capable de nous faire des ennuis.

– Eh bien ! allons, mon enfant ! Nous verrons bien, si cette personne veut nous empêcher... Du moment où M<sup>me</sup> Mülbach me demande...

Tandis qu’il se préparait rapidement, Florita dit à Caroline Dussaud :

– Je crois que le moment approche où je mettrai à profit l’aide que vous m’avez offerte...

Il faut, plus que jamais, pour bien des raisons, que je fasse tout mon possible pour fuir d’ici.

– Je suis à votre disposition, mademoiselle. Comme je vous l’ai dit l’autre jour, je ne tiens plus guère à ma pauvre vie, et je serais bien heureuse d’être utile à une jolie Française comme vous, si brave et si bonne.

Quelques minutes plus tard, Florita reprenait le chemin de Vanelles, en compagnie du curé.

Elle le fit entrer dans le château, simplement, sans se cacher...

M<sup>me</sup> Stielmann, qu'elle croisa en passant, dans le vestibule, la regarda d'un air surpris, mais ne fit aucune observation.

Au premier étage, Florita introduisit le prêtre dans le salon, puis alla prévenir Pépita... Presque aussitôt, elle revint en annonçant :

– Ma tante vous attend, monsieur le curé.

Tout jusqu'alors, s'était fort bien passé...

Anna demeurait invisible. C'était l'heure où, à la cuisine, elle buvait un bol de lait au rhum – pour se fortifier, disait-elle.

Mais, comme Florita et le prêtre, qu'elle reconduisait, sortaient de l'appartement de M<sup>me</sup> Mülbach, la femme de chambre apparut, montant l'escalier en hâte... Sans doute quelqu'un l'avait-il prévenue. Arrogante et furieuse, elle s'exclama, s'adressant au curé :

– Que venez-vous faire ici ?... qui vous a permis ?...

Mais Florita, hautaine et froide, riposta :

– Cela ne vous regarde pas, Anna. Et veuillez prendre un autre ton, je vous prie !

– Un autre ton ?... C'est assez bon pour des Français ! Et je sais bien ce que va dire Monsieur, quand il saura cela !

Dédaignant de répondre, Florita l'écarta d'un geste fier, et descendit avec le prêtre.

Celui-ci fit observer, à mi-voix :

– Vous aurez des ennuis avec M. Mülbach, ma pauvre enfant !

Elle eut un geste d'indifférence.

– Qu'importe !... Un peu plus, un peu moins ! J'ai fait mon devoir, advienne que pourra !

En quittant le curé dans le vestibule, la jeune fille entra dans les salles d'ambulance. Elle voulait aller voir ses blessés français, qu'elle avait dû négliger hier, à cause de sa tante.

Au passage, M<sup>lle</sup> Frida lui dit d'un ton aigre-doux :

– Si vous avez affaire près de M<sup>me</sup> Mülbach, mademoiselle, ce n'est pas la peine de venir vous fatiguer ici. Nous suffirons quand même à la besogne.

Florita répondit froidement :

– Je vais simplement m’informer de l’état de mes compatriotes, car, en effet, la santé de ma tante ne me laisse pas beaucoup de loisirs.

Et elle passa, suivie par le regard mauvais de Frida, qui murmurait :

– C’est moi qui empêcherais cette Française de venir ici, à la place du major, et surtout de s’occuper des blessés de son pays !... Mais il en est toqué, l’imbécile ! Je suis sûre qu’il ferait pour elle toutes les sottises !

L’entrée de Florita, dans la salle des blessés français, fut accueillie par trois exclamations joyeuses :

– Ah ! mademoiselle, enfin !... Ça semblait long, sans vous voir !

Les deux nouveaux tournèrent les yeux vers elle... Et l’un d’eux eut une sorte de cri étouffé :

– Flory !

Elle le regarda, tressaillit, s’élança, la parole coupée par l’émotion...

Ce pâle visage... Ces yeux enfoncés dans l'orbite... Quel changement ! Et pourtant, c'était lui, son Alain, son fiancé !

Elle se pencha, mit ses lèvres frémissantes sur le front brûlant :

– Alain !... mon Alain chéri !

– Ma petite fleur !... Toi, ici ?... Par quel miracle ?

– J'y suis avec ma tante... C'est le château de Vanelles. Le château de Maurice...

– Oui, je sais... j'ai reconnu... Mais je ne comprends pas...

– Je t'expliquerai... Mais parle-moi de toi... Où es-tu blessé ?... Qu'as-tu ?

Il eut un mélancolique sourire.

– Chérie, ton fiancé, maintenant, est un mutilé... Le major a dû m'amputer d'urgence le bras gauche, hier soir.

– Ton bras !... Ô mon bien-aimé !

Agenouillée près du lit, elle appuyait sa joue contre le visage d'Alain, en frissonnant.

Il murmura :

– Tu voudras bien encore de moi, ma Flory ?...  
Tu m'aimeras quand même ?

– Si je t'aimerai !... Oh ! cent fois plus, mon  
Alain ! D'ailleurs, tu me connais trop bien pour  
en douter un seul instant, dis ?

– Oui, ma fleur ! Je sais quelle âme est la  
tienne, ardente, généreuse entre toutes...

Ses lèvres se posaient longuement sur le front  
de la jeune fille.

– Mais dis-moi, toi, comment tu es ici ?... Que  
s'est-il passé, depuis ces mois où nous n'avons  
plus eu de tes nouvelles ?

– Ce serait trop long à te dire aujourd'hui,  
Alain. Je suis surveillée, en quelque sorte  
prisonnière, moi aussi... Je ne puis demeurer trop  
longtemps ici sans exciter la méfiance.

« Mais je vais te raconter le plus important, en  
peu de mots...

Elle se releva, et, se tournant vers les autres  
blessés, qui regardaient cette scène avec  
stupéfaction :

– Mes amis, le capitaine de Penvalas est mon cousin et mon fiancé... Mais il y aurait les plus grands risques pour lui et pour moi si on savait cela, ici. Donc, je vous demande le secret.

Ils répondirent tous d'une voix :

– Nous vous le promettons, mademoiselle.

Alors, rapidement, Florita fit à l'officier un bref exposé de la situation.

Il dit tout bas, d'un ton douloureux :

– Ma pauvre chérie !... Mais c'est affreux ! Comment vas-tu t'en tirer ?

« Et moi, je ne peux rien !... rien !

– Ne te tourmente pas, ami ! Dieu nous aidera... Maintenant, je me sens plus forte que jamais, puisque te voilà. À demain ! Nous causerons encore, quelques instants, et je te dirai mes projets.

Alain prit sa main, la porta passionnément à ses lèvres. Et la jeune fille, après quelques mots d'amitié adressés aux autres Français, quitta la salle.

Elle croisa le major, qui la salua avec empressement.

– Vous venez de voir vos compatriotes, mademoiselle ? Ils ne vont pas mal... Et le capitaine a très bien supporté l'amputation, qu'il a voulu que je lui fasse sans l'endormir.

Florita répéta, la voix tremblante :

– Sans l'endormir ?

– Oui... Nous devons, m'a-t-il dit, donner à nos hommes l'exemple du courage devant la souffrance... C'est évidemment un homme très brave, très énergique.

– Et... vous pensez le sauver ?

Quelle peine elle avait à maîtriser ce tremblement, pour que le major ne s'en aperçût pas !

– Mais certainement ! Maintenant que l'opération est faite, il va se remettre très vite, car il paraît d'une constitution saine et robuste... Par exemple, il était temps, grand temps de lui enlever ce bras ! Quelques heures de plus, et il était trop tard.

Florita frissonna.

En remontant, elle se répétait cette parole :  
« Quelques heures de plus, et il était trop tard... »  
Son Alain... son fiancé !

Une action de grâces montait de son cœur vers le ciel. Puis elle pensa, en frissonnant de nouveau :

« Pourvu que ce Rechensfeld ne connaisse pas sa présence ici !... Quel danger terrible ce serait pour lui !

Le cœur serré par cette nouvelle angoisse, elle se rendit près de sa tante, qu'elle trouva sommeillant... Alors, elle s'assit près du lit, et songea, longuement...

Apprendrait-elle à Pépita qu'Alain était là ?... Elle hésitait... Non qu'elle doutât de la sincérité du repentir de M<sup>me</sup> Mülbach ! Mais celle-ci reconnaissait elle-même l'empire que son mari exerçait sur sa volonté. Lorsqu'il viendrait la voir, elle pouvait laisser échapper une parole imprudente...

Non, il ne fallait pas risquer cela ! Mieux

valait garder le silence à ce sujet.

Mais, plus que jamais, elle pensait à préparer un plan de fuite, pour le moment où Alain serait un peu remis. Elle le combinerait avec Caroline, qu'elle s'arrangerait pour voir dimanche, c'est-à-dire dans trois jours.

Un mouvement de Pépita interrompit les réflexions de la jeune fille.

M<sup>me</sup> Mülbach, tournant la tête, dit de sa voix affaiblie :

– Ah ! te voilà, Flory ?

« Tu as vu les blessés ?... Comment vont-ils ?

– Assez bien, les pauvres gens.

– Il faudra leur porter, demain, des cigarettes et des gâteaux.

– Oui, ma tante, je les préparerai ce soir.

Pépita se tut un moment... Puis elle pencha la tête pour se rapprocher de l'oreille de sa nièce...

– Écoute... Approche-toi encore un peu, car il ne faut pas qu'on entende... Tu peux avoir besoin de te défendre, ma petite fille... Tu l'as déjà fait

efficacement en une autre circonstance... Il y a deux revolvers chargés, dans le tiroir de ce meuble. Otto les a laissés là, en ayant d'autres avec lui... Prends-en un...

– Et s'il s'en apercevait ?

– Ce n'est pas probable... En tout cas, tu sais qu'ils sont là ; prends-les, en cas de besoin.

– Oui, chère tante... Ne vous tourmentez pas à mon sujet, restez bien tranquille, maintenant que votre conscience est en paix.

M<sup>me</sup> Mülbach considéra un moment, avec émotion, le charmant visage tout proche du sien.

Puis elle murmura :

– Flory, je suis presque contente de mourir... Maintenant, ce me serait un martyre de vivre près d'Otto. Oui, je serais contente, si je ne te laissais pas seule, exposée à tant de périls.

Elle caressa lentement les cheveux de sa nièce... Puis elle demanda :

– M. de Rechensfeld ne se lève pas encore ?

– Non... heureusement ! Comme cela, je n'ai

pas à le voir !

Et la jeune fille ajoutait en elle-même :

« Ni à craindre une rencontre entre Alain et lui, pour le moment. »

M<sup>me</sup> Mülbach songea un instant, les yeux fixés sur un grand portrait d'Elsa, suspendu au mur en face du lit... La jeune femme y était représentée en toilette de bal, et le peintre avait su rendre assez bien le caractère étrange, un peu inquiétant de cette beauté.

Pépita dit à mi-voix :

– Prends garde à cette femme, surtout, chérie !... Elle a tous les pires défauts de sa race – y compris l'hypocrisie, poussée au dernier degré.

– Oui, je sais... Il paraît que lorsqu'elle résidait ici, elle posait pour la dévotion, distribuait des aumônes... Elle était assez bien vue dans le pays, où on l'appelait la comtesse aux cheveux bleus.

« Lui, Maurice, était regardé avec indifférence...

– À propos de lui, je ne t'ai pas appris sa mort, survenue en novembre dernier. Otto m'avait

défendu de te le dire, afin que tu ignores qu'on pouvait avoir des nouvelles de France.

– À Lille, on m'a informée de cette possibilité. J'ai même écrit à M<sup>me</sup> de Penvalas, espérant que peut-être ma lettre lui parviendrait... Mais je ne vous ai rien dit, comprenant trop bien déjà, à ce moment-là, que j'étais en quelque sorte séquestrée !

M<sup>me</sup> Mülbach soupira, en pressant la main de sa nièce.

– Ma pauvre petite !... Et j'étais complice de tout cela, hélas !

\*

Florita revit le lendemain matin son fiancé, pendant quelques instants. Elle put achever de lui faire le bref récit de son existence, depuis le début des hostilités... Alain sursautait d'indignation, en l'écoutant.

– Ce misérable Mülbach !... Et ce Rechensfeld !... Dire qu'il est là, si près de

moi !... Et que je ne peux rien !

« Par quelles angoisses nous avons passé, Flory, au cours de ces mois pendant lesquels aucune nouvelle de toi ne nous est parvenue !... Enfin, il y a quelques semaines, grand-mère a reçu le petit mot que tu avais réussi à faire partir de Lille... Tu ne pouvais y dire grand-chose, malheureusement...

« Mais enfin, nous savions que tu vivais, que tu étais bien portante.

« Et certes, nous ne nous doutions guère que tu te trouvais dans une telle situation, chez ta tante, chez ton tuteur !... Quelle comédie ce Mülbach a jouée, depuis des années !... Quel mal il a dû faire, aussi, à notre pauvre pays !

– Oui... et dire que ma tante était sa complice !... Ah si mon pauvre père vivait, quelle chose affreuse ce serait pour lui aussi, j'en suis sûre !

En quelques mots, la jeune fille, également, fit part à son fiancé de son projet de fuite, avec l'aide de Caroline Dussaud... Et maintenant, il se

joindrait à elles. C'était la seule chance qu'ils eussent d'échapper à Otto Mülbach et à Rechensfeld.

Alain en convint, mais en ajoutant :

– Quels terribles risques tu courras là, ma pauvre chérie !

– Que veux-tu, ami, nous n'avons pas le choix... J'en parlerai après-demain, dimanche, à Caroline, et dès que tu auras repris un peu de forces, nous aviserons à partir d'ici.

Le soir de ce même jour, Mülbach, prévenu par un mot que le major lui avait expédié la veille, arriva à Vanelles.

Anna, qui le guettait, eut avec lui un court entretien, sur le palier... Après quoi, il entra dans la chambre où Florita tricotait, près du lit de la malade.

Les sourcils froncés, il jeta un mauvais regard vers la jeune fille, qui se levait et sortait, sans le saluer.

Elle se réfugia dans sa chambre, et essaya de continuer son travail... Mais ses nerfs étaient trop

tendus par tous ces événements et toutes ces angoisses. Elle finit par poser son tricot sur un meuble, et se leva pour aller faire un tour dans le parc.

Mais un coup fut frappé en ce moment à la porte, et celle-ci s'ouvrit avant même qu'elle eût dit d'entrer.

Elle vit apparaître Mülbach, dont la physionomie n'avait rien d'avenant.

Il dit avec dureté :

– Qu'est-ce que cette ridicule histoire ?... Comment t'es-tu permis d'aller chercher ce prêtre pour ta tante ?

– C'est elle qui le désirait.

– Oui, oui, elle me l'a dit !... Mais je me doute bien comment cela s'est passé ! Tu lui as imposé ton idée, tu l'as persuadée qu'elle devait avoir des torts... et patati et patata ! Je vois cela d'ici !

Florita dit, avec le même glacial dédain :

– Vous êtes libre d'arranger cela à votre manière. Quant à moi, j'ai rempli mon devoir en accomplissant le désir de ma tante.

Otto fit deux pas vers elle, en la couvrant d'un regard courroucé.

– En voilà assez ! Tes airs arrogants, depuis quelque temps, ne sont plus supportables !... Tu oublies trop que je suis ton oncle et ton tuteur... puis aussi que, Française, tu es entre les mains des Allemands. Je te ferai souvenir de tout cela ! Et d'abord, je te défends de sortir seule hors des limites du parc. Je t'ai évité le camp de concentration – ce que méritait ta noire ingratitude – mais je réponds de ta personne, et je dois prendre les mesures nécessaires. Ensuite, étant donné le rôle que tu as joué près de ta tante, je t'interdis également d'entrer chez elle jusqu'à nouvel ordre – c'est-à-dire jusqu'à ce que tu te sois montrée plus convenable à mon égard.

Elle eut un vif mouvement de protestation indignée :

– Quoi ! vous feriez cette peine à ma pauvre tante, malade... mourante ?

– C'est ta faute ! Je le lui ai dit un jour : il faut que tu sois matée. Je choisis les meilleurs moyens pour cela, voilà tout. Et prends garde à toi,

Florita ! De gré ou de force, il faudra que tu plies, que tu perdes ta sottise fierté, ainsi que tes idées françaises, que tu comprennes et admires notre culture supérieure, nos vertus allemandes, le génie magnifique de notre race...

– Et tous ses crimes aussi, naturellement ?... Tous ses parjures, ses mensonges, ses assassinats ?... Toutes les horreurs dont, en dépit de vos précautions, un écho est parvenu jusqu'à moi ?

Otto eut un rictus de fureur.

Il s'avança encore, saisit le bras de la jeune fille, le secoua violemment...

– Oui, tout, tout !... Ah ! tu me braves ! Mais tu verras !... Tu verras qui sera le maître !

En dépit de la douleur éprouvée, Florita eut la force de ne pas pousser un gémissement... Et son regard indigné continua de défier Mülbach.

L'Allemand lui lâcha le bras, et dit d'un ton de menace haineuse :

– Nous nous retrouverons !

Puis, tournant les talons, il sortit de la

chambre.

Florita se laissa tomber dans un fauteuil, toute frémissante.

La lutte commençait... Et cette courte scène laissait prévoir combien elle serait terrible.

La jeune fille pensa, l'âme en détresse un instant :

« Comment pourrai-je avertir Caroline, maintenant, puisqu'il m'est interdit de sortir d'ici ? »

Puis il y avait cette pauvre tante Pépita, que le misérable Mülbach empêchait de voir sa nièce... Il lui avait fait une scène sans doute... Pourvu que son état ne s'aggravât pas, de ce fait !

« Ah ! au moins, que je puisse continuer de communiquer avec mon cher Alain ! songea-t-elle, en joignant les mains. Et que cet homme ne connaisse pas sa présence ici... Quelle joie diabolique il en éprouverait ! Quel bon moyen aussi, pour lui, de me faire souffrir davantage ! »

## X

Toute la journée du lendemain, Florita n'eut pas de nouvelles de sa tante.

Elle ne voulait pas en demander à la femme de chambre, demeurée seule près de la malade, Otto étant retourné à Lille... Et le major, qui avait vu M<sup>me</sup> Mülbach dans la matinée, se trouvait absent jusqu'au soir, comme l'apprit M<sup>me</sup> Stielmann à la jeune fille, lorsque celle-ci alla, vers dix heures, lui offrir ses services.

Quand Florita eut pansé la main de Stevisky, le Polonais, et distribué quelques potions aux blessés allemands et français, elle demeura un instant près du lit d'Alain... Mais au moment où elle commençait de lui raconter l'incident de la veille, Frida entra. Elle apportait à l'officier français un bol de lait, en expliquant :

– Je sais que vous l'aimez bien.

Il remercia avec une politesse froide... Cette infirmière-là lui paraissait beaucoup trop empressée près de lui. En outre, il se sentait fortement irrité contre cette fâcheuse qui venait interrompre son entretien avec Florita.

Tandis qu'il buvait son lait, l'Allemande demeurait là... Ce que voyant, Florita s'éloigna, avec un calme : « Eh bien, au revoir, capitaine !... Je vous apporterai demain des cigarettes. »

Mais elle aussi était exaspérée contre Frida... Les regards jaloux de l'infirmière, la complaisance avec laquelle celle-ci considérait le jeune officier français, toujours séduisant, quoique sa physionomie fût changée par la souffrance, les prévenances dont elle l'entourait – tout cela dénotait qu'Alain de Penvalas avait fait, sans le vouloir, une nouvelle conquête.

Or, si Florita ne craignait rien, au point de vue des sentiments de son fiancé, elle redoutait, par contre, que l'infirmière la surveillât et l'empêchât de s'entretenir avec l'officier – peut-être même qu'elle arrivât, par de fausses allégations, à lui faire interdire la salle des blessés français.

Une autre inquiétude, plus terrible encore, vint l'assaillir peu après.

Comme elle aidait M<sup>me</sup> Stielmann à servir le repas des blessés allemands, Frida sortit de la chambre de Rechensfeld, un plateau à la main.

– Voilà !... Le lieutenant a mieux mangé, aujourd'hui. Maintenant, il veut se lever, comme le lui a permis le major... Je vais prendre des béquilles dans la petite chambre à côté, n'est-ce pas, madame Stielmann ?

– Oui... Portez-lui-en plusieurs, il choisira.

Frida murmura, en levant légèrement les épaules :

– Oh ! il n'en trouvera pas une paire à son gré !... Il est si difficile !

Florita, qui tenait en ce moment le verre où buvait un blessé, faillit tout lâcher.

Rechensfeld allait se lever !... Peut-être, aujourd'hui ou un autre jour, lui prendrait-il fantaisie d'aller voir les blessés français...

– Et alors ?...

Elle dut se raidir, faire appel à toute son énergie pour continuer sa tâche... En allant porter à ses compatriotes leur peu copieuse pitance, elle chuchota la menaçante nouvelle à l'oreille de son fiancé, en feignant de se baisser pour chercher quelque chose, car elle craignait l'espionnage de Frida.

Alain murmura :

– Ne t'inquiète pas, va, ma fleur !... Moi aussi, je me lèverai bientôt et nous leur échapperons, à ces misérables !

Néanmoins, ce fut le cœur serré par l'appréhension que Florita quitta l'ambulance... Que se passerait-il, jusqu'à ce qu'elle revît Alain ? N'y aurait-il pas, d'ici là, une rencontre entre les deux hommes ?

Dans l'après-midi, de sa fenêtre, elle vit Rechensfeld qui faisait quelques pas dans le jardin, à l'aide de ses béquilles. La jambe gauche de son pantalon était relevée sur le membre mutilé. Près de lui marchait Frida, très attentive... Mais la physionomie du baron n'était rien moins qu'aimable, et Florita, d'ici, le devinait furieux.

Elle détourna les yeux, avec un instinctif geste de répulsion... Car si, pour tout autre des blessés ennemis, elle éprouvait de la pitié, ce sentiment n'existait pas chez elle à l'égard de cet homme qu'elle sentait capable des pires actions et complètement inaccessible à un bon sentiment.

La promenade ne dura guère... Il fallait s'accoutumer aux béquilles... et Friedrich de Rechensfeld, au nombre de ses problématiques vertus, ne comptait pas celle de la patience, Frida en savait quelque chose.

– C'est un vrai diable, confiait-elle un peu après, en pleurant, à M<sup>me</sup> Stielmann. Il m'a injuriée, tout à l'heure, parce que je lui disais des paroles d'encouragement... Et si vous aviez vu ce mauvais regard !

« Il n'y a pas à dire, ça fait une différence, entre lui et le capitaine français ! Pourtant, celui-ci doit être aussi un très grand seigneur. Mais cela ne l'empêche pas d'être toujours poli, toujours patient.

M. de Rechensfeld, sans souci de ce que pensait de lui son infirmière, s'était retiré dans sa

chambre, et là, furieusement, exhalait sa colère, en frappant avec sa béquille une chaise qui ne devait pas résister longtemps à un pareil traitement.

Quoi, lui, le beau Rechensfeld, en était réduit à cet état !... Une jambe et un œil de moins !... Et cela par la faute de ces maudits Français !

Ah ! s'il était le maître, comme il leur ferait payer cher cette disgrâce physique !

— Voyez-vous, disait-il au major, on devrait fusiller quatre prisonniers français pour un officier allemand tué ou mutilé. Ce serait une bonne proportion.

Le major secouait la tête, sans répondre... Il n'était pas sanguinaire et n'approuvait pas toutes les théories de Rechensfeld. Mais il craignait celui-ci, dont il savait le crédit très grand en haut lieu, et dont l'arrogante volonté le subjuguait.

Cependant, le baron devait s'habituer assez vite aux béquilles, car le surlendemain, il montait jusqu'au premier étage, sous prétexte de demander des nouvelles de M<sup>me</sup> Mülbach, mais

surtout pour voir Florita.

Il avait préparé son rôle, et le joua fort bien, quand Anna l'eut introduit dans le salon où la jeune fille travaillait solitairement.

– Mademoiselle, veuillez m'excuser... je souhaitais savoir comment se porte madame votre tante...

Florita s'était levée, brusquement, le regard durci, toute frémissante. Elle dit avec hauteur :

– Comment le saurais-je, monsieur ?... Vous ne devez pas ignorer, que, depuis deux jours, M. Mülbach m'empêche de voir sa femme ?

Il feignit très habilement la stupéfaction.

– Il vous empêche ?... À quel propos donc ?

Elle riposta sèchement :

– Je pense qu'il ne refusera pas de vous le dire.

Friedrich ne se démonta pas. Il avait résolu d'être imperturbable devant toutes les insolences de cette belle Florita... Elle les lui payerait au quadruple plus tard, voilà tout !

Il dit d'un ton calme :

– M. Mülbach ne me raconte pas tout ce qui le touche, comme vous semblez le croire, mademoiselle... Nous avons eu affaire plusieurs fois ensemble, autrefois, nous sommes restés en excellents termes, voilà tout. Je me suis adressé à lui, ensuite, pour lui faire part du sentiment très vif que vous m'inspiriez...

Comme la jeune fille reculait vers la porte, Rechensfeld ajouta :

– Ne craignez rien, je ne vous en parlerai pas !... Mon seul désir est de ne pas vous déplaire...

« C'est pourquoi je regrette vivement les paroles que nous avons échangées l'autre jour... Mais vous m'aviez un peu exaspéré, convenez-en !

Il souriait, très aimable.

Florita, impassible, garda un silence, dédaigneux.

Le baron eut un tressaillement de colère.

Pourtant, se maîtrisant, il dit avec le même

calme apparent :

– Je vous demande l'autorisation de m'asseoir, car je ne suis pas fort solide encore...

– Mais certainement, monsieur... Vous êtes ici chez ma tante, non chez moi.

Et le front haut, elle sortit de la pièce.

Rechensfeld dit sourdement :

– Ah ! cette fois, c'est trop !... Nous verrons bien qui de nous sera le plus fort !

Et la jeune fille, en regagnant sa chambre, pensait, le cœur serré :

« Le voilà plus furieux que jamais, naturellement !... Ah ! qu'il est donc temps, grand temps de fuir. Mais comment le pourrions-nous ? »

\*

Comme Florita l'avait dit au baron, elle n'avait pas vu sa tante depuis deux jours... Mais elle savait par le major que l'état de M<sup>me</sup> Mülbach

était toujours fort critique, et à la merci d'un accident qui pouvait se produire d'un instant à l'autre.

C'était avec un profond chagrin que la jeune fille songeait à la pauvre femme, livrée aux seuls soins d'Anna, privée de voir sa nièce, et, certainement, s'inquiétant beaucoup à son sujet.

Otto Mülbach ne craignait pas de rendre ainsi plus pénibles les derniers jours de la femme qu'il avait pourtant aimée, à laquelle il restait encore attaché ! Ceci prouvait à Florita qu'il avait deviné les remords de Pépita, et redoutait qu'elle se laissât aller à des révélations fâcheuses près de la jeune fille.

Mais, heureusement, la chose était déjà faite !... Florita savait, maintenant, de qui elle devait se défier !

Étant donné cet état de choses, elle vivait solitaire, en dehors des moments qu'elle passait à l'ambulance. Depuis que Rechensfeld circulait au-dehors, elle n'osait plus sortir du château pour se promener dans le parc... Et tant à cause de lui que de la surveillance jalouse de Frida, elle

s'abstenait de rester plus de quelques minutes dans la salle des blessés français.

Pourtant, elle avait encore bien des choses à dire au fiancé qui la suivait d'un regard amoureux, tandis qu'elle allait de l'un à l'autre, consolant, encourageant, « disant toujours le mot qu'il fallait », comme le déclarait un petit caporal blond, atteint à la hanche, et qui, probablement, resterait infirme.

Oui, elle n'avait pas encore eu le loisir de répéter à Alain les surprenantes révélations de la tante Pépita, au sujet de Ker-Even... À peine avait-elle pu lui glisser :

— Elsa est une Allemande ! Elle ne s'appelle pas du tout Hoffel, je te raconterai cela...

Il fallait tellement se défier de cette Frida, qui s'arrangeait toujours à rôder de ce côté, aussitôt qu'elle savait M<sup>lle</sup> de Valserres chez ses compatriotes !... Et maintenant qu'elle avait moins à s'occuper du lieutenant de Rechensfeld, elle employait ses moments de liberté à espionner la Française.

Quatre jours après la visite du baron, Anna, un soir, vint chercher la jeune fille... En apportant à sa maîtresse une tasse de tilleul, comme chaque jour, elle l'avait trouvée sans vie. Et le major, qu'elle venait de faire appeler, déclarait que la malade avait succombé à une embolie, selon ses prévisions.

Florita se rendit aussitôt près de sa tante... Car maintenant que la mort avait clos les lèvres de Pépita, on n'interdisait plus à sa nièce l'entrée de cette chambre.

M<sup>me</sup> Mülbach reposait, les traits détendus, ayant recouvré sa beauté d'autrefois, un peu sévère. Ses beaux cheveux brillants tombaient en nattes sur ses épaules... Florita, le cœur gonflé, s'agenouilla près d'elle et pria un long moment pour cette femme qui avait été bien coupable, mais dont le tardif repentir avait été sincère, et les torts expiés par la tristesse de ses derniers jours.

Puis elle se releva et aida Anna à faire la toilette de la morte... Après quoi, ce pieux devoir rempli, elle s'assit près du lit, son chapelet à la main. Car, après la façon dont Mülbach l'avait

traîtée, elle se considérait ici, non pas seulement comme une étrangère, mais comme une prisonnière... Donc, elle ne s'occuperait de rien... Et elle ne s'informa même pas si Otto Mülbach avait été prévenu.

On ne l'avait pas omis, cependant, car il arriva dans le courant de l'après-midi. Florita s'éclipssa de la chambre, avant qu'il fût entré. Mais elle ne put l'éviter quand, un peu après, il vint la trouver pour lui parler au sujet de son deuil.

– L'automobile va conduire Anna à Valenciennes, où elle t'achètera ce qu'il faut. Explique-lui seulement à peu près ce que tu désires... Les obsèques auront lieu après-demain. Provisoirement on la mettra au cimetière du village, et, dès que je le pourrai, je la ferai transporter en Allemagne.

Après quoi, il quitta la pièce, au grand soulagement de Florita, qui craignait toujours maintenant quelque discussion pénible.

Une seule fois, elle se plongea dans de profondes réflexions.

Le moment qu'elle redoutait était venu... le moment où, Pépita ayant disparu, elle se trouvait entièrement livrée à son tuteur, sans même cette faible protection familiale.

Donc, il fallait qu'elle s'enfuît.

– Mais quand ?... mais comment ?...

Et Alain ?

Aujourd'hui, le major lui avait permis de se lever, pour la première fois, car les forces lui revenaient rapidement.

Pourrait-il, cependant, affronter les fatigues qui attendaient les fugitifs ?

Et Caroline, comment la prévenir ?

Pendant toute la nuit, Florita chercha une solution... Et elle ne trouva que celle-ci :

Il fallait quitter Vanelles, coûte que coûte, Alain et elle, tous les risques valant mieux que le terrible danger représenté par Mülbach et Rechensfeld.

Mais comme Caroline leur était indispensable, pour les guider, ils iraient la prendre au

presbytère, la nuit où ils s'enfuiraient... Aussi bien, c'était le chemin qu'ils devaient suivre, dans leur fuite.

De ce projet, il fallait que Florita entretînt Alain... Toute la matinée, elle dut demeurer dans la chambre mortuaire, pendant l'absence d'Anna. Mais, dans l'après-midi, Otto s'étant à son tour rendu à Valenciennes pour certains arrangements à prendre, la jeune fille descendit à l'ambulance.

Dans le vestibule, elle croisa Stevisky, le Polonais. Comme elle s'arrêtait et lui demandait de ses nouvelles, il chuchota, en jetant autour de lui des coups d'œil prudents :

— Je ne vais pas mal... Mais c'est vous, mademoiselle, qui êtes menacée... J'ai entendu tout à l'heure, dans le parc, une conversation entre ce grand monsieur qui est votre oncle, je crois, et M. le lieutenant de Rechensfeld... S'ils m'avaient vu, mon affaire était sûre !... Prenez garde !... Ils complotent des choses affreuses contre vous !...

Elle dit avec émotion :

– Je vous remercie, mon ami... Cela, je le savais... et je me méfie, je vous assure !

Avec un signe amical, elle passa... Un petit frisson agitait ses épaules.

L'avertissement de ce brave garçon lui montrait combien le danger était imminent pour elle, et une prompte fuite indispensable.

M<sup>lle</sup> Frida, occupée à panser un des Allemands, lui jeta au passage son habituel coup d'œil malveillant, et grommela :

– Quand est-ce qu'on ne la verra plus, cette péronnelle française ?

Alain s'était levé. Assis près de son lit, il tenait un livre, qu'il ne lisait pas... Florita et lui échangèrent un long regard d'amour. Puis la jeune fille, en modérant du mieux qu'elle pouvait le tremblement de sa voix, lui demanda comment il se trouvait, du ton dont elle se fût adressée à l'un des autres Français.

L'officier, qui s'était levé pour la saluer, répondit, de même :

– Je me sens très bien, et fort disposé à une

petite promenade dans le parc, si on m'y autorise.

Florita dit, tout bas :

– Prends garde à Rechensfeld !

Des yeux, il fit signe qu'il avait compris.

Elle ajouta :

– Ma tante est morte hier... Il faut que je parte d'ici... Mais toi, pourras-tu ?

– Oui, chérie. Je suis robuste, je me sens fort... Mais comment ?...

– Voilà ce qu'il faudra voir... Je...

Elle s'interrompit brusquement.

Un bruit de béquilles se faisait entendre dans la salle voisine... Puis une voix s'élevait, impérieuse et dure :

– Je viens voir les prisonniers français, mademoiselle Frida... Je suis sûr qu'ils sont trop bien soignés, ici...

Florita, glacée d'effroi, murmura, dans un souffle :

– C'est lui !... C'est Rechensfeld !

– Rechensfeld !

Alain se redressait brusquement, se mettait debout, les yeux pleins d'éclairs...

– Ce lâche !... ce misérable ! Dire que je l'ai tenu à ma discrétion, là-bas !... Et que je lui ai fait grâce, parce que, nous autres Français, nous ne pouvons frapper un ennemi blessé, comme ils le font, eux, ces assassins !

Florita supplia :

– Alain, modère-toi, je t'en prie !

Tout ce qu'elle avait le plus redouté allait se produire... Ces deux hommes face à face... Le baron tenant entre ses mains la plus terrible vengeance...

Elle songea, dans un élan de désespoir :

« C'est fini !... Ô mon Dieu ! vous seul pouvez nous sauver ! »

Dans l'ouverture de la porte s'encadrait la haute silhouette de Rechensfeld...

L'officier allemand eut un sursaut de stupéfaction, à la vue du jeune capitaine français,

qui se tenait debout, le front haut, le regard fier...

Il s'exclama :

– Vous !... vous !...

Alain dit, avec calme :

– Oui, moi, monsieur de Rechensfeld... Il y a quelque temps, vous étiez mon prisonnier... Aujourd'hui, je suis le vôtre. Telle est la fortune des armes.

Le baron jeta un coup d'œil vers la manche vide, et une lueur de joie farouche s'alluma dans ses prunelles bleues.

– Ah ! vous êtes mutilé aussi, vous ?... Je m'en réjouis, car ce sont vos mitrailleuses qui m'ont mis dans l'état où je suis.

– Que voulez-vous, monsieur, c'est la guerre, comme on le dit si volontiers parmi vous, pour excuser tout !... Nous combattons à armes loyales... et j'ai conscience d'avoir rempli ensuite tout mon devoir à votre égard.

Friedrich ricana :

– Oui, oui, vous avez été fort

chevaleresque !... Grâce à cela, j'ai conservé la vie, ce qui me permet de contempler, d'admirer votre délicieuse cousine, dont bientôt je serai le très heureux époux.

Il jetait vers la jeune fille, pâle et raidie, un coup d'œil triomphant.

Alain dit, violemment :

– Je vous défends de mettre en cause ma cousine, qui est aussi ma fiancée, vous ne l'ignorez pas ! Déjà, vous avez osé vous attaquer à elle... Puis vous vous êtes dérobé au juste châtiment que je voulais tirer de vous... Maintenant, je suis là, et je ne souffrirai pas que vous lui manquiez de respect, je vous en avertis !...

– Ah ! ah ! voilà une façon de parler à un officier allemand !... D'abord, mettez-vous dans la position réglementaire, ainsi qu'il convient devant un supérieur !

Alain riposta, avec un calme hautain :

– Le supérieur, c'est moi, puisque j'ai un grade de plus que vous.

Le visage de l'Allemand s'empourpra de fureur.

– Un sous-officier allemand est le supérieur d'un général français prisonnier ! Je vous l'apprendrai, capitaine de Penvalas, si vous ne le savez pas ! Rectifiez la position à l'instant !

Mais Alain répondit, avec le même calme :

– Non, monsieur.

Un rictus de joie mauvaise souleva la lèvre du baron.

– C'est bien... Refus d'obéissance, précédé d'insultes à l'adresse d'un officier prussien... Vous serez fusillé demain matin.

Alain resta impassible... Mais Florita, frémissante, le visage blême et les yeux agrandis par l'horreur, s'avança vivement.

– Ce n'est pas vrai ?... Vous ne feriez pas cela ?... cette chose monstrueuse...

Il eut vers elle un regard de joie mauvaise, diabolique, et riposta, d'un ton de persiflage :

– Je le ferai, belle Florita. Vos yeux superbes

pleureront un peu, je le sais... mais je sécherai ces larmes, et vous oublierez vite votre chevalier français...

– Misérable !

– Lâche !

Ces mots s'échappèrent à la fois des lèvres d'Alain et de Florita.

En même temps, tous deux s'avançaient vers Rechensfeld, la main levée dans un geste d'indignation... Celle de Florita, plus prompte, s'abattit sur le visage de l'officier prussien...

Friedrich eut un cri de rage, se recula et serait tombé, si Frida, qui s'était avancée pour voir et entendre, ne l'avait retenu.

Il bégaya :

– Vous me payerez cela !... tous deux !... Demain, la Française, je te ferai assister à l'exécution de ton fiancé. Tu verras quel bon moment tu passeras là ! Mademoiselle Frida, appelez deux hommes...

Ce furent Stevisky et un gros Badois au front bandé qui apparurent.

Rechensfeld ordonna :

– Emmenez ce Français, et enfermez-le dans une des caves.

« Puis, restez en sentinelle devant la porte, chacun à votre tour... Vous m'en répondez sur votre tête.

Alain, tranquille et fier, tendit la main à sa fiancée.

Ils n'échangèrent pas une parole, mais seulement un long, un ardent regard... Et, dans celui de Florita, Alain lut ces mots :

– Espère encore !

Le Polonais et son compagnon emmenèrent l'officier français... Rechensfeld suivait d'un coup d'œil haineux l'élégante silhouette, vêtue de bleu pâle, qui s'éloignait entre les soldats allemands...

Florita passa près de lui pour quitter la salle. Elle se redressait, par un violent effort de volonté, pour ne pas laisser voir son martyre à ce misérable tortionnaire.

Le baron murmura férocelement :

– Je t’aurai, va !... je t’aurai ! Tu verras qu’on ne se moque pas ainsi d’un Rechensfeld !

## XI

Florita ne sut jamais comment ses jambes fléchissantes l'avaient portée jusqu'à sa chambre.

Quand elle y fut, elle s'effondra sur un siège, à moitié défaillante.

Son cœur se tordait de douleur... Les mains jointes, les yeux dilatés, elle restait là, immobile, n'ayant plus que cette pensée, qui lui tenaillait le cerveau :

« Demain matin, Alain sera fusillé ! »

Les heures passaient... le jour déclinait... Elle était toujours là, secouée de frissons... Et maintenant, elle songeait :

« Comment empêcher cela ?... Que faire ?... Que tenter ?... »

Elle ne trouvait rien. Essayer de délivrer Alain, pour fuir avec lui, était chose impossible, car elle ne connaissait pas les caves du château...

Et, d'ailleurs, comment s'y fût-elle rendue, épiée comme elle devait l'être par ordre du baron ?

Non, il n'y avait rien à faire !

Elle se leva, saisie d'une agitation fébrile, marcha à travers la chambre... Puis, ouvrant son armoire, elle prit sous une pile de linge un revolver.

La veille, comme elle se trouvait un instant seule dans la chambre mortuaire, elle avait ouvert le tiroir indiqué par Pépita, et s'était saisi d'un des revolvers de Mülbach... Cette arme lui servirait à se défendre contre Rechensfeld, ainsi qu'autrefois elle l'avait si bien fait.

À sept heures, Anna vint frapper à sa porte, qu'elle avait fermée à clef, en lui annonçant que le dîner était servi... Mais elle répondit :

– Je suis souffrante... Je ne dînerai pas ce soir.

Peu après, ce fut Mülbach dont la voix autoritaire se fit entendre derrière le battant :

– Ouvre-moi !... J'ai à te parler.

Elle répondit :

– Je n’ai rien à vous dire. Laissez-moi en repos.

Il n’insista pas, et elle entendit son pas ferme qui s’éloignait.

Alors, elle se jeta sur un fauteuil... Ses artères battaient violemment ; une oppression lui montait à la gorge...

La nuit était venue... Florita ne songeait même pas à tourner le commutateur, pour obtenir de la lumière. Elle cherchait désespérément un moyen de sauver Alain. Et elle se heurtait à l’impossible.

À sa pendule, neuf heures sonnèrent... Au même instant, un objet dur, venant du dehors, vint frapper le carreau de sa fenêtre, le brisant en partie.

Elle sursauta, se leva, un moment hésitante...

Puis elle alla vers la porte-fenêtre, l’ouvrit et s’avança sur le petit balcon donnant du côté du jardin.

Une silhouette d’homme se dressait, en bas, dans l’obscurité.

Le cœur de Florita battit d’un espoir fou... Si

c'était Alain, ayant échappé à la surveillance de ses gardiens ?

Elle demanda, d'un ton assourdi :

– Qui est là ?

– Stevisky, mademoiselle... Je voudrais vous parler... pour sauver le capitaine. J'ai là une corde... Je vais vous la lancer, et vous l'attacherez solidement... Puis je monterai...

Tout en parlant, il exécutait ce qu'il disait... Et, un instant plus tard, il grimpait jusqu'au balcon, avec l'agilité d'un acrobate.

Il chuchota :

– Je relève la corde, au cas où quelqu'un passerait par là... Mais ce n'est pas probable...

Florita demanda fiévreusement :

– Vous pensez pouvoir le sauver ?

– Oui, mademoiselle... Nous allons essayer, en tout cas... Le Badois est de faction à la porte de la cave jusqu'à dix heures. Alors, c'est moi qui le remplace... J'ouvre la porte au capitaine, et nous filons vous rejoindre dans le jardin, où vous nous

attendez... Car, moi aussi, je brûle la politesse à l'ambulance, parce que, sans ça, mon compte serait bon, quand on trouverait le Français envolé !

Florita demanda, en désignant la corde :

– Alors, moi, je descendrai aussi par là ?

– Oui, mademoiselle, s'il vous plaît... Je vous la tiendrai d'en bas, et vous irez bien doucement...

– Oh ! cela ne m'embarrasse pas ! j'ai fait de la gymnastique, et je suis très souple.

– Tant mieux !... Alors, si vous voulez bien vous préparer... Vous attendrez l'heure, cachée dans un coin du jardin...

« Avez-vous un peu d'argent ?

– Pas beaucoup, malheureusement !... une cinquantaine de francs...

M. Mülbach s'était en effet abstenu, depuis quelque temps, de lui verser les sommes accoutumées, sans doute afin de mieux lui enlever les moyens de fuir.

Le Polonais déclara :

– J'en ai un peu aussi... On s'arrangera comme on pourra... C'est sûr que nous nous lançons dans une aventure qui n'est pas drôle, car, si je connais bien le pays aux alentours, y ayant cantonné assez longtemps l'année dernière, plus loin je ne sais trop comment je me dirigerai.

Florita, tout en se préparant rapidement, lui parla de Caroline Dussaud... Il déclara :

– Si elle veut bien venir, elle nous rendra grand service !... Nous pourrons passer par le village en partant d'ici, et voir au presbytère. En même temps, nous tâcherons que le curé nous procure quelques vivres...

En peu d'instant, Florita se trouvait équipée pour le départ : chaussures solides, grande cape dont le capuchon lui couvrait la tête, sac renfermant ce à quoi elle tenait le plus... Et elle n'avait pas oublié non plus le revolver, dont la vue fit faire au Polonais une grimace de plaisir.

– Ça peut servir, mademoiselle !... Et maintenant, en route !

La descente s'effectua sans difficulté... Une fois sur le sol, Florita suivit Stevisky jusqu'à un bosquet, où il la laissa.

– Vous aurez deux bonnes heures à attendre, mademoiselle, parce que je ne ferai pas sortir le capitaine avant onze heures, onze heures et demie, au cas où le major ou bien quelqu'un d'autre aurait l'idée de venir faire un tour là, avant de se coucher. Mais prenez patience et ne vous inquiétez pas, car tout se passera bien !

Florita lui tendit la main, en disant, d'une voix mouillée par l'émotion :

– Merci, mon brave Stevisky ! Jamais je n'oublierai ce que vous faites là !

Le Polonais s'inclina et effleura de ses lèvres cette petite main tremblante.

– Ah ! je le fais pour vous avec tant de plaisir, mademoiselle !... D'abord, parce que vous êtes si bonne et si jolie !... Puis, parce que vous êtes Française... Les Français sont nos amis, à nous, Polonais... Et là-bas, dans mon village, il y a ma mère, ma petite sœur, mon vieux père... Tous,

nous avons souffert par ces Allemands maudits. Maintenant, il faut que je me batte pour eux !... Ah ! c'est assez ! J'aime mieux fuir avec vous, et mourir en essayant de vous sauver, vous et ce beau capitaine qui tenait si bien tête à ce Prussien ! À tout à l'heure, mademoiselle !

Il s'éloigna, et Florita se trouva seule.

Mais, maintenant, un espoir gonflait son cœur... Il ne s'agissait que d'attendre... et qu'était-ce, après la détresse qu'elle venait de subir, pendant des heures, en cherchant vainement une issue à cette horrible situation ?

Elle osait à peine croire encore que ce fût possible, tant ce nouvel événement s'était précipité... De toute son âme, elle jetait vers le ciel un fervent remerciement... Tout s'arrangeait au mieux, dans les terribles circonstances actuelles. Stevisky était un garçon intelligent, débrouillard, en même temps que dévoué, comme le prouvait le risque qu'il courait... Car, si jamais il était repris, le lieutenant de Rechensfeld se vengerait cruellement.

De l'endroit où elle se trouvait, Florita voyait

des fenêtres aux jalousies baissées, d'où filtrait de la lumière... C'était la chambre de M<sup>me</sup> Mülbach. Et la jeune fille, aussitôt, se représenta la morte, belle et pâle, les mains jointes sur un crucifix, telle qu'elle était quand Florita avait quitté la chambre funèbre, où elle ne devait plus rentrer.

Elle songea, le cœur serré :

« Pauvre tante, je n'ai pu vous rendre jusqu'au bout les derniers devoirs !... Mais vous savez que je vous ai pardonné, et que je prie pour vous. »

Puis sa pensée revenait à Alain, à l'évasion prochaine. Pourvu que Stevisky réussît !... Rechensfeld, pour plus de sûreté, pouvait faire garder le prisonnier par deux factionnaires...

Et celui qui se tenait à la grille du parc ?... Comment passerait-on ?... Le Polonais y avait-il pensé ?

Les angoisses se succédaient, dans l'esprit tourmenté de Florita... Les minutes semblaient des siècles à la jeune fille...

Elle entendit enfin sonner onze heures... Puis vingt minutes s'écoulèrent encore...

Ce fut le moment le plus atroce de cette attente... Florita, saisie de ces idées affolantes qui envahissent à certains instants les cerveaux les plus énergiques, s'imagina que tout était découvert, que tout était perdu...

Puis, tout à coup, il y eut un bruit de pas sur les petits cailloux d'une allée voisine... Et deux formes masculines se dressèrent dans l'obscurité, entrèrent dans le bosquet où Florita se redressait, palpitante...

Une main se tendit vers la jeune fille ; une voix frémissante murmura :

– Flory !... me voilà ! Partons vite, maintenant, ma chérie !

– Oh ! oui, oui !... Mais le factionnaire, Stevisky ?

Le Polonais eut un rire contenu.

– Je lui ai procuré une bonne bouteille d'eau-de-vie de la cave du château. Il ne doit pas être tout à fait dans son assiette, ce soir... D'autant plus que j'ai mis dans la bouteille une petite drogue qui le fera tenir tranquille pour un

moment. Allons, mademoiselle et monsieur le capitaine, en route, si vous le voulez bien !

En se glissant derrière les bosquets et les massifs, les fugitifs gagnèrent la petite porte voisine de la grille, et par où seulement sortaient les habitants du château, le soir venu... Tout à côté se trouvait la loge du portier, déserte maintenant, car ses occupants avaient fui, à la fin d'août 1914, devant les envahisseurs. Là, d'ordinaire, un soldat allemand faisait les cent pas, fusil chargé... Mais, aujourd'hui, le factionnaire, assis sur un banc, le dos accoté au mur, les jambes écartées, dormait comme un bienheureux.

Son fusil avait glissé à terre. Stevisky chuchota :

– On pourrait peut-être le lui prendre, monsieur le capitaine.

– Certainement !... Une arme de plus n'est pas à dédaigner.

– Faut-il lui enlever sa cartouchière ?

– Non !... Ne risquons pas de le réveiller.

– Je ne crois pas que ça arrive... Mais enfin, il vaut mieux être très prudents...

Après quelques tâtonnements dans les ténèbres, Stevisky découvrit la serrure, et tourna la clef qui s’y trouvait.

Une fois dehors avec ses compagnons, il referma la porte, et tous trois s’engagèrent, droit devant eux, sur la route qui menait au village.

Florita avait glissé sa main sous le bras d’Alain, et elle demandait, avec une inquiète tendresse :

– Te sens-tu la force de marcher longtemps, ami ?... de supporter les fatigues qui nous attendent ?

– Oh ! certes !... Je me sens fort... puis, l’espoir de la liberté donne du courage, Flory. Mais c’est toi, pauvre bien-aimée !... Toi que les inquiétudes et les tourments ont déjà affaiblie...

– Pas tant que cela, tu verras ! Je suis vigoureuse encore... Et, avec toi, quels prodiges ne ferait-on pas, Alain chéri !

Sa tête s’appuya une seconde sur l’épaule du

jeune homme, et celui-ci mit sur le front palpitant un fugitif baiser.

La nuit était épaisse. Excellent atout dans le jeu des fugitifs, pourvu que Caroline fût le bon guide qu'elle avait annoncé.

Le capitaine de Penvalas recommandait :

– Surtout, ne vous égarez pas en allant jusqu'au village, Stevisky !... Vous connaissez bien le chemin ?

– Mais oui, monsieur le capitaine. Je l'ai fait plus d'une fois, depuis que le major m'a permis de sortir.

Et Florita déclarait :

– Moi, je le connais bien aussi... D'ailleurs, c'est la route presque droite, jusque-là.

En un quart d'heure, ils se trouvaient proches du but. Alors, le Polonais fit observer :

– Ce n'est peut-être pas la peine que nous allions tous les trois au presbytère !... Si quelque Allemand, par hasard, rôdait de ce côté et nous voyait entrer là...

– Oui, ce serait évidemment plus prudent.

– Alors, je vais y aller... Si Mademoiselle veut me donner ses instructions...

Florita secoua la tête.

– Ce n'est pas possible, Stevisky, puisque vous ne parlez pas le français.

Il se frappa le front.

– Ah ! c'est vrai ! Suis-je bête !... Mais alors, mademoiselle ?...

– Alors, c'est moi qui dois y aller.

Mais Alain déclara :

– Pas seule, en tout cas !... Je ne puis malheureusement me proposer, ne connaissant pas les lieux...

– Eh bien ! allons-y tous les trois ! C'est l'unique solution... Mais avançons avec précaution.

Quelques instants plus tard, ils atteignaient sans encombre la porte du presbytère... Florita sonna doucement... Après un long moment, un bruit de pas feutrés se fit entendre, et une voix de

femme demanda :

– Qui est là ?

– C’est moi... M<sup>lle</sup> de Valserres...

Il y eut une exclamation étouffée...

Puis des verrous furent tirés, une clef tourna dans la serrure, et la porte s’ouvrit.

Caroline se tenait là, vêtue à la hâte, élevant, pour mieux voir les arrivants, une petite lampe fuligineuse.

– Mademoiselle de Valserres !...

– Oui, ma bonne Caroline... Nous fuyons...

– Entrez vite, mademoiselle et messieurs !... Vous êtes ici chez vous... Je vais prévenir M. le curé...

– Je ne voudrais pas le déranger. Il est si fatigué !

– Pauvre homme, oui, il a plus que sa part, depuis que ces lâches l’ont tant maltraité !... Mais, ce soir, il n’est pas encore couché, car il revient de voir un malade. Et il serait trop contrarié de ne pas être prévenu...

Tout en parlant, Caroline fermait la porte derrière les jeunes gens... Puis elle les fit entrer dans le petit parloir du curé, avant d'aller prévenir celui-ci de cette visite nocturne.

Un peu après, au vieux prêtre et à l'ancienne servante, Florita, ayant nommé son fiancé, faisait un succinct récit de ce qui s'était passé... Après quoi, elle demanda à Caroline :

– Voulez-vous nous servir de guide, comme vous nous l'avez promis ?

– Je crois bien, mademoiselle !... Un petit quart d'heure, et je serai prête. Je n'ai pas grand-chose à emporter, puisqu'« ils » m'ont tout brûlé !

Le curé déclara :

– Il faudrait aussi donner quelques provisions à ces pauvres enfants... Je n'ai guère que du pain, du fromage, un peu de beurre... Ah ! il y a aussi le petit jambon que ce bon M. Vannoux a pu soustraire au pillage, et dont il m'a fait cadeau. Je vais le décrocher, pour que vous l'emportiez.

Aidé de Florita et du Polonais, l'excellent

homme fit un paquet de tout ce dont il pouvait disposer. Sur les épaules d'Alain, il jeta une vieille houppelande, afin qu'il ne souffrît pas de la fraîcheur des nuits. Après quoi, Caroline étant prête, les quatre partants prirent congé de lui avec une vive émotion.

Florita dit, avec des larmes dans la voix :

– Peut-être nous reverrons-nous, monsieur le curé ?... Si nous échappons aux dangers qui nous attendent, nous reviendrons peut-être ici, plus tard, après la guerre.

Le prêtre secoua la tête.

– Je n'y serai probablement plus... « Ils » m'ont enlevé plusieurs années de vie... sans parler de ce qu'ils me réservent peut-être, pour le jour où ils reculeront. Mais il en sera ce que Dieu voudra !... Et nous nous retrouverons toujours là-haut, mes enfants. Adieu, ma bonne Caroline. C'est une belle œuvre que vous faites là, en femme courageuse que vous êtes. Et votre pauvre défunt doit en être tout réjoui, là où il est.

Debout, au seuil de sa porte, le vieillard

regarda les quatre silhouettes s'enfoncer dans la nuit... D'un geste lent, il les bénit. Puis il rentra en son logis, en murmurant :

– Ces pauvres enfants !

## XII

Caroline n'avait pas menti, en disant qu'elle connaissait la contrée comme personne au monde.

Les petits chemins presque toujours déserts, les fourrés où l'on se cache dès qu'à l'horizon se dessine une forme inquiétante, les carrières où l'on peut passer la nuit dans un confortable relatif — tout cela, et bien d'autres choses, n'avaient pas de secrets pour elle.

Soigneusement, les fugitifs évitaient les lieux habités, où pouvaient cantonner des Allemands. Caroline, seule, tandis qu'ils demeuraient cachés, allait chercher quelque nourriture, difficilement obtenue, car la misère était grande, dans cette partie du pays pillée par l'envahisseur.

Florita, bien que très lasse, marchait avec courage... La première partie du voyage, accomplie assez lentement, à cause des

précautions à prendre, s'était en somme fort bien passée...

Mais il restait la plus difficile à faire, maintenant qu'on se rapprochait du point où, d'après les calculs d'Alain, les lignes françaises devaient se trouver à courte distance des lignes allemandes.

Un soir, à la nuit tombante, comme les voyageurs se glissaient dans un taillis où ils comptaient passer la nuit, une rauque sommation se fit entendre tout à coup :

– *Wer da ?*

En même temps, un homme sortait du taillis, le fusil à la main... puis un autre... puis un troisième, également armés.

D'un geste prompt, Stevisky braqua sur le premier le fusil enlevé au factionnaire de Vanelles, et tira... L'homme porta les mains à son cou, chancela, s'écroula.

Pendant ce temps, Alain se saisissait du revolver de Mülbach, qu'il portait dans la poche de sa vareuse... Mais déjà le second soldat lâchait

son coup...

Pourtant, ce ne fut pas Alain qui le reçut... Florita s'était jetée devant lui, et la balle la frappait à la tête.

Le jeune homme eut un cri de fureur... Et, avant que l'Allemand eût pu s'écarter, le revolver de l'officier français vengeait la blessure de Florita.

Quant à la pauvre Caroline, le troisième bandit l'avait prise pour cible, et, atteinte en plein cœur, elle s'affalait sur l'herbe, sans un gémissement.

Ce que voyant, Stevisky, débarrassé de son adversaire, tourna son arme contre celui qui restait... Le Boche s'enfuyait déjà, voyant qu'il n'était plus en force. Mais il reçut deux balles dans les reins et dans le dos, ce qui, ainsi que le déclara le Polonais, allait du moins l'empêcher de courir trop vite avertir ses camarades.

Alain retenait contre lui la jeune fille inanimée... Un filet de sang coulait le long de sa tempe, de ses joues, glissait sur le corsage...

M. de Penvalas dit sourdement :

– Il me l’a tuée, le misérable !

Le Polonais s’approcha.

– Peut-être pas, monsieur le capitaine... Mais, si vous le voulez bien, il ne faudrait pas rester ici, à cause de ces canailles, qui peuvent venir chercher les autres... Nous allons emporter mademoiselle... Car la pauvre dame, elle, en a bien fini avec la vie !

Alain jeta un coup d’œil vers Caroline, dont la physionomie avait une expression de paix frappante.

– Oui, pauvre femme !... Et qui nous guidera, maintenant ?

« Vous êtes bien sûre qu’elle est morte, Stevisky ?

Le Polonais s’agenouilla près de Caroline, écouta le cœur, et se releva en disant :

– Oui, c’est fini !... bien fini !

– Nous ne pouvons malheureusement lui donner une sépulture... Il faut partir... vite, vite ! Aussitôt que nous serons dans un lieu moins dangereux, je regarderai cette blessure...

Les deux hommes, portant Florita, quittèrent le taillis tragique... Ils allaient au hasard, dans la nuit qui devenait complète. Le bruit du canon ne cessait pas ; mais ils l'avaient tellement entendu qu'ils n'y prêtaient pas attention, non plus qu'aux lueurs qui, parfois, déchiraient les ténèbres, au loin.

Ils s'engagèrent dans un sentier descendant, rocailleux, et, après quelques instants de marche, ils virent devant eux un petit ravin, que traversait un mince ruisseau. À la lueur d'une lune voilée, ils aperçurent, nichée en un retraits des terres où s'était creusé ce ravin, une maisonnette claire, précédée d'un petit jardin.

Une mince lueur filtrait entre les fentes d'un volet. Et, à l'intérieur, un chien aboya.

Alain déclara :

– Il faut essayer d'avoir du secours ici.

Ils approchèrent, poussèrent la barrière de bois, traversèrent le jardinet... Et l'officier frappa.

Le chien aboya de plus belle.

Puis une voix de femme, brève et dure,

demanda :

– Que voulez-vous ?

– Un abri, un peu de lumière, pour soigner une femme blessée.

– Blessée par qui ?

– Par les Allemands.

– Vous êtes Français, vous ?

– Oui, officier français.

On tira un verrou, le battant fut ouvert... Et, à la faible lueur d'une lampe suspendue au plafond, Alain vit une vieille femme au visage terreux, parcheminé, aux cheveux blancs, emmêlés, aux yeux extraordinairement brillants, qui, aussitôt, dévisagèrent les arrivants.

Ils s'arrêtèrent sur Stevisky... Et la voix sèche demanda :

– Ce n'est pas un soldat français, celui-là ?

– Non ; c'est un Polonais, enrôlé de force dans l'armée allemande. Il nous a aidés à fuir nos ennemis communs...

– Et vous ? Qu'est-ce que c'est que cet

uniforme ? Les officiers français ne sont pas habillés comme cela...

– Pardon, c'est la nouvelle tenue... D'ailleurs, voyez ma croix de la Légion d'honneur... Mais, je vous en prie, laissez-moi entrer vite, pour que j'examine cette blessure !

La vieille s'écarta, et dit laconiquement :

– Eh bien ! entrez.

Et, s'adressant à un petit chien jaune, qui grognait, elle ajouta :

– Allons, paix !... ce ne sont pas des Boches, ceux-là !

La pièce, qui occupait tout le rez-de-chaussée, servait à la fois de chambre, de salle à manger, de cuisine, ainsi qu'en témoignaient un grand lit à rideaux de cretonne, un buffet aux étagères garnies de vaisselle à fleurs, un fourneau dont les cuivres brillaient sous la lueur de la lampe posée dans la suspension.

La femme désigna le lit.

– Mettez la jeune fille là... Vous dites que les Boches lui ont tiré dessus ?

– Oui, tout à l’heure.

Une lueur s’alluma dans les yeux de l’étrangère.

Elle dit sourdement :

– Ah ! ils en font... Moi, ils m’ont emmené ma fille et l’aîné de mes petits-fils, et jamais je ne les ai revus... Puis, là, dans mon jardin, ils ont tué mon second petit-fils, à coups de baïonnette...

Elle eut un rire rauque, qui déchira les oreilles des deux hommes.

Alain, penché sur sa fiancée, écoutait les battements du cœur, puis écartait d’une main tremblante les cheveux blonds, pour voir la blessure... Elle semblait peu de chose ; mais le sang coulait toujours, et la balle était là... Quels ravages avait-elle faits ? Quand pourrait-on essayer de l’extraire ? La vieille dit, d’un ton net :

– Il faut couper ces cheveux, pour mieux voir.

Elle se penchait à son tour, regardait la blessure...

– Je vais vous mettre là-dessus quelque chose qui empêchera le mal de s’envenimer jusqu’au

moment où vous trouverez un médecin pour lui enlever la balle. C'est mon métier, de soigner les plaies, de remettre les membres. Dans tout le pays, on avait recours aux soins de la vieille Palmyre... Et ça faisait faire la grimace à MM. les docteurs !

Elle leva les épaules... Puis elle s'en alla vers une table, et revint, tenant à la main une paire de grands ciseaux.

Ses yeux, où passaient par moments des lueurs de démence, et qui, à d'autres, étaient singulièrement vifs et pénétrants, se fixèrent sur Alain, qui avait un peu tressailli.

– Ça va vous faire de la peine, de voir couper ces cheveux-là, dont je n'ai jamais vu les pareils ?... Car vous êtes son amoureux, n'est-ce pas ?

– Je suis son fiancé... Oui, cela m'est très pénible. Mais avant tout, qu'on fasse le nécessaire pour la soigner !

Et les admirables cheveux blonds tombèrent, sous les ciseaux maniés par une main experte...

Après quoi, Palmyre, avec une habileté qui prouvait, en effet, une longue habitude, mit sur la plaie une mixture au parfum aromatique, et fit un soigneux pansement.

Alain considérait avec une tendre compassion la délicieuse tête, qui, ainsi privée de sa chevelure, semblait celle d'un petit enfant endormi.

Avec inquiétude, il s'informa :

– Mais cet évanouissement, dont elle ne sort pas ?

La vieille déclara :

– Cela viendra tout seul.

Elle offrit aux deux hommes de partager son frugal repas... Alain se força pour avaler quelque chose. Sa mortelle angoisse s'augmentait du souci qui le tourmentait, quant à l'issue de leur aventureux voyage. Comment, et par où, tenter de gagner les lignes françaises ? Caroline n'était plus là pour le guider, et il n'avait pas même une carte.

Il se décida de s'ouvrir de son inquiétude à la

vieille femme, qui, soit discrétion, soit indifférence, ne lui adressait plus aucune question.

Elle parut sortir d'un songe, réfléchit un moment, et dit enfin :

– Ce que vous voulez faire là est presque impossible. Seul, peut-être, vous le pourriez... Mais, avec cette blessée !...

– Pourtant, nous ne pouvons rester ici !... Et tellement près du but !

Palmyre secoua la tête.

– Précisément, c'est le plus difficile ! Mais, comme vous dites, il est impossible de rester ici. Les Prussiens peuvent revenir, un jour ou l'autre... Et puis, il faut qu'on enlève la balle à la jeune demoiselle. Écoutez donc...

Elle demeura un long moment immobile, les yeux perdus dans une sorte de rêve – rêve tragique, à en juger par l'expression du regard.

Puis, elle dit, d'une voix étrange, assourdie, comme lointaine :

– Écoutez donc ce canon !... Toujours,

toujours, on n'entend que lui ! Un jour, une de leurs marmites est tombée près d'ici. Maintenant, il y a un grand trou. C'est là qu'on m'enterrera... bientôt, bientôt ! Je ne vais plus vivre longtemps, parce que je suis très vieille, et que j'ai beaucoup souffert.

D'un geste lent, elle passa sur son front sa main parcheminée, en murmurant :

– Je sens bien que je suis folle, par moments... C'est depuis qu'ils m'ont tué mon petit Edmond... Folle !... folle !

Et elle rit de nouveau – rire lugubre, rire de folie, en effet.

Les deux hommes échangèrent un regard d'angoisse... Quel service efficace attendre de cette malheureuse femme, aux trois quarts démente ?

Palmyre se tut encore, pendant un instant. Puis elle se leva brusquement, et regarda en face l'officier.

– Eh bien ! je vais vous conduire, moi !... Je connais un endroit où nous passerons... peut-être.

Il y a un lieu, pas loin d'ici, où les Allemands occupent le cimetière, tandis que les Français tiennent le village... C'est dans ce village que je vous mènerai.

– Comment ?

– Vous verrez... Mais il faut partir maintenant, pour profiter de la nuit.

– Partons !... Et merci pour l'aide que vous nous donnez si généreusement.

La vieille femme se redressa, en répliquant avec noblesse :

– Vous êtes Français, malheureux... Vous fuyez ces maudits... Voilà qui suffit bien pour que je sois trop heureuse de vous être utile.

« Après que je vous aurai mis dans la bonne voie, je reviendrai ici, pour y achever ma vie près de la tombe de mon petit Edmond... Car je l'ai enterré dans le jardin, mon pauvre petit martyr.

Elle se tut encore, le front baissé, les lèvres agitées d'un tremblement...

Puis, poussant un profond soupir, elle alla décrocher un vieux manteau, dont elle

s'enveloppa. Elle prit une lanterne, l'alluma, et mit des allumettes dans la poche de son tablier.

— Voilà, monsieur l'officier ; quand vous voudrez.

« Il faut que vous portiez la demoiselle, à vous deux... Ce n'est pas bien facile, avec votre seul bras !... Car ils vous ont bien arrangé aussi, les assassins !

— Oh ! cela ne m'embarrasse pas ! Je suis vigoureux, Stevisky également, et ma pauvre petite blessée n'a pas un poids bien considérable !

La vieille marmotta, en regardant Florita :

— Une bien jolie fille !... Ce serait dommage, si on ne la tirait pas de là !

Quelques instants plus tard, les deux hommes, portant la blessée, quittaient avec Palmyre, la maisonnette, où demeurerait seul le petit chien jaune.

La femme, au passage, montra, dans un coin du jardinet, un tertre, sur lequel se dressait une croix de bois grossièrement faite, et fleurissaient quelques plantes modestes.

– C’est la tombe de mon petit... C’est là qu’ils l’ont tué. La terre a été arrosée de son sang... Je les ai maudits, eux et leur empereur...

Et elle continua de marcher, farouche, marmonnant des mots sans suite.

De nouveau, Alain se sentit repris par son inquiétude au sujet des facultés mentales de la pauvre créature.

Où allait-elle les conduire ?... N’avait-il pas tort de se fier à elle ?

Mais, d’autre part, lui-même, que ferait-il, seul, sans aucune indication ?

Il songea :

« À la grâce de Dieu !... D’ailleurs, parfois, ces pauvres cerveaux déments ont d’étranges lucidités ! »

La lune restait voilée ; il y avait tout juste la lueur nécessaire pour que les nocturnes piétons vissent à se diriger, le long du ravin, puis dans les petits sentiers boueux où Palmyre s’engageait sans une hésitation.

Le tonnerre de l’artillerie se rapprochait...

Mais on ne tirait pas, ce soir, dans la direction où avançaient les fugitifs...

De temps à autre, la lumière aveuglante d'un projecteur illuminait l'horizon... Ou bien, dans la nuit, éclatait la lueur d'une fusée éclairante.

La vieille s'arrêta un instant, en étendant la main vers un petit taillis.

– Ici, tenez, ils avaient une batterie, qui faisait un train d'enfer... Les Français la leur ont démolie, l'autre jour... C'était un beau coup !

Elle reprit sa marche, alerte encore, malgré la vieillesse... Au bout d'un moment, elle s'engagea, avec ses compagnons, dans un chemin étroit, véritable fondrière, où tous trois enfonçaient jusqu'aux genoux. Il aboutissait à un vaste espace, où jadis s'élevait une ferme. De celle-ci, il ne restait plus que des ruines, lugubres sous la blême clarté de cette lune ennuagée.

Palmyre dit, avec un sanglot dans la voix :

– C'était la ferme de mon gendre. Depuis qu'il était mort, il y a deux ans, ma fille la dirigeait, avec son aîné, qui venait d'avoir ses dix-huit ans.

« Ils n'ont pas voulu fuir, quand les Boches sont venus. Ils disaient : « Bah ! ces gens-là ne nous mangeront pas !... Et ils feront toujours moins de mal au logis, si les habitants y restent. »

« Mais ils eurent affaire à des brutes ivres, qui saccagèrent tout, puis les emmenèrent prisonniers, en les maltraitant.

« Et, depuis, les obus sont tombés sur leur pauvre ferme, en ont fait ce que vous voyez là.

Alain murmura, le cœur serré :

– Ah ! les malheureux !

La femme s'avança parmi les décombres, en recommandant à ses compagnons :

– Faites attention !... Allez doucement ! Il reste quelques pans de murs, tout prêts à crouler.

Ils la suivaient, en se demandant :

« Où nous conduit-elle donc là ? »

Avec leur fardeau, ils avançaient avec difficulté dans cet amas de débris où s'emmêlaient la pierre, le bois des bâtiments, celui des meubles, tout cela, en certains endroits

surtout, comme émietté... Quelques parties du logis paraissaient presque intactes. Ainsi, dans un angle de maçonnerie, se voyait un petit lit d'enfant, au-dessus duquel était accroché un bénitier soutenu par un ange aux ailes déployées.

Palmyre dit, d'une voix rauque :

– C'est le lit d'Edmond... « Ils » s'étaient amusés à déchirer les matelas, les couvertures avec leurs couteaux ; mais les obus l'ont respecté...

Elle avança encore... puis s'arrêta devant une ouverture béante, qui s'enfonçait dans le sol.

– Voilà l'entrée de la cave... Il manque des marches, que les obus ont démolies.

« Qu'un de vous descende d'abord ; l'autre et moi lui passerons la demoiselle.

L'opération n'apparaissait pas comme facile... Fort heureusement, le Polonais était leste et adroit. Descendu le premier, non sans dégringoler sur les éboulis que formaient les marches réduites en morceaux, il reçut Florita des mains d'Alain et de la vieille femme. Après quoi, il aida l'officier,

puis Palmyre. Au bout d'un moment, tous se trouvaient réunis dans la cave, très vaste, où se voyaient quelques futailles défoncées, ainsi que des bouteilles brisées.

– Ils ont tout bu, naturellement, dit Palmyre. Ah ! s'ils n'avaient fait que cela !

« Mais venez, monsieur, que je vous explique...

Elle s'avança vers le fond de la cave...

Le mur était fait d'une maçonnerie noircie par le temps. La vieille y appuya la main, en disant :

– Ici, il y a une porte.

Alain répéta :

– Une porte ?... Là-dessous ?

– Oui... Et après cela, il y a un souterrain, qui mène à une autre porte. Celle-ci donne dans la cave d'une maison de ce village occupé par les Français.

Alain s'exclama :

– Par exemple !

« Mais êtes-vous bien sûre que les Français y

sont encore ?

– Ils y étaient avant-hier... Et depuis, je n'ai pas entendu parler d'un combat sur ce point-là.

« Enfin, il n'y a pas à dire, monsieur l'officier, c'est tout ce que je puis vous offrir de mieux, et vous avez toutes les chances de vous en tirer par là.

– Eh bien ! en ce cas, essayons !... Mais il faudrait un instrument, pour dégager cette porte !

Palmyre alla prendre dans un coin de la cave une large bêche.

– Je pense que cela suffira. La maçonnerie s'effrite déjà... Et puis, le garçon est fort...

Elle désignait le Polonais, qui écoutait et regardait sans comprendre.

M. de Penvalas lui expliqua en allemand ce qu'on attendait de lui... Aussitôt, il saisit la bêche et se mit à l'œuvre avec empressement, après que l'officier et lui eurent étendu sur le sol, avec précaution, la jeune fille toujours inanimée.

Alain s'assit sur une vieille caisse, et invita Palmyre à prendre place près de lui. Mais elle

refusa.

– Non, merci, je ne suis pas fatiguée.

« Bien des fois, je suis venue ici, à la nuit... C'était comme qui dirait un pèlerinage... Au milieu des ruines, je priais pour ma fille, pour mes petits-enfants...

Elle se tut, les traits contractés, les bras pendants à ses côtés...

Alain resta silencieux pendant un long moment.

Il considérait le pâle visage immobile de Florita... Et de nouveau il laissa échapper son inquiétude :

– C'est vraiment singulier, qu'elle ne reprenne pas connaissance !

Palmyre s'agenouilla près de la blessée, lui palpa le visage, les mains, écouta le cœur, et se redressa en disant :

– Elle est bien vivante. Tout à l'heure, elle reviendra.

« Et puis, vous allez trouver des médecins,

parmi les Français.

Alain demanda :

– Vous connaissez depuis longtemps le secret de ce passage ?

– Je crois bien, monsieur ! Cela se transmet dans la famille, depuis les temps anciens.

« Car il faut vous dire que la maison où aboutit ce souterrain, dans le village, était celle de mes parents, et qu'au moment de la guerre elle était habitée par le fils aîné de mon frère. Il a dû en partir, chassé par les obus... Quant à cette ferme, elle était également dans la famille depuis des siècles, et mon gendre était le fils d'un de mes cousins.

« À un moment où il y avait brouille entre les deux logis – voilà bien cent cinquante ans, et peut-être plus – on fit murer les portes, de chaque côté.

« Cela resta ensuite dans le même état, personne ne trouvant plus grande utilité à ce passage, qui avait pu servir autrefois, dans le temps des guerres, car le village était fortifié, et

on le ravitaillait par là.

– Comment se fait-il que les espions allemands n'aient pas découvert cela ?... Ils auraient pu ainsi tomber sur nos soldats sans défiance...

Palmyre leva les épaules.

– Ils n'ont pas tout découvert, heureusement !... Dans notre famille, on n'est pas bavard ; on reste défiant pour les étrangers... surtout, on ne leur vend pas le bien des anciens.

« Ah ! si tout le monde avait fait comme cela, en France ; je parie qu'ils n'auraient pas été si loin dans notre pauvre pays, les monstres !

« Tenez, ici près, un petit fermier avait un moulin. Il le vendit, un an avant la guerre, à un individu qui lui en offrait bon prix... Eh bien ! il paraît qu'au moment où ils avançaient grand train, au mois d'août, le moulin, bien placé, habité par un espion, leur a rendu de fameux services.

« Mais notre passage, ils ne l'ont pas eu !... Et maintenant, il va servir à des Français, pour leur

échapper !

Une sorte de triomphe farouche brillait dans les yeux de la vieille femme.

Elle tendit le poing, en ajoutant sourdement :

– Ah ! je ne demande qu’une chose : vivre assez pour les voir partir, poursuivis par nos soldats !... Oui, quand même ils devraient me tuer au passage !

M. de Penvalas demanda :

– Ne voulez-vous pas profiter de l’occasion pour venir avec nous, pour échapper au danger qui vous guette chaque jour ?... Je vous emmènerai chez moi, en Bretagne, et vous ne manquerez de rien.

Elle secoua la tête.

– Merci bien, monsieur ; mais je ne veux pas quitter la maison, ni la tombe de mon petit-fils. Pensez donc, j’ai si peu de temps à vivre, et...

Elle s’interrompit, en regardant Florita...

– Monsieur, elle a bougé !

– Oui, j’ai vu aussi !

Tous deux se penchaient vers la jeune fille...

Le visage, d'une mortelle pâleur, tressaillait légèrement... Puis les paupières se levèrent, découvrant les beaux yeux noirs...

Alain, agenouillé, souleva doucement la jolie tête rasée, entourée d'un bandage...

Et, penché sur elle, il murmura :

– Ma Flory !

Le visage eut un léger frémissement ; les yeux, un instant, se fixèrent sur le jeune homme, un peu vagues...

Et ils errèrent ensuite autour de la cave, dans l'ombre où, seule, la lanterne posée à terre répandait une faible clarté, dirigée sur la maçonnerie que démolissait rapidement Stevisky.

Alain fit observer, la voix inquiète :

– Elle n'a pas l'air de me reconnaître !

– Cela viendra, monsieur... Elle a encore le cerveau tout brouillé, la pauvre demoiselle !

Alain se leva, se rapprocha du Polonais... La porte apparaissait maintenant – une forte porte en

bois de chêne, munie d'une serrure très rouillée.

M. de Penvalas pensa tout haut :

– Comment allons-nous ouvrir cela ?

Palmyre s'avança.

– J'ai une clef... Mais, avec une serrure dans cet état, elle ne servira peut-être à rien.

– C'est à craindre.

Le Polonais, qui, par les mouvements de ses compagnons, avait compris de quoi il s'agissait, déclara à son tour :

– Jamais cette clef ne marchera là-dedans !... Mais on fera sauter la serrure, voilà tout.

Un quart d'heure plus tard, la porte ayant été ouverte par ce moyen, un couloir souterrain apparut aux yeux des fugitifs.

Ils s'y engagèrent aussitôt. Alain et Stevisky portant Florita, Palmyre les précédant, la lanterne à la main.

Dans ce passage, l'air était lourd, humide, sentant le salpêtre... Les deux hommes devaient avancer lentement, à cause de leur fardeau...

Florita, la tête appuyée contre l'épaule d'Alain, semblait tombée en une sorte de somnolence...

Enfin, la vieille femme s'arrêta... On avait atteint l'extrémité du long passage, et une autre porte apparaissait...

Palmyre déclara :

– Nous sommes sous le village... Cette porte donne dans une des caves de la maison où je naquis... En ces caves logent, certainement, des soldats français, car toutes les demeures sont intenables, à cause du bombardement. Vous vous trouverez donc au milieu d'eux aussitôt que la porte sera ouverte.

Alain et son compagnon étendirent à terre la jeune fille. Puis Stevisky se mit en devoir de faire sauter cette nouvelle serrure, aussi rouillée que l'autre.

M. de Penvalas l'aidait autant qu'il le pouvait, de son bras valide... L'opération ne prit pas grand temps, et bientôt la porte s'ouvrait, laissant voir le revêtement de maçonnerie qui la dérobaux regards, du côté de la cave.

Alain dit, avec une allégresse dans la voix :

– Maintenant, il s’agit de faire tomber ceci.

– Ce ne sera pas long, monsieur le capitaine !

Et le Polonais, levant la bêche, en porta un coup vigoureux sur la maçonnerie qui craqua.

L’officier, lui, s’était détourné pour adresser la parole à Palmyre, qu’il avait laissée près de Florita... Mais la vieille femme avait disparu...

Alain s’exclama :

– Comment ! elle est partie dans cette nuit, sans une lumière pour se conduire !... et à son âge !

« La singulière femme !... J’aurais pourtant voulu la remercier, pauvre malheureuse, de l’immense service qu’elle nous a rendu !

À ce moment, la voix de Florita s’éleva :

– Alain !

– Ma chérie ?

Il s’agenouilla près d’elle, et, comme tout à l’heure, souleva doucement sa tête, en mettant un baiser sur la joue tiède.

À la vague lueur de la lanterne, il remarqua que les beaux yeux avaient une lueur plus consciente.

Florita demanda :

– Où sommes-nous, ici ?

– Dans un passage qui nous conduit à la liberté, vers les Français.

– Comment cela ?... Je ne comprends pas...

Il dit, avec une tendre autorité :

– Ne cherche pas à comprendre, cela te fatiguerait... Souffres-tu, ma Flory ?

– Oui... de la tête... là... qu'est-ce que j'ai, Alain ?

– Une blessure. Mais rien de très grave... Tout à l'heure, nous trouverons un médecin français pour s'en occuper.

Elle murmura, en fermant les yeux :

– Je ne me souviens plus... Je ne sais plus...

À ce moment, Stevisky, d'un dernier coup de bêche magistralement appliqué, faisait tomber une partie du mur... Les gravats tombèrent avec

bruits, de l'autre côté...

Le Polonais dit joyeusement :

– C'est fait, monsieur le capitaine !

Alain s'approcha vivement... On n'entendait rien, on ne voyait que ténèbres au-delà de la brèche.

L'officier fit observer :

– Cette cave n'est pas habitée... Passez-moi la lanterne, Stevisky.

Et M. de Penvalas, faisant tomber au passage des débris de maçonnerie qui le gênaient, franchit la brèche, en élevant devant lui la lanterne, pour se rendre compte du lieu où il se trouvait.

Mais des formes humaines se dressèrent tout à coup autour de lui, sortant de l'ombre... Deux hommes le saisirent aux épaules, l'immobilisant...

Sa première pensée fut :

« Nous sommes trahis !... La vieille nous a menés dans un guet-apens ! »

Puis, comme au même instant la lueur de

plusieurs petites lampes électriques éclairait l'ombre, il jeta un cri de joie...

En ceux qui l'entouraient, il venait de reconnaître des officiers et des soldats français.

Eux restèrent un moment interdits, en le considérant.

Puis un petit lieutenant aux yeux vifs s'avança, en disant d'une voix rude, en bon allemand :

– Votre déguisement ne vous servira de rien, monsieur ; la ruse est éventée...

Alain répéta, d'un ton stupéfait :

– Mon déguisement !... Que dites-vous là ?... Où voyez-vous que j'aie un déguisement.

– Il est inutile de jouer au plus fin avec nous ! Cet uniforme, ces décorations, le tout volé à un officier français, ne peuvent nous tromper...

Cette fois, Alain bondit, sous la main des deux soldats qui le maintenaient.

– Volé !... Volé !... Ah ! ça, êtes-vous fou ?... Je suis le capitaine de Penvalas, blessé, fait

prisonnier, évadé avec ma fiancée, aidé par ce brave Polonais, qui en avait assez de l'armée allemande.

Il désignait Stevisky, lui aussi encadré par deux Français.

Un jeune sous-officier, qui, avec quelques hommes, venait de pénétrer par la brèche, s'écria :

— C'est vrai, mon lieutenant ; il y a là une jeune fille !... une jeune fille blessée !

Mais l'officier ne parut pas encore complètement convaincu. Ayant trop vu de ruses allemandes, il en conservait une méfiance qui cédait fort difficilement...

Enfin, on parvint à s'expliquer...

Le lieutenant et quelques-uns de ses camarades, qui avaient élu domicile dans cette cave, jouaient paisiblement aux cartes, avant de s'endormir, quand un bruit suspect s'était fait entendre, vers une partie du mur... Comme ils écoutaient, l'oreille collée à la maçonnerie, ils perçurent des voix qui parlaient allemand.

Aussitôt, ils ne doutèrent pas que des ennemis cherchassent à se frayer un passage par là... Et, appelant quelques-uns de leurs hommes, ils s'étaient préparés à recevoir les indésirables visiteurs.

Alain convint qu'il y avait lieu, en effet, de se défier... Après qu'il eut narré ses aventures, dans les grandes lignes, il demanda qu'on fît avertir un médecin, afin que sa fiancée pût recevoir les soins nécessaires à son état.

Le lieutenant, dont la physionomie avait complètement changé, depuis qu'il savait avoir affaire à un véritable officier français, déclarait qu'il allait le chercher lui-même, et voire à faire installer M<sup>lle</sup> de Valserres dans une des caves moins inconfortables de ce pauvre village détruit.

— En même temps, ajouta-t-il, je vais avertir le colonel, au sujet de ce passage. Cela peut lui donner une bonne idée, pour surprendre nos charmants voisins.

— Eh ! oui, au fait !... Il y a là quelque chose à faire, certainement !

Florita, en attendant qu'on lui trouvât un autre logement, avait été portée dans la cave. Les officiers, après l'avoir respectueusement saluée, se retirèrent, laissant le capitaine de Penvalas près de sa fiancée, dont la beauté, rendue si touchante et presque enfantine par cette blessure et ces cheveux coupés, les avait tous vivement frappés.

Le médecin apparut peu après. Il examina la blessure, déclara l'extraction urgente... Et, avec l'aide d'Alain, il transporta la jeune fille jusqu'à la cave où il avait installé sa salle d'opération.

Ce fut très vite fait... Quand la patiente, mise sous chloroforme, se réveilla, elle fut portée à une autre cave, où on l'étendit sur un matelas.

– Tout va bien... Je ne prévois pas de complications, déclara le major à Alain, qui l'interrogeait anxieusement.

« Mais, aussitôt que possible, emmenez-la en un lieu plus tranquille, loin de toutes ces scènes d'horreur. Je devine qu'elle a dû passer par de durs moments, cette enfant. Il lui faut maintenant du repos, de la sécurité.

Puis il refit le pansement d'Alain, qui en avait fort besoin, et l'assura que, de ce côté aussi, tout irait bien, une fois qu'il aurait repris des forces qui se trouvaient à bout en ce moment, après tant de fatigue et d'angoisse.

Cette terrible aventure semblait donc terminée... Pourtant, elle devait avoir encore un épisode tragique...

Le colonel, à qui Alain avait donné tous les détails possibles à ce sujet, avait résolu d'utiliser promptement la voie par où étaient arrivés les fugitifs... Dès le lendemain, à la nuit, plusieurs compagnies s'engageaient dans le passage, avec le dessein de surprendre par-derrière les Allemands embusqués dans le cimetière, d'où les Français installés au village n'avaient pu encore les déloger...

Or, dans la soirée de ce jour, un bataillon bavarois avait cantonné dans les ruines de la ferme... Et le commandant avait fait fouiller les décombres et la cour, pour bien s'assurer qu'aucun suspect n'était caché là. On découvrit ainsi la porte du passage, que la vieille Palmyre

n'avait pu que pousser.

Un sous-officier fut envoyé en reconnaissance. Rampant silencieusement, il parvint assez près de l'autre issue pour apercevoir la sentinelle qui la gardait... Revenu près de son chef, il lui fit son rapport. Et le commandant bavarois eut aussitôt la même idée que le colonel français.

Un officier fut expédié séance tenante près du général, et celui-ci ayant approuvé le plan, le commandant s'occupa aussitôt de le mettre à exécution.

C'est ainsi qu'à peu près à mi-chemin, dans le passage, Français et Allemands se rencontrèrent, cette nuit-là.

Il y eut une mêlée horrible, dans les ténèbres – car toutes les lampes électriques avaient été vite brisées... Puis, tout à coup, le bruit d'une explosion... La terre se souleva, puis s'effondra, obstruant le passage, ensevelissant Français et Allemands...

Une partie des hommes, non encore engagés dans le couloir, purent regagner les caves du

village... Quant à cette explosion, jamais on ne sut à quoi elle était due. Était-ce un Allemand qui, jugeant les siens en mauvaise posture, avait voulu barrer définitivement le passage aux Français, en se servant d'un explosif à sa portée ?... L'hypothèse fut généralement admise... Et il fallut renoncer à utiliser le souterrain pour aller surprendre l'ennemi par derrière.

## **Troisième partie**

*Le repaire des pirates*

# I

La guerre avait, comme partout, jeté le trouble et l'angoisse aux alentours de Runesto.

Les jeunes gens, les hommes mûrs étaient partis... Plusieurs, déjà, avaient péri, et d'autres étaient captifs dans les camps allemands. Quelques-uns aussi étaient aveugles ou mutilés, ou atteints pour la vie, gravement...

M<sup>me</sup> de Penvalas, en dépit de son grand âge et de ses rhumatismes, allait chez l'un et chez l'autre, distribuant avec les bons conseils et les dons matériels, les encouragements, les consolations, relevant les âmes qui faiblissaient, combattant les idées néfastes et antifrANÇAISES que des gens à la solde de l'Allemagne essayaient de répandre dans le peuple de France, pour le diviser.

Sa petite-fille l'aidait dans cette tâche, autant du moins que le lui permettaient ses devoirs

maternels. Car, à la fin de l'automne 1914, Armelle avait mis au monde une petite fille, qu'Alain, son parrain, avait voulu qu'on appelât Marie-Florita, comme la fiancée dont, à ce moment-là, il n'avait aucune nouvelle encore, depuis le début des hostilités.

Le lieutenant de Marsy, blessé au cours de la bataille de la Marne, puis retourné au front, avait depuis lors été nommé capitaine et commandait une batterie de 75, en Champagne. Armelle, en son absence, vivait à Runesto, et toutes deux, l'aïeule et la petite-fille, se cachant du mieux possible leurs angoisses, s'encourageaient mutuellement.

D'Alain, on avait eu d'assez fréquentes nouvelles, jusqu'au moment où il avait disparu au cours d'une attaque dans le Nord. Deux fois, il était venu passer quarante-huit heures dans sa famille. Déjà décoré de la croix de guerre, à la suite de magnifiques citations à l'ordre du jour reconnaissant la bravoure et le sang-froid, les hautes qualités militaires dont il avait fait preuve à maintes reprises, et son dévouement pour ses

hommes, ainsi que l'influence morale qu'il exerçait sur eux, il venait de recevoir, en outre, la Légion d'honneur, au moment où les siens, subitement, cessèrent d'avoir de ses nouvelles.

On présuma qu'au cours de l'attaque allemande, il avait été fait prisonnier... Mais c'était le doute affreux que tant de familles connaissaient. De plus, ses soldats l'avaient vu tomber – mort ou seulement blessé, ils ne savaient.

Nouvelle cause de terrible incertitude, pour l'aïeule et la sœur.

Cette incertitude ne se prolongea pas d'ailleurs autant que pour beaucoup d'autres... Car, un mois plus tard, M<sup>me</sup> de Penvalas recevait ces quelques lignes :

« Je suis vivant, chère bonne maman, et libre, après avoir passé par de périlleuses aventures. Et je ramène Florita... Vous n'y comprenez rien, n'est-ce pas ? Mais je vous raconterai tout cela bientôt.

« En ce moment, nous sommes à Amiens. Florita, ayant été blessée, a encore besoin de soins. Mais elle ira promptement mieux, assure le médecin, et nous pourrons sans trop tarder prendre le chemin de Runesto.

« Surtout que personne ne se dérange pour venir ici ! Ce serait une fatigue inutile, car, je vous le répète, nous ne tarderons pas à être près de vous.

« À bientôt donc, bonne maman chérie, et toi aussi chère Armelle !... Ma Flory vous envoie ses plus tendres baisers, auxquels je joins les miens. »

La marquise, au reçu de ce court billet, manqua de se trouver mal de joie... Puis, la première émotion passée, grand-mère et petite-fille se perdirent en conjectures sur les circonstances qui avaient pu rapprocher Alain et Florita, et leur permettre de s'évader ensemble.

— La pauvre petite est blessée, disait M<sup>me</sup> de Penvalas. Il faut qu'elle le soit de façon

assez grave, pour être obligée de rester encore là-bas... Et lui ne parle pas de sa santé... Les chers enfants ont dû passer par des moments terribles, certainement !... Ah ! que j'ai hâte de les voir, mes chéris !

En dépit de la recommandation d'Alain, Armelle partit le lendemain pour Amiens, laissant sa petite fille aux soins de l'aïeule, à qui sa santé interdisait ce voyage.

Dès le jour même, dans tout le pays, se répandit la nouvelle que M. le marquis avait échappé aux Allemands, et qu'avec lui revenait M<sup>lle</sup> Florita.

L'écho en arriva jusqu'aux oreilles de M. Barwell, le locataire de Ker-Even, par l'intermédiaire de M. Léonhard, son domestique, qui avait entendu conter la chose au village, en allant faire les provisions.

Un formidable juron allemand s'échappa des lèvres de l'Anglais – ou soi-disant tel.

Puis, quittant la pièce où il se trouvait, il se précipita vers le salon, dont il ouvrit brusquement

la porte.

Un homme, la pipe à la bouche, étendu sur un canapé, parcourait des journaux.

Grand, osseux, très blond, le visage maigre et intelligent, il semblait avoir de quarante à quarante-cinq ans.

À l'entrée de Barwell, il tourna la tête, en demandant avec tranquillité :

– Eh bien ! que vous arrive-t-il, mon cher ?

– Je vous apporte une nouvelle fort désagréable, Spützwacher !... Le capitaine de Penvalas, dont nous avons été fort satisfaits d'apprendre la disparition, a réussi à s'évader, en même temps que notre jeune propriétaire, M<sup>lle</sup> de Valserres, tenue en captivité par son oncle, notre excellent ami Mülbach.

L'autre eut, lui aussi, un juron, et sa physionomie laissa voir la plus vive contrariété.

– Quelle malchance !... Et tous deux ?... Mais pas ensemble, j'imagine ?

– Si, ensemble !... Ils avaient donc pu parvenir à se réunir ?... Je n'y comprends rien !...

Comment Mülbach n'avait-il pas mieux surveillé sa nièce ?

Spützwacher donna un coup de poing sur l'accoudoir du canapé, ce qui fit sursauter les chiens danois étendus à quelques pas de là.

– Ça faisait si bien notre affaire, d'être débarrassés de ce Penvalas !... Nous étions beaucoup plus tranquilles, parce que ce n'est pas la vieille dame qui aurait jamais eu l'idée de venir jeter chez nous un regard indiscret, par cette issue dont nous n'avons pu encore déterminer la situation, dans le dédale de ces souterrains.

– Oui, en effet... Quoique, au fond, il soit bien improbable que le marquis soupçonne quelque chose, et songe à venir nous ennuyer là.

– C'est improbable... mais non impossible...

Il suffirait d'une imprudence... ou d'une trahison...

– Une trahison ?... Auriez-vous idée ?...

– De rien, pour le moment. Mais ce sont des choses qui arrivent, et il est toujours bon de prévoir... Or, en pareille occurrence, une menace

de ce genre est fort dangereuse. Voyez-vous, si on envahissait notre installation et si on nous tombait sur le dos, un beau jour, en se servant de ce passage qui, à peu près, certainement existe, et que connaît, à n'en pas douter, M. de Penvalas ?

— L'aventure ne serait pas intéressante, en effet !... Il va falloir redoubler de prudence, quand le châtelain sera là, pour ne donner prise à aucun soupçon.

— Et M<sup>lle</sup> de Valserres ?... Pour nous, son évasion n'a pas d'importance, car notre bail court toujours, et tout est en règle. Mais c'est fort désagréable pour Mülbach, dont elle a dû, naturellement, percer à jour certains agissements.

Barwell — ou plutôt Helmer, pour lui restituer son véritable nom — dit d'un air soucieux :

— Pourvu qu'elle n'en ait pas appris trop long sur certaines choses ?... sur nous, et notre besogne ici, par exemple ?

— Par qui aurait-elle pu ?... Ce n'est pas Mülbach qui lui en aurait rien dit, je suppose ?

— Oh ! lui, non !... Mais sa femme était au

courant, elle aussi. En causant avec la jeune fille, elle a pu se laisser aller à quelque indiscretion, à quelque parole imprudente...

– Je ne le pense pas... Mülbach semble avoir en elle une très grande confiance...

– Oh ! je ne dis pas qu'elle l'aurait fait avec préméditation ! C'est une fort bonne Allemande, mon mari me l'a certifié plus d'une fois. Mais, dans la conversation, on peut se laisser aller à parler plus qu'on ne voudrait... Enfin, de tout cela, nous ne savons rien ! Il n'y a qu'à attendre, à voir venir... et à surveiller.

Comme Helmer s'en allait vers la porte, Spützwacher demanda :

– Avez-vous fini de lire les notes que vous a fait parvenir M<sup>me</sup> de Ronchay ?

– Au sujet des mesures que préparent les amirautés anglaise et française, pour enrayer l'action de nos sous-marins ?... Oui. C'est assez intéressant. Mais il y manque des précisions... La comtesse m'a fait assurer qu'elle les aura. Je n'en doute pas, car elle est supérieurement habile,

cette femme-là !

Spützwacher ajouta, un rire sardonique aux lèvres :

– Et les Français – comme leurs amis anglais d’ailleurs – se gardent si mal ! C’est un jeu d’enfant, que d’espionner chez eux, même en pleine guerre !... M<sup>me</sup> de Ronchay a, du reste, des facilités particulières. Sa nationalité suisse éloigne tout soupçon ; en outre, elle est veuve d’un Français tombé au champ d’honneur, et elle a les plus belles relations dans toutes les sphères. Son dévouement aux blessés, dans l’hôpital qu’elle dirige, lui met au front une auréole... Bref, on la tient pour une parfaite Française, et nous verrons à la fin de la guerre la Légion d’honneur récompenser son ardent patriotisme.

Il se mit à rire, et son compagnon lui fit écho.

Puis, Spützwacher remarqua :

– On n’a plus eu d’autres nouvelles du baron de Rechensfeld, depuis que M<sup>me</sup> de Ronchay nous a appris qu’il avait été blessé, puis amputé ?

– Non... Ces nouvelles sont d’ailleurs assez

récentes. Et nous en aurons d'autres, la comtesse étant toujours fort bien renseignée, par l'intermédiaire de Mülbach, qui ont à Genève et à Zurich des agents chargés de toutes communications utiles avec l'Allemagne.

Après un instant de silence, Helmer ajouta :

– Je me demande ce qu'il va faire maintenant, M. de Rechensfeld ? Borgne, et une jambe de moins !... Ce n'est pas un homme à rester inactif.

– Bah ! il trouvera bien encore moyen de s'occuper, une fois la guerre finie ! De plus belle, nous continuerons d'envahir la France, pacifiquement – puisque l'autre invasion n'a pu réussir comme nous y comptions. Les agents d'espionnage seront utiles – et le baron comptait parmi les meilleurs.

Un pli se formait sur le front de Helmer.

Après un court silence, il murmura :

– Si cela continue encore un peu de temps, nous serons terriblement épuisés, à tous points de vue, Spützwacher !

– Oui... Aussi faut-il nous arranger pour

terroriser nos ennemis, de quelque manière que ce soit. Notre campagne de sous-marins doit continuer, impitoyable, en dépit des récriminations. C'est bien, d'ailleurs, l'idée de notre empereur...

« Les neutres protesteront par des notes... et puis encore par des notes... On fera semblant de leur donner satisfaction... et on recommencera, dès qu'en viendra l'occasion. Et voilà, mon cher, comment on se moque des gens, quand ils n'ont rien à vous opposer... que d'inoffensifs papiers, par quoi s'exhale leur indignation.

\*

Dans son court billet, Alain n'avait pas mentionné sa mutilation, car il se réservait d'y préparer sa grand-mère.

Armelle eut donc un moment de forte émotion quand, à l'hôpital d'Amiens, où l'officier avait été amené à la suite de ses terribles aventures, elle se trouva en présence de son frère.

Mais la joie de le revoir vivant, et déjà presque remis des dures fatigues endurées, eut vite raison de ce premier saisissement. Il devait en être de même pour l'aïeule, quand, par les lettres de M<sup>me</sup> de Marsy et d'Alain, elle connut la vérité, au cours des jours suivants.

M. de Penvalas fit à sa sœur le récit des événements qui s'étaient produits depuis le moment où il avait été amené, blessé et prisonnier, à l'ambulance du château de Vanelles.

De l'existence de Florita, depuis qu'il avait cessé de recevoir ses lettres, quelques jours avant la déclaration de guerre, jusqu'à l'instant où il l'avait vue entrer dans la petite salle réservée aux blessés français, l'officier ne connaissait que les grandes lignes, sa fiancée n'ayant jamais eu la possibilité de causer un peu longuement avec lui, même au cours de leur fuite, où, sans cesse, ils devaient être sur leurs gardes, et ne pouvaient prolonger le temps de leur repos au-delà du strict nécessaire.

Il apprit à Armelle que, pour le moment, ils ne connaîtraient pas autre chose, la jeune fille étant

frappée d'une sorte d'amnésie, que les médecins déclaraient d'ailleurs passagère.

Elle occupait une petite chambre à l'hôpital civil, où elle avait été transportée. Sa blessure se trouvait en bonne voie de guérison, et il n'y avait aucune apparence de complications possibles, à ce sujet, au dire des deux médecins qui l'avaient examinée.

Alain ajouta :

– Ce qu'il faut soigner surtout, c'est l'état général, ce sont les nerfs atteints par la fatigue physique et surtout morale. Ma pauvre petite Flory a passé par de terribles angoisses, surtout depuis qu'elle savait que Mülbach et ce Rechensfeld étaient complices. Quels que soient son courage et sa force d'âme, il n'est pas étonnant qu'une réaction se produise, maintenant qu'elle n'a plus à lutter et qu'elle se trouve en sécurité.

Armelle demanda :

– Te reconnaît-elle ?

– Oui. Et quand je lui parle de toi, de grand-

mère, de Runesto, elle se rend très bien compte... Mais, d'elle-même, si je ne ravive pas ses souvenirs, elle ne se rappelle rien.

– C'est étrange !

« Et les médecins croient que cela se passera ?

– Ils l'assurent, même... D'ailleurs, je consulterai encore pour elle, à notre passage à Paris. Car, dès qu'elle ira mieux, et que j'aurai moi-même obtenu un congé de convalescence, nous partirons pour Runesto. C'est là, certainement, qu'elle se remettra le plus vite.

Alain parla aussi à sa sœur de Stevisky, le Polonais, considéré comme prisonnier, mais auquel des faveurs seraient accordées, étant donnés sa nationalité et les services inappréciables rendus aux deux Français... Puis, le jeune homme eut un souvenir ému pour Caroline Dussaud, victime de son dévouement, et pour la vieille Palmyre, grâce à laquelle les fugitifs avaient pu franchir heureusement l'étape finale.

Armelle n'en revenait pas de la duplicité de

Mülbach... Et encore Alain et elle ne connaissaient-ils qu'une partie du rôle de ce personnage, Florita n'ayant pas eu le loisir, à Vanelles, d'en instruire complètement son fiancé.

M. de Penvalas conclut :

– Enfin, grâce au Ciel, notre Flory a échappé aux plus effroyables périls, qui la guettaient en la personne de ce Mülbach et de son complice, le misérable que j'ai eu bien tort de ne pas écraser, pendant que je le tenais à ma discrétion ! Car ce n'est qu'un bandit !

« Quant à M<sup>me</sup> Mülbach, elle nous a trompés, comme son mari... Mais, d'après le peu qu'a pu m'en dire Florita, elle s'est repentie à ses derniers jours, et s'est fort inquiétée de laisser sa nièce aux mains de Mülbach. Elle-même lui a recommandé de fuir, de tout risquer plutôt que de rester prisonnière de cet homme.

« Et sais-tu encore ce que Flory m'a appris ?... Que la fameuse Elsa était Allemande, et ne s'appelait pas Hoffel.

– Ah ! par exemple !... Mais les papiers de son

père, cependant ?

— Florita n'a pas eu le temps de me rien expliquer, à ce moment-là. Et maintenant, il faudra attendre que la mémoire lui soit revenue.

## II

Trois semaines plus tard, Armelle, Alain et Florita arrivaient à Runesto.

En serrant le jeune homme entre ses bras, M<sup>me</sup> de Penvalas murmura :

– Mon Alain !... mon glorieux enfant ! Ah ! ton père serait fier de toi, lui qui était un si ardent Français !

– Chère grand-mère, je voudrais avoir fait cent fois plus, pour notre France bien-aimée !... Et si je regrette d’être infirme, c’est surtout parce que je ne pourrai plus la servir comme auparavant.

– Tu la serviras d’une autre manière, mon chéri !... Va, nous savons bien que tu ne seras jamais un inutile !

Florita, fort tendrement accueillie, elle aussi, par la bonne aïeule, laissait voir toute sa joie de se retrouver à Runesto... La mémoire lui revenait

vite, pour tout ce qui avait trait aux lieux et aux personnes connus d'elle depuis l'enfance, aux événements qui s'étaient déroulés avant la guerre... Mais pour le reste, il y avait, comme elle le disait elle-même, un trou dans son cerveau.

Ainsi, elle ne put jamais se rappeler à quoi se rapportait une adresse trouvée dans sa poche, écrite par elle sur un petit carré de papier : Mesdemoiselles Jeanne et Andrée Barboux, 17, rue de Puteaux.

– Je n'ai connu personne de ce nom-là, disait-elle à son fiancé. Vraiment, non, je ne me souviens pas...

– Ne te fatigue pas le cerveau à ce sujet, ma chérie. Cela viendra tout seul, un de ces jours, tu verras !

Tous, autour de la jeune fille, évitaient de lui rappeler son séjour parmi les ennemis, et les péripéties de sa fuite... Il fallait auparavant qu'elle reprît des forces, qu'elle se remît, physiquement et moralement, de la terrible secousse.

L'amour de son fiancé, l'affection de la marquise et d'Armelle, la gentillesse de la petite Marie-Florita devaient contribuer à hâter cette complète guérison, à remettre en bon ordre ces facultés un instant ébranlées.

Alain entourait la jeune fille d'une constante sollicitude... Ces dangers courus ensemble, les angoisses qu'ils avaient ressenties l'un pour l'autre accroissaient encore la force de leur amour. Le jeune homme disait à son aïeule, avec enthousiasme :

– Vous ne sauriez croire, grand-mère, de quelle force d'âme, de quelle énergie est capable ma Flory bien-aimée !... Quelle épouse et quelle mère parfaite ce sera ! Sans parler de son cœur, le plus délicat, le plus tendrement dévoué que l'on puisse rêver !

Et Florita, de son côté, confiait à la marquise :

– J'ai peur d'être trop orgueilleuse, chère bonne maman !... trop orgueilleuse d'Alain !... Je l'admire tellement... Il est si beau, si bon !... et il a été un de nos plus héroïques défenseurs !

Mais ce n'était pas M<sup>me</sup> de Penvalas qui aurait blâmé l'amoureuse fiancée ! Car, elle-même, dans le secret de son cœur, plaçait au-dessus de tous son Alain chéri, auréolé maintenant par l'héroïsme et la souffrance.

Le jeune homme, en attendant que sa fiancée pût l'accompagner, sortait chaque matin, pour refaire ses forces à l'air natal, au grand souffle pur de l'Océan. Par les jours calmes, il embarquait sur la *Marie-Antoinette*, que gouvernait Yves Gouez, solide encore, en dépit de ses quatre-vingt-onze ans.

Le vieillard restait en extase devant Alain, qui lui racontait quelques épisodes de la guerre... Et il disait parfois, en tendant le poing vers un ennemi invisible :

– Ah ! si j'avais seulement trente ans de moins !... Oui, monsieur le marquis, je m'engagerais pour aller tuer quelques-uns de ces brigands !

« Tenez, ils ont encore torpillé un vapeur, l'autre jour, pas loin d'ici... Sûr qu'ils ont des refuges, peut-être même sur nos côtes... On

devrait fouiller celle-ci, sérieusement.

Un jour qu'en revenant d'une promenade en mer, Alain et le vieux marin s'entretenaient ainsi des sous-marins allemands, M. de Penvalas, qui regardait à ce moment Ker-Even, fit observer :

– Voilà qui serait un excellent point de ravitaillement pour eux !... Surtout étant donnée l'existence des souterrains...

– Dame ! oui, monsieur le marquis ! S'ils avaient pu s'en emparer !... Mais, heureusement, les Anglais sont toujours là. Ils y ont même passé l'hiver, cette année. La dame, qui a toujours les nerfs malades, n'a pas voulu quitter la maison...

Yves s'interrompt, se frappa le front et ajouta :

– Entre nous, monsieur Alain, je crois que la pauvre femme est quasi folle... Du reste, M. Barwell a bien l'air de le dire.

« C'est dommage, car il paraît un brave homme. Quand j'ai été malade, il y a deux ans, il est venu me voir, m'a apporté du bon vin vieux, du tabac, et a causé longtemps avec moi.

« Oui, c'est certainement un très brave homme !... Et tout le monde le dit, dans le pays.

Comme la *Marie-Antoinette* approchait du ponton, Yves Gouez annonça :

– Voilà justement l'Anglais qui vient faire sa promenade en mer... il aime ça, cet homme ! C'est son seul plaisir, comme il dit.

M. Barwell arrivait, en effet, sur le petit embarcadère auquel était amarré son cotre. Quand Alain eut débarqué, il lui donna une cordiale poignée de main, s'informa de ses nouvelles, de celles de M<sup>lle</sup> de Valserres, glissa un discret éloge de la bravoure de l'officier...

M. Penvalas le trouva passablement vieilli. Comme le disait Yves Gouez, la santé de sa femme lui donnait peut-être de pénibles soucis... En outre, cette guerre, dans laquelle son pays se trouvait aussi engagé, devait l'éprouver, moralement, comme beaucoup d'autres.

Il n'y fit qu'une brève allusion, ce jour-là. D'ailleurs, les deux hommes n'échangèrent que quelques mots... Et, après une nouvelle poignée

de main, ils se séparèrent.

\*

Le lendemain de ce jour, à la petite station desservant Conestel, une femme descendit du train qui s'arrêtait là vers dix heures du matin – une femme grande, mince, enveloppée d'une mante noire, coiffée d'un petit chapeau de paille grise, auquel s'enroulait un voile épais, qui laissait à peine distinguer de beaux traits, un teint très blanc, des yeux vifs...

On percevait des cheveux châtain clair, en gros bandeaux couvrant les tempes, en torsade nouée sur la nuque.

L'étrangère tenait à la main un sac de toile cachou, et un parapluie qu'elle ouvrit, une fois hors de la gare, car il tombait une pluie fine.

Sans demander aucun renseignement, elle s'engagea sur la route, d'un pas alerte... Puis, elle prit un sentier qui, à travers champs et landes, menait directement vers la mer.

À gauche, dans le jour brumeux, se profilait, sombre et altière, la vieille tour de Runesto, entre des frondaisons d'arbres séculaires.

L'inconnue s'arrêta un moment pour la regarder.

Une flamme luisait dans son regard, derrière le voile.

Elle dit entre ses dents, avec un accent de farouche menace :

— Vous n'en avez pas encore fini avec ceux qui vous haïssent !... Oui, oui, nous troublerons votre bonheur, ne craignez rien !

Et elle se mit en marche, dans le sentier bordé de haies d'aubépine.

Au bout de dix minutes, Ker-Even apparut, noir et lugubre, dans ce jour gris... Sur la mer, une brume s'étendait, voilant tout l'horizon.

C'était vers la vieille maison que se dirigeait l'étrangère.

Elle s'engagea sur le promontoire, non sans avoir jeté autour d'elle un rapide coup d'œil, comme pour bien s'assurer que les alentours

étaient déserts... Du même pas, sans hâte, elle gagna le logis, dont la porte s'ouvrit avant qu'elle eût frappé, comme si on la guettait, et se referma aussitôt son entrée.

Helmer se tenait dans le vestibule sombre.

Il s'empara du sac de l'étrangère, en s'écriant :

– Oh ! madame la comtesse !... faire ce trajet à pied !

– Ce n'est rien, cher monsieur Helmer. Ce sac n'est pas très lourd... Et il était plus prudent de ne pas prendre de voiture, pour ne pas attirer l'attention sur moi. Car, officiellement, la comtesse de Ronchay est depuis hier retenue chez elle, par une crise de rhumatismes, qui la prive de se rendre, comme chaque jour, à son hôpital.

Helmer sourit.

– Oui, je comprends... Et vous avez pu partir sans être remarquée ?

– De nuit, oui. J'ai pris hier soir le train au quai d'Orsay... Puis, vous le voyez, je suis assez bien camouflée. Les gens ici ne reconnaîtraient pas Elsa aux cheveux bleus !...

Elle eut un petit rire bref, puis ajouta :

– Je ne me soucierais pas, néanmoins, d’être rencontrée par M. de Penvalas, parce que, lui, est observateur perspicace. Eh bien ! ils sont ici, les amoureux ?

Sa voix tremblait, en prononçant ces mots.

– Oui, comme je vous l’ai écrit... La jeune fille n’est pas remise encore...

« Mais entrez donc, madame !... Nous allons causer plus à l’aise...

Et, tout en ouvrant la porte du salon, devant l’arrivante, il ajouta :

– Je vous ai fait préparer une chambre, comme vous me l’avez demandé... Il faudra que vous excusiez le manque de confort... Pour des hommes, nous nous trouvons bien installés, mais...

La jeune femme l’interrompt :

– Cela n’a pas d’importance. Je ne passerai d’ailleurs qu’une nuit ici... Il est vrai que, dans quelque temps, je reviendrai peut-être... Mais, je le répète, cette question d’installation n’a aucune

importance.

Elle entra dans le salon, y jeta un coup d'œil et demanda :

– M. Spützwacher va bien ?

– Très bien. Il est occupé en bas... Car on nous a annoncé pour cette nuit un chargement.

– Cela marche toujours ?

– Parfaitement ! Les Français n'y voient que du feu et se demandent qui peut bien ravitailler nos submersibles.

La comtesse se mit à rire.

– C'est très intéressant !... J'aimerais à vivre ici, figurez-vous, monsieur Helmer, tout au moins pendant quelque temps. Cela m'amuserait, d'aller avec vous piloter les barques chargées qui amènent ces précieux chargements.

– Eh bien ! mais ce ne serait pas chose impossible, madame !... Ce soir, voulez-vous ?... Nous vous prendrons dans le cotre ?

– Je ne dis pas non...

Tout en parlant, M<sup>me</sup> de Ronchay enlevait sa

cape, son voile, son chapeau... Puis, elle dit, en riant :

– Il n’y a rien à craindre, ici ?... Je puis ôter ma perruque ?

– Certes ! Nous sommes entre gens sûrs, madame la comtesse.

Un instant plus tard, les brillants cheveux bleus apparaissaient... Et M<sup>me</sup> de Ronchay, s’asseyant sur le canapé, disait à Helmer, en désignant une place près d’elle :

– Venez ici, que je vous apprenne quelque chose...

– Quoi donc, madame ?

– Eh bien ! que vous allez avoir un hôte.

– Qui cela ?

– Le lieutenant baron de Rechensfeld.

L’autre sursauta :

– Le baron de Rechensfeld ?... Il est en France ?

– Pas encore... Mais il y sera bientôt.

– Comment ?...

– Écoutez... C'est toute une histoire.

« Rechensfeld, comme je vous l'ai écrit, a été grièvement blessé, il y a environ trois mois... On l'a amputé d'une jambe... et, en outre, il est borgne.

– Bigre !... Lui qui était si orgueilleux de sa personne !

– Très fat, oui... Aussi, est-il furieux, comme vous pouvez le penser.

– Je le comprends !

– Donc, le baron, blessé, se trouvait soigné à l'ambulance du château de Vanelles, dans le Nord – ledit château étant celui de mon mari, et maintenant le mien, puisque cet excellent Maurice avait fait sans difficulté un testament en ma faveur. Vanelles était occupé par nos compatriotes... Et, là aussi, était venue s'installer M<sup>me</sup> Otto Mülbach avec sa nièce, M<sup>lle</sup> de Valserres, que mon cousin Otto jugeait préférable de conserver sous sa coupe, au lieu de la renvoyer à la famille de son fiancé.

– Ah ! la belle Florita !

Une lueur passa dans les prunelles d'Hilda. La comtesse dit avec un peu d'âpreté dans la voix :

– Oui, la belle Florita, dont Rechensfeld était fou... Mais elle le dédaignait, se montrait avec lui de la dernière insolence... Et voilà, qu'à cette même ambulance, on apporta un jour le capitaine de Penvalas, fait prisonnier...

– Ah ! par exemple !

– Florita, qui s'occupait un peu des blessés, se trouva en rapport avec son fiancé, put combiner avec lui un plan de fuite, de concert avec un Polonais, traître à sa patrie allemande... Bref, passant sur différentes péripéties, sur la scène qui eut lieu entre le baron et M. de Penvalas, et à la suite de laquelle le Français fut condamné à être fusillé, le lendemain, je vous dirai que Florita et son fiancé réussirent à s'évader, pendant la nuit, avec la complicité du Polonais.

« En dépit des ordres donnés, des recherches effectuées, on ne put les découvrir... Et, par vous, je sus un peu après qu'ils avaient réussi à gagner

la France, qu'ils étaient sauvés.

– Oui, je l'ai appris très vite, car la nouvelle a couru aussitôt tout le pays... Et j'ai pensé qu'elle vous intéresserait...

– Je crois bien !... Vous ne vous doutez pas même à quel point !

Hilda se tut un moment, les lèvres un peu crispées.

Puis, elle reprit :

– Vous imaginez la fureur de son oncle et du baron, quand ils virent envolés ces précieux oiseaux !... Dès qu'Otto Mülbach sut qu'il était impossible de les reprendre, il me fit avertir, par son agent de Genève... Car, outre le désagrément de voir échapper sa nièce, qu'il comptait donner en mariage au baron de Rechensfeld, il avait – il a toujours d'autres inquiétudes au sujet de cette évvasion.

– Lesquelles donc ?

– Eh bien ! Florita a pu voir et entendre certaines choses pendant son séjour, là-bas, quelle qu'ait été la prudence de Mülbach à ce

sujet... Puis, dans les derniers temps, il n'était pas absolument sûr de sa femme...

– Ah ! ah !... C'est fort ennuyeux, en effet !

– N'est-ce pas ? Elle a pu faire à M<sup>lle</sup> de Valserres quelque confidence... Voyez donc, qu'elle lui ait appris, par exemple, ce qui se passe à Ker-Even ?

Helmer bondit.

– Ah ! non !... pas de ça !

– Ce n'est qu'une simple supposition... Elle a pu également lui révéler mon rôle, celui de son mari, de son beau-frère, que sais-je ? Il faut espérer qu'il n'en est rien... Mais la sagesse veut qu'on se méfie... qu'on se prépare...

– Vous avez raison... Cependant, il est une chose rassurante, pour le moment. Il paraît qu'à la suite de sa blessure, la jeune fille a complètement perdu la mémoire et ne saurait dire un mot de ce qui s'est passé là-bas.

– Très bien !... Mais si elle a su quelque chose, elle a pu en faire part à son fiancé, avant que survînt cette amnésie.

– En effet !

– Vous voyez donc qu'il faut être sur nos gardes... et prévenir l'ennemi.

– Prévenir ?... Comment ?

– Je vous l'expliquerai tout à l'heure.

« Dites-moi, avez-vous rencontré déjà M. de Penvalas ?

– Oui, précisément hier.

– Comment a-t-il été pour vous ?

– Mais très bien, comme toujours... aimable, à sa manière un peu réservée, un peu fière... D'ailleurs, nous n'avons échangé que quelques mots. Sapristi, quel beau garçon ! C'est un échantillon de Français qui fait honneur à la race, celui-là !... Et ce n'est pas son bras de moins qui l'empêchera de faire toutes les conquêtes qu'il voudra. M<sup>lle</sup> de Valserres doit en être folle, de ce fiancé-là !

Le visage de la comtesse se contracta.

Pendant un moment, les cils blonds s'abaissèrent, voilant un peu le regard... Puis,

Hilda demanda :

– Vous n’avez rien remarqué dans son attitude, à votre égard ?... Son amabilité vous a paru naturelle ?

– Très naturelle.

– Bien... J’espère qu’il n’y a rien à craindre pour le secret de Ker-Even... Mais quand vous le reverrez, tâchez donc de lui parler habilement de Mülbach, de moi... Je voudrais savoir s’il a quelque soupçon, à notre sujet...

– Je le ferai, madame.

« Mais vous me disiez tout à l’heure que le baron de Rechensfeld allait devenir l’hôte de Ker-Even.

– Oui... pour une œuvre de vengeance !

Helmer répéta, d’un ton de surprise :

– Pour une œuvre de vengeance ?

Un sourire mauvais entrouvrait les lèvres de M<sup>me</sup> de Ronchay :

– Eh ! oui !... Ce pauvre baron en veut à Florita, comme vous pouvez le penser...

– En effet, c'est assez compréhensible.

– Il veut les frapper dans leur bonheur... lui-même, en choisissant son heure. Pour cela, il fallait qu'il vînt ici, où, vraisemblablement, séjourneront assez longtemps les amoureux – d'autant plus qu'il est probable que le marquis aura un congé de réforme, étant donnée sa mutilation. Donc, Rechensfeld a fait agir les puissantes influences qu'il possède, et il a obtenu d'être embarqué sur un des sous-marins qui passeront dans l'Atlantique – lequel sous-marin le laissera ici, en venant s'y approvisionner.

– Oh ! oh ! c'est en effet une faveur !... On ne peut donc rien lui refuser, à M. de Rechensfeld ?

– Pas grand-chose, comme vous voyez ! Il détient sans doute quelque important secret...

La jeune femme rêva un moment... Puis, elle se leva d'un mouvement souple.

– Nous reparlerons de cela, monsieur Helmer... Je voulais seulement vous prévenir de tenir prêt un appartement pour le baron, qui, sans doute, arrivera dans le courant du mois prochain.

« Vous aurez là une recrue qui ne sera pas à dédaigner. Il est intelligent, Rechensfeld, il vous donnera peut-être de bonnes idées. Maintenant, voulez-vous me montrer ma chambre ?... Je vais me reposer un moment avant de déjeuner.

Ils sortirent du salon... Comme ils atteignaient l'extrémité du vestibule, la porte de la pièce que l'on appelait « la chambre d'Even » s'ouvrit, livrant passage à Spützwacher, suivi de ses danois.

Il dit sans surprise, en s'inclinant :

– Ah ! madame de Ronchay !... Tous mes hommages, madame la comtesse.

Elle lui tendit la main.

– Eh bien ! cela va toujours dans les souterrains ?

– Très bien ! Tout marche à merveille.

– Tant mieux !... Avez-vous enfin reconnu toutes les galeries ?

– Non, pas encore !... C'est un vrai dédale, là-dedans ! Ah ! ils en avaient fait un travail, sous terre, ces hommes d'autrefois !... Les non-initiés

qui auraient osé s'aventurer là auraient eu tôt fait de s'y égarer à jamais ! Ce labyrinthe s'étend certainement à une très grande distance, sous les terres, et il n'y a rien d'impossible à ce qu'une issue existe à Runesto.

– Le marquis de Penvalas ne l'a jamais nié.

Helmer déclara :

– En effet. Mais je crois qu'il sera difficile de lui soutirer ce secret... Quant à moi, je suis persuadé qu'elle se trouve dans la crypte de la chapelle. C'est le lieu le plus ancien du château, antérieur à la vieille tour et à la chapelle même.

Hilda eut un geste approuvateur.

– C'est très vraisemblable. Ah ! ce qu'il nous faudrait, c'est le plan de ces souterrains... M. de Penvalas le possède, peut-être...

Spützwacher secoua la tête.

– Oui, cela nous serait utile... Mais enfin, tels quels, ils nous servent bien, madame ! Vous verrez ce que nous en avons fait !... Et il y a de la place encore ! Notre empereur peut y faire mettre des tonnes d'explosifs... de quoi faire sauter toute

cette côte de Bretagne.

Et il rit bruyamment.

Mais M<sup>me</sup> de Ronchay resta sérieuse.

Elle dit, après un court silence :

– Tout cela est fort bien... pourvu que le châtelain de Runesto n'ait jamais le moindre soupçon à l'égard des habitants de Ker-Even. Car, s'il possède un plan des souterrains, il lui serait peut-être facile de venir faire l'indiscret, dans l'ancien domaine de son farouche ancêtre.

– Ah ! mais non, pas de ça ! D'ailleurs, il aurait un fameux ouvrage à faire, avant d'y arriver, car probablement les galeries doivent être obstruées, de ce côté-là, comme toutes celles qui se trouvent à cette distance sous les terres, là où le sol n'est pas du pur granit, comme ici. Et puis, des soupçons, à quel propos en aurait-il ? Voilà bien longtemps que nous faisons tranquillement nos petites affaires, sans éveiller l'attention de personne.

– Il suffit parfois de peu de chose !... M. Helmer vous dira sur quoi je fonde mes

craintes à ce sujet.

« À tout à l'heure, messieurs !... Je déjeunerai avec vous, et nous causerons encore de tout cela.

Elle ouvrit la porte qu'Helmer lui avait désignée comme étant celle de la chambre préparée pour elle, et entra dans la grande pièce sombre, tendue de reps marron fané, meublée de vieux chêne presque noir. Une fenêtre étroite, garnie de barreaux de fer, lui mesurait l'air et le jour... Hilda la reconnaissait bien pour y être venue deux ou trois fois, jadis, quand cette chambre était celle d'Inès de Valserres.

Le souvenir de la jeune femme si tragiquement disparue n'émut pas un instant M<sup>me</sup> de Ronchay. Celle-ci avait d'autres soucis en tête... Et quand elle fut étendue sur la chaise longue d'Inès, elle se plongea en des réflexions qui devaient être fort absorbantes, à en juger par le pli profond barrant son front, et l'expression soucieuse du regard, sous les paupières mi-baissées.

### III

Alain de Penvalas, désireux que son mariage fût célébré le plus tôt possible, s'occupait activement de toutes les démarches nécessaires. Celles-ci se trouvaient un peu compliquées par le fait que la tutelle était entre les mains d'Otto Mülbach, sujet allemand. Mais l'émancipation ayant été demandée par le conseil de famille, tout s'arrangea relativement assez vite, grâce à des influences que put faire agir M. de Penvalas, et le mariage fut fixé au début du mois d'août.

Florita se remettait promptement. Le bonheur, mieux que tout, contribuait à lui rendre les forces perdues. Sa blessure se cicatrisait, ses cheveux repoussaient, formant sur sa tête charmante des boucles que baisait amoureusement Alain.

— Tu n'as jamais été plus jolie, ma fleurette, déclarait-il.

De fait, tous ceux qui venaient à Runesto pour

rendre visite aux châtelains restaient sous le charme de cette beauté délicieuse, de cette grâce toute simple, et très aristocratique, de cette ardente et pure lumière qui éclairait les admirables prunelles veloutées.

Mais la mémoire de la jeune fille demeurait toujours comme voilée... Très vite, toutefois, ce qui avait trait au passé antérieur à la guerre lui revenait à l'esprit, dès qu'Alain lui rappelait tel ou tel fait.

Le jeune homme attendait qu'elle fût complètement remise, pour réveiller son souvenir au sujet de ce qui s'était passé à Vanelles, pour lui demander de compléter certaines confidences hâtivement glissées à l'oreille – telle, par exemple, celle qui avait trait à Elsa.

Pendant, à la réflexion, il changea d'avis sur ce dernier point, étant donné la gravité du fait – car la présence de cette femme, parmi les blessés français, représentait un grand danger... sans parler de tout le mal qu'elle pouvait faire par ailleurs.

Donc, un après-midi, tandis qu'il causait avec

sa fiancée, dans le jardin de Runesto, il amena doucement la conversation sur l'ancienne pupille de la marquise.

D'abord, il parla de Maurice, de ses derniers moments, qui avaient été meilleurs que sa vie...

– Le pauvre garçon a, paraît-il, prononcé mon nom... Puis il a dit : « Ah ! qu'il avait raison ! »

– Il pensait, probablement, à ce que tu lui avais annoncé, au sujet de son mariage ?

– Oui... Déjà, il avait pu s'apercevoir de ce que valait cette femme.

« Et peut-être même était-elle encore pire qu'il ne le croyait.

– Comment cela ?

– Ne m'as-tu pas dit qu'elle était, non pas une Suisse, mais une Allemande, et qu'elle ne s'appelait pas réellement Elsa Hoffel ?

La physionomie de Florita exprima une surprise mêlée de perplexité.

– Je t'ai dit cela ?

– Oui, à Vanelles.

– À Vanelles ?

Visiblement, elle cherchait au fond de sa mémoire.

– Vanelles, le château de Maurice, où tu habitais avec ta tante Pépita... On m'a apporté là, blessé, tu sais bien ?... et tu venais me voir...

Elle eut un vif mouvement, une exclamation...

– Oh ! oui... je me souviens !... Tu étais là avec d'autres blessés français... Puis, un jour, cet homme est entré...

Elle frissonna, avec un effroi dans le regard.

– ... Comment donc s'appelle-t-il ?

– Le baron de Rechensfeld... Mais ne pense pas à lui, chérie. Maintenant, tu es délivrée de ce misérable, ainsi que d'Otto Mülbach.

« Toutefois, si cela ne te fatigue pas, tâche de te souvenir de ce que tu m'as dit, au sujet d'Elsa ?

Elle chercha un moment, puis secoua la tête.

– Je ne trouve rien !... Mais tu sais, ami, cela peut me venir tout d'un coup.

De fait, à mesure que sa santé se rétablissait, qu'elle reprenait la vie normale, elle avait de subits retours de mémoire, assez rares encore, d'ailleurs, parfois très fugitifs.

— Un véritable éclair, se disait-elle. Et puis, c'est de nouveau l'obscurité.

Mais il y avait là d'excellents présages d'une guérison complète, que tous les médecins consultés s'accordaient à pronostiquer, qui pouvait se produire dans quelques mois, peu à peu, ou bien brusquement, un beau jour, sous quelque mystérieuse influence.

Cet après-midi-là, Alain ne poussa pas plus loin ses investigations, dans la crainte de fatiguer la jeune fille. Il attendrait une autre occasion de lui reparler d'Elsa.

Dans l'après-midi du lendemain, M. Barwell se présenta au château, venant demander des nouvelles de M<sup>lle</sup> de Valserres, « sa jeune propriétaire », comme il se plaisait à l'appeler.

Jusqu'alors, il en avait fait prendre plus d'une fois par un de ses domestiques. Mais aujourd'hui,

lui-même venait, désireux, disait-il, de présenter en même temps ses hommages à M<sup>me</sup> de Penvalas.

La marquise le reçut aimablement, causa un moment avec lui... Puis Alain survint, retint le visiteur qui allait partir. Les deux hommes, tout en fumant, parlèrent de la guerre. L'Anglais se montrait fort patriote, et témoignait d'un vif enthousiasme pour l'armée française.

– D'admirables soldats !... des chefs incomparables ! Et, maintenant, un armement supérieur ! Que ne peut-on faire avec cela ! Mais il est bien dommage – et de ce reproche, mon pays peut avoir sa part – il est bien dommage que la France ne se défende pas mieux à l'intérieur contre les espions allemands !

– C'est en effet une coupable négligence, dont on connaîtra plus tard les effets désastreux.

L'Anglais tira une bouffée de son cigare... Puis il demanda :

– Vous avez dû passer de durs moments, M<sup>lle</sup> de Valserres et vous ?

– Très durs, en effet. Ma fiancée a été d'un courage héroïque.

– On dit que son oncle la tenait prisonnière ?

– C'est exact. M. Mülbach était un pangermaniste farouche, en même temps qu'un des pires hypocrites que la terre ait portés. Il était encore autre chose...

Ici le jeune homme s'interrompt, n'ayant pas le désir de faire connaître à cet étranger que l'oncle de sa future femme avait été un des meilleurs agents de l'espionnage allemand.

M. Barwell hocha la tête.

– Et tout cela a dû être fort désagréable pour la pauvre jeune fille ?... Heureusement, elle avait sa tante...

– M<sup>me</sup> Mülbach obéissait aveuglément à l'influence de son mari. Dans ses derniers jours, seulement, ses yeux se sont ouverts, et elle a pu mettre en garde sa nièce contre cet homme.

– Ah ! ah ! vraiment ?

Les yeux de l'Anglais clignotaient, tout à coup.

Puis il ajouta, avec un rire discret :

– Je crois que si M. Mülbach l'avait su, il n'aurait pas été enchanté... surtout si les révélations de sa femme avaient trait à quelque chose de sérieux...

Alain eut un geste évasif. Il ne lui convenait pas de s'étendre sur ce sujet... Et l'Anglais, toujours discret, n'insista pas.

Un peu après, Florita apparut sur la terrasse où fumaient les deux hommes. Elle échangea quelques mots avec M. Barwell, lui demanda s'il se plaisait toujours à Ker-Even...

– Toujours, mademoiselle !... Et ma femme encore plus que moi !

– Comment va-t-elle ?

Il soupira.

– Pas bien... pas bien du tout, au point de vue mental !... Et les événements terribles par lesquels nous passons ne sont pas pour la remettre !

– Non, hélas !... Elle sort toujours ?

– De temps à autre, oui... Et c'est certainement à Ker-Even qu'elle se porte mieux. Aussi a-t-elle refusé, cet hiver, de le quitter.

– Vous avez dû subir des temps affreux, là-bas ?

– Je crois bien !... Mais nous sommes aguerris. Et ma femme se trouve là comme dans son élément.

– C'est très curieux !

Là-dessus, M. Barwell prit congé de ses hôtes... Alain le reconduisit jusqu'à la cour. Chemin faisant, l'Anglais laissa voir la surprise admirative que lui avait causée M<sup>lle</sup> de Valsерres.

– Je ne l'avais pas vue depuis deux ans... C'est une merveille de beauté !

Alain sourit, tandis qu'une lueur ardente passait dans son regard.

– Oui, elle est admirablement belle... et, ce qui vaut mieux encore, elle a toutes les vertus féminines, y compris la plus délicate bonté.

– Cela se voit sur sa physionomie... Vraiment, monsieur, je ne puis que vous renouveler mes

plus vives félicitations !

Comme, en ce moment, les deux hommes passaient au pied de la vieille tour, l'Anglais s'arrêta pour la considérer.

– Elle exerce décidément sur moi une singulière attraction !... Comme le dit quelquefois ma femme, je suis toqué de ces restes du passé !

– Il faudra revenir la voir, si elle vous intéresse tant.

– Avec plaisir !

– Eh bien ! à l'un de ces jours !

Ils se serrèrent la main... Puis M. Barwell fit un mouvement pour s'éloigner. Mais, se ravisant, il demanda :

– Et votre pauvre cousin, M. de Ronchay ?... J'ai appris sa mort, il y a peu de temps...

– Oui, il a été tué dans les Vosges, en novembre dernier... Pauvre garçon !... J'en ai éprouvé une grande peine, car nous avons été élevés ensemble. À cause de son mariage avec cette demoiselle Hoffel, nous ne nous voyions plus... Il s'était laissé prendre par cette intrigante,

une habile hypocrite s'il en fut.

– Oui, c'est ce que j'ai entendu dire... Je ne m'en serais pas douté... Elle paraissait très bien, de toute façon...

Alain eut un ironique sourire.

– Je n'ai jamais eu cette opinion sur elle, car elle m'a toujours inspiré une certaine défiance, que les faits sont venus justifier... Et j'en suis à me demander même si sa nationalité est bien réelle.

– Oh ! par exemple !... Qui vous fait penser ?...

– Un mot dit par ma fiancée... Malheureusement, celle-ci n'a pas retrouvé toute sa mémoire, et n'a pu encore me donner de détails à ce sujet. Mais j'espère arriver bientôt à être fixé sur ce point, très important, car ce serait un devoir de dévoiler cette femme, qui exerce les fonctions d'infirmière dans un hôpital organisé par elle. Sous ce couvert, il lui serait facile de faire beaucoup de mal.

– En effet !... En effet ! Mais je veux croire

que vos soupçons ne sont pas fondés...

– Moi aussi, je veux l'espérer... De toute façon, ce me serait fort désagréable, cette femme portant le nom de mon cousin.

Cette fois, M. Barwell prit définitivement congé du jeune châtelain... Et, d'un pas un peu hâtif, le pseudo-Anglais s'en fut vers Ker-Even.

Il entra dans le salon, dont les deux fenêtres étroites, grillées, laissaient entrer l'air tiède de cet après-midi printanier, qui déjà sentait l'été proche.

Près d'une table, un homme était assis dans un fauteuil profond, recouvert de tapisserie fanée.

Il tenait ses jambes étendues – et l'une de celles-ci était une jambe de bois.

Un bandeau de soie noire lui cachait l'œil droit... L'autre, bleu et froid, se tourna vers l'arrivant, tandis qu'une voix brève demandait :

– Eh bien ! Helmer, vous êtes content de votre visite ?

– Content... oui, en un sens, monsieur le baron.

– Comment cela ?

– J’ai appris des choses ennuyeuses... mais nécessaires à connaître.

– Ah ! ah ! Lesquelles donc ?

Helmer enleva son chapeau, sortit un mouchoir pour éponger son front moite, et s’assit près du baron.

– Voilà... J’ai compris que M. de Penvalas avait de forts soupçons au sujet du rôle joué en France, avant la guerre, par Otto Mülbach.

– Cela ne m’étonne pas. M<sup>lle</sup> de Valserres, qui est fort intelligente, n’a pas été sans deviner quelque chose de la vérité... surtout que Mülbach, la croyant définitivement sous sa coupe, ne se gênait plus pour paraître ce qu’il était : un fougueux pangermaniste.

« Mais enfin, cela n’a qu’une importance minime. Mülbach, là-bas, est en sûreté, sa fortune est à l’étranger... Son frère, il est vrai, peut en avoir quelques désagréments... Mais, bah ! les Français oublient si vite ! Parions qu’après la guerre, cet excellent Otto s’installera de nouveau

à Paris, et y sera aussi bien vu qu'auparavant !

– Je ne dis pas non !... Et il y fera encore de bonne besogne.

« Mais il y a autre chose... M<sup>lle</sup> de Valserres a paraît-il, donné des doutes à son fiancé, au sujet de la véritable nationalité de M<sup>me</sup> de Ronchay.

Rechensfeld fronça le sourcil.

– Ennuyeux, ça... évidemment.

« Mais enfin, ils n'ont pas de preuves... ils ne peuvent pas en avoir, puisque tous les papiers de Walther Hoffel étaient en règle.

– Sur ce point peut-être... mais M<sup>lle</sup> de Valserres pourrait apporter de désagréables précisions, sur certains sujets.

« Par exemple, si elle sait qui avait si bien préparé les caves du château de Vanelles, pour approvisionner au passage les troupes allemandes en marche sur Paris. Cela ne doit pas être ignoré, dans la contrée... et il suffit que la jeune personne ait parlé à quelqu'un du pays...

Friedrich de Rechensfeld laissa échapper un juron.

– C’est vrai, elle peut le savoir !

– Pour le moment, d’après ce que j’ai compris, sa mémoire est en défaut, sur ce point-là comme sur d’autres... M. de Penvalas n’a que de vagues soupçons... Mais il se pourrait que le voile s’écartât subitement... que la jeune fille se souvînt de tout...

Le baron étendit les bras, et laissa retomber son poing sur la table, qui craqua.

– Ce serait du joli !... surtout si, comme le craint M<sup>me</sup> de Ronchay, M<sup>me</sup> Mülbach avait fait des confidences à sa nièce.

– Oui, elle m’a laissé voir ses inquiétudes à ce sujet... Pour le moment, M. de Penvalas n’a certainement aucune défiance à mon égard. Il se montre parfaitement cordial pour moi, très naturel... Mais si M<sup>lle</sup> de Valserres connaît, par hasard, quelque chose de la vérité... si, un beau jour, la mémoire lui revient... Ce serait terrible pour nous !... terrible !... Comment prévenir une telle catastrophe ? Voyez-vous un moyen, monsieur le baron ? M<sup>me</sup> de Ronchay m’a dit, quand elle est venue : « M. de Rechensfeld saura

bien, lui, vous délivrer de ce danger ! »

Le baron eut un rictus qui lui donna, tout aussitôt, une physionomie diabolique.

— Eh ! je ne demande que cela !... parce que, en même temps, je pourrai satisfaire ma vengeance.

« Vous ne pensez pas, Helmer, que je sois venu ici pour rien ?... pour le simple plaisir d'une villégiature sur la côte bretonne ?... C'est dans un but bien précis que je n'ai pas même attendu le temps déclaré nécessaire par le médecin, que j'ai affronté les périls de cette traversée en sous-marin, que je me cache dans ce lugubre logis...

« C'est dans le même but encore que je vous ai demandé de faire poursuivre les travaux de déblaiement dans ces souterrains... Je veux... vous entendez, Helmer, je veux que nous puissions arriver sous Runesto... et qu'un jour, des explosifs bien disposés fassent sauter, dispersent aux quatre vents le château, ses habitants... et en particulier ceux que je hais de toute mon âme : le marquis de Penvalas et sa fiancée.

Il se redressait, les traits crispés, une flamme terrible dans le regard.

Helmer sursauta.

– Mais... monsieur le baron... vous n'y pensez pas !... C'est impossible !... Après cela, notre secret serait aussitôt découvert, car, naturellement, on ferait des recherches pour connaître la cause.

– Vous ai-je dit que je ferais ce coup-là maintenant ? Non, j'attendrai... jusqu'à la fin de la guerre s'il le faut. Pourvu que j'aie mon heure, je serai patient. Mais je veux être ici, pour guetter le moment... Et vous, Helmer, il faut que vous soyez sur vos gardes, au cas où le châtelain de Runesto aurait idée de quelque chose... Il est bien dommage que vous n'ayez pu faire entrer dans la domesticité du château quelqu'un à votre dévotion.

– Impossible ! Il n'y a là comme serviteurs que des gens du pays, dévoués de père en fils aux Penvalas.

« Ah ! c'est maintenant qu'une Elsa Hoffel

nous rendrait là un fameux service !

– Oui... Mais enfin, il faut nous contenter de ce que nous avons. Donc, surveillance aussi active que possible, de ce côté...

« Voyez à rencontrer souvent le marquis pour remarquer s'il se produit quelque changement dans son attitude, à votre égard. Dites à Léonhard et à Mina de faire parler, si possible, les serviteurs du château. Puis préparons tout, sans tramer, là-dessous.

De l'index, Rechensfeld désignait le sol.

– ... Il faut trouver cette autre sortie des souterrains, il faut atteindre Runesto. Parce que, Helmer, dès l'instant où nous saurions que l'on a des soupçons sur ce qui se passe à Ker-Even... eh bien ! mon cher, Runesto et ceux qui l'habitent auraient vécu !

Helmer approuva de la tête.

– Comme cela, oui... Et nous détruirions ensuite toute notre base de ravitaillement.

– Il le faudrait bien, puisque, de toute manière, elle nous deviendrait inutilisable. Mais j'espère

que nous n'aurons pas besoin d'en arriver là... que M<sup>lle</sup> de Valserres ne sait rien, à ce sujet. Ker-Even servira encore à nos submersibles, jusqu'à la fin des hostilités... Quant à moi, j'attendrai un peu plus ma vengeance... mais je l'aurai, cette fois... oui, de façon ou d'autre !

Et la lueur diabolique brilla de nouveau dans sa prunelle.

Helmer murmura :

– Je comprends !... je comprends que l'on ne puisse pardonner au rival qui vous enlève une femme comme celle-là !... Car j'ai été positivement ébloui par la beauté de cette jeune fille !... On ne peut, vraiment, rêver rien de plus séduisant qu'elle !

Rechensfeld crispa les lèvres... Il se leva brusquement, saisit la canne placée à portée de sa main et fit quelques pas à travers le salon...

Puis il revint à Helmer, qui le considérait d'un air songeur.

– Je vais écrire à M<sup>me</sup> de Ronchay, pour la prévenir de se bien tenir sur ses gardes, et d'être

prête à filer, au cas où M<sup>lle</sup> de Valserrès ferait des révélations compromettantes.

– C'est, en effet, prudent.

« Allons, je vous laisse maintenant, monsieur le baron... Avez-vous bien tout ce qu'il vous faut ?

– Mais oui, merci... Il ne me manque que la faculté d'aller et venir à ma guise. Cependant je ne puis, tel que je suis maintenant, user du même stratagème que Spützwacher... Ainsi donc, il me faut attendre à la nuit pour prendre l'air et faire un tour au-dehors ?

– Oui, c'est indispensable, monsieur le baron... Mais, des promenades en mer ne vous diraient-elles rien ?... Nous pourrions en faire, parfois.

– Excellente idée ! Oui, Helmer, nous verrons cela... On n'y trouvera rien de suspect, puisque vous en avez l'habitude, m'avez-vous dit ?

– Certainement. Dès le début de mon séjour ici, j'ai entrepris de ces promenades nocturnes, en prenant pour pilote ce vieux marin dont je vous ai parlé. Puis, quand j'ai connu les passes aussi bien

que lui, je me suis passé de sa compagnie, et j'ai emmené ma femme, dont la neurasthénie se trouvait très bien de ces petites excursions.

Il se mit à rire, et Rechensfeld lui fit écho.

Helmer ajouta :

– Vous voyez donc, monsieur le baron, qu'il n'y avait pas lieu de se défier de ces paisibles promeneurs quand, à certains jours, ils allaient au-devant des barques chargées détachées des vaisseaux allemands pour les guider vers Ker-Even !

– En effet ! Tout était bien préparé... On rend d'ailleurs, en haut lieu, pleine justice à l'œuvre que vous accomplissez ici, Spützwacher et vous. Je le sais de source sûre, et vous serez un jour impérialement récompensés, tous deux.

Helmer se redressa, avec une expression d'orgueil sur la physionomie.

Le baron poursuivit, tout en frappant de petits coups avec sa canne sur le tapis :

– C'est pourquoi il faut tout faire pour éviter que soit compromise une œuvre pareille, fruit du

patient labeur de tant d'années. Nous en causerons encore... Peut-être trouverons-nous une bonne solution...

« À tout à l'heure, Helmer !

Et M. le baron de Rechensfeld se laissa retomber dans son fauteuil.

## IV

Contrairement à ce que pensait M<sup>me</sup> de Ronchay, Alain ne songeait aucunement à demander sa mise à la réforme.

Un officier manchot pouvait encore, disait-il, servir à quelque chose... Et Florita, courageusement, l'approuvait.

Aussi voulait-il profiter de son long congé de convalescence pour se marier, pour demeurer ensuite un peu de temps à Runesto, avec Florita, avant qu'on l'envoyât il ne savait où.

La jeune fille allait de mieux en mieux. Maintenant, elle commençait de sortir à pied, avec Alain et Armelle, ou bien seule avec son fiancé. Ils se promenaient dans la campagne, salués avec respect, disant à chacun le mot qu'il fallait, s'informant des misères physiques ou morales, pour les soulager.

On accourait au seuil des chaumières pour voir passer le bel officier mutilé, le jeune châtelain dont chacun était si fier dans le pays, et la future marquise, délicieusement jolie sous la grande capeline blanche qui cachait ses cheveux un peu courts encore.

Florita caressait les enfants, réconfortait les mères... Elle savait par elle-même ce que c'était de souffrir, de trembler pour un être cher !

D'autres fois, les fiancés s'en allaient le long de la côte... La mer, « leur amie d'enfance », comme ils l'appelaient, s'étendait sous leurs yeux, et ils en admiraient longuement la beauté changeante, toujours nouvelle pour ceux qui savent la comprendre.

Souvent, au cours de ces promenades, le regard de Florita s'arrêtait sur Ker-Even, que l'on voyait fréquemment aux détours de la côte.

Ce point semblait exercer sur la jeune fille une sorte d'attraction... Alain l'attribuait au souvenir de sa mère, que Florita, plus d'une fois, naguère, avait évoqué en regardant le sombre logis.

Un jour, tandis qu'elle le considérait ainsi, M. de Penvalas l'entendit murmurer :

– Ker-Even... Qu'est-ce donc ?... Il y a quelque chose.

Son front se plissait, comme sous l'effort d'une pensée rebelle.

Alain mit son bras autour des épaules de la jeune fille, et se pencha vers elle.

– Qu'y a-t-il, chérie ?

– Je ne sais... Il me semble que... C'est très vague... Mais il me semble qu'il y a quelque chose à Ker-Even.

– Comment, quelque chose ?

– Oui... Je ne peux pas me souvenir...

Elle passa la main sur son front.

Alain dit, avec une tendre autorité :

– Allons, ne te fatigue pas !... Tu trouveras plus tard ce que tu voulais me dire.

Et il mit un long baiser sur les paupières palpitantes.

Florita sourit, en murmurant :

– Oui, mon Alain.

Mais, un peu après, le jeune homme surprit encore son regard fixé sur Ker-Even.

Il songea :

« Elle pense à sa mère... elle cherche à se souvenir... Pauvre Flory ! si elle savait la vérité sur la mort de cette pauvre femme !... Elle croit toujours à un accident, heureusement ! »

M. de Penvalas était allé rendre à M. Barwell sa visite : mais il ne l'avait pas trouvé. Il rencontrait fréquemment l'Anglais, au cours de ses promenades avec Florita. La jeune fille jugeait cet étranger agréable, suffisamment sympathique. Tous trois, parfois, faisaient un assez long trajet, en causant.

Un après-midi, au détour d'un chemin, ils se trouvèrent inopinément en face de Mrs. Barwell, suivie de ses inséparables chiens.

L'Anglaise ne put retenir un mouvement de contrariété, tandis que se contractait légèrement le visage de son mari.

Elle passa, en répondant brièvement au salut d'Alain.

Quant à Florita, elle tressaillit... Et, lorsque l'étrangère fut passée, elle se détourna pour lui jeter un regard, dont l'expression étrange frappa Alain, qui l'avait saisi au passage.

M. Barwell dit, d'un ton mélancolique :

– Quel tourment pour moi, de voir ma pauvre femme toujours seule, dans ses promenades !... Mais, impossible de lui faire accepter ma compagnie, ni celle de la servante !

Les beaux yeux veloutés se tournèrent vers l'Anglais, l'enveloppèrent d'un long regard... du même singulier regard, où il y avait de la défiance, de la perplexité, de l'angoisse...

Alain pensa :

« Voyons, qu'a-t-elle, ma petite Flory ? »

Tous trois revinrent à Runesto... Car, sur l'invitation précédemment faite par le marquis, M. Barwell avait accepté de prendre une tasse de thé, ainsi que de revoir la vieille tour, par la même occasion.

Florita restait silencieuse, ne répondant que par monosyllabes quand on s'adressait à elle... En arrivant au château, Alain, inquiet, lui demanda tout bas :

– Es-tu fatiguée, Flory ?

Elle le rassura d'un mot accompagné d'un sourire :

– Mais non, chéri... Je pense...

Il ne poussa pas plus loin son enquête, à cause de la présence de l'étranger... Mais quand, un peu plus tard, la jeune fille les accompagna dans leur visite à la tour, il fut très intrigué de la voir constamment suivre des yeux M. Barwell.

L'Anglais semblait tout aussi intéressé que la première fois où il avait vu la vieille tour. Il demandait des explications, regardait jusqu'aux plus petits recoins, s'informait si l'on avait jamais exploré les oubliettes...

Alain répondit :

– Non, jamais... En fait d'oubliettes, je crois, d'ailleurs, que ce sont de simples puits, très profonds, creusés en prévision de longs sièges, et

qui se sont desséchés par la suite.

– Vous ne pensez pas qu’elles puissent communiquer avec les souterrains de Ker-Even ?

M. de Penvalas répondit, en homme sûr de son fait :

– Oh ! certainement non !

Après cela, on passa dans la chapelle... M. Barwell demanda, avec un aimable sourire à l’adresse des fiancés :

– Alors, c’est ici que se fera votre mariage ?

Alain répondit affirmativement... Quant à Florita, elle détourna les yeux du regard souriant de l’étranger, et alla s’agenouiller sur un prie-Dieu.

Lorsque M. Barwell eut un moment considéré l’intérieur du vieux sanctuaire, il se tourna vers son hôte.

– Si je n’étais pas trop indiscret en vous demandant de voir la crypte ?... Elle est, m’avez-vous dit, antérieure à la chapelle ?

– Oui, de beaucoup, même. Son origine se

perd dans la nuit des temps.

« Je vous la montrerai volontiers... Mais je vous préviens qu'il y fait froid, par ces jours d'été.

– Oh ! je ne suis pas fragile !... Et j'aimerais à voir ce vestige d'un temps lointain... peut-être contemporain du fameux Even le Roux !

– Très probablement... Eh bien ! descendons... Je vais faire demander de la lumière...

Florita se releva, et s'avança vivement vers les deux hommes.

– Non, Alain, il ne faut pas descendre ! Tu prendrais froid !

Il riposta, en souriant :

– Voyons, Flory, je n'ai pas coutume de faire attention à cela !... Toi, par exemple, je ne veux pas que tu nous suives...

– J'irai, cependant... Je vais chercher un manteau... et j'apporterai en même temps une lanterne.

Elle s'éloigna, vive et légère.

Quand elle revint, Alain avait ouvert la porte de la crypte, et commençait de descendre, précédant son hôte.

Lorsqu'ils furent au bas des marches, que l'humidité rendait un peu glissantes, Alain se détourna pour prendre la lanterne des mains de sa fiancée.

Florita se pencha vers lui, et dit, dans un souffle :

– Prends garde !

Il la regarda, d'un air stupéfait.

Mais la jeune fille détourna les yeux, et fit quelques pas dans l'allée bordée de sépulcres.

Cette crypte était plus vaste que la chapelle. Deux rangées de piliers courts, trapus, la divisaient en trois travées. Le long de celles-ci s'alignaient les tombeaux, lourdes pierres funéraires faites de sombre granit, sur lequel étaient sculptés des croix ou des attributs héraldiques.

À l'extrémité de la travée de droite se voyait une large pierre noire, toute brute, semblable à

celles qui forment les dolmens, sur les landes bretonnes.

D'une épaisseur énorme, elle était posée à même le sol, et ne portait aucun signe apparent.

Alain, qui marchait devant l'Anglais, en promenant la lueur de la lanterne sur les sépulcres, donnait à son hôte quelques explications brèves, au sujet des ancêtres enterrés là... Il se sentait mal à l'aise, inquiet... Qu'avait donc Florita ?... Que signifiaient cet avertissement bizarre et la subite défiance que semblait lui inspirer l'étranger ?

La jeune fille, au lieu de suivre les deux hommes, était passée dans la travée de droite... Et, quand ils arrivèrent près de la pierre noire, ils la trouvèrent là, vision saisissante, toute vêtue de blanc, dans l'ombre funèbre de cette sépulture.

M. Barwell dit, d'un ton de vif intérêt :

– Ah ! cela doit remonter à la période druidique !... N'est-il pas vrai, monsieur ?

– En effet.

– N'est-ce pas ce que l'on appelle « la Tombe

d'Even » ?

Avant qu'Alain eût pu répondre, la voix de Florita s'éleva, calme, nette :

– C'est bien le nom qu'on lui donne dans le pays... Mais, en réalité, jamais personne n'a été enterré là. Cette pierre fut apportée on ne sait trop à quelle époque, et déposée à cet endroit. Un sire de Penvalas, plus curieux que les autres, la fit un jour soulever, et constata qu'il n'existait rien au-dessous, que de la terre. Il n'empêche que la légende a brodé là-dessus, qu'elle a situé à cet endroit la sépulture d'Even le Roux... Or, une autre tradition, tout aussi vraisemblable, assure que ce chef de pirates mourut en mer, au cours d'une de ses expéditions.

– Ah ! vraiment ?

On pouvait discerner une nuance de déception dans l'accent de M. Barwell.

Quant à M. de Penvalas, il avait eu peine à retenir un mouvement de stupéfaction, aux premiers mots de sa cousine. Voyons, que racontait-elle là ?

Mieux que personne, elle savait que cette pierre aux formes barbares recouvrait bien réellement la tombe du sanguinaire ancêtre des Penvalas... Avec son cousin, elle en avait parlé plus d'une fois. Alain, d'ailleurs, ne faisait pas mystère de cette sépulture... Il en était tout autrement du secret qu'elle dérobait, et que, par une tradition jalousement gardée, les Penvalas se transmettaient de père en fils. S'il y avait eu quelques indiscretions, – généralement en faveur d'une femme aimée, – elles n'étaient jamais sorties de la maison, et aujourd'hui encore, nul, en dehors du chef actuel de la famille, ne savait ce que cachait la pierre noire sous laquelle, en des temps lointains, avait été enseveli Even le Roux.

Alain ne voyait donc pas du tout à quel sentiment obéissait Florita, en assurant à l'étranger que cette sépulture de l'ancien écumeur de mer était apocryphe.

Or, tandis qu'elle parlait, il rencontra son regard... Et ces beaux yeux noirs ordonnaient : « Dis comme moi. »

Alors, il feignit, lui aussi, le scepticisme à

l'égard de cette tradition. Il déclara n'avoir trouvé sur ce point que des hypothèses, dans les chroniques de sa maison.

– Et, au fait, ajouta-t-il, rien ne prouve qu'Even lui-même ait réellement existé.

M. Barwell, qui considérait la pierre avec une attention aiguë, hocha la tête.

– Évidemment... évidemment...

« Pourtant, il y a Ker-Even, et les sout...

Il s'interrompit, toussa, comme si quelque chose l'étranglait tout à coup.

– Ker-Even ?... Oui, cela peut prouver qu'une bande de pirates installa son repaire en ce lieu très favorable, autrefois...

« Quant aux souterrains, personne, depuis bien longtemps, n'a été voir s'ils existaient.

Avec un sourire, le jeune homme ajouta :

– À moins que vous n'ayez eu la curiosité de les explorer, monsieur ?

– Non, certes !... Tout d'abord, je ne me le serais pas permis, n'étant que locataire de ce

logis... Ensuite, ces sortes d'explorations présentent des dangers... Depuis ces temps lointains, on ne sait ce qui a pu se produire, là-dedans...

– Oui, il est plus prudent de s'abstenir.

Tout en parlant, M. de Penvalas continuait de regarder sa fiancée.

Elle tenait ses longs cils dorés un peu baissés... Mais, à leur ombre, ses yeux ne quittaient pas la physionomie de l'Anglais.

Alain, de plus en plus intrigué, pensa :

« Vraiment, j'ai hâte de l'interroger, pour savoir ce que signifie cela ! »

M. Barwell, se courbant, promena sa main sur la pierre brute.

– Oui, c'est tout à fait la pierre druidique... Peut-être a-t-elle servi aux sacrifices humains...

Florita eut un léger frisson.

En même temps, elle se rapprochait de la pierre dont sa robe blanche cachait une partie.

M. Barwell continuait, toujours penché vers la

tombe, que son œil vif examinait dans tous les sens :

– Très curieux... très intéressant... Évidemment, si c'est une sépulture, elle est fort ancienne... Moi, à votre place, monsieur, j'aurais voulu me rendre compte.

Le jeune homme leva légèrement les épaules.

– Je ne suis pas si curieux... En admettant qu'un de mes lointains ancêtres ait jamais été enterré là, il n'en reste plus rien depuis longtemps.

« Mais je crois que nous pouvons remonter, maintenant... Cette fraîcheur humide est vraiment fort désagréable.

L'Anglais jeta un dernier regard sur la pierre. Puis il s'effaça, pour laisser passer devant lui la jeune fille.

Florita fit un pas en avant, et s'arrêta.

– Je sens que mon soulier se détache... Passez, passez, monsieur... Va, Alain... Je vous rejoins dans une seconde.

De fait, les deux hommes n'avaient pas atteint

l'extrémité de la travée que déjà M<sup>lle</sup> de Valsерres était près d'eux.

Ils remontèrent, et retrouvèrent la chaleur et le soleil. Au jour, Alain remarqua avec inquiétude que Florita était toute pâle.

Il demanda :

– As-tu froid ?

– Oh ! pas du tout !

Et, comme M. Barwell se trouvait à ce moment un peu en avant, elle ajouta, tout bas :

– C'est autre chose.

Alain, de plus en plus intrigué, ne chercha pas à retenir l'Anglais, quand celui-ci, ayant bu sa tasse de thé, se retira, avec sa discrétion coutumière... Et, en revenant de l'accompagner, le jeune homme alla vite rejoindre Florita.

Elle s'était retirée dans la bibliothèque. Assise sur un divan, elle tenait les mains croisées sur sa jupe de serge blanche, et regardait devant elle, songeusement.

Alain s'assit près d'elle, et mit son bras autour

de ses épaules.

– Voyons, qu’y a-t-il, ma petite aimée ?...  
Quel effet t’a donc produit aujourd’hui  
M. Barwell ?

Florita se redressa, les yeux brillants.

– M. Barwell ?... Ce n’est pas M. Barwell !

– Comment ?... Que veux-tu dire ?

– Je ne sais pas... Écoute, Alain, c’est étrange !... Il y a quelque chose... Oui, on m’a dit quelque chose sur lui... Tout à coup, cela m’est revenu, aujourd’hui... quand nous avons rencontré cet homme déguisé en femme.

– Comment, l’homme déguisé en femme ?

Et, en même temps, le jeune homme songeait avec inquiétude :

« Mais, qu’a-t-elle donc ?... Son cerveau se dérangerait-il ? »

Pourtant, le regard était parfaitement lucide, et la jeune fille répéta avec netteté :

– Oui, l’homme avec ses deux chiens.

Cette fois, un véritable effroi étreignit Alain

au cœur.

En appuyant ses lèvres sur le front de sa fiancée, l'officier dit avec douceur :

– Voyons, ma petite Flory, ce n'était pas un homme ! Tu as bien reconnu Mrs. Barwell ?

– Mrs. Barwell ?...

Florita secouait la tête.

– ... Il n'y a pas de Mrs. Barwell.

« Qui est-ce donc ?... Oh ! quelle chose singulière de ne pas me souvenir ! Il me semble, vois-tu, que j'ai là comme un voile, qui est tout prêt à se soulever... Qui se soulève parfois un peu... trop peu...

Elle s'interrompt, songea un moment, les traits un peu crispés...

Alain, dissimulant son anxiété, baisait les cheveux blonds, le délicieux visage palpitant...

– Ne cherche pas, mon amour ! Tu te fatigues...

– Si, il le faut... C'est une chose très grave... Il faut absolument que je me souvienne, Alain ! As-

tu vu comme il regardait tout, cet homme ?

– Mais, c'est très naturel ! Ces vestiges du passé l'intéressent beaucoup.

– Ce n'est pas pour cela qu'il vient... qu'il fouille partout avec ses yeux... Mais je ne crois pas qu'il ait vu le poisson.

Alain eut un léger tressaillement.

– Le poisson ?

– Oui, celui qui est sculpté dans la pierre, et dont tu m'as dit, quand je t'en ai demandé l'explication, que c'était le signe d'Even le Roux.

– Eh bien ! pourquoi le lui as-tu caché, Flory ?

La jeune fille eut un léger sourire, un peu malicieux.

– Crois-tu que je n'ai pas deviné pourquoi il est là, ce poisson ?... Va, mon ami, je me doute bien où elle se trouve, l'entrée murée des souterrains !

Alain se mit à rire, subitement rassuré, car vraiment, en ce moment, Florita avait tout l'air d'une personne parfaitement saine d'esprit.

– Tu es d’une rare perspicacité, ma petite fleur !... Il sera toujours difficile, je le crains, d’avoir un secret pour toi.

– J’espère bien que tu n’en auras jamais !

Il murmura, en la regardant avec une ferveur passionnée :

– Tu sais bien que non !... Et celui-là même, s’il t’avait plu de le connaître, il te suffisait de me le demander.

– Oh ! je n’y attachais aucune importance, je t’assure !... Et c’est tout à l’heure seulement qu’il m’est venu cette idée, que l’homme... celui qu’on appelle Barwell, le cherchait, lui...

– Voyons, qu’est-ce qui te fait penser ?...

– Je ne sais vraiment !... C’est une chose étrange !... Cet homme ne s’appelle pas Barwell... Mais, quel est son nom ? Et l’homme habillé en femme, qui est-il ? Je ne me souviens pas...

Elle resta un moment silencieuse, le front contre l’épaule d’Alain... Puis elle murmura :

– Cela viendra, peut-être... Le voile s’écartera tout à fait, un jour.

## V

Une tempête se déchaîna, dans la journée du lendemain.

Ker-Even, avec sa forme longue, battue par les vents, avait l'apparence d'une énorme bête couchée pour résister à la fureur des rafales.

Helmer, vers deux heures, essaya de sortir... Mais il rentra au bout d'un moment, déclarant qu'une promenade était impossible.

M. de Rechensfeld et Spützwacher fumaient, dans le salon, en parcourant des journaux anglais et français, dont le locataire de Ker-Even recevait chaque jour une dizaine.

Le baron était d'humeur massacrate... C'était, d'ailleurs, un état assez habituel chez lui, depuis qu'il avait été blessé. Mais, aujourd'hui, la tempête du dehors ne faisait qu'accentuer cette irritation chronique.

Helmer, qui avait l'échine souple, supportait avec une relative résignation les bourrasques du noble Prussien. Mais Spützwacher, de nature assez rogue lui-même, se montrait moins patient... De là des discussions qui tournaient à l'aigre, et qui inquiétaient grandement Helmer.

Quand, vers quatre heures, Léonhard apporta le café, Friedrich lança au loin le journal qu'il tenait, en grommelant :

– Ces stupides Alliés !... Ils sont tous vaincus, et ils ne veulent pas entendre parler de paix !... A-t-on jamais rien vu de plus ridicule ?

Helmer convint, avec un doux empressement :

– Il est de fait que c'est une inconvenable folie !

Spützwacher mâchonna :

– Et un fameux embêtement pour l'Allemagne !

Rechensfeld leva les épaules.

– Qu'est-ce que ça lui fait, à l'Allemagne ?... Elle a de quoi attendre... elle aura le dernier

mot...

– Je crois, au contraire, monsieur le baron, qu'elle est pressée d'en finir... C'est, d'ailleurs, le fond des renseignements qui me parviennent de là-bas...

Le baron interrompit, d'un ton de colère railleuse :

– Vos correspondants sont des imbéciles ou des farceurs.

L'autre se redressa, la mine furieuse.

– Je crois qu'ils valent les vôtres, monsieur le baron !

– À savoir !

Et, avec un nouveau haussement d'épaules, Rechensfeld se leva, pour faire quelques pas dans le salon.

Helmer adressa un regard suppliant à Spützwacher... Celui-ci grommela quelque chose, et, se levant à son tour, sortit du salon.

Rechensfeld s'approcha de la table, s'assit et se versa une tasse de café, qu'il additionna

fortement de cognac.

Puis il demanda :

— Vous êtes-vous procuré d'autre champagne, un peu moins détestable que celui que vous m'avez servi jusqu'ici, Helmer ?

— J'en attends ces jours-ci, monsieur le baron... Mais, vous savez, en ce moment, les expéditions sont lentes... Puis, il faut agir avec prudence... Une trop grande consommation de vins et de spiritueux paraîtrait singulière, étant donné qu'on me croit seul, ici, avec ma femme et nos deux domestiques.

Rechensfeld dit, sèchement :

— Tant pis ! arrangez-vous !... C'est ma seule distraction, dans cette bicoque. Je veux donc l'avoir à discrétion. Si vous aviez été un homme intelligent, vous en auriez emmagasiné un bon stock, en temps de paix.

— Je l'avais fait... mais tout s'écoule, peu à peu.

— Bah ! bah ! Je suis persuadé que vous en avez encore une provision considérable !... et des

meilleures marques... Aussi, je vous avertis, mon cher, que si vous me servez encore quelque chose d'aussi médiocre que ce dernier champagne, je vous jette la bouteille à la tête !

Et l'air de Rechensfeld disait clairement que ce n'était pas une plaisanterie.

Pourtant, Helmer essaya de la prendre comme telle.

– Oh ! monsieur le baron !... Vous me prêtez des idées !... Tout au contraire, nous apprécions le grand honneur de vous avoir pour hôte...

– On ne le dirait guère !... Et ce Spützwacher est un insolent, qui me porte sur les nerfs. Un de ces jours, ses épaules feront connaissance avec ma canne, certainement.

Helmer dit, avec un mélange de supplication et d'effarement :

– Oh ! j'espère bien que non !... Évidemment, Spützwacher est un peu susceptible... mais c'est un bon serviteur de l'Allemagne... et il ne faudrait pas...

– Fichez-moi la paix !... Je sais ce que j'ai à

faire !

Et Rechensfeld avala d'un seul coup sa tasse de café.

Helmer, se tenant pour averti, baissa le nez, en gardant le silence.

Au-dehors, le vent sifflait, hurlait, comme une horde en furie.

Friedrich frappa du poing sur la table.

– C'est gai, d'entendre un pareil vacarme !...

Ah ! il est agréable, votre Ker-Even ! Si je m'écoutais, j'irais faire un tour à Paris...

– Oh ! monsieur le baron !

– Eh bien ! quoi ?... J'aurais des chances qu'on ne me demande pas mes papiers... Je mettrais une croix de guerre, ou une médaille militaire.. ou même les deux, et je passerais ainsi pour un glorieux blessé français.

– Ce serait une imprudence colossale !

– Bah ! je la ferais quand même, si je ne tenais tant à ma vengeance !... Car, que risquerais-je, au fond ? D'aller rejoindre mes camarades, dans un

camp d'officiers prisonniers. Or, ceux-ci ne mènent pas une vie trop dure, d'après ce que j'en sais... Elle est même probablement moins ennuyeuse que mon existence ici... Pourtant, il faut que je reste dans ce maudit Ker-Even, afin de guetter le moment favorable pour atteindre ce Penvalas, et elle, cette Florita...

Il se versa une seconde tasse de café.

Puis il reprit, après un court silence :

– Je n'ai pas eu de lettre de la comtesse, cette semaine. C'est étonnant... Elle est généralement très régulière dans sa correspondance.

– Elle a pu avoir un peu plus d'occupation, à son hôpital.

– C'est possible... quoique, à vrai dire, – c'est d'Otto Mülbach que je le tiens, – elle soit admirablement secondée par une de nos compatriotes, une cousine de Rosa Kelm, la gérante de la maison Mülbach et Cie.

– Oui, elle me l'a dit aussi... M<sup>me</sup> Kelm continue toujours de diriger la maison de fourrures ?

– Toujours. Comme veuve de naturalisé, elle était parfaitement en règle, et on ne l’a pas inquiétée. D’ailleurs, parmi ses clientes, elle avait su se ménager de puissantes protections, qui lui auraient grandement servi, en cas d’ennuis.

– Oui, il paraît que c’est une femme adroite, intelligente... Et M<sup>me</sup> de Ronchay l’est aussi, au plus haut point !

– Certes !... Fort belle, avec cela... Une figure un peu étrange, mais captivante... Elle devrait passer quelques jours ici... Je lui ferais la cour, cela me distrairait.

– Eh bien ! il faut le lui demander, monsieur le baron.

Rechensfeld leva les épaules.

– Elle refuserait, pour se faire prier... C’est une coquette et une orgueilleuse.

– Peut-être, cependant, la recherche d’un baron de Rechensfeld lui paraîtrait-elle digne d’être prise en considération...

Friedrich ne répondit pas... Il mit du cognac dans son café, puis avala le tout. Après quoi, il

ordonna :

– Faites apporter du champagne, Helmer.

Jusqu'au crépuscule, les deux hommes restèrent en tête à tête, buvant et fumant, presque sans se parler... Avec la nuit toute proche, une légère accalmie semblait se produire dans la tempête...

On entendit, tout à coup, le bruit mat du heurtoir retombant sur la porte.

Helmer sursauta un peu.

– Qui peut venir à cette heure, et par ce temps ?

Rechensfeld n'avait pas bougé, et continuait de fumer, l'œil mi-clos.

On entendait le pas de Leonhard sur les dalles du vestibule, le grincement léger de la porte d'entrée... Puis celle du salon s'ouvrit, et sur le seuil apparut une femme, enveloppée d'une mante, le visage entouré d'un voile gris.

Helmer s'exclama :

– M<sup>me</sup> de Ronchay !

Le baron, lui aussi, se leva, en jetant son cigare sur la table.

– Vous, comtesse... Qu’y a-t-il donc ?

Elle s’avança, en écartant le voile d’une main nerveuse.

– Je vais vous raconter cela...

Helmer l’aida à enlever son manteau, son chapeau, la perruque châtain clair qui, ainsi que l’autre fois, dissimulait ses cheveux noirs... Elle avait, aujourd’hui, le visage maquillé, méconnaissable, et semblait avoir vingt ans de plus.

Rechensfeld s’exclama :

– Oh ! oh ! il y a donc danger, pour que vous ayez dû vous transformer ainsi ?

– Oui !... Monsieur Helmer, conduisez-moi à une chambre, pour que je puisse enlever cet horrible maquillage, sur lequel s’est collée la poussière de la route. Puis je prendrai quelque chose pour me remettre, car je n’ai pas mangé depuis douze heures.

Helmer s’empressa, la mena à la chambre

qu'elle avait occupée déjà... Vingt minutes plus tard, elle reparaisait dans le salon, ayant recouvré toute sa fraîcheur, toute sa beauté, avec, seulement, un cerne de fatigue sous ses yeux brillants.

Helmer lui approcha un fauteuil, tandis que le baron lui préparait une tasse de café.

Visiblement très lasse, elle s'accoudait à la table, en appuyant sa tempe contre sa belle main, très blanche, garnie de bagues étincelantes.

Rechensfeld se pencha vers elle.

– Voyons, qu'y a-t-il ?... Avez-vous été dénoncée ?

– Oui !

Le baron eut un juron.

– Par qui ?

– Je l'ignore... Mais des amis m'ont prévenue, avant-hier, qu'on savait que j'avais préparé Vanelles, dès le temps de paix pour le passage des troupes allemandes. On m'a dit : « Il faut disparaître... Nous tâcherons d'étouffer la chose. »

– Mais on avait donc des preuves ?

– Il paraît... tout au moins des présomptions très fortes, qui auraient rendu ma situation difficile... et même périlleuse.

– Vous n’avez pas idée qui a ?...

– Je suppose que cela s’est su par des habitants de là-bas, qui ont pu communiquer avec les Français... On m’a laissé entendre aussi qu’un des ouvriers qui avaient travaillé à Vanelles, pris par les Français au cours d’une attaque, le mois dernier, avait fait des révélations sur ce sujet...

– Vous ne pensez pas que ce soit M<sup>lle</sup> de Valserres, ou M. de Penvalas ?

– Non, rien ne me le donne à croire, dans ce qu’on m’a dit. Mais enfin le résultat, pour moi, est toujours le même. Il m’a fallu fuir, précipitamment, pour ne pas risquer d’être arrêtée... Je suis partie hier soir, en faisant un détour afin de dépister les recherches... Et me voici... pour quelque temps probablement, car il faut me laisser oublier. Après quoi, mes amis me donneront le moyen de gagner la Suisse.

– Alors, vous voilà brûlée comme espionne, en France du moins ?

– Oui... Bah ! il y en a d'autres ! Je vais me reposer, maintenant.

– Mais la fortune de M. de Ronchay ?... Vous ne pourrez plus en jouir, tout au moins pendant les hostilités, car on va la mettre sous séquestre.

Hilda eut un sourire d'ironie.

– Je suis prévoyante, baron !... Au moment de mon mariage, Maurice m'a reconnu cinq cent mille francs, que j'ai fait placer à l'étranger. De cette somme, je disposerai donc toujours... Et j'ai emporté, dans une valise, mes bijoux, qui sont fort beaux. Vous le voyez, je ne suis pas prête encore à mourir de faim.

Le baron, dit avec une évidente admiration :

– Oh ! je sais que vous êtes une femme supérieurement douée sous tous rapports ! Et, quoi que vous en pensiez, je crois que notre service d'espionnage fait en vous une perte irréparable.

M<sup>me</sup> de Ronchay ne protesta pas, car, au fond,

c'était bien son opinion. Elle but une gorgée de café, puis reposa la tasse sur la table.

Helmer, qui semblait soucieux, fit observer :

– Il ne faudrait pas que l'on ait suivi votre piste jusqu'ici... Ce serait une catastrophe !

– Non, j'ai pris toutes les précautions nécessaires... Et puis, au cas où ce serait, vous me feriez disparaître dans votre souterrain, et vous diriez que vous ne m'avez pas vue.

– On irait peut-être vous y chercher.

– Tant mieux... Ce serait un bon moyen de faire disparaître ces curieux sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus... Ou bien l'on abandonnerait leurs corps dans la grotte sous-marine, et la mer, quelque jour, les rejetterait sur la côte.

« On parlerait alors d'accident... et tout serait dit.

Rechensfeld se mit à rire.

– M<sup>me</sup> de Ronchay n'est pas embarrassée pour si peu, Helmer !... Et elle a bien raison ! Maintenant qu'elle est en sûreté ici, nous nous chargeons de les recevoir, les policiers, s'ils osent

se présenter !... Quelles nouvelles de Paris, comtesse ?... Que deviennent les Mülbach ?

– Mon cousin Ulrich continue sa petite besogne de bon citoyen allemand, sous le couvert de sa naturalisation. Il est seulement furieux après sa femme, qui persiste à ne pas rentrer en France, prétendant qu'à la signature de la paix tous les Allemands seront massacrés. Mais il a fait venir sa fille, qui ne demandait pas mieux, elle !

– Et Otto ?

– Il a reçu un commandement au front... en Champagne, je crois. J'ai pu dernièrement avoir une lettre de lui, que m'a apportée Spiech, retour de Hollande. Il me dit : « Tâche donc de faire payer cher à Florita et à son Alain le tour qu'ils m'ont joué ! »

Rechensfeld eut un rictus féroce.

– Patience !... cela viendra !

– Où en êtes-vous, ici ?... L'autre issue n'est pas encore trouvée, monsieur Helmer ?

– Pas encore. Cela ne peut avancer comme je le voudrais, car nous n'avons que deux hommes...

Et il est difficile d'en faire venir d'autres. C'est tout un monde, ces souterrains ! Even et ses compagnons en avaient fait un véritable repaire, impossible à forcer, surtout avec les moyens dont on disposait en ce temps-là... Nos ouvriers se sont attaqués, ces jours-ci, à une nouvelle galerie... Peut-être sera-ce la bonne... Elles se mêlent, s'enchevêtrent toutes, et ce serait à s'y perdre cent fois, si l'on n'y mettait des indications. Mais en tout cas, madame la comtesse, j'ai depuis hier une presque certitude, au sujet du lieu où se trouve, à Runesto, l'entrée des souterrains.

Hilda se redressa, visiblement intéressée.

– Vraiment ?

– Oui... Hier, M. de Penvalas m'a de nouveau montré la vieille tour, la chapelle, – et aussi la crypte, cette fois. Or, dans celle-ci, se trouve une certaine pierre druidique, que l'on appelle dans le pays « la tombe d'Even ». Le marquis prétend que jamais le chef des pirates n'a été enterré là...

« C'est possible. Mais j'ai idée que cette pierre sert à quelque chose, qu'on ne l'a pas posée là pour rien... qu'elle doit se déplacer...

Hilda murmura :

– « La tombe d'Even »... Oui, j'en ai entendu parler, pendant que j'étais au château. Mais jamais je ne l'ai vue... M. de Penvalas n'était pas assez aimable pour se donner la peine de me la montrer.

Friedrich de Rechensfeld ricana :

– Il ne voyait que sa Florita... Elle était là, hier, avec le marquis et Helmer.

Le beau visage de la comtesse se contracta.

Le baron poursuivit, d'un ton de persiflage :

– Helmer en est quasi tombé amoureux...

– Eh ! je ne dis pas non, monsieur le baron ! Elle est adorablement jolie !... Ces yeux noirs, réellement merveilleux, ces cheveux d'or... et un teint !... et une allure !

Rechensfeld eut un rire sourd.

– Là, quand je vous le disais, madame !... C'est une enchanteresse, cette Florita, et aucun homme ne peut lui résister.

Hilda haussa les épaules, tandis qu'une lueur

mauvaise passait dans son regard.

– Elle se moque bien de vous tous !... Son bel Alain lui suffit. En ce moment, ils sont heureux... Mais nous mettrons tous nos soins à ce que ce bonheur ne dure pas trop longtemps.

Quel que fût son endurcissement, Helmer ne put réprimer un léger frisson à ces paroles, prononcées d'un ton de haine sourde, implacable.

Mais Rechensfeld eut un sourire de satisfaction diabolique.

– Certes !... Nous préparerons cela ensemble, comtesse, quand le moment sera venu.

– C'est cela, mon cher... Et, maintenant que je vous ai raconté le principal de mon aventure, je vais me reposer. Demain, Helmer, vous me direz les idées qu'a pu vous suggérer la tombe d'Even.

Elle se leva lentement... Puis elle demanda :

– Où est donc Spützwacher ?... Encore dans ses chers souterrains ?

Le baron dit avec dédain :

– Cet imbécile a débarrassé le plancher, et il a

bien fait. C'est un caractère insupportable... Aussi sommes-nous en discussion à tout instant.

– Bah !... Peut-être n'êtes-vous pas toujours très aimable, monsieur de Rechensfeld ?

Elle souriait, en regardant Friedrich avec un mélange de malice et de câlinerie.

– ... Mais, maintenant que je suis là, il faudra changer de caractère tous les deux, car je déteste les disputes !

Le baron, en se levant, protesta avec empressement :

– Oh ! chère comtesse, devant vous, jamais ! En souriant toujours, elle lui tendit sa main, qu'il baisa longuement... Et la jeune femme, ayant adressé un aimable salut à Helmer, sortit du salon.

Le baron resta un moment immobile, sondeur... Puis il se tourna vers Helmer, qui avait repris sa place sur son siège.

– Cela fait plaisir de voir une femme ici, mon cher ! – et une jolie femme comme celle-là !... Elle est vraiment très chic, cette Hilda !... Elle a

de très beaux yeux, fort expressifs. Oui, le temps va me sembler beaucoup moins long, maintenant !

Helmer pensa :

« Tant mieux ! Si M<sup>me</sup> de Ronchay l'apprivoise, ce sera une fameuse tranquillité pour nous ! »

## VI

On atteignait la fin de juillet, et les préparatifs se faisaient, à Runesto, pour le mariage du marquis de Penvalas et de Florita de Valserres.

La cérémonie, d'ailleurs, devait être fort simple, car le moment n'était pas aux réjouissances.

Florita et Armelle se réservaient d'orner la chapelle... Et toutes deux s'y rendaient, parfois, pour conférer ensemble à cet effet.

Un après-midi, en en sortant, elles trouvèrent Alain, qui les cherchait.

Il tenait une lettre à la main, et dit, avec quelque animation :

– Voyez donc ce que m'écrit mon cousin d'Aboves !... Il paraît que cette misérable Elsa, dès avant la guerre, avait fait préparer dans les caves de Vanelles, – très vastes, je m'en

souviens, – des approvisionnements pour l'armée d'invasion !

Armelle jeta une exclamation d'horreur... Florita, elle, tressaillit, et dit, d'un ton surpris :

– Mais je le savais !... Je te l'ai appris, Alain !

– Jamais, ma chérie !

– Par exemple !... Alors, comment se fait-il ?...

Pourtant, je le savais !... Je suis certaine qu'on me l'a dit !

Alain lui prit le bras, et se pencha vers elle.

– Tu m'as appris un jour qu'Elsa était une Allemande, qu'elle ne s'appelait pas Hoffel...

– En effet... Je ne me souviens plus du nom... Attends ! Hilda... Hilda Strubs !

– Qui te l'a dit, Flory ?

– Qui ?... Mais... mais c'est ma tante !

– Ah ! ta tante t'a fait des confidences ?

– Oui, elle m'a dit beaucoup de choses... Mais il y en a dont je ne me souviens plus... Cela me revient par moments...

– Et c'est ta tante aussi qui t'a dit ce que cette femme avait fait de Vanelles ?

– Oui... Elsa était une espionne allemande... Et Otto Mülbach lui aussi... Oh ! Alain, il me semble que j'ai encore tant de choses à te dire !

– Peu à peu, tu t'en souviendras, ma petite bien-aimée. Ne te tourmente pas à ce sujet. Mais voilà ma pauvre grand-mère toute bouleversée de cette nouvelle que m'annonce mon cousin !... Celui-ci ajoute que la coupable a disparu, et que, vraisemblablement, l'affaire tombera dans l'eau. Quand on pense que cette femme portait le nom de Maurice, et qu'elle soignait nos blessés !

Armelle demanda :

– Mais lui, Maurice, a-t-il joué un rôle, là-dedans ?

– Rien autre chose que celui de soliveau, le pauvre garçon ! D'ailleurs, d'Aboves me dit bien que personne n'a de doutes à ce sujet... On savait parmi leurs relations, tout aussi bien qu'aux alentours de Vanelles, qu'il n'était qu'une pâte molle entre les mains de sa femme.

– Où a-t-elle pu aller, cette misérable ?

– Elle s'est probablement réfugiée en Suisse ou en Espagne... à moins qu'elle ne soit en France, cachée dans la demeure de quelque complice.

– Oui, c'est très possible...

Florita, qui restait silencieuse, les yeux songeurs, dit, en hésitant :

– Elle est peut-être à Ker-Even ?

Une même surprise apparut sur la physionomie du frère et de la sœur.

Alain demanda vivement :

– À Ker-Even ?... Qu'irait-elle faire là ?... Quelle idée as-tu, Flory ?

– C'est vrai... Je ne sais à quoi je pense... Mais ma tante m'a dit quelque chose sur Ker-Even, Alain !... et je ne peux plus me rappeler ce que c'est !

Depuis le premier jour où M. Barwell avait visité la chapelle de Runesto, la jeune fille n'avait pas eu de nouvel éclair de mémoire. Mais, chaque

fois qu'elle apercevait Ker-Even, même de loin, elle y attachait longuement son regard, qui prenait une expression un peu angoissée.

Aujourd'hui, un nouveau coin du voile s'était écarté... Un peu après, en se promenant avec Alain dans le jardin, elle lui raconta l'histoire du faux Walter Hoffel, qui, tout à coup, lui revenait à l'esprit.

Et M. de Penvalas apprit ainsi que la pseudo-Elsa était la cousine d'Otto et d'Ulrich Mülbach.

– Mais ceux-ci et sa tante le savaient-ils, quand ma grand-mère a recueilli cette petite ?

– Je crois que oui... Je ne me souviens pas bien de ce que m'a dit ma tante à ce sujet... D'ailleurs, elle m'a parlé de tout cela brièvement, car elle avait hâte de finir. Elle était déjà très mal, à ce moment-là.

– Oui, je me souviens... C'était l'avant-veille de notre départ de Vanelles...

« Te rappelles-tu, Flory, comment nous sommes partis du château ?

Elle secoua la tête.

– Non, pas du tout.

– Ni de la bonne Caroline Dussaud, qui nous a si bien guidés ?...

– Non, non...

Alain ne poussa pas plus loin ses interrogations, ce jour-là... De plus en plus, il pensait que cette amnésie partielle disparaîtrait peu à peu, et qu'il était inutile de fatiguer la jeune fille.

Au dîner, ils trouvèrent M<sup>me</sup> de Penvalas un peu agitée. La vieille dame venait de lire, dans un journal local, qu'un vapeur anglais avait été torpillé, l'avant-veille, dans l'Atlantique, en un point qui n'était pas très éloigné de cette partie de la côte.

– Vois-tu, si ces pirates viennent faire des incursions par ici ! dit-elle à son petit-fils.

Alain la rassura... Le sous-marin en question ne vagabonderait pas sans doute bien longtemps dans ces parages. En admettant qu'il ne fût pas mis à mal par un torpilleur allié, il serait obligé, pour se ravitailler, de regagner une de ses bases,

certainement éloignée.

Armelle fit observer :

– Qui sait ?... Il y en a peut-être une sur un point de nos côtes !

– J’espère que non !

Florita, silencieuse, rêvait, le front un peu plissé.

Son fiancé lui demanda :

– À quoi penses-tu ?

Elle parut sortir d’un songe.

– Aux sous-marins... Je sais quelque chose à leur sujet... Mais qu’est-ce donc ? C’est bizarre !... J’ai dans mon cerveau comme des souvenirs épars que je ne puis coordonner !

– Bah ! laisse donc cela ! Tu te fatigues la tête, chérie... Tu as chaud...

Les doigts du jeune homme caressèrent la joue brûlante.

– Après le dîner, nous ferons un tour dans le jardin... Cela te fera du bien.

Florita ne s'y opposa pas... Et, un peu plus tard, les fiancés, au bras l'un de l'autre, s'enfonçaient dans le jardin parfumé de la senteur des roses et des héliotropes.

La nuit était claire, grâce à un croissant de lune brillant dans un ciel dégagé de nuages. Une brise légère, venue de la mer, rafraîchissait l'atmosphère, que le soleil avait chauffée toute cette journée.

Les jeunes gens avançaient lentement, en silence... Puis Florita leva les yeux sur Alain, dont le regard amoureux ne la quitta pas.

— Te souviens-tu, ami, des promenades en mer, au clair de lune, que nous faisions autrefois ?... C'était délicieux !

— Eh bien ! petite fleur, rien n'est plus facile que de te donner ce plaisir !... La lune sera en son plein mardi. S'il n'y a pas de nuages, je préviendrai Yves Gouez, et nous irons faire un tour, pas très loin, pour ne pas tourmenter grand-mère, qui nous verrait déjà la proie d'un sous-marin.

– Oh ! oui, Alain, ce sera charmant !

Mais M<sup>me</sup> de Penvalas n'en jugea pas ainsi, quand son petit-fils et Florita parlèrent, le lendemain, de leur projet... Cependant, le jeune homme ayant promis de n'aller que jusqu'à la petite île de Coungat, elle convint qu'il n'y avait rien à craindre, à si courte distance, et n'opposa plus d'objections.

Dans la matinée du mardi, les fiancés, au cours d'une promenade, allèrent trouver Yves Gouez, pour l'avertir de tenir prête la *Marie-Antoinette*. Le vieux fumait sa pipe, devant sa cabane... Il déclara qu'il ferait un temps superbe ce soir, et que M<sup>lle</sup> Florita n'aurait jamais vu un plus beau clair de lune.

Il ajouta, en désignant du geste Ker-Even :

– Les Anglais de là-bas ont aussi ce goût-là... Hier, comme je ne pouvais pas dormir, rapport à une agitation que j'avais, je me suis levé, pour prendre un peu l'air... Le cotre quittait justement le ponton. Ils étaient trois dedans. Probablement que le monsieur a un ami chez lui, en ce moment... J'ai vu une tête que je ne connaissais

pas, avec un bandeau sur un œil... La dame anglaise était tout emmitouflée dans un capuchon noir. Mais, à un moment, elle s'est tournée... Ça fait un drôle d'effet, le clair de lune ! Elle avait la figure toute changée... blanche comme du lait !... elle qui est si jaune !

Et le vieillard se mit à rire.

– ... Puis le monsieur au bandeau a fait comme s'il voulait l'embrasser. Mais la dame s'est détournée, à ce moment-là... Et M. Barwell, qui était au gouvernail, regardait ça sans broncher... J'ai trouvé la chose un peu drôle, il faut vous dire, monsieur le marquis !

Alain répliqua, avec un sourire :

– Vous vous êtes trompé sur le mouvement de cet étranger, mon bon Gouez... Ou bien, alors, c'était un parent. Et en tout cas, à l'âge de Mrs. Barwell, et avec sa figure, ce n'était pas bien compromettant, avouez-le !

Yves en convint gaiement, quoique, ajouta-t-il, elle eût l'air fameusement jeune, sous ce rayon de lune, et pas laide du tout !

Alain conclut :

– Ce n'était peut-être pas Mrs. Barwell, mais une amie ou une parente accompagnée de son mari... Voilà, je crois, la meilleure explication de tout cela.

Yves se frappa le front.

– Tout de même, je suis une vieille bête !... C'est en effet bien simple !... Et voilà comment on raconte des sottises, qui font quelquefois tort aux gens !

Et riant du mécontentement dont témoignait contre lui-même le bon vieillard, les jeunes gens le quittèrent amicalement, après que Florita lui eut renouvelé sa provision de tabac... Et tous deux reprirent le chemin de Runesto.

Comme ils passaient le long d'un petit sentier élevé, taillé dans le roc de la côte, une femme, debout derrière les grilles d'une des fenêtres de Ker-Even, les aperçut.

Tout son beau visage frémit, se contracta...

En se détournant vers l'intérieur de la pièce, elle appela, d'une voix étouffée :

– Friedrich... viens ! viens « les » voir !

Rechensfeld se leva, s'approcha, vint se placer près de la jeune femme.

M<sup>me</sup> de Ronchay dit sourdement, le doigt tendu :

– Tiens, regarde-les, là-bas !

Dans la chaude lumière de cette matinée d'été se détachaient nettement la silhouette élégante d'Alain, son beau profil énergique, et la forme souple, harmonieuse de Florita, son délicieux visage, ombragé par la capeline blanche, et levé en ce moment vers l'officier, qui lui parlait...

Rechensfeld crispa les poings, en laissant échapper une imprécation.

Quant à Hilda, elle suivait les deux jeunes gens d'un regard chargé de haine... Lorsqu'ils eurent disparu, elle se tourna vers le baron.

– Je n'ai pas la patience d'attendre la vengeance, Friedrich !... Sait-on jusqu'à quel moment la guerre peut se prolonger ?... Je veux, dès maintenant, « les » séparer !

– Mais, ma chère Hilda, nous ne pouvons

songer encore à faire sauter Runesto et ses habitants !... Ce serait rendre inutile cette base de ravitaillement...

– Je sais, je sais... Aussi, je ne pense pas encore à ce beau coup-là... Mais nous pourrions voir à nous emparer de Florita, à la retenir prisonnière, pour les faire souffrir tous deux...

Rechensfeld dit vivement :

– Ah ! c'est une bonne idée !... Mais il faudra trouver le moyen de la mettre à exécution... de façon prudente. Car il ne s'agit pas de compromettre tout notre plan...

– Naturellement !... Nous verrons... nous réfléchirons.

Elle prit le bras du baron, et revint s'asseoir avec lui près de la table.

Ils étaient fiancés depuis quelques jours... En voyant Friedrich très empressé près d'elle, visiblement conquis par sa beauté, par ses habiles coquetteries, M<sup>me</sup> de Ronchay avait très vite décidé de tirer tout le parti possible de la situation. Son rôle d'espionne en France se

trouvait terminé. Elle était veuve, héritière de la fortune de Maurice, ayant eu soin de faire faire à son mari un testament en sa faveur. La justice française, il est vrai, étant donné le rôle joué par elle, lui en contesterait peut-être plus tard la propriété... Raison de plus pour s'assurer ce remariage riche...

Or, le baron de Rechensfeld représentait à ce point de vue un excellent parti. En outre, sa haute situation sociale était faite pour tenter l'ambition de Hilda. Après la guerre, étant donné son intelligence, ses relations avec les plus éminentes personnalités de l'empire, et la considération dont il jouissait près du souverain, il pourrait occuper un poste important...

Tout cela valait bien qu'on passât outre sur la mutilation et sur l'œil désormais hors de service.

Car aucune pensée d'affection ou de dévouement ne guidait la comtesse, en cette circonstance. Elle n'avait jamais aimé personne, en dehors d'Alain, et Rechensfeld lui était indifférent. Seul, l'intérêt la poussait à ce mariage, qui lui semblait devoir réaliser tous ses

désirs ambitieux.

Or donc, un jour que Friedrich se montrait plus pressant, elle lui signifia nettement qu'elle n'accepterait ses hommages que s'il lui offrait en même temps son nom.

Rechensfeld n'hésita guère... Après tout, dans l'état où il était maintenant, il pouvait bien faire le sacrifice d'épouser une femme de rang inférieur au sien, – surtout jeune et jolie comme celle-là, et de plus pourvue d'une belle fortune. Puis, elle lui plaisait vraiment beaucoup, cette Hilda, très séduisante quand elle le voulait, passablement orgueilleuse et indépendante, physionomie un peu étrange, avec son visage de blonde et ses noirs cheveux aux reflets d'aile de corbeau...

Friedrich de Rechensfeld n'aimait pas la banalité ni une existence trop paisible. Or, il se doutait qu'il serait servi selon ses goûts en devenant l'époux de cette belle personne très infatuée d'elle-même et peu soucieuse de se plier à la soumission conjugale.

Donc, sans longue réflexion, le baron se

déclara de fort bonne grâce tout prêt à passer au doigt de M<sup>me</sup> de Ronchay la bague de fiançailles, et à l'épouser dès qu'ils pourraient quitter Ker-Even et la France.

Ainsi, le vieux logis abritait maintenant deux fiancés, qui se tutoyaient selon l'usage allemand, et s'en allaient faire de sentimentales promenades dès que la nuit dérobaît leurs traits aux regards indiscrets, lesquels auraient pu s'étonner de voir ces étrangers, — ou même, certains du moins, reconnaître l'ex-pupille de la marquise.

C'est ainsi que, la veille, Yves Gouez les avait aperçus, partant en mer sur le cotre dirigé par Helmer... Celui-ci avait bien objecté que c'était là une imprudence. Mais Hilda avait levé les épaules, en répondant :

— Il n'y a personne, à cette heure-là, sur ce point de la côte, presque constamment désert en plein jour. Le vieux Gouez dort comme une souche, — je me souviens de lui avoir entendu dire, autrefois... Et puis, on ne peut trouver singulier que vous ayez des hôtes, et que vous les emmeniez en promenade !

Le baron ayant, lui aussi, traité d'enfantillages les hésitations d'Helmer, celui-ci s'était incliné... Or, sans que les nocturnes promeneurs s'en doutassent, il s'en était fallu de peu que le vieux marin reconnût « la demoiselle aux cheveux bleus » comme il l'appelait naguère, quand elle n'était encore qu'Elsa Hoffel. L'ombre projetée par le capuchon entourant sa tête, la lueur blafarde de la clarté lunaire avaient seules pu faire illusion à Gouez, dont la vue était encore excellente.

D'autres imprudences, d'ailleurs, inquiétaient Helmer. Ainsi, le baron et M<sup>me</sup> de Ronchay ne s'avisait-ils pas de s'asseoir chaque jour, après le déjeuner, devant la porte, sous le figuier !... Quelqu'un, de loin, pouvait les apercevoir, les reconnaître... M. de Penvalas, ou M<sup>lle</sup> de Valserres, par exemple...

Mais Hilda répliquait :

— Il n'y a rien à craindre. D'ici, on voit tout ce qui paraît à une grande distance. Aussitôt qu'une silhouette se dessinerait à l'horizon, nous aurions vite fait de réintégrer le logis.

« D'ailleurs, le marquis et Florita, ne se doutant pas de notre présence ici, ne nous reconnaîtraient pas si vite, soyez-en assuré.

Le prudent Helmer objectait :

– Mais, s'ils s'en doutaient !... On ne sait jamais...

Rechensfeld ripostait :

– Ah ! laissez-nous tranquilles, mon cher !... Nous ne voulons pas rester enfermés toute la journée... Surveillez, tenez-vous au courant, voyez souvent M. de Penvalas, pour vous maintenir en contact avec l'ennemi... c'est votre affaire. Mais la comtesse et moi avons besoin de grand air et d'un peu plus de jour qu'il n'en existe dans ce lugubre logis.

L'autre n'insistait pas... M. le baron de Rechensfeld commandait ici en maître, et Helmer se soumettait sans trop faire de résistance, sachant de quel crédit jouissait en haut lieu cet hôte peu facile.

Quant à Spützwacher, Hilda l'avait apprivoisé tout aussitôt, et avait réussi à mettre un peu

d'huile dans les rouages, entre le baron et lui... Mais, depuis que la belle comtesse était fiancée à M. de Rechensfeld, l'ingénieur devenait sombre comme la nuit, et jetait au noble Prussien des coups d'œil qui n'avaient rien de tendre.

Telle était la situation ce mardi, jour choisi par Alain et Florita pour leur nocturne promenade en mer.

À neuf heures, ils étaient sur le petit ponton, où les attendait Yves Gouez.

Aussitôt, ils embarquèrent... Le temps était si calme que le vieux marin avait jugé inutile de prendre la voile. Il ramait, et Alain aussi, de son bras unique... Le léger bateau avançait doucement sur la mer toujours un peu houleuse, argentée par la lune... Les écueils, les roches aux formes étranges avaient plus que jamais, dans cette clarté crépusculaire, l'aspect de monstres assoupis... Une petite île s'étendait, basse et inculte, sous la pâle lumière. C'était vers elle que les deux hommes dirigeaient la barque, car elle formait le but de la courte promenade, ainsi que M. de Penvalas l'avait promis la veille à sa

grand-mère.

Entre deux avancées rocheuses, la mer formait une petite anse, où la houle s'apaisait. On aurait dit un lac tranquille, ce soir tout baigné de lumière bleuâtre.

Florita demanda :

– Si nous nous arrêtions un peu ici, Alain ?... Nous jouirions ainsi de la vue, qui est féerique, sous ce clair de lune.

– Certainement, ma petite Flory, c'est facile.

La barque pénétra dans l'anse, et se rangea contre un roc, qui étendait son ombre sur elle.

De là, on voyait toute une partie de la côte, et Ker-Even, avançant comme une proue dans la mer écumante qui battait violemment l'assise rocheuse.

Sous la froide lumière, le sombre promontoire semblait quelque monstrueuse bête de proie, guettant sa victime.

Florita paraissait n'en pouvoir détacher son regard.

Assise près d'Alain, elle appuyait sa tête contre l'épaule du jeune homme, qui effleurait de ses lèvres les cheveux blonds, si doux, trop courts encore pour que Florita pût reprendre sa coiffure habituelle. Dans les boucles légères qu'ils formaient, elle glissait un ruban de velours noir. Et elle avait ainsi l'air d'une fillette, « de la plus ravissante fillette du monde ! » disait Alain.

Yves Gouez avait allumé sa pipe, et se détournait discrètement, « pour ne pas gêner M. le marquis et M<sup>lle</sup> Florita ».

Son vieux cœur était tout réjoui de ce prochain mariage, qui allait unir le jeune châtelain, dont s'enorgueillissait tout le pays, à la fille du commandant de Valsерres, jolie et bonne entre toutes, digne héritière des vertus et de la charité de la vieille marquise.

« Ah ! ce sont de beaux amoureux, pour sûr ! » pensait le vieillard, tout en tirant des bouffées de sa pipe. « Et des jeunes gens qui ne passeront pas leur temps à s'amuser, à dépenser leur argent pour le plaisir... Runesto conservera toujours son bon renom, avec ces maîtres-là ! »

Les fiancés restaient silencieux... Alain regardait Florita, et la jeune fille continuait de regarder Ker-Even.

Elle dit tout à coup, à mi-voix :

– C'est curieux, l'effet que me produit maintenant cet endroit !... Est-ce le souvenir de la mort de ma pauvre mère ?... Cependant, jusqu'alors, si j'avais une impression de tristesse en le voyant, il ne s'y mêlait pas cette sorte d'angoisse... d'effroi...

« Il me semble qu'il y a là un danger terrible... Mais lequel ?... Je ne puis me souvenir...

– Quel danger veux-tu que présente ce vieux logis, habité par ces paisibles Anglais, ma petite Flory ?

– Mais ils ne sont pas Anglais !... Ils sont...

Elle s'interrompt brusquement, et saisit le bras d'Alain.

En même temps, son autre main étendue, elle disait, d'une voix étouffée :

– Regarde... là... là...

À une assez courte distance de la petite anse, dans la pâle lumière immobile, quelque chose de sombre surgissait des flots... comme un récif, qui, tout à coup, aurait apparu...

Mais l'excellente vue d'Alain ne pouvait s'y tromper...

Le jeune homme chuchota :

– Un sous-marin !

Et Yves, en même temps, disait à mi-voix, du même ton de surprise, mêlé d'inquiétude :

– Monsieur Alain !... voyez !... voyez !...

– Oui... Français ?... Allemand ?... Que peut-il avoir à faire par ici ? Cela me semble bien louche, Yves !

Les deux hommes se regardèrent... L'angoisse les saisissait tout à coup... Ils se souvenaient du navire anglais torpillé dans cette zone, peu de temps auparavant...

Florita restait immobile, la main crispée au bras d'Alain.

Ses yeux, un peu dilatés, suivaient le sous-

marin qui s'éloignait, en demi-plongée, dans la clarté bleuâtre...

Il se dirigeait droit sur Ker-Even.

Yves murmura :

– Où va-t-il ?... Mais où va-t-il ?

Alain, anxieux, regardait sa fiancée... Elle était très pâle, avec des traits tendus, et ses petites lèvres pourprées entrouvertes.

Il dit, tout bas :

– N'aie pas peur, chérie !... Il n'y a rien à craindre... C'est, évidemment, un de nos submersibles, venu ici pour quelque manœuvre...

Elle ne parut pas l'entendre... Ses yeux demeuraient comme rivés à cet objet sombre, qui fendait la mer argentée...

Maintenant, le sous-marin était proche de Ker-Even.

Il se dirigea vers le flanc sud du promontoire... puis tout à coup, il s'enfonça... disparut...

On ne voyait plus rien d'anormal sur la mer houleuse, dans la douce clarté de la lune.

Alors, Florita parut sortir d'un songe... Elle tourna vers Alain son visage livide, et dit d'une voix étouffée :

– Je me souviens, maintenant... de tout !... c'est ma tante qui m'a dit... Alain, ils ont là une base de ravitaillement !... à Ker-Even !... dans ma maison !...

– « Ils » ?... Qui cela ?

– Mais les Allemands !

– Flory, tu ne rêves pas ?

– Oh ! non, non !... Ma tante m'a tout révélé... Le soi-disant Barwell s'appelle Helmer, et est un officier de la marine impériale. Mrs Barwell est un ingénieur prussien... les domestiques sont Allemands... Plusieurs années avant la guerre, on a aménagé une partie des souterrains, on y a préparé des approvisionnements de tous genres, en vue d'une attaque sur nos côtes. Celle-ci n'ayant pu avoir lieu, les ennemis ont du moins utilisé ce point comme base de sous-marins et refuge, à l'occasion... Ils y peuvent réparer les avaries, se ravitailler... Ma tante m'a aussi parlé

d'une grotte sous-marine, où il est loisible à un submersible de se dérober aux poursuites...

Yves Gouez laissa échapper un juron.

– Je savais bien, moi, qu'elle existait, la grotte !... Les histoires des anciens, c'est pas toujours des blagues ! Mais, tonnerre de sort, si c'est vrai que ces faillis chiens-là l'ont découverte !...

Alain saisit la main de Florita, et la serra avec force.

– Serait-ce possible ?... Flory, ta tante avait bien tout son bon sens, quand elle t'a dit cela ?

– Oh ! oui !... C'est alors aussi qu'elle m'a révélé le rôle d'espion joué par son mari, la véritable personnalité d'Elsa... et qu'elle m'a avertie de fuir, pour échapper aux dangers que présentait pour moi la complicité d'Otto Mülbach et de Rechensfeld. Oui, maintenant, je me souviens de tout !... Le voile s'est écarté subitement... Ker-Even est un repaire de pirates allemands. Ker-Even, la maison de nos ancêtres, Alain, abrite les ennemis de notre patrie !

Le jeune homme dit, sourdement :

– Ah ! c'est abominable !

Avec une sorte de rugissement, Yves Gouez ! se redressa, si brusquement que la barque pencha...

– Et c'est moi !... c'est moi qui ai montré à ce coquin de Prussien, qui faisait l'Anglais, toutes les passes de par ici !... tellement qu'il les connaît aussi bien que moi !... Il s'intéressait à toutes les choses de la mer, qu'il disait, parce qu'il avait été dans la marine de commerce... Ah ! le vaurien !... Que je le tienne donc un peu sous ma main, et il verra si je ne lui fais pas rentrer ses mensonges dans la gorge !

Alain dit d'une voix frémissante :

– Vous n'êtes pas le seul à avoir été trompé, mon pauvre Gouez. Cet homme, je lui ai serré la main, je l'ai reçu chez moi... Mais nous aurons notre revanche !... Les bandits vont être pris au piège, sans tarder... Demain, je partirai par le premier train pour Brest, afin de prévenir qui de droit... Maintenant, retournons, et timidement,

pour ne pas attirer l'attention !

Yves dit entre ses dents :

– Oui, pourvu que ce sale poisson ne vienne pas montrer son nez dans ces parages !

C'était leur inquiétude à tous trois... Ce court trajet leur parut interminable. Alain tenait serrée contre lui sa fiancée, calme en apparence, car elle savait dominer ses angoisses. Leurs regards fouillaient la mer, craignant d'y voir apparaître la bête sournoise, à laquelle ne coûterait pas un crime de plus...

Mais non, rien ne vint troubler la sérénité des flots relativement calmes, ce soir, dans cette belle nuit chaude et tranquille... Les promeneurs débarquèrent sans encombre, en laissant échapper un soupir de soulagement.

Yves déclara :

– Je vais rester là, pour surveiller. Peut-être qu'ils feront d'autres manigances, cette nuit ?

– Restez, mon brave Gouez, il n'y a jamais trop de preuves pour convaincre une administration... Car je crains qu'on ne traite mon

histoire de conte à dormir debout.

– Ah ! bien, par exemple !... Ils sont pourtant assez rusés pour avoir préparé ça, les Boches !... Et sûr que c'est un bien bon endroit pour des manœuvres comme ça... surtout avec les souterrains !

Florita demanda :

– Crois-tu, maintenant, Alain, à ce que je t'ai dit, le jour où cet Helmer est venu visiter la chapelle ?

– Qu'il cherchait l'autre issue... Oui, c'est probable... Mais cela n'avait aucune importance... La légende raconte qu'un de mes ancêtres fit murer cette entrée. Il n'en est rien. Un bloc de granit la ferme, et ne peut se déplacer qu'en agissant sur un point dont il faut avoir le secret. Or, seul, je possède celui-ci... Et l'Allemand, eût-il réussi à pénétrer dans le caveau funéraire d'Even le Roux, aurait été fort embarrassé pour découvrir cette fameuse entrée. Mais je conçois que ceci l'inquiète... De fait, on pourrait opérer une descente simultanée, par Ker-Even et par Runesto, si l'on savait que le passage ne fût pas

obstrué dans cette seconde voie. Malheureusement, nous l'ignorons... Toutefois, demain, en revenant de Brest, j'irai faire une reconnaissance par là...

– Tu n'as jamais essayé d'ouvrir cette issue ?

– Mais si !... Un jour, il y a une dizaine d'années de cela. Grand-mère venait de me remettre l'enveloppe cachetée où mon père avait enfermé le plan du vieux Runesto, sur lequel se trouve indiqué le secret. Je n'ai rien eu de plus pressé que d'aller faire connaissance avec ce mystère... Mais une fois l'ouverture démasquée, ce fut la déception, car je me trouvai en présence d'éboulis qui ne me permettaient pas d'avancer. J'aurais pu faire dégager ce passage. Mais Ker-Even ne m'appartenant pas, je jugeai plus convenable de ne pas rétablir la communication, – du moins jusqu'à ta majorité, Flory. Puis, les travaux dans de si anciennes galeries pouvaient présenter des dangers. À quoi bon y opposer quelqu'un pour un motif de simple curiosité ? Maintenant, c'est autre chose !... Mais passer par là présenterait peut-être, malgré tout, de trop

grandes difficultés... Enfin, nous verrons !... Demain, j'irai trouver l'amiral X... Mais, comme je le disais tout à l'heure, je crains de me heurter à quelque scepticisme, qui retardera l'action nécessaire... Et ces coquins peuvent se méfier... être prévenus, même, qui sait ? avec leurs innombrables espions !

Florita dit, en frissonnant un peu :

– Et c'est Otto Mülbach qui leur a livré ce logis, en connaissance de cause !... Et ma tante le savait ! Ah ! mon pauvre père a dû tressaillir dans sa tombe !... Et toi, cher Alain ?... toi, n'as-tu pas horreur que je sois la nièce de cet homme ?

– Ma pauvre petite chérie, ne te fais pas de tourments à ce sujet ! Le même sang heureusement ne coule pas dans tes veines !... Et je ne te rends pas non plus responsable de la faiblesse de ta tante, va, ma vaillante petite Française. Allons, tu vas tâcher de te reposer, n'est-ce pas ? Demain, à mon retour, nous causerons encore de tout cela... Mais je crois préférable de n'en pas parler à ma grand-mère pour le moment. Je dirai simplement que je vais

voir à Brest notre cousin de Barcueil.

– Oh ! certes, pauvre bonne-maman !... Cela l'inquiéterait, l'agiterait... Et nous avons aussi le temps de le dire à Armelle.

– Eh bien ! c'est convenu, nous garderons momentanément le silence... Et j'espère que tout se passera sans encombre, que ces vilains oiseaux de proie seront pris au gîte, dans peu de temps.

## VII

Florita ne dormit pas cinq minutes, cette nuit-là.

Le subit retour de mémoire qu'elle avait eu tout à l'heure, l'apparition de ce sous-marin, la certitude que sa vieille maison servait aux pirates ennemis, l'anxiété au sujet de ce qui se passerait là, quand on forcerait les bandits dans leur repaire... tout cela bouleversait la jeune fille, au plus haut point.

De bonne heure, en dépit des recommandations d'Alain, elle se leva pour l'embrasser avant son départ. Lui non plus n'avait pas trouvé le sommeil. L'idée que l'ennemi était là, si près, dans la demeure de ses ancêtres, faisait bouillonner le sang dans ses veines d'ardent Français.

Il partit, en déclarant :

– Je serai rentré de bonne heure.

Au cours de cette journée, Florita fit de son mieux pour dissimuler sa fatigue et son souci, à cause de l'aïeule et d'Armelle.

Pourtant, vers deux heures, prétextant une lettre à écrire, elle remonta chez elle, dans le dessein de se reposer un peu.

Mais elle ne put y parvenir. Ses nerfs étaient trop tendus, son cerveau trop plein de pensées...

Alors, elle essaya de répondre à une lettre de cette brave femme, Mélanie Clouet, qui avait autrefois vu, de loin, son enlèvement par Rechensfeld, en sortant de Saint-Germain-des-Prés, et avait appelé au secours. Alain, depuis le début de la guerre, l'aidait par l'entremise d'Armelle... Et maintenant, Florita s'était remise en rapport avec elle, s'intéressant à sa petite fille, dont la santé s'améliorait, et lui donnant à la fois une aide matérielle et morale.

Mais, là encore, la fatigue nerveuse rendait la jeune fille impuissante à trouver des phrases suivies.

Et voilà que, tout en pensant à Mélanie, un autre souvenir revint à son esprit, décidément délivré de toutes les brumes d'amnésie qui avaient si longtemps obscurci sa mémoire...

Celui d'Antoine Barboux, le petit soldat français qu'elle avait aidé à mourir, à l'ambulance allemande de Vanelles.

Et elle se rappelait maintenant ce que signifiait l'adresse retrouvée dans le sac qu'elle avait emporté, en fuyant...

« Mesdemoiselles Jeanne et Andrée Barboux, 17, rue de Puteaux... » C'étaient les sœurs du jeune mort, qu'elle avait promis d'aller voir, quand elle serait libre.

Elle pensa :

« Il faudra que je leur écrive, dès demain... Ces pauvres jeunes filles, elles ont peut-être bien besoin d'être aidées ! »

Maintenant, elle revoyait toute son existence à Vanelles... elle revivait toutes les angoisses éprouvées là-bas, et ensuite au cours de cette évasion qui présentait de tels risques.

Puis, il y avait une lacune... Alain lui avait dit, un jour : « Tu as été blessée... Je te raconterai cela plus tard. »

Oui, elle voulait savoir ce qui s'était passé depuis le moment où trois soldats allemands s'étaient dressés, le fusil à la main, devant les fugitifs.

Le cœur serré, elle se rappelait la confession de sa tante, qui lui avait révélé près de quels farouches ennemis de la France elle avait vécu, pendant des années.

Puis, ce terrible instant, où elle avait vu se dresser l'un en face de l'autre Alain et Rechensfeld... où elle avait entendu le Prussien, exaspéré par la fière attitude de l'officier français, condamner celui-ci à mort...

Elle joignit les mains, en murmurant :

– Ô mon Dieu, comme je vous remercie de nous avoir enlevés à de tels périls !

Sur le bureau, près d'elle, un parchemin jauni attira son attention... C'était le plan où se trouvait indiquée l'entrée des souterrains, du côté de

Runesto, et le moyen d'y pénétrer. Ce matin, avant de partir, M. de Penvalas l'avait donné à sa fiancée, en disant :

– Tiens, regarde, si cela t'intéresse... Je t'ai dit que je n'avais pas de secret pour toi. Eh bien ! tu partageras celui-ci avec moi.

La jeune fille avait déjà jeté un coup d'œil sur le parchemin... Cette fois, elle l'étudia plus attentivement... Et, en le repliant, elle songea :

« Quel dommage de n'avoir pas aussi le plan des souterrains !... Pour prendre ces misérables, ce serait précieux. »

Mais il n'en existait pas. La tradition seule racontait qu'Even le Roux avait fait de son repaire souterrain un véritable labyrinthe, où ne pouvaient se reconnaître que les initiés.

Un peu après cinq heures, Florita redescendit près de la marquise et d'Armelle... Alain ne tarderait certainement pas à paraître... Le train arrivait à cinq heures quarante-cinq. M. de Penvalas avait déclaré inutile qu'on lui envoyât la voiture ; il aimait mieux faire à pied les huit

kilomètres séparant le bourg de Kerhuel de Runesto, distance qui ne comptait pas pour un excellent marcheur comme lui.

Mais sept heures sonnèrent sans qu'il eût paru... Puis, la nuit vint... Les trois femmes dînèrent sans lui. Elles n'éprouvaient pas d'inquiétude. M<sup>me</sup> de Penvalas et sa petite-fille disaient :

— Il a été retenu à dîner par l'amiral de Barcueil, et ne rentrera que demain matin.

Florita pensait :

« Probablement, il a des démarches à faire... ou bien il n'a pas trouvé les personnes qu'il voulait voir. »

Néanmoins, elle éprouvait de ce retard dans le retour d'Alain une sorte de malaise, et ne put guère dormir encore cette nuit-là.

L'aïeule et les deux jeunes filles commencèrent de s'étonner et de s'inquiéter, en voyant que le train du matin ne ramenait pas le voyageur... Armelle et Florita s'en allèrent en voiture, vers cinq heures, pour se trouver à

l'arrivée de celui de l'après-midi... Cette fois, elles furent saisies d'angoisse, en voyant qu'Alain n'était pas encore là.

– Comment, s'il s'est trouvé retardé pour une raison quelconque, n'a-t-il pas envoyé un télégramme ? disait Armelle. Cela ne lui ressemble pas du tout, d'être aussi négligent, car il a toujours eu soin de ne jamais tourmenter grand-mère sans motif...

Florita déclara :

– Je vais envoyer une dépêche à l'amiral de Barcueil, pour savoir s'il l'a vu à Brest... Malheureusement, nous n'aurons la réponse que demain matin !

Les deux cousines parlaient ainsi, sur le quai, tandis que le train repartait. Leur mine inquiète frappa sans doute le chef de gare, qui les connaissait depuis longtemps, car, s'avançant vers elles, il demanda, en levant sa casquette :

– Ces dames attendent quelqu'un ?

Armelle répondit :

– Oui, monsieur Ferry, mon frère, qui devait revenir de Brest, hier, et qui ne nous a pas informées de ce retard apporté à son retour.

Le chef de gare dit, d'un ton surpris :

– M. le marquis... Mais il est arrivé hier, par le train de cinq heures !

Armelle et Florita eurent une exclamation :

– Il est arrivé ?... Vous en êtes sûr ?...

– Oh ! tout à fait sûr !... Il m'a même dit bonjour en passant, très aimablement, comme toujours... Et de toute façon, il ne passe pas inaperçu !

Florita, regardant sa cousine, dit, d'une voix étranglée :

– Mais, alors ?... qu'est-ce que cela signifie ?...

Armelle bégaya :

– Il lui serait donc arrivé un accident ?... d'ici à Runesto ?... Mais on le saurait maintenant...

Le chef de gare hocha la tête :

– Bien sûr !... Et puis, quel accident voulez-vous ?... Le pays a toujours été tranquille, les

rôdeurs n'y venant guère... Puis, c'était en plein jour...

Florita s'écria :

– Enfin, le fait est là !... Vous avez vu descendre du train M. de Penvalas, vous lui avez parlé, il est sorti de la gare... puis, c'est fini, on ne sait plus ce qu'il est devenu...

M. Ferry convint que c'était, en effet, étrange et inquiétant.

M<sup>lle</sup> de Valserres déclara :

– Je vais télégraphier à l'amiral de Barcueil, pour lui demander de venir immédiatement... Il y a là quelque chose de grave... de très grave...

Elle tremblait, et la terreur l'étreignait au cœur.

Car, tout à coup, une crainte affreuse l'envahissait...

Ne seraient-ce pas les Allemands de Ker-Even qui, ayant le soupçon – on ne sait comment – de ce que préparait Alain, s'étaient empressés de faire disparaître l'officier ?

Elle pensait :

« Comment le sauraient-ils, pourtant ?... Nous n'en avons dit un mot à personne... »

Après avoir expédié leur dépêche à l'amiral, un cousin de la marquise et le parrain d'Armelle, M<sup>me</sup> de Marsy et Florita, renvoyant la voiture, revinrent à pied, par le chemin qu'avait dû suivre Alain.

Oui, vraiment, c'était un bien honnête chemin, qui ne présentait pas d'embûches !... En quittant la gare, il s'en allait entre des champs de sarrasin, des petits bois de chênes... puis, il devenait plus sinueux, passait au pied d'un talus recouvert de bruyères, que couronnait un taillis de châtaigniers... Cinquante mètres plus loin s'ouvrait une petite carrière de granit, abandonnée depuis longtemps... Puis, après d'autres bois de chênes, apparaissaient des vergers, des chaumières, et les futaies superbes qui entouraient Runesto.

À un vieux berger qu'elle rencontra, ramenant au bercail sa demi-douzaine de moutons, Florita demanda :

– Avez-vous rencontré hier M. le marquis, père Jean-Marie ?

– Oui, mademoiselle, et il m'a demandé de mes nouvelles, avec beaucoup de bonté.

– À quel endroit était-ce, à peu près, et vers quelle heure ?

– Pas loin du champ des Le Coz... et il devait être dans les cinq heures.

Le champ des Le Coz se trouvait à environ quatre kilomètres de Kerhuel, sur la route de Runesto.

Donc, Alain avait déjà fait à ce moment la moitié du trajet.

C'était plus loin qu'avait eu lieu l'accident... ou le crime.

Cette dernière hypothèse, seule, apparaissait vraisemblable. Car un accident n'eût pu rester ignoré, depuis la veille... Puis, on aurait retrouvé le corps.

Pourtant un crime, en plein jour ?

Ce fut une atroce soirée, pour les trois pauvres femmes... Florita avait raconté à l'aïeule et à M<sup>me</sup> de Marsy la vérité au sujet de Ker-Even, et toutes deux ne doutaient pas qu'Alain eût été la victime des misérables.

— Mais enfin, comment ont-ils pu savoir ?... répétait Florita.

Elle et Armelle ne se couchèrent pas, et restèrent près de l'aïeule, qu'elles avaient forcée à se mettre au lit... Avec la nuit, le mystère apparaissait plus terrible. Les trois femmes essayaient de se dérober leur épouvante, à l'idée que peut-être Alain gisait, mort, on ne savait où...

À Ker-Even, probablement... dans les souterrains, où il serait facile de le faire disparaître...

Le jour leur apporta une sorte de soulagement... Et elles attendirent avec une fiévreuse impatience la venue de l'amiral.

Il arriva vers onze heures, en automobile — C'était un petit homme maigre, aux cheveux gris, dont la mine tranquille et bienveillante ne laissait

pas deviner l'esprit de fermeté, de décision, qui le caractérisait.

Mis au courant, il se montra stupéfait, tout d'abord.

– Alain a disparu ?... Et vous pensez que ce sont ces gens ?... Avant-hier, il a déjeuné avec moi, et m'en a parlé... Auparavant, il avait été voir l'amiral X... Mais en admettant que des oreilles suspectes l'aient entendu, on n'aurait guère eu, matériellement, le temps de préparer un guet-apens... Il est vrai que ces êtres-là sont habiles, qu'ils ont des moyens d'information...

– Enfin, Henri, vous ne comprenez rien non plus, n'est-ce pas, à cette disparition ?

– Rien, je l'avoue, Geneviève... Mais nous allons immédiatement faire une enquête... Comment une pareille chose a-t-elle pu se produire, à cette heure-là ?

Florita dit, nettement :

– Il faut faire fouiller Ker-Even, amiral !... Il ne peut être que là !

– Je suis bien de votre avis, mon enfant !... Mais je ne puis prendre cela sur moi. En outre, si ces coquins craignent d’être découverts, ne peut-on penser qu’ils ont pris Alain comme otage, pour nous faire reculer devant la violation de leur repaire ?

La jeune fille murmura :

– C’est vrai !... Je n’avais pas songé à cela... je pensais seulement qu’ils l’avaient tué, tout de suite... Mais, en effet, il serait plus adroit de leur part d’en faire un otage. Raison de plus pour aller vite le délivrer !

– Certes, oui, ma chère petite !... Mais nous nous heurtons ici à un terrible dilemme : dès que nous pénétrerons en force à Ker-Even, les Allemands massacreront leur prisonnier...

M<sup>me</sup> de Penvalas eut une exclamation d’horreur.

Quant à Florita, elle pâlit, et frissonna longuement.

Mais, se ressaisissant aussitôt, elle dit avec énergie :

– Eh bien ! amiral, il n’y a qu’une chose à faire : c’est de passer par l’entrée des souterrains qui existe sur Runesto !

L’amiral la regarda avec quelque ébahissement.

– L’entrée des souterrains ?... Mais elle est murée, paraît-il ?

– Non pas !... Et j’en connais le secret. Il faudra des hommes, par exemple... La galerie est obstruée, m’a dit Alain...

– Mais, mon enfant, comment nous y reconnâitrons-nous ?... On prétend que c’est un dédale, là-dedans...

– Ah ! je sais ! Mais il faut tenter quelque chose, et le plus tôt possible !... Nous n’avons que ce moyen, puisque passer par Ker-Even pourrait faire courir à Alain un péril mortel, au cas où il serait vivant encore...

Les mots s’étranglèrent dans sa gorge.

M<sup>me</sup> de Penvalas dit avec agitation :

– Oui, oui, il faut essayer, Henri !... Et Dieu nous aidera !

– Je ne refuse pas du tout, ma pauvre amie !... Nous allons faire le possible. Mais il nous faut des hommes, comme le dit Florita... non seulement pour faire le passage, s'il y a lieu, mais encore pour avoir raison de ces bandits.

« Sont-ils nombreux ?... C'est là un mystère...

« Alain m'a parlé d'un sous-marin que vous avez vu disparaître par là, l'autre soir... S'il y est encore, nous trouverons l'équipage... Et les autres doivent être également bien armés. Donc, il faut que nous soyons en force.

« Je vais repartir immédiatement pour Brest, voir à faire marcher vivement les choses, pour revenir ici le plus tôt possible. Heureusement, X... est un vieux camarade à moi. Je lui dirai : « Mon cher, le scepticisme n'est plus de mise ! Il s'agit de mon jeune cousin, un admirable officier qui a échappé aux Boches, là-bas, et que je ne veux pas leur laisser ici. De toute évidence, la terre ne s'est pas entrouverte pour l'engloutir, de Kerhuel à Runesto. Or, on ne retrouve plus trace de lui, quatre kilomètres avant d'arriver au château... Donc, il faut bien admettre qu'il a été

victime d'un guet-apens... Et ceci concorde avec ce qu'il venait de nous révéler, au sujet de l'existence, à Ker-Even, d'une bande de brigands allemands. » Il a eu l'air de ne pas trop croire Alain, ce brave X... Mais au fond, je pense qu'il a été impressionné de son récit, et qu'il ne fera aucune difficulté d'admettre qu'il faut immédiatement voir ce qui se passe dans ce nid de pirates.

« Allons, ma bonne Geneviève, et vous, mes chères enfants, ne vous désespérez pas trop !... J'ai dans l'idée qu'Alain représente pour ces gens-là un gage très précieux, et qu'ils le ménageront, jusqu'à nouvel ordre.

Là-dessus, l'excellent homme remonta dans son automobile, sans même vouloir attendre qu'on lui servît à déjeuner. Il fallait, disait-il, que cette affaire fût menée rondement, avant que les pirates pussent en être prévenus.

— Si l'on pouvait faire l'opération à la nuit, ajouta-t-il, ce serait préférable. Nous aurions plus de chances de les surprendre... Mais êtes-vous

sûre, Florita, de pouvoir nous indiquer exactement ce passage ?

– Je le crois. Et tout à l’heure, je vais aller m’en rendre compte.

– Eh bien ! alors, au revoir !... Et à bientôt !

## VIII

Alain, comme il le prévoyait bien, avait rencontré quelque scepticisme, au sujet de la grave révélation qu'il venait de faire à l'amiral X... Celui-ci avait dit :

— Il faut réfléchir... On ne peut agir précipitamment, en semblable occurrence... Au fond, vous ne m'apportez aucune preuve ?... Il s'agit de révélations faites à M<sup>lle</sup> de Valserrès par sa tante. Mais sans vouloir le moins du monde suspecter la bonne foi de votre fiancée, ne peut-on penser que son cerveau, après tant d'épreuves physiques et morales, est la dupe de certaines imaginations ?... à moins que ce fût celui de sa tante, malade, mourante ? La prudence me commande d'agir avec précaution... Je vais donc faire surveiller discrètement les abords de Ker-Even. En outre, je m'informerai si l'un de nos sous-marins s'est trouvé dans ces parages à

l'heure et à la date indiquées.

Alain avait dû se contenter de ce résultat... Et, au fond, ainsi qu'il en convint un peu plus tard en déjeunant avec son parent, l'amiral de Barcueil, on ne pouvait trop blâmer un chef responsable d'opérer avec prudence, en telle circonstance, car il était de fait qu'on ne lui apportait aucune preuve précise, et que les dires d'une jeune fille, dont la mémoire était restée si longtemps rebelle, pouvaient paraître sujets à caution.

Lui, Alain, qui connaissait Florita, qui avait suivi toutes les phases de cette amnésie, ne doutait pas un instant... Et c'est pourquoi, ayant la certitude qu'elle disait vrai, il sentait le sang bouillir dans ses veines à la pensée que l'ennemi occupait Ker-Even, et que, par ces lenteurs administratives, on allait encore lui laisser le temps de continuer son œuvre de banditisme.

« Sans compter le danger que ce voisinage représente pour nous ! songeait-il. Car si ces coquins venaient à soupçonner que je connais la vérité, à leur sujet, nous aurions tout à craindre de leur vengeance. »

Ainsi occupé de ces pensées, M. de Penvalas descendit à la petite gare de Kerhuel, et, ayant adressé au passage quelques mots cordiaux au chef de gare, il s'engagea sur le chemin qui menait à Runesto.

Le temps était gris, humide. Une brise tiède venait de la mer, et caressait au visage le jeune homme, qui marchait d'un pas vif, ayant hâte de se retrouver près de Florita, que l'événement de la veille, et ce subit retour de mémoire avaient bouleversée.

Il croisa le vieux berger, qui s'en allait d'un pas traînant, derrière ses moutons, avec son chien pelé fort affairé autour des ouailles vagabondes. Le jeune châtelain demanda :

— Eh bien ! père Jean-Marie, comment cela va-t-il ?

— Pas trop bien, monsieur le marquis !... Mais c'est de mon âge. Il y en a tant de jeunes, dans le moment, qui sont pires que moi ! J'ai quatre-vingts ans passés, monsieur Alain, pensez donc !

— Je souhaite, si j'atteins votre âge, d'être

aussi bien conservé que vous, père Jean-Marie !

Et, souriant au vieillard qui le regardait avec une respectueuse admiration, Alain était passé, continuant sa route.

Maintenant, il approchait de l'endroit où, sur un haut talus couvert de bruyères et d'ajoncs, se dressait un petit bois de châtaigniers que parsemaient quelques rocs, transportés là, lors de quelque lointain bouleversement du sol. Derrière l'un d'eux étaient assises Mrs Barwell et une étrangère dont le voile épais, un instant écarté, laissait voir les beaux traits et les yeux brillants de M<sup>me</sup> de Ronchay.

La belle comtesse, deux jours auparavant, avait eu avec son fiancé une discussion, sur un sujet d'ailleurs futile... Mais ni l'un ni l'autre ne voulait céder. Or, Hilda, qui n'avait rien de l'esprit de soumission habituel à la femme allemande, et savait fort bien que si elle se laissait dominer par Rechensfeld, elle ne serait qu'une esclave, s'était bien promis de mater l'orgueilleux baron et d'être toujours maîtresse dans le ménage... En conséquence, depuis cette

discussion, elle tenait rigueur à Friedrich. Et, aujourd'hui, pour exciter sa jalousie, elle s'était avisée de partir en promenade avec l'ingénieur, dont l'admiration pour sa beauté ne lui avait pas échappé.

Helmer avait eu beau crier à l'imprudence, la comtesse n'avait rien écouté.

– Comment voulez-vous qu'on me reconnaisse, avec cette perruque, ce voile !... Et que trouvera-t-on de singulier à ce que Mrs Barwell se promène avec une amie ?

Quant à Rechensfeld, il avait jeté vers l'ingénieur un féroce regard, mais n'avait pas jugé bon d'élever une objection.

Donc, Hilda et Spützwacher, – celui-ci sous l'apparence de Mrs Barwell, l'Anglaise neurasthénique, – s'étaient assis dans ce petit bois, au cours de leur promenade. Ils avaient sous leurs yeux la route, sur une grande étendue... Et c'est ainsi que, d'assez loin encore, ils virent se dessiner une silhouette d'homme, vêtue de la tenue bleu horizon.

Hilda sursauta, et saisit le bras de l'ingénieur.

– Voyez... là-bas !... N'est-ce pas M. de Penvalas ?

– Oui... à ce qu'il me semble... Oui, oui, c'est lui madame !

La comtesse dit sourdement :

– Lui !... Lui !...

Ses yeux se rivaient à cette silhouette qui avançait... Ses lèvres se crispaient, se tordaient, donnant à sa physionomie une expression de férocité, qui la défigurait.

Et, tout à coup, elle dit d'une voix haletante, en regardant fixement son compagnon :

– Écoutez, Spützwacher, il faut que nous emparions de cet homme !

L'autre répéta, stupéfait :

– Il faut que ?...

– Oui ! J'ai à me venger de lui... et d'une autre... Il n'y a personne en ce moment sur la route, aussi loin que nous puissions voir. Nous avons donc le temps de faire le coup...

– Mais... mais, c'est trop risquer !

– Allons donc !... Nous avons toutes les chances de réussir... Il est fort, c'est vrai, mais il n'a qu'un bras et nous sommes deux.

« Quel dommage que, justement aujourd'hui, vous n'ayez pas amené vos chiens ! Ils nous auraient grandement servi ! Allons, vite, préparez-vous !... C'est le moment de me prouver que vos protestations de dévouement ne sont pas seulement des mots.

Spützwacher se leva, ayant déjà repris sa présence d'esprit, car c'était un homme de sang-froid et de prompt décision. Il comprenait instantanément qu'aider la comtesse dans sa vengeance de femme jalouse lui donnerait aussitôt une certaine supériorité – tout au moins momentanément – sur le baron de Rechensfeld.

– Je suis à vos ordres, madame.

Rapidement, elle lui exposa son plan, tout en ne quittant pas des yeux l'officier qui approchait...

Puis, les deux complices gagnèrent le petit

raidillon qui rejoignait la route, et, s'étendant sur le sol, cachés par une large roche, ils attendirent...

M. de Penvalas passa au-dessous d'eux... Il avait l'air calme et songeur. Sur cette route parcourue par lui des centaines de fois, le châtelain de Runesto ne pouvait se douter qu'un danger le menaçait...

Absorbé dans ses pensées, il ne tourna même pas la tête en entendant derrière lui un bruit de pas, et de pierres qui tombaient le long d'une pente...

Quelque gamin dégringolait le talus...

Il sentit sur ses épaules, tout à coup, des mains qui s'abattaient, l'immobilisaient avant même qu'il eût pu opposer une résistance... Un coup, assené sur la tête, lui fit perdre connaissance. Hilda dit brièvement :

– Allons, vite !

L'ingénieur et elle saisirent le corps inerte, le portèrent jusqu'à la carrière, à cinquante mètres de là... Ils s'engagèrent à l'intérieur. Celui-ci n'était pas très profond. Mais les agresseurs

pouvaient néanmoins y trouver un refuge avec leur victime, jusqu'à la nuit.

L'officier fut déposé sur le sol... Puis, M<sup>me</sup> de Ronchay déclara :

– Je vais rentrer, et je vous enverrai Helmer ou Leonhard. Dès que le jour sera tombé, vous porterez celui-ci à Ker-Even.

– Entendu !... Et je vais lui mettre un bâillon au cas où il reprendrait connaissance avant que nous soyons arrivés là-bas.

– C'est cela... Puis, vous avez un revolver, pour le maintenir en respect.

Pendant quelques secondes, Hilda considéra le beau visage pâle, aux yeux clos... Une sorte de joie haineuse luisait dans son regard. Elle murmura :

– Te voilà en mon pouvoir, maintenant !... elle va t'attendre, ta Florita... et tu ne reviendras jamais !

Puis, se tournant vers Spützwacher, la jeune femme ajouta :

– À tout à l'heure !... Gardez-le bien !...

– Soyez sans crainte, madame !

Hilda quitta la carrière et reprit la route de Ker-Even... Elle marchait vite, dans le jour gris qui donnait au paysage un aspect mélancolique. En dix minutes, elle fut au vieux logis.

Rechensfeld et Helmer fumaient un cigare, nous le figuier... Le premier feignit l'indifférence, à la vue de la jeune femme. Mais Helmer s'écria :

– Vous revenez seule, madame la comtesse ?

– Oui... Mais ne craignez rien, Spützwacher n'est pas perdu. Je l'ai laissé en compagnie du capitaine de Penvalas.

Helmer sursauta, et le baron, ôtant le cigare d'entre ses lèvres, regarda sa fiancée avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

Elle eut un sourire de satisfaction ironique, devant leur surprise.

– Oui, le capitaine de Penvalas en personne... Mais, rassurez-vous encore, il n'est pas bien dangereux, pour le moment.

« Fais-moi une place sur ce banc, Friedrich ; je vais vous raconter ce que nous venons de faire,

Spützwacher et moi.

Rechensfeld se recula, et Hilda s'assit près de lui.

Alors, elle dit comment, apercevant M. de Penvalas, qui venait seul sur la route, elle avait eu soudainement l'idée de profiter d'une si belle occasion... Qu'on tînt en son pouvoir lui ou Florita, cela importait peu, au fond ? L'essentiel était de les séparer, pour les faire souffrir, longtemps, par cette séparation même... Puis, un jour, le prisonnier serait mis à mort, et la fiancée en serait informée...

— Vous comprenez, expliquait Hilda, nous aurions pu avoir de la difficulté à nous emparer de Florita... Elle sort rarement seule ; presque toujours, sa cousine, son fiancé l'accompagnent, ou bien son ancienne nourrice devenue sa femme de chambre. Tandis que là, M. de Penvalas venait pour ainsi dire se mettre entre nos mains... Personne sur la route... et la carrière tout près, pour le cacher jusqu'à la nuit...

Rechensfeld s'était redressé, la physionomie joyeuse, un rictus mauvais aux lèvres...

– Tu as bien fait, Hilda !... Oui, lui ou elle, qu’importe ! Ah ! nous le tenons donc, ce Penvalas qui m’a échappé là-bas !... Cette fois, il faudra bien le garder !

– Ne crains rien !... Une fois, dans les souterrains, il ne verra plus la lumière du jour... jamais !

Helmer, lui, ne semblait pas du tout enchanté de l’aventure... Il s’écria, la première stupéfaction passée :

– Mais vous êtes d’une insigne imprudence !... Qu’avions-nous besoin de nous mettre encore cette histoire sur le dos ? Vraiment, je dois vous dire que vous compromettez en ce moment l’œuvre de douze années, pour une satisfaction de vengeance toute personnelle !

Rechensfeld haussa les épaules.

– Nous ne compromettons rien du tout, mon cher... Le plus difficile est fait, et fort habilement.

– Qui nous dit que d’ici la nuit quelqu’un ne va pas entrer dans la carrière et y découvrir Spützwacher avec son prisonnier ?

Hilda eut un geste d'impatience.

– Vous allez toujours chercher le pire, monsieur Helmer !... Cette carrière ne sert à rien, personne n'y entre jamais, sauf peut-être quelque enfant, de temps à autre... Celui-là, Spützwacher saurait l'écarter, avant qu'il ait aperçu M. de Penvalas, que nous avons déposé tout au fond.

« Non, les risques ne sont pas grands, car je me suis bien assurée auparavant de l'absence d'aucun œil curieux, aux alentours, ce qui est facile, du haut de cette petite butte... Et c'est à la nuit seulement que l'on apportera ici le prisonnier. Vous enverrez Leonhard pour aider Spützwacher... à moins que vous ne préfériez y aller vous-même. Qu'il emmène un des chiens ; cela peut être utile, en cas d'un accident d'ailleurs tout à fait improbable.

Helmer n'objecta rien... Comme tous ici, il se sentait dominé par la volonté impérieuse et tenace de cette femme.

Quand il se fut éloigné un peu après, pour avertir le domestique, Hilda leva sur Rechensfeld son regard un peu railleur, en demandant :

– Eh bien ! crois-tu que j'ai bien employé mon temps, pendant que tu boudais ?... Je vais te faire apporter ton ennemi, réduit à l'impuissance.

Le baron se pencha et embrassa la jeune femme.

– Hilda bien-aimée, tu es d'une habileté incomparable ! Ton esprit de décision, ton audace unie au plus parfait sang-froid font de toi une créature absolument supérieure !

– Eh bien ! mon ami, puisque tu me juges ainsi, tu pourrais avoir un peu plus d'égards pour mon opinion et mes désirs, au lieu de les discuter et de prétendre m'imposer les tiens, comme tu l'as fait l'autre jour.

Elle regardait le baron avec une sorte d'arrogance, que tempérait pourtant le sourire séducteur de ses fines lèvres roses.

Rechensfeld, subjugué, convint qu'il avait eu tort... C'était, vraisemblablement, la première fois de sa vie que pareille chose lui arrivait. Hilda, orgueilleusement satisfaite, pensa : « Allons, je le tiens bien ! Ce n'est pas lui qui sera le maître ! »

Les heures passèrent, le jour gris se changea en crépuscule, la nuit s'étendit aux alentours de Ker-Even... Leonhard partit, suivi d'un des danois de Spützwacher. Hilda, Rechensfeld et Helmer, en l'attendant, s'étaient réunis dans le salon. Les deux hommes fumaient, en buvant du champagne, la comtesse travaillait à un col de broderie... Venue de Paris avec une seule valise, elle avait dû faire acheter à Quimper, par la femme de Leonhard, les éléments d'une garde-robe, qu'elle voulait élégante, autant par goût que pour plaire à Rechensfeld. Et, très adroite aux travaux manuels, elle s'occupait, dans cette solitude de Ker-Even, à confectionner de coquettes parures.

Tout à coup, elle s'interrompit de travailler, en disant :

– Les voilà !

Son ouïe très fine avait perçu un bruit de pas, au-dehors.

De fait, la porte du salon s'ouvrit bientôt...

Sur le seuil apparut la pseudo Mrs. Barwell,

qui tenait par le bras M. de Penvalas, derrière lequel se montrait la tête rousse embroussaillée de Leonhard.

Alain, le front haut, la bouche méprisante, embrassa d'un regard ceux qui étaient là...

Et ce regard laissa voir la plus intense stupéfaction en s'arrêtant sur M<sup>me</sup> de Ronchay et Rechensfeld.

Le jeune homme s'écria :

— Vous !... Vous ici, misérables !

Le baron ricana, tandis qu'Hilda se levait et s'avancait vers Alain.

— Oui, c'est nous, monsieur... Voilà une surprise désagréable, n'est-ce pas ? Vous ne vous doutiez guère, sans doute, que le logis de cet aimable Barwell abritât vos pires ennemis ?

Alain, en sortant de l'étourdissement où l'avait jeté le coup de poing de Spützwacher, tout à l'heure, et en voyant près de lui l'ingénieur déguisé en femme, le revolver à la main, avait eu la présence d'esprit de ne pas laisser voir qu'il était éclairé déjà au sujet de la véritable identité

des habitants de Ker-Even... Il avait feint la surprise, – une surprise mêlée d'indignation, qui, elle, était bien réelle, – quand la fausse Anglaise lui avait appris avec une satisfaction narquoise sa qualité d'ingénieur prussien... Et maintenant, de même, il répondait avec dédain à la question de la comtesse :

– En effet, je ne connais pas toutes les ressources d'hypocrisie que renferme l'âme d'un Allemand... Cependant, vous m'en avez donné vous-même un assez joli échantillon, Hilda Strubs.

La jeune femme tressaillit.

– Pourquoi m'appellez-vous ainsi ?

– Parce que je sais que c'est votre véritable nom – le seul que vous ayez le droit de porter. Car, mariée à mon cousin sous le couvert d'un état civil volé, cette union est nulle, au double point de vue civil et religieux.

Une rougeur de colère monta au blanc visage de la comtesse.

– Je voudrais bien savoir qui vous a raconté

cela !

– Que vous importe !... Je le sais, voilà tout.

– Oh ! il ne m'est pas difficile de le deviner !...  
Seule, Florita a pu le savoir... et par sa tante, probablement.

« Soit, mettons que vous disiez vrai... Cela n'a, pour moi, aucune importance. La seule parole de Florita ne compterait guère, sans preuves, devant un tribunal... et elle n'a certainement aucune preuve ?

Il y avait une interrogation dans le ton de la comtesse... Mais Alain ne répondit pas.

Elle reprit, d'une voix qui frémissait de colère contenue, car l'attitude du prisonnier, son silence dédaigneux l'exaspéraient :

– Ainsi donc, personne ne pourra me contester sérieusement ce nom de Ronchay ni l'héritage de Maurice... D'ailleurs, je vais vous apprendre une chose qui vous fera plaisir : ce nom, je le quitterai bientôt, pour prendre celui d'un bon Allemand, le baron de Rechensfeld, ici présent.

En regardant tour à tour Hilda et Friedrich,

Alain dit avec un sourire de méprisante ironie :

– Vous avez bien raison, car vous êtes dignes l'un de l'autre.

Rechensfeld, qui s'était levé, eut un geste de menace.

– Prends garde à toi, insolent Français ! Tu es en notre pouvoir, et nous ne te laisserons pas échapper, comme à Vanelles, je t'en réponds !

Alain dit avec la même tranquillité fière :

– Vous ne m'empêcherez jamais de faire connaître mon opinion sur vous, monsieur, et sur l'estimable personne qui abusa pendant tant d'années de la bonté, des soins de ma grand-mère. Par ailleurs, je me doute bien que c'est ma vie que vous voulez... Prenez-la donc. Après avoir échappé à la mort sur le champ de bataille, je la trouverai ici, quand même, donnée par des mains allemandes.

Hilda eut un rire sarcastique.

– Oui, oui, vous l'aurez !... Mais pas tout de suite ! Nous vous laisserons auparavant faire connaissance avec les souterrains de Ker-Even,

monsieur de Penvalas ! Vous pourrez, à loisir, y penser à votre chère fiancée, la belle Florita, qui vous attendra en vain pendant des jours, des mois, des années.

Cette fois, Alain eut un sursaut d'indignation devant cet odieux persiflage.

– Misérable !... Je vous défends de prononcer ce nom, que souilleraient vos lèvres d'hypocrite et de criminelle !

Hilda ricana ; mais ses paupières se baissèrent sous le regard fulgurant de ces yeux bleus superbes.

Rechensfeld dit avec arrogance :

– N'insultez pas M<sup>me</sup> de Ronchay, une admirable et parfaite Allemande ! Helmer, faites conduire le prisonnier aux souterrains. Recommandez à Spützwacher de lui attacher solidement les jambes et les bras, et de laisser près de lui un de ses chiens... le plus féroce.

Helmer, jusque-là, était resté silencieux, considérant sans aucune gêne cet homme dont il avait trompé la confiance, qui l'avait traité

presque en ami...

Il s'avança en disant :

– Suivez-moi, monsieur.

Alain lui jeta un méprisant coup d'œil... Puis, tête haute, il sortit du salon.

Spützwacher, qui arrivait en ce moment, après avoir dépouillé son accoutrement féminin, se mit à la droite du prisonnier, un revolver à la main, et Helmer à gauche... Tous trois se dirigèrent vers le fond du vestibule, et entrèrent dans la « chambre d'Even ».

La dalle avait été enlevée. Les deux Allemands firent descendre leur prisonnier par le petit escalier de fer qu'ils y avaient installé, puis s'engagèrent avec lui dans les couloirs souterrains.

Ceux-ci étaient éclairés par des lampes électriques, placées de distance en distance... Des plaques, à chaque bifurcation, portaient un numéro, chargé sans doute d'indiquer la direction...

Au passage, Alain aperçut une salle taillée

dans le roc, pleine de caisses et de bidons.

Spützwacher, la désignant à l'officier français, dit d'un ton narquois :

– Nous en avons plusieurs autres comme cela... Vous voyez que nos sous-marins ne risquent pas de manquer du nécessaire ?

Alain dédaigna de répondre.

Mais une souffrance poignante le serrait au cœur, à l'idée que les ennemis avaient pu, en pleine paix, tout préparer ici, dans cette demeure qui, selon la tradition, avait été le berceau de sa race, et appartenait à Florita.

Florita !... la bien-aimée qui allait tant souffrir, dans l'atroce angoisse de l'attente et du mystère !

Et c'était à ces misérables... Hilda, Rechensfeld, qu'il devait cela !

Car il avait bien compris, dès les premiers mots prononcés par Spützwacher, dans la carrière, qu'il n'était pas soupçonné de connaître le mystère de Ker-Even... Non, il s'agissait simplement d'une vengeance d'Hilda et du baron, à laquelle s'associaient les deux autres

Allemands, par haine du Français, quel qu'il fût.

Sa position n'était pas d'ailleurs, pour cela, plus satisfaisante. Ces deux êtres pleins de haine s'acharneraient à le torturer moralement et peut-être physiquement... D'ailleurs, Hilda le lui avait laissé clairement entendre.

Tout en se faisant ces douloureuses réflexions, l'officier continuait d'avancer, entre ses gardiens.

Ils croisèrent trois hommes, portant l'uniforme de la marine impériale, qui se rangèrent sur leur passage, en saluant.

Alain pensa :

« Peut-être y a-t-il en ce moment ici l'équipage d'un sous-marin ?... Ah ! si l'amiral X... voulait agir vite, quelle belle prise il pourrait faire !... Moi, ils me tueraient sans doute avant que je puisse être délivré, mais du moins j'aurais la joie de voir ces bandits mis désormais dans l'impuissance de nuire. »

Puis il regardait les galeries étroites, qui se croisaient en un savant enchevêtrement, et songeait :

« Oui, c'est un beau repaire qu'ils ont pu organiser là !... Si seulement je connaissais le plan de ces souterrains ! Peut-être, en ce cas, s'ils me laissaient quelques jours de vie, aurais-je pu tenter une évasion, par l'issue donnant sur Runesto...

« Et encore, non, car ce côté est obstrué, comme j'ai pu m'en rendre compte un jour. Il me serait donc impossible, même si je pouvais me diriger à travers ce dédale, de parvenir jusqu'à la sortie secrète. »

L'ingénieur et Helmer s'arrêtèrent tout à coup... Ils se trouvaient à l'entrée d'une sorte de chambre creusée dans le roc.

Leonhard se tenait là, de fortes cordes à la main. Et près de lui apparaissait la tête féroce d'un des danois de Spützwacher.

Le domestique des faux Anglais avait dû recevoir à l'avance des instructions, car, tout aussitôt, et fort habilement, il ligota les jambes et les bras de l'officier. Puis, avec l'aide de Spützwacher, il le coucha à même le sol.

Après quoi, les trois Allemands s'éloignèrent, laissant près du prisonnier le chien qui lui jetait des regards peu rassurants.

Dans le couloir, l'ingénieur dit à Helmer :

– Je vous laisse... il faut que j'aie voir si Fritz et Wilhelm ont fini le déblaiement de cette intéressante salle où nous a conduits la galerie dans laquelle nous travaillons depuis quelque temps.

– Ah ! oui, la salle où se trouve cette pierre sur laquelle vous imaginez qu'Even le Roux étendait ses victimes, pour les égorger... Ainsi que je le disais hier à M<sup>me</sup> de Ronchay, elle est presque identique à celle qui existe dans la crypte de la chapelle, à Runesto, et que je soupçonne de receler l'entrée des souterrains.

« Vous n'avez découvert aucun indice, au sujet de celle-ci, dans cette nouvelle salle ?

– Rien, absolument !

– C'est fort ennuyeux !... maintenant surtout que le baron et M<sup>me</sup> de Ronchay ont imaginé ce que je continue d'appeler une colossale

imprudence. Car voyez-vous qu'on se doute de la vérité, que M. de Penvalas ait confié son secret à quelqu'un, et qu'on nous tombe sur le dos ?

Spützwacher leva les épaules.

– Comment aurait-on l'idée de cela ?... On ignore que la comtesse et M. de Rechensfeld sont ici – la stupéfaction du châtelain, à leur vue, nous le prouve bien. Et rien, vous-même le reconnaissez, n'a pu nous donner jamais à penser qu'on ait eu vent de ce qui se passe chez nous.

– Oui... évidemment. Néanmoins, je persiste à croire que c'est là une imprudence. Mais allez donc essayer de raisonner une femme jalouse, qui veut sa vengeance, et qui, de plus, se sent approuvée par un homme furieux de quelque échec antérieur, ayant fortement atteint son amour-propre ! Car, ainsi que me l'a fait comprendre M<sup>me</sup> de Ronchay, le baron a vainement essayé de courtiser cette délicieuse M<sup>lle</sup> de Valserres, dont il était fort amoureux. Mais la jeune personne le traita, paraît-il, avec la dernière impertinence...

« Or, ce sont des choses qu'on pardonne

difficilement – et lui moins que tout autre.

– En effet, en effet !... Tous deux se vengent du même coup...

« Bah ! cher ami, je suis persuadé qu'il n'y a rien à craindre !... D'ailleurs, nous pourrions nous défendre admirablement dans ce labyrinthe... Allons, à tout à l'heure. Je vais donner un coup d'œil là-bas et je vous rejoindrai.

## IX

Peu de temps après le départ de l'amiral de Barcueil, Florita, accompagnée de Corentin, le valet de chambre d'Alain, qui portait une lanterne, descendit à la crypte.

Elle voulait, comme elle l'avait dit à l'amiral, s'assurer qu'elle pouvait utiliser le secret que lui avait confié son fiancé.

Il s'agissait, tout d'abord, de déplacer la pierre qui fermait ce que l'on appelait « la tombe d'Even ».

Celle-ci pivota sur elle-même, très facilement, après que la jeune fille eut appuyé sur la queue du petit poisson grossièrement sculpté, qu'instinct lui avait fait dérober au regard du pseudo-Anglais.

Une ouverture apparut, d'où s'exhalait une forte odeur d'humidité.

Corentin y introduisit sa lanterne et se pencha, pour voir à l'intérieur.

– Une petite échelle suffira, car ce n'est pas très profond, mademoiselle.

Il alla chercher ce qu'il lui fallait, et peu après, avec son aide, Florita descendait les degrés de l'échelle, et mettait pied à terre dans une sorte de caveau plus long que large, où l'on ne voyait aucune trace de sépulture.

Florita demanda :

– Levez votre lanterne, s'il vous plaît, Corentin, de manière qu'elle éclaire bien les murs.

Ces murs étaient humides, couverts d'une sorte de moisissure noirâtre.

Ils étaient formés de blocs de pierre, très larges, étroitement soudés les uns aux autres.

Florita murmura :

– Le troisième, à gauche de l'entrée du caveau... C'est celui-ci...

Elle appuya sa main à plat, sur le bloc

noirâtre... Celui-ci se déplaça, en prenant la position horizontale...

Ainsi, il découvrait une ouverture suffisante pour qu'un homme y passât, en se baissant beaucoup.

Florita dit à voix basse :

– Donnez-moi la lanterne...

– Mademoiselle devrait me laisser voir, d'abord... S'il y a du danger...

– Non, je veux me rendre compte moi-même...

Elle se glissa dans l'ouverture... Et ce fut avec peine qu'elle retint une exclamation...

Alain lui avait parlé d'un passage obstrué... Or, elle voyait devant elle une grande salle aux murs formés de blocs semblables à ceux du caveau. Au milieu se trouvait une large pierre brute, de coloration brunâtre.

Soutenue par quatre quartiers de granit grossièrement taillés, elle avait toute l'apparence de ces dolmens, nombreux en Bretagne, dont on n'a pu encore déterminer l'usage, mais que l'on suppose avoir dû servir d'autels pour les

sacrifices de la religion druidique.

La salle était vide... Florita s'en rendit compte d'un coup d'œil.

Alors elle avança, avec précautions, suivie de Corentin.

Et elle aperçut un couloir sombre, devant elle.

Puis elle remarqua, sur le sol, des débris de terre, de pierres, et un instrument de terrassier.

Plus de doute !... Le passage avait été dégagé... par les ennemis eux-mêmes.

Florita murmura :

– Corentin, c'est par ici que nous passerons !  
Ah ! que je voudrais que l'amiral revienne vite, avec l'aide nécessaire !... Mais pourvu que mon pauvre Alain soit encore en vie !

Elle remonta vite pour avertir la marquise et Armelle, après avoir fait retomber le bloc de pierre... Et toutes trois, avec une fiévreuse impatience, attendirent le retour de l'amiral.

Les heures leur semblaient interminables...

Que devenait Alain, pendant tout ce temps ?

Quelles angoisses devait-il endurer, depuis l'avant-veille qu'il avait disparu et se trouvait aux mains de ses ennemis.

M<sup>me</sup> de Penvalas disait :

– Ils l'ont tué, mon pauvre enfant, certainement !

Mais Florita et Armelle gardaient quelque espoir que les Allemands eussent l'idée de s'en servir comme otage, en cas de menace contre Ker-Even.

La vieille dame objectait encore :

– Mais en admettant même qu'il soit vivant, comment parviendra-t-on près de lui, à travers ces galeries dont le plan est inconnu ?

– Que voulez-vous, bonne maman, nous ferons tout notre possible, puisque nous n'avons pas d'autre moyen !... et le Ciel nous viendra en aide !

Il y avait, ce jour-là, une tempête qui menaçait d'être d'une rare violence... Vers onze heures, ce fut un assaut furieux du vent contre le château. Et, à ce moment-là, on vit apparaître l'amiral de

Barcueil, qui amenait une compagnie de fusiliers marins commandés par un enseigne.

Ils étaient partis à la pleine nuit, pour éviter d'être espionnés. Des automobiles les avaient amenés rapidement... Et ils étaient prêts pour tenter l'aventure qui pouvait être fort périlleuse.

L'amiral de Barcueil expliqua :

– Mon vieux camarade X... a tout de suite convenu que la chose était singulière, et a donné des ordres en conséquence... Maintenant, Florita, il s'agit de nous montrer le chemin, chère enfant.

Elle lui raconta sa découverte de l'après-midi... L'amiral déclara :

– C'est parfait !... Nous n'aurons ainsi à faire aucun travail préliminaire, lequel eût présenté un danger de plus, à cause du bruit, impossible à éviter.

Tout aussitôt, rapidement, on s'organisa... Et peu après, toute la petite troupe, précédée par Florita, descendait à la crypte.

Aussi facilement que dans l'après-midi, la jeune fille découvrit les deux ouvertures... La

salle apparut déserte, sombre, et les lampes électriques dont l'amiral avait eu la précaution de faire munir les hommes éclairèrent la pierre brunâtre, sur laquelle – si l'on en croyait la tradition – tant de sang avait dû couler, jadis.

Ici commençaient la difficulté et le danger... Car il fallait s'engager au hasard dans cette galerie, qui s'ouvrait là, toute noire, mystérieuse...

Les hommes s'y enfoncèrent résolument, précédés de l'amiral, après que celui-ci eut serré les mains de Florita en disant :

– Ne vous tourmentez pas trop, mon enfant !  
Nous réussirons, vous verrez !

Le couloir, tout droit d'abord, tournait bientôt... Puis des embranchements se présentèrent. Ils portaient des indications qui, malheureusement, ne pouvaient guère servir aux Français, car elles consistaient en un chiffre et une lettre dont ils ignoraient la signification.

L'amiral songea un moment... L'enseigne, qui examinait attentivement ces chiffres ou lettres

tracés à l'aide d'une substance blanche, sur le granit foncé, se rapprocha de son chef.

– Amiral... voyez... ici... U-27... Vous m'avez parlé de la possibilité qu'un sous-marin se dérobat dans quelque retraite mystérieuse... Ceci n'indiquerait-il pas le lieu de cette retraite ?

– Eh ! vous avez peut-être raison, mon ami ! En tout cas, autant vaut passer par là plutôt qu'ailleurs, puisque nous ne savons où trouver mon pauvre cousin – en admettant qu'il existe encore ! – Si nous trouvons leur refuge de sous-marin, ce sera déjà une bonne affaire.

La petite troupe s'engagea dans cette nouvelle voie... D'autres bifurcations se présentèrent encore ; mais à chaque fois, l'inscription « U-27 » se trouvait répétée à l'entrée d'un des couloirs, en lettres plus grandes qu'ailleurs, comme si le lieu qu'elle indiquait ainsi présentait une importance particulière.

Tout à coup, l'amiral s'arrêta.

Dans la galerie légèrement éclairée par les petites lampes électriques tenues par deux

fusiliers, une lueur, indécise encore, apparaissait...

Le chef commanda, à voix basse :

– Attention, les enfants ! doucement !

Ils se remirent à avancer, avec plus de précaution encore... La lumière devenait plus vive, et une senteur marine arrivait aux narines des hommes...

Ceux-ci s'arrêtèrent encore, sur un signe du chef... L'amiral se pencha vers l'enseigne...

– Je crois prudent que quelqu'un aille en reconnaissance.

– Je suis tout prêt, amiral.

– Soit, allez... prudemment surtout !

L'enseigne s'aplatit sur le sol et se mit à ramper.

Au bout d'un moment, un bruit de voix parvint à ses oreilles... Il reconnut qu'on parlait allemand, mais ne comprit pas, ignorant cette langue.

Néanmoins, il continua d'avancer... Et bientôt,

il s'immobilisa, collé au sol...

Devant lui s'étendait une sorte de lagune, éclairée par des lampes électriques fixées aux parois de la grotte souterraine...

Et dans cette eau calme s'allongeait la forme sombre d'un grand sous-marin, semblable à quelque énorme squalo endormi.

La lagune tournait, paraissait se continuer par un large couloir d'eau, vraisemblablement plus basse que celle de la grotte.

À la sortie de la galerie où se trouvait l'enseigne, il existait une avancée de granit, contre laquelle était amarré le sous-marin... Deux matelots, assis sur des caisses, causaient en fumant. Près de chacun d'eux était déposé un fusil.

L'enseigne vit tout cela d'un coup d'œil... Et, vivement, il rétrograda vers ceux qui l'attendaient.

Quand l'amiral eut écouté ses explications, il donna des ordres, à voix basse... Quelques instants plus tard, l'enseigne repartait, suivi de

six hommes, tous rampant comme lui...

Les deux marins allemands causaient toujours, et maintenant riaient bruyamment... Tout à coup, d'un bond, les Français furent sur eux. Avant d'avoir pu saisir leurs armes, ils étaient réduits à l'impuissance.

Ils semblaient complètement ahuris, n'arrivant pas à comprendre comment ces diables de Français avaient bien pu leur tomber sur le dos, dans ce lieu où ils se croyaient si parfaitement à l'abri du danger.

L'amiral, qui parlait correctement l'allemand, se mit en devoir de les interroger...

– Il n'y a personne, dans le sous-marin ?

Ce fut le plus jeune, petit blond à la figure poupine, qui répondit :

– Non, plus personne.

– Où est le reste de l'équipage ?

L'homme étendit la main vers la galerie.

– Par là... dans les logements qu'on nous a donnés.

– Tu vas nous y conduire.

Le marin regarda son compagnon.

Celui-ci, fort garçon aux cheveux rouges, qui semblait plus abasourdi encore que son compagnon, demanda :

– Vous ne nous tuerez pas, alors ?

– Non, si vous faites ce que je dis.

– Eh bien, nous allons vous montrer le chemin.

– Avez-vous eu connaissance d'un officier français qui a été amené ici, voilà deux jours ?

Le petit blond répéta :

– Un officier français ?... Oui, j'en ai rencontré un l'autre jour, dans une des galeries – un officier décoré, à qui manquait le bras gauche. Il était entre M. Spützwacher et M. le commandant Helmer.

– Savez-vous où on l'a mis ?

– Ah ! pour cela, je l'ignore ! Il y a tant de coins, de recoins, de cachettes, dans ces souterrains !

Pendant que s'échangeaient ces paroles entre l'amiral et les prisonniers, l'enseigne, revolver au poing, pénétrait dans le sous-marin avec quelques hommes et le visitait, pour s'assurer qu'aucun ennemi ne s'y trouvait.

Puis il revint à son chef... Et celui-ci, après un rapide conciliabule, dit aux Allemands :

– Vous allez nous indiquer la route... Mais je vous préviens qu'au moindre soupçon de trahison, vous êtes morts.

Chaque prisonnier fut placé entre deux fusiliers. Après venaient l'amiral et l'enseigne, puis les autres Français. La petite troupe s'engagea dans les galeries avec précaution... Les officiers tenaient leurs revolvers braqués sur les Allemands, en cas de surprise...

Tout se passa pourtant très facilement, quant à ce premier point de leur tâche. Les marins allemands, surpris dans leur sommeil, se rendirent sans résistance... D'ailleurs, ils n'avaient pas d'armes, dans cette retraite que leurs chefs considéraient comme de tout repos.

La besogne fut plus difficile pour les officiers... Ceux-ci occupaient, à quelque distance de là, une vaste salle confortablement meublée. Ils dormaient, sauf un, colosse au dur visage, occupé à lire en fumant. Si doucement qu'approchassent les Français, il perçut un bruit insolite... Alors, se levant, il s'avança... et, voyant à qui il avait affaire, il recula d'un bond dans la chambre en criant :

– Alerte !... les Français !

Puis il saisit un revolver jeté au hasard sur un meuble, par lui ou l'un de ses camarades, et l'arracha de son étui...

Les autres, sortant du sommeil, se mettaient debout, instinctivement, ne comprenant pas encore... Déjà, les Français se précipitaient... L'officier teuton tira... La balle, effleurant la casquette de l'amiral, alla frapper à l'épaule un fusilier qui se trouvait derrière lui.

L'enseigne bondit sur l'Allemand, lui déchargea son revolver dans la poitrine... Le colosse chancela et s'écroula sur le sol.

Quant aux autres officiers, les marins français en avaient rapidement raison, car ils n'avaient pas eu le temps de saisir leurs armes, déposées au hasard, comme des objets absolument inutiles ici.

Plusieurs fusiliers reçurent mission de les garder, ainsi qu'il avait été fait pour leurs hommes... Après quoi, l'amiral dit à l'enseigne :

– Maintenant, il s'agit de retrouver ce pauvre Penvalas. Ce ne sera pas facile, dans ce labyrinthe !

– Ceux-ci savent peut-être quelque chose, à ce sujet.

Mais les officiers allemands, interrogés, ne surent ou ne voulurent pas renseigner l'amiral.

Celui-ci déclara :

– Eh bien, il faut chercher au hasard !... Mais il y a encore le soi-disant ménage anglais, et ses domestiques. Ce monde-là doit loger dans la maison. Comment y parvenir, par ici ?

Il fit venir le jeune marin blond et l'interrogea à ce sujet. Mais, là encore, il ne put obtenir aucun renseignement.

– Depuis trois jours que nous sommes ici, monsieur l’amiral, nous n’avons pas quitté les souterrains... Et il en est toujours ainsi chaque fois que nous amenons là le sous-marin, soit pour réparer quelque avarie, soit pour nous ravitailler.

– Et vos officiers ?

– Ah ! eux, je ne sais pas !... Mais nous autres, en dehors du chemin à suivre pour venir de la grotte à ici, nous ne connaissons rien du tout là-dedans.

Ceci était en effet assez plausible, les occupants de Ker-Even n’ayant évidemment aucun motif de révéler ainsi les secrets de leur repaire.

Quant aux officiers, le premier moment de surprise passé, ils avaient pris un air rogue et furieux, de telle sorte que l’amiral jugea inutile de les interroger, du moins pour le moment.

Il ne restait donc qu’à essayer de découvrir le lieu où se trouvait détenu Alain, et la communication entre les souterrains et la maison.

L’amiral, laissant l’enseigne avec les hommes

destinés à garder les prisonniers, emmena les autres, et s'engagea avec eux dans une galerie... puis dans une autre... et dans d'autres encore...

Il avait soin de noter, sur un calepin, les indications qui lui permettaient de retrouver sa route... Et ses hommes, au passage, fouillaient les recoins, les petites salles, dont quelques-unes étaient pleines d'approvisionnements divers.

Ce fut ainsi qu'ils découvrirent des torpilles, destinées à remplacer celles que les sous-marins auraient laissées en cours de route dans le flanc des navires alliés.

Puis, ailleurs, de l'essence, de l'huile en quantités considérables...

Les pirates avaient ici un véritable magasin d'approvisionnement – sans oublier quantité de bouteilles de vins fins, destinées sans doute à fêter les marins allemands, lors de leurs escales à Ker-Even.

Mais de capitaine de Penvalas, toujours pas  
L'amiral marmottait :

– Ils l'ont peut-être tué, depuis que cet homme

l'a vu... Quel dédale, que ces souterrains !... Il y a des petits tronçons de couloirs qui se croisent, s'entrecroisent... Et puis, que choisir ?... En voici deux... Lequel vais-je prendre ? Celui-ci est peut-être le bon... Allons-y !

Le couloir, étroit, sinueux, avait une apparence de coupe-gorge... Les hommes marchaient à la file, suivant le chef qui tenait son revolver prêt à tirer.

Un corps souple bondit tout à coup, un animal, qui semblait énorme dans la vague lueur produite par les deux petites lampes électriques tenues par les marins, se jeta sur l'amiral, avec un grondement sourd...

M. de Barcueil n'avait pas eu le temps de se servir de son revolver... Heureusement l'homme qui venait derrière lui ne perdit pas son sang-froid. Appliquant d'un geste prompt son fusil contre la tête de la bête, il tira...

L'animal lâcha prise, et tomba sur le sol, foudroyé par la balle.

L'amiral était cruellement mordu au visage...

Néanmoins, il ne perdit pas sa présence d'esprit...

– En avant, les enfants !... Allons voir ce qu'il y a par là !...

Ils s'élancèrent... Et devant eux apparut une petite chambre creusée dans le roc. Sur le sol était étendu un homme dont les jambes se trouvaient attachées et le bras unique ligoté contre le corps.

Il avait la tête tournée vers l'entrée. Le coup de feu venait de le faire tressaillir d'espoir... Et il s'écria, en voyant les marins français :

– Ah ! je suis sauvé !

L'amiral jeta une exclamation :

– Alain !

– Vous, mon cousin !

Vivement un des fusiliers, sortant un couteau de sa poche, tranchait les liens du capitaine... Avec son aide, Alain se leva. Mais il dut rester un moment immobile, appuyé sur lui, car n'ayant pu bouger depuis deux jours, il avait les jambes toutes raidies.

L'amiral lui saisissait la main, la serrait avec

force... À la vue du sang qui coulait de la joue de son parent, Alain s'écria :

– Qu'avez-vous, mon cousin ?... Vous êtes blessé ?

– Un animal vient de me mordre – un chien, je suppose, car je n'ai pas eu le temps de voir à quelle espèce appartient mon agresseur.

– Oui, un chien, un danois que mes geôliers me laissaient comme gardien... une bête féroce, qui semblait toujours prête à me dévorer.

– Mon pauvre enfant !... tu as dû passer par de terribles moments !

– Oui, cher cousin !... Mais tout est oublié, puisque me voilà libre ! Comment êtes-vous venus ?... Par où ?

– Par une issue secrète que tu avais heureusement eu la bonne idée de faire connaître à ta fiancée.

– En effet ! Ce fut une inspiration du Ciel, véritablement... Chère petite Florita ! Quelles angoisses a-t-elle dû éprouver !... Et ma pauvre grand-mère ! Je voudrais aller les rassurer tout de

suite... Mais il faudrait auparavant en finir avec les misérables qui gîtent ici, et au-dessus...

– Ceux d’ici, nous les avons mis hors d’état de nuire. Ce sont les officiers et les hommes composant l’équipage du sous-marin que nous avons découvert tout à l’heure... Mais il y a les autres... ce Spützwacher et cet Helmer, avec leurs domestiques...

– Et le baron de Rechensfeld... et Hilda Strubs, l’ex-Elsa Hoffel, l’ex-femme de ce pauvre Maurice...

– Que dis-tu là ?... Je ne comprends pas...

– Je vous l’expliquerai plus tard... Pour le moment, il s’agit d’aller dénicher là-haut ces vilains oiseaux...

– Oui, mais comment ?... Toi, connais-tu le moyen de sortir d’ici, par Ker-Even ?

– Non... Mais un des prisonniers, peut-être ?...

– Les matelots l’ignorent, car ils ne quittent jamais ces souterrains, paraît-il, quand ils font escale ici... Les officiers ne voudront rien dire...

– Nous pouvons toujours essayer de les

interroger.

Le jeune homme fit quelques pas pour bien mettre ses jambes en mouvement... Pendant ce temps, un des marins, à l'aide d'un mouchoir, posait sur la joue de l'amiral un pansement sommaire.

Après quoi, toute la petite troupe, passant sur le cadavre du danois, retourna sur ses pas.

Grâce aux points de repère qu'avait pris l'amiral, elle ne s'égara pas, et arriva bientôt à l'endroit où l'enseigne et ses hommes gardaient les prisonniers.

Mais aux interrogations d'Alain, les officiers du sous-marin répondirent :

– Nous ne sommes montés qu'une fois à Ker-Even, depuis les trois jours que nous sommes ici, et nous serions fort embarrassés de vous donner des renseignements à ce sujet, car nous avons simplement suivi celui qui nous guidait, sans chercher à pénétrer le secret de ces lieux.

Que cette explication fût un mensonge, il était difficile de le prouver... L'amiral et Alain

échangèrent un coup d'œil qui signifiait : « Rien à faire de ce côté »... Et M. de Penvalas dit à mi-voix :

– Il ne reste qu'à forcer l'entrée de Ker-Even par en haut, et à les prendre au gîte.

– En effet, il n'y a que ce moyen.

Après un rapide conciliabule avec son cousin et l'enseigne, l'amiral décida que les prisonniers allaient être conduits à Runesto... Il avait d'abord songé à laisser un petit poste de fusiliers dans les souterrains, au cas où les habitants de Ker-Even chercheraient à se réfugier là. Mais, à la réflexion, il y renonça. Dans le dédale de ces galeries, les Allemands, qui en connaissaient les détours, pouvaient, quoique moins nombreux, surprendre et massacrer les Français. Mieux valait, s'il était nécessaire, revenir en force, fouiller tout, méthodiquement.

Ce fut aussi l'avis d'Alain. Et, avec leurs hommes encadrant les prisonniers, les trois officiers français reprirent le chemin de la salle où attendait Florita.

Accotée à la pierre brunâtre, la jeune fille, dans une anxiété poignante, priait pour Alain et pour ceux qui essayaient de le délivrer. Au moindre bruit, elle tressaillait. Et, quand elle entendit les pas de la petite troupe, elle s'élança, tremblante, ayant peur de ne pas voir Alain parmi ceux qui venaient.

Mais si, il était là. Elle se jeta à son cou, et il embrassa longuement le visage frémissant.

Florita balbutiait :

– Ah ! te voilà !... te voilà !

– Ma Flory !... j'ai bien cru ne jamais te revoir ! Mais remontons vite !... Notre tâche n'est pas finie. Les pires coupables demeurent encore, et il faut que nous allions les chercher dans la maison, là-bas...

Rapidement, il donna quelques explications à Florita, pendant que l'amiral faisait passer les prisonniers dans « la tombe d'Even », et de là dans la crypte de la chapelle.

La jeune fille bondit d'indignation et de stupeur en apprenant la présence, à Ker-Even,

d'Hilda et de Rechensfeld.

– C'est trop fort !... Ils viennent nous poursuivre jusqu'ici, les misérables !

– Oui, tu peux les appeler ainsi, car ils ne sont là que dans le but de se venger de nous. Cette femme me l'a dit, hier, quand elle est venue, avec le baron, pour m'insulter, pour me torturer moralement par le tableau qu'elle me faisait de ton chagrin, et des longs jours de captivité qu'elle me réservait jusqu'au moment où je serais mis à mort. Ah ! les lâches !... Que nous puissions, au moins, nous en emparer, leur enlever tout moyen de nuire !... Mais il faut faire vite, de façon à les surprendre pendant leur sommeil.

## X

Hilda s'était couchée, ce soir-là, dans une disposition d'esprit peu satisfaisante. Le hautain mépris qu'elle avait pu lire dans le regard d'Alain, quand elle était allée le voir, la veille, avec Rechensfeld, l'exaspérait au plus haut point... et d'autant mieux que toute sa passion, qu'elle croyait disparue sous la haine, s'était réveillée devant l'officier prisonnier, dont la virile beauté, la fierté altière et indomptable la subjuguait. Dans son âme trouble, que l'habitude du mensonge avait complètement faussée, un plan s'élaborait...

Elle avait un caractère tenace et l'intime persuasion qu'elle était en tout — beauté, intelligence, habileté — supérieure à la plupart des femmes. Il lui semblait donc très possible d'arriver, par ruse, coquetterie et avec beaucoup de patience, à changer les idées d'Alain.

Il y avait, par exemple, Rechensfeld qui la gênerait, qui réclamerait la mort de son ennemi... Rechensfeld... il était bien insupportable, ce noble Prussien ! Quelque influence que sa fiancée eût su prendre sur lui, il y avait à craindre qu'il fût un mari désagréable...

Aujourd'hui même, il avait fait à Hilda une véritable scène parce qu'elle avait donné l'ordre à Leonhard de porter au prisonnier un bol de lait, alors qu'il avait été convenu qu'on lui donnerait une nourriture tout juste suffisante pour l'empêcher de mourir de faim trop vite, à l'instar de celle que la généreuse Germanie distribue dans ses camps de prisonniers.

Hilda avait répliqué vertement... De là, brouille sérieuse. La jeune femme, ce soir, n'avait pas quitté sa chambre, où elle s'était fait apporter à dîner. Elle se disait :

« Demain, je le forcerai à me faire des excuses, et je lui déclarerai sans ambages que, s'il recommence, je romprai avec lui... Or, comme il tient encore plus que moi à ce mariage, je le ferai filer doux, de cette manière.

À la suite de cet incident, Hilda avait donc les nerfs quelque peu surexcités. En outre, la tempête faisait rage, cette nuit... La jeune femme ne pouvait trouver le sommeil. Et, dans cette insomnie, c'était l'image d'Alain de Penvalas qui sans cesse se représentait à elle.

Vers une heure du matin, lasse de se tourner et de se retourner, elle finit par se lever... Ayant passé une robe de chambre, elle sortit dans le couloir, et de là gagna le salon. Mais elle n'y demeura pas longtemps... Tout à l'heure, une idée avait germé dans son cerveau, et se développait maintenant. Elle voulait descendre aux souterrains, aller trouver Alain, lui montrer quel sort l'attendait, et qu'elle, Hilda, était disposée à le sauver, à s'enfuir avec lui, pourvu qu'il lui promît de ne jamais revoir Florita, de vivre avec elle, toujours, à l'étranger...

Ainsi, chez cette femme pourtant intelligente, et qui avait montré plus d'une fois la supériorité de son esprit d'intrigue, de sa méthode d'organisation, subsistait, comme dans la nation à laquelle elle appartenait, une étrange

méconnaissance de l'âme d'autrui, une bassesse mêlée à l'orgueil fou, qui lui faisait passer outre sur le mépris qu'Alain lui avait jeté au visage, et la secrète persuasion que tout – conscience, fierté, parole donnée – devait céder à la ruse et à la force.

Revenue dans sa chambre, elle s'habilla rapidement, puis se dirigea vers « la chambre d'Even ».

Les occupants du vieux logis avaient imaginé un système pratique pour démasquer l'entrée des souterrains. En appuyant sur un levier, la dalle se soulevait, et en même temps le petit escalier de fer se déployait.

Hilda connaissait le système, qu'elle avait fait agir plus d'une fois... En un moment, elle fut au bas de l'escalier. Alors, au moyen d'un second levier qui se trouvait là, elle fit retomber la pierre. Puis elle s'engagea dans une des galeries qui s'ouvraient devant elle, après avoir tourné un commutateur qui alluma quelques lampes, de distance en distance.

Elle atteignit ainsi l'étroit couloir sinueux qui

menait à la petite salle taillée dans le roc où l'on avait déposé Alain, sous la garde d'un des danois de Spützwacher. Ici, la lumière était faible, les Allemands de Ker-Even n'ayant pas jugé utile d'éclairer spécialement ce boyau... Et, tout à coup, la jeune femme buta contre un corps étendu à terre.

Elle eut un mouvement de recul... Puis, se baissant, elle distingua le danois, à la vague lueur que projetait jusqu'ici la lampe allumée à l'entrée du couloir.

La bête gisait là, morte, avec une blessure à la tête d'où coulait encore un mince filet de sang, qui allait s'ajouter à la flaque répandue autour d'elle.

Hilda eut une exclamation étouffée.

Puis, vivement, elle fit jaillir la lumière d'une petite lampe électrique qu'elle avait emportée, car le logis du prisonnier n'avait pas de moyen d'éclairage... Et elle s'avança vers la chambre rocheuse...

D'un coup d'œil, elle vit qu'Alain n'était plus

là.

Pendant un moment, elle demeura immobile, sous l'empire d'une stupéfaction mêlée de fureur.

Enfui !... il s'était enfui !

Mais pas seul... c'était impossible... Quelqu'un l'avait aidé...

D'ailleurs, sur le sol, il y avait ses liens, coupés en plusieurs tronçons...

Et là, qu'était-ce que cet objet ?

Hilda s'approcha, se baissa, prit entre ses doigts un béret de marin... de marin français, car il portait le nom d'un des cuirassés de la république.

Et elle bégaya :

– Les Français !... Les Français sont venus ici !

« Ah ! nous sommes perdus !

Pendant un moment, elle resta immobile, figée par la stupéfaction... Puis elle songea :

« Mais ils sont encore là, peut-être ?... Ils guettent sans doute... Si je retourne en arrière, ils

peuvent me surprendre, me faire prisonnière...

« Et les autres, là-haut, il faut que je les prévienne... »

Elle commença de revenir sur ses pas... Mais il lui sembla tout à coup entendre un bruit suspect... Oui, quelqu'un venait, précipitamment...

Alors, perdant un peu la tête, Hilda tourna les talons et se mit à courir. Elle passa devant la petite salle qui avait servi de prison à Alain, et s'engagea dans le couloir qui continuait au-delà.

Il débouchait sur un carrefour de petites voies que Spützwacher n'avait pas explorées jusqu'ici, les jugeant d'importance secondaire. S'y enfoncer, c'était aller vers l'inconnu, s'égarer peut-être...

Pourtant, Hilda voyait là sa seule ressource... Elle comprenait que les Français avaient dû pénétrer dans les souterrains par l'issue secrète de Runesto, qu'ils avaient dû se rendre maîtres de l'équipage du sous-marin... Elle se disait qu'ils pénétraient peut-être en ce moment même à Ker-Even... Et, affolée, elle ne songeait qu'à une

chose : leur échapper...

Sa petite lampe de poche à la main, elle s'engageait dans le boyau sombre... Bientôt, elle fut au carrefour, sur lequel donnaient quatre voies étroites. Hilda prit l'une d'elles, mais dut bientôt revenir sur ses pas, car elle aboutissait à un caveau humide, où l'apparition de la jeune femme déranga une tribu de rats, qui s'enfuirent vers d'invisibles trous.

Hilda pénétra dans un autre couloir... Celui-là menait à un nouveau nœud de galeries, entre lesquelles il lui fallut choisir encore, au hasard... Un moment, elle faillit choir dans une sorte de puits à fleur de terre, qu'elle aperçut juste à temps... D'énormes rats, à tout instant, lui filaient entre les jambes. Délogés des parties explorées et occupées par les Allemands, ils s'étaient réfugiés dans ces petites artères que les patients occupants d'autrefois avaient creusées dans tous les sens, pour faire de leur repaire une inviolable retraite.

Spützwacher et Helmer avaient laissé inutilisée cette partie des souterrains... Et voici que Hilda, remarquant une très sensible déclivité

du sol, et l'humidité de celui-ci, se rappelait ce que l'ingénieur lui avait dit à ce sujet.

Par suite d'un abaissement du sol, ou de toute autre cause, ces galeries, au moment du flux, étaient envahies par la mer, qui montait du puits où avait manqué de tomber Hilda.

La jeune femme s'arrêta, avec un frisson de terreur.

Il était impossible qu'elle continuât... La marée montante était commencée. Bientôt, l'eau allait apparaître ici, lentement, sournoisement...

Elle revint en arrière... Son énergie commençait de faiblir. Elle grelottait, en outre, dans ces humides et froides galeries...

Pour comble, voici qu'elle s'était trompée de route... Pourtant, elle avait noté dans sa mémoire quelques indices, mis à tel endroit un morceau enlevé à son mouchoir...

Mais quelque rat, sans doute, l'avait emporté.

Pendant un moment, elle perdit l'esprit... Tremblante, claquant des dents, elle restait là, ne sachant plus que faire, se voyant perdue...

Puis un sursaut de volonté la secoua...

Voyons, c'était ridicule de se décourager ainsi !... On racontait bien, dans le pays, que les souterrains étaient un labyrinthe dont on ne pouvait sortir si l'on n'avait pris, avant d'y pénétrer, la précaution de bien jalonner son chemin... Helmer et l'ingénieur le disaient aussi... Mais c'était évidemment exagéré. Ces artères, après tout, aboutissaient bien à quelque chose. Avec de la patience, Hilda finirait par tomber sur l'un des points qu'elle connaissait, et d'où elle pourrait ensuite se diriger à coup sûr vers la sortie donnant sur Ker-Even...

Cédant à cette reprise d'énergie, la jeune femme s'engagea dans un nouveau boyau, qui s'enfonçait tortueusement dans la nuit.

## XI

À peu près au moment où Hilda faisait retomber la dalle fermant les souterrains, un coup de heurtoir sur la porte réveillait les habitants de Ker-Even.

Ils ne s'en émurent pas trop, car il était arrivé deux ou trois fois que des compatriotes, pour une raison ou pour une autre, avaient demandé l'hospitalité de la vieille maison.

Néanmoins, par prudence, ils se levèrent tous, et passèrent quelques vêtements, tandis que Leonhard, habillé à la hâte, s'en allait vers la porte, où l'on frappait de nouveau.

Il demanda :

– Qui est là ?

Une voix répondit, en allemand :

– Je viens de la part de M. Mülbach, pour une communication urgente... Il faut que je parle sans

tarder au commandant Helmer...

Leonhard enleva les barres de la porte, et ouvrit celle-ci...

Un revolver fut braqué sur lui ; la même voix dit, impérativement :

– Si vous bougez, si vous criez, je tire !  
Leonhard, stupéfait, avait devant lui l'officier français dont il avait si bien attaché les membres, et auquel il allait porter sa nourriture, dans la petite chambre souterraine.

En même temps, d'autres silhouettes surgissaient derrière M. de Penvalas... Les fusiliers, étendus sur le sol, se redressaient, bondissaient dans le vestibule, dont Alain, en s'écartant un peu, leur livrait le passage. L'un d'eux s'empara du domestique, et, le canon du fusil contre son visage, l'entraîna dehors, tandis que ses compagnons s'élançaient vers les chambres, ayant à leur tête Alain et l'amiral de Barcueil, qui, en dépit de sa blessure, avait voulu accompagner son jeune parent.

Helmer fut cueilli avant d'avoir pu opposer de

résistance. Mais la porte de Spützwacher et celle du baron étaient fermées à clef. L'ingénieur, entendant ce bruit insolite dans le vestibule, s'était aussitôt douté de ce qui advenait. Il se précipita dans la chambre de Rechensfeld, qui communiquait avec la sienne... Le baron, debout, très pâle, achevait de passer un veston...

Spützwacher dit, d'une voix étouffée :

– Je crois que, cette fois, nous sommes pris !  
Friedrich eut une sorte de rugissement.

– Pas encore !... Il faut essayer de leur échapper... de gagner les souterrains...

« Vite, aidez-moi !... Prenez ce portefeuille, là... Bien. Impossible d'aller prévenir Hilda, de l'emmener avec nous. Sa chambre est de l'autre côté du vestibule...

« Mais, si nous nous en tirons, nous verrons à lui être utile d'autre manière... »

Tout en parlant, il allait vers une petite porte qui donnait accès dans « la chambre d'Even »... Et, quelques minutes plus tard, les deux Prussiens se trouvaient à l'abri, momentanément du moins,

dans les souterrains.

Ce fut donc vainement qu'Alain et ses hommes, après avoir arrêté la servante et les deux ouvriers qu'occupaient les Allemands, cherchèrent Hilda, l'ingénieur et Rechensfeld.

Tous trois avaient eu le temps de fuir... Vraisemblablement, ils n'avaient pu chercher refuge que dans les galeries souterraines. Or, il faudrait attendre, pour les en déloger, que l'on pût y descendre en force.

– Car il n'y a pas même à compter sur la faim pour en avoir raison, disait Alain à son cousin, tandis qu'un peu après, ayant laissé des hommes de garde dans « la chambre d'Even », il revenait avec les autres, qui encadraient les prisonniers. Ils ont des provisions pour longtemps, probablement, là-dessous.

– Oui, c'est possible... Et des armes aussi... Notre expédition n'a pas réussi comme il aurait fallu. Mais aussi, est-ce truqué, cette maudite bicoque ! Enfin, le principal c'est que tu sois sauvé, mon cher enfant !

Florita, l'aïeule et Armelle furent aussi de cet avis... Mais Alain, secrètement, restait soucieux. La présence de ses ennemis dans les souterrains l'inquiétait beaucoup, étant donné que ce mystérieux sous-sol s'étendait jusqu'à Runesto.

Hilda et Rechensfeld, quand ils étaient venus le voir dans sa prison, avaient eu soin de lui annoncer, avec une cynique cruauté, qu'ils comptaient faire sauter le château et ses habitants, un jour ou l'autre, à l'aide des puissants explosifs dont Helmer et Spützwacher avaient tout un approvisionnement... Et il savait trop que, s'il leur était possible d'accomplir ce nouveau forfait, les misérables n'hésiteraient pas un instant.

Quelle que fût son anxiété, il put la dissimuler à ceux qui l'entouraient, afin de ne pas gâter leur bonheur de le revoir... Et, quand il fut un peu remis de sa fatigue, il leur raconta sa courte captivité, que ses ennemis avaient su faire si dure. On ne lui déliait le bras que pour les repas, ceux-ci plus que frugaux. Il restait seul dans l'obscurité, – ou, du moins, avec l'unique compagnie du danois. Celui-ci, de temps à autre,

venait le flairer... À ce moment-là, le prisonnier frissonnait... Puis des rats, parfois, s'aventuraient jusqu'à lui, se promenaient sur son corps et son visage. Heureusement, le chien n'aimait pas cette gent répugnante, et, dès qu'il remuait en grognant, celle-ci s'éclipsait pour quelque temps.

– Enfin, tout cela sera vite oublié ! conclut-il. Mais je voudrais voir ton Ker-Even, Flory, aussi bien débarrassée en dessous qu'en dessus de tous ces bandits.

\*

Deux jours passèrent... Les fusiliers de garde à Ker-Even, sous les ordres de l'enseigne, ne voyaient ni n'entendaient rien d'anormal. L'amiral, qui était allé faire son rapport à Brest, revint en déclarant que l'amiral X... avait, lui aussi, reconnu la nécessité d'une descente et d'une recherche dans les souterrains.

– Nous avancerons avec toutes les précautions possibles, au cas où ces brigands nous auraient

tendu quelque embuscade... Mais il faut les déloger de là, absolument !

Cet avis s'accordait avec celui d'Alain. La présence des trois Allemands là-dessous représentait un danger plus grand que celui qu'on courrait en allant les pourchasser dans leur repaire.

Il fut donc convenu que, le lendemain matin, une expédition serait faite dans les souterrains de Ker-Even, sous les ordres du capitaine de Penvalas.

... Or, à ce même moment, dans d'étroits et sombres couloirs, une femme marchait, demi-folle, cherchant une issue, et retombant toujours sur les mêmes galeries...

Even, ou quelqu'un de ses aïeux, avait dû imaginer ce supplice du dédale, où l'on erre sans fin, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort.

C'était cela que subissait Hilda, depuis deux jours... Parfois, elle tombait sur le sol, n'en pouvant plus, murmurant :

« C'est fini !... Mieux vaut mourir là ! »

Mais, au bout d'un moment, elle repartait, se traînant, voulant espérer encore qu'une voie libératrice allait s'ouvrir devant elle...

Et c'était toujours le petit couloir surnois, tortueux, qui s'embranchait à un autre tout pareil, ramenant indéfiniment l'Allemande au même point.

Les jambes brisées, le corps glacé, elle frissonnait de fièvre et de froid... Les coups lui martelaient les tempes, ses yeux voyaient trouble, dans cette obscurité où sa petite lampe jetait une faible lueur...

Elle répétait :

« Ce n'est pas possible !... ce n'est pas possible !... Je dois sortir de là ! »

Le désespoir, la terreur l'étreignaient... Elle voyait nettement ce qui l'attendait : la terrible mort par la faim, dans ces ténèbres glacées... la mort par la faim, que Rechensfeld et elle avaient décidé d'infliger à Alain de Penvalas, mais progressivement, pour faire plus longue sa torture morale...

Aucun remords, pourtant, ne pénétrait en cette âme endurcie. Non, elle ne regrettait rien de ce qu'elle avait fait. Elle ne voyait rien en dehors de l'horreur d'une telle fin, et de cette idée que jeune, belle, ayant encore la promesse d'un brillant avenir, elle allait périr là...

Bien mieux, les sentiments de haine s'agitaient en son cœur, et elle maudissait Florita comme l'auteur de son malheur... « Car, pensait-elle, sans elle, Alain m'aurait peut-être aimée, je serais maintenant sa femme, et je ne connaîtrais pas aujourd'hui cet épouvantable sort. »

\*

Dans une autre partie des souterrains, deux hommes cherchaient un moyen pour quitter ce refuge, où ils risquaient d'être découverts un jour ou l'autre.

Fuyant les Français, Rechensfeld et Spützwacher étaient d'abord allés directement à l'endroit où ils croyaient trouver l'équipage du

sous-marin.

Mais là, plus personne... Et une flaque de sang coagulé sur le sol, dans la chambre des officiers, un revolver déchargé à terre, le désordre régnant partout dénotaient qu'une lutte avait eu lieu.

Les deux Allemands devinèrent aussitôt la vérité.

Par l'entrée donnant sur Runesto, les Français avaient pénétré dans les souterrains, surpris l'équipage, délivré Alain de Penvalas...

Et maintenant, il y avait tout à penser qu'ils reviendraient, pour chercher les fugitifs.

Ceux-ci, étant donné leur connaissance des lieux, pourraient peut-être leur échapper un certain temps... Ils arriveraient même sans doute, en s'embusquant ici ou là, à en tuer quelques-uns... Mais les autres finiraient indubitablement par avoir raison d'eux.

C'était là ce que répétait Spützwacher, assis avec Rechensfeld à un petit carrefour de galeries, pour être prêts à s'enfoncer dans l'une de celles-ci, au moindre bruit suspect.

L'ingénieur ajouta :

– Ah ! si j'avais seulement quelques hommes capables de manœuvrer ce sous-marin !... Nous aurions là un bon moyen de fuite.

Rechensfeld eut un mouvement d'épaules.

– En admettant que nous ayons pu arriver à la grotte sans être découverts... Car rien ne nous dit que les Français ne nous guettent pas par là.

– Évidemment... Pourtant, il faudra bien que nous essayions de sortir d'ici !

L'ingénieur semblait fort abattu. Ces deux jours passés là, dans l'attente de la venue probable des Français, avaient eu sur son moral une mauvaise influence... Quant à Rechensfeld, les poings crispés, l'œil luisant de fureur, il murmurait de temps à autre :

– Dire que ce sont eux qui triomphent !... dire que ce sont eux !

Vers sept heures, l'ingénieur se leva et prépara le repas, avec des conserves, dont il y avait un stock considérable. Il était allé chercher le fourneau électrique dont se servaient les

différents équipages des sous-marins qui avaient séjourné ici, et l'avait installé en cet endroit où, pour le moment, il se tenait avec son compagnon et le second danois qui, couchant dans sa chambre, l'avait suivi dans sa descente aux souterrains.

Rechensfeld mangea du bout des lèvres... Il souffrait beaucoup de son membre amputé, dont la cicatrisation n'était pas complète quand il avait exigé qu'on y adaptât une jambe de bois, pour venir ici poursuivre sa vengeance. Mais, surtout, la fureur de voir tous ses plans déjoués, l'angoisse de savoir comment cette aventure allait finir l'agitaient, le dominaient, en tendant ses nerfs, qui lui semblaient par moments prêts à éclater.

Le repas terminé, les deux hommes s'étendirent sur un matelas que Spützwacher avait rapporté du logement des officiers... Mais le sommeil ne venait pas... Et tout à coup Rechensfeld eut un brusque mouvement, puis se souleva sur le coude...

– Spützwacher !... écoutez !... J'ai une idée...

– Pour nous échapper d’ici ?

– Non, quoique, peut-être, à la faveur du bouleversement, nous puissions tenter avec succès de sortir, par Ker-Even.

« Mais mon idée a trait tout d’abord à la disparition de ces Penvalas maudits et de leur demeure.

– La disparition ?... Comment ?

– N’avez-vous pas une grande quantité d’explosifs, ici ?

– Oui, et de très puissants... Vous songeriez à faire sauter...

– Runesto, oui.

– Mais nous sommes loin de la partie des souterrains qui se trouve sous le château !... Il faudrait y transporter les explosifs...

– Est-ce possible ?

– Impossible, non... mais difficile et dangereux.

– Pourrions-nous le faire à nous deux ?

– Oui, en y mettant le temps, et en usant de

beaucoup de précautions.

– Eh bien ! alors, allons-y... Je ne veux pas que ces gens-là triomphent, Spützwacher ! Nous allons leur préparer une danse soignée... Vous saurez amorcer la chose, pour qu'elle n'éclate que lorsque nous serons à distance respectable ?

– Oh ! cela, oui, je m'en charge !... Mais il s'agit de voir si nous pourrions porter ces caisses à nous deux.

Rechensfeld étendit les bras, et fit saillir ses muscles.

– Je suis fort, et vous aussi. Nous en viendrons à bout... Et, comme vous dites, nous y mettrons le temps.

– Mais, si les Français se trouvent par là ?

– Nous ferons auparavant une reconnaissance, en nous faisant précéder par le chien, qui nous donnera l'éveil.

– Soit !... Faut-il nous y mettre maintenant ?

– Mais oui. Nous sommes trop agités pour dormir ; ainsi donc, mieux vaut nous occuper aussitôt de cette affaire.

Ils se levèrent et se dirigèrent vers la partie des souterrains où se trouvaient les explosifs. Spützwacher avait eu soin de les faire placer assez loin de Ker-Even, c'est-à-dire sous la partie la plus large du long promontoire, et à l'endroit où celui-ci se rattachait à la côte. Ils avaient été emmagasinés là peu avant la guerre, dans un but dont l'autorité navale n'avait pas instruit Helmer et Spützwacher, mais que ceux-ci soupçonnaient être la destruction d'une partie des côtes, pour terroriser la population.

Jusqu'ici, on ne les avait pas utilisés... Spützwacher exerçait là une surveillance rigoureuse. À l'entrée de la chambre rocheuse où ils étaient enfermés, il avait fait placer une pancarte avec ces mots :

*Interdiction formelle,  
sous les peines les plus sévères,  
d'entrer ici...*

En outre, l'ingénieur avait établi un courant

électrique, et le curieux qui aurait voulu enfreindre la défense aurait été rejeté en arrière, dans un fort piteux état.

Spützwacher s'arrêta là un moment, les yeux fixés sur les caisses.

Puis il dit sourdement :

– Ah ! si je le pouvais sans danger pour nous, comme je détruirais tout cela, tout ce qui représente notre patient travail de tant d'années, pour qu'au moins ces Français n'aient pas la joie de s'en emparer !

– Oui, je pense comme vous... mais c'est impossible, car nous en serions les premières victimes... Tandis qu'en faisant sauter Runesto et ses alentours, nous ne courons pas de risques.

– Eh bien ! à l'œuvre donc !... Mais doucement, surtout, pour le maniement de ces caisses !

Les deux adversaires d'hier, les deux rivaux pris au piège de la beauté et des coquetteries d'Hilda, se retrouvaient unis pour l'œuvre de vengeance comme pour la sauvegarde de leur

existence... Quant à la jeune femme qu'ils avaient courtisée, et qu'ils croyaient prisonnière, ils ne lui donnaient guère qu'une pensée vague, de temps à autre, depuis ces deux jours. Toutes leurs facultés se tendaient vers ce seul but : sortir d'ici, en échappant aux Français... Et maintenant, ils en avaient un second : détruire cette vieille demeure, patrimoine d'une ancienne famille de France, et donner la mort à cette famille elle-même.

Une telle perspective mettait une lueur de joie infernale dans l'œil du baron prussien, et agitait d'une sorte de fièvre tout son être.

Après un rapide examen, Spützwacher désigna une des caisses, en disant :

– Emportons d'abord celle-ci. Elle est une des moins lourdes, je crois.

Sans trop de difficulté, les deux hommes l'enlevèrent, et se dirigèrent vers le couloir.

À ce moment, le chien se faufila entre eux pour passer... La jambe de bois du baron, heurtée par sa croupe, glissa un peu sur le sol inégal, où affleurait le granit. Rechensfeld ne put se retenir,

laissa échapper la caisse...

Et une formidable explosion se fit entendre, tandis que tout s'écroulait, tout se pulvérisait autour des deux Allemands, dont les corps n'étaient plus que débris informes.

\*

Dans le couloir sombre où, vaincue par l'épuisement, elle était tombée sur le sol humide, Hilda fut secouée, roulée pendant quelques secondes... Tout craquait autour d'elle... Pourtant, la galerie ne croulait pas encore...

La jeune femme essaya de se soulever... Sa petite lampe électrique avait disparu, les ténèbres remplissaient le couloir...

Hilda rampa un instant sur les genoux, sur les mains... La terreur l'étreignait, jetait en tout son corps de longs frissons.

Et, tout à coup, il se produisit un grondement sourd... Dans cette petite partie des galeries que n'avait pas détruite l'explosion, la mer se

précipitait avec une sorte de rage, comme triomphante de voir disparaître enfin l'obstacle contre lequel sa fureur s'était brisée, depuis des siècles.

Le flot impétueux envahit le couloir, saisit le corps de Hilda, l'emporta, le jeta contre le roc de la galerie... Quelques secondes plus tard, la belle comtesse aux cheveux bleus avait cessé de vivre... Et sa sombre chevelure, dénouée, devenait le jouet de la mer, qui emportait sa victime vers les abîmes marins dont était entouré Ker-Even.

## XII

À Runesto, la terrible explosion avait fait sauter hors de leur lit maîtres et serviteurs... Tous se rencontrèrent dans les vestibules, en se demandant avec angoisse :

– Qu'est-ce que c'est ?... Qu'y a-t-il ?

Alain s'écria :

– Ce sont ces misérables qui font sauter Ker-Even ! Pourvu que...

À ce moment, une autre détonation se fit entendre... puis une troisième... une quatrième...

La terre tremblait ; le vieux logis semblait s'ébranler ; des vitres se brisèrent et tombèrent avec fracas...

Alain s'écria :

– Vite, vite, partez tous !... Allez n'importe où, mais le plus loin possible de Ker-Even et d'ici !

M<sup>me</sup> de Penvalas bégaya :

– Tu crois que... que ce n'est pas fini ?

– J'ai peur que les bandits fassent sauter Runesto... En tout cas, il faut partir, par prudence...

En quelques instants, ce fut l'exode de tous les habitants du château vers la campagne, dans la nuit et la tempête. M. de Penvalas fermait la marche, donnant le bras à sa grand-mère, toute tremblante, qu'il s'efforçait de rassurer.

– C'est une simple mesure de précaution, chère grand-mère. Car, s'ils avaient eu l'intention de s'attaquer à Runesto, ils auraient commencé par là, pour ne pas nous donner l'éveil.

L'amiral opina :

– Les coquins auront voulu faire disparaître leur repaire... Peut-être auront-ils réussi à s'enfuir, auparavant... Mais les pauvres garçons que nous avons laissés à Ker-Even, que sont-ils devenus ?

C'était la pensée de tous... Et, quand Alain eut installé M<sup>me</sup> de Penvalas, Florita et Armelle dans

une ferme suffisamment éloignée de Runesto, il parla d'aller voir ce qui en était.

Mais l'amiral ne fut pas de cet avis.

– Que verras-tu maintenant, mon enfant ?... La nuit est complète... Tu t'exposerais là inutilement, car de deux choses l'une : ou bien l'explosion a détruit Ker-Even, et alors, hélas ! nous ne pouvons rien pour eux !... ou bien la maison est indemne, et en ce cas ils ne craignent rien.

Alain convint que son parent avait raison... Mais ce fut avec une fiévreuse impatience qu'il attendit les premières lueurs de l'aube. Alors, il s'élança sur la route de Ker-Even, avec Florita, qui tenait à ne pas le quitter. Derrière eux venaient l'amiral et une partie de la domesticité de Runesto...

Ils atteignirent ainsi un point où cette route, descendant vers la mer, dominait un instant la côte...

Et alors, ils virent une chose terrible...

Toute une partie du promontoire et de la côte

avait disparu, abîmée dans les flots. Il restait à peu près la moitié de cette langue de granit, avec la maison, plus sinistre, plus sombre que jamais... Et ceci, maintenant, formait une petite île. Car, entre elle et la côte creusée, déchiquetée par les explosions successives, la mer bondissait, hurlait, écumait, soulevée par la tempête, dont la clameur furieuse emplissait l'immensité.

Le spectacle était d'une terrifiante et lugubre beauté, sous la clarté livide de l'aube brouillée, faite pour éclairer cette scène tragique...

Alain eut un cri de joie, auquel firent écho l'amiral et Florita :

— La maison est intacte !... Les hommes sont sauvés !

On les apercevait, d'ailleurs, debout devant le logis, agitant leurs mouchoirs, faisant signe que tout allait bien...

Il n'y avait plus, pour eux, qu'à attendre que l'état de la mer permît d'aller les recueillir.

Florita, tout à coup, jeta une exclamation d'horreur :

– Yves !... le pauvre Yves !...

La petite crique avait été bouleversée de fond en comble. Des rocs, détachés par l'ébranlement de l'air, étaient tombés sur la cabane du vieillard... Et celui-ci, surpris en plein sommeil, gisait là, écrasé, de toute évidence.

Alain dit, d'une voix qui tremblait :

– Mon pauvre vieux Gouez !... Finir ainsi !

L'amiral gronda furieusement :

– Une victime des Allemands, lui aussi... Au moins, j'espère que les trois bandits que nous n'avons pu prendre l'autre jour sont là-dessous, mis à jamais hors d'état de nuire !

Ils restèrent un long moment immobiles, contemplant l'œuvre terrible accomplie par les ennemis qui avaient travaillé là, sournoisement, pendant des années... Les flots roulaient des débris, où l'amiral reconnut des parties d'un sous-marin, parmi d'autres de toute nature. Autour de quelques restes des assises granitiques que n'avaient pas complètement disloquées les explosions, la mer écumait, se lançait en vagues

gigantesques, qui submergeaient tout pendant un moment. Dans peu de temps, sans doute, ces îlots rocheux, creusés de couloirs où maintenant l'eau s'engouffrait tout à l'aise, disparaîtraient à leur tour sous l'action continue de l'Océan destructeur, et iraient rejoindre, dans les fonds mystérieux, ce qui avait été le repaire d'Even le Roux et plus tard celui des modernes pirates allemands.

Après avoir, par leurs signaux, fait comprendre aux isolés de Ker-Even qu'on irait aussitôt que possible les délivrer, l'amiral et ses compagnons regagnèrent Runesto. Alain fit aussitôt atteler pour envoyer chercher sa grand-mère. Car l'explosion, étant donné l'endroit où elle s'était produite, lui apparaissait non comme le résultat d'une action préméditée, mais bien d'une imprudence des bandits, qui en avaient été sans doute les premières victimes. Runesto, de ce fait, se trouvait donc délivré de tout danger.

Cependant, pour plus de sûreté, Alain, avant l'arrivée de l'aïeule, voulut visiter la partie des souterrains située sous le château et ses alentours.

Il y descendit avec Corentin, et constata qu'il ne s'y trouvait rien de suspect. Les Allemands, ayant suffisamment de place ailleurs, n'avaient installé là aucun approvisionnement, et l'examen, de ce fait, était rendu plus facile.

Au bout de dix minutes de marche, les deux hommes se trouvèrent arrêtés par l'eau, qui avait envahi les souterrains à l'endroit où leur niveau devenait à peu près celui de la mer... Ainsi, de ce côté, Runesto était maintenant défendu par l'Océan lui-même.

\*

Le lendemain, quand la tempête fut calmée, le flot apporta sur la côte quelques débris humains – ce qui restait de Karl Spützwacher, ingénieur de la marine impériale, et du baron Friedrich de Rechensfeld, lieutenant aux hussards de la mort.

Puis, deux jours plus tard, on trouva, sur une petite grève, le corps d'une femme, déchiqueté sans doute contre les rocs où les vagues furieuses

l'avaient jeté, rejeté, faisant de lui un jouet. Autour du visage, méconnaissable, étaient répandus de longs cheveux noirs, auxquels se mêlaient des algues et des coquillages... Et cette chevelure ne laissa pas de doute sur l'identité de la morte. Alain qui, sur la demande du maire de Conestel, vint la reconnaître, dit sans hésitation :

– Oui, c'est bien elle... C'est bien celle que nous avons appelée si longtemps Elsa Hoffel.

On l'enterra dans un coin du cimetière, où fut déposé aussi ce que l'on avait recueilli des corps des deux Allemands. Mais, auparavant, un pieux cortège, en tête duquel marchaient le marquis de Penvalas, sa sœur et sa fiancée, avait accompagné à sa dernière demeure en ce monde le vieil Yves Gouez, écrasé dans sa maisonnette par un roc que la formidable explosion avait détaché.

Retardé par ces dramatiques événements, le mariage d'Alain et de Florita put enfin s'accomplir à la fin d'août. La cérémonie, très simple, fut célébrée dans la chapelle de Runesto. Après quoi, un repas fut offert aux gens du pays, venus très nombreux, car les châtelains étaient

fort aimés... Repas copieux, mais dont l'habituelle gaieté se trouvait absente, car il y avait partout trop de deuils et trop d'angoisses.

Quelques jours plus tard, les nouveaux époux partaient pour la ville de l'intérieur où Alain était envoyé comme officier instructeur. En passant par Paris, Florita alla voir les sœurs d'Antoine Barboux, le petit volontaire mort à Vanelles. La jeune marquise trouva deux courageuses filles qui travaillaient de leur mieux, et, quoique obligées de se priver beaucoup, trouvaient qu'il y en avait bien d'autres plus malheureux qu'elles. Ce fut une joie pour Florita de leur offrir son aide, après leur avoir longuement parlé d'Antoine, dont elles connaissaient la mort depuis peu de temps.

Pendant ce séjour d'une semaine qu'il fit à Paris avec sa femme, Alain s'informa d'Ulrich Mülbach. Il apprit que la maison de fourrures, appartenant à un Allemand naturalisé, n'avait pas été mise sous séquestre, et continuait à faire de bonnes affaires, sous la direction de l'affable M<sup>me</sup> Valentin. Quant à Ulrich, couvert par cette naturalisation, il vivait paisiblement, faisant par-

ci par-là de petits voyages en Suisse, en Espagne, tandis que M<sup>lle</sup> Charlotte, sa fille, courait les cinémas et les théâtres avec ses amies, en arborant les modes les plus nouvelles et les plus excentriques.

Alain et Florita la rencontrèrent précisément la veille de leur départ... Elle était si grotesque, dans son accoutrement, qu'ils se retinrent à grand-peine de rire, quoique pourtant la vue de cette étrangère ennemie circulant librement dans les rues parisiennes leur fût extrêmement pénible.

Quant à Lottchen, elle rougit, détourna les yeux, se souvenant sans doute des insultes contre la France qu'elle avait proférées naguère, quand elle se trouvait avec Florita en Allemagne, dans la maison des cousins Ghielmann.

Mais, dès qu'ils furent passés, elle se détourna, pour suivre des yeux le couple qui attirait l'attention de tous : lui, l'officier mutilé, si beau et de si grand air ; elle, la ravissante jeune femme aux cheveux d'or et aux grands yeux noirs, sobrement vêtue d'un tailleur foncé.

Alain murmurait :

– Ah ! quand donc nous débarrassera-t-on de toute cette armée de l’espionnage, qui infecte notre pays !... Quel formidable coup de balai à donner, et comme nous respirerions mieux, ensuite !

\*

Désert et clos, maintenant, tout entouré des flots, Ker-Even, le sombre logis, reste comme le témoin des crimes qui se commirent en ce lieu, autrefois et de nos jours. Peu à peu, la mer rongera la base de granit, et, en un temps lointain, la maison d’Even s’effondrera dans l’Océan glauque, qui conserve le secret de bien des fins tragiques – l’Océan aux funèbres caprices, qui garda en ses abîmes insondables le corps d’Inès de Valserres, la pauvre jeune femme démente, et renvoya celui d’Hilda Strubs, l’espionne aux cheveux bleus.



Cet ouvrage est le 358<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.